
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08161587 8



LES VIES

DES HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE



TOME QUATRIÈME

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE

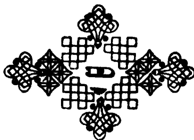
TRADUITES EN FRANÇAIS

PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE PLUTARQUE

PAR RICARD



IV



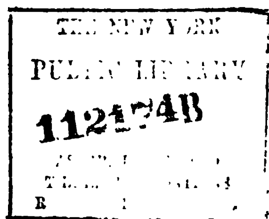
PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS

LEFÈVRE, LIBRAIRE, 6, RUE DE L'ÉPERON

1844



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

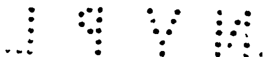
DÉMOSTHÈNE.

I. La vertu est indépendante du lieu où l'on est né. — II. Plutarque peu versé dans la langue latine, qu'il n'avait apprise que tard. — III. Objet que Plutarque se propose dans ces deux Vies parallèles. — IV. Origine de Démosthène. — V. A quelle occasion Démosthène s'applique à l'éloquence. — VI. Il plaide d'abord contre ses tuteurs et parle dans les affaires publiques avec peu de succès. — VII. Son découragement. Il est excité par un de ses amis, à reprendre les affaires. — VIII. Soins extraordinaires qu'il prend pour se former à la déclamation. — IX. Son refus de parler en public sans préparation. — X. Il le fait cependant quelquefois avec succès. — XI. Jugements divers qu'on porte de Démosthène. — XII. Ses grands efforts pour corriger ses défauts naturels. — XIII. Bons mots de Démosthène. — XIV. Son entrée dans le gouvernement. Sa conduite envers Midias. — XV. Son attachement au parti qu'il avait embrassé. — XVI. Sur quels principes il compose ses discours. — XVII. Il était plus homme de bien que les autres orateurs de son temps. — XVIII. Ses diverses oraisons. — XIX. Il déclame contre Philippe avant que la guerre soit déclarée. — XX. Zèle de Démosthène contre Philippe pour l'intérêt de la Grèce. — XXI. Il fait entrer les Thébains dans la ligue des alliés. — XXII. Gloire que ce succès procure à Démosthène. Présages qui en troublent la joie. — XXIII. Démosthène méprise ces présages; il fuit à la bataille. — XXIV. Témoignages d'estime donnés par le roi de Perse à Démosthène. Il est choisi par le peuple pour prononcer l'oraison funèbre des Athéniens morts à Chéronée. — XXV. Mort de Philippe. Joie de Démosthène à cette nouvelle. — XXVI. Démosthène justifié contre les reproches d'Eschine. — XXVII. Nouvelle ligue des Grecs déconcertée par les succès d'Alexandre. — XXVIII. Alexandre demande qu'on lui livre dix des orateurs athéniens. Démade obtient leur grâce. — XXIX. Démosthène reprend un peu de crédit. Affaire de la Couronne. — XXX. Dé-

mosthène se laisse gagner par l'argent d'Harpalus. — XXXI. Le peuple en est instruit et le condamne à une amende. — XXXII. Il s'échappe de prison et sort de la ville. Il supporte impatiemment son exil. — XXXIII. La mort d'Alexandre ranime Démosthène. Les Athéniens le rappellent d'exil. — XXXIV. Il est banni une seconde fois et condamné à mort. — XXXV. Il se réfugie en Calaurie, d'où Archias cherche à le tirer par ruse. — XXXVI. Il prend du poison, qu'il portait toujours sur lui. — XXXVII. Différentes traditions sur sa mort. — XXXVIII. Epoque de sa mort. Honneurs que les Athéniens rendent à sa mémoire. — XXXIX. Mort de Démade.

M. Dacier place Démosthène à l'an du monde 3598, la première année de la 107e olympiade, l'an de Rome 401, avant J.-C. 350, jusqu'à l'an du monde 3613, la 4e année de la 111e olympiade, l'an de Rome 416, avant J.-C. 335. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la 4e année de la 98e olympiade, jusqu'à la 4e année de la 114e olympiade, avant J.-C. 322.

I. L'auteur de l'*Éloge* d'Alcibiade sur sa victoire à la course des chars aux jeux olympiques, soit Euripide, comme on le croit communément, soit un autre, prétend, mon cher Sénécion, que le premier fondement du bonheur est d'être né dans une ville célèbre. Pour moi, je pense au contraire que pour un homme qui doit être un jour véritablement heureux et trouver le bonheur dans son caractère et dans les dispositions de son âme, il est absolument égal d'avoir une patrie pauvre et obscure, ou une mère laide et petite. Ne serait-il pas ridicule de croire que la ville d'Iulis, qui n'est qu'une petite partie de l'île de Céos, elle-même si peu considérable ; ou l'île d'Égine, qu'un Athénien comparait à une tache qu'il fallait enlever de dessus l'œil du Pirée, peuvent produire de bons comédiens et d'excellents poëtes, et qu'elles ne pourraient donner naissance à un homme juste, capable de se suffire à lui-même, d'un esprit sensé et d'une âme élevée ! N'est-il pas plus vraisemblable que les arts, que l'on cultive uniquement dans la vue de s'enrichir ou d'acquérir de la gloire, se flétrissent aisément dans des villes petites et obscures ; et que la vertu, comme une plante vivace et pleine de vigueur, prend racine dans toute espèce de sol où elle trouve un fonds heureux, et qui se prête au travail ? Si donc nous manquons de sagesse, si nous ne menons pas une vie raisonnable, ce n'est



pas à l'obscurité de notre patrie, mais à nous-mêmes que nous devons nous en prendre.

II. Il est vrai qu'un écrivain qui veut composer une histoire dont les événements ne sont pas sous sa main, et n'ont pas eu lieu dans sa patrie, mais sont arrivés en des pays étrangers et se trouvent, en grand nombre, dispersés dans plusieurs ouvrages différents; un tel écrivain a besoin, avant tout, d'habiter une ville très-peuplée, qui ait de la célébrité et où les lettres soient cultivées. Ce n'est que là qu'il peut avoir une collection nombreuse de livres, et se procurer, dans les conversations des personnes instruites, la connaissance des faits qui ont échappé aux historiens, et qui, conservés fidèlement dans la mémoire des hommes, n'en ont acquis que plus de certitude : c'est le seul moyen de faire un ouvrage complet, et qui ne manque d'aucune de ses parties essentielles. Pour moi, qui, né dans une petite ville[1], aime à m'y tenir, afin qu'elle ne devienne pas encore plus petite, j'ai été tellement distrait, pendant mon séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, par les affaires politiques dont j'étais chargé, et par les conférences philosophiques que je tenais chez moi, que je n'ai pu m'appliquer qu'assez tard et dans un âge avancé à l'étude de la langue latine. Il m'est arrivé, à cet égard, une chose fort extraordinaire et pourtant très-vraie : c'est qu'au lieu de comprendre les faits que je lisais par l'intelligence des mots, ce sont plutôt les faits dont j'avais acquis déjà quelque connaissance qui m'ont servi à entendre les termes. C'est sans doute un grand plaisir que de sentir les beautés et la vivacité[2] de la diction latine, d'en saisir les métaphores, les images, l'harmonie, et tous les autres ornements qui donnent tant d'éclat aux discours ; mais cette connaissance ne peut être que le fruit d'un long exercice et d'une étude difficile ; elle exige beaucoup de loisir, et un âge capable de l'ambition d'y réussir.

[1] Chéronée, en Béotie. *Voy.* la Vie de Plutarque, à la tête de ces Vies.

[2] D'autres l'entendent de la prononciation.

III. Dans ce volume, nous examinerons, d'après leurs actions et leur conduite politique, le caractère et les dispositions d'esprit de Démosthène et de Cicéron ; mais nous nous abstiendrons de comparer ensemble les monuments de leur éloquence et de décider lequel des deux avait plus de douceur ou plus de véhémence dans ses discours ; car, suivant le poëte Ion,

La force du dauphin n'est plus rien sur la terre.

Faute d'avoir connu cette maxime, Cécilius, écrivain très-présomptueux, a osé faire le parallèle de Démosthène et de Cicéron. Mais si ce précepte : « Connais-toi toi-même » était d'une pratique facile et commune, il ne passerait pas pour un précepte divin. Il me semble que Dieu, voulant jeter ces deux orateurs comme dans un même moule, a mis dans leur caractère plusieurs traits de ressemblance, tels que l'ambition, l'amour de la liberté publique, la timidité dans les guerres et dans les dangers ; et qu'à ces premiers germes il a mêlé plusieurs de ces dons qu'on attribue à la fortune. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs deux orateurs qui, de commencements faibles et obscurs, se soient élevés à tant de puissance et de gloire ; qui aient tenu tête, comme eux, aux rois et aux tyrans ; qui, bannis de leur pays, s'y soient vus rappelés de la manière la plus honorable ; qui aient perdu l'un et l'autre des filles chéries ; qui, obligés de fuir une seconde fois, soient tombés entre les mains de leurs ennemis et n'aient perdu la vie qu'en voyant expirer la liberté de leur patrie. Si donc la nature et la fortune entraient en dispute au sujet de ces deux illustres personnages, comme des artistes sur leurs ouvrages, il serait difficile de décider si la nature a mis plus de différence dans leurs mœurs que la fortune dans les événements de leur vie. Commençons par le plus ancien.

IV. Démosthène, le père de l'orateur de ce nom, était, au rapport de Théopompe, un des premiers citoyens d'Athènes. On lui donna le surnom de fourbisseur, parce qu'il avait un vaste atelier, dans lequel un grand nombre d'esclaves étaient

occupés à forger des armes. L'orateur Eschine dit que la mère de Démosthène était fille d'un certain Gylon, qui fut banni d'Athènes pour cause de trahison, et d'une mère barbare; mais je ne puis affirmer si ce fait est vrai, ou si c'est de la part d'Eschine un mensonge calomnieux. Démosthène, à l'âge de sept ans, perdit son père, qui lui laissa une succession considérable ; elle fut estimée quinze talents[1] ; mais ses tuteurs, par une administration infidèle, détournèrent une partie de sa fortune et laissèrent périr l'autre par leur négligence, au point de ne pas vouloir payer le salaire de ses maîtres. Privé par là de l'éducation qui convenait à un enfant bien né, il ne put se former aux sciences et aux arts qui en font partie. D'ailleurs son tempérament faible et délicat ne permit pas à sa mère de l'accoutumer au travail, ni à ses maîtres de l'y forcer. Il fut, dans son enfance, maigre et valétudinaire ; et c'est, dit-on, cet état d'infirmité qui lui fit donner par ses camarades, en plaisantant, le surnom fort décrié de Battalus. On prétend que Battalus était un joueur de flûte efféminé contre lequel le poëte Antiphanes composa une petite comédie. Selon d'autres, c'était un poëte dont les ouvrages respiraient la mollesse et la débauche. Il paraît aussi que dans ces temps-là les Athéniens appelaient de ce nom ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Le surnom d'Argas, qu'on avait encore donné à Démosthène, désignait, dit-on, ou la rudesse et l'âpreté de ses mœurs (car quelques poëtes appellent ainsi une espèce de serpent[2]), ou l'amertume de ses discours, qui blessaient les oreilles de ses auditeurs : Argas était le nom d'un poëte qui composait des vers durs et désagréables. Mais, comme dit Platon, en voilà assez sur cet article[3].

V. Voici à quelle occasion il prit du goût pour l'éloquence. L'orateur Callistrate devait plaider, dans un des tribunaux

[1] Soixante quinze mille livres.

[2] Hippocrate, dans son *Traité des maladies communes*, liv. V, parle d'un serpent de ce nom qui entra dans la bouche d'un jeune homme endormi.

[3] *In Cratylo.*

d'Athènes, la cause de la ville d'Oropus. Cette affaire, et par son importance et par le talent de l'orateur, qui était alors dans tout l'éclat de sa réputation, excitait un intérêt général. Démosthène, ayant su que tous les maîtres et les instituteurs d'Athènes se proposaient d'assister à ce plaidoyer, pria son gouverneur de l'y mener. Ce gouverneur était connu des huissiers qui ouvraient la salle d'audience, et qui lui procurèrent une place d'où son élève pouvait tout entendre sans être vu. Callistrate eut le plus grand succès et ravit d'admiration tous ses auditeurs, qui le reconduisirent avec honneur au milieu des applaudissements universels. Une distinction si glorieuse excita l'émulation de Démosthène, et lui fit admirer davantage la force de l'éloquence, qui pouvait ainsi tout soumettre et tout apprivoiser. Il renonça dès ce moment à toutes les sciences et à tous les exercices auxquels on appliquait les jeunes gens, et se mit à composer des discours, plein de confiance qu'il serait un jour au nombre des orateurs d'Athènes. Il eut pour maître d'éloquence Isée, quoique Isocrate tînt alors son école publique; mais, selon certains auteurs, son état d'orphelin ne lui permettait pas de payer les dix mines[1] de salaire que prenait Isocrate; ou plutôt, suivant d'autres, il préférait l'éloquence d'Isée, comme plus mâle, plus énergique et plus propre à l'usage du barreau. Hermippus dit avoir lu, dans des mémoires anonymes, que Démosthène eut Platon pour maître et que les leçons de ce philosophe contribuèrent beaucoup à la perfection de son éloquence. Il ajoute, d'après Ctésibius, que Démosthène avait eu secrètement, par Callias de Syracuse et par d'autres, communication des préceptes d'Isocrate sur la rhétorique, et de ceux du rhéteur Alcidamas, et qu'il les avait lus avec fruit.

VI. Dès que l'âge lui permit de plaider[2], il attaqua ses tuteurs en justice, et composa lui-même ses plaidoyers. Mais les accusés faisaient tant par leurs chicanes, qu'ils obtenaient

[1] Neuf cents livres — [2] Il avait alors dix-sept ans. C'était l'âge où l'on pouvait plaider pour ses propres affaires.

chaque jour de nouveaux délais. Démosthène, qui s'exerçait, dans cet intervalle, à méditer les ouvrages de Thucydide, gagna enfin son procès, non sans beaucoup de peine et de danger; et encore ne put-il retirer des mains de ses tuteurs qu'une très-petite portion de son patrimoine. Mais cette affaire lui procura l'avantage d'avoir acquis l'habitude et la hardiesse de parler en public; et ce premier essai de l'honneur et du crédit que procurait l'éloquence lui donna le désir de se produire dans les assemblées et de s'occuper des affaires publiques. On rapporte que Laomédon d'Orchomène, pour se guérir d'une maladie de la rate, s'exerça, par l'avis de ses médecins, à faire de très-longues courses, et que, rétabli par cet exercice violent, il alla disputer les couronnes dans les jeux, et devint un des plus forts athlètes dans la course du double stade. Il en fut de même de Démosthène. Il commença à plaider pour ses propres affaires; et après avoir acquis, dans ce premier exercice, de l'habileté et de la force dans l'art de la parole, il se jeta dans les affaires politiques pour y disputer les prix comme dans les jeux, et surpassa bientôt tous ceux de ses concitoyens qui se distinguaient le plus dans la tribune. Cependant, la première fois qu'il parla devant le peuple, le bruit fut si grand qu'il ne put se faire écouter; on se moqua même de la singularité de son style, dans lequel la longueur des périodes jetait de l'obscurité, et qu'il avait surchargé d'enthymèmes jusqu'à la satiété. Il avait d'ailleurs la voix faible, la prononciation pénible et la respiration si courte, que la nécessité où il était de couper ses périodes pour reprendre haleine en rendait le sens difficile à saisir.

VII. Il renonça donc aux assemblées du peuple. Un jour qu'il se promenait sur le Pirée, triste et découragé, Eunomis de Thriasie, homme d'un âge fort avancé, le voyant dans cet état, le réprimanda vivement de ce qu'avec un talent pour la parole égal à celui de Périclès, il s'abandonnait ainsi lui-même par mollesse et par timidité; que, faute de courage pour braver le tumulte de la populace et de force pour s'exer-

cer aux combats de la tribune, il languissait dans l'inaction. Sifflé par le peuple une seconde fois, il se retirait chez lui, la tête couverte et vivement affecté de ses disgrâces, lorsqu'un comédien de ses amis, nommé Satyrus, qui l'avait suivi par derrière, entra avec lui dans sa maison. Démosthène se mit à déplorer son infortune : « Je suis, disait-il, de tous les ora-« teurs, celui qui se donne le plus de peine ; j'ai presque « épuisé mes forces pour me former à l'éloquence ; et avec cela « je ne puis me rendre agréable au peuple : des matelots igno-« rants et crapuleux occupent la tribune et sont écoutés, et « moi, je suis rejeté avec mépris. — Vous avez raison, Dé-« mosthène, lui répondit Satyrus, mais j'aurai bientôt remé-« dié à la cause de ce mépris, si vous voulez me réciter de « mémoire quelques vers d'Euripide ou de Sophocle. » Il le fit sur-le-champ. Satyrus, répétant après lui les mêmes vers, les prononça si bien et d'un ton si adapté à l'état et à la disposition du personnage, que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Convaincu alors de la beauté et de la grâce que la déclamation donne au discours, il sentit que le talent de la composition est peu de chose et presque nul, si on néglige la prononciation et l'action convenables au sujet.

VIII. Dès ce moment, il fit construire un cabinet souterrain, qui subsistait encore de mon temps, dans lequel il allait tous les jours s'exercer à la déclamation et former sa voix ; il y passait jusqu'à deux et trois mois de suite, ayant la moitié de la tête rasée, afin que la honte de paraître en cet état l'empêchât de sortir, quelque envie qu'il en eût. Toutes les visites qu'il recevait ou qu'il rendait, toutes les conversations, toutes les affaires devenaient pour lui autant d'occasions et de sujets d'exercer son talent. Dès qu'il était libre, il s'enfermait dans ce souterrain et repassait dans sa mémoire toutes les affaires dont on lui avait parlé et les raisons qu'on avait alléguées de part et d'autre. Lorsqu'il avait entendu quelque discours public, il le répétait en lui-même et s'exerçait à le réduire en lieux communs qu'il revêtait de périodes. Souvent il s'appli-

quait à corriger, à expliquer ce que d'autres lui avaient dit, ou ce qu'il leur avait dit lui-même. Ce genre d'étude lui donna la réputation d'un esprit lent dans ses conceptions, dont l'éloquence et le talent n'étaient que l'effet du travail ; et la preuve certaine qu'on en donnait, c'est que jamais personne n'avait entendu Démosthène parler sans préparation ; souvent même, étant assis à l'assemblée et appelé nommément par le peuple pour monter à la tribune, il le refusait quand il n'avait pas préparé et médité d'avance ce qu'il devait dire.

IX. Il était devenu par là, pour les autres orateurs, un sujet de raillerie ; et Pythéas lui ayant dit un jour, en se moquant de lui, que ses raisonnements sentaient l'huile [1] : « Pythéas, « repartit Démosthène avec aigreur, ta lampe et la mienne « nous éclairent pour des choses bien différentes. » Il convenait avec les autres qu'il n'avait pas toujours écrit ses discours tels qu'il les prononçait, mais qu'il ne parlait jamais sans avoir écrit ; il disait même qu'il était d'un orateur populaire de préparer ses discours ; que cette attention prouvait le désir de plaire au peuple ; que le mépris pour son opinion sur les discours qu'on prononce devant lui ne convenait qu'à un partisan de l'oligarchie, qui compte plus sur la force que sur la persuasion. Une autre preuve de sa timidité à parler sans préparation, c'est que souvent, lorsqu'il était troublé par le bruit du peuple, Démade se levait pour appuyer ses raisons ; ce que Démosthène ne fit jamais pour Démade. Mais, dira-t-on peut-être, comment Eschine appelle-t-il Démosthène, l'homme le plus étonnant par l'audace qu'il montre dans ses discours [2] ? Comment Démosthène fut-il le seul des orateurs à réfuter Python de Byzance, qui, comme un torrent débordé, s'emportait contre les Athéniens avec tant de violence ? Lorsque Lamachus de Myrrhène récita, dans les jeux olympiques, un panégyrique d'Alexandre et de Philippe, où il disait beaucoup de mal des Thébains et des Olynthiens, Démosthène ne se

[1] Mot à mot : la lampe. Il a été question de Pythéas dans la Vie de Phocion.

[2] Dans son *Oraison contre Ctésiphon*, ou *de la Couronne*.

leva-t-il pas contre lui ? et, joignant au récit des faits des raisonnements pleins de force, ne mit-il pas dans le plus grand jour les services importants que les Thébains et ceux de Chalcide [1] avaient rendus à la Grèce ; et, au contraire, tous les maux que lui avaient causés les flatteurs des Macédoniens ? Ne ramena-t-il pas tellement à son avis tous les auditeurs, que le sophiste, effrayé du tumulte qui s'élevait parmi le peuple, sortit secrètement de l'assemblée ?

X. On peut répondre que Démosthène, en se proposant Périclès pour modèle, négligea les autres parties de ce grand orateur, afin de s'attacher principalement à imiter ses gestes, sa déclamation, son attention à ne parler ni promptement, ni sans préparation, sur toutes sortes de sujets : persuadé que Périclès devait à ces qualités la gloire qu'il avait acquise, il en fit l'objet de son émulation, sans néanmoins rejeter toujours l'occasion de se distinguer par des discours prononcés sur-le-champ ; mais il ne voulut pas aussi s'en reposer souvent sur la fortune du succès de son talent. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les discours qu'il prononçait sans les avoir préparés avaient plus de force et de hardiesse que ceux qu'il écrivait, du moins s'il faut en croire Ératosthène, Démétrius de Phalère, et les poëtes comiques. Ératosthène dit que dans les premiers il était comme transporté de fureur. Suivant Démétrius de Phalère, en parlant un jour devant le peuple, il fut saisi d'une sorte d'enthousiasme, et prononça ce serment en vers :

> J'en jure par la terre, et les eaux des fontaines,
> Des fleuves, des ruisseaux qui fécondent nos plaines.

Un poëte comique l'appelle Ropoperpéréthrus. Un autre, en le raillant sur son goût pour les antithèses, a dit :

> Notre maître a repris comme il avait su prendre,
> Terme que Démosthène a souvent fait entendre.

Peut-être aussi que dans ces vers Antiphanes a voulu plaisanter Démosthène sur ce que, dans son discours de l'Halonèse, il

[1] Province de Macédoine.

conseilla aux Athéniens de ne pas prendre cette île à Philippe, mais de la lui reprendre.

XI. Tout le monde avouait pourtant que Démade, abandonné à son naturel, avait une force irrésistible, et que les discours qu'il faisait sans préparation l'emportaient de beaucoup sur les harangues que Démosthène avait méditées et écrites avec le plus de soin. Ariston de Chio nous a transmis un jugement de Théophraste sur les orateurs. On lui demandait un jour ce qu'il pensait de Démosthène : « Il est digne de « sa ville, » répondit Théophraste. On lui fit la même question sur Démade, et il répondit qu'il était au-dessus de sa ville. Le même philosophe rapporte que Polyeucte de Sphette, un de ceux qui gouvernaient alors à Athènes, reconnaissait Démosthène pour un très-grand orateur, mais qu'il trouvait à Phocion encore plus d'éloquence, parce qu'il renfermait beaucoup de sens en peu de mots. Démosthène, lui-même toutes les fois qu'il voyait Phocion se lever pour parler contre lui, disait à ses amis : « Voilà la hache de mes discours qui se « lève. » Mais il est douteux si c'était à l'éloquence de Phocion ou à la réputation de sagesse qu'il avait acquise que Démosthène faisait allusion, et s'il ne croyait pas qu'une seule parole, un seul signe d'un homme qui, par sa vertu, a mérité la confiance publique, a plus d'effet que les plus belles et les plus longues périodes.

XII. Démétrius de Phalère dit avoir appris de Démosthène, déjà vieux, tous les efforts qu'il avait faits pour réformer plusieurs défauts naturels auxquels il était sujet. Il avait un bégaiement de langue et une difficulté de prononciation qu'il parvint à corriger en remplissant sa bouche de petits cailloux et prononçant ainsi plusieurs vers de suite. Il fortifia sa voix en montant d'une course rapide sur des lieux hauts et escarpés pendant qu'il récitait, sans prendre haleine, de longs morceaux de poésie ou de prose. Il avait chez lui un grand miroir devant lequel il prononçait les discours qu'il avait composés. Quelqu'un, étant venu le trouver pour le charger de sa cause,

se plaignit qu'il avait été battu. « Mon ami, lui dit Démos-« thène, ce que vous me dites là n'est point vrai. » Alors cet homme prenant un ton beaucoup plus haut : « Quoi ! Démos-« thène, s'écria-t-il, je n'ai pas été battu ! — Oh ! maintenant, « répliqua l'orateur, je reconnais la voix d'un homme qui a « été maltraité. » Tant il était persuadé que le ton et le geste contribuent beaucoup à donner de la confiance en ce qu'on dit ! Sa déclamation plaisait singulièrement au peuple ; mais les hommes d'un goût plus sûr, au nombre desquels était Démétrius de Phalère, trouvaient qu'elle manquait de noblesse, d'élévation et de force. Ésion [1], à qui l'on demandait son sentiment sur les anciens orateurs et sur ceux de son temps, répondit, au rapport d'Hermippus, qu'on ne pouvait entendre les anciens sans admiration, lorsqu'ils haranguaient le peuple avec tant de décence et de dignité ; mais qu'en lisant les discours de Démosthène, on y trouvait plus de force et plus d'art.

XIII. Il n'est en effet personne qui ne sente que ses harangues écrites ont plus de piquant et plus de nerf ; mais, dans les rencontres subites qui se présentaient quelquefois, il savait employer à propos la plaisanterie. « Démosthène veut « m'enseigner, disait un jour Démade ; c'est la truie qui veut « instruire Minerve. — Oui, répliqua Démosthène ; mais « cette Minerve fut surprise l'autre jour en adultère dans le « bourg de Colytte. » Un voleur, nommé Chalcus, s'avisa de le railler sur ses veilles et ses travaux nocturnes. « Je vois « bien, lui dit Démosthène, que tu n'aimes pas à voir ma « lampe allumée toute la nuit. Mais vous, Athéniens, ne « soyez pas surpris de tous les vols qui se commettent ; nous « avons des voleurs d'airain [2] et des murs de terre. » Je pourrais rapporter beaucoup de traits semblables ; mais je me borne à ceux-là, il vaut mieux examiner son caractère et ses mœurs d'après sa conduite dans le gouvernement.

[1] Esion n'est point connu d'ailleurs. — [2] Allusion bien froide au nom de ce voleur, et que je ne voudrais pas que Plutarque eût rapportée. *Calchos* signifie airain.

XIV. Ce fut à l'époque de la guerre phocique que Démosthène, comme il le dit lui-même, entra dans l'administration des affaires publiques; on peut l'inférer aussi de ses *Philippiques,* dont les dernières furent prononcées après la ruine des Phociens; et les premières parlent de plusieurs faits qui concourent avec les derniers temps de cette guerre. On voit qu'il plaida contre Midias à l'âge de trente-deux ans, lorsqu'il n'avait encore ni crédit ni réputation dans Athènes[1]; ce fut même, je crois, par cette considération qu'il sacrifia, pour de l'argent, son ressentiment contre Midias :

Car il n'était ni doux, ni facile à calmer[2].

Au contraire, il était vindicatif et violent; mais, se sentant trop faible pour l'emporter sur un homme qui avait dans ses richesses, dans son éloquence et dans ses nombreux amis, comme autant de remparts redoutables, il se laissa apaiser par ceux qui intercédèrent pour lui; car je ne crois pas que la somme de trois mille drachmes[3] eût désarmé la colère de Démosthène, s'il eût espéré pouvoir triompher de son ennemi. Il eut, dès son entrée dans le gouvernement, une occasion brillante d'exercer son talent, en soutenant, contre Philippe, la liberté de la Grèce; il la défendit avec tant de courage, que son éloquence et sa hardiesse lui acquirent beaucoup de gloire et de célébrité. Aussi fut-il bientôt admiré de toute la Grèce; le grand roi lui fit donner des témoignages de son estime; Philippe lui-même en faisait plus de cas que de tous les autres orateurs; et ses propres ennemis étaient forcés d'avouer qu'ils avaient en lui un adversaire redoutable : Eschine et Hypéride en convenaient eux-mêmes dans les accusations qu'ils lui intentaient.

XV. Je ne sais donc sur quel fondement Théopompe avance

[1] Cependant il avait commencé de se mêler des affaires publiques à l'âge de vingt-sept ans, et avait prononcé l'Oraison contre Eschine. Peut-être Plutarque a-t-il voulu dire seulement que Démosthène n'avait pas encore alors beaucoup de crédit et de réputation.

[2] *Iliad.*, chant XX, v. 467. — [3] Deux mille sept cents livres.

que Démosthène était d'un caractère inconstant et qu'il ne restait pas longtemps attaché aux mêmes personnes et aux mêmes intérêts. Il paraît au contraire que, jusqu'à la fin, il resta fidèle au parti qu'il avait embrassé dès le commencement, et que, loin d'avoir changé de principes dans le cours de sa vie, il la sacrifia pour ne pas en changer. Il n'eut pas à dire, comme Démade, pour justifier ses variations dans le gouvernement, qu'il lui était souvent arrivé de démentir par ses paroles ses premiers sentiments, mais qu'il n'avait jamais rien dit de contraire au bien de la république. Mélanopus, qui, rival de Callistrate dans le gouvernement, se laissait souvent gagner à prix d'argent par son adversaire, avait coutume de dire au peuple : « Callistrate est toujours mon ennemi, mais « il faut aujourd'hui que l'intérêt public l'emporte. » Nicodème de Messène, qui avait quitté le parti d'Antipater pour s'attacher à Démétrius, disait qu'en cela il ne démentait point ses sentiments, parce qu'il avait toujours cru utile de se soumettre à ceux qui étaient les plus forts. Mais c'est un reproche qu'on ne saurait faire à Démosthène : jamais on ne le vit varier ou biaiser ni dans ses paroles, ni dans ses actions ; toujours ferme dans ses principes, il marcha constamment sur la même ligne, et ne s'écarta jamais du plan de conduite qu'il s'était tracé dans les affaires.

XVI. Le philosophe Panétius dit que la plupart des discours de Démosthène sont fondés sur ce principe : que le beau mérite seul, par lui-même, notre préférence ; on le trouve établi dans sa harangue sur la Couronne, dans ses oraisons contre Aristocratès et sur les Immunités ; enfin dans ses *Philippiques*. Loin de mener ses concitoyens à ce qui leur eût été plus facile, plus doux et plus utile, partout il leur enseigne que ce qui intéresse la sûreté et le salut public ne doit venir qu'après ce qui est beau et honnête. Si à la noble ambition dont il était animé dans sa conduite politique, si à la grandeur d'âme qui éclatait dans ses discours, il eût joint le courage militaire et un entier désintéressement, on l'aurait mis, non-

seulement au nombre des grands orateurs de son temps, tels que Myroclès, Polyeucte et Hypéride, mais à un rang beaucoup plus élevé, avec les Cimon, les Thucydide et les Périclès. Parmi ceux qui lui succédèrent, Phocion, qui, chef du parti le moins estimé, paraissait favoriser les Macédoniens, fut cependant placé à cause de sa valeur et de sa justice, à côté d'Éphialte, d'Aristide et de Cimon. Mais Démosthène, qui, suivant Démétrius de Phalère, payait mal de sa personne sous les armes, qui n'était pas invincible à l'appât des présents ; qui enfin, lorsqu'il se montrait inaccessible à l'or de Philippe et de la Macédoine, se laissait vaincre à celui qu on envoyait de la Haute-Asie, de Suse et d'Ecbatane ; Démosthène, dis-je, paraissait beaucoup plus propre à louer qu'à imiter les vertus de ses ancêtres.

XVII. Cependant il fut toujours, par sa conduite, bien audessus des orateurs de son temps, Phocion seul excepté : on voit même qu'il parlait au peuple avec plus de liberté que les autres, qu'il gourmandait plus fortement les passions de la multitude, et reprenait ses fautes avec plus de vivacité : ses discours en offrent les preuves. Les Athéniens, au rapport de Théopompe, ayant voulu l'obliger d'accuser quelqu'un, il le refusa ; et comme le peuple en paraissait mécontent, il se leva. « Athéniens, dit-il, je vous donnerai toujours mes conseils, « quand même vous ne le voudriez pas ; mais je ne ferai ja- « mais le métier de délateur, quand même vous le voudriez. » Sa conduite à l'égard d'Antiphon montre tout son attachement pour le parti aristocratique. Cet homme avait été absous par le peuple dans une affaire capitale. Démosthène, ayant repris l'affaire, le traduisit devant l'aréopage, et, s'embarrassant peu de déplaire au peuple, il convainquit Antiphon d'avoir promis à Philippe de brûler l'arsenal d'Athènes, et il le fit condamner à mort. Il se porta aussi pour accusateur de la prêtresse Théoris, qui, outre plusieurs autres délits dont elle était coupable, enseignait aux esclaves à tromper leurs maîtres ; et sur les conclusions de cet orateur, elle fut punie du dernier sup-

plice. On assure qu'il avait composé le plaidoyer qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, qu'il fit condamner à payer ce qu'il devait au trésor public. On lui attribue encore les deux oraisons pour Phormion et pour Stéphanus, qui lui attirèrent de justes reproches; car Phormion se servit contre Apollodore du discours de Démosthène, qui parut ainsi avoir écrit pour les deux parties adverses, comme s'il eût pris dans le même atelier deux épées, et qu'il les eût vendues à deux ennemis pour se battre.

XVIII. Entre ses harangues publiques, celles qui sont contre Androtion, Timocrate et Aristocratès, furent composées pour d'autres orateurs, parce qu'il n'était pas encore entré dans l'administration des affaires; car il paraît les avoir écrites à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans. Il prononça lui-même le discours contre Aristogiton et celui des Immunités, qu'il fit, comme il le dit lui-même, en faveur de Ctésippus, fils de Chabrias[1]; d'autres disent qu'il le fit parce qu'il voulait épouser la mère de ce jeune homme. Ce mariage n'eut pourtant pas lieu; il épousa une fille de Samos, au rapport de Démétrius de Magnésie, dans son traité des *Synonymes*. Il n'est pas certain qu'il ait prononcé son oraison contre Eschine sur la fausse ambassade; cependant Idoménée assure qu'Eschine ne fut absous qu'à la majorité de trente voix; mais, à en juger par les discours de ces deux orateurs sur la Couronne, il ne paraît pas que le fait rapporté par Idoménée soit vrai : ils ne disent ni l'un ni l'autre, d'une manière claire et formelle, que cette affaire ait été conduite jusqu'à un jugement définitif; je laisse à d'autres la décision de ce point.

XIX. La paix durait encore, que Démosthène avait déjà fait connaître quelle serait sa conduite politique; il ne laissait rien passer de ce que faisait le roi de Macédoine sans le relever avec force; à chacune de ses actions, il alarmait les Athéniens sur les suites qu'elle pouvait avoir, et les échauffait contre ce prince. Aussi n'était-il question que de Démosthène à la cour

[1] *Voy.* ce qui a été dit de ce fils de Chabrias dans la Vie de Phocion, c. VII.

de Philippe; et lorsqu'il fut envoyé, lui dixième, ambassadeur en Macédoine, le roi, après avoir écouté tous les autres, ne répondit avec soin qu'au discours de Démosthène. Cependant il ne lui fit pas les mêmes honneurs et ne lui donna pas les mêmes témoignages de bienveillance qu'aux autres ambassadeurs, et réserva pour Eschine et pour Philocrate les plus grandes marques de son affection. Lors donc que ces deux députés se mirent à vanter Philippe pour son éloquence, pour sa beauté et pour le talent qu'il avait de bien boire, Démosthène ne put s'empêcher, par envie, de tourner ces louanges en raillerie, et de dire que ces qualités étaient celles d'un sophiste, d'une femme et d'une éponge, et qu'il n'y en avait pas une seule dont on pût louer un roi.

XX. Dès que les affaires publiques parurent tourner à la guerre, d'un côté par l'inquiétude de Philippe, qui ne pouvait vivre tranquille; de l'autre, par le zèle de Démosthène, qui ne cessait d'exciter les Athéniens, le premier conseil que cet orateur donna fut d'aller au secours de l'Eubée, que ses tyrans avaient mise sous le joug de Philippe. Les Athéniens passèrent dans cette île, d'après le décret dressé par Démosthène, et ils en chassèrent les Macédoniens[1]. Il fit ensuite envoyer du secours à ceux de Périnthe et de Byzance, qui étaient en guerre avec Philippe ; et ayant persuadé au peuple de sacrifier son ressentiment et d'oublier les sujets de plaintes que ces deux peuples lui avaient donnés dans la guerre des alliés, les Athéniens y envoyèrent des troupes qui les délivrèrent de Philippe. Il alla lui-même en ambassade dans les villes de la Grèce, et les excita tellement par ses discours, qu'à l'exception d'un petit nombre, elles se soulevèrent toutes contre le roi de Macédoine, et qu'on mit sur pied une armée forte de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui s'armaient à leurs dépens ; on fit avec zèle tous les fonds nécessaires pour l'entre-

[1] *Voy.* la Vie de Phocion, c. XIV, où il a été parlé de cette expédition, dans laquelle il commandait.

tien et la solde des étrangers. Ce fut alors, au rapport de Théophraste, que les alliés ayant proposé qu'on fixât la quotité des contributions de chaque peuple, l'orateur Crobylus leur répondit que la guerre ne se nourrissait pas à une mesure réglée.

XXI. Toute la Grèce étant ainsi soulevée et dans l'attente des événements, après que les peuples et les villes de l'Eubée et de l'Achaïe, Corinthe, Mégare, Leucade et Corcyre, eurent fait une ligue commune, il restait encore à Démosthène l'affaire la plus importante : c'était d'attirer à cette confédération la ville de Thèbes. Les Thébains étaient limitrophes de l'Attique; ils avaient sur pied des troupes aguerries; de tous les peuples de la Grèce, c'était celui dont la réputation dans les armes avait le plus d'éclat; mais il n'était pas facile de gagner les Thébains, attachés et presque asservis à Philippe par les grands services que ce prince venait de leur rendre dans la guerre de la Phocide, et qui d'ailleurs trouvaient sans cesse dans le voisinage d'Athènes des occasions de renouveler la guerre avec cette ville; mais après que Philippe, enflé du succès qu'il avait eu auprès d'Amphisse[1], se fut jeté brusquement sur Élatée[2] et eut pris la Phocide; que, dans le trouble où cette invasion subite avait mis les Athéniens, personne n'osait monter à la tribune; que l'incertitude et le silence régnaient dans l'assemblée, Démosthène seul osa s'avancer et conseiller au peuple de solliciter de nouveau les Thébains. Il encouragea les Athéniens par ses discours, et, suivant son usage, il les remplit si fort d'espérances, qu'il fut envoyé lui-même avec quelques autres en ambassade à Thèbes. Philippe, à ce que dit Marsyas, y députa de son côté Amyntas et Cléarque, tous deux Macédoniens, auxquels il joignit deux Thessaliens, Daochus et Thrasydée, pour répondre aux ambassadeurs athéniens. Les Thébains ne se dissimulaient pas ce qui leur

[1] Les Locres d'Ozoles ayant violé le territoire de Delphes et massacré les députés que le conseil des amphyctions leur avait envoyés pour s'en plaindre, Philippe, nommé chef de la guerre qu'on leur déclara, la termina promptement. DÉMOSTHÈNE, *Oraison de la Couronne.*

[2] Elatée était une ville de la Phocide, voisine de la Béotie.

était le plus utile : ils avaient toujours présents les maux que leur avait causés la guerre de Phocide, et leurs plaies étaient encore toutes récentes ; mais, suivant Théopompe, la véhémence de Démosthène, telle qu'un vent impétueux, enflamma leur courage, et leur ambition les aveugla tellement sur toutes les suites de leur démarche, que, bannissant de leur cœur la crainte, la prudence et la reconnaissance même, ils se laissèrent entraîner à l'enthousiasme qu'il leur inspira pour le parti le plus honnête.

XXII. Ce succès de l'orateur athénien parut si grand, si éclatant, que Philippe envoya sur-le-champ des ambassadeurs pour demander la paix ; que la Grèce tout entière se dressa, pour ainsi dire, dans l'attente de l'avenir ; que non-seulement les généraux athéniens, mais encore les béotarques de Thèbes, suivaient les ordres de Démosthène ; il était à Thèbes, comme à Athènes, l'âme de toutes les assemblées, et se voyait également chéri, également puissant dans ces deux villes ; ce n'était pas, comme l'observe Théopompe, sans l'avoir mérité ; il avait les plus grands droits à cette considération générale ; mais la divine fortune, qui, par une révolution dans les affaires publiques, semblait avoir marqué à cette époque le terme de la liberté de la Grèce, fit avorter des entreprises si bien concertées, et annonça par plusieurs signes les événements qui devaient suivre. Parmi ces signes on comptait des oracles effrayants de la pythie, et une ancienne prophétie de la Sibylle qu'on répétait partout :

> Puissé-je être bien loin du combat homicide
> Qui doit rougir de sang les eaux du Thermodon !
> Que, m'élevant dans l'air sur une aile rapide,
> Et devenu semblable au vigoureux aiglon,
> Je puisse contempler cet horrible carnage
> Où les peuples vaincus verseront tant de pleurs,
> Où, malgré les efforts du plus brillant courage,
> Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs !

On dit que ce Thermodon est une petite rivière de la Béotie qui passe près de Chéronée, et va se jeter dans le Céphise ;

mais aujourd'hui nous ne connaissons, dans la Béotie, aucun ruisseau de ce nom; nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle maintenant Aimon se nommait autrefois Thermodon; il baigne les murs du temple d'Hercule, près duquel les Grecs avaient placé leur camp; et il est vraisemblable que la quantité de sang et de cadavres dont il fut rempli à la bataille de Chéronée lui fit donner le nom d'Aimon[1]. L'historien Duris prétend que Thermodon n'est pas le nom d'un fleuve, mais que des soldats, qui creusaient la terre en cet endroit pour y dresser leur tente, trouvèrent une petite statue de marbre, dont l'inscription faisait connaître que c'était un officier nommé Thermodon, qui portait dans ses bras une amazone blessée; il cite même à ce sujet un autre oracle :

Aux bords du Thermodon, oiseaux à noir plumage,
Attendez ce combat où le terrible Mars,
Signalant ses fureurs par un affreux carnage,
Jonchera tous ses champs de cadavres épars[2].

Mais, sur ce point, il est difficile de savoir la vérité.

XXIII. Cependant Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, singulièrement excité par la force et l'ardeur de ces troupes nombreuses qui ne demandaient qu'à marcher contre les ennemis, ne voulait pas que les Grecs s'arrêtassent à ces oracles et à ces prophéties; il soupçonnait même la pythie de philippiser[3] : il rappelait aux Thébains et aux Athéniens qu'Épaminondas et Périclès, persuadés que tous ces oracles étaient des prétextes dont la lâcheté cherchait à se couvrir, n'avaient suivi que les lumières de leur raison. Jusque-là Démosthène avait montré du courage; mais dans le combat il ne fit rien d'honorable, rien qui répondît à l'énergie de ses discours; il abandonna lâchement son poste, et dans sa fuite il jeta ses armes, sans avoir honte, dit Pythéas, de démentir la devise qu'il avait gravée en lettres d'or sur son bouclier :

[1] Ce nom est formé du mot grec qui signifie sang.

[2] C'est aux corbeaux que cet oracle s'adresse; mais il ne prouve pas, ce me semble, que le Thermodon ne fût pas un ruisseau.

[3] C'est-à-dire de parler en faveur de Philippe.

A LA BONNE FORTUNE. Philippe, dans l'excès de joie que lui causa cette victoire, oubliant toute décence, se livra à la plus honteuse débauche : il alla, plein de vin, insulter aux morts dont le champ de bataille était couvert, mit en chant les premiers mots du décret que Démosthène avait rédigé, et les chanta en battant la mesure : « Démosthène, fils de Démo-« sthène du bourg de Péanie, a dit. » Mais quand, revenu de son ivresse, il réfléchit en lui-même sur le péril extrême dont il se voyait encore comme environné, il frissonna d'horreur, en pensant à la force et à la puissance de cet orateur, qui l'avait obligé de risquer en un seul combat, et dans la très-petite partie d'une journée, son royaume et sa vie [1].

XXIV. La réputation de Démosthène parvint jusqu'au roi de Perse, qui fit passer à ses satrapes des sommes considérables, avec ordre de les donner à cet orateur, de le traiter avec plus de distinction que tous les autres Grecs, comme étant seul capable de retenir loin de l'Asie le roi de Macédoine, en lui suscitant des troubles du côté de la Grèce. Cette correspondance fut découverte par Alexandre, qui trouva dans la ville de Sardes les lettres de Démosthène et les registres des généraux du roi de Perse où étaient inscrites les sommes que cet orateur avait reçues. Le désastre que la Grèce venait d'éprouver à Chéronée donna aux ennemis de Démosthène la hardiesse de l'insulter, de le citer même en justice pour lui demander compte de sa conduite ; mais le peuple, non content de le renvoyer absous, lui déféra de nouveaux honneurs ; et, le rappelant à l'administration des affaires, comme l'orateur le plus zélé pour le bien public, il le chargea de faire l'éloge funèbre des Athéniens morts à Chéronée, dont les ossements venaient d'être rapportés à Athènes, pour y recevoir les honneurs de la sépulture. Ce choix prouve que le peuple n'était ni abattu ni flétri par son malheur, comme le prétend Théopompe, qui en parle du ton le plus tragique ; les distinctions et les honneurs dont il comblait celui qui lui avait conseillé

[1] *Voy.* Lucien, dans l'Éloge de Démosthène, t. III, c. XXIII, p. 519.

la guerre firent voir au contraire qu'il ne se repentait pas d'avoir suivi ses conseils.

XXV. Démosthène prononça donc cette oraison funèbre [1]; mais, au lieu de mettre son nom aux décrets qu'il proposa depuis, il les inscrivit successivement du nom de ses amis, afin d'éluder sa mauvaise fortune. Il reprit courage à la mort de Philippe, qui ne survécut pas longtemps à la bataille de Chéronée [2]; et c'est vraisemblablement cette mort que prédisait le dernier vers de l'oracle des Sibylles :

Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs.

Démosthène fut secrètement informé de la mort du roi de Macédoine ; et, pour inspirer d'avance aux Athéniens la confiance dans l'avenir, il parut au conseil la joie peinte sur le visage, et raconta que la nuit précédente il avait eu un songe qui présageait un grand bonheur à Athènes ; peu de temps après, des courriers apportèrent la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens firent aussitôt des sacrifices pour remercier les dieux de cette heureuse nouvelle, et ils décernèrent une couronne à Pausanias, qui l'avait tué. Démosthène parut en public couronné de fleurs et magnifiquement vêtu, quoiqu'il n'y eût que sept jours qu'il avait perdu sa fille. Eschine lui fait à cette occasion de grands reproches, et l'accuse de manquer de tendresse pour ses enfants [3]; mais c'est plutôt Eschine qu'il faut accuser de mollesse et de lâcheté, lui qui, regardant les gémissements et les plaintes comme les marques d'une âme douce et tendre, blâme le courage qui fait supporter avec douceur et avec modération ses malheurs domestiques.

XXVI. J'avoue cependant que je n'approuve pas les Athéniens de s'être couronnés de fleurs et d'avoir fait des sacri-

[1] Celle que nous avons aujourd'hui sur ce sujet a paru supposée à Denys d'Halicarnasse, dans son *Traité sur l'éloquence de Démosthène*, c. XXIII.

[2] La bataille de Chéronée se donna la troisième année de la cent dixième olympiade, et Philippe fut tué la première année de la cent onzième.

[3] Dans l'*Oraison contre Ctésiphon*.

fices pour la mort d'un roi qui, usant avec modération de sa victoire, les avait traités dans leur malheur avec tant de douceur et d'humanité. Outre qu'ils s'exposaient à la vengeance céleste, il y avait peu de noblesse dans cette conduite envers Philippe : ils l'avaient honoré pendant sa vie, en lui donnant les droits de citoyen dans Athènes; et, après qu'il a péri par le fer d'un assassin, ils ne peuvent contenir leur joie ; ils semblent fouler aux pieds son cadavre, et chantent sur sa mort des airs de triomphe, comme s'ils l'avaient eux-mêmes vaincu. Mais aussi je ne puis que louer Démosthène, qui, laissant aux femmes à pleurer, à gémir sur les malheurs personnels, ne s'occupe que de ce qu'il croit utile à sa patrie. C'est, à mon gré, le caractère d'une âme généreuse et digne de gouverner, que de se tenir invariablement attaché au bien public, de soumettre ses chagrins et ses affaires domestiques aux intérêts de l'état, et de conserver la dignité de son rang avec plus de soin que les comédiens qui jouent les rôles de rois et de tyrans, et que nous ne voyons pas rire ou pleurer d'après leurs affections particulières, mais suivant que l'exigent les situations des personnages qu'ils représentent. D'ailleurs, s'il ne faut pas abandonner à lui-même un infortuné, et lui refuser les consolations qui peuvent alléger ses peines ; si l'on doit tâcher au contraire d'adoucir ses chagrins par des discours analogues à sa situation, et de porter sa pensée sur des objets plus agréables, comme on détourne une vue malade des couleurs vives et éclatantes qui lui seraient nuisibles, pour la fixer sur des couleurs douces qui la soulagent, telles que le vert; quelle consolation plus puissante peut-on offrir à un homme affligé par des malheurs domestiques que la pensée du bonheur de sa patrie [1] : que le concours de la félicité publique avec son infortune personnelle, concours où les sentiments agréables amortissent les sentiments pénibles? Je

[1] Il y a dans le texte : du malheur de sa patrie ; mais c'est un contre-sens qui saute aux yeux, et qu'on ne peut attribuer qu'à la négligence d'un copiste, puisqu'un manuscrit donne la leçon que j'ai suivie, après MM. Dacier et Mosés-Dusoul.

me suis permis ces réflexions, parce que j'ai vu bien des personnes, touchées, ou plutôt amollies par les reproches d'Eschine à Démosthène, se laisser aller à une fausse compassion [1].

XXVII. Toutes les villes de la Grèce formèrent, à l'instigation de Démosthène, une nouvelle ligue : les Thébains, à qui cet orateur avait fourni des armes, attaquèrent la garnison qui occupait leur citadelle [2], et tuèrent une grande partie des soldats. Les Athéniens se préparèrent à soutenir avec eux le poids de cette guerre, et Démosthène, qui ne quittait pas la tribune, écrivit en Asie aux généraux du roi de Perse, pour les engager à déclarer la guerre à Alexandre, qu'il appelait un enfant et un margitès; mais après qu'Alexandre eut mis ordre aux affaires de son royaume, et qu'il fut entré dans la Béotie à la tête d'une armée, les Athéniens rabattirent beaucoup de leur fierté, et Démosthène perdit sa véhémence ordinaire. Les Thébains, abandonnés par leurs alliés, et réduits à se défendre seuls, virent leur ville entièrement détruite [3]. Cet événement jeta parmi les Athéniens un si grand trouble, qu'ils prirent le parti d'envoyer Démosthène vers Alexandre avec quelques autres ambassadeurs; mais cet orateur, qui redoutait la colère de ce prince, se sépara de ses collègues quand il fut au mont Cythéron, et abandonna l'ambassade.

XXVIII. Alexandre fait partir sur-le-champ pour Athènes des députés chargés de demander qu'on lui livrât dix orateurs, à ce que rapportent Idoménée et Duris; mais le plus grand nombre des historiens, et les plus dignes de foi, n'en mettent que huit, Démosthène, Polyeucte, Éphialte, Lycurgue, Myroclès, Damon, Callisthène et Charidème. Ce fut alors que Démosthène conta aux Athéniens l'apologue des brebis qui livrèrent leurs chiens aux loups, dans lequel il se comparait, lui et les autres orateurs, à des chiens fidèles qui combattaient

[1] Cicéron, dans le troisième livre des *Tusculanes*, c. XXVI, ne paraît pas être de l'avis d'Eschine. — [2] C'était une garnison macédonienne.

[3] La deuxième année de la cent onzième olympiade, avant J.-C. 335.

pour le peuple; et le roi de Macédoine, à un loup dévorant. « Dans les marchés, leur dit-il encore, nous voyons les mar- « chands porter dans un vase une montre de leur blé, qui « leur sert à vendre tout celui qu'ils ont chez eux; de même « en nous livrant vous vous livrez vous-mêmes, sans vous en « douter. » Tel est le récit d'Aristobule de Cassandrie[1]. Les Athéniens, ayant délibéré sur la demande d'Alexandre, ne savaient quel parti prendre, lorsque Démade, s'étant fait donner cinq talents[2] par les autres orateurs, se chargea d'aller seul en a. ...sade auprès d'Alexandre, pour lui demander leur grâce, soit qu'il comptât sur l'amitié de ce prince, soit qu'il espérât le trouver rassasié de vengeance, comme un lion dont la faim s'est assouvie dans le carnage. Il réussit en effet à l'apaiser, obtint le pardon des orateurs, et réconcilia les Athéniens avec / ...andre.

XXIX. Après le départ de ce prince, le crédit des autres orateurs augmenta sensiblement, et celui de Démosthène diminua beaucoup; il se releva un moment lorsque Agis, roi de Lacédémone, entra en campagne avec ses troupes[3]; mais ce changement ne fut pas de durée. Les Athéniens n'ayant pas remué, les Lacédémoniens furent défaits, et leur roi resta sur le champ de bataille. Ce fut à cette époque qu'on reprit, contre Ctésiphon, l'affaire de la Couronne; elle avait été entamée sous l'archontat de Charondas, peu de temps avant la bataille de Chéronée, et ne fut jugée que dix ans après, sous l'archonte Aristophon. Jamais cause publique n'eut plus de célébrité, tant par la réputation des orateurs que par le courage des juges. Quoique les accusateurs de Démosthène, soutenus de tout le crédit des Macédoniens, eussent le plus grand pouvoir, les juges, loin de donner leur suffrage contre lui, pro-

[1] Aristobule accompagna Alexandre dans ses expéditions, et en écrivit l'histoire.

[2] Environ vingt-cinq mille livres.

[3] La première année de la cent douzième olympiade. Agis II fit la guerre aux Crétois qu'il soumit à Darius; il fut tué la troisième année de cette même olympiade, dans une bataille contre Antipater. Quinte-Curce, l. VI, c. 1.

noncèrent si généreusement son absolution, qu'Eschine n'eut pas pour lui le cinquième des voix[1]. Honteux de sa défaite, il sortit de la ville aussitôt après le jugement, et passa le reste de ses jours à Rhodes et dans l'Ionie, où il donna des leçons d'éloquence.

XXX. Peu de temps après, Harpalus, à qui l'amour du luxe avait fait commettre de grandes malversations, et qui craignait la colère d'Alexandre, devenu redoutable à ses amis mêmes, abandonna ce prince, et s'en alla d'Asie à Athènes. Il venait implorer la protection de cette ville et se remettre à la discrétion du peuple avec ses richesses et ses vaisseaux. Les autres orateurs, éblouis par l'éclat de son or, se déclarèrent pour lui et conseillèrent aux Athéniens d'admettre sa demande et de le protéger. Démosthène ouvrit sur-le-champ l'avis de renvoyer Harpalus, de peur d'attirer sur leur ville une guerre dangereuse pour un sujet injuste et sans aucune nécessité. Peu de jours après, comme on faisait l'inventaire des richesses d'Harpalus, il s'aperçut que Démosthène considérait avec plaisir une coupe du roi, dont il admirait la forme et le travail; il pria cet orateur de la prendre dans ses mains pour juger de ce qu'il y avait d'or. Démosthène, étonné de son poids, lui demanda de combien elle était : « Elle est de vingt talents, » lui répondit Harpalus en souriant; et le soir même, à l'entrée de la nuit, il lui envoya la coupe avec vingt talents : tant Harpalus était habile à juger, par l'épanouissement du visage et par la vivacité des regards, du caractère d'un homme et de son amour pour l'argent! Démosthène ne résista point à cet appât ; frappé de ce présent comme s'il eût reçu une garnison chez lui, il soutint les intérêts d'Harpalus, et se rendit le lendemain à l'assemblée, le cou tout enveloppé de laine et de bandelettes. Le peuple lui ayant ordonné de se lever et de dire

[1] Il fallait que l'accusateur, pour gagner sa cause, eût la moitié des voix et un cinquième de l'autre moitié; autrement il était condamné à une amende de mille drachmes (neuf cents livres). Il était donc bien honteux pour Eschine de n'avoir pas eu le sixième des voix.

son avis, il fit signe qu'il avait une extinction de voix. Quelques plaisants le raillèrent sur cette prétendue maladie, et dirent que leur orateur avait été pris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une argyrancie.

XXXI. Le lendemain, tout le monde sut le présent que lui avait fait Harpalus ; et Démosthène ayant voulu parler pour sa défense, le peuple refusa de l'écouter ; il commençait même à faire beaucoup de mouvement et à témoigner son indignation, lorsqu'un plaisant s'étant levé dans l'assemblée : « Athéniens, « dit-il, refuserez-vous d'écouter celui qui tient la coupe ? » Le peuple obligea Harpalus de sortir de la ville ; et craignant qu'Alexandre ne demandât compte des richesses que les orateurs avaient pillées, on en fit une recherche sévère dans leurs maisons, excepté dans celle de Calliclès, fils d'Arrhénidas, qu'on respecta, dit Théopompe, parce qu'il venait de se marier, et que la nouvelle épouse était dans sa maison. Démosthène, croyant en imposer, proposa lui-même un décret qui chargeait l'aréopage d'informer de cette affaire et de punir tous ceux qui seraient convaincus de s'être laissé corrompre. Il se présenta donc à ce tribunal ; mais il fut le premier que le sénat trouva coupable, et qu'il condamna à une amende de cinquante talents[1] ; la sentence le constituait prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé cette somme.

XXXII. La honte de cette flétrissure et la faiblesse de son tempérament, qui ne lui permettait pas de supporter la prison, le déterminèrent à s'enfuir ; il trompa une partie de ses gardes, et les autres facilitèrent son évasion. Il n'était pas loin de la ville, lorsqu'il aperçut quelques-uns de ses ennemis qui couraient après lui ; il chercha d'abord à se cacher ; mais ils l'appelèrent par son nom, et l'ayant bientôt joint, ils le prièrent d'accepter l'argent qu'ils lui apportaient pour faire son voyage, l'assurant que c'était le seul motif qu'ils eussent eu de le suivre ; ils l'exhortèrent à prendre courage et à supporter patiemment son malheur. Démosthène alors, redoublant ses

[1] Environ deux cent cinquante mille livres.

plaintes et ses gémissements : « Et comment, leur dit-il, ne « pas quitter avec de vifs regrets une ville où les ennemis « mêmes sont si généreux qu'on trouverait à peine ailleurs de « pareils amis? » Il donna de grandes marques de faiblesse pendant son exil, qu'il passa tantôt à Égine, tantôt à Trézène; ses regards ne se portaient jamais sur l'Attique que ses yeux ne se remplissent de larmes, et qu'il ne lui échappât des paroles qui n'annonçaient aucun courage, et qui répondaient mal à l'énergie qu'il avait montrée dans le cours de son administration politique. On rapporte qu'en sortant d'Athènes il avait élevé les mains vers la citadelle, et s'adressant à Minerve : « Protectrice de notre ville, s'écria-t-il, comment pouvez-vous « prendre intérêt à trois bêtes si méchantes, la chouette, le « dragon et le peuple? » Tous les jeunes gens qui venaient le voir et s'entretenir avec lui, il les détournait de prendre part aux affaires publiques. « Si dès le commencement que je « m'en suis occupé, leur disait-il, on m'eût présenté deux « chemins, celui de la tribune et des assemblées, ou celui « d'une mort certaine, et que j'eusse pu prévoir tous les manx « qui m'attendaient dans le gouvernement, les craintes, les « jalousies, les calomnies et les combats qui en sont inséparables, je me serais jeté tête baissée dans le chemin de la « mort. »

XXXIII. Il était encore dans son exil lorsque Alexandre mourut[1]. Aussitôt la Grèce se ligua de nouveau ; Léosthène se signala par de grands exploits, et assiégea Antipater dans la ville de Lamia, où il l'enferma par de bonnes murailles[2]. L'orateur Pythéas et Callimédon, surnommé Carabus, tous deux bannis d'Athènes, se rangèrent du parti d'Antipater ; et, parcourant les villes de la Grèce avec les amis et les ambassadeurs de ce prince, ils les empêchaient de quitter son alliance, pour s'attacher aux Athéniens. Mais Démosthène, s'étant

[1] La première année de la cent quatorzième olympiade.

[2] *Voy.* sur cette guerre Lamiaque, et sur Callimédon, dont il est question plus bas, la Vie de Phocion.

réuni aux ambassadeurs d'Athènes[1], les seconda de tout son pouvoir pour persuader aux Grecs de tomber sur les Macédoniens et de les chasser de la Grèce. Phylarque raconte que dans une ville d'Arcadie Pythéas et Démosthène eurent ensemble une querelle très-vive, en parlant, en pleine assemblée, l'un pour les Macédoniens, et l'autre pour les Grecs. « Nous ne doutons pas, disait Pythéas, qu'une maison où « nous voyons porter du lait d'ânesse ne soit affligée de « quelque maladie; c'est aussi la marque sûre qu'une ville « est malade quand on y voit entrer des ambassadeurs athé« niens. — Comme on ne porte du lait d'ânesse dans une « maison que pour la guérir, répliqua Démosthène en tour« nant la comparaison à son avantage, de même les ambas« sadeurs athéniens n'entrent jamais dans une ville que pour « y porter la santé. » Le peuple, charmé de cette repartie heureuse, rendit aussitôt un décret pour le rappel de Démosthène; et ce fut Damon, son cousin, du bourg de Péanie, qui le dressa. On envoya une galère à trois rangs de rames le prendre à Égine. Quand il aborda au Pirée, tous les magistrats, tous les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Démétrius de Magnésie rapporte que dans ce moment Démosthène, levant les mains au ciel, se félicita d'une journée si glorieuse, qui le ramenait dans sa patrie plus honorablement qu'Alcibiade, que ses concitoyens avaient reçu par force, au lieu qu'ils le recevaient de leur plein gré.

XXXIV. Cependant l'amende à laquelle il avait été condamné subsistait toujours, et le peuple ne pouvait pas lui en faire grâce. On imagina un moyen d'éluder la loi : il était d'usage, dans le sacrifice qu'on faisait tous les ans à Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui avait soin de préparer et d'orner l'autel de ce dieu; ils en chargèrent cette année Démosthène, et lui comptèrent pour cela les cinquante talents auxquels montait son amende. Mais il ne jouit

[1] C'étaient Polyeucte et Hypéride.

pas longtemps du plaisir de se revoir dans sa patrie; bientôt les Grecs furent entièrement écrasés; ils perdirent, au mois de métagéitnion [1], la bataille de Cranon [2]; au mois de boédromion [3], les Athéniens reçurent une garnison macédonienne dans le fort de Munychium [4], et Démosthène mourut dans le mois de pyanepsion [5]. Lorsque Démosthène et ceux de son parti apprirent qu'Antipater et Cratère s'avançaient vers Athènes, ils se hâtèrent de sortir de la ville, et furent condamnés à mort par le peuple, sur un décret que Démade avait dressé.

XXXV. Ils se dispersèrent chacun de son côté, et Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias, surnommé Phygadothère [6]; il était originaire de Thurium [7], et avait commencé par jouer des tragédies; on dit même que Polus d'Égine, l'acteur le plus parfait de la Grèce, avait été son disciple. Mais Hermippus met Archias au nombre des disciples du rhéteur Lacritus, et, suivant Démétrius, il avait eu pour maître le philosophe Anaximène. Cet Archias ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon et Himérée, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les en arracha et les envoya à Cléones [8], où était alors Antipater, qui les fit mourir sur-le-champ; on ajoute qu'il fit couper la langue à Hypéride. Archias, informé que Démosthène s'était réfugié à Calaurie, dans le temple de Neptune, passa dans cette île sur de petits bateaux, et, étant débarqué avec des soldats thraces, il voulut persuader à Démosthène de sortir de son asile et de venir avec lui trouver Antipater, de qui il n'avait rien à craindre. Mais la nuit précédente Démosthène avait eu un songe dans lequel il avait cru entrer en rivalité avec Archias

[1] Août. — [2] Cranon, ville de Thessalie, sur le Pénée, est célèbre par cette bataille, où Antipater et Cratère défirent entièrement les Grecs. *Voy.* la Vie de Phocion. — [3] Septembre. — [4] *Voy.* sur ce fait la Vie de Phocion. — [5] Le mois de novembre. *Voy.* le chap. XXXVIII ci-après. — [6] C'est-à-dire le limier des fuyards. — [7] Thurium, ville de l'ancienne Grèce, colonie d'Athènes; elle s'appelait anciennement Sybaris. — [8] Ville de l'Argolide, située entre Argos et Corinthe.

à qui jouerait mieux une tragédie ; il lui semblait qu'il avait le plus grand succès et qu'il tenait tous les spectateurs dans l'admiration, mais que son rival l'emportait sur lui par la richesse et la beauté des décorations. Aussi Archias eut beau lui parler d'un ton de douceur et d'humanité, il n'ajouta pas foi à ses paroles, et levant les yeux sur lui, assis comme il était : « Archias, lui dit-il, tu n'as fait, cette nuit, aucune im-« pression sur moi en jouant ton rôle, et tu ne réussiras pas « mieux aujourd'hui par tes promesses. » Archias s'étant emporté et lui ayant fait de grandes menaces : « Maintenant, « reprit Démosthène, tu parles comme si tu étais sur le trépied « macédonien[1] ; tu n'avais parlé encore qu'en acteur de co-« médie : mais attends un peu que j'aie écrit chez moi pour « donner mes derniers ordres. »

XXXVI. En disant ces mots, il entra dans l'intérieur du temple ; et, prenant ses tablettes comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit ; ce qu'il faisait ordinairement quand il méditait ou qu'il composait quelques discours ; après l'y avoir tenu quelque temps, il se couvrit de sa robe et pencha la tête. Les soldats qui se tenaient à la porte du temple se moquaient de lui de craindre ainsi la mort, et le traitaient de lâche et de mou. Archias, s'étant rapproché de lui, l'engageait à se lever ; et lui répétant les mêmes propos, il lui promettait de le réconcilier avec Antipater. Démosthène, qui sentait que le poison avait produit tout son effet, se découvrit, et fixant ses regards sur Archias : « Tu peux main-« tenant, lui dit-il, jouer le rôle de Créon dans la tragédie et « faire jeter ce corps où tu voudras, sans lui accorder les « honneurs de la sépulture. O Neptune, ajouta-t-il, je sors « encore vivant de ton temple[2] ! mais Antipater et les Macé-« doniens ne l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finissait à peine ces mots, qu'il se sentit trembler et chance-

[1] Allusion au trépied sur lequel la pythie de Delphes était assise lorsqu'elle était inspirée par Apollon. Archias n'agissait que par l'inspiration des Macédoniens.

[2] Il ne voulait pas mourir dans le temple, pour n'en point souiller la sainteté.

ler; il demanda qu'on le soutînt pour marcher, et, comme il passait devant l'autel du dieu, il tomba et mourut, en poussant un profond soupir.

XXXVII. Ariston rapporte que Démosthène avait pris, comme nous venons de le dire, le poison qu'il portait dans le poinçon de ses tablettes. Un certain Pappus, dont les mémoires ont servi de matériaux à Hermippus pour composer son histoire, dit que lorsque cet orateur fut tombé au pied de l'autel, on trouva dans ses tablettes une adresse de lettre qui portait : *Démosthène à Antipater*. Comme on était surpris qu'il fût mort si promptement, les soldats thraces racontèrent qu'ils lui avaient vu tirer d'un linge quelque chose qu'il avait porté à sa bouche; qu'ils avaient cru que c'était de l'or qu'il avalait, mais qu'apparemment il avait bu du poison. Une jeune esclave qui le servait, et qu'Archias interrogea, dit que Démosthène portait depuis longtemps sur lui un linge noué, comme une amulette. Ératosthène assure qu'il avait toujours du poison dans un anneau creux qu'il portait en guise de bracelet[1]. Mais il n'est pas nécessaire de rapporter les différentes traditions des historiens sur le genre de sa mort, elles sont en trop grand nombre : je citerai cependant celle de Démocharès, parent de Démosthène[2], qui paraît persuadé que cet orateur ne mourut pas du poison; mais que les dieux, par une faveur et une providence particulières, lui envoyèrent une mort douce et prompte pour le soustraire à la cruauté des Macédoniens.

XXXVIII. Il mourut le 16 du mois de pyanepsion, le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Tesmophories, où les femmes qui la célèbrent, assises à terre dans le temple de Cérès, jeûnent jusques au soir. Peu de temps après, le peuple athénien, rendant à sa mémoire les honneurs qu'il

[1] Pline le dit de même, liv. XXXIII, c. I. — [2] Il était fils d'une sœur de Démosthène, et avait composé, outre quelques discours, l'histoire de ce qui s'était passé de son temps à Athènes, et dans un style plus oratoire qu'historique, selon le témoignage de Cicéron dans son *Traité sur les Orateurs illustres*, c. LXXXIII.

méritait, lui fit élever une statue de bronze, et ordonna, par un décret, que l'aîné de sa famille serait, à perpétuité, nourri dans le Prytanée aux dépens du public[1]. On grava sur le piédestal cette épitaphe :

Démosthène, pourquoi ta force et ta puissance
N'ont-elles égalé ta sublime éloquence ?
Jamais on aurait vu, par un honteux revers,
Des Macédoniens les Grecs porter les fers.

Ceux qui veulent que Démosthène ait fait lui-même cette inscription à Calaurie, avant de prendre le poison, ne méritent pas d'être écoutés. Mais, peu de temps avant mon voyage d'Athènes, il arriva un événement que je crois devoir rapporter. Un soldat, appelé en justice par son capitaine, mit tout ce qu'il avait d'argent dans les mains de la statue de Démosthène, qui avait les doigts entrelacés l'un dans l'autre. Il était né près de cette statue un petit platane dont les feuilles, ou poussées par le vent, ou placées par le soldat lui-même, couvraient si bien les mains de la statue, qu'elles cachèrent longtemps l'or qu'on y avait mis en dépôt. Le soldat, étant revenu à Athènes, y retrouva son or dans l'endroit où il l'avait mis ; et cette aventure ayant fait du bruit dans la ville, il y eut entre les beaux-esprits d'Athènes une rivalité pour faire des vers sur le désintéressement de Démosthène.

XXXIX. Démade ne jouit pas longtemps de la gloire récente qu'il avait acquise : la justice divine, qui voulait venger la mort de Démosthène, le conduisit en Macédoine, pour y recevoir la juste punition de son crime de la main même de ceux dont il avait été le vil flatteur. Déjà il leur était odieux, et dans cette occasion il commit une faute dont il lui fut impossible de se justifier. On surprit une lettre de lui par laquelle il invitait Perdiccas à entrer en armes dans la Macédoine, et à délivrer la Grèce, qui ne tenait plus qu'à un fil à moitié pourri ; c'est ainsi qu'il désignait Antipater. Dinarque de Co-

[1] Ce décret, proposé par Démocharès, se trouve dans les *Vies des dix Orateurs*, dans les *Œuvres morales* de Plutarque.

rinthe[1] s'étant porté pour son accusateur et l'ayant convaincu d'être l'auteur de cette lettre, Cassandre, dans le premier mouvement de sa colère, massacra son fils entre ses bras, et ordonna qu'on le fît mourir lui-même. Ainsi Démade apprit, par ses malheurs, que les traîtres sont toujours les premiers à se trahir eux-mêmes : c'était ce que Démosthène lui avait souvent prédit et qu'il n'avait jamais voulu croire. Voilà, mon cher Sénécion, la vie de Démosthène, telle que j'ai pu la recueillir dans mes conversations et dans mes lectures.

CICÉRON.

[1] Sa Vie est parmi les *Vies des dix Orateurs*, par Plutarque, *Œuvres morales*.

Ses bons mots. — XXXV. Suite. — XXXVI. Clodius entre, déguisé en femme, aux mystères de la Bonne-Déesse. — XXXVII. Cicéron dépose contre lui en justice. — XXXVIII. Clodius est absous. — XXXIX. Clodius feint de se réconcilier avec Cicéron. — XL. César se déclare contre Cicéron. Clodius le cite en justice. — XLI. Cicéron s'en va en exil. — XLII. Clodius le fait condamner au bannissement. — XLIII. Efforts du sénat pour le faire rappeler. — XLIV. Rappel de Cicéron. — XLV. Joie du peuple à son retour. Il déchire les actes du tribunat de Clodius. — XLVI. Affaire de Milon. — XLVII. Cicéron est envoyé proconsul en Cilicie. Conduite qu'il y tient. — XLVIII. A son retour il trouve Rome divisée entre César et Pompée. — XLIX. Il va joindre Pompée, et en est blâmé par Caton. — L. Railleries de Cicéron dans le camp de Pompée. — LI. Il va trouver César, qui le reçoit avec honneur. — LII. Affaire de Ligarius. — LIII. Il quitte les affaires et se livre à l'étude. — LIV. Il répudie sa femme Térentia, et épouse une jeune personne qu'il répudie encore. — LV. Mort de sa fille Tullie. Mort de César. — LVI. Antoine excite le peuple contre les meurtriers de César. — LVII. Défiance mutuelle de Cicéron et d'Antoine. — LVIII. Songe singulier de Cicéron. — LIX. Il prend le parti du jeune César. — LX. Il engage le sénat à le favoriser. — LXI. César se raccommode avec Antoine et lui sacrifie Cicéron. — LXII. Cicéron s'enfuit avec son frère qui est trahi et mis à mort. — LXIII. Incertitudes où il se trouve. — LXIV. Il est tué. — LXV. Sa tête et ses mains sont attachées à la tribune. — *Parallèle de Démosthène et de Cicéron.*

M. Dacier place les commencements de Cicéron à l'an du monde 3890, la première année de la 175e olympiade, l'an de Rome 673, 78 avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 648 de Rome jusqu'à l'an 711, 43 ans avant J.-C.

I. La mère de Cicéron se nommait Helvia; elle était d'une famille distinguée et soutint, par sa conduite, la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très-opposées : les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire. Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très-estimable; aussi ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la première fois qu'il se mit

sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis de quitter ce surnom et d'en prendre un autre ; mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des Scaurus et des Catulus[1]. Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent, sur laquelle il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullius ; et au lieu du troisième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mît un pois chiche. Voilà ce qu'on dit de son nom.

II. Sa mère le mit au monde sans travail et sans douleur ; il naquit le trois de janvier, jour auquel maintenant les magistrats de Rome font des vœux et des sacrifices pour la prospérité de l'empereur. Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit que l'enfant qu'elle nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands avantages. On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions ; mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades, que les pères de ces enfants allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception ; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre, par honneur, Cicéron au milieu d'eux. Il avait reçu de la nature un esprit né pour la philosophie et avide d'apprendre, tel que le demande Platon[2] ; fait pour embrasser toutes les sciences, il ne dédaignait aucun genre de savoir et de littérature ; mais il se porta d'abord avec plus d'ardeur vers la poésie ; et l'on a de lui un petit poëme en vers tétramètres, intitulé *Pontius Glaucus*, qu'il composa dans sa très-grande jeunesse. En avançant en âge, il cultiva de plus en plus ce talent, et s'exerça sur divers genres de

[1] Deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de Rome.

[2] *Voy.* Platon, liv. V *de la République*, et le commencement du VI[e].

poésie avec tant de succès, qu'il fut regardé non-seulement comme le premier des orateurs romains, mais encore comme le meilleur de leurs poëtes. La célébrité que lui acquit son éloquence subsiste encore, malgré les changements que la langue latine a éprouvés ; mais le grand nombre de poëtes excellents qui sont venus après lui ont entièrement éclipsé sa gloire poétique.

III. Après avoir terminé ses premières études, il prit les leçons de Philon, philosophe de l'Académie, celui de tous les disciples de Clitomachus qui avait excité le plus l'admiration des Romains par la beauté de son éloquence, et mérité leur affection par l'honnêteté de ses mœurs. Cicéron étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes[1], et le premier entre les sénateurs; il puisa dans ses leçons une connaissance profonde des lois romaines. Il servit quelque temps sous Sylla dans la guerre des Marses[2]; mais, voyant la république agitée par des guerres civiles, et tombée, par ces divisions, sous une monarchie absolue, il se livra à la méditation et à l'étude ; il fréquenta les Grecs les plus instruits et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla, s'étant emparé du pouvoir suprême, eut donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogonus, affranchi de Sylla, ayant acheté, pour la somme de deux mille drachmes, les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir, comme proscrit, Roscius, fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces biens, vendus à si bas prix, valaient deux cent cinquante talents. Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très-irrité contre Roscius; et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux

[1] Mucius Scévola fut augure et consul l'an six cent cinquante huit. Cicéron avait aussi étudié la jurisprudence sous un autre Scévola, grand-pontife, comme il le dit lui-même, *de Amicitia*, c. I.

[2] On l'appela aussi la guerre sociale. *Voy.* ce qui en a été dit dans la Vie de Sylla, c. VII. Cicéron y servit à l'âge de dix-huit ans, comme il le dit dans sa douzième *Philippique*, c. II.

jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours; l'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla éloignait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire qui lui offrait, pour entrer dans la carrière de la gloire, l'occasion la plus brillante, qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius, et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale; mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce; et il donna pour prétexte le besoin de rétablir sa santé. Il est vrai qu'il était maigre et décharné, et qu'il avait l'estomac si faible, qu'il ne pouvait manger que fort tard et ne prenait que peu de nourriture. Ce n'est pas que sa voix ne fût forte et sonore; mais elle était dure et peu flexible : et comme il déclamait avec beaucoup de chaleur et de véhémence, en s'élevant toujours aux tons les plus hauts, on craignait que son tempérament n'en fût altéré.

IV. Arrivé à Athènes, il prit les leçons d'Antiochus l'Ascalonite, dont il aimait la douceur et la grâce, quoiqu'il n'approuvât pas les nouvelles opinions qu'il avait établies. Antiochus s'était déjà séparé de la nouvelle académie et de l'école de Carnéade; soit qu'il en eût été détaché par l'évidence des choses, et par son adhésion au rapport des sens; soit, comme d'autres le veulent, que la jalousie et le désir de contester avec les disciples de Clitomachus et de Philon lui eussent fait changer de sentiment et embrasser la plupart des dogmes du Portique. Cicéron aimait beaucoup la philosophie, et s'attachait de plus en plus à son étude; déjà même il projetait, si jamais il était forcé d'abandonner les affaires et de renoncer au barreau et aux assemblées publiques, de se retirer à Athènes pour y mener une vie tranquille, dans le sein de la philosophie. Lorsqu'il apprit la mort de Sylla et qu'il sentit que son corps, fortifié par l'exercice, avait repris toute sa vigueur; que sa voix, bien formée, était devenue plus forte à la fois et

plus douce, et assez proportionnée à son tempérament ; pressé d'ailleurs par ses amis de revenir dans sa patrie ; exhorté enfin par Antiochus d'entrer dans l'administration des affaires, il résolut de retourner à Rome ; mais, voulant former encore avec plus de soin son éloquence, comme un instrument qui lui devenait absolument nécessaire, et développer ses facultés politiques, il s'exerçait à la composition et fréquentait les orateurs les plus estimés.

V. Il passa donc à Rhodes, et de là en Asie, où il suivit les écoles des rhéteurs Xénoclès d'Adrumette, Denys de Magnésie et Ménippe le Carien. A Rhodes, il s'attacha aux philosophes Apollonius Molon[1] et Posidonius. Apollonius, qui ne savait pas la langue latine, pria, dit-on, Cicéron de parler en grec ; ce que Cicéron fit volontiers, assuré que ses fautes seraient mieux corrigées. Un jour qu'il avait déclamé en public, tous ses auditeurs, ravis d'admiration, le comblèrent à l'envi de louanges ; mais Apollonius, en l'écoutant, ne donna aucun signe d'approbation, et quand le discours fut fini, il demeura longtemps pensif, sans rien dire. Comme Cicéron paraissait affecté de son silence : « Cicéron, lui dit Apollonius, je vous « loue, je vous admire ; mais je plains le sort de la Grèce, en « voyant que les seuls avantages qui lui restaient, le savoir « et l'éloquence, vous allez les transporter aux Romains. »

VI. Cicéron, rempli des plus flatteuses espérances, retournait à Rome pour se livrer aux affaires publiques, lorsqu'il fut un peu refroidi par la réponse qu'il reçut de l'oracle de Delphes. Il avait demandé au dieu par quel moyen il pourrait acquérir une très-grande gloire : « Ce sera, lui répondit « la pythie, en prenant pour guide de votre vie, non l'opinion « du peuple, mais votre naturel. » Quand il fut à Rome, il s'y conduisit dans les premiers temps avec beaucoup de réserve ; il voyait rarement les magistrats, qui lui témoignaient eux-mêmes peu de considération ; il s'entendait donner les noms

[1] *Voy.*, sur la méprise où est tombé Plutarque au sujet d'Apollonius, la Vie de César, c. III.

injurieux de Grec et d'écolier, termes familiers à la plus vile populace de Rome ; mais son ambition naturelle, enflammée encore par son père et par ses amis, le poussa aux exercices du barreau, où il parvint au premier rang, non par des progrès lents et successifs, mais par des succès si brillants et si rapides, qu'il laissa bientôt derrière lui tous ceux qui couraient la même carrière. Il avait pourtant, à ce qu'on assure, et dans la prononciation et dans le geste, les mêmes défauts que Démosthène ; mais les leçons de Roscius et d'Esope, deux excellents acteurs, l'un pour la tragédie et l'autre pour la comédie, l'en eurent bientôt corrigé. On raconte de cet Esope, qu'un jour qu'il jouait le rôle d'Atrée, qui délibère sur la manière dont il se vengera de son frère Thyeste, un de ses domestiques étant passé tout à coup devant lui dans le moment où la violence de la passion l'avait mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds. La grâce de la déclamation donnait à l'éloquence de Cicéron une force persuasive. Aussi se moquait-il de ces orateurs qui n'avaient d'autre moyen de toucher que de pousser de grands cris. « C'est par faiblesse, disait-il, qu'ils crient « ainsi, comme les boiteux montent à cheval pour se soute- « nir. » Au reste, ces plaisanteries fines, ces reparties vives conviennent au barreau ; mais l'usage que Cicéron en faisait jusqu'à la satiété blessait les auditeurs et lui donna la réputation de méchant.

VII. Nommé questeur dans un temps de disette, et le sort lui ayant donné la Sicile en partage, il déplut d'abord aux Siciliens en exigeant d'eux des contributions de blé qu'il était forcé d'envoyer à Rome ; mais quand ils eurent reconnu sa vigilance, sa justice et sa douceur, ils lui donnèrent plus de témoignages d'estime et d'honneur, qu'à aucun des préteurs qu'ils avaient eus jusqu'alors. Plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome, ayant été accusés de mollesse et d'insubordination dans le service militaire, furent envoyés en Sicile auprès du préteur ; Cicéron entreprit leur défense et par-

vint à les justifier. Plein de confiance en lui-même, après tous ces succès, il retournait à Rome, lorsqu'il eut en route une aventure assez plaisante qu'il nous a lui-même transmise. En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y pensait de lui et de tout ce qu'il avait fait. « Eh! où donc avez-vous été, « Cicéron, pendant tout ce temps-ci? » lui répondit cet homme. Cette réponse le découragea fort, en lui apprenant que sa réputation s'était perdue dans Rome comme dans une mer immense et ne lui avait produit aucune gloire solide.

VIII. La réflexion diminua depuis son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes et qu'on ne pouvait espérer d'en atteindre le terme. Cependant il conserva toute sa vie un grand amour pour les louanges et une passion vive pour la gloire, qui l'empêchèrent souvent de suivre, dans sa conduite, les vues sages que la raison lui inspirait. Entré dans l'administration avec un désir ardent d'y réussir, il sentit, d'après l'exemple des artisans qui, n'employant que des outils et des instruments inanimés, savent en détail les noms de chacun et à quel usage ils sont propres; il sentit, dis-je, qu'il serait honteux à un homme d'état dont les fonctions publiques ne s'exercent que par le ministère des hommes, de mettre de la négligence et de la paresse à connaître ses concitoyens. Il s'attacha donc, non-seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville, leurs maisons de campagne, leurs voisins, leurs amis; en sorte qu'il n'allait dans aucun endroit de l'Italie qu'il ne pût nommer facilement, et montrer même les terres et les maisons de ses amis.

IX. Son bien était modique, mais il suffisait à sa dépense; et ce qui le faisait admirer de tout le monde, c'est que, avec si peu de fortune, il ne recevait pour ses plaidoyers, ni salaire, ni présent. Il fit paraître surtout ce désintéressement dans l'accusation de Verrès. Cet homme avait été préteur en

Sicile, où il avait commis les excès les plus révoltants. Il fut mis en justice par les Siciliens ; et Cicéron le fit condamner, non en plaidant contre lui, mais pour ainsi dire en ne plaidant pas. Les autres préteurs voulaient le sauver ; et, par des délais continuels, ils avaient fait traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que, la journée ne suffisant pas pour la plaidoirie, la cause ne fût pas jugée. Cicéron s'étant levé dit qu'il n'avait pas besoin de plaider ; et, produisant les témoins sur chaque fait, il les fit interroger et obligea les juges de prononcer. On rapporte cependant plusieurs bons mots qu'il dit dans le cours du procès. Les Romains appellent, en leur langue, le pourceau, *verrès* ; et comme un affranchi, nommé Cécilius, qui passait pour être de la religion des Juifs, voulait écarter les Siciliens de la cause, afin de se porter lui-même pour accusateur de Verrès : « Que peut avoir de com« mun un Juif avec un verrat ? » dit Cicéron. Verrès avait un fils qui passait pour ne pas user honnêtement de sa jeunesse. Un jour Verrès ayant osé traiter Cicéron d'efféminé : « Ce « sont, lui répondit cet orateur, des reproches qu'il faut faire « à ses enfants les portes fermées. »

X. L'orateur Hortensius n'osa pas se charger ouvertement de défendre Verrès ; mais on obtint de lui de se trouver au jugement, lorsqu'il s'agirait de fixer l'amende qu'on prononcerait contre l'accusé. Il reçut pour prix de cette complaisance un sphinx d'ivoire ; et Cicéron lui ayant dit un jour quelques mots équivoques, Hortensius lui répondit qu'il ne savait pas deviner les énigmes : « Vous avez pourtant le sphinx chez « vous, » lui repartit Cicéron. Verrès fut condamné ; et Cicéron, ayant fixé l'amende à sept cent cinquante mille drachmes, fut accusé d'avoir reçu de l'argent pour l'avoir bornée à une somme si modique. Cependant, lorsqu'il fut nommé édile, les Siciliens, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui apportèrent de leur île plusieurs choses précieuses pour servir d'ornement à ses jeux ; mais il n'employa pour lui-même aucun de ces présents, et ne fit usage de la libé-

ralité des Siciliens que pour diminuer à Rome le prix des denrées.

XI. Il avait à Arpinum une belle maison de campagne, une terre aux environs de Naples et une autre près de Pompéia, toutes deux peu considérables. La dot de sa femme Térentia était de cent vingt mille drachmes [1]; et il eut une succession qui lui en valut quatre-vingt-dix mille [2]. Avec cette modique fortune il vivait honorablement, mais avec sagesse, et il faisait sa société ordinaire des Grecs et des Romains instruits. Il était rare qu'il se mît à table avant le coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, que pour ménager la faiblesse de son estomac. Il soignait son corps avec une exactitude recherchée, au point qu'il avait chaque jour un nombre réglé de frictions et de promenades. Il parvint, par ce régime, à fortifier son tempérament, à le rendre sain et vigoureux et capable de supporter les travaux pénibles et les grands combats qu'il eut à soutenir dans la suite. Il abandonna à son frère la maison paternelle et alla se loger près du mont Palatin, afin que ceux qui venaient lui faire la cour n'eussent pas la peine de l'aller chercher si loin; car, tous les matins, il se présentait à sa porte autant de monde qu'à celles de Crassus et de Pompée, les premiers et les plus honorés des Romains, l'un pour ses richesses et l'autre pour l'autorité dont il jouissait dans les armées. Cependant Pompée lui-même recherchait Cicéron, dont l'appui lui fut très-utile pour augmenter sa gloire et sa puissance.

XII. Quand Cicéron brigua la préture, il avait plusieurs concurrents distingués; il fut nommé néanmoins le premier de tous; et les jugements qu'il rendit pendant sa magistrature lui firent une grande réputation de droiture et d'équité. Licinius Macer, qui, déjà puissant par lui-même, était encore soutenu de tout le crédit de Crassus, fut accusé de péculat devant Cicéron. Plein de confiance dans son pouvoir et dans le zèle de ses amis, il se croyait si sûr d'être absous, que, lors-

[1] Cent huit mille livres de notre monnaie. — [2] Quatre-vingt-un mille livres.

que les juges commencèrent à donner leurs voix, il courut chez lui, se fit couper les cheveux, prit une robe blanche et se mit en chemin pour retourner au tribunal. Crassus alla promptement au-devant de lui, et, l'ayant rencontré dans sa cour, prêt à sortir, il lui apprit qu'il venait d'être condamné à l'unanimité des suffrages. Il fut si frappé de ce coup inattendu, qu'étant rentré chez lui, il se coucha et mourut subitement. Ce jugement fit beaucoup d'honneur à Cicéron, parce qu'il montra la plus grande fermeté. Vatinius, homme de mœurs dures, qui, dans ses plaidoyers, traitait fort légèrement ses juges, et qui avait le cou plein d'écrouelles, s'approchant un jour du tribunal de Cicéron, lui demanda quelque chose que le préteur ne lui accorda pas tout de suite, et sur laquelle il réfléchit assez longtemps. « Si j'étais préteur, lui dit « Vatinius, je ne balancerais pas tant. — Aussi, lui répondit « Cicéron en se tournant vers lui, n'ai-je pas le cou si gros « que toi. »

XIII. Deux ou trois jours avant l'expiration de sa préture, Manilius fut accusé du péculat à son tribunal. Manilius avait la faveur et l'affection du peuple, qui le croyait en butte à l'envie, à cause de Pompée dont il était l'ami. L'accusé ayant demandé de lui fixer un jour pour répondre aux charges, Cicéron lui donna le lendemain ; ce qui irrita fort le peuple, les préteurs étant dans l'usage d'accorder au moins dix jours aux accusés. Les tribuns ayant cité Cicéron devant l'assemblée du peuple, où ils l'accusèrent d'avoir prévariqué, il demanda d'être entendu. « M'étant toujours montré, dit-il, aussi favorable aux « accusés que j'ai pu le faire sans violer les lois, je me croi- « rais bien coupable si je n'avais pas traité Manilius avec « autant de douceur et d'humanité que les autres. Je lui ai « donc donné exprès le seul jour de ma préture qui me restait « et dont je pouvais encore disposer. Si j'eusse renvoyé à un « autre préteur le jugement de son affaire, ce n'eût pas été « lui rendre service. » Cette justification produisit dans le peuple un changement si merveilleux, qu'il combla Cicéron de

louanges et le pria de défendre lui-même Manilius ; il s'en chargea volontiers, surtout par égard pour Pompée, alors absent ; et, ayant pris l'affaire dès l'origine, il parla avec la plus grande force contre les partisans de l'oligarchie et contre les envieux de Pompée.

XIV. Cependant le parti des nobles ne montra pas moins d'ardeur que le peuple pour le porter au consulat. L'intérêt public réunit, dans cette occasion, tous les esprits ; et voici quel en fut le motif. Le changement que Sylla avait fait dans le gouvernement, et qui d'abord avait paru fort étrange, semblait, par un effet du temps et de l'habitude, prendre une sorte de stabilité et plaire assez au peuple. Mais des hommes animés par leur cupidité particulière, et non par des vues du bien général, cherchaient à remuer, à renverser l'état actuel de la république. Pompée faisait la guerre aux rois de Pont et d'Arménie, et personne à Rome n'avait assez de puissance pour tenir tête à ces factieux, amoureux de nouveautés. Leur chef était un homme audacieux et entreprenant, et d'un caractère qui se pliait à tout ; c'était Lucius Catilina. A tous les forfaits dont il s'était souillé, il avait ajouté l'inceste avec sa propre fille et le meurtre de son frère. Dans la crainte d'être traduit devant les tribunaux pour ce dernier crime, il avait engagé Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits, comme s'il eût encore été en vie. Les scélérats de Rome, ralliés autour d'un pareil chef, non contents de s'être engagé mutuellement leur foi par les moyens ordinaires, égorgèrent un homme et mangèrent tous de sa chair [1].

XV. Catilina avait corrompu la plus grande partie de la jeunesse romaine, en lui prodiguant tous les jours les festins, les plaisirs, les voluptés de toute espèce, et n'épargnant rien pour fournir à profusion à cette dépense. Déjà toute l'Étrurie et la plupart des peuples de la Gaule cisalpine étaient disposés à la révolte ; et l'inégalité qu'avait mise dans les fortunes la

[1] Salluste rapporte aussi cet horrible sacrifice, et dit qu'ils burent le sang de cet homme ; mais il ne le donne pas comme certain.

ruine des citoyens les plus distingués par leur naissance et par leur courage, qui, consumant leurs richesses en banquets, en spectacles, en bâtiments, en brigues pour les charges, avaient vu passer leurs biens dans les mains des hommes les plus méprisables et les plus abjects; cette inégalité, dis-je, menaçait Rome de la plus funeste révolution. Il ne fallait plus, pour renverser un gouvernement déjà malade, que la plus légère impulsion que le premier audacieux oserait lui donner. Catilina, afin de s'entourer d'un rempart bien plus fort, se mit sur les rangs pour le consulat. Il fondait ses plus grandes espérances sur le collègue qu'il se flattait d'avoir : c'était Caïus Antonius, homme également incapable par lui-même d'être le chef d'aucun parti bon ou mauvais, mais qui pouvait augmenter beaucoup la puissance de celui qui serait à la tête de l'entreprise. Le plus grand nombre des citoyens honnêtes, voyant tout le danger qui menaçait la république, portèrent Cicéron au consulat; et le peuple les ayant secondés avec ardeur, Catilina fut rejeté, et Cicéron nommé consul avec Antoine, quoique, de tous les candidats, Cicéron fût le seul né d'un père qui n'était que simple chevalier, et n'avait pas le rang de sénateur.

XVI. Le peuple ignorait encore les complots de Catilina; et Cicéron, dès son entrée dans le consulat, se vit assailli d'affaires difficiles, qui furent comme les préludes des combats qu'il eut à livrer dans la suite. D'un côté, ceux que les lois de Sylla avaient exclus de toute magistra[illegible], et qui formaient un parti puissant et nombreux, se présentèrent pour briguer les charges; et, dans leurs discours au peuple, ils s'élevaient avec autant de vérité que de justice contre les actes tyranniques de ce dictateur; mais ils prenaient mal leur temps pour faire des changements dans la république. D'un autre côté, les tribuns du peuple proposaient des lois qui auraient renouvelé la tyrannie de Sylla; ils demandaient l'établissement de dix commissaires qui seraient revêtus d'un pouvoir absolu, et qui, disposant en maîtres de l'Italie, de la Syrie et des nouvelles

conquêtes de Pompée, auraient le pouvoir de vendre les terres publiques, de faire les procès à qui ils voudraient, de bannir à leur volonté, d'établir des colonies, de prendre dans le trésor public tout l'argent dont ils auraient besoin, de lever et d'entretenir autant de troupes qu'ils le jugeraient à propos. La concession d'un pouvoir si étendu donna pour appui à la loi les personnages les plus considérables de Rome. Antoine, le collègue de Cicéron, fut des premiers à la favoriser, dans l'espérance d'être un des décemvirs. On croit qu'il n'ignorait pas les desseins de Catilina, et qu'accablé de dettes, dont ils lui auraient procuré l'abolition, il n'eût pas été fâché de les voir réussir; ce qui donnait plus de frayeur aux bons citoyens.

XVII. Cicéron, pour prévenir ce danger, fit décerner à Antoine le gouvernement de la Macédoine, et refusa pour lui-même celui de la Gaule qu'on lui assignait [1]. Ce service important lui ayant gagné Antoine, il espéra d'avoir en lui comme un second acteur qui le soutiendrait dans tout ce qu'il voudrait faire pour le salut de la patrie. La confiance de l'avoir sous sa main et d'en disposer à son gré lui donna plus de hardiesse et de force pour s'élever contre ceux qui voulaient introduire des nouveautés. Il combattit dans le sénat la nouvelle loi, et étonna tellement ceux qui l'avaient proposée, qu'ils n'eurent pas un seul mot à lui opposer: Les tribuns firent de nouvelles tentatives et citèrent les consuls devant le peuple. Mais Cicéron, sans rien craindre, se fit suivre par le sénat; et, se présentant à la tête de son corps, il parla avec tant de force que la loi fut rejetée, et qu'il ôta aux tribuns tout espoir de réussir dans d'autres entreprises de cette nature : tant il les subjugua par l'ascendant de son éloquence!

XVIII. C'est de tous les orateurs celui qui a le mieux fait sentir aux Romains quel charme l'éloquence ajoute à la beauté de morale ; de quel pouvoir invincible la justice est armée,

[1] Sur son refus et par son crédit il fut donné à Métellus.

quand elle est soutenue de celui de la parole. Il leur montra qu'un homme d'état qui veut bien gouverner doit, dans sa conduite politique, préférer toujours ce qui est honnête à ce qui flatte; mais que, dans ses discours, il faut que la douceur du langage tempère l'amertume des objets utiles qu'il propose. Rien ne prouve mieux la grâce de son éloquence que ce qu'il fit dans son consulat, par rapport aux spectacles. Jusqu'alors les chevaliers romains avaient été confondus dans les théâtres avec la foule du peuple; mais le tribun Marcus Othon, pour faire honneur à ce second ordre de la république, voulut les distinguer de la multitude et leur assigna des places séparées, qu'ils ont conservées depuis. Le peuple se crut offensé par cette distinction; et lorsque Othon parut au théâtre, il fut accueilli par les huées et les sifflets de la multitude, tandis que les chevaliers le couvrirent de leurs applaudissements. Le peuple redoubla les sifflets, et les chevaliers, leurs applaudissements. De là on en vint réciproquement aux injures, et le théâtre était plein de confusion. Cicéron, informé de ce désordre, se transporte au théâtre, appelle le peuple au temple de Bellone, et lui fait des réprimandes si sévères, que la multitude étant retournée au théâtre applaudit vivement Othon, et dispute avec les chevaliers à qui lui rendra de plus grands honneurs.

XIX. Cependant la conjuration de Catilina, que l'élévation de Cicéron au consulat avait d'abord frappée de terreur, reprit courage; les conjurés, s'étant assemblés, s'exhortèrent mutuellement à suivre leur complot avec une nouvelle audace, avant que Pompée, qu'on disait déjà en chemin, suivi de son armée, ne fût de retour à Rome. Ceux qui aiguillonnaient le plus Catilina, c'étaient les anciens soldats de Sylla, qui, dispersés dans toute l'Italie, et répandus pour la plupart, et surtout les plus aguerris, dans les villes de l'Étrurie, rêvaient déjà le pillage des richesses qu'ils avaient sous les yeux. Conduits par un officier, nommé Mallius, qui avait servi avec honneur sous Sylla, ils entrèrent dans la conjuration de Catilina et se ren-

dirent à Rome pour appuyer la demande qu'il faisait une seconde fois du consulat ; car il avait résolu de tuer Cicéron, à la faveur du trouble qui accompagne toujours les élections. Les tremblements de terre, les chutes de la foudre, et les apparitions de fantômes qui eurent lieu dans ce temps-là, semblaient être des avertissements du ciel sur les complots qui se tramaient. On recevait aussi, de la part des hommes, des indices véritables, mais qui ne suffisaient pas pour convaincre un homme de la noblesse et de la puissance de Catilina. Ces motifs ayant obligé Cicéron de différer le jour des comices, il fit citer Catilina devant le sénat, et l'interrogea sur les bruits qui couraient de lui. Catilina, persuadé que plusieurs d'entre les sénateurs désiraient des changements dans l'état, voulant d'ailleurs se relever aux yeux de ses complices, répondit très-durement à Cicéron : « Quel mal fais-je, lui dit-il, si, voyant deux « corps dont l'un a une tête, mais est maigre et épuisé, et « l'autre n'a pas de tête, mais est grand et robuste, je veux « mettre une tête à ce dernier ? » Cicéron, qui comprit que cette énigme désignait le sénat et le peuple, en eut encore plus de frayeur ; il mit une cuirasse sous sa robe et fut conduit au champ de Mars pour les élections, par les principaux citoyens et par le plus grand nombre des jeunes gens de Rome. Il entr'ouvrit à dessein sa robe au-dessus des épaules, afin de laisser apercevoir sa cuirasse et de faire connaître la grandeur du danger. A cette vue, le peuple indigné se serra autour de lui ; et, quand on recueillit les suffrages, Catilina fut encore refusé, et l'on nomma consuls Silanus et Muréna.

XX. Peu de temps après, les soldats de l'Étrurie s'étant rassemblés pour se trouver prêts au premier ordre de Catilina, et le jour fixé pour l'exécution de leur complot étant déjà proche, trois des premiers et des plus puissants personnages de Rome, Marcus Crassus, Marcus Marcellus et Scipion Métellus, allèrent, au milieu de la nuit, à la maison de Cicéron, frappèrent à la porte, et, ayant appelé le portier, ils lui dirent de réveiller son maître et de lui annoncer qu'ils étaient

là. Ils venaient lui dire que[1] le portier de Crassus avait remis à son maître, comme il sortait de table, des lettres qu'un inconnu avait apportées et qui étaient adressées à différentes personnes ; celle qui était pour Crassus n'avait point de nom. Il n'avait lu que celle qui portait son adresse ; et comme on lui donnait avis que Catilina devait faire bientôt un grand carnage dans Rome, qu'on l'engageait même à sortir de la ville, il ne voulut pas ouvrir les autres ; et soit qu'il craignît le danger dont Rome était menacée, soit qu'il cherchât à se laver des soupçons que ses liaisons avec Catilina avaient pu donner contre lui, il alla sur-le-champ trouver Cicéron, avec Scipion et Marcellus. Le consul, après en avoir délibéré avec eux, assembla le sénat dès le point du jour, remit les lettres à ceux à qui elles étaient adressées et leur ordonna d'en faire tout haut la lecture. Elles donnaient toutes les mêmes avis de la conjuration ; mais après que Quintus Arrius[2], ancien préteur, eut dénoncé les attroupements qui se faisaient dans l'Étrurie ; qu'on eut su, par d'autres avis, que Mallius, à la tête d'une armée considérable, se tenait autour des villes de cette province pour y attendre les nouvelles de ce qui se passerait à Rome, le sénat fit un décret par lequel il déposait les intérêts de la république entre les mains des consuls[3], et leur ordonnait de prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient convenables pour sauver la patrie. Ces sortes de décrets sont rares ; le sénat ne les donne que lorsqu'il craint quelque grand danger. Cicéron, investi de ce pouvoir absolu, confia à Quintus Métellus les affaires du dehors et se chargea lui-même de celles de la ville : depuis, il ne marcha plus dans Rome qu'escorté d'un si grand nombre de citoyens, que, lorsqu'il se rendait sur la place, elle était presque remplie de la foule qui le suivait.

[1] Mot à mot : voici quel était le sujet de leur visite. — [2] Il est nommé par Salluste, Marius, et par d'autres, Martius et Attius. — [3] La formule de ces décrets était celle-ci : *Videant consules ne quid detrimenti Respublica patiatur.* « Que les consuls veillent à ce que la république ne souffre aucun dommage. »

XXI. Catilina, qui ne pouvait plus différer, résolut de se rendre promptement au camp de Mallius ; mais, avant que de quitter Rome, il chargea Marcius et Céthégus d'aller, dès le matin, avec des poignards, à la porte de Cicéron comme pour le saluer, de se jeter sur lui et de le tuer. Une femme de grande naissance, nommée Fulvie, alla la nuit chez Cicéron pour lui faire part de ce complot et l'exhorta à se tenir en garde contre Céthégus. Les deux conjurés se rendirent en effet, dès la pointe du jour, à la porte de Cicéron ; et, comme on leur en refusa l'entrée, ils s'en plaignirent hautement et firent beaucoup de bruit à la porte ; ce qui augmenta encore les soupçons qu'on avait contre eux. Cicéron étant sorti assembla le sénat dans le temple de Jupiter Stateur, qu'on trouve à l'entrée de la rue Sacrée, en allant au mont Palatin. Catilina s'y rendit, dans l'intention de se justifier ; mais aucun des sénateurs ne voulut rester auprès de lui ; ils quittèrent tous le banc sur lequel il s'était assis. Il commença néanmoins à parler ; mais il fut tellement interrompu, qu'il ne put se faire entendre. Cicéron alors se lève et lui ordonne de sortir de la ville. « Puisque je n'emploie, lui dit-il, dans le « gouvernement que la force de la parole, et que vous faites « usage de celle des armes, il faut qu'il y ait entre nous des « murailles qui nous séparent. » Catilina sortit sur-le-champ de Rome, à la tête de trois cents hommes armés, précédé de licteurs avec leurs faisceaux ; on portait devant lui les enseignes romaines, comme s'il eût été revêtu du commandement militaire ; et il se rendit en cet état au camp de Mallius. Là, après avoir assemblé une armée de vingt mille hommes, il parcourut les villes voisines, pour les porter à la révolte. Cette démarche étant une déclaration formelle de guerre, le consul Antoine fut envoyé pour le combattre.

XXII. Ceux qui, corrompus par Catilina, étaient restés à Rome, furent assemblés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, afin de les encourager à suivre leur entreprise. C'était un homme de la plus haute naissance, mais que l'infamie de

sa conduite et ses débauches avaient fait chasser du sénat ; il était alors préteur pour la seconde fois, comme il est d'usage pour ceux qui veulent être rétablis dans leur dignité de sénateur. Quant à l'originalité du surnom de Sura, on raconte que pendant qu'il était questeur de Sylla, ayant consumé en folles dépenses une grande partie des deniers publics, Sylla, irrité de ce péculat, lui demanda compte, en plein sénat, de son administration. Lentulus, s'avançant d'un air d'indifférence et de dédain, dit qu'il n'avait pas de compte à rendre, mais qu'il présentait sa jambe : ce que font les enfants quand ils ont commis quelque faute, en jouant à la paume. Cette réponse lui fit donner le surnom de Sura, qui, en latin, veut dire jambe. Cité un jour en justice, il corrompit quelques-uns de ses juges et ne fut absous qu'à la pluralité de deux voix : « J'ai perdu, dit-il, l'argent que j'ai donné à l'un des juges « qui m'ont absous, car il me suffisait de l'être à la majorité « d'une voix. »

XXIII. Avec un tel caractère, Lentulus fut bientôt ébranlé par Catilina ; et des charlatans, de faux devins achevèrent de le corrompre par les fausses espérances dont ils le berçaient. Ils lui débitaient des prédictions des livres sibyllins, et de prétendus oracles qu'ils avaient forgés eux-mêmes et qui annonçaient qu'il était dans les destinées de Rome d'avoir trois Cornélius pour maîtres : « Deux, lui disaient-ils, ont déjà « rempli leur destinée, Cinna et Sylla ; vous êtes le troisième « que la Fortune appelle à la monarchie ; recevez-la sans ba- « lancer et ne laissez pas échapper, comme Catilina, l'occa- « sion favorable qui se présente. » D'après ces hautes promesses, Lentulus ne forma plus que de vastes projets ; il résolut de massacrer tout le sénat, de faire périr autant de citoyens qu'il pourrait, de mettre le feu à la ville et de n'épargner que les fils de Pompée, qu'il enlèverait et garderait chez lui avec soin pour avoir en eux des otages qui lui faciliteraient sa paix avec leur père ; car c'était un bruit général et qui paraissait certain, que Pompée revenait de sa grande

expédition d'Asie. L'exécution de leur complot était fixée à une nuit des fêtes saturnales. Ils avaient déjà caché dans la maison de Céthégus des épées, des étoupes et du soufre; ils avaient divisé la ville en cent quartiers[1], à chacun desquels était attaché un de leurs complices désigné par le sort, afin que, le feu prenant à la fois en plusieurs endroits, la ville fût plus tôt embrasée. D'autres devaient être placés auprès de tous les conduits d'eau, pour tuer ceux qui viendraient en puiser.

XXIV. Pendant qu'ils faisaient ainsi leurs dispositions, il se trouvait à Rome deux ambassadeurs des Allobroges[2], peuple durement traité par les Romains et qui supportait impatiemment leur domination. Lentulus, persuadé que ces deux hommes pourraient leur être utiles pour exciter les Gaules à la révolte, les fit entrer dans la conjuration et leur donna des lettres pour leur sénat, dans lesquelles ils promettaient aux Gaulois la liberté. Ils leur en remirent d'autres pour Catilina, qu'ils pressaient d'affranchir les esclaves et de s'approcher promptement de Rome. Ils firent partir avec ces ambassadeurs un Crotoniate, nommé Titus, qu'ils chargèrent de lettres destinées à Catilina; mais toutes les démarches de ces hommes inconsidérés, qui ne parlaient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin et avec les femmes, vinrent bientôt à la connaissance de Cicéron, qui, opposant à leur légèreté une vigilance, un sang-froid et une prudence extrêmes, les observait sans cesse et avait d'ailleurs répandu dans la ville un grand nombre de gens affidés pour épier tout avec soin et venir lui en rendre compte. Il avait même des conférences secrètes avec des personnes sûres, que les conjurés croyaient être leurs complices, et qui l'informèrent des relations que les conjurés avaient eues avec les ambassadeurs. Il

[1] Salluste, avec plus de vraisemblance, n'en met que douze.

[2] Peuple de la Gaule narbonnaise, qui habitait une partie du Dauphiné, et presque toute la Savoie. On peut voir, raconté en détail dans Salluste, tout ce qui regarde ces ambassadeurs.

mit donc des gens en embuscade pendant la nuit; et les deux Allobroges étant secrètement d'intelligence avec lui, il fit arrêter le Crotoniate et saisir les lettres dont il était chargé.

XXV. Cicéron, dès le matin, assembla le sénat dans le temple de la Concorde, fit la lecture des lettres qu'on avait saisies et entendit les dépositions. Julius Silanus déclara que plusieurs personnes avaient entendu dire à Céthégus qu'il y aurait trois consuls et quatre préteurs d'égorgés. Pison, homme consulaire, fit une déposition à peu près semblable; et Caïus Sulpicius, l'un des préteurs, qui fut envoyé dans la maison de Céthégus, y trouva une grande quantité d'armes et de traits, surtout d'épées et de poignards, fraîchement aiguisés. Le Crotoniate, sur la promesse de l'impunité que lui fit le sénat s'il voulait tout avouer, convainquit si bien Lentulus, qu'il se démit sur-le-champ de la préture, quitta, dans le sénat même, sa robe de pourpre, en prit une plus conforme à sa situation présente, et fut remis avec ses complices à la garde des préteurs, dont les maisons leur servirent de prison. Comme il était déjà tard et que le peuple attendait en foule à la porte du sénat, Cicéron sortit du temple et fit part à tous les citoyens de ce qui s'était passé. Le peuple le reconduisit jusqu'à la maison voisine d'un de ses amis, parce qu'il avait laissé la sienne aux femmes romaines, pour y célébrer les mystères secrets de la déesse qu'on appelle à Rome la Bonne-Déesse et à qui les Grecs donne le nom de Gynécée; car tous les ans la femme ou la mère du consul font à cette divinité, dans la maison du premier magistrat, un sacrifice solennel, en présence des vestales.

XXVI. Cicéron, étant entré dans la maison de son ami, et n'ayant avec lui que très-peu de personnes, réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir envers les conjurés. La douceur de son caractère, la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir abusé de son pouvoir, en punissant, avec la dernière rigueur, des hommes d'une naissance si illustre et qui avaient dans Rome

des amis puissants, le faisaient balancer à leur infliger la peine que méritait l'énormité de leurs crimes : d'un autre côté, en les traitant avec douceur, il frémissait du danger auquel la ville serait exposée; les conjurés, comptant pour peu d'avoir évité la mort, s'irriteraient de la peine plus légère qu'on leur ferait subir; et, ajoutant à leur ancienne méchanceté ce nouveau ressentiment, ils se porteraient aux derniers excès de l'audace; il passerait lui-même pour un lâche dans l'esprit du peuple, qui déjà n'avait pas une grande idée de sa hardiesse. Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, les femmes qui faisaient le sacrifice dans sa maison virent le feu de l'autel, qui paraissait presque éteint, jeter tout à coup, du milieu des cendres et des écorces brûlées, une flamme brillante. Ce prodige effraya les autres femmes; mais les vierges sacrées ordonnèrent à Térentia, femme de Cicéron, d'aller sur-le-champ trouver son mari et de le presser d'exécuter sans retard les résolutions qu'il voulait prendre pour le salut de la patrie; en l'assurant que la déesse avait fait éclater cette lumière si vive comme un présage de sûreté et de gloire pour lui-même [1]. Térentia, qui naturellement n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition, et, comme le dit Cicéron lui-même, partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques, qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques, alla sans retard lui porter l'ordre des vestales et le pressa vivement de punir les coupables. Elle fut secondée par Quintus, frère de Cicéron, et par Publius Nigidius, son compagnon d'étude dans la philosophie, et qu'il consultait souvent sur les affaires politiques les plus importantes.

XXVII. Le lendemain on délibéra, dans le sénat, sur la punition des conjurés. Silanus opina le premier et ouvrit l'a-

[1] C'était toujours un signe favorable, comme on le voit par Virgile dans son *Églogue* VIII, vers 105, où son commentateur Servius rappelle ce prodige, qu'il cite, d'après Cicéron lui-même, dans le poëme qu'il avait fait sur son consulat; car on n'en trouve aucun vestige dans les ouvrages qui nous restent de lui, pas même dans son *Traité de la Divination*, liv. I, c. XVII, où il rapporte les prodiges arrivés pendant son consulat.

vis de les conduire dans la prison publique pour y être punis du dernier supplice. Tous ceux qui parlèrent après lui adoptèrent son opinion, jusqu'à Caïus César, celui qui fut depuis dictateur. Il était jeune encore[1] et commençait à jeter les fondements de sa grandeur future ; déjà même, par ses principes politiques et par ses espérances, il se frayait insensiblement la route qui le conduisit enfin à changer la république en monarchie. Il sut cacher sa marche à tout le monde ; Cicéron seul avait contre lui de grands soupçons, sans aucune preuve suffisante pour le convaincre. Quelques personnes assurent que le consul touchait au moment de la conviction, mais que César eut l'adresse de lui échapper. D'autres prétendent que Cicéron négligea et rejeta même à dessein les preuves qu'il avait de sa complicité, parce qu'il craignit son pouvoir et le grand nombre d'amis dont il était soutenu ; car tout le monde était persuadé que ses amis parviendraient plus aisément à sauver César avec ses complices, que la conviction de la complicité de César ne servirait à faire punir les coupables[2]. Quand il fut en tour d'opiner, il dit qu'il n'était pas d'avis qu'on punît de mort les conjurés, mais qu'après avoir confisqué leurs biens, on mît leurs personnes dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir pour les y tenir dans les fers jusqu'à l'entière défaite de Catilina[3]. Cet avis, plus doux que le premier et soutenu de toute l'éloquence de l'opinant, reçut encore un grand poids de Cicéron lui-même, qui, s'étant levé, embrassa dans son opinion la première partie de l'avis de Silanus, et la seconde de celui de César. Ses amis, jugeant que l'opinion de César était la plus sûre pour le consul, parce qu'en laissant vivre les coupables il aurait moins à craindre les reproches, adoptèrent ce dernier avis ; et Silanus lui-même, revenant sur son opinion, s'expliqua, en disant

[1] Il avait trente-sept ans, étant né l'an de Rome 654, comme on l'a vu dans la vie de César. — [2] Cet endroit est traduit autrement par Amyot ; mais j'ai suivi le sens adopté par MM. Dacier et Barton. — [3] Suivant Salluste, il opina à une prison perpétuelle, et Cicéron y est conforme dans sa quatrième Catilinaire.

qu'il n'avait pas prétendu conclure à la mort, parce qu'il regardait la prison comme le dernier supplice pour un sénateur.

XXVIII. Quand César eut fini de parler, Catulus Lutatius fut le premier qui combattit son opinion ; et Caton, qui parla ensuite, ayant insisté avec force sur les soupçons qu'on avait contre César, remplit le sénat d'une telle indignation et lui inspira tant de hardiesse, que la sentence de mort fut prononcée contre les coupables. César s'opposa à la confiscation des biens, et représenta qu'il n'était pas juste de rejeter ce que son avis avait d'humain pour n'en adopter que la disposition la plus rigoureuse. Comme le plus grand nombre se déclarait ouvertement contre son avis, il en appela aux tribuns, qui refusèrent leur opposition ; mais Cicéron prit de lui-même le parti le plus doux et se relâcha sur la confiscation des biens. Il se rendit alors à la tête du sénat, aux lieux où étaient les complices ; car on ne les avait pas tous mis dans la même maison ; chaque préteur en avait un sous sa garde. Il alla d'abord au mont Palatin prendre Lentulus, qu'il conduisit par la rue Sacrée et à travers la place ; il était escorté des principaux de la ville qui lui servaient de gardes, et d'une foule immense de peuple qui, le suivant en silence, frissonnait d'horreur sur l'exécution qu'on allait faire. Les jeunes gens surtout assistaient avec un étonnement mêlé de frayeur, à cette espèce de mystère politique que la noblesse faisait célébrer pour le salut de la patrie. Lorsqu'il eut traversé la place et qu'il fut arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'exécuteur et lui ordonna de le mettre à mort ; il y amena ensuite Céthégus et les autres conjurés, qui subirent tous le dernier supplice. Cicéron, en repassant sur la place, vit plusieurs complices de la conjuration qui s'y étaient rassemblés, et qui, ignorant la punition des conjurés, attendaient la nuit pour enlever les prisonniers qu'ils croyaient encore en vie. Cicéron leur cria à haute voix : *Ils ont vécu,* manière de parler dont se servent les Romains pour éviter des paroles funestes et ne pas dire : *Ils sont morts.*

XXIX. La nuit approchait, et Cicéron traversait la place pour retourner chez lui, non au milieu d'un peuple en silence et marchant dans le plus grand ordre, mais entouré de la multitude des citoyens qui, confondus ensemble, le couvraient d'acclamations et d'applaudissements et l'appelaient le sauveur, le nouveau fondateur de Rome. Toutes les rues étaient garnies de lampes et de flambeaux que chacun allumait devant sa maison ; les femmes éclairaient aussi du haut des toits pour lui faire honneur et pour le contempler, conduit en triomphe avec une sorte de vénération, par les principaux personnages de Rome, qui tous avaient ou terminé des guerres importantes, ou donné à la ville le spectacle des plus magnifiques triomphes, ou conquis à l'empire romain une vaste étendue de terres et de mers. Ils marchaient à la suite de Cicéron, se faisant mutuellement l'aveu que le peuple romain devait aux victoires d'une foule de généraux et de capitaines de l'or et de l'argent, de riches dépouilles et une grande puissance ; mais que Cicéron était le seul qui eût assuré son salut et sa tranquillité, en éloignant de sa patrie un si affreux danger. Ce qu'on trouvait de plus admirable, ce n'était pas d'avoir prévenu l'exécution d'un horrible complot et d'avoir fait punir les coupables ; mais d'avoir su, par les moyens les moins violents, étouffer la plus vaste conjuration qui eût jamais été formée, et de l'avoir éteinte sans sédition et sans trouble. Car le plus grand nombre de ceux que Catilina avait rassemblés autour de lui, n'eurent pas plus tôt appris le supplice de Lentulus et de Céthégus, qu'ils abandonnèrent leur chef ; et lui-même, ayant combattu contre Antoine avec ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et périt avec toute son armée.

XXX. Cependant il se tramait des intrigues contre Cicéron ; on parlait mal de lui, et des hommes mécontents de ce qu'il avait fait, formaient le dessein de le perdre. A leur tête étaient César, Métellus et Bestia, désignés, l'un préteur et les deux autres tribuns, pour l'année suivante. Lorsqu'ils entrèrent en

charge, il restait encore quelques jours à Cicéron jusqu'à l'expiration de son consulat ; ils ne voulurent jamais lui permettre de parler au peuple, et mirent leurs bancs sur la tribune pour l'empêcher même d'y entrer ; ils lui laissèrent seulement la liberté d'y venir, s'il le voulait, pour se démettre de sa charge, et d'en descendre aussitôt qu'il aurait fait le serment d'usage. Cicéron y consentit ; et, étant monté à la tribune, il obtint le plus grand silence ; mais, au lieu du serment ordinaire, il en fit un tout nouveau et qui ne convenait qu'à lui ; il jura qu'il avait sauvé la patrie et conservé l'empire. Tout le peuple répéta, après lui, le même serment. César et les tribuns n'en furent que plus irrités et s'occupèrent de susciter à Cicéron de nouveaux orages : ils proposèrent une loi qui rappelait Pompée avec ses troupes[1], afin de détruire le pouvoir presque absolu de Cicéron. Heureusement pour lui et pour Rome, Caton était alors tribun : et comme il avait une autorité égale à celle de ses collègues, avec une plus grande considération, il mit opposition à leurs décrets. Non content d'en avoir empêché facilement les effets, il releva tellement dans ses discours le consulat de Cicéron, qu'on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût encore accordés à aucun Romain, et qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie* : titre honorable qu'il eut la gloire d'obtenir le premier, et que Caton lui déféra en présence de tout le peuple[2].

XXXI. Il jouit alors de la plus grande autorité dans Rome ; mais il excita l'envie publique, non par aucune mauvaise action, mais par l'habitude de se vanter lui-même et de relever ce qu'il avait fait dans son consulat par des louanges dont tout le monde était blessé. Il n'allait jamais au sénat, aux assemblées du peuple et aux tribunaux, qu'il n'eût sans cesse à la bouche les noms de Catilina et de Lentulus. Il en vint jusqu'à

[1] *Voy.* sur cette loi, la Vie de Caton.

[2] Cicéron, dans son *Plaidoyer contre Pison,* dit que Catulus, alors prince du sénat, lui donna le premier, devant son corps, le titre de *Père de la patrie.* Ains Caton ne fit que le lui confirmer dans l'assemblée du peuple.

remplir de ses propres louanges tous les ouvrages qu'il composait; et par là, son style si plein de douceur et de grâce, devenait insupportable à ses auditeurs. Cette affectation importune était comme une maladie fatale attachée à sa personne. Mais cette ambition démesurée ne le rendit pas envieux des autres : étranger à tout sentiment de jalousie, il comblait de louanges et les grands hommes qui l'avaient précédé, et ses contemporains, comme on le voit par ses écrits et par plusieurs bons mots qu'on rapporte de lui. Il disait, par exemple, d'Aristote, que c'est un fleuve qui roule de l'or à grands flots; et, des dialogues de Platon, que si Jupiter parlait il prendrait le style de ce philosophe. Il avait coutume d'appeler Théophraste *ses délices*. On lui demandait un jour quelle oraison de Démosthène il trouvait la plus belle. « La plus longue, » répondit-il. Cependant quelques partisans de Démosthène lui reprochent d'avoir dit dans une de ses lettres à ses amis, que cet orateur sommeille quelquefois dans ses discours. Mais ces censeurs ne se souviennent pas apparemment des éloges admirables qu'il donne à Démosthène en plusieurs endroits de ses ouvrages; ils oublient que les oraisons qu'il a travaillées avec le plus de soin, celles qu'il a faites contre Antoine, il les a appelées *Philippiques*, du nom de celles de Démosthène contre Philippe.

XXXII. De tous les orateurs et de tous les philosophes célèbres de son temps, il n'en est pas un seul dont il n'ait augmenté la réputation dans ses discours ou dans ses écrits. Il appuya de tout son crédit auprès de César, déjà dictateur, Cratippe le philosophe péripatéticien pour lui faire avoir le droit de bourgeoisie à Rome. Il lui fit obtenir aussi de l'aréopage un décret par lequel ce sénat le priait de rester à Athènes pour y être un des ornements de la ville, et instruire les jeunes gens dans la philosophie. On a encore des lettres de Cicéron à Hérode, et d'autres écrites à son fils pour l'exhorter à prendre les leçons de Cratippe. Il reproche au rhéteur Gorgias d'inspirer à son fils le goût des plaisirs et de la table, et il le prie

de n'avoir plus aucun rapport avec lui. De toutes les lettres grecques de Cicéron, celle à Gorgias et une autre à Pélops de Byzance, sont les seules qui soient écrites de ce ton d'aigreur; mais il avait raison de se plaindre de ce rhéteur, s'il était réellement aussi vicieux et aussi corrompu qu'il passait pour l'être, au lieu qu'il y a bien de la petitesse dans les reproches qu'il fait à Pélops sur sa négligence à lui procurer de la part des Byzantins, des honneurs et des décrets qu'il désirait.

XXXIII. C'est sans doute à cette ambition pour les louanges qu'il faut attribuer le tort qu'il eut souvent de sacrifier la bienséance et l'honnêteté à la réputation de bien dire. Un certain Numatius[1], qu'il avait défendu et fait absoudre, poursuivait en justice un ami de Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité, qu'il s'oublia jusqu'à lui dire : « Crois-tu « donc, Numatius, que ce soit à ton innocence que tu as dû « d'être absous, plutôt qu'à mon éloquence, qui a fasciné les « yeux des juges? » Il fit un jour, dans la tribune, un éloge de Crassus qui fut très-applaudi; et, peu de temps après, il fit de lui une censure amère : « N'est-ce pas de ce même lieu, « lui dit Crassus, que vous avez, il y a peu de jours, publié « mes louanges? — Oui, répliqua Cicéron, je voulais essayer « mon talent sur un sujet ingrat. » Dans une autre occasion, Crassus avait dit que personne, dans sa famille, n'avait vécu plus de soixante ans; mais ensuite il se rétracta. « A quoi « pensais-je, dit-il, quand j'ai avancé un tel fait? — Vous « saviez, lui dit Cicéron, que les Romains l'entendraient avec « plaisir, et vous vouliez leur faire la cour. » Ce même Crassus ayant dit qu'il aimait fort cette maxime des stoïciens, que le sage est riche : « Prenez garde, lui dit Cicéron, que vous « n'aimiez plutôt cette autre maxime des mêmes philosophes, « que tout appartient au sage : » c'est que Crassus était fort

[1] Ou plutôt Munatius, suivant les manuscrits. C'est sûrement Munatius Plancus Bursa, tribun du peuple l'an 701 de Rome, ennemi de Cicéron et de Milon, qui, après avoir été défendu par Cicéron, fut ensuite condamné, sur l'accusation de cet orateur, comme coupable de violence. *Voy.* les *Lettres familières*, liv. VII, c. II, et la sixième *Philippique*, c. IV.

décrié pour son avarice. Un des fils de Crassus ressemblait tellement à un certain Axius, qu'on en conçut contre sa mère des soupçons désavantageux. Ce jeune homme ayant été fort applaudi pour un discours qu'il avait fait dans le sénat, on demanda à Cicéron ce qu'il en pensait. « Il est digne de Cras« sus [1], » répondit-il. Crassus, au moment de son départ pour la Syrie, sentit qu'il lui serait plus utile de se réconcilier avec Cicéron, que de l'avoir pour ennemi; il lui fit donc beaucoup de prévenances, et lui dit qu'il irait souper chez lui. Cicéron le reçut avec plaisir [2]. Quelques jours après, ses amis lui dirent que Vatinius, avec qui il était brouillé, désirait fort de se remettre avec lui [3]. « Vatinius, dit Cicéron, ne veut-il « pas aussi souper avec moi? » C'est ainsi qu'il en agissait envers Crassus.

XXXIV. Vatinius avait au cou des écrouelles. Un jour qu'il avait plaidé dans le barreau : « Voilà, dit Cicéron, un « orateur bien enflé. » On vint lui dire, quelque temps après, que Vatinius était mort; mais ensuite ayant su que la nouvelle était fausse: « Maudit soit celui qui a menti si mal à propos! » César avait ordonné qu'on distribuât aux soldats les terres de la Campanie, et cette loi mécontentait plusieurs sénateurs; Lucius Gellius, le plus âgé d'entre eux, ayant dit que ce partage n'aurait pas lieu tant qu'il serait en vie : « At« tendons, dit Cicéron; car Gellius ne demande pas un long « terme. » Un certain Octavius, à qui l'on reprochait son origine africaine, dit un jour à Cicéron qu'il ne l'entendait pas. « Ce n'est pas, lui répondit Cicéron, que vous n'ayez l'oreille « ouverte [4]. » Métellus Népos lui disait qu'il avait fait mourir plus de citoyens en rendant témoignage contre eux, qu'il n'en avait sauvé par son éloquence. « Je conviens, repartit

[1] Le sel de cette plaisanterie ne peut passer dans notre langue. Axius, le nom de cet homme, est un mot grec qui signifie aussi digne : ainsi le sens de ce bon mot est celui-ci : C'est l'Axius de Crassus. La plaisanterie est fondée sur l'équivoque du mot Axius. — [2] *Voy.* les *Épîtres familières*, liv. I, c. IX.

[3] Il a été déjà question de Vatinius dans cette Vie, c. XII.

[4] C'était l'usage en Afrique de percer les oreilles aux esclaves.

« Cicéron, que j'ai encore plus de probité que de talent pour « la parole. » Un jeune homme, accusé d'avoir empoisonné son père dans un gâteau, s'emportait contre Cicéron, et le menaçait de l'accabler d'injures. « Je crains moins tes injures « que ton gâteau, » lui répondit Cicéron. Publius Sextius, dans une affaire criminelle qu'il avait, pria Cicéron et quelques autres orateurs de le défendre ; mais il voulait toujours parler et ne laissait pas dire un mot à ses défenseurs. Comme les juges étaient aux opinions et qu'elles paraissaient favorables à l'accusé : « Profitez du temps, Sextius, lui dit « Cicéron, car demain vous serez un homme privé[1]. » Publius Cotta, qui se donnait pour un jurisconsulte, quoiqu'il fût sans connaissance et sans esprit, appelé un jour en témoignage par Cicéron, répondit qu'il ne savait rien. « Vous « croyez peut-être, lui dit Cicéron, que je vous interroge sur « le droit. » Métellus Népos, dans une dispute avec Cicéron, lui demanda souvent qui était son père : « Grâce à votre mère, « lui répondit Cicéron, vous seriez plus embarrassé que moi « pour répondre à une pareille question. » La mère de Métellus n'avait pas une bonne réputation, et il était lui-même d'un caractère fort léger. Pendant qu'il était tribun, il se démit tout à coup de sa charge, pour aller trouver Pompée en Syrie, et il en revint avec encore plus de légèreté[2]. Philagre, son précepteur, étant mort, Métellus lui fit de magnifiques obsèques et mit sur son tombeau un corbeau de marbre. « Vous ne pouviez mieux faire, lui dit Cicéron, car votre pré« cepteur vous a bien plus appris à voler qu'à parler[3]. »

XXXV. Marcus Appius ayant dit dans l'exorde de son plai-

[1] J'avoue que je n'entends pas le sens de cette plaisanterie. Ce Sextius est apparemment celui pour lequel Cicéron plaida. M. Leclerc traduit ainsi : *Car demain tu ne seras plus rien.*

[2] *Voy.* à quelle occasion Métellus fit ce voyage, dans la Vie de Caton, c. XXX-XXXIII.

[3] C'est peut-être une allusion à ce voyage de Syrie, fait si rapidement, qu'il avait semblé voler plutôt que marcher ; peut-être aussi que Métellus avait mérité le reproche d'infidélité dans le maniement des deniers publics, et que le corbeau est un oiseau vorace.

doyer, que l'ami qu'il défendait l'avait conjuré d'apporter à cette cause beaucoup d'exactitude, de raisonnement et de bonne foi : « Comment donc, lui dit Cicéron, avez-vous le « cœur assez dur pour ne rien faire de tout ce que votre ami « vous a demandé? » L'usage de ces mots piquants, en plaidant contre ses ennemis ou contre ses adversaires, fait partie de l'art oratoire ; mais Cicéron les employait indifféremment contre tout le monde, afin de jeter du ridicule sur les personnes ; j'en citerai quelques exemples. Marcus Aquilius avait deux de ses gendres bannis; Cicéron lui donna le surnom d'Adraste[1]. Lucius Cotta, qui aimait fort le vin, était censeur, lorsque Cicéron, briguant le consulat, pressé par la soif, pendant qu'on donnait les suffrages, but un verre d'eau au milieu de ses amis qui l'entouraient. « Vous avez eu peur, leur « dit-il, que le censeur ne se fâchât contre moi, s'il me voyait « boire de l'eau. » Il rencontra dans les rues Voconius avec ses filles, toutes extrêmement laides. « O ciel ! s'écria Cicéron,

« En dépit d'Apollon, cet homme devint père [2]. »

Marcus Gellius, qui passait pour fils d'un père et d'une mère esclaves, lisait un jour des lettres dans le sénat, d'une voix très-forte et très-claire. « Il ne faut pas s'en étonner, dit Cicé- « ron, il est de ceux qui ont été crieurs publics. » Faustus, fils de Sylla, de celui qui avait usurpé à Rome l'autorité souveraine et fait périr un si grand nombre de citoyens, ayant dissipé la plus grande partie de sa fortune et se trouvant accablé de dettes, fit afficher une cession de tous ses biens à ses créanciers. « J'aime bien mieux ses affiches, dit Cicéron, que « celles de son père. » Cette habitude de railler le rendit odieux à bien des gens et souleva surtout contre lui Clodius et ses partisans. Je vais dire à quelle occasion.

XXXVI. Clodius, jeune Romain d'une grande naissance, mais insolent et audacieux, aimait Pompéia, femme de César :

[1] Adraste avait marié ses deux filles à Étéocle et à Polynice, tous deux bannis.
[2] Vers de Sophocle, qui parle de Laïus, père d'Œdipe.

déguisé en musicienne, il se glissa secrètement dans la maison de César, le jour que les femmes romaines y célébraient un sacrifie mystérieux, interdit à tous les hommes. Il n'en était pas resté un seul dans cette maison; mais Clodius, si jeune encore qu'il n'avait pas de barbe au menton, espéra qu'il pourrait se glisser, parmi les autres femmes, dans l'appartement de Pompéia, sans être reconnu. Entré de nuit dans une maison très-vaste, il s'égara et il errait de côté et d'autre, lorsqu'il fut rencontré par une des femmes d'Aurélia, mère de César, qui lui demanda son nom. Forcé de répondre, il dit qu'il cherchait une des femmes de Pompéia, qui se nommait Abra. La suivante, ayant reconnu aisément que ce n'était pas la voix d'une femme, appelle à grands cris les autres femmes, qui, étant accourues, ferment toutes les portes et font de si exactes recherches, qu'elles trouvent Clodius dans la chambre de l'esclave avec laquelle il était entré. Le bruit que fit cet événement obligea César de répudier Pompéia et de citer Clodius devant les tribunaux, pour crime d'impieté.

XXXVII. Cicéron était ami de Clodius[1], qui, dans l'affaire de Catilina, l'avait servi avec le plus grand zèle et avait toujours été comme un de ses gardes. La défense de Clodius consistait à dire qu'il n'était pas à Rome ce jour-là, qu'il en était même très-éloigné. Mais Cicéron déposa qu'il était venu ce jour-là même chez lui, pour traiter de quelque affaire; ce qui était vrai. Au reste, il fit cette déposition, moins pour attester la vérité, que pour guérir les soupçons de sa femme qui haïssait Clodius, parce qu'elle savait que sa sœur Clodia avait envie d'épouser Cicéron, et qu'elle se servait, pour négocier ce mariage, d'un certain Tullus, ami intime de Cicéron, lequel voyait tous les jours Clodia, et lui faisait assidûment la cour. Térentia, dont Clodia était voisine, regardait ces visites comme très-suspectes; c'était d'ailleurs une femme d'un caractère difficile; et, comme elle gouvernait son mari, elle le poussa à rendre témoignage contre lui. Plusieurs citoyens des

[1] *Voy.* l'*Oraison sur les provinces consulaires*, c. IX.

plus distingués déposèrent aussi contre Clodius et l'accusèrent de s'être parjuré, d'avoir commis des friponneries, d'avoir corrompu le peuple à prix d'argent, et séduit plusieurs femmes. Lucullus produisit deux femmes esclaves, qui attestèrent que Clodius avait entretenu un commerce incestueux avec la plus jeune de ses sœurs, mariée alors à ce même Lucullus : c'était aussi un bruit généralement répandu, qu'il avait déshonoré ses deux autres sœurs, dont l'une nommée Térentia[1], avait épousé Marcius Rex ; et l'autre, appelée Clodia, était femme de Métellus Céler et avait eu le surnom de Quadrantaria, parce qu'un de ses amants lui avait envoyé, dans une bourse, de petites pièces de cuivre, au lieu de pièces d'argent. Les Romains appellent *quadrans* la plus petite de leurs monnaies de cuivre. Ce fut son inceste avec cette dernière de ses sœurs qui diffama le plus Clodius dans Rome.

XXXVIII. Cependant le peuple se montrant très-mal disposé envers ceux qui semblaient s'être ligués contre Clodius pour le charger par leurs dépositions, les juges, qui craignirent qu'on n'usât de violence, environnèrent le tribunal de gens armés ; et la plupart, en écrivant leur opinion sur les tablettes, brouillèrent à dessein les mots. Il parut pourtant qu'il y avait eu plus de voix pour l'absoudre ; et le bruit courut qu'on avait distribué de l'argent aux juges[2]. Aussi Catulus, les ayant rencontrés au sortir du tribunal : « Vous avez eu raison, leur dit-il, de demander des gardes pour votre sûreté, « de peur qu'on ne vous enlevât votre argent. » Clodius ayant reproché à Cicéron que les juges n'avaient pas ajouté foi à sa déposition : « Au contraire, lui répondit Cicéron, il y en a eu « vingt-cinq qui m'ont cru, puisqu'ils vous ont condamné ; et « trente qui n'ont pas voulu vous croire, puisqu'ils ne vous « ont absous qu'après avoir reçu votre argent[3]. » César, appelé en témoignage dans cette affaire, ne voulut pas déposer ;

[1] D'autres l'appellent Tertia, et cette leçon paraît la vraie.

[2] Cicéron le dit clairement dans sa dixième *Lettre* du premier livre *à Atticus*.

[3] Cette réponse et le mot de Catulus aux juges se trouvent dans cette même lettre.

il dit que sa femme n'avait pas été convaincue d'adultère, mais qu'il l'avait répudiée, parce que la femme de César devait être exempte, non-seulement de toute action criminelle, mais encore de tout soupçon.

XXXIX. Clodius, délivré de ce péril, et nommé tribun du peuple, s'attacha tout de suite à tourmenter Cicéron; il lui suscita le plus d'affaires qu'il lui fut possible, et souleva contre lui tous ceux qu'il put gagner. Il se ménagea la faveur du peuple, en proposant des lois très-avantageuses pour la multitude. Il fit décerner aux deux consuls les plus belles provinces : à Pison, la Macédoine, et à Gabinius la Syrie. Il donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre d'hommes indigents, et tint toujours auprès de sa personne une troupe d'esclaves armés. Des trois personnages qui avaient alors le plus de pouvoir dans Rome, Crassus était l'ennemi déclaré de Cicéron; Pompée se faisait valoir auprès de l'un et de l'autre; et César était sur le point de partir pour la Gaule avec son armée. Cicéron chercha à s'insinuer auprès de ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'était pas son ami, et qu'il lui était même devenu suspect depuis l'affaire de Catilina. Il le pria donc de l'emmener avec lui dans la Gaule, en qualité de son lieutenant. César y consentit sans peine; et Clodius, voyant que Cicéron allait échapper à son tribunal, feignit de vouloir se réconcilier avec lui; et, rejetant sur Térentia tous les sujets de plainte que Cicéron lui avait donnés, il ne parla plus de lui que dans les termes les plus honnêtes et les plus doux. Il protestait qu'il n'avait contre lui aucun sentiment de haine, et qu'il ne s'en plaignait qu'avec la modération qu'on doit à un ami. Par cette dissimulation, il dissipa tellement toutes les craintes de Cicéron, que celui-ci remercia César de sa lieutenance et se livra de nouveau aux affaires publiques.

XL. César, offensé de cette conduite, anima Clodius contre lui, aliéna Pompée et déclara devant le peuple que Cicéron lui paraissait avoir blessé la justice et les lois, en faisant mourir Lentulus et Céthégus, sans aucune formalité de justice. C'é-

tait sur cette accusation qu'on l'appelait en jugement. Cicéron, voyant le danger dont le menaçait la haine de ses ennemis, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe et allait partout supplier le peuple de lui être favorable. Clodius se trouvait sur ses pas, dans toutes les rues, suivi d'une troupe de gens audacieux et violents qui le raillaient sur son changement d'habit et sur son air abattu, qui lui faisaient mille outrages, qui souvent même lui jetaient de la boue et des pierres et l'empêchaient de faire ses sollicitations au peuple. L'ordre presque entier des chevaliers romains prit, comme lui, l'habit de deuil; et plus de vingt mille jeunes gens l'accompagnaient, les cheveux négligés, et sollicitaient le peuple en sa faveur. Le sénat s'assembla pour décréter que le peuple changerait de robe, comme dans un deuil public; mais les consuls s'opposèrent à ce décret; et Clodius, étant venu assiéger le lieu du conseil avec ses satellites armés, la plupart des sénateurs sortirent en poussant de grands cris et déchirant leurs robes. Un spectacle si triste n'excitant ni la compassion ni la honte de ces scélérats, il fallait ou que Cicéron sortît de Rome, ou qu'il en vînt aux mains avec Clodius. Il implora le secours de Pompée, qui s'était éloigné à dessein et se tenait à la campagne, dans sa maison d'Albe. Après lui avoir envoyé d'abord Pison, son gendre, Cicéron y alla lui-même. Mais, prévenu de son arrivée, Pompée n'osa soutenir sa vue. Il aurait eu trop de honte de voir, dans cet état d'humiliation, un homme qui avait livré pour lui de si grands combats, qui, dans son administration publique, lui avait rendu les services les plus importants; mais, devenu le gendre de César, il sacrifiait à son beau-père une ancienne reconnaissance, et, étant sorti par une porte de derrière, il évita cette entrevue.

XLI. Cicéron, trahi par Pompée, et abandonné de tout le monde, eut enfin recours aux consuls. Gabinius le traita toujours avec beaucoup de dureté; mais Pison, lui parlant avec douceur, lui conseilla de se retirer, de céder pour quelque temps à la fougue de Clodius, de supporter patiemment ce re-

vers de fortune, et d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie, qui se trouvait, à son occasion, agitée de séditions et menacée des plus grands maux. Cicéron délibéra sur cette réponse avec ses amis : Lucullus fut d'avis qu'il restât, l'assurant qu'il triompherait de ses ennemis ; mais tous les autres lui conseillèrent de s'exiler lui-même pour un temps, persuadé que le peuple, quand il serait las des folies et des fureurs de Clodius, ne tarderait pas à le regretter. Cicéron prit ce dernier parti : il avait depuis longtemps dans sa maison une statue de Minerve, qu'il honorait singulièrement ; il la prit, la porta dans le Capitole, où il la consacra, après y avoir mis cette inscription : A MINERVE, PROTECTRICE DE ROME [1]. Il se fit escorter par les gens de quelques-uns de ses amis, et prit à à pied le chemin de la Lucanie, pour se rendre de là en Sicile.

XLII. Dès qu'on fut informé de sa fuite, Clodius fit rendre contre lui un décret de bannissement et afficher dans toutes les rues la défense de lui donner l'eau et le feu, et de le recevoir dans les maisons, à la distance de cinq cents milles de l'Italie [2]. Mais le respect qu'on avait pour Cicéron fit généralement mépriser cette défense ; on le recevait partout avec empressement, et on l'accompagnait en lui témoignant les plus grands égards. Seulement, dans une ville de la Lucanie, appelée alors Hipponium et aujourd'hui Vibone, un Sicilien, nommé Vibius, à qui Cicéron avait donné de fréquentes marques d'amitié, et qu'il avait fait nommer, pendant son consulat, à la charge d'intendant des ouvriers, lui refusa sa maison et lui offrit une retraite dans sa terre. Caïus Virginius [3], préteur de Sicile, qui avait aussi de grandes obligations à Cicéron, lui écrivit de ne pas venir dans sa province. Affligé de ces traits d'ingratitude, il se rendit à Brunduse, d'où il s'embarqua

[1] Ne pouvant plus défendre Rome par son éloquence, il la met sous la protection de Minerve. — [2] Plus de cent soixante grandes lieues. M. Dacier a substitué le mot de Rome à celui de l'Italie, sans avertir pourquoi il fait ce changement.

[3] Il y a dans le texte, Verginius ; mais la leçon que j'ai suivie est celle de Cicéron, *Oraison pour Plancus*, c. XL.

pour Dyrrachium par un vent favorable; mais il était à peine en pleine mer, qu'il s'éleva un vent contraire qui, le lendemain, le reporta au lieu même d'où il était parti. Il se remit bientôt en mer; et, en arrivant à Dyrrachium, comme il était sur le point de débarquer, il survint tout à coup un tremblement de terre qui fit retirer les eaux de la mer. Les devins conjecturèrent que son exil ne serait pas long, ces sortes de signes présageant toujours un changement favorable.

XLIII. Pendant son séjour à Dyrrachium, il fut visité par une foule de personnes qui lui témoignèrent le plus vif intérêt, et les villes grecques disputèrent d'empressement à lui rendre plus d'honneurs. Mais toutes ces marques d'affection ne purent ni lui rendre son courage, ni dissiper sa tristesse. Semblable à un amant malheureux, il tournait sans cesse ses regards vers l'Italie. Humilié, abattu par son infortune, il montra beaucoup plus de faiblesse et de pusillanimité qu'on n'en devait attendre d'un homme qui avait passé toute sa vie à s'instruire; car souvent il priait ses amis de ne pas l'appeler orateur, mais philosophe, parce qu'il s'était attaché à la philosophie comme au but de toutes ses actions : et l'éloquence n'était pour lui que l'instrument de sa politique. Mais l'opinion n'a que trop de pouvoir pour effacer de notre âme les impressions de la raison, comme une teinture qui n'a pas pénétré dans l'étoffe s'altère aisément. L'habitude de traiter avec le peuple dans les affaires du gouvernement nous fait adopter les passions du vulgaire. On ne peut éviter leur influence que par une attention continuelle sur soi-même, en communiquant avec les personnes du dehors, que par le talent de participer aux affaires, sans partager les passions qui s'y mêlent.

XLIV. Clodius, après avoir fait bannir Cicéron, brûla ses maisons de campagne et sa maison de Rome, sur le sol de laquelle il éleva le temple de la Liberté. Il mit en vente tous ses biens et les faisait crier tous les jours, sans qu'il se présentât personne pour les acheter. Devenu, par ses violences, redou-

table à tous les nobles ; disposant du peuple, qu'il laissait s'abandonner à tous les excès de la licence et de l'audace, il osa s'attaquer à Pompée lui-même et blâmer plusieurs des ordonnances qu'il avait rendues pendant qu'il commandait les armées. Pompée, à qui cette censure faisait tort dans l'opinion publique, se reprocha d'avoir sacrifié Cicéron ; et, changeant de disposition, il se ligua avec ses amis pour s'occuper des moyens de le rappeler. Clodius, de son côté, s'y opposant de tout son pouvoir, le sénat décréta qu'il suspendait tout rapport et toute expédition des affaires publiques, jusqu'au rappel de Cicéron. Sous le consulat de Lentulus[1], la sédition fut poussée si loin, qu'il y eut des tribuns du peuple blessés sur la place publique, et que Quintus, frère de Cicéron, fut laissé pour mort parmi beaucoup d'autres[2]. Ces excès commencèrent à ramener le peuple, et Annius Milon, l'un des tribuns du peuple, osa le premier traîner Clodius devant les tribunaux, pour les violences qu'il avait commises. La plus grande partie du peuple et des habitants des villes voisines se joignirent à Pompée, qui, fort de leur secours, chassa Clodius de la place publique et appela le peuple aux suffrages, pour le rappel de Cicéron. Jamais décret ne fut rendu avec autant d'unanimité. Le sénat, rivalisant de zèle avec le peuple, arrêta qu'on décernerait des remercîments aux villes qui avaient recueilli Cicéron dans son exil, et que sa maison de Rome et ses maisons de campagne, que Clodius avait détruites, seraient rebâties aux dépens du public.

XLV. Cicéron fut rappelé seize mois[3] après son exil ; toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage montrèrent tant

[1] Il fut consul avec Q. Cécilius Métellus Népos, l'an de Rome 697, 57 ans avant J.-C., la cinquantième année de l'âge de Cicéron.

[2] D'après le récit de Cicéron, qu'on n'accusera pas d'avoir affaibli les faits, son frère ne courut pas un si grand danger ; il paraît que Plutarque s'est trompé en appliquant à Quintus ce que Cicéron rapporte un peu plus bas du tribun Sextius, qui, blessé très-dangereusement, n'évita de périr que parce qu'on le crut mort. *Voy.* Cicéron, *Pro Sextio*, c. XXXV-XXXVII.

[3] Plutarque ne parle que du jour où son rappel fut décrété : car Cicéron n'arriva à Rome qu'un mois après le décret.

de joie et d'empressement à aller au-devant de lui, que Cicéron était encore au-dessous de la vérité, lorsqu'il disait dans la suite que l'Italie entière l'avait porté dans Rome sur ses épaules [1]. Crassus même, son ennemi mortel avant son exil, sortit à sa rencontre et se réconcilia avec lui ; voulant, disait-il, faire ce plaisir à son fils, un des plus zélés partisans de Cicéron. Peu de temps après son retour, Cicéron, profitant de l'absence de Clodius, alla au Capitole avec une suite assez nombreuse ; et, arrachant les tablettes tribunitiennes, où étaient inscrits les actes du tribunat de Clodius, il les mit en pièces. Clodius ayant voulu lui en faire un crime, Cicéron répondit que c'était au mépris des lois que Clodius, né patricien, avait été nommé tribun [2] ; qu'ainsi tout ce qu'il avait fait pendant son tribunat n'était point légal. Caton fut très-mécontent de cette violence et combattit le motif qu'avait allégué Cicéron, non qu'il approuvât ce qu'avait fait Clodius, au contraire il blâmait son administration ; mais il représentait que le sénat ne pourrait, sans injustice et sans un abus d'autorité, annuler tous les actes faits pendant le tribunat de Clodius, dont un, entre autres, était la commission qui lui avait été donnée à lui-même pour aller dans l'île de Cypre et à Byzance, avec tout ce qu'il avait fait dans ces deux villes [3]. Cette dispute brouilla Caton et Cicéron, non qu'ils en vinssent à une rupture ouverte ; mais ils vécurent ensemble avec moins d'intimité.

XLVI. Peu de temps après, Milon tua Clodius ; et, traduit en justice pour ce meurtre, il chargea Cicéron de sa défense. Le sénat, qui craignit que le danger où se trouvait un homme de la réputation et du courage de Milon ne causât quelque trouble dans la ville, chargea Pompée de présider à ce jugement, ainsi qu'à tous les autres procès, et de maintenir la sûreté dans la ville et les tribunaux. Pompée ayant, dès avant le jour, garni de soldats toute l'étendue de la place, et Milon,

[1] Dans son *Discours au sénat après son retour*, c. XV.

[2] Il s'était fait adopter par une famille plébéienne. — [3] *Voy.* la Vie de Caton.

craignant que Cicéron, troublé par la vue de ces armes auxquelles il n'était pas accoutumé, ne plaidât pas avec son éloquence ordinaire, lui persuada de se faire porter en litière sur la place, et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce que les juges eussent pris séance et que le tribunal fût rempli; car Cicéron, naturellement timide, non-seulement à la guerre, mais dans le barreau, ne se présentait jamais pour plaider sans éprouver de la crainte; et lors même qu'un long usage eut fortifié et perfectionné son éloquence, il avait bien de la peine à s'empêcher de trembler et de frissonner[1]. Quand il plaida pour Licinius Muréna, accusé par Caton, jaloux de surpasser Hortensius, qui avait eu le plus grand succès en parlant le premier pour l'accusé, il passa toute la nuit à travailler son discours, et se fatigua tellement par ce travail forcé et cette longue veille, qu'il parut inférieur à lui-même. Le jour qu'il défendit Milon, quand il vit, en sortant de sa litière, Pompée assis au haut de la place, environné de soldats dont les armes jetaient le plus grand éclat, il fut tellement troublé, que, tremblant de tout son corps, il ne commença son discours qu'avec peine et d'une voix entrecoupée, tandis que Milon assistait au jugement avec beaucoup d'assurance et de courage, ayant dédaigné de laisser croître ses cheveux et de prendre un habit de deuil; ce qui ne contribua pas peu à sa condamnation : mais, dans Cicéron, cette frayeur semblait moins tenir à sa timidité qu'à son affection pour ses clients.

XLVII. Il fut nommé augure[2], à la place du jeune Crassus, qui avait été tué chez les Parthes; et la Cilicie lui étant échue par le sort dans le partage des provinces, avec une armée de douze mille hommes de pied et de deux mille six cents chevaux[3], il s'embarqua pour s'y rendre. Il entrait aussi dans sa

[1] Il le dit lui-même dans plusieurs de ses oraisons, et en particulier dans l'*Oraison pour Cluentius*, c. XVIII. Il en était de même du grand Bossuet.

[2] Il était augure avant de plaider la cause de Milon; il fut nommé à ce sacerdoce, l'an de Rome 700, étant alors dans la cinquante-quatrième année de son âge. — [3] Les deux légions n'étaient pas complètes quand il partit : mais il reçut des secours ensuite.

commission de remettre la Cappadoce sous l'obéissance du roi Ariobarzane et de le réconcilier avec ses peuples. Il y réussit parfaitement, sans employer la voie des armes et sans donner lieu à aucune plainte. Le désastre que les Romains venaient d'éprouver dans le pays des Parthes, et les mouvements de la Syrie ayant donné aux Ciliciens quelque envie de se révolter, il les calma et les contint par la douceur de son gouvernement; il refusa les présents que les rois lui offraient, et remit à la province la dépense qu'elle était obligée de faire pour les festins des gouverneurs; il recevait lui-même à sa table les Ciliciens les plus honnêtes, qu'il traitait sans magnificence, mais avec générosité. Sa maison n'avait point de portier, et jamais on ne le trouvait dans son lit; il se levait de très-grand matin et se promenait devant sa porte, où il recevait ceux qui venaient le voir. Sous son gouvernement, personne ne fut battu de verges et n'eut sa robe déchirée[1], jamais, même dans la colère, il ne dit une parole offensante et n'ajouta aux amendes qu'il prononçait des qualifications outrageantes. Les revenus publics avaient été dilapidés[2] : il les fit rendre aux villes, qui par là se trouvèrent fort riches; et, sans frapper d'ignominie les prévaricateurs, il se contenta de leur faire restituer ce qu'ils avaient pris. Il eut aussi une occasion de faire la guerre et mit en fuite les brigands qui habitaient le mont Amanus. Cette victoire lui mérita le titre d'*imperator*. L'orateur Cœlius lui avait écrit de lui envoyer de la Cilicie des panthères, pour des jeux qu'il devait donner à Rome: Cicéron qui était bien aise de relever ses exploits, lui répondit qu'il n'y avait plus de panthères en Cilicie; qu'irritées d'être les seules à qui l'on fît la guerre, pendant que tout le reste était en paix, elles avaient toutes fui dans la Carie.

XLVIII. En revenant de la Cilicie[3], il passa d'abord à Rho-

[1] C'était chez les anciens, et surtout chez les peuples de l'Orient, une marque d'ignominie; comme c'était un signe de douleur ou de grande passion, que de se déchirer soi-même. — [2] Cicéron parle de ces dilapidations, *Lettre II[e] à Atticus*, liv. VI. — [3] Après vingt mois de séjour.

des, et ensuite à Athènes, où il séjourna quelque temps avec plaisir, par le souvenir des habitudes qu'il avait eues autrefois dans cette ville. Il y vit les hommes les plus distingués par leur savoir, et qui tous avaient été ses amis et ses compagnons d'étude. Après avoir fait l'admiration de toute la Grèce, il revint à Rome, où il trouva les esprits tellement échauffés, que la guerre ne devait pas tarder à éclater. Le sénat voulut lui décerner le triomphe ; mais il dit qu'il suivrait plus volontiers le char de triomphe de César, quand on aurait fait la paix avec lui. Il ne cessait, en particulier, de conseiller cette paix ; il écrivait fréquemment à César ; il faisait à Pompée les plus vives instances, ne négligeant rien pour les adoucir et les réconcilier ensemble : mais le mal était irremédiable ; et lorsque César vint à Rome, Pompée, au lieu de l'attendre, abandonna la ville, suivi d'un très-grand nombre des principaux d'entre les Romains. Cicéron, ne l'ayant pas accompagné dans cette fuite, donna lieu de croire qu'il allait se joindre à César. Il est certain qu'il flotta longtemps entre les deux partis et qu'il fut violemment agité, à en juger par ce qu'il écrit lui-même dans ses lettres. « De quel côté, dit-il, dois-je « me tourner ? Pompée a le motif le plus honnête de faire la « guerre ; César met plus de suite dans ses affaires et a plus « de moyens de se sauver lui et ses amis : je sais bien qui je « dois fuir, mais je ne vois pas vers qui je puis me réfugier. »

XLIX. Trébatius, un des amis de César, ayant écrit à Cicéron que César pensait qu'il devait se joindre à lui et partager ses espérances ; ou que si l'âge l'obligeait de renoncer aux affaires[1], il lui conseillait de se retirer en Grèce et d'y vivre tranquille, également éloigné des deux partis ; Cicéron, très-étonné que César ne lui eût pas écrit lui-même[2], répondit en colère à Trébatius qu'il ne démentirait pas la conduite qu'il avait toujours tenue dans le gouvernement ; c'est ainsi qu'il

[1] Cicéron n'avait alors que cinquante-huit ans ; ce n'était pas encore l'âge de renoncer aux affaires. — [2] On trouve cependant dans les *Lettres à Atticus* une lettre de César à Cicéron sur ce sujet ; elle est après la huitième du dixième livre.

en parle dans ses lettres. César étant parti pour l'Espagne, Cicéron s'embarqua tout de suite pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit arriver avec plaisir, excepté Caton, qui, l'ayant pris tout de suite en particulier, le blâma fort d'avoir embrassé le parti de Pompée. « Pour moi, lui dit-il, je ne pou-
« vais, sans me faire tort, abandonner une cause à laquelle
« je me suis attaché dès ma première entrée dans les affaires
« publiques ; mais vous, n'auriez-vous pas été plus utile à
« votre patrie et à vos amis en restant neutre dans Rome
« pour vous conduire d'après les événements ; au lieu de ve-
« nir ici, sans raison et sans nécessité, vous déclarer l'en-
« nemi de César et vous jeter dans un si grand péril ? » Ces remontrances lui firent d'autant plus aisément changer de résolution, que Pompée ne l'employait à rien d'important. Il est vrai qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même ; car il ne dissimulait pas qu'il se repentait d'être venu : il se moquait ouvertement des préparatifs de Pompée, blâmait sans ménagement tous ses projets et ne pouvait s'empêcher de lancer contre les alliés les railleries les plus piquantes. Cependant il se promenait toute la journée dans le camp d'un air sérieux et morne ; mais il ne laissa échapper aucune occasion de faire rire par ses bons mots ceux qui en avaient le moins d'envie. Je ne crois pas inutile d'en rapporter ici quelques-uns.

L. Domitius, qui voulait élever au grade de capitaine un homme peu fait pour la guerre, vantait la douceur et l'honnêteté de ses mœurs. « Que ne le gardez-vous, lui dit Cicéron, « pour élever vos enfants[1] ? » Théophane de Lesbos était intendant des ouvriers dans le camp de Pompée ; et comme on le louait de la manière dont il avait consolé les Rhodiens, après la perte de leur flotte : Qu'on est heureux, dit Cicéron, d'avoir « un Grec pour capitaine ! » César avait du succès dans toutes les rencontres qui avaient lieu entre les deux armées et tenait Pompée comme assiégé. Lentulus ayant dit un jour que les

[1] Domitius est celui que César enferma dans l'île de Corfou, comme il le raconte lui-même dans le premier livre *de la Guerre civile.*

amis de César étaient tristes : « Voulez-vous dire, répondit « Cicéron, qu'ils sont mal disposés pour César ? » Un certain Marcius, nouvellement arrivé d'Italie, disait que le bruit courait dans Rome que Pompée était assiégé dans son camp. « Vous vous êtes donc embarqué tout exprès, lui dit Cicéron, « pour venir vous en assurer par vos propres yeux ? » Après la défaite de Pompée, Nonnius portait les esprits à la confiance, parce qu'il restait encore sept aigles dans le camp. « Vous au- « riez raison, répliqua Cicéron, si nous avions à combattre « contre des geais. » Labiénus, plein de confiance en certaines prédictions, soutenait que Pompée finirait par être vainqueur. « Cependant, lui dit Cicéron, avec cette ruse de guerre « nous avons perdu notre camp[1]. »

LI. Cicéron, retenu par une maladie, n'avait pu se trouver à la bataille de Pharsale. Lorsque Pompée eut pris la fuite, Caton, qui avait à Dyrrachium une armée nombreuse et une flotte considérable, voulait que Cicéron en prît le commandement, qui lui appartenait par la loi, parce qu'il avait le rang d'homme consulaire. Cicéron l'ayant absolument refusé, en déclarant qu'il ne prendrait plus de part à cette guerre, il manqua d'être massacré par le jeune Pompée et par ses amis, qui, l'accusant de trahison, allaient le percer de leurs épées, si Caton ne les eût arrêtés ; encore eut-il bien de la peine à l'arracher de leurs mains et à le faire sortir du camp. Cicéron se rendit à Brunduse, où il resta quelque temps pour attendre César, que ses affaires d'Asie et d'Egypte retenaient encore. Dès qu'il sut qu'il était arrivé à Tarente et qu'il venait par terre à Brunduse, il alla au-devant de lui, ne désespérant pas d'en obtenir son pardon, honteux néanmoins d'avoir à faire devant tant de monde l'épreuve des dispositions d'un ennemi vainqueur ; mais il n'eut rien à faire ou à dire de contraire à sa dignité. César ne l'eut pas plus tôt vu venir à lui, précédant d'assez loin ceux qui l'accompagnaient, qu'il descendit

[1] Il appelle ces prédictions une ruse de guerre, parce qu'il les croit imaginées comme une ruse pour donner du courage aux troupes.

de cheval, courut l'embrasser et marcha plusieurs stades en s'entretenant tête à tête avec lui. Il ne cessa depuis de lui donner les plus grands témoignages d'estime et d'amitié ; et Cicéron ayant composé dans la suite un éloge de Caton, César, dans la réponse qu'il y fit, loua beaucoup l'éloquence et la vie de Cicéron, qu'il compara à celles de Périclès et de Théramène.

LII. Quintus Ligarius ayant été mis en justice comme ennemi de César, et Cicéron s'étant chargé de sa défense, César dit à ses amis : « Qui empêche que nous laissions parler Cicé- « ron ? Il y a longtemps que nous ne l'avons entendu. Pour « son client, c'est un méchant homme, c'est mon ennemi ; il « est déjà condamné. » Mais Cicéron, dès l'entrée de son discours, émut singulièrement son juge ; et, à mesure qu'il avançait dans sa cause, il excitait en lui tant de passions différentes, il donnait à son expression tant de douceur et de charme, qu'on vit César changer souvent de couleur et rendre sensibles les diverses affections dont son âme était agitée. Quand enfin l'orateur vint à parler de la bataille de Pharsale, César, n'étant plus maître de lui-même, tressaillit de tout son corps et laissa tomber les papiers qu'il tenait à la main. Cicéron, vainqueur de la haine de son juge, le força d'absoudre Ligarius[1].

LIII. Depuis cette époque, Cicéron, voyant la monarchie succéder à l'ancien gouvernement, abandonna les affaires et donna tout son loisir aux jeunes gens qui voulurent s'appliquer à la philosophie : ils étaient tous des premières familles de Rome ; et les liaisons fréquentes qu'il eut avec eux lui donnèrent de nouveau un très-grand crédit dans la ville. Son occupation ordinaire était d'écrire des dialogues philosophiques, de traduire les philosophes grecs et de faire passer dans la langue latine les termes de dialectique ou de physique employés par ces écrivains : c'est lui, dit-on, qui le premier a naturalisé dans sa langue les mots grecs que les Latins rendent par ima-

[1] Tout le monde connaît cet admirable discours, qui fait tant d'honneur au talent de Cicéron ; c'est peut-être le plus beau triomphe que l'éloquence ait remporté.

gination, assentiment, suspension de jugement, compréhension, atome, indivisible, vide, et plusieurs autres semblables; ou du moins c'est lui qui les a rendus plus intelligibles aux Romains, en les expliquant par des métaphores ou par des termes déjà connus dans la langue latine. Il faisait servir ainsi à son amusement la facilité qu'il avait pour la poésie : lorsqu'il s'abandonnait à ce genre de composition, il faisait jusqu'à cinq cents vers dans une nuit. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa maison de Tusculum, d'où il écrivait à ses amis qu'il menait la vie de Laërte[1], soit qu'il voulût plaisanter, comme à son ordinaire, soit que son ambition lui fit désirer encore de prendre part au gouvernement et qu'il fût mécontent de sa situation présente. Il allait rarement à Rome et seulement pour faire sa cour à César; il était le premier à applaudir aux honneurs qu'on lui décernait, et avait toujours quelque chose de nouveau et de flatteur à dire sur sa personne ou sur ses actions. Tel est le mot sur les statues de Pompée qu'on avait abattues et que César fit relever. « César, « dit Cicéron, en relevant les statues de Pompée, a, par cet « acte de générosité, affermi les siennes. »

LIV. Il pensait à écrire l'histoire de Rome, dans laquelle il voulait faire entrer une partie de l'histoire grecque, avec la plupart de ses fables[2]; mais il en fut détourné par un grand nombre d'affaires publiques et particulières, par des événements fâcheux, dont les uns furent involontaires et les autres lui arrivèrent presque toujours par sa faute. Il répudia d'abord sa femme Térentia, à qui il reprochait une telle négligence pendant la guerre civile, qu'elle l'avait laissé manquer des choses les plus nécessaires, et qu'à son retour en Italie il n'avait reçu d'elle aucune marque d'affection; car elle n'était pas même venue le trouver à Brunduse, où il avait fait un long séjour,

[1] *Voy.* Homère, *Odyss*, liv. I, vers 205, 225 : la vie retirée de Laërte était l'effet de sa douleur sur l'absence de son fils; et par-là elle était en quelque sorte forcée : sous ce dernier rapport, celle de Cicéron pouvait lui ressembler.

[2] *Voy.* dans le premier livre *des Lois* de Cicéron, c. II, les motifs qu'Atticus lui donne pour l'engager à écrire l'histoire de Rome.

et lorsque sa fille Tullia, qui était encore dans sa première jeunesse avait été le joindre à Brunduse, sa mère ne lui avait donné, ni une suite convenable, ni les provisions nécessaires pour un si long voyage; elle avait enfin laissé sa maison dans un entier dénuement et chargée de plusieurs dettes considérables. Tels sont les prétextes les plus honnêtes qu'il donna de son divorce. Térentia soutenait qu'ils étaient faux; et Cicéron lui-même, il faut l'avouer, lui donna un grand moyen de justification, en épousant peu de temps après une jeune personne, séduit par sa beauté, à ce que disait Térentia; et, suivant Tiron, l'affranchi de Cicéron, à cause de ses richesses, qu'il devait faire servir à payer ses dettes. Cette fille avait en effet de très-grands biens; et son père, en mourant, les avait laissés à Cicéron en fidéicommis pour les lui rendre à sa majorité; mais, comme il devait beaucoup, il se laissa persuader par ses parents et ses amis de l'épouser malgré la disproportion de l'âge, afin de trouver dans la fortune de cette femme de quoi se libérer envers ses créanciers. Antoine, dans sa réponse aux *Philippiques*, parle de ce mariage et reproche à Cicéron d'avoir répudié une femme auprès de laquelle il avait vieilli : c'était le railler finement sur la vie sédentaire qu'il avait menée, sans avoir fait, dans sa jeunesse, aucun service militaire.

LV. Peu de temps après son mariage, il perdit sa fille Tullia, qui mourut en couche dans la maison de Lentulus, qu'elle avait épousé après la mort de Pison, son premier mari. Tous les philosophes qui se trouvaient alors à Rome se rendirent en foule chez Cicéron pour le consoler; mais il fut si amèrement affecté de cette perte, qu'il répudia sa nouvelle femme, parce qu'il crut qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullia. Voilà pour ses affaires domestiques. Il n'eut aucune part à la conjuration qui fit périr César, quoiqu'il fût intimement lié avec Brutus et que, mécontent de l'état présent des affaires, il désirât, autant que personne, l'ancien ordre de choses. Mais les conjurés craignirent son caractère timide et l'âge avancé[1],

[1] Cicéron avait alors soixante-trois ans.

qui ôte l'audace et la fermeté aux âmes même les plus vigoureuses. Brutus et Cassius ayant exécuté leur complot, les amis de César se réunirent pour venger sa mort ; et l'on craignit de voir Rome replongée dans les horreurs de la guerre civile. Antoine, alors consul, assembla le sénat et parla, en peu de mots, sur la nécessité d'agir de concert. Cicéron fit un très-long discours analogue aux circonstances, et persuada aux sénateurs de décréter, à l'exemple des Athéniens, une amnistie générale pour tout ce qui avait été fait depuis la dictature de César, et de donner des gouvernements à Cassius et à Brutus.

LVI. Mais ces sages mesures furent sans effet. Le peuple, en voyant le corps de César porté à travers la place publique, se laissa aller à sa compassion naturelle ; et Antoine ayant déployé la robe du dictateur, tout ensanglantée et percée des coups qu'on lui avait portés, ce spectacle remplit la multitude d'une telle fureur, qu'elle chercha les meurtriers dans la place même, et que, s'armant de tisons enflammés, elle courut à leurs maisons pour y mettre le feu. Ils se dérobèrent à ce danger, qu'ils avaient prévu ; et, comme ils en craignaient de plus grands encore, ils prirent le parti de quitter Rome. Leur fuite releva la fierté d'Antoine ; la pensée qu'il allait régner seul dans la ville le rendit redoutable à tout le monde et surtout à Cicéron. Comme il voyait la puissance de cet orateur dans le gouvernement se fortifier de jour en jour, le sachant d'ailleurs intime ami de Brutus, il supportait impatiemment sa présence. L'opposition de leurs mœurs avait fait naître depuis longtemps entre eux des soupçons et de la défiance. Cicéron, qui redoutait sa mauvaise volonté, voulut d'abord aller en Syrie, comme lieutenant de Dolabella ; mais Hirtius et Pansa, deux hommes vertueux et partisans de Cicéron, qui devaient succéder à Antoine dans le consulat, conjurèrent Cicéron de ne pas les abandonner, se promettant, s'ils l'avaient avec eux à Rome, de détruire la puissance d'Antoine. Cicéron, sans refuser de les croire, mais sans ajouter trop de foi à leurs paroles, laissa

partir Dolabella ; et, après être convenu avec Hirtius qu'il irait passer l'été à Athènes et qu'il reviendrait à Rome dès qu'ils auraient pris possession du consulat, il s'embarqua seul pour la Grèce. Sa navigation ayant éprouvé du retard, il recevait tous les jours des nouvelles de Rome, qui l'assuraient, comme il est ordinaire en pareil cas, qu'il s'était fait dans Antoine un changement merveilleux ; qu'il ne faisait rien qu'au gré du sénat, et qu'il ne fallait plus que la présence de Cicéron pour donner aux affaires la situation la plus favorable. Alors, se reprochant son excessive prévoyance, il revint à Rome. Il ne fut pas trompé d'abord dans ses espérances ; il sortit au-devant de lui une foule si considérable, que les compliments et les témoignages d'affection qu'il reçut, depuis les portes de la ville jusqu'à sa maison, consumèrent presque toute la journée.

LVII. Le lendemain Antoine, ayant convoqué le sénat, y appela Cicéron, qui refusa de s'y rendre et se tint au lit, sous prétexte que le voyage l'avait fatigué ; mais son vrai motif fut la crainte d'une embûche qu'on devait lui dresser, et dont il avait été prévenu dans sa route. Antoine, offensé d'un soupçon qu'il traitait de calomnieux, envoyait des soldats pour l'amener de force, ou pour brûler sa maison s'il s'obstinait à ne pas venir ; mais, aux vives instances de plusieurs sénateurs, il révoqua son ordre et se contenta de faire prendre des gages chez lui. Depuis ce jour-là, lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, ils passaient sans se saluer ; et ils vécurent dans cette défiance réciproque, jusqu'à ce que le jeune César arriva d'Appollonie, et que, s'étant porté pour héritier de César, il réclama d'Antoine une somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenait de la succession du dictateur ; ce qui mit entre Antoine et lui de la division. Philippe, qui avait épousé la mère du jeune César, et Marcellus, le mari de sa sœur, allèrent avec lui chez Cicéron ; et tous ensemble ils convinrent que Cicéron appuierait le jeune César de son éloquence et de son crédit dans le sénat et auprès du peuple, et que le jeune César emploierait son argent et ses armes à pro-

téger Cicéron contre ses ennemis; car il avait déjà auprès de lui un grand nombre de ces soldats qui avaient servi sous le dictateur.

LVIII. Mais il paraît que Cicéron fut déterminé par un motif encore plus fort à recevoir avec plaisir les offres d'amitié de ce jeune homme. César et Pompée vivaient encore, lorsque Cicéron eut un songe dans lequel il crut avoir appelé au Capitole les enfants de quelques sénateurs, parce que Jupiter devait déclarer l'un d'entre eux souverain de Rome. Tous les citoyens étaient accourus en foule et environnaient le temple. Ces enfants, vêtus de robes bordées de pourpre, étaient assis au dehors, dans un profond silence : tout à coup les portes s'étant ouvertes, ils s'étaient levés, et, entrant dans le temple, ils avaient passé, chacun à son rang, devant le dieu, qui, après les avoir considérés attentivement, les avait renvoyés tous fort affligés : mais quand le jeune César s'approcha, Jupiter étendit sa main vers lui : « Romains, dit-il, voilà le chef « qui terminera vos guerres civiles. » Ce songe imprima si vivement dans l'esprit de Cicéron l'image de ce jeune homme, qu'elle y resta toujours empreinte. Il ne le connaissait pas; mais le lendemain il descendit au champ de Mars, à l'heure où les enfants revenaient de leurs exercices; le premier qui s'offrit à lui fut le jeune César, tel qu'il l'avait vu dans le songe. Frappé de cette rencontre, il lui demanda le nom de ses parents. Son père s'appelait Octavius, homme d'une naissance peu illustre; sa mère Attia était nièce de César, lequel, n'ayant point d'enfants, l'avait, par son testament, institué héritier de sa maison et de ses biens.

LIX. On dit que depuis cette aventure Cicéron ne rencontrait jamais cet enfant sans lui parler avec amitié et lui faire des caresses que le jeune César recevait avec plaisir; d'ailleurs le hasard avait fait qu'il était né sous le consulat de Cicéron[1], Voilà les causes qu'on a données de son affection pour ce

[1] L'an six cent quatre-vingt-onze de Rome: ainsi le jeune César était dans sa dix-huitième année.

jeune homme : mais les véritables motifs de cet attachement furent d'abord sa haine contre Antoine ; ensuite son caractère qui, toujours faible contre les honneurs, lui donna ce goût pour César, dans l'espérance qu'il ferait servir au bien de la république la puissance de ce jeune homme, qui d'ailleurs faisait de son côté tout son possible pour s'insinuer dans l'amitié de Cicéron et l'appelait même son père. Brutus, indigné de cette conduite, lui en fait les plus vifs reproches dans ses lettres à Atticus : il y dit que Cicéron, en flattant César par la peur qu'il a d'Antoine, ne laisse aucun lieu de douter qu'il cherche moins à rendre à sa patrie la liberté, qu'à se donner à lui-même un maître doux et humain. Cependant Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athènes, où il suivait les écoles des philosophes, le prit avec lui, le chargea d'un commandement et lui dut plusieurs de ses succès. Jamais Cicéron n'avait joui d'une plus grande autorité dans Rome : disposant de tout en maître, il vint à bout de chasser Antoine et de soulever tous les esprits contre lui ; il envoya même les deux consuls Hirtius et Pansa pour lui faire la guerre, et persuada au sénat de décerner au jeune César les licteurs armés de faisceaux et toutes les marques du commandement, parce qu'il combattait pour la patrie.

LX. Mais après qu'Antoine eut été défait, et les deux consuls tués, les deux armées qu'ils commandaient s'étant réunies à César, le sénat, qui craignit ce jeune homme, dont la fortune devenait si brillante, décerna aux troupes qui le suivaient des honneurs et des récompenses, dans la vue d'abattre sa puissance, sous prétexte que depuis la défaite d'Antoine la république n'avait plus besoin d'armée. César, alarmé de cette mesure, envoya secrètement quelques personnes à Cicéron, pour l'engager, par leurs prières, à se faire nommer consul avec César ; l'assurant qu'il disposerait à son gré des affaires et qu'il gouvernerait un jeune homme qui ne désirait que le titre et les honneurs attachés à cette dignité. César avoua depuis que, craignant de se voir abandonné de tout le monde

par le licenciement de son armée, il avait mis à propos en jeu l'ambition de Cicéron et l'avait porté à demander le consulat, en lui promettant de l'aider de son crédit et de ses sollicitations dans les comices.

LXI. Ce fut surtout dans cette occasion que Cicéron, malgré l'expérience de l'âge, dupé par un jeune homme, appuya si fortement sa brigue, qu'il lui donna tout le sénat. Il en fut blâmé sur-le-champ par ses amis, et il ne tarda pas lui-même à reconnaître qu'il s'était perdu et qu'il avait sacrifié la liberté du peuple. César, dont le consulat avait fort augmenté la puissance, ne s'embarrassa plus de Cicéron ; il se lia avec Antoine et Lépidus ; et, réunissant tous trois leurs forces, ils partagèrent entre eux l'empire, comme si ce n'eût été qu'un simple héritage. Ils dressèrent une liste de plus de deux cents citoyens dont ils avaient arrêté la mort. La proscription de Cicéron donna lieu à la plus vive dispute. Antoine ne voulait se prêter à aucun accommodement, que Cicéron n'eût péri le premier. Lépidus appuyait sa demande , et César résistait à l'un et à l'autre. Ils passèrent trois jours, près de la ville de Bologne, dans des conférences secrètes, et s'abouchaient dans un endroit entouré d'une rivière qui séparait les deux camps. César fit, dit-on, les deux premiers jours, la plus vive défense pour sauver Cicéron, mais enfin il céda le troisième jour et l'abandonna. Ils obtinrent chacun, par des sacrifices respectifs, ce qu'ils désiraient : César sacrifia Cicéron ; Lépidus, son propre frère Paulus ; et Antoine, son oncle maternel Lucius César : tant la colère et la rage, étouffant en eux tout sentiment d'humanité, prouvèrent qu'il n'est point d'animal féroce plus cruel que l'homme, quand il a le pouvoir d'assouvir sa passion !

LXII. Pendant ce traité barbare, Cicéron était, avec son frère, à sa maison de Tusculum, où, à la première nouvelle des proscriptions, ils résolurent de gagner Astyre[1], autre maison de campagne que Cicéron avait sur le bord de la mer,

[1] Astyre était une petite île à l'embouchure du fleuve de ce nom, entre Antium

pour s'y embarquer et se rendre en Macédoine, auprès de Brutus, dont il avait appris que le parti s'était fortifié. Ils se mirent chacun dans une litière, accablés de tristesse et n'ayant plus d'espoir. Ils s'arrêtèrent en chemin ; et, ayant fait approcher leur litière, ils déploraient mutuellement leur infortune. Quintus était le plus abattu ; il s'affligeait surtout de n'avoir pas songé à rien prendre chez lui. Cicéron n'ayant non plus que peu de provisions pour son voyage, ils jugèrent qu'il était plus sage que Cicéron, continuant sa route, se hâtât de fuir, et que Quintus retournât dans sa maison pour y prendre tout ce qui leur était nécessaire. Cette résolution prise, ils s'embrassèrent tendrement et se séparèrent en fondant en larmes. Peu de jours après, Quintus, trahi par ses domestiques et livré à ceux qui le cherchaient, fut mis à mort avec son fils. Cicéron, en arrivant à Astyre, trouva un vaisseau prêt, sur lequel il s'embarqua et fit voile, par un bon vent, jusqu'à Circée. Là, les pilotes voulant se remettre en mer, Cicéron, soit qu'il en craignît les incommodités, soit qu'il conservât encore quelque espoir dans la fidélité de César, descendit à terre et fit à pied l'espace de cent stades, comme s'il eût voulu retourner à Rome.

LXIII. Mais bientôt, l'inquiétude où il était lui ayant fait changer de sentiment, il reprit le chemin de la mer et passa la nuit suivante livré à des pensées si affreuses, qu'il voulut un moment se rendre secrètement dans la maison de César et s'égorger lui-même sur son foyer, afin d'attacher à sa personne une furie vengeresse. La crainte des tourments auxquels il devait s'attendre, s'il était pris, le détourna de cette résolution : toujours flottant entre des partis également dangereux, il s'abandonna de nouveau à ses domestiques, pour le conduire par mer à Caiète, où il avait une maison qui offrait, pendant les chaleurs de l'été, une retraite agréable, lorsque les vents étésiens rafraîchissent l'air par la douceur de leur

et Circée : ce fut dans cette solitude que Cicéron se retira après la mort de sa fille. *Ad Atticum*, liv. XII, XL.

haleine. Il y a dans ce lieu un temple d'Apollon, situé près de la mer. Tout à coup il sortit de ce temple une troupe de corbeaux qui, s'élevant dans les airs avec de grands cris, dirigèrent leur vol vers le vaisseau de Cicéron, comme il était près d'aborder, et allèrent se poser aux deux côtés de l'antenne. Les uns croassaient avec grand bruit, les autres frappaient à coup de bec sur les cordages. Tout le monde regarda ce signe comme très-menaçant. Cicéron, après être débarqué, entra dans sa maison et se coucha pour prendre du repos; mais la plupart de ces corbeaux étant venus se poser sur la fenêtre de sa chambre jetaient des cris effrayants. Il y en eut un qui, volant sur son lit, retira avec son bec le pan de la robe dont Cicéron s'était couvert le visage. A cette vue, ses domestiques se reprochèrent leur lâcheté. « Attendrons-nous, di« saient-ils, d'être ici les témoins du meurtre de notre mal« tre? et lorsque des animaux même, touchés du sort indigne « qu'il éprouve, viennent à son secours et veillent au soin « de ses jours, ne ferons-nous rien pour sa conservation? » En disant ces mots, ils le mettent dans une litière, autant par prières que par force, et prennent le chemin de la mer.

LXIV. Ils étaient à peine sortis, que les meurtriers arrivèrent: c'était un centurion nommé Hérennius, et Popilius, tribun de soldats, celui que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation de parricide. Ils étaient suivis de quelques satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne paraissant pas, et toutes les personnes de la maison assurant qu'elles ne l'avaient point vu, un jeune homme nommé Philologus[1], que Cicéron avait lui-même instruit dans les lettres et dans les sciences, et qui était affranchi de son frère Quintus, dit au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par des allées couvertes. Popilius, avec quelques soldats prend un détour et va l'attendre à l'issue des allées. Cicéron, ayant entendu la troupe que menait Hérennius courir précipitamment dans les

[1] Cicéron, dans une lettre à son frère, l'appelle Philogonus. *Lettre à Quintus*, I, 3.

allées, fit poser à terre sa litière; et, portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il regarda les meurtriers d'un œil fixe. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait par une suite de ses chagrins, firent peine à la plupart des soldats mêmes, qui se couvrirent le visage pendant qu'Hérennius l'égorgeait : il avait mis la tête hors de la litière et présenté la gorge au meurtrier; il était âgé de soixante-quatre ans. Hérennius, d'après l'ordre qu'avait donné Antoine, lui coupa la tête et les mains avec lesquelles il avait écrit les *Philippiques*. C'était le nom que Cicéron avait donné à ses oraisons contre Antoine; et elles le conservent encore aujourd'hui.

LXV. Lorsque cette tête et ces mains furent portées à Rome, Antoine, qui tenait les comices pour l'élection des magistrats, dit tout haut en les voyant : « Voilà les proscriptions finies. » Il les fit attacher à l'endroit de la tribune qu'on appelle les rostres : spectacle horrible pour les Romains, qui croyaient avoir devant les yeux, non le visage de Cicéron, mais l'image même de l'âme d'Antoine. Cependant, au milieu de tant de cruautés, il fit un acte de justice, en livrant Philologus à Pomponia, femme de Quintus. Cette femme, se voyant maîtresse du corps de ce traître, outre plusieurs supplices affreux qu'elle lui fit souffrir, le força de se couper lui-même peu à peu les chairs, de les faire rôtir et de les manger ensuite. C'est du moins le récit de quelques historiens; mais Tiron, l'affranchi de Cicéron, ne parle pas même de la trahison de Philologus. J'ai entendu dire que plusieurs années après, César étant un jour entré dans l'appartement d'un de ses neveux, ce jeune homme, qui tenait dans ses mains un ouvrage de Cicéron, surpris de voir son oncle, cacha le livre sous sa robe. César, qui s'en aperçut, prit le livre, en lut debout une grande partie et le rendit à ce jeune homme, en lui disant : « C'était un « savant homme, mon fils; oui, un savant homme et qui ai- « mait bien sa patrie. » César, ayant bientôt après entièrement défait Antoine, prit pour collègue au consulat le fils de Cicé-

ron[1]. Ce fut cette même année que par ordre du sénat les statues d'Antoine furent abattues, les honneurs dont il avait joui révoqués ; et il fut défendu, par un décret public, que personne de cette famille ne portât le prénom de Marcus. C'est ainsi que la vengeance divine réserva à la famille de Cicéron la dernière punition d'Antoine.

PARALLÈLE DE DÉMOSTHÈNE ET DE CICÉRON.

I. Voilà ce qui m'a paru le plus digne de mémoire, de tout ce que j'ai pu apprendre dans les historiens sur Démosthène et sur Cicéron. Je m'abstiendrai de les comparer ensemble pour le mérite de l'éloquence : mais je crois devoir dire ici que Démosthène consacra à perfectionner son talent tout ce qu'il avait de facultés naturelles et acquises ; que par l'énergie et la véhémence de ses discours il surpassa tous ses rivaux, soit dans le barreau, soit dans la tribune ; qu'il l'emporta, par l'élévation et la magnificence de son style, sur tous ceux qui s'exerçaient dans le genre démonstratif, et qu'en exactitude et en adresse il effaça les plus habiles rhéteurs. Cicéron, dont les connaissances étaient très-variées et très-étendues, qui a laissé plusieurs ouvrages sur la philosophie, écrits à la manière de l'Académie, et qui lui sont particuliers ; Cicéron, dis-je, affecte, même dans ses plaidoyers et dans ses harangues, de faire paraître son érudition.

II. Leur style est en quelque sorte l'image de leurs mœurs. Celui de Démosthène, éloigné de toute affectation et de toute plaisanterie, toujours grave, toujours sérieux et serré, sent, non la lampe, comme Pythéas le lui reprochait par raillerie, mais le buveur d'eau, mais l'homme méditatif, connu par l'amertume et l'austérité de ses mœurs. Cicéron, dont le penchant à railler allait jusqu'à la bouffonnerie ; qui, dans ses plaidoyers

[1] L'an de Rome sept cent vingt-un, trente-trois ans avant J.-C. ; d'autres mettent L. Volcatius Tullus pour second consul de cette année ; et le P. Petau les a suivis dans ses *Fastes consulaires*, tom. III, p. 83 ; mais Pline, liv. XXII, c. XIV, est d'accord avec Plutarque.

mêmes, pour l'intérêt de sa cause, tournait en plaisanteries les choses les plus sérieuses, négligeait quelquefois les bienséances. Ainsi, dans la défense de Cœlius, il dit qu'il n'était pas étonnant que son client, riche comme il l'était, et magnifique dans sa dépense, se livrât quelquefois aux voluptés; qu'il y a de la folie à ne pas jouir de ce qu'on possède, d'autant que les philosophes les plus célèbres placent le souverain bien dans la volupté. Lorsque Caton accusa Muréna, Cicéron, alors consul, prit sa défense; et, comme l'accusateur était fort attaché à la secte du Portique, Cicéron, dans son plaidoyer, railla beaucoup les stoïciens sur l'absurdité de ces paradoxes qu'ils appellent leurs dogmes. Il s'éleva, dans l'assemblée, de grands éclats de rire qui gagnèrent jusqu'aux juges; et Caton lui-même dit en souriant, à ceux qui étaient assis auprès de lui : « En vérité, nous avons un consul bien plaisant ! » En effet, Cicéron était d'un caractère plaisant et railleur; on voyait même sur son visage un air gai et enjoué. Démosthène, au contraire, avait toujours l'air sérieux et occupé; il quittait rarement ce visage sombre et sévère : aussi ses ennemis disaient-ils de lui, comme il le rapporte lui-même, que c'était un homme difficile et fâcheux.

III. On voit encore par leurs ouvrages que l'un, quand il se loue, le fait avec une retenue qui ne peut déplaire à personne; il faut même, pour qu'il se le permette, qu'un grand intérêt l'exige : partout ailleurs il est modeste et réservé. Cicéron, dans tous ses discours, parle de lui-même avec une intempérance qui décèle un désir immodéré de gloire; comme dans ce vers si connu, où il s'écrie :

Que le fer, le laurier, cèdent à l'éloquence !

Enfin, peu content de vanter tout ce qu'il a fait dans le gouvernement, il loue même les discours qu'il a écrits ou prononcés ; semblable à un jeune homme qui veut rivaliser avec les sophistes Isocrate et Anaximène, plutôt qu'à un homme d'état qui, tel

Qu'un lutteur vigoureux, terrible à ses rivaux,

est chargé de gouverner et de redresser le peuple romain. Le pouvoir de l'éloquence est nécessaire sans doute à un homme d'état ; mais il ne peut, sans rabaisser sa dignité, aimer et poursuivre avec avidité la gloire qu'elle procure. Aussi, sous ce rapport, Démosthène eut plus de force et d'élévation dans l'âme ; lui qui voulait que son talent pour la parole ne parût être que le fruit de son expérience, pour lequel il réclamait l'indulgence de ses auditeurs, et qui regardait avec raison comme des artisans méprisables ceux qui tiraient vanité de leur éloquence. Ils eurent tous deux une égale capacité pour traiter, devant le peuple, les affaires d'état ; et ceux même qui commandaient dans les camps et dans les armées eurent besoin de leur appui ; ainsi Charès, Diopithe et Léosthène trouvèrent un grand secours dans l'orateur grec ; Pompée et le jeune César, dans Cicéron, comme César le reconnaît lui-même dans ses *Mémoires* à Agrippa et à Mécène[1].

IV. Il a manqué à Démosthène un des moyens les plus capables de faire connaître à fond le naturel d'un homme, l'autorité et le commandement, qui mettent en activité toutes les passions et découvrent les vices cachés dans le cœur. Il ne fut jamais soumis à cette épreuve, qui aurait pu faire mieux juger de son caractère. Il n'exerça point de charge importante ; il ne commanda aucune des armées qu'il avait fait assembler contre Philippe. Cicéron fut envoyé préteur en Sicile, proconsul en Cilicie et en Cappadoce : et dans un temps où l'avarice ne connaissait plus de bornes ; où, le simple larcin étant devenu une bassesse, les préteurs et les généraux qu'on envoyait dans les provinces ravissaient tout de force ; où prendre n'était plus une honte, et où l'on savait gré à ceux qui le faisaient avec quelque modération, dans ce temps-là, Cicéron montra le plus grand mépris pour les richesses et fit éclater en toute occasion sa douceur et son humanité. Dans Rome

[1] Auguste avait écrit des *Mémoires sur sa vie*, en treize livres, qui allaient jusqu'à la défaite des Cantabres, vingt-quatre ans avant J.-C. Sueton. *in Aug.*, c. LXXXV.

même, où, sous le nom de consul, il fut investi, contre Catilina, de toute l'autorité d'un dictateur et d'un souverain, il vérifia cet oracle de Platon, que les villes verraient finir leurs maux, lorsque, par une faveur singulière de la fortune, la puissance suprême et la prudence se trouveraient réunies avec la justice sur la même personne. Démosthène au contraire est accusé d'avoir fait trafic de son éloquence, et d'avoir composé secrètement les plaidoyers pour Phormion et pour Apollodore, les deux parties adverses d'un procès. On lui a reproché d'avoir reçu de l'argent du roi de Perse, et il fut condamné pour en avoir reçu d'Harpalus. Dirons-nous que ce sont des calomnies de ses ennemis? Il en eut, il est vrai, un grand nombre; mais est-il possible de récuser le témoignage de ceux qui assurent que Démosthène n'eut jamais la force de résister aux présents que les rois lui faisaient pour lui témoigner leur estime et leur reconnaissance? et n'était-ce pas en effet ce qu'on devait attendre d'un homme qui plaçait son argent à usure sur les vaisseaux[1]? Cicéron refusa constamment, comme nous l'avons dit dans sa *Vie*, et les présents que les Siciliens lui envoyèrent pour son édilité, et ceux que le roi de Cappadoce lui offrit pendant son proconsulat; ceux enfin qu'à son exil de Rome tous ses amis voulurent le forcer de recevoir.

V. Le bannissement de l'un fit sa honte; il fut la suite d'une condamnation pour crime de vol: l'exil de l'autre le couvrit de gloire; il ne fut chassé de Rome que pour avoir délivré sa patrie des plus grands scélérats. Aussi la sortie de l'un ne fit aucune sensation dans Athènes; et quand Cicéron sortit de Rome, le sénat prit la robe noire, porta longtemps le deuil, et défendit qu'on traitât d'aucune affaire avant que le peuple eût décrété le rappel de Cicéron. Il est vrai que Cicéron passa le temps de son exil en Macédoine sans rien faire. Démosthène,

[1] Il paraît que Plutarque condamnait fort cette espèce d'usure; il l'a déjà blâmée dans Caton l'ancien, sans doute parce que l'intérêt qu'on en retirait était très-fort, à cause des risques qu'on courait. Au reste, elle était autorisée par les lois.

pendant le sien, s'occupa des plus grandes affaires politiques : il parcourait les villes pour y défendre les intérêts de la Grèce; il en chassait les ambassadeurs macédoniens; et sa conduite fait voir en lui un bien meilleur citoyen que ne le furent, dans des situations pareilles, Thémistocle et Alcibiade. Revenu dans sa patrie, il reprit, sur les mêmes principes, l'administration des affaires, et ne cessa de résister à Antipater et aux Macédoniens. Cicéron reçut de Lélius, en plein sénat, le reproche d'être resté tranquille à sa place, sans ouvrir la bouche lorsque le jeune César, qui sortait à peine de la puberté, avait demandé, contre la disposition des lois, qu'il lui fût permis de briguer le consulat[1]; et Brutus, dans ses lettres, l'accuse d'avoir nourri et fomenté une tyrannie plus forte et plus insupportable que celle qu'ils avaient détruite.

VI. Enfin, si nous considérons leur mort, on ne peut voir, sans un sentiment de pitié, un malheureux vieillard qui, par faiblesse, après s'être fait porter de côté et d'autre par ses domestiques pour éviter ses ennemis, et fuir une mort qui prévenait de bien peu le terme de la nature, est misérablement égorgé. Démosthène, à la vérité, se rend d'abord suppliant dans le temple de Neptune; mais on ne peut refuser des éloges à la précaution qu'il avait prise de tenir du poison tout prêt, au soin qu'il eut de le conserver, et à la fermeté avec laquelle il en fit usage. Le dieu ne lui assurant pas dans son temple un asile inviolable, il se réfugie au pied d'un autel plus puissant; il s'échappe du milieu des armes et des satellites et se joue ainsi de la cruauté d'Antipater[2].

[1] Quel autre parti à prendre que le silence, lorsque le centurion Cornélius, ayant rejeté sa robe, avait montré la garde de son épée, en disant dans le sénat : « Si vous ne le lui donnez pas, celle-ci le fera. » Suet., *in Aug.*, c. XXVI. Cependant, suivant Dion, liv. XLVI, c. XLIII, Cicéron lui répondit : « Si vous demandez « le consulat de cette manière, César l'obtiendra. »

[2] Je ne crains pas de revenir ici sur la réflexion que j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de faire, par rapport à l'opinion de Plutarque sur le suicide. J'ai fait observer qu'il s'éloignait en cela du sentiment des plus grands philosophes de l'antiquité, en particulier de Socrate et de Platon, qui prescrivent à l'homme de de-

AGIS ET CLÉOMÈNE.

I. La fable d'Ixion, symbole des ambitieux. — II. Danger de l'ambition. — III. Exemple de ce danger dans les Gracques. — IV. Généalogie d'Agis. — V. Caractère vertueux d'Agis. — VI. Décadence de la discipline à Sparte. — VII. Premiers efforts d'Agis pour le rétablissement de l'ancienne sévérité. — VIII. Il gagne sa mère. — IX. Léonidas intrigue contre Agis. — X. Agis propose au sénat et au peuple le rétablissement de l'ancienne constitution. — XI. Contestation entre Agis et Léonidas. — XII. Léonidas, accusé par Lysandre, est déposé de la royauté. — XIII. Les nouveaux éphores, qui avaient rétabli Léonidas, sont chassés par les deux rois. Léonidas s'enfuit. — XIV. Agésilas élude le partage des terres. — XV. Agis marche au secours des Achéens, contre les Étoliens. — XVI. Léonidas remonte sur le trône. — XVII. Conduite admirable de Chélonis, femme de Cléombrote. — XVIII. Elle suit son mari en exil. — XIX. Agis est livré à ses ennemis par Ampharès. — XX. Il est étranglé en prison. — XXI. Sa mère et son aïeule sont étranglées auprès de lui. — XXII. Horreur des Lacédémoniens pour toutes ces cruautés. — XXIII. Léonidas marie son fils Cléomène à la femme du frère d'Agis. — XXIV. Caractère de Cléomène. — XXV. Cléomène se propose d'exécuter les projets d'Agis. — XXVI. Première campagne de Cléomène. — XXVII. Il bat les Achéens. Aratus prend la ville de Mantinée. — XXVIII. Cléomène fait revenir Archidamus, frère d'Agis, qui est mis à mort par les éphores. — XXIX. Il remporte une grande victoire sur les Achéens. — XXX. Il mène à la guerre tous les Spartiates qu'il croit le plus opposés à ses projets. — XXXI. Il fait mettre à mort les éphores. — XXXII. Les Lacédémoniens honorent la Peur et les autres passions. — XXXIII. Cléomène propose au peuple le rétablissement des lois de Lycurgue. — XXXIV. Elles sont rétablies. — XXXV. Il ravage les terres des Mégalopolitains. — XXXVI. Sa réputation parmi les Grecs. — XXXVII. Frugalité de sa table. — XXXVIII. Il bat les Achéens. — XXXIX. Négociations entre Cléomène et les Achéens. — XL. Aratus appelle les Macédoniens en Achaïe. — XLI. Conduite blâmable d'Aratus envers Antigonus. — XLII. Il fait rompre la négociation commencée avec Cléomène. — XLIII. Cléomène prend Pallène et Argos. — XLIV. Grande idée qu'on conçoit de Cléomène et des Lacédémoniens. — XLV. Cléones, Philiunte et Corinthe s'allient avec Cléomène. — XLVI. Il arrête Antigonus au défilé des monts Oniens. — XLVII. Argos se soulève. — XLVIII. Cléomène, après l'avoir repris, est forcé de l'abandonner. — XLIX. Mort d'Agiatis, femme de Cléomène. — L. Générosité de Cratésicléa mère de Cléomène. — LI. Il surprend Mégalopolis. — LII. Il offre aux habitants de leur

meurer dans la vie jusqu'à ce qu'il en soit retiré par le dieu qui l'y a placé, comme dans un poste qu'il ne peut quitter sans se rendre coupable de désertion, sans désobéir à l'ordre de celui sous l'autorité duquel nous vivons. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit dans la Vie de Plutarque sur les motifs qui avaient pu lui faire embrasser cette opinion contre les principes de sa secte ; j'y renvoie le lecteur.

rendre la ville, s'ils veulent faire alliance avec Sparte. — LIII. Sur leur refus, il livre la ville au pillage. — LIV. Il fait le dégât sur les terres d'Argos. — LV. Il entre par bravade dans cette ville. — LVI. Le manque d'argent ruine les affaires de Cléomène. — LVII. Bataille de Sellasie. — LVIII. Cléomène est défait par la trahison de Damotelès. — LIX. Il conseille aux Spartiates de se rendre à Antigonus et s'embarque. — LX. Antigonus traite les Spartiates avec humanité. — LXI. Thérycion propose à Cléomène de terminer leur vie par une mort violente. — LXII. Cléomène traite le suicide de lâcheté. — LXIII. Comment Ptolémée reçoit Cléomène. — LXIV. Changement que sa situation éprouve en Égypte. — LXV. Il demande qu'on le laisse partir avec ses amis. — LXVI. Il est accusé de conspiration et enfermé. — LXVII. Il prend la résolution de briser ses fers. — LXVIII. Comment il exécute son projet. — LXIX. Mort volontaire de Cléomène et de ses amis. — LXX. Mort de la mère et des enfants de Cléomène. — LXXI. Mort de la femme de Panthéas. — LXXII. Superstitions des Égyptiens au sujet de Cléomène.

M. Dacier place Agis et Cléomène à l'an du monde 3699, la première année de la 132e olympiade, l'an 502 de Rome, 249 ans avant J.-C. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment leur vie depuis la 130e olympiade environ, jusqu'à la 2e année de la 140e, avant J.-C. 219.

I. Ce n'est pas sans fondement et sans quelque apparence de vérité qu'on a cru voir le portrait des ambitieux dans Ixion, qui, croyant tenir Junon dans ses bras, ne saisit qu'une nuée ; et par cette union donna naissance aux Centaures. Ainsi les ambitieux, en recherchant la gloire, ne s'attachent qu'à un vain simulacre de vertu et n'enfantent rien de pur, en que la saine raison puisse avouer : toutes leurs productions, fruit d'un mélange impur, sont infectées du vice d'illégitimité ; poussés en tous sens par des mouvements contraires, ils obéissent à mille désirs, à mille passions diverses ; et l'on peut leur appliquer ce que les bergers disent de leurs troupeaux dans Sophocle :

> Quoiqu'ils nous soient soumis, d'eux il nous faut dépendre;
> Et, tout muets qu'ils sont, nous devons les entendre.

Ceux qui gouvernent au gré des désirs et des caprices de la multitude lui obéissent réellement ; et, pour avoir le vain titre de ses chefs et de ses magistrats, ils se rendent ses esclaves. Dans un vaisseau, les matelots placés à la proue voient mieux que le pilote ce qui se passe devant eux ; cependant c'est sur

le pilote qu'ils tournent souvent les yeux, pour exécuter ce qu'il leur commande. De même, dans le gouvernement, ceux qui ne visent qu'à la gloire ont bien le nom de magistrats; mais ils ne sont que les esclaves de la multitude. L'homme parfaitement honnête ne désire d'autre gloire que celle qui, étant le fruit de la confiance publique, lui ouvre la route à de grandes entreprises. Ce n'est qu'à un jeune homme, ambitieux de gloire, qu'on peut pardonner de s'applaudir avec complaisance de l'honneur que ses belles actions lui attirent. Les vertus qui germent et fleurissent à leur âge se fortifient, dit Théophraste, par les éloges qu'on leur donne. La confiance que ces louanges leur inspirent fait croître plus promptement en eux les bonnes qualités.

II. L'excès, dangereux en tout, est funeste dans les rivalités politiques ; il porte jusqu'à la démence et à la fureur ceux qui, revêtus d'une grande autorité, veulent que la vertu soit attachée à la gloire, et non la gloire à la vertu. Antipater demandait à Phocion une chose injuste. « Je ne saurais, lui ré« pondit Phocion, être à la fois votre flatteur et votre ami. » C'est là[1] ce qu'un homme qui gouverne doit dire à la multitude. « Je « ne puis être en même temps votre magistrat et votre es« clave. » Autrement il en est d'un état comme du serpent de la fable, dont la queue se révolta contre la tête, et, mécontente de la suivre toujours, voulut aller devant à son tour. Chargée donc de conduire tout le corps, marchant follement et à l'aventure, elle s'en trouva très-mal elle-même ; et la tête obligée de suivre, contre l'intention de la nature, un membre sourd et aveugle, en fut bientôt toute meurtrie. Voilà ce que nous avons vu arrriver à la plupart de ceux qui gouvernaient au gré du peuple : dès qu'une fois ils s'étaient rendus dépendants d'une multitude aveugle et emportée, ils ne pouvaient plus ni la ramener à la raison, ni arrêter le désordre.

III. Ces réflexions sur les dangers qu'entraîne l'amour d'une gloire populaire se sont présentées à moi lorsque j'a

[1] Le texte ajoute : ou quelque chose de semblable.

considéré, dans les malheurs de Tibérius et de Caïus Gracchus, le pouvoir que cette ambition a sur les hommes. Nés l'un et l'autre avec les inclinations les plus heureuses, formés à la vertu par une excellente éducation, entrés dans l'administration des affaires avec les vues les plus pures, ils se perdirent enfin, moins par un désir immodéré de gloire, que par la crainte d'une honte dont le principe n'avait rien que d'honnête. Les marques de bienveillance qu'ils avaient reçues du peuple leur parurent une dette qu'ils auraient rougi de ne pas acquitter. Jaloux de surpasser par des lois populaires les honneurs qui leur étaient décernés, et comblés chaque jour de nouveaux honneurs en reconnaissance de ces lois, il s'établit entre eux et le peuple une rivalité réciproque, qui les enflamma mutuellement d'une affection si vive, qu'ils se trouvèrent engagés, sans presque s'en douter, dans une situation d'affaires où ils ne pouvaient plus que dire :

Peut-on dans ce dessein avec gloire avancer?
Non : mais il est honteux d'y vouloir renoncer.

Vous allez en juger vous-même par le détail de leur vie. Nous mettrons en parallèle avec eux deux rois de Sparte; Agis et Cléomène, portés aussi pour le peuple, qui, ayant voulu, comme les Gracques, augmenter la puissance populaire et rétablir cette constitution si belle et si juste, mais depuis longtemps abolie, se rendirent également odieux aux plus puissants de leurs concitoyens, qui ne purent renoncer à une avarice dont ils avaient contracté l'habitude. Les deux Spartiates n'étaient pas frères, comme les deux Romains; mais ils montrèrent une sorte de fraternité dans les principes de gouvernement qu'ils adoptèrent, et voici quel en fut le commencement.

IV. Dès qu'une fois l'amour de l'or et de l'argent se fut glissé dans Sparte; que la possession des richesses eut amené à sa suite une sordide avarice; que leur usage et leur jouissance eurent introduit le luxe, la mollesse et le goût de la dépense, Sparte, bientôt dépouillée de ses plus beaux avantages, se vit réduite à un état d'humiliation indigne de sa grandeur

passée, et qui dura jusqu'au règne d'Agis et de Léonidas.

Agis était de la famille des Eurytionides, fils d'Eudamidas et le sixième descendant de cet Agésilas, qui porta la guerre en Asie et devint le plus puissant des Grecs. Agésilas eut pour fils Archidamus, qui fut tué en Italie par les Messapiens, près de Mardonium. Agis, l'aîné des fils d'Archidamus, ayant péri devant Mégalopolis, de la main d'Antipater, sans laisser d'enfants, le trône de Sparte échut à son frère Eudamidas, dont le fils, nommé Archidamus, fut père d'Eudamidas, qui eut pour fils Agis, celui dont nous écrivons la vie. Léonidas, fils de Cléonyme, était de l'autre maison royale, celle des Agides, huitième successeur de Pausanias, celui qui vainquit Mardonius à Platée. Il fut père de Plistonax, dont le fils, nommé Pausanias, s'étant enfui de Lacédémone à Tégée, laissa le trône à son fils aîné, Agésilopolis. Celui-ci étant mort sans enfants, son frère puîné Cléombrote lui succéda, et eut deux fils, Agésilopolis II et Cléomène. Le premier mourut après un règne fort court et ne laissa point d'enfants. Il eut pour successeur son frère Cléomène, qui, de son vivant, perdit Acrotatus, son fils aîné, et laissa son second fils, nommé Cléonyme, qui ne lui succéda point. Le trône passa à son neveu Aréus, fils d'Acrotatus. Aréus fut tué devant Corinthe et laissa la couronne à son fils Acrotatus, qui périt dans une bataille qu'il livra, près de Mégalopolis, au tyran Aristodème. Sa femme, qui se trouvait enceinte, accoucha d'un fils qui eut pour tuteur Léonidas, fils de Cléonyme, et qui mourut en bas âge. Cette mort fit passer le trône à Léonidas, dont le caractère et les mœurs ne s'accordaient pas avec ceux de ses concitoyens. Quoique tous les Spartiates se fussent laissé entraîner à la corruption qui avait atteint le gouvernement, Léonidas affectait encore plus que les autres un grand éloignement des institutions de ses ancêtres. Un long séjour dans les palais des satrapes et à la cour de Séleucus lui avait fait contracter l'habitude du faste et de l'orgueil, qu'il transporta, sans aucunes bornes, dans ce gouvernement juste et fondé sur les lois des peuples de la Grèce.

V. Agis, par la bonté et l'élévation de son caractère, se montra bien supérieur, non-seulement à Léonidas, mais encore à presque tous les rois qui, depuis Agésilas le Grand, avaient occupé le trône de Sparte. Il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans; et quoique élevé dans le faste et les délices par deux femmes, sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, qui possédaient à elles seules plus de richesses que tous les Lacédémoniens ensemble, il eut le courage de se raidir contre les attraits de la volupté. Loin de vouloir plaire par les agréments de sa personne, il rejeta tous les ornements, toutes les parures superflues qui pouvaient relever la beauté de sa figure; il fit gloire de ne porter qu'un simple manteau, d'être dans les repas, les bains, et dans toute sa manière de vivre, l'émule des anciens Spartiates; il disait même qu'il ne désirait être roi que pour employer sa puissance à rétablir les lois et la discipline de ses pères.

VI. La première cause de la corruption et de l'état de langueur où était tombée la république de Sparte remontait au temps où, après avoir détruit le gouvernement d'Athènes, elle apporta dans ses murs l'or et l'argent qu'elle avait trouvés dans cette ville; cependant, comme on avait conservé le nombre des héritages dont Lycurgue avait réglé la division, et que chaque père transmettait sa part à son fils, le maintien de cet ordre et de cette égalité avait rendu moins funestes les atteintes portées à l'ancien gouvernement. Mais un Spartiate puissant, nommé Épitadée, homme fier et opiniâtre, qui avait eu un différend avec son fils, ayant été nommé éphore, fit une loi qui permettait à tout citoyen de laisser sa maison et son héritage à qui il voudrait, soit par testament, soit par donation entre-vifs. Épitadée ne publia cette loi que pour satisfaire son ressentiment particulier : mais les autres l'acceptèrent, et, en lui donnant leur sanction par des motifs d'avarice, ils renversèrent la plus sage de leurs institutions. Les riches acquirent tous les jours sans bornes, en dépouillant de leurs successionssles véritables héritiers; et, les richesses

étant devenues le partage d'un petit nombre de citoyens, la pauvreté s'établit dans Sparte, en chassa les arts honnêtes, qu'elle remplaça par des arts mercenaires, et y fit entrer avec elle la haine et l'envie contre les possesseurs des héritages d'autrui. Il ne se trouvait pas dans la ville plus de sept cents Spartiates naturels, dont cent à peine avaient conservé leurs héritages : tout le reste n'était qu'une multitude indigente, qui, languissant à Sparte dans l'opprobre, et se défendant au dehors avec mollesse contre les ennemis qu'elle avait à combattre, épiait sans cesse l'occasion d'un changement qui la tirât d'un état si méprisable.

VII. Agis donc, persuadé avec raison qu'il ne pourrait rien faire de plus utile et de plus beau que de repeupler la ville et d'y rétablir l'égalité, commença par sonder les dispositions des Spartiates. Les jeunes gens entrèrent dans ses vues beaucoup plus promptement qu'il ne l'avait espéré : ils montrèrent le plus grand zèle à embrasser la vertu, à changer, pour la liberté, leur manière de vivre, aussi facilement qu'on change d'habit. Mais les plus âgés, qui, vieillis dans la corruption, étaient comme des esclaves fugitifs qu'on veut ramener à leurs maîtres, frémirent au seul nom de Lycurgue : ils reprenaient Agis avec humeur lorsqu'il venait déplorer l'état présent de Sparte et qu'il regrettait son ancienne dignité. Trois seulement, Lysandre, fils de Lybis[1]; Mandroclidas, fils d'Ecphanès, et Agésilas, approuvèrent son dessein, et l'excitèrent à suivre cette louable ambition de réformes. Lysandre était de tous les Spratiates celui qui avait le plus de considération; Mandroclidas, qui joignait à beaucoup de prudence et d'adresse une grande audace, était le plus habile des Grecs à conduire une affaire; Agésilas, oncle du roi, possédait le talent de la parole, mais il était faible et fort attaché à ses richesses. Il fut vivement aiguillonné par son fils Hippomédon, qui s'était fait une grande réputation dans les armées, et à qui l'affection que lui portaient

[1] Pausanias, liv. III, c. VI, le dit fils d'un autre Lysandre, et petit-fils d'Aristocratès.

les jeunes gens donnait un grand crédit. Mais le véritable motif d'Agésilas, pour entrer dans les vues d'Agis, fut l'espoir que le changement qu'on projetait dans le gouvernement le déchargerait des dettes immenses qu'il avait contractées.

VIII. Dès qu'Agis l'eut mis dans son parti, il entreprit, avec son secours, de gagner sa mère, sœur d'Agésilas : la multitude de ses esclaves, le grand nombre de ses amis et de ses débiteurs, donnaient à cette femme beaucoup d'autorité dans la ville et une grande influence sur les affaires. Frappée d'étonnement à la première ouverture qu'il lui en fit, et n'attribuant qu'à sa jeunesse un pareil projet, elle s'efforça de l'en détourner en lui représentant que cette réforme n'était ni possible ni utile. Mais après qu'Agésilas lui eut fait connaître la beauté de cette entreprise et la facilité du succès, le roi revint à la charge et la conjura de sacrifier ses richesses à la gloire de son fils. « Jamais, lui dit-il, mes richesses ne pourront égaler « celles des autres rois. Les domestiques mêmes des satrapes, « les esclaves des intendants de Ptolémée et de Séleucus, possèdent plus de biens que n'en eurent tous les rois de Sparte « ensemble. Si par ma tempérance, ma frugalité et ma gran- « deur d'âme, je parviens à surpasser leur opulence, à réta- « blir parmi mes concitoyens l'égalité et la communauté des « biens, j'obtiendrai, à juste titre, la réputation et la gloire « d'un grand roi. » Sa mère et les femmes qui lui étaient attachées, persuadées par ses discours, partagèrent tellement l'ambition de ce jeune prince, que, remplies d'un subit enthousiasme pour la vertu, elles l'encouragèrent à hâter l'exécution de son projet ; elles appelèrent leurs amis et les exhortèrent à seconder les vues du roi ; elles parlèrent même aux autres Lacédémoniennes, sachant que les Spartiates avaient toujours eu beaucoup de déférence pour leurs femmes et leur laissaient dans les affaires publiques plus d'autorité qu'ils n'en avaient eux-mêmes dans l'intérieur de leur famille.

IX. La plus grande partie des richesses de Sparte était alors entre les mains des femmes ; et de là vinrent les plus grandes

difficultés qu'Agis eut à essuyer. La réforme qu'il voulait introduire allait les priver, non-seulement de ces délices où l'ignorance des vrais biens leur faisait placer le bonheur, mais encore du pouvoir et des honneurs qu'elles devaient à leurs richesses. Opposant donc au dessein d'Agis la plus vive résistance, elles allèrent trouver Léonidas, et l'engagèrent à profiter de l'ascendant que lui donnait son âge, pour réprimer ce jeune prince et arrêter l'exécution de ses projets. Léonidas ne demandait pas mieux que de favoriser les riches; mais la crainte du peuple, qui désirait ce changement, l'empêcha de se déclarer : il se contenta d'intriguer en secret, pour traverser et faire avorter ses desseins. Il parlait aux magistrats; il calomniait Agis; il l'accusait d'offrir aux pauvres les biens des riches, comme le prix de la tyrannie à laquelle il aspirait; et de vouloir, par un nouveau partage des terres et par l'abolition des dettes, non donner des citoyens à Lacédémone, mais acheter des satellites pour lui-même.

X. Cependant Agis, ayant réussi à faire nommer éphore Lysandre, présenta sur-le-champ au sénat une ordonnance dont les principaux articles étaient l'abolition générale des dettes; un nouveau partage des terres, qui, depuis la vallée de Pallène jusqu'au mont Taygète et aux villes de Malée et de Sellasie, seraient divisées en quatre mille cinq cents parts; qu'au delà de ces limites, on ferait des autres terres quinze mille portions, qui seraient distribuées aux Lacédémoniens du voisinage qui seraient en état de porter les armes; que les terres placées entre ces limites formeraient le partage des Spartiates naturels, dont le nombre serait rempli par les voisins et les étrangers qui, ayant reçu une éducation honnête, seraient à la fleur de l'âge et bien faits de leur personne; qu'on les distribuerait en quinze tables, dont les unes seraient de quatre cents, et les autres de deux cents convives qui suivraient la même discipline que les anciens Spartiates. Cette ordonnance avait été rédigée par écrit; mais tous les

sénateurs étant partagés sur son acceptation, Lysandre convoqua l'assemblée du peuple ; il y parla avec beaucoup de force ; et, de leur côté, Mandroclidas et Agésilas conjurèrent leurs concitoyens de ne pas souffrir qu'un petit nombre d'hommes, dont le luxe insultait à leur misère, foulât aux pieds la dignité de Sparte. Ils leur rappelaient d'anciens oracles qui avertissaient les Spartiates de se garantir de l'avarice, comme d'un fléau qui causerait leur ruine ; ils en citaient d'autres nouvellement rendus par la déesse Pasiphaé, qui avait à Thalames un temple et un oracle singulièrement révérés. Pasiphaé, suivant quelques auteurs, fut une des Atlantides, qui eut de Jupiter un fils appelé Ammon. D'autres prétendent que c'était la même que Cassandre, fille de Priam, qui mourut à Thalames, et à qui l'on donna le nom de Pasiphaé, parce qu'elle rendait ses oracles à tous ceux qui venaient la consulter. Phylarque assure que cette déesse était Daphné, fille d'Amyclas, qui, s'étant dérobée aux poursuites d'Apollon, fut changée en laurier, et que ce dieu l'honora du don de prophétie. Ils leur disaient donc que les oracles de Daphné ordonnaient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité que les lois de Lycurgue leur avaient prescrite.

XI. Agis venant par-dessus les autres, et s'avançant au milieu de l'assemblée, dit, en peu de mots, qu'il allait fournir le plus fort contingent à la constitution qu'il allait rétablir. « Je vais mettre en commun, continua-t-il, toutes mes pos-« sessions, tant en terres labourables qu'en pâturages, qui « forment des fonds très-considérables ; j'y ajoute six cents « talents d'argent monnaie [1]. Ma mère et mon aïeule suivront « mon exemple, ainsi que mes parents et mes amis, qui sont « les plus riches des Spartiates. » Le peuple admira la magnanimité de ce jeune prince et fut ravi de voir enfin, après trois cents ans, un roi digne de Sparte. Ce fut alors que Léonidas s'éleva contre Agis avec plus de force ; il sentait qu'obligé de faire le même sacrifice que lui, il n'en rempor-

[1] Trois millions de notre monnaie.

terait pas de ses concitoyens la même reconnaissance, et que tous mettant également leurs biens en commun, celui-là seul en retirerait tout l'honneur, qui en aurait donné le premier l'exemple. Il demanda donc à Agis s'il croyait que Lycurgue eût été un homme juste et zélé pour le bien public. « Assurément, lui répondit Agis. — Eh bien ! reprit Léoni-« das, où avez-vous vu que Lycurgue ait ordonné l'abolition « des dettes, ou qu'il ait donné le rang de citoyens à des « étrangers, lui qui ne connut, pour Sparte, d'autre moyen « de conserver sa constitution dans toute sa pureté, que d'en « exclure absolument les étrangers ? — Je ne m'étonne pas, « repartit Agis, que Léonidas, qui, élevé dans des contrées étran-« gères, s'est marié à la fille d'un satrape, ne connaisse pas « Lycurgue ; qu'il ignore que ce législateur bannit de Sparte, « avec l'or et l'argent, les emprunts et les dettes ; qu'il n'ex-« cluait que les étrangers qui refusaient d'adopter les insti-« tutions et les mœurs qu'il donnait à sa ville. Voilà ceux « qu'il en chassait, non par haine pour leurs personnes, mais « par la crainte qu'il avait qu'en se mêlant avec les citoyens, « ils ne leur inspirassent, par leur conduite et par leur ma-« nière de vivre, l'amour des richesses, du luxe et des dé-« lices. Terpandre, Thalétas et Phérécyde, tous étrangers, « mais dont les poésies et les écrits philosophiques consa-« craient les mêmes principes que les lois de Lycurgue, « n'ont-ils pas été singulièrement honorés à Lacédémone ? « Mais vous-même, ajouta-t-il, ne louez-vous pas l'éphore « Ecprepès, qui coupa, d'un coup de hache, les deux nou-« velles cordes que le musicien Phrynis avait ajoutées à la « lyre ? N'approuvez-vous pas ceux qui en agirent de même « avec le musicien Timothée ? Et vous me blâmez de vouloir « bannir de Sparte le luxe, les délices et les superfluités ! « Mais ceux dont vous louez la conduite, qu'ont-ils voulu « autre chose, en retranchant de la musique ce qu'elle avait « de trop brillant et de trop recherché, que de prévenir la « corruption qui aurait pu se glisser dans les mœurs publi-

« ques et corrompre la ville, en y introduisant l'inégalité, « en troublant l'harmonie qui régnait entre les citoyens? »

XII. Dès ce moment, le peuple se déclara pour Agis; et les riches s'attachèrent à Léonidas, qu'ils prièrent de ne pas les abandonner. Ils firent aussi tant d'instances auprès des sénateurs, à qui le droit d'initiative donnait une grande autorité, que l'ordonnance fut rejetée par le sénat, à la majorité d'une seule voix. Lysandre, qui n'était pas encore sorti de sa charge d'éphore, attaqua Léonidas en justice, d'après une loi qui défendait à tout descendant d'Hercule d'avoir des enfants d'une femme étrangère, et qui prononçait la peine de mort contre tout citoyen qui sortait de Sparte pour aller s'établir dans un autre pays. Il fit répandre cette imputation contre Léonidas par des gens affidés; et lui-même, avec les autres éphores, il observa le signe du ciel. Voici comment se fait cette observation. Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit très-claire, mais sans lune; et, assis dans un lieu découvert, ils observent le ciel en silence. S'ils voient une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, ils jugent que leurs rois se sont rendus coupables de quelque grand crime envers la divinité et ils les suspendent de la royauté, jusqu'à ce qu'il soit venu de Delphes ou d'Olympie un oracle qui leur en fasse rendre l'exercice. Lysandre déclara qu'il avait vu ce signe et mit Léonidas en jugement; il produisit des témoins qui déposèrent qu'il avait épousé une femme d'Asie, qu'un lieutenant de Séleucus, chez qui il était logé, lui avait donnée, et dont il avait eu deux enfants; que depuis, devenu odieux et insupportable à cette femme, il était revenu, quoique à regret, dans sa patrie, et avait envahi le trône, qui se trouvait alors sans successeur légitime. En même temps il engagea Cléombrote, gendre de Léonidas et de la race royale, à demander la couronne. Léonidas, effrayé de cette procédure, se réfugia, en suppliant, dans le temple de Minerve Chalciœcos; et sa fille, se séparant en cette occasion de Cléombrote, se rendit suppliante avec son père. Léonidas, ajourné à comparaître et

ne s'étant pas présenté, fut déposé par contumace, et l'on investit Cléombrote de la royauté.

XIII. Cependant le temps de l'éphorat de Lysandre étant expiré, il sortit de charge; les éphores qui lui succédèrent ayant admis la supplication de Léonidas, le relevèrent de la déchéance du trône et mirent en jugement Mandroclidas et Lysandre, pour avoir, au mépris des lois, ordonné l'abolition des dettes et le partage des terres. Les deux accusés, se voyant en danger d'être condamnés, persuadèrent aux deux rois de s'unir d'intérêt ensemble et de ne tenir aucun compte des ordonnances des éphores. « Ces magistrats, leur disaient-« ils, n'ont de force que par la mésintelligence des rois; ils « fortifient de leurs suffrages celui des deux qui, proposant « l'avis le plus utile, trouve l'autre opposé à ce qu'il veut faire « lui-même pour le bien public. Mais quand les deux rois « n'ont qu'une volonté, leur pouvoir est insurmontable; et « leur résister, c'est violer les lois. Les éphores n'ont d'autre « droit que de se porter pour arbitres et pour conciliateurs de « leurs différends, et non de se mêler de leur conduite quand « ils sont d'accord. » Les deux rois, persuadés par ce raisonnement, se rendent sur la place publique accompagnés de de leurs amis, font lever les éphores de leurs siéges et les remplacent par d'autres, au nombre desquels était Agésilas. Ils arment un grand nombre de jeunes gens, mettent les prisonniers en liberté et font trembler à leur tour leurs ennemis, qui s'attendaient à être massacrés. Cependant il ne périt personne; au contraire, Agis ayant su qu'Agésilas avait envoyé des gens sur le chemin de Tégée pour tuer Léonidas qui se réfugiait dans cette ville, fit partir des hommes, sur la fidélité desquels il pouvait compter, qui escortèrent Léonidas et le conduisirent en sûreté jusqu'à Tégée.

XIV. L'entreprise d'Agis marchait ainsi vers son entière exécution, sans résistance et sans obstacle, lorsqu'un seul homme, Agésilas, renversa, ruina tous ses projets et corrompit par la plus honteuse passion, l'avarice, l'institution la

plus belle et la plus digne de Sparte. Comme il possédait les plus considérables et les meilleures terres du pays ; qu'il était d'ailleurs chargé de dettes, et qu'il n'avait ni le moyen de les payer, ni la volonté d'abandonner ses terres, il représenta à Agis que vouloir faire marcher ensemble les deux opérations, ce serait causer dans la ville de trop grands changements ; qu'en gagnant d'abord les possesseurs des biens-fonds par l'abolition des dettes, il les trouverait plus disposés à souffrir sans se plaindre le partage des terres. Lysandre lui-même, trompé par Agésilas, approuva ce conseil ; et sur-le-champ on porta dans la place publique toutes les obligations que les créanciers avaient dans leurs mains, et que les Lacédémoniens appellent *claria ;* on en fit un monceau, et on y mit le feu. Quand les banquiers et les riches virent la flamme s'élever dans les airs, ils se retirèrent très-affligés ; et Agésilas, insultant à leur malheur, dit qu'il n'avait jamais vu de feu si brillant, ni de flamme plus claire.

XV. Le peuple demanda qu'on procédât tout de suite au partage des terres ; et les deux rois en avaient déjà donné l'ordre : mais Agésilas, trouvant toujours quelques prétextes pour en retarder l'exécution, parvint à la différer jusqu'au temps où Agis fut obligé de conduire aux Achéens le secours de troupes que Lacédémone devait leur fournir comme à leurs alliés. Car les Étoliens menaçaient d'entrer, par la Mégaride[1], dans le Péloponèse ; et Aratus, préteur des Achéens, avait déjà mis une armée sur pied, pour s'opposer à leur marche. En même temps il avait écrit aux éphores, qui, sur-le-champ, firent partir Agis ; ce prince ne demandait pas mieux, étant doublement animé et par son ambition naturelle et par la bonne volonté de ses soldats. C'étaient pour la plupart des jeunes gens pauvres, qui, n'ayant plus à craindre de se voir poursuivis pour leurs dettes, et espérant qu'au retour de cette

[1] Polybe, liv. II, p. 181, dit que les Mégariens s'étaient retirés de l'alliance des Macédoniens pour se joindre aux Achéens, après qu'Aratus se fut emparé de Corinthe, la deuxième année de la cent trente-quatrième olympiade.

expédition ils verraient s'effectuer le partage des terres, se montraient disposés à seconder merveilleusement leur roi : ils faisaient l'admiration des villes qui les voyaient traverser paisiblement, sans aucun dégât, et presque sans bruit, tout le Péloponèse. Les Grecs se demandaient entre eux, avec étonnement, quelle devait être la discipline des armées de Sparte, lorsqu'elles marchaient sous les ordres d'un Agésilas, d'un Lysandre, ou de l'ancien Léonidas, puisque celle que commandait Agis montrait tant de respect et de crainte pour un chef plus jeune qu'aucun de ses soldats. Il est vrai que ce jeune prince se faisait honneur de sa simplicité et de son amour pour le travail; qu'il n'était ni mieux vêtu ni plus richement armé que le dernier soldat; et cette modestie lui attirait l'admiration et l'amour des peuples : mais le changement qu'il venait de faire dans la constitution de Sparte avait déplu aux riches des autres pays, qui craignaient que l'exemple de cette innovation n'entraînât toutes les villes de la Grèce. Agis ayant joint Aratus près de Corinthe, pendant qu'il délibérait s'il livrerait la bataille, et quelle disposition il donnerait à l'armée; Agis lui montra la plus grande ardeur, et une audace sans emportement et réglée par la raison. Il lui dit qu'il croyait la bataille nécessaire, afin de ne pas laisser la guerre forcer les portes du Péloponèse. « Mais, ajouta-t-il, je « ferai ce qu'Aratus aura décidé : outre qu'il a sur moi la « supériorité de l'âge, il est général des Achéens, et je ne suis « pas venu pour les commander, mais pour les secourir en « partageant leurs dangers. » Baton de Sinope prétend qu'Agis refusa de combattre, quoique Aratus le voulût. Sans doute que cet écrivain n'a pas lu les *Mémoires* d'Aratus, où ce général dit, pour sa justification, que les laboureurs ayant déjà recueilli et renfermé tous leurs grains, il avait mieux aimé laisser les ennemis entrer dans le Péloponèse, que tout mettre au hasard d'une bataille. Aratus ayant pris la résolution de ne pas combattre, congédia ses alliés, après leur avoir donné les éloges qu'ils méritaient.

XVI. Agis se retira, emportant l'estime et l'admiration générales, et rentra dans Sparte, qu'il trouva dans le trouble et le désordre d'une nouvelle révolution. Agésilas, qui était toujours éphore, délivré de la crainte qui le rendait auparavant si bas, ne rougit plus d'aucun crime qui pouvait lui procurer de l'argent. Il ajouta un treizième mois à l'année, quoique la période des temps ne l'exigeât pas, et même contre l'ordre des révolutions célestes, pour faire payer les impôts à raison de treize mois. La crainte du ressentiment de ceux que blessait cette injustice, et la haine générale dont il devint l'objet, le déterminèrent à prendre des satellites, dont il se faisait escorter quand il allait au sénat. Des deux rois, il n'avait pour l'un [1] que du mépris: et l'autre [2], il voulait faire croire que s'il lui conservait quelques égards, c'était moins pour sa dignité qu'à cause de la parenté qui les unissait. Le bruit qu'il fit répandre qu'il serait continué dans la charge d'éphore l'année suivante ayant fait sentir à ses ennemis tout le danger qui les menaçait, ils se liguèrent promptement ensemble et ramenèrent publiquement de Tégée Léonidas, pour le remettre sur le trône. Le peuple vit avec plaisir ce nouveau changement, irrité d'avoir été dupe dans le partage des terres qu'on lui avait promis. Agésilas dut la vie à son fils Hippomédon, qui, généralement aimé pour sa valeur, obtint, par ses prières, la liberté d'emmener son père hors de la ville. Des deux rois, Agis se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos, et Cléombrote dans celui de Neptune. C'était surtout à ce dernier qu'en voulait Léonidas; car, laissant Agis pour le moment, il alla d'abord à Cléombrote, suivi d'une troupe de soldats, et lui reprocha, d'un ton plein de colère, que, sans respect pour sa qualité de beau-père, il s'était déclaré contre lui, l'avait privé du trône et chassé de sa patrie.

XVII. Cléombrote, qui n'avait rien à répondre pour sa justification, se tenait assis en silence et dans une grande perplexité. Chélonis, sa femme, fille de Léonidas, avait aupara-

[1] Cléombrote. — [2] Agis.

vant partagé le sort injuste que son père éprouvait; et, se séparant de Cléombrote lorsqu'il usurpait le trône, elle avait consolé Léonidas dans son infortune et s'était rendue suppliante avec lui; elle l'avait même suivi dans son exil, toujours affligée et conservant toujours du ressentiment contre Cléombrote: changeant alors avec la fortune, elle alla s'asseoir auprès de son mari dans la posture d'une suppliante, le tenant étroitement serré dans ses bras et ayant à ses pieds ses deux enfants, l'un à sa gauche et l'autre à sa droite. Tous les spectateurs admiraient la vertu et la tendresse de cette femme; ils ne purent retenir leurs larmes, lorsque, montrant à Léonidas ses habits de deuil et ses cheveux épars: « Mon « père, lui dit-elle, ce n'est point ma pitié pour Cléombrote « qui m'a fait prendre ces vêtements lugubres et ce maintien « si triste: c'est toujours le même deuil que je pris dans vos « malheurs et dans votre exil, et que je n'ai cessé depuis de « porter et d'entretenir en moi. Faut-il que, lorsque vain« queur de vos ennemis vous régnez paisiblement à Sparte, « je sois réduite à vieillir dans l'infortune? Où puis-je prendre « des vêtements magnifiques et convenables à mon rang, « quand je vois l'époux que vous me donnâtes dans ma jeu« nesse prêt à périr par vos mains? S'il ne peut vous toucher, « s'il ne peut vous fléchir par les larmes de sa femme et de « ses enfants, il sera puni des mauvais conseils qu'il a suivis « plus cruellement que vous ne le voudriez vous-même, puis« qu'il verra mourir avant lui une épouse qu'il chérit avec « tant de tendresse. Comment oserais-je paraître devant les « autres femmes de Sparte, après que mes prières n'auront « pu ni toucher mon mari sur le sort de mon père, ni inté« resser mon père en faveur de mon mari; et que, comme « femme ou comme fille, je n'aurai éprouvé de ma famille « que l'infortune et le mépris? Les motifs spécieux d'excuse « que mon mari eût pu avoir, je les lui ai ravis en me joignant « à vous; et ma conduite a déposé contre la sienne. Mais « vous, aujourd'hui, vous faites son apologie, en déclarant

« que la royauté est un bien si grand et si désirable, que,
« pour se l'assurer, on peut avec justice faire périr ses gendres
« et compter pour rien ses enfants. »

XVIII. Chélonis, en finissant ces tristes plaintes, appuya son visage sur la tête de Cléombrote et tourna vers les assistants ses yeux abattus par la douleur et flétris par les larmes. Léonidas, après avoir délibéré avec ses amis, ordonne à Cléombrote de se lever et de fuir promptement ; il conjure sa fille de rester et de ne pas abandonner un père qui n'avait pu refuser à sa tendresse pour elle la vie de son mari ; mais il ne put rien gagner sur elle : dès que son mari fut levé, elle lui remit un de ses enfants, prit l'autre dans ses bras, et, après avoir fait sa prière devant l'autel du dieu, elle le suivit en exil. Si Cléombrote n'eût eu le cœur corrompu par l'amour d'une fausse gloire, un exil que partageait une femme si vertueuse lui eût paru plus heureux que la royauté.

XIX. Léonidas n'eut pas plus tôt chassé Cléombrote et déposé les premiers éphores, pour leur en substituer de nouveaux, qu'il tendit des piéges à Agis. Il voulut d'abord lui persuader de sortir du temple où il s'était réfugié et de venir partager avec lui le trône ; il lui promettait le pardon de la part de ses concitoyens, qui savaient qu'Agésilas avait abusé de sa jeunesse et de son amour pour la gloire. Agis, à qui ses intentions étaient suspectes, restant toujours dans son asile, Léonidas renonça à l'espoir de l'attirer dans le piége par ses belles promesses. Ampharès, Démocharès et Arcésilas allaient souvent voir le jeune roi et s'entretenir avec lui ; quelquefois même ils le menaient du temple aux étuves, et, après qu'il s'était baigné, ils le reconduisaient au temple : ils étaient tous trois ses intimes amis. Ampharès avait, depuis peu, emprunté d'Agésistrate des meubles et des vases précieux ; et, pour se dispenser de les rendre, il conçut le dessein de trahir le roi, sa mère et son aïeule. On assure que ce fut lui qui se prêta le plus aux intrigues de Léonidas et qui irrita contre Agis les éphores, au nombre desquels il était. Ce prince,

comme on vient de le dire, se tenait toujours dans le temple et n'en sortait que pour aller quelquefois aux étuves ; c'est dans un de ces moments qu'ils résolurent de le surprendre hors du temple. Un jour qu'il revenait du bain, ils vont au-devant de lui, le saluent et marchent à ses côtés, en parlant et badinant avec lui, comme ils avaient coutume de faire avec un jeune prince qui était leur ami. Le chemin qu'ils tenaient avait un détour qui menait à la prison ; quand ils y furent arrivés, Ampharès, en vertu de sa charge, mit la main sur Agis, en lui disant : « Agis, je vous mène aux éphores, pour y rendre « compte de votre administration politique. » Démocharès, qui était grand et fort, lui jette son manteau autour du cou et l'entraîne, pendant que d'autres, comme ils en étaient convenus, le poussaient par derrière. Il ne se trouva personne dans ce lieu désert pour secourir Agis, et ils le jetèrent dans la prison où Léonidas arriva sur-le-champ avec une troupe de soldats mercenaires qu'il plaça en dehors autour de la prison.

XX. Les éphores ne tardèrent pas à s'y rendre ; ils convoquèrent sur-le-champ ceux des sénateurs qui pensaient comme eux, et qui, prenant les apparences des formes judiciaires, ordonnèrent à Agis de se justifier sur les changements qu'il avait introduits dans le gouvernement. Le jeune prince s'étant mis à rire de leur dissimulation, Ampharès lui déclara qu'il aurait bientôt sujet de pleurer et qu'il allait être puni de sa témérité. Un autre des éphores, comme s'il eût voulu le favoriser et lui ouvrir une voie d'éviter la condamnation, lui demanda si, dans tout ce qu'il avait fait, il n'avait pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. « Je n'ai été contraint par « personne, lui répondit Agis ; jaloux d'imiter Lycurgue, j'ai « voulu rétablir les institutions de ce législateur. — Mais, « reprit l'éphore, ne vous repentez-vous pas de ce que vous « avez fait ? — Quand je devrais souffrir les plus cruels sup- « plices, répliqua ce jeune prince, je ne me repentirais ja- « mais d'avoir conçu la plus belle des entreprises. » Ils le condamnèrent donc à mort et ordonnèrent aux exécuteurs de

le conduire dans la chambre de la prison appelée la Décade; c'est là qu'on étrangle ceux qui ont été condamnés à mort. Démocharès, voyant que les exécuteurs n'osaient mettre la main sur lui et que les soldats mercenaires, eux-mêmes, refusaient de se prêter à une injustice si contraire aux lois, en portant leurs mains sur la personne du roi; Démocharès, dis-je, après les avoir menacés et accablés d'injures, traîna lui-même Agis dans la chambre des exécutions. Déjà le peuple, instruit qu'on avait arrêté Agis, se portait en tumulte, avec des flambeaux, aux portes de la prison; sa mère et son aïeule y étaient accourues, demandant à grands cris qu'on accordât au moins au roi de Sparte d'être entendu et jugé par ses concitoyens. Ils hâtèrent donc sa mort, de peur que la foule venant à augmenter, ne leur enlevât Agis à la faveur de la nuit. Ce prince, en allant au lieu du supplice, vit un des exécuteurs qui, touché de son infortune, versait des larmes. « Mon ami, lui dit Agis, cesse de pleurer; en souffrant, au « mépris des lois, une mort si injuste, je suis plus heureux « que ceux qui m'y condamnent. » En disant ces mots, il présenta de lui-même son cou au fatal cordon [1].

XXI. Ampharès sortit aussitôt à la porte de la prison; et Agésistrate s'étant jetée à ses pieds, comme il avait toujours vécu avec elle dans une étroite liaison, il la releva, en lui disant qu'on n'userait point de violence et qu'on ne se porterait à aucune extrémité contre Agis; il ajouta qu'elle était libre, si elle le voulait, d'entrer auprès de son fils. Elle demanda qu'on permît à sa mère de l'y suivre; Ampharès lui répondit que rien ne s'y opposait; et, les ayant fait entrer toutes deux, il ordonna qu'on fermât les portes. Il livra d'abord à l'exécuteur Archidamie, l'aïeule d'Agis, qui, déjà très-avancée en âge, avait vieilli dans la considération et l'estime de ses con-

[1] Suivant Pausanias, liv. VIII, c. x, Agis mourut dans une expédition qu'il fit contre Mégalopolis, après que Lydiade se fut démis de la tyrannie de cette ville, et qu'il l'eut associée à la ligue des Achéens. Si le récit de cet écrivain était vrai, la cause de sa mort rapportée par Plutarque serait bien fausse. Il faut convenir cependant que son opinion est le plus généralement suivie

citoyens. Quand elle eut expiré, il fit entrer Agésistrate dans la chambre, où elle vit son fils étendu par terre et sa mère encore attachée au cordon. Elle aida les exécuteurs à la détacher, et, après l'avoir étendue auprès de son fils, elle l'enveloppa et la couvrit avec soin. Ensuite, se jetant sur le corps de son fils et le baisant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-elle, « c'est l'excès de ta modestie, de ta douceur et de ton huma- « nité, qui a causé ta perte et la nôtre. » Ampharès, qui de la porte entendait et voyait tout, entra dans la chambre et dit avec emportement à Agésistrate : « Puisque vous avez eu les « mêmes sentiments que votre fils, vous subirez le même « châtiment. » Agésistrate s'étant levée pour aller au-devant du cordon : « Puisse du moins, dit-elle, cette injustice être « utile à Sparte ! »

XXII. Quand le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville et qu'on eut emporté hors de la prison le corps d'Agis avec ceux de sa mère et de son aïeule, la frayeur ne fut pas assez forte pour empêcher les Spartiates de faire éclater toute la douleur que leur causaient ces horribles cruautés, et la haine qu'elles leur inspiraient contre Ampharès et Léonidas. Ils ne craignaient pas de dire hautement que, depuis l'établissement des Doriens dans le Péloponnèse, il ne s'était pas commis encore de crime aussi atroce et aussi impie que ces exécutions. Les ennemis mêmes, qui dans les combats se rencontraient devant les rois de Sparte, ne portaient pas facilement la main sur eux ; ils les évitaient plutôt, pénétrés de crainte et de respect pour la dignité de leur caractère. Aussi, dans le grand nombre de batailles livrées par les Lacédémoniens contre les Grecs, Cléombrote fut le seul de leurs rois qui, avant le règne de Philippe, périt à la bataille de Leuctres, d'un coup de javeline[1]. A la vérité, les Messéniens prétendent que Théopompe fut tué par Aristomène ; mais les Lacédémoniens soutiennent qu'il fut seulement blessé : les sentiments

[1] La deuxième année de la cent deuxième olympiade, avant J.-C. trois cent soixante-onze. C'est Cléombrote I.

sont partagés à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Agis est le premier des rois de Sparte que les éphores aient fait mourir, pour avoir formé un projet de changement dans l'état aussi grand en soi que convenable à la dignité de Sparte, et à un âge où les fautes mêmes que l'on commet sont facilement pardonnées. Encore Agis donna-t-il moins de sujet de plainte à ses ennemis qu'à ses amis eux-mêmes, pour avoir laissé vivre Léonidas, et avoir eu dans les autres magistrats une confiance qui trompa le plus vertueux et le plus doux des hommes.

CLÉOMÈNE.

XXIII. Après la mort d'Agis, Léonidas ne sut pas se rendre maître d'Archidamus, frère de ce prince, qui le prévint et prit la fuite; mais il arracha de la maison d'Agis sa femme Agiatis, avec un enfant dont elle était accouchée depuis peu, et la força d'épouser son fils Cléomène, qui n'était pas encore nubile : mais Léonidas voulait empêcher qu'elle ne fût mariée à un autre; car, outre qu'elle surpassait toutes les femmes de la Grèce par sa beauté, par sa grèce et par la sagesse de ses mœurs, elle avait hérité des biens immenses de son père Gylippe. Elle eut beau mettre tout en usage pour n'être pas forcée à ce mariage, ses prières furent inutiles. Obligée de céder et unie à Cléomène, elle conserva pour Léonidas une haine implacable, mais elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de tendresse envers son jeune mari, qui, dès le premier jour de leur union, l'avait aimée éperdument, et qui partageait même le souvenir et l'amitié qu'elle gardait à son premier mari. Aussi demandait-il souvent à sa femme le récit de tout ce qui s'était passé, et donnait-il la plus grande attention à tout ce qu'elle lui racontait des projets utiles qu'Agis avait conçus.

XXIV. Cléomène, né avec de l'ambition et de la grandeur d'âme, n'avait, par caractère, ni moins de tempérance, ni moins de simplicité qu'Agis; mais il lui manquait cette douceur et cette modestie que ce prince avait en quelque sorte portées jusqu'à l'excès. Il se mêlait à ses bonnes qualités na-

turelles un aiguillon de colère, une ardeur impétueuse qui l'entraînaient vers tout ce qui lui paraissait honnête. Rien ne lui semblait plus beau que de voir ses concitoyens se soumettre volontairement à son autorité : mais il croyait aussi qu'il était beau de forcer leur résistance et de leur faire embrasser malgré eux ce qui leur était le plus utile. Il était mécontent de voir dans Sparte les citoyens amollis par l'oisiveté et par les plaisirs ; le roi, abandonnant tout soin des affaires, se borner à n'être pas troublé dans la jouissance des délices et des voluptés ; les intérêts du public entièrement négligés, et chaque particulier attirant à soi tout le profit qu'il pouvait faire. L'exemple d'Agis montrait ce qu'il y avait à craindre à vouloir seulement parler d'exercer les jeunes gens, de les former à la tempérance, à l'égalité, à la patience dans les maux. Cléomène avait eu, dit-on, dans sa première jeunesse, quelque teinture de philosophie, lorsque Sphérus du Borysthène passa quelque temps à Lacédémone et mit ses soins à instruire les plus jeunes des Spartiates, et ceux qui étaient déjà dans l'adolescence. Sphérus avait été un des disciples les plus distingués de Zénon de Citium. Le caractère mâle qu'il remarqua dans Cléomène lui inspira de l'affection pour ce jeune homme, et il se plut à enflammer encore le désir de gloire qui lui était naturel. On demandait à l'ancien Léonidas ce qu'il pensait du poëte Tyrtée : « Je le crois propre, répondit-il, à inspirer de « l'ardeur aux jeunes gens. Ses poésies les pénètrent d'un « sentiment si vif d'enthousiasme, que dans les combats ils « affrontent sans ménagement les plus grands dangers. » Ainsi la philosophie stoïcienne a cela de dangereux, qu'elle porte à la témérité les âmes grandes et généreuses ; mais quand elle trouve un caractère doux et modéré, elle y produit tout ce qu'elle a de meilleurs fruits.

XXV. Cléomène, en succédant à son père qui venait de mourir, vit tous les Spartiates plongés dans la corruption ; les riches, esclaves de l'avarice et de la volupté, sacrifiaient à leurs passions l'intérêt public ; le peuple, pressé par la misère,

se portait mollement à la guerre et avait perdu jusqu'à l'ambition de bien élever ses enfants. Le roi lui-même n'en avait que le vain titre ; et tout le pouvoir était entre les mains des éphores. Aussi, à peine fut-il sur le trône, qu'il eut la pensée de changer le gouvernement. Il avait un ami, nommé Xénarès, de qui il avait été tendrement aimé ; les Lacédémoniens donnent à cette amitié le nom d'inspiration divine. Il lui demanda, pour le sonder, comment Agis s'était conduit sur le trône ; de quels moyens et de quelles personnes il s'était servi dans la route qu'il avait suivie. Xénarès prit d'abord plaisir à se rappeler tout ce qui s'était passé à cette occasion et à le lui raconter en détail : mais quand il vit Cléomène se passionner et s'enflammer pour les changements qu'Agis avait voulu faire et lui en demander souvent le récit, alors il le reprit tout en colère et traita ses projets de folie ; et, comme il ne put l'en détourner, il se sépara de lui et ne voulut plus ni le voir, ni lui parler. Cependant il ne fit connaître à personne le sujet de leur rupture et se contenta de dire que le roi le savait bien. Cléomène, rebuté par Xénarès et persuadé que tous les Spartiates étaient dans les mêmes dispositions, résolut d'exécuter seul son projet ; et, croyant que la guerre lui serait plus favorable que la paix pour opérer un changement dans l'état, il engagea la ville à rompre avec les Achéens, qui lui avaient donné des prétextes de se plaindre.

XXVI. Aratus, qui avait sur ce peuple la plus grande autorité, avait voulu, dès le commencement de son administration, former une ligne commune de tous les peuples du Péloponnèse. C'était l'unique but de ses fréquentes expéditions et de toute sa conduite politique pendant la paix : il regardait cette ligue comme le seul moyen de n'avoir rien à craindre des ennemis du dehors. Déjà les autres peuples s'étaient unis aux Achéens ; il ne restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens et la portion de l'Arcadie qui était attachée à Lacédémone. Aratus donc, aussitôt après la mort de Léonidas, attaqua les Arcadiens, et fit surtout le dégât dans les terres de ceux qui

confinaient aux Achéens[1], voulant tâter par là les Lacédémoniens et méprisant d'ailleurs la jeunesse et l'inexpérience de leur roi. Les éphores envoyèrent ce prince se saisir du temple de Minerve, qui est près de Belbine. Ce temple est une entrée de la Laconie, et il faisait alors le sujet d'une contestation entre les Spartiates et les Mégalopolitains. Cléomène s'en rendit maître et le fortifia. Aratus, sans en porter aucune plainte, décampa dans la nuit pour aller attaquer les Tégéates et les Orchoméniens; mais les traîtres qui devaient lui livrer ces deux villes ayant été retenus par la crainte, Aratus se retira, persuadé qu'il avait dérobé sa marche aux ennemis. Mais Cléomène lui écrivit le lendemain avec l'air de l'amitié et lui demanda, d'un ton d'ironie, où il avait mené ses troupes la nuit dernière. Aratus lui répondit qu'ayant su qu'il allait fortifier Belbine, il avait voulu s'y opposer. « Je ne doute pas, « lui écrivit de nouveau Cléomène, de la vérité de ce que « vous me dites; mais si ma question n'est pas indiscrète, « faites-moi le plaisir de me dire pourquoi cette quantité de « flambeaux et d'échelles dont vous étiez suivi. » Aratus, n'ayant pu s'empêcher de rire de cette plaisanterie, demanda ce que c'était que ce jeune homme. « Si vous voulez entre-« prendre quelque chose contre les Lacédémoniens, lui ré-« pondit Démocratès le Spartiate, qui était banni de son pays, « je vous conseille de vous hâter, avant que les ergots ne « soient venus à ce jeune coq. »

XXVII. Peu de temps après, Cléomène, étant campé dans l'Arcadie avec un corps peu nombreux de cavalerie et trois cents hommes de pied, les éphores, qui craignaient la guerre, lui envoyèrent l'ordre de se retirer. Il se fut à peine éloigné, qu'Aratus s'étant rendu maître de Caphyes[2], les éphores firent

[1] Il résulte de ce récit qu'Aratus fut l'agresseur; mais Polybe, dont l'autorité est d'un grand poids dans le récit de ces événements, dont il était presque contemporain, assure au contraire, liv. II, p. 184, que Cléomène fit le premier des actes d'hostilité, et que les Achéens ne prirent les armes que pour se défendre

[2] Dans l'Arcadie, près d'Orcomène du Péloponnèse, qu'il ne faut pas confondre avec l'Orchomène de Béotie.

aussitôt porter un ordre contraire à Cléomène, qui s'empara de Méthydrium[1] et courut toute l'Argolide. Les Achéens, qui s'étaient mis en marche avec vingt mille hommes de pied et mille chevaux, commandés par Aristomachus, rencontrèrent, près de Pallantium[2]. Cléomène, qui leur présenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de son audace, ne permit pas au général de risquer le combat; et il se retira, accablé de reproches par les Achéens, méprisé, bafoué même par les Lacédémoniens, qui n'étaient pas en tout cinq mille hommes. Cléomène, dont cette retraite releva le courage, en prit plus de confiance et de hardiesse auprès de ses concitoyens. Il leur rappela ce mot d'un de leurs anciens rois, qui disait que les Lacédémoniens ne demandaient pas en quel nombre étaient leurs ennemis, mais seulement où ils étaient. Depuis, les Éléens ayant été attaqués par les Achéens, Cléomène, qui marchait à leur secours, rencontra, près du mont Lycée[3], les Achéens qui revenaient de leur expédition : il tomba sur eux et leur causa une telle frayeur, qu'il mit l'armée entière en déroute, leur tua beaucoup de monde et fit un grand nombre de prisonniers. Le bruit même courut dans la Grèce qu'Aratus y avait péri; mais ce général, profitant, en homme habile, de cette circonstance et de la défaite même qu'il venait d'essuyer, tomba brusquement sur Mantinée avant qu'on pût en avoir le moindre soupçon, s'en empara et y mit garnison.

XXVIII. Les Lacédémoniens, découragés par ce revers[4], ne voulant plus suivre Cléomène à la guerre, il imagina de faire revenir de Messène Archidamus, frère d'Agis, à qui la couronne appartenait dans l'autre branche de la maison royale : il pensait que la puissance des éphores, ainsi contre-balancée par celle des deux rois qui rempliraient le trône, en serait

[1] L'une des villes dont la réunion formait la cité de Mégalopolis.

[2] Ville d'Arcadie, qui tirait son nom de Pallas, bisaïeul d'Évandre; ainsi il faut lire Pallanteum, comme dans Virgile, *Énéid.*, liv. VIII, v. 54.

[3] Montagne d'Arcadie.

[4] On ne voit pas pourquoi les Lacédémoniens pouvaient être abattus de ce léger revers, après la victoire complète qu'ils venaient de remporter sur les Achéens.

beaucoup plus faible. Mais ceux qui avaient fait périr Agis, informés du dessein de Cléomène, et craignant qu'Archidamus, revenu de son exil, ne vengeât la mort de son frère, allèrent secrètement au-devant de lui ; et ils l'eurent à peine introduit dans la ville qu'ils le mirent à mort, ou à l'insu de Cléomène, selon Phylarque, ou de son aveu et à l'instigation de ses amis, à qui il sacrifia ce malheureux prince. Il est certain que ce fut sur eux que retomba principalement l'odieux de ce crime, parce qu'ils passèrent pour avoir fait violence à Cléomène.

XXIX. Ce prince, toujours occupé du projet de changer le gouvernement, gagna les éphores à prix d'argent, pour faire ordonner une expédition qu'il commanderait lui-même. Il attira plusieurs autres citoyens à son parti, secondé par sa mère Cratésicléa, qui, pour servir son ambition, lui fournissait abondamment tout l'argent dont il avait besoin. On dit même que, malgré son peu d'inclination pour un second mariage, elle épousa pour l'intérêt de son fils, un Spartiate qui avait le plus de réputation et d'autorité dans la ville[1]. Cléomène, entrant en campagne, s'empara de Leuctres, ville du territoire de Mégalopolis ; et les Achéens, commandés par Aratus, étant venus promptement au secours de la place, il se livra, sous les murs mêmes, un combat dans lequel une partie de l'armée de Cléomène fut battue. Aratus n'ayant pas voulu permettre aux Achéens de passer un ravin profond, pour continuer la poursuite des ennemis, Lysiadas de Mégalopolis poussa en avant la cavalerie qu'il commandait ; et, en poursuivant les Spartiates, il s'engagea dans un terrain plein de vignes, de fossés et de murs de clôture, d'où ses cavaliers, obligés de se séparer les uns des autres, avaient bien de la peine à se tirer. Cléomène, profitant de ce désordre, détache contre eux les Tarentins et les Crétois ; et Lysiadas, en se défendant avec la plus grande valeur, périt dans cette attaque. Ce premier succès ayant ranimé le courage des Lacédémoniens, ils fondent sur les Achéens en jetant de grands cris, mettent toute leur

[1] Il s'appelait Mégistonus.

armée en déroute et en font un grand carnage. Cléomène accorda une trêve aux vaincus pour enlever les morts : mais il ordonna qu'on lui apportât le corps de Lysiadas ; et, après lui avoir mis une robe de pourpre et une couronne sur la tête, il le fit conduire jusqu'aux portes de Mégalopolis. C'est ce Lysiadas qui, après avoir déposé volontairement la tyrannie et rendu la liberté à ses concitoyens, les avait fait entrer dans la ligue des Achéens.

XXX. Cléomène, enflé de cette victoire, ne forma plus que de vastes projets : persuadé que s'il pouvait disposer des affaires à son gré et recommencer la guerre contre les Achéens, il en triompherait aisément, il représenta à Mégistonus, le mari de sa mère, qu'il faudrait se délivrer des éphores, remettre en commun tous les héritages, relever par cette égalité la puissance de Sparte, et lui rendre son ancienne prééminence sur tous les peuples de la Grèce. Après l'avoir amené à son sentiment, il gagna encore deux ou trois de ses amis. Dans ce même temps, un des éphores, en dormant la nuit dans le temple de Pasiphaé, eut un songe extraordinaire : il crut voir dans le lieu où les éphores donnaient leurs audiences, que leurs quatre siéges avaient été enlevés, et qu'il n'en restait plus qu'un. Dans la surprise que ce songe lui causait, il entendit une voix qui venait du temple, et qui lui disait que ce changement était avantageux à Lacédémone. L'éphore raconta ce songe à Cléomène, qui d'abord en fut troublé, parce qu'il crut que ce magistrat soupçonnant son dessein, avait imaginé ce songe pour le sonder. Mais, quand il fut convaincu de la sincérité de son récit, il se rassura ; et, prenant tous ceux de ses concitoyens qu'il craignait de trouver les plus opposés à son entreprise, il les mena à une expédition contre les villes d'Hérée et d'Alséa[1], qui étaient soumises aux Achéens, et dont il s'empara ; il alla ensuite ravitailler Orchomène et camper devant Mantinée. Il fatigua

[1] Ville d'Arcadie. La dernière est appelée Arée par Pausanias, liv. VIII, c. XLIV. C'est vraisemblablement celle que Pline nomme Alée, liv. IV, c. VI.

tellement les Lacédémoniens par ces longues marches qu'il leur faisait faire de côté et d'autre, qu'ils le prièrent de leur laisser prendre quelque repos en Arcadie : il y consentit et ramena les soldats mercenaires à Lacédémone. En chemin, il s'ouvrit de son projet à ceux d'entre eux dont l'affection lui était plus connue, et continua sa marche à petits pas, pour n'arriver qu'à l'heure où les éphores seraient à table.

XXXI. Quand il fut près de Sparte, il envoya Euryclidas à la salle où les éphores soupaient, sous prétexte de leur apporter de sa part des nouvelles de l'armée. Théricion, Phébis et deux autres jeunes gens qui avaient été élevés auprès de Cléomène et que les Spartiates appelaient Samothraciens, suivaient Euryclidas, avec un petit nombre de soldats. Pendant que celui-ci s'entretenait avec les éphores, les autres entrent précipitamment dans la salle, leurs épées nues à la main, et en frappent ces magistrats. Agésilas fut le premier qui tomba sous leurs coups : on le crut mort ; et, profitant de cette erreur, il ramassa ses forces et se traîna peu à peu sans être aperçu, dans un petit temple consacré à la Peur. Ce temple, qui ordinairement était fermé, se trouva, par hasard, ouvert ce jour-là ; Agésilas s'y glissa et ferma la porte sur lui. Les quatre autres éphores furent tués, et avec eux plus de dix Spartiates de ceux qui étaient accourus à leurs secours. On épargna tous les citoyens qui se tinrent tranquilles, et ceux qui voulurent sortir de la ville en eurent la liberté ; on fit même grâce à Agésilas, qui sortit le lendemain de son asile.

XXXII. Outre ce temple dédié à la Peur, les Lacédémoniens en ont d'autres consacrés à la mort, au ris et aux autres passions semblables. Ils honorent la peur, non qu'ils la croient nuisible, comme ces génies malfaisants qui sont en horreur ; mais parce qu'ils la regardent comme un des liens les plus puissants des sociétés politiques. Aussi, au rapport d'Aristote, lorsque les éphores entrent en charge, ils font publier un ordre aux citoyens de se raser les moustaches et d'obéir aux lois, afin qu'ils n'aient pas à user contre eux de rigueur. Ils

ne parlent sans doute des moustaches que pour accoutumer les jeunes gens à obéir à leurs chefs dans les choses les plus indifférentes. Les anciens mêmes attachaient, ce me semble, l'idée de valeur, non à l'exemption de toute crainte, mais au contraire à la crainte du reproche et de l'infamie. Les hommes qui craignent le plus les lois sont les plus intrépides contre les ennemis; et ceux-là redoutent moins la souffrance qui craignent plus le blâme. Aussi un poëte a-t-il dit avec raison :

> La crainte fut toujours compagne de la honte.

Homère a dit de même :

> Seigneur, vous m'inspirez et la honte et la crainte [1]

Et ailleurs :

> Ils craignent tous leurs chefs et marchent en silence [2].

Les personnes que l'on craint sont celles qu'on respecte le plus; et les Lacédémoniens, en consacrant un temple à la peur, près de la salle où mangeaient les éphores, avaient égalé ces magistrats à la dignité des rois.

XXXIII. Le lendemain, Cléomène proscrivit quatre-vingts citoyens, qu'il obligea de sortir de la ville; il fit enlever les siéges des éphores, et n'en laissa qu'un seul, où il devait s'asseoir lui-même pour donner ses audiences; et, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il y rendit compte des motifs de sa conduite. « Lycurgue, leur dit-il, avait uni dans le gouvernement les sénateurs avec les rois, et pendant longtemps Sparte conserva cette constitution, sans avoir besoin d'aucune autre magistrature. Dans la suite, la guerre contre les Messéniens ayant, par sa durée, empêché les rois occupés à de fréquentes expéditions, de rendre la justice aux citoyens, ils choisirent pour les remplacer dans cette fonction importante, quelques-uns de leurs amis qu'ils nommèrent éphores, et qui ne furent d'abord que les ministres des rois. Mais insensiblement ces magistrats attirèrent à eux

[1] *Iliad.*, III, 172. — [2] *Ibid.*, III, 431.

« toute l'autorité, et s'attribuèrent une juridiction indépen-
« dante. Il existe encore aujourd'hui une preuve de cette usur-
« pation : c'est que le roi, quand il est mandé par les
« éphores, peut désobéir une et deux fois; ce n'est qu'à la
« troisième sommation qu'il est obligé de se rendre auprès
« d'eux. En effet, Astéropus, qui le premier étendit la puis-
« sance de cette magistrature et lui donna tant d'éclat, ne fut
« éphore que plusieurs siècles après leur établissement. S'ils
« avaient usé modérément de leur autorité, il eût mieux valu
« sans doute les en laisser jouir. Mais qu'en abusant d'un
« pouvoir usurpé, ils aient détruit notre ancienne constitu-
« tion; qu'ils aient chassé ou fait périr les rois, et menacé de
« leur vengeance ceux qui désiraient de revoir dans Sparte la
« forme de gouvernement la plus belle et la plus divine; voilà
« ce qui n'était plus supportable. S'il eût été possible d'exter-
« miner sans effusion de sang, ces pestes depuis longtemps
« introduites dans Lacédémone, le luxe, l'amour de la dé-
« pense, les dettes, les usures, et des fléaux plus anciens en-
« core, les richesses et la pauvreté, je me serais cru le plus
« heureux des rois d'avoir pu, comme un sage médecin, gué-
« rir sans douleur les maux de ma patrie. Mais la nécessité où
« je me suis vu réduit de recourir à des remèdes violents a
« son excuse dans Lycurgue lui-même, qui, n'étant ni roi ni
« magistrat, mais un simple particulier qui voulait agir en
« roi, se rendit en armes sur la place publique, et causa une
« telle frayeur à Charilaüs, que ce roi se réfugia au pied d'un
« autel. Mais ce prince, naturellement doux et attaché à sa
« patrie, partagea bientôt les sentiments de Lycurgue et
« adopta les changements qu'il proposait dans le gouverne-
« ment. La conduite de Lycurgue atteste donc qu'il est bien
« difficile de changer une constitution sans employer la vio-
« lence et la crainte. J'ai usé de ces moyens avec autant de
« modération qu'il m'a été possible. Je me suis contenté de
« bannir ceux qui s'opposaient au salut de la patrie; j'ai pro-
« posé aux autres de mettre en commun toutes les terres, de

« décharger les débiteurs du poids des créances, de faire le « discernement et le choix des étrangers, afin que les plus « honnêtes d'entre eux, devenus Spartiates, défendent la ville « par les armes et empêchent que la Laconie, faute de défen- « seurs, ne soit la proie des Étoliens et des peuples de l'Illyrie. »

XXXIV. Il fut le premier à mettre en commun tout ce qu'il possédait; Mégistonus, son beau-père, ensuite chacun de ses amis et tous les autres citoyens suivirent son exemple. Toutes les terres furent partagées; il donna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, en promettant de les rappeler quand la tranquillité serait rétablie. Il compléta le nombre des citoyens par les habitants les plus honnêtes des pays voisins, dont il forma un corps de quatre mille fantassins, qu'il dressa à se servir, pour le combat, de longues piques à deux mains au lieu de javelines, à porter leur bouclier avec une anse et non attaché à une courroie. Il s'appliqua à l'éducation de la jeunesse, qu'il fit instruire dans la véritable discipline de Lacédémone; et il y fut puissamment secondé par Sphérus, qui se trouvait alors dans cette ville. On vit renaître en peu de temps l'ancien ordre des exercices et des repas publics : la plupart des citoyens se plièrent volontairement à cette antique et généreuse discipline de Sparte; les autres, en petit nombre, s'y soumirent par nécessité. Mais, pour ôter l'odieux du nom de monarchie, il associa au trône son frère Euclidas : c'est la seule fois où l'on ait vu à Sparte deux rois de la même maison.

XXXV. Cléomène ne doutant pas qu'Aratus et les Achéens n'imaginassent que, dans l'état de trouble où le changement qu'il venait de faire avait mis la ville, il n'oserait en sortir ni la laisser flottante dans une si grande agitation, il crut qu'il ne serait pas moins honorable qu'utile à ses affaires de montrer aux ennemis l'ardeur et la bonne volonté de son armée. Il entra donc avec ses troupes sur le territoire de Mégalopolis, y fit un grand dégât et en remporta un butin considérable. Il surprit quelques comédiens qui venaient de Messène; et,

ayant fait dresser un théâtre sur les terres mêmes des ennemis, il proposa pour ces acteurs un prix de quarante mines[1], et passa une journée entière à les voir jouer : non qu'il s'amusât beaucoup de ce spectacle ; mais il voulait insulter aux Mégalopolitains et leur faire voir par ce mépris affecté, combien il croyait leur être supérieur. Car, d'ailleurs, de toutes les armées des Grecs et de celle des rois, c'était la seule qui n'eût pas à sa suite des mimes, des bateleurs, des ménétriers et des danseuses ; le camp des Spartiates n'était souillé par aucune espèce de bouffonnerie, de dissolution et d'assemblées de débauche. Les jeunes gens y employaient la plus grande partie du jour à s'exercer, les vieillards à les instruire ; et, lorsqu'ils avaient du loisir, ils ne connaissaient d'autres jeux que ces plaisanteries agréables, que ces traits d'une fine raillerie, propres aux Spartiates, et qu'ils étaient dans l'usage de se lancer réciproquement. Nous avons fait voir, dans la *Vie de Lycurgue*[2], toute l'utilité qu'ils en retiraient.

XXXVI. Cléomène était lui-même l'instituteur et le maître de tous ses concitoyens ; sa vie simple et frugale, qui n'avait rien de recherché, rien qui le distinguât des moindres particuliers, était comme un exemple public de tempérance, qui lui acquit beaucoup de crédit et de considération dans toute la Grèce : car les Grecs que leurs affaires appelaient à la cour des autres rois, étaient moins frappés de leurs richesses et de leur faste, qu'ils n'étaient révoltés de leur fierté, de leur orgueil, et de la dureté avec laquelle ils traitaient ceux qui venaient leur parler. Mais quand ils allaient à la cour de Cléomène, qui n'avait pas moins qu'eux et le titre et la dignité de roi, ils ne voyaient chez lui ni robes de pourpre, ni meubles recherchés, ni lits magnifiques, ni voitures superbes ; ils n'étaient pas arrêtés par une foule d'officiers et de licteurs ; ils ne recevaient pas, et souvent avec la plus grande difficulté, par des bulletins, les réponses du prince : ils trouvaient Cléomène vêtu d'une robe toute simple, qui venait au-devant d'eux, les

[1] Trente-six mille livres de notre monnaie. — [2] Chap. XXX.

saluait avec bonté, les écoutait, leur parlait aussi longtemps qu'ils le désiraient, et toujours d'un ton plein de douceur et d'humanité. Ces manières populaires les charmaient et leur inspiraient la plus vive affection pour lui ; ils disaient que Cléomène seul était un véritable descendant d'Hercule.

XXXVII. Sa table n'était ordinairement que de trois lits, et sa frugalité la rendait véritablement spartiate. Lorsqu'il y recevait des ambassadeurs ou des étrangers, il faisait ajouter deux lits, et alors elle était un peu mieux servie par ses officiers, non en pâtisseries ni en ragoûts recherchés, mais seulement d'une plus grande quantité de viande et de meilleur vin. Il reprit un jour un de ses amis pour n'avoir servi à des étrangers que du brouet noir et du gâteau, comme dans les repas publics. « Quand on traite des étrangers, lui dit-il, ou « dans d'autres occasions semblables, il ne faut pas observer « si rigoureusement la discipline de Sparte. » Lorsqu'on avait desservi, il faisait apporter une table à trois pieds, sur laquelle étaient un cratère d'airain rempli de vin, deux coupes d'argent qui tenaient chacune deux cotyles, et des tasses aussi d'argent, en très-petit nombre, pour ceux qui voulaient boire ; car on n'y forçait personne. Il n'y avait point de musique à sa table et on n'en désirait pas ; Cléomène assaisonnait ses repas des charmes de la conversation, soit par les questions qu'il proposait à ses convives, soit par les récits agréables qu'il faisait lui-même. Dans ses discours, la gravité était tempérée par l'agrément ; et son badinage, toujours plein de grâces, n'était jamais souillé par des plaisanteries indécentes. Ces piéges que la plupart des rois tendent aux hommes, dans les riches présents qu'ils leur font pour les amorcer et les attirer dans leurs filets, lui paraissaient des moyens injustes et grossiers ; mais il ne connaissait rien de plus beau, de plus digne d'un roi, que de les gagner par la douceur et les grâces de la conversation : il pensait avec raison que la plus grande différence qu'il y ait entre un ami et un mercenaire, c'est que l'appât de celui-ci c'est l'intérêt, tandis que l'honnêteté des

mœurs et la sagesse des discours sont un attrait pour celui-là.

XXXVIII. Les Mantinéens furent les premiers qui l'appelèrent dans leur ville et qui, lui en ayant ouvert, la nuit, les portes, chassèrent la garnison achéenne et remirent Mantinée entre les mains des Spartiates : Cléomène leur rendit leurs lois et leur gouvernement, et partit le jour même pour aller à Tégée. Peu de temps après, il côtoya l'Arcadie et descendit à Phères dans l'Achaïe pour livrer bataille aux Achéens, ou pour décrier auprès d'eux Aratus, s'il refusait le combat et qu'il abandonnât le pays au pillage. Il est vrai qu'Hyperbates commandait alors l'armée ennemie ; mais Aratus avait toute l'autorité. Les Achéens s'étant mis en campagne avec toutes leurs troupes, allèrent camper à Dymes, près d'Hécatombéon[1]. Cléomène marcha contre eux et plaça son camp entre celui des ennemis et la ville de Dymes, qui tenait pour les Achéens ; ce qui parut une grande faute : mais, en provoquant avec audace les Achéens, il les força de combattre, remporta sur eux une grande victoire et mit en fuite leur armée, qui laissa un grand nombre de morts et de prisonniers. Il marcha sans différer contre Langon[2], en chassa la garnison achéenne, et rendit la ville aux Éléens.

XXXIX. Aratus, voyant les Achéens découragés par ces revers, refusa la préture qu'il avait coutume d'exercer alternativement de deux années l'une ; et, inébranlable dans son refus, malgré les prières et les sollicitations de ses concitoyens, il n'eut pas honte d'abandonner à un autre le commandement de l'armée et le gouvernail de l'état, lorsqu'il était battu de la plus violente tempête. Les Achéens envoyèrent donc des ambassadeurs à Cléomène, qui parut d'abord leur imposer des conditions modérées ; mais ensuite il envoya leur proposer de lui céder le commandement de la Grèce, en leur

[1] Il paraît, d'après Polybe, liv. II, p. 191, que c'était un petit canton dont on ne connaît pas exactement la position.

[2] On ne trouve pas de ville de ce nom dans les anciens géographes.

promettant d'arranger à l'amiable les autres objets de contestation, et de leur rendre sur-le-champ leurs prisonniers et leurs villes. Les Achéens ayant accepté la paix à ces conditions, invitèrent Cléomène à se rendre à Lerne[1], où devait se tenir leur assemblée générale. Cléomène, qui s'était échauffé par une marche précipitée, ayant bu imprudemment de l'eau froide, fut pris d'une hémorragie violente et d'une extinction totale de voix ; ce qui le détermina à renvoyer aux Achéens les plus considérables de leurs prisonniers ; et, remettant l'assemblée à un autre temps, il s'en retourna à Lacédémone.

XL. Ce délai fut très-funeste aux affaires de la Grèce, qui aurait pu se relever de son état de faiblesse, et s'affranchir de l'avarice et de l'insolence des Macédoniens ; mais Aratus, soit par crainte et par défiance de Cléomène, soit par jalousie des succès inespérés de ce prince, ne put souffrir après avoir eu pendant trente-trois ans le commandement de la Grèce, qu'un jeune homme vînt tout à coup s'élever sur les débris de sa gloire et de sa puissance, et lui ravir une domination qu'il avait si fort accrue par ses travaux, et si longtemps conservée. Il essaya d'abord de détourner les Achéens de la paix, et n'oublia rien pour en empêcher la conclusion. Quand il vit qu'il n'était pas écouté, et que les Achéens, effrayés par l'audace de Cléomène, trouvaient d'ailleurs juste la demande que faisaient les Lacédémoniens de remettre le Péloponnèse dans son premier état, il eut recours à un moyen qui, déplacé de la part de tout autre Grec, était pour lui le plus honteux, le plus indigne de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, et dans la guerre et dans la paix : il appela Antigonus en Grèce, et remplit le Péloponnèse de Macédoniens, lui qui les en avait chassés dans sa jeunesse, et avait affranchi de leur joug la citadelle de Corinthe ; lui qui, suspect à tous leurs rois, s'était déclaré leur ennemi, surtout d'Antigonus, dont il dit tant de mal dans les mémoires qu'il a laissés, où il assure qu'il a supporté les tra-

[1] Marais entre Argos et Mycène, fameux par l'hydre qui en prit le nom,

vaux les plus pénibles et bravé les plus grands dangers pour chasser d'Athènes la garnison macédonienne.

XLI. Cependant il appelle ensuite ces mêmes Macédoniens dans sa patrie ; il les fait entrer en armes dans ses propres foyers, et jusque dans les appartements des femmes ; et cela pour empêcher qu'un descendant d'Hercule, qu'un roi de Sparte, qui voulait ramener sa patrie, dont le gouvernement avait perdu toute son harmonie, à cette sage institution, à cette discipline dorique que les lois de Lycurgue y avaient établie, pour empêcher, dis-je, qu'il ne prît le titre de général des Sicyoniens et des Tritéens. Il craignait un roi qui mangeait du gros pain et portait un manteau d'une étoffe commune (et, ce qu'Aratus jugeait encore plus terrible, et dont il faisait un crime à Cléomène), un roi qui voulait bannir la richesse et remédier à la pauvreté ; et, pour n'avoir pas l'air de recevoir les ordres de Cléomène, il se soumettait, lui et tous les Achéens, au diadème, à la robe de pourpre des Macédoniens, et aux volontés de leurs satrapes. Il célébrait des fêtes en l'honneur d'Antigonus, et n'avait pas honte de chanter des hymnes, une couronne de fleurs sur la tête, à la gloire d'un homme dont le corps tombait en pourriture. Au reste, ce que j'en dis ici n'a pas pour but d'accuser Aratus, qui en tant d'occasions s'est montré si grand, si digne de la Grèce ; je veux seulement déplorer la faiblesse de la nature humaine, qui, dans les âmes même les plus élevées, et que la nature a le plus faites pour le bien, ne peut produire une vertu exempte de tout reproche.

XLII. Les Achéens s'étant de nouveau rendus à Argos, où toute la ligue achéenne devait se rassembler, et Cléomène y étant venu de Tégée, on conçut les plus grandes espérances de la paix. Mais Aratus, qui était déjà d'accord avec Antigonus des principaux articles de leur traité, et qui craignait que Cléomène, ou par persuasion ou par force, n'entraînât le peuple à renverser tout ce qu'il avait fait, lui fit proposer d'entrer seul dans Argos, après avoir reçu trois cents otages pour sa

sûreté; ou, s'il l'aimait mieux, de s'approcher, avec son armée, du gymnase appelé Cyllabarium [1], où l'on traiterait avec lui. Cléomène se récria contre l'injustice de cette proposition ; c'était, disait-il, avant l'assemblée, et non lorsqu'il était aux portes de la ville, qu'on devait lui montrer cette défiance et rompre la négociation. Il écrivit aux Achéens une lettre qui ne contenait guère que des accusations contre Aratus. Celui-ci, de son côté, n'épargna pas Cléomène dans le discours qu'il fit au peuple, et l'accabla d'injures.

XLIII. Cléomène décampa promptement et envoya en même temps un héraut aux Achéens, non à Argos, mais à Égium [2], comme l'écrit Aratus, déclarer la guerre aux Achéens, dans le dessein de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs. Cette déclaration de guerre excita de grands troubles parmi les Achéens : plusieurs villes songèrent à se séparer de la ligue : le peuple, parce qu'il espérait le partage des terres et l'abolition des dettes ; les principaux citoyens, parce qu'ils supportaient avec peine la domination d'Aratus, et que quelques-uns étaient indignés qu'il eût appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse. Cléomène, dont ces divisions augmentèrent la confiance, entra en armes dans l'Achaïe, prit d'emblée la ville de Pallène [3], d'où il chassa la garnison des Achéens, et s'empara ensuite de Phénée et de Pentélie [4]. Les Achéens, craignant une trahison qui se tramait à Corinthe et à Sicyone, envoyèrent d'Argos un corps de cavalerie et d'infanterie étrangère, pour garder ces deux villes; et ils se rendirent eux-mêmes à Argos pour y célébrer les jeux néméens. Cléomène espérant avec raison que, s'il attaquait brusquement et sans être attendu une ville remplie d'un peuple nombreux qui n'était occupé que de spectacles, il y jetterait le plus grand effroi, s'approcha la nuit d'Argos avec son armée, et se saisit d'un

[1] Plutarque appelle ailleurs ce gymnase Cylarabis et Cyllarabis. Ce dernier est son vrai nom. — [2] Ville d'Achaïe, au nord du Péloponnèse, près du golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone. — [3] Entre Sicyone et Égium; mais un peu plus au nord, à trois lieues du golfe. — [4] Phénée, vile d'Arcadie. On ne trouve point Pentélie dans les géographes.

quartier nommé Aspis, qui dominait sur le théâtre. La prise de ce poste, fort d'assiette et d'un accès difficile, frappa tous les habitants d'une telle terreur, qu'aucun d'eux ne songea même à se défendre : ils reçurent garnison, donnèrent à Cléomène vingt otages, et promirent d'être des alliés fidèles des Lacédémoniens et de marcher sous les ordres de leur roi.

XLIV. Un succès si brillant accrut beaucoup à Sparte la réputation et la puissance de Cléomène. Les anciens rois, malgré les plus grands efforts, n'avaient pu attacher solidement Argos à leur alliance. Pyrrhus, un des plus grands capitaines de son temps, l'avait prise d'assaut; mais il n'avait pu la conserver et il y avait péri avec une grande partie de son armée. Pouvait-on donc refuser son admiration à l'activité et à la prudence de Cléomène? Aussi ceux mêmes qui s'étaient d'abord moqués de sa prétention à imiter Solon et Lycurgue par l'abolition des dettes et l'égalité des héritages, ne doutèrent plus alors que ce retour de courage dans les Spartiates ne fût uniquement son ouvrage. Ils étaient auparavant si faibles, si peu capables de se défendre eux-mêmes, que les Étoliens, dans une course qu'ils firent en Laconie, enlevèrent cinquante mille esclaves; ce qui fit dire à un vieux Spartiate que les ennemis leur avaient rendu un grand service, en déchargeant la Laconie d'un si grand poids. Et peu de temps après ils avaient à peine commencé à reprendre les usages de leurs pères, à se remettre sur les traces de leur ancienne discipline, qu'aussitôt, comme si Lycurgue eût été au milieu d'eux et qu'il les eût gouvernés encore, ils s'étaient montrés pleins de valeur et de soumission à leurs chefs : ils avaient reconquis à Lacédémone sa prééminence sur la Grèce, et recouvré tout le Péloponnèse.

XLV. La prise d'Argos entraîna la soumission de Cléones et de Phliunte[1]. Aratus, occupé alors de rechercher à Corinthe

[1] Cléones, ville de l'Argolide, sur le chemin d'Argos à Corinthe. Phliunte était dans la partie de l'Achaïe connue sous le nom de Sicyonie, entre Sicyone et Cléones.

ceux qui favorisaient le parti des Lacédémoniens, fut dans le plus grand trouble quand il apprit la reddition de ces deux villes; voyant d'ailleurs que celle de Corinthe penchait pour Cléomène et voulait se retirer de la ligue des Achéens, il appela les citoyens à un conseil. Pendant qu'ils s'y rendaient, il se glissa, sans être aperçu, jusqu'à une des portes de la ville; et, montant sur un cheval qu'on lui avait préparé, il s'enfuit à Sicyone. A la nouvelle de cette fuite, ce fut, dit-on, parmi les Corinthiens, un combat à qui arriverait le premier à Argos pour en informer Cléomène. Aratus assure que leurs chevaux en crevèrent, Cléomène se plaignit de ce que, pouvant arrêter Aratus, ils l'avaient laissé échapper. Celui-ci cependant dit que Mégistonus lui fut envoyé par Cléomène, pour le prier de lui remettre entre les mains la citadelle de Corinthe, où les Achéens avaient une garnison, en lui promettant, s'il voulait la livrer, une somme considérable. Aratus lui répondit qu'il ne maîtrisait pas les affaires et qu'il en était lui-même maîtrisé. Voilà du moins ce qu'Aratus écrit..

XLVI. Cléomène, étant parti d'Argos, fit entrer dans l'alliance de Sparte les Trézéniens, les villes d'Épidaure et d'Hermione, et se rendit ensuite à Corinthe, dont il assiégea la citadelle, occupée par les Achéens, qui refusèrent de la lui livrer. Il manda les amis et les gens d'affaires d'Aratus, et leur ordonna d'avoir soin de sa maison, de ses biens, et de les lui conserver. Il lui dépêcha encore Tritimalle[1] le Messénien, pour lui proposer de faire garder la citadelle par une garnison composée d'Achéens et de Lacédémoniens, et lui offrit en particulier une pension double de celle que lui faisait le roi Ptolémée[2]. Aratus se refusa à cette proposition; il envoya son fils à Antigonus avec les otages, et conseilla aux Achéens de décréter que la citadelle serait remise entre les mains de ce prince. Cléomène, s'étant alors jeté sur les terres des Sicyoniens, y fit le dégât et saisit tous les biens d'Aratus, qui lui avaient été adjugés par un décret des Corinthiens. Antigonus

[1] Dans la Vie d'Aratus, il est nommé Tripylus. — [2] C'est Ptolémée Évergète.

ayant traversé, à la tête d'une nombreuse armée, le mont Gérania[1], Cléomène pensa qu'au lieu de fortifier l'isthme, il valait mieux fermer par des tranchées et des murailles les passages des monts Oniens et fatiguer les Macédoniens par des combats de poste, plutôt que de risquer une bataille contre une phalange très-aguerrie. Ce plan de campagne mit Antigonus dans le plus grand embarras; il n'avait pas une provision de vivres suffisante; et forcer les passages n'était pas une entreprise facile, tant que Cléomène les défendait. Il tenta néanmoins une nuit de se glisser furtivement dans l'isthme par le port de Léchée[2]; mais il fut repoussé et perdit quelques soldats. Cet avantage redoubla la confiance de Cléomène; et ses troupes, enflées de leur victoire, se mirent à souper. Antigonus, désespéré de n'avoir nécessairement à choisir qu'entre des partis également difficiles, pensait à se retirer vers le promontoire d'Hérée, et à conduire de là son armée, par mer, à Sicyone; mais cette entreprise demandait beaucoup de temps et de grands préparatifs.

XLVII. Sur le soir, des amis d'Aratus vinrent d'Argos inviter Antigonus à se rendre dans cette ville, dont les habitants s'étaient révoltés contre Cléomène. C'était Aristote qui avait provoqué cette rébellion; et il n'avait pas eu de peine à soulever le peuple, déjà mécontent que Cléomène n'eût pas effectué l'abolition des dettes, qu'il leur avait fait espérer. Aratus, ayant pris avec lui quinze cents soldats de l'armée d'Antigonus, s'embarqua pour Épidaure; mais Aristote n'attendit pas ce renfort, et, avec les seuls habitants d'Argos, il assiégea la garnison qui occupait la citadelle : Timoxène vint de Sicyone à son secours, avec un corps d'Achéens. Cléomène, qui en reçut la nouvelle vers la seconde veille de la nuit, manda Mégistonus et lui ordonna, d'un ton de colère, d'aller sur-le-champ à Argos pour secourir la garnison : c'était lui surtout qui s'était rendu garant auprès de Cléomène de la fidélité des Argiens, et qui l'avait empêché de chasser de la ville ceux qui

[1] Montagne entre Mégare et Corinthe. — [2] Un des deux ports de Corinthe.

lui étaient suspects. Il fit donc partir Mégistonus avec deux mille soldats; et lui-même, observant toujours Antigonus, rassurait les Corinthiens et leur faisait entendre que ce qui se passait à Argos n'était qu'un léger mouvement, causé par un petit nombre de mécontents. Cependant Mégistonus, qui était entré dans Argos, y fut tué en combattant; et la garnison, qui soutenait avec peine les efforts des assiégeants, envoyait de fréquents messages à Cléomène pour lui demander du secours. Ce prince, craignant alors que si les ennemis, devenus maîtres d'Argos, lui fermaient les passages, ils n'allassent ravager impunément la Laconie et mettre le siége devant Sparte, qu'ils trouveraient sans défenseurs, partit de Corinthe avec toute son armée. Cette ville lui fut aussitôt enlevée par Antigonus, qui y mit une bonne garnison.

XLVIII. Cléomène, arrivé au pied des murailles d'Argos, après avoir rassemblé ses troupes qui s'étaient écartées dans leur marche, entreprit d'escalader la ville; il fit rompre les voûtes qui soutenaient l'Arpis, et, pénétrant par là dans Argos, il se réunit aux soldats de la garnison qui se défendaient encore contre les Achéens. S'étant saisi ensuite, par le moyen des échelles, de quelques autres quartiers, il fit balayer par ses archers crétois toutes les rues, où les ennemis n'osaient plus se montrer. Mais lorsqu'il vit Antigonus descendre des hauteurs voisines à la tête de son infanterie, et ses gens de cheval se jeter en foule dans la ville, il désespéra de la conserver; et, ramassant toutes ses troupes, il descendit le long de la muraille et fit sa retraite, sans éprouver aucun échec[1]. Ainsi, après avoir soumis rapidement presque tout le Péloponnèse, il perdit en aussi peu de temps toutes ses conquêtes : des alliés qui servaient sous ses ordres, les uns l'abandonnèrent sur-le-champ, les autres eurent bientôt livré leurs places à Antigonus.

XLIX. Après cette issue fâcheuse de son expédition, Cléo-

[1] Le récit de Polybe, liv. II, c. CXCIII, n'est pas tout à fait conforme à celui de Plutarque.

mène ramenait son armée à Lacédémone, lorsque le soir il reçut à Tégée des courriers qui lui apportèrent une nouvelle dont il ne fut pas moins affligé que de ses disgrâces militaires. Ils lui apprirent la mort de sa femme Agiatis, pour laquelle il avait tant d'estime et d'amour, que, dans le cours même de ses plus grands succès, il ne pouvait s'empêcher de faire à Sparte de fréquents voyages, pour le seul plaisir de la voir. Il fut aussi touché, aussi accablé de cette perte que pouvait l'être un jeune homme qui se voyait enlever une femme si belle et si sage, et qu'il aimait si tendrement. Cependant il ne déshonora point sa grandeur d'âme, et le deuil n'abattit point son courage. Sa voix, son maintien, son visage n'en furent point changés. Il donna ses ordres aux officiers et pourvut à la sûreté des Tégéates. Il arriva le lendemain à Lacédémone à la pointe du jour, et, après avoir donné quelque temps dans sa maison, au milieu de sa mère et de ses enfants, à une douleur si légitime, il s'occupa, sans retard, des affaires publiques.

L. Ptolémée, roi d'Égypte, qui lui avait promis du secours, lui ayant fait demander pour otages sa mère et ses enfants, Cléomène fut longtemps sans oser le dire à sa mère : toutes les fois qu'il entrait chez elle et qu'il ouvrait la bouche pour lui en parler, la honte lui imposait silence. Sa mère soupçonna que son fils avait quelque chose à lui dire qu'il craignait de lui découvrir, et elle s'en informa de ses meilleurs amis. Enfin Cléomène ayant osé lui en faire l'aveu : « Voilà donc, « lui dit sa mère en éclatant de rire, voilà ce grand secret « que tu as été si souvent sur le point de me déclarer et que « tu n'as jamais osé prononcer ? Qu'attends-tu donc pour me « jeter dans un vaisseau et m'envoyer partout où tu croiras « que ce corps pourra être utile à Sparte, avant que la vieillesse « vienne le consumer dans l'inaction ? » Quand tout fut prêt pour le départ des otages, ils se rendirent par terre au port de Ténare, escortés par toute l'armée. Cratésicléa, au moment de s'embarquer, fit entrer son fils, seul avec elle, dans le temple de Neptune ; et là, après l'avoir embrassé tendrement,

comme elle le vit fortement ému et attendri : « Allons, lui dit-« elle, roi de Lacédémone, reprenons courage ; et qu'au sor-« tir de ce temple personne ne nous voie verser des larmes, « ni rien faire qui soit indigne de Sparte. C'est la seule chose « qui soit en notre pouvoir ; les événements dépendent de « Dieu[1]. » En finissant ces mots, elle reprit un air tranquille, monta sur le vaisseau avec son petit-fils qu'elle tenait par la main, et commanda au pilote de mettre promptement à la voile. Dès son arrivée en Egypte, elle sut que Ptolémée avait envoyé des ambassadeurs à Antigonus ; et en même temps elle apprit que Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure la paix, craignait, à cause d'elle, de terminer la guerre sans l'aveu de Ptolémée. Elle lui écrivit de faire tout ce qu'il croirait honorable et utile à Sparte, et de ne pas toujours craindre Ptolémée, par la considération d'une vieille femme et d'un enfant. Tels étaient, dans l'adversité, les sentiments de cette reine.

LI. Cependant Antigonus, après s'être emparé de Tégée, avait livré au pillage Orchomène et Mantinée. Cléomène, resserré dans la Laconie, affranchit tous les Ilotes qui purent fournir la somme de cinq mines[2] ; il en fit cinq cents talents[3], et armant à la macédoine deux mille de ces Ilotes, pour les opposer aux leucaspides[4] d'Antigonus, il conçut le projet d'une grande entreprise à laquelle personne ne s'attendait. Mégalopolis n'était alors, par elle-même, ni moins considérable, ni moins puissante que Lacédémone ; elle avait le secours des Achéens ainsi que d'Antigonus, qui, toujours campé sur les flancs de la ville, paraissait avoir été appelé par les Achéens, principalement à la sollicitation de ceux de Mégalopolis.. Cléomène s'étant mis en tête d'enlever cette place (car il n'est point de terme qui convienne mieux à la rapidité d'une expédition si inattendue), fait prendre à ses troupes des

[1] Nous avons déja eu plus d'une occasion de remarquer que cet orgueil impie, qui attribuait à la volonté de l'homme toutes ses vertus, était commun à tous les païens. — [2] Quatre cent cinquante livres. — [3] Deux millions cinq cent mille francs. — [4] Ceux qui portaient des boucliers blancs.

vivres pour cinq jours, et les mène à Sellasie, comme s'il eût eu l'intention d'aller ravager l'Argolide; mais tout à coup, descendant vers Mégalopolis et faisant souper ses troupes près de Rétium[1], il tire droit à la ville par le chemin d'Héliconte[2]. Quand il est à peu de distance, il détache Pantéas avec deux compagnies de Lacédémoniens, et lui ordonne de se saisir d'une partie du mur qui était entre deux tours et qu'il connaissait pour l'endroit de la ville le plus mal gardé; il le suit lui-même au petit pas avec le reste de l'armée. Pantéas, ayant trouvé sans défense, non-seulement cette portion de la muraille, mais encore une étendue beaucoup plus considérable, en saisit une partie et s'y établit; il se met à détruire l'autre partie et tue tous les gardes qui tombent sous sa main. Cléomène arriva bientôt avec ses troupes; et il était déjà dans la ville avant que les Mégalopolitains sussent qu'elle était attaquée. Lorsque le bruit s'en fut répandu dans la ville, une partie des habitants, ayant ramassé ce qu'ils avaient de plus précieux, prirent précipitamment la fuite; les autres s'étant rassemblés en armes, allèrent charger l'ennemi, et firent quelque résistance; mais il ne purent le repousser; ils donnèrent du moins à ceux qui avaient pris la fuite le temps de se retirer en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville; tous les autres se réfugièrent à Messène avec leurs femmes et leurs enfants. Le plus grand nombre des auxiliaires et de ceux qui avaient combattu contre les Lacédémoniens s'échappèrent, et l'on ne fit que très-peu de prisonniers; entre autres Lysandridas et Théoridas, deux des plus nobles et des plus puissants personnages de Mégalopolis.

LII. Ils furent conduits sur-le-champ à Cléomène; et d'aussi loin que Lysandridas l'aperçut : « Roi de Lacédémone, lui « cria-t-il, il ne tient qu'à vous de signaler cette journée par « une action plus glorieuse et plus digne d'un roi que celle « que vous venez de faire. » Cléomène, qui se douta de ce

[1] Vraisemblablement Rhœtium, petite ville obscure.

[2] Vraisemblablement aussi, Hélissunte, ville du même genre

qu'il allait lui demander : « Que voulez-vous dire, Lysandri-« das? lui répondit-il. Vous ne me conseillerez sûrement pas « de vous rendre Mégalopolis? — C'est précisément le conseil « que je vous donnerai, reprit Lysandridas. Je veux vous en-« gager à ne pas détruire une si grande ville, mais à la rem-« plir d'amis et d'alliés fidèles, à rendre aux Mégalopolitains « leur patrie et à devenir le sauveur d'un peuple si nom-« breux. — Il est difficile, répliqua Cléomène après un mo-« ment de silence, de compter sur cette fidélité ; mais à Sparte « la gloire doit toujours l'emporter sur l'intérêt. » Aussitôt il les renvoie tous deux à Messène, accompagnés d'un héraut, pour offrir aux Mégalopolitains de leur rendre la ville, à condition qu'ils renonceraient à la ligue achéenne, pour être les amis et les alliés de Lacédémone. Mais Philopémen ne souffrit pas que ses concitoyens acceptassent des conditions en apparence si douces, si pleines d'humanité, à la charge de renoncer à l'alliance des Achéens : il accusa Cléomène de vouloir moins leur rendre la ville que soumettre les habitants, et il chassa de Messène Lysandridas et Théoridas. C'est ce Philopémen qui fut dans la suite le chef de la ligue achéenne et qui s'acquit tant de gloire parmi les Grecs, comme je l'ai dit dans sa Vie[1].

LIII. Cléomène, qui jusque là avait épargné et conservé la ville avec tant de soin, que personne n'y avait causé le moindre dommage, fut si irrité du refus des Mégalopolitains, que, dans le premier mouvement de sa colère, il livra la ville au pillage, fit transporter à Sparte les statues et les tableaux, et, après avoir rasé les quartiers les plus considérables et les mieux fortifiés, il reprit le chemin de Lacédémone : il craignait qu'Antigonus et les Achéens ne vinssent l'attaquer ; mais ils ne firent aucun mouvement et restèrent à Égium, où ils tenaient conseil. Aratus, étant monté à la tribune, s'y tint longtemps sans parler, fondant en larmes et le visage couvert de son manteau. Toute l'assemblée surprise de le voir en cet état,

[1] *Voy.* l'éloge que Polybe fait de la générosité des Mégalopolitains en cette occasion, et le jugement qu'il porte de la cruauté de Cléomène, l. II de son *Histoire*.

lui en ayant demandé le sujet : « Mégalopolis, leur dit-il, « vient d'être ruinée par Cléomène. » Les Achéens, consternés d'un malheur si grand et si subit, rompirent l'assemblée. Antigonus voulut aller d'abord au secours de la ville ; mais, n'ayant pu rassembler assez tôt ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il leur envoya l'ordre de n'en point sortir, et s'en retourna à Argos avec un petit nombre de soldats.

LIV. Une seconde entreprise de Cléomène, dont l'audace parut tenir de l'emportement et de la fureur, fut, au jugement de Polybe[1], l'effet de la plus sage prévoyance. Sachant, dit cet historien, que les Macédoniens étaient dispersés dans leurs quartiers d'hiver en différentes villes, qu'Antigonus hivernait à Argos avec ses amis et peu de soldats étrangers, il se jeta sur le territoire de cette ville, dans la pensée, ou qu'Antigonus, excité par la honte, viendrait l'attaquer et serait sûrement vaincu ; ou que, s'il n'osait pas se mesurer avec lui, il se déshonorerait auprès des Argiens. C'est en effet ce qui arriva. Les Argiens, indignés de voir leur pays ravagé par Cléomène qui faisait un butin immense, se portaient en foule à la porte du roi et lui demandaient à grands cris ou d'aller combattre, ou de remettre le commandement à des chefs plus courageux. Mais Antigonus, en sage capitaine, persuadé qu'il est plus honteux de s'exposer témérairement et de compromettre la sûreté de ses troupes, que d'être décrié par des étrangers, demeura ferme dans sa première résolution et ne sortit point de la ville. Cléomène fit avancer son armée jusqu'au pied des murailles ; et, après avoir pillé et ravagé impunément tout le pays, il se retira.

LV. Peu de jours après, sur l'avis qu'il reçut qu'Antigonus s'avançait vers Tégée pour se jeter ensuite dans la Laconie, il rassemble promptement ses troupes, et, prenant un autre chemin qui déroba sa marche aux ennemis, il parut, dès le point du jour, aux portes d'Argos et fit le dégât dans toute la campagne, non en sciant le blé avec des faucilles ou des épées,

[1] Polybe, liv. II.

comme on fait ordinairement, mais en l'abattant avec de longues perches en forme d'épées recourbées; en sorte que ses soldats, en paraissant jouer dans leur marche, détruisaient sans peine tous les blés. Lorsqu'ils furent près du gymnase appelé Cyllarabis, ils voulurent y mettre le feu; mais Cléomène les en empêcha, en leur disant que ce qu'il avait fait à Mégalopolis avait été la suite de son emportement et n'était pas une action louable. Antigonus, après être d'abord retourné à Argos, alla ensuite occuper les hauteurs et les défilés, qu'il garnit de troupes. Cléomène, feignant de n'en tenir aucun compte et de le mépriser, lui envoya demander par des hérauts les clefs du temple de Junon, parce que, disait-il, il voulait, avant de s'en retourner, faire un sacrifice à la déesse. Après s'être ainsi moqué d'Antigonus et avoir sacrifié à Junon au bas du temple qu'il trouva fermé, il mena son armée à Phliunte[1]. De là, il alla chasser la garnison d'Ologonte[2], et passa le long d'Orchomène. Tant de succès relevèrent la confiance et le courage de ses concitoyens, et donnèrent aux ennemis eux-mêmes la plus haute idée de son talent pour commander, et de sa capacité pour conduire les plus grandes affaires. Avoir soutenu avec les forces d'une seule ville une guerre assez longue contre la puissance des Macédoniens et contre tous les peuples du Péloponnèse, aidés de toutes les richesses d'un roi, sans que jamais la Laconie eût été exposée à la moindre insulte, tandis qu'il ravageait les terres des ennemis et leur enlevait les villes les plus considérables, ce n'était pas l'ouvrage d'une habileté et d'une magnanimité communes.

LVI. Celui qui le premier a dit que l'argent était le nerf des affaires parlait surtout, ce me semble, de la guerre. L'orateur Démade, voyant les Athéniens ordonner l'armement d'une flotte sans avoir l'argent nécessaire, leur dit qu'avant de s'embarquer il fallait pétrir. Avant que la guerre du Péloponnèse fût déclarée, les alliés demandaient à l'ancien Archi-

[1] Ville de Péloponnèse, entre Sicyonne et Cléones. — [2] Petite ville d'Arcadie.

damus de régler la contribution que chacun d'eux aurait à fournir. « La guerre, leur dit-il, ne se fait pas à prix fixe. » Dans les combats d'escrime, les athlètes qui se sont longtemps exercés finissent par terrasser et vaincre ceux qui n'ont que de l'adresse et de l'agilité. De même Antigonus, à qui les fonds nécessaires pour soutenir la guerre ne manquaient jamais, parvint enfin à fatiguer, à surmonter Cléomène, qui ne pouvait donner qu'avec peine une solde modique à ses mercenaires, et fournir à l'entretien de ses troupes. Car d'ailleurs les circonstances favorisaient Cléomène; les affaires survenues à Antigonus le rappelaient chez lui. Les Barbares profitaient de son absence pour courir et piller la Macédoine; les Illyriens surtout y étaient descendus de leurs provinces supérieures avec une armée nombreuse, et y faisaient un tel dégât, que les Macédoniens écrivirent à Antigonus de revenir dans ses états.

LVII. Si leurs lettres lui eussent été remises un peu avant le combat, il aurait laissé là les Achéens et serait retourné promptement en Macédoine; mais la fortune, qui se plaît à faire dépendre d'un seul instant la décision des affaires les plus importantes, montra, dans cette occasion, quels sont le poids et l'influence du temps. La bataille de Sellasie, qui fit perdre à Cléomène son armée et sa ville, était à peine donnée, qu'on vit arriver les courriers qui rappelaient Antigonus en Macédoine : c'est là ce qui rendit plus déplorable l'infortune de Cléomène. S'il eût différé seulement de deux jours la bataille, et qu'en amusant Antigonus il eût su éviter d'en venir aux mains avec lui, il n'aurait pas eu besoin de combattre, et, les Macédoniens une fois éloignés, il aurait fait accepter aux Achéens toutes les conditions qu'il aurait voulu ; mais le défaut d'argent ne lui laissant plus de ressource que dans les armes, il fut forcé, dit Polybe, de risquer la bataille contre trente mille hommes, n'en ayant lui-même que vingt mille. Ce n'est pas que, dans une situation si périlleuse, il n'eût montré une capacité admirable; ses Spartiates y firent paraître le plus grand courage, et il n'eut rien à reprocher aux troupes

étrangères qu'il avait à sa solde : sa défaite ne vint que de la supériorité de l'armure ennemie et du poids de la phalange macédonienne.

LVIII. Il est vrai que, suivant Phylarque, la trahison fut la principale cause du désastre de Cléomène. Antigonus avait donné l'ordre aux Illyriens et aux Arcananiens qui servaient dans son armée d'étendre secrètement leurs bataillons, pour envelopper une des ailes de Cléomène, que commandait son frère Euclidas, pendant que lui-même rangerait le reste de ses troupes en bataille. Cléomène, qui, de la hauteur où il était placé, observait tout avec soin, ne voyant nulle part les armes des Illyriens et des Arcananiens, craignit qu'Antigonus ne les fît servir à quelque stratagème. Il fit donc appeler Damotélès, qui était chargé de veiller aux embûches que l'ennemi pourrait dresser, et lui donna l'ordre de tout examiner et de voir, en faisant le tour de l'armée, en quel état étaient ses derrières. Damotélès, déjà corrompu, dit-on, par l'argent d'Antigonus, lui répondit qu'il fût tranquille sur les derrières de l'armée, que tout y allait bien, et qu'il ne songeât qu'à pousser vigoureusement ceux qu'il avait devant lui. Cléomène, d'après cette assurance, marcha contre Antigonus, et, secondé par l'ardeur impétueuse de ses Spartiates, il repoussa la phalange macédonienne jusqu'à la distance de cinq stades [1], en la pressant toujours avec la plus grande vigueur. Mais tout à coup il aperçut à l'autre aile son frère Euclidas enveloppé par les troupes qu'on avait mises en embuscade ; et, voyant le danger où était cette aile, il s'écria : « Tu es perdu, ô mon frère, tu es « perdu ! mais tu meurs au moins en homme de cœur : ta « mort sera le plus bel exemple à proposer à nos jeunes Spar« tiates et le plus digne sujet des chants de nos femmes. » Euclidas et l'aile qu'il commandait furent taillés en pièce ; et ceux qui les avaient défaits revinrent sur Cléomène, qui, voyant ses soldats effrayés et hors d'état de faire aucune résistance, se sauva par la fuite. Il périt, en cette occasion, la

[1] Environ un quart de lieue.

plus grande partie des troupes étrangères; et de six mille Lacédémoniens, il n'en échappa que deux cents.

LIX. Cléomène ne fut pas plus tôt arrivé à Sparte, qu'il conseilla à ceux de ses concitoyens qui vinrent à sa rencontre, de se soumettre à Antigonus. « Pour moi, ajouta-t-il, si ma « vie ou ma mort peuvent être utiles à Sparte, je suis également disposé à vivre et à mourir. » Comme il vit les femmes courir au-devant de ceux qui revenaient avec lui, prendre leurs armes et leur apporter du vin, il se retira dans sa maison. Une jeune captive, de condition libre, qu'il avait prise à Mégalopolis et qui le servait depuis la mort de sa femme, étant venue à l'ordinaire pour lui rendre les services dont il avait besoin au retour d'un combat, il ne voulait ni boire, ni s'asseoir, quoiqu'il fût las et altéré : mais, sans quitter les armes, il s'appuya d'une main sur une colonne la tête sur le coude ; et après s'être reposé quelques instants, repassant en lui-même les divers partis qu'il avait à prendre, il sortit brusquement avec ses amis et se rendit au port de Gythium[1]; là, s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'on lui tenait tout prêts, il mit promptement à la voile.

LX. Antigonus s'étant rendu, en arrivant, maître de Sparte, en traita les habitants avec humanité : loin d'outrager et d'avilir la dignité de la ville, il lui conserva ses lois et son gouvernement, fit des sacrifices aux dieux et en partit le troisième jour : il avait appris que la Macédoine éprouvait tous les maux de la guerre et que les Barbares mettaient à feu et à sang. D'ailleurs il était déjà attaqué d'une maladie grave, qui se termina par une phthisie générale et une entière dissolution du sang. Cependant il ne se laissa pas dominer par la violence du mal, il conserva assez de force pour livrer dans son royaume de nouveaux combats et mourir glorieusement au sein de la victoire, après avoir défait et taillé en pièces les Barbares. Phylarque ajoute, avec assez de vraisemblance, que,

[1] Petite ville au sud de la Laconie, près de l'embouchure de l'Eurotas, qui servai de port à Sparte.

dans la chaleur du combat, il fit de si grands efforts de voix, que ses poumons crevèrent. On disait aussi dans les écoles qu'après sa victoire, en criant avec force, dans les transports de sa joie : « O la belle journée ! » il lui prit une hémorragie, suivie d'une fièvre violente qui l'emporta. Voilà ce que j'avais à dire d'Antigonus.

LXI. Cléomène, étant parti de Cythère [1], relâcha dans l'île d'Égialée [2] ; de là il se disposait à passer à Cyrène [3], lorsqu'un de ses amis, nommé Thérycion, qui dans les combats avait montré le plus grand courage, et dont les discours respiraient la fierté, le prenant à part : « Roi de Sparte, lui dit-il, nous « avons fui tous deux la mort la plus honorable, celle qui « qui nous était offerte sur le champ de bataille. Cependant « nous avions toujours dit que jamais Antigonus ne triom- « pherait du roi des Spartiates qu'après l'avoir vu périr. Mais « il nous reste une autre mort, qui, après celle que nous « avons refusée, est la seconde en gloire et en vertu. Quel « but raisonnable peut avoir notre navigation ? Pourquoi fuir « la mort qui est si près de nous, et en aller chercher une « plus éloignée ? S'il n'est pas honteux, pour des rois de la « race d'Hercule, d'être soumis à des descendants de Philippe « et d'Alexandre, épargnons-nous les dangers d'une longue « navigation, et allons nous rendre à Antigonus, qui doit être « aussi supérieur à Ptolémée que les Macédoniens le sont aux « peuples d'Égypte. Si nous rougissons d'être commandés « par ceux qui nous ont vaincus les armes à la main, y aura- « t-il moins de honte à se donner pour maître un roi qui n'a « remporté sur nous aucune victoire ? et, pouvant n'être au- « dessous que d'un seul prince, voudrons-nous paraître infé- « rieurs à deux, à Antigonus que nous fuyons, et à Ptolémée « dont nous serons les vils flatteurs ? Dirons-nous que nous « allons en Égypte à cause de votre mère que le roi y tient en « otage ? Assurément ce sera pour elle un spectacle bien beau

[1] Au-dessous du promontoire de Malée. — [2] Ile située entre le Péloponnèse et l'île de Crète. Son vrai nom est Égilie. — [3] En Afrique.

« et bien digne d'envie, que de montrer aux femmes de Pto-« lémée son fils, de roi qu'il était, devenu fugitif et prisonnier. « Pendant que nous sommes encore maîtres de nos épées et « que la Laconie est sous nos yeux, affranchissons-nous du « pouvoir de la fortune et justifions-nous auprès de ceux qui « ont péri à Sellasie pour la défense de Sparte, plutôt que « d'aller vivre en Égypte dans une lâche inaction, et d'y ap-« prendre quel satrape Antigonus aura laissé à Lacédémone « pour y commander à sa place. »

LXII. Quand Thérycion eut fini de parler, Cléomène prenant la parole : « Es-tu donc assez lâche, lui dit-il, pour re-« garder comme un effort de courage l'action la plus facile à « faire et qui est au pouvoir de tous les hommes, celle de « mourir? Tu veux te rendre coupable d'une fuite plus hon-« teuse que la première; et tu te crois un homme de cœur! « Souvent des guerriers meilleurs que nous ont cédé à leurs « ennemis, ou trompés par la fortune, ou accablés par le « nombre ; mais celui qui succombe aux travaux et aux fa-« tigues, à la louange ou à la censure, celui-là est vaincu par « sa propre mollesse. La mort que l'on choisit doit être, non « la suite d'une action, mais une action même ; et c'est une « honte que de vivre ou de mourir pour soi. C'est pourtant « cette honte que tu nous conseilles quand tu nous excites à « nous délivrer de notre infortune présente, sans nous pro-« poser d'ailleurs rien d'honnête ni d'utile. Pour moi, je pense « au contraire que nous ne devons ni l'un ni l'autre aban-« donner l'espérance de rendre encore quelques services à « notre patrie. Quand nous aurons perdu tout espoir, il nous « sera facile de mourir comme nous voudrons. »

LXIII. Thérycion ne répliqua point : dès qu'il trouva le moment de quitter Cléomène, il s'écarta le long du rivage et se donna la mort. Cléomène, étant parti de ce même rivage, alla débarquer en Afrique et fut conduit à Alexandrie par les officiers du roi. La première fois qu'il parut devant Ptolémée, ce prince lui fit un accueil assez honnête, mais sans aucune

distinction. Quand ensuite il eut connu, dans ses entretiens avec lui, son bon sens et cette simplicité lacédémonienne assaisonnée de grâce et de noblesse; qu'il le vit soutenir constamment la dignité de sa naissance, sans jamais rien faire qui pût la déshonorer et sans plier sous les coups de l'adversité, alors il prit en lui plus de confiance qu'en ses courtisans mêmes, qui ne lui parlaient que pour le flatter et que pour lui complaire. Pénétré de honte et de repentir, il se reprocha d'avoir négligé un homme de ce mérite, et, en l'abandonnant à Antigonus, d'avoir augmenté la puissance et la gloire de ce prince. Il le combla donc d'honneurs et de caresses; il l'encouragea et lui promit de le renvoyer en Grèce avec des vaisseaux et de l'argent, et de le rétablir sur le trône de Sparte. Il lui assigna même une pension annuelle de vingt-quatre talents[1], sur laquelle Cléomène ne prit pour lui et pour ses amis qu'un entretien simple et modeste; et il employa le reste aux besoins de ceux qui se retiraient de Grèce en Égypte.

LXIV. Mais le vieux Ptolémée[2] étant mort avant qu'il eût accompli la promesse qu'il avait faite à Cléomène de le renvoyer en Grèce, et la cour étant tombée, après sa mort, dans la dissolution, l'intempérance et la domination des femmes, les intérêts de Cléomène furent aussi négligés que toutes les autres affaires. Le nouveau roi[3] était tellement corrompu par l'amour des femmes et du vin, que, dans ses moments mêmes de sobriété et de raison, il passait son temps à célébrer des fêtes, à courir dans son palais pour rassembler ses gens au son du tambour, tandis qu'il abandonnait les affaires les plus importantes à sa maîtresse Agathoclée, à la mère de cette courtisane et au ministre infâme de ses plaisirs, nommé Énanthèse. Cependant, à son avénement au trône, il avait paru vouloir se servir de Cléomène: comme il craignait Magas, son frère, à qui la faveur de sa mère donnait un grand crédit auprès des gens de guerre, il approcha Cléomène de sa personne

[1] Douze cent mille livres. — [2] Ptolémée-Évergète I. — [3] Ptolémée-Philopator.

et l'admit aux conseils secrets qu'il tenait pour chercher les moyens de faire périr Magas. Tous ses courtisans l'excitaient à s'en défaire. Cléomène seul fut d'un avis contraire et ne craignit pas de dire qu'il faudrait, s'il était possible, donner au roi plusieurs frères, pour la sûreté de sa personne et pour partager avec lui l'administration des affaires. Sosibius, celui des amis de Ptolémée qui avait le plus de crédit, fit observer que tant que Magas serait en vie on ne pouvait compter sur les soldats mercenaires. « Soyez tranquille à cet égard, répliqua « Cléomène, il y a dans ces troupes étrangères plus de trois « mille Péloponnésiens qui me sont dévoués, et qui, au « premier signal que je leur donnerai, viendront en armes re« cevoir mes ordres. » Cette réponse donna d'abord une grande idée de la puissance de Cléomène et de son attachement pour le roi ; mais dans la suite la faiblesse de Ptolémée ayant augmenté sa méfiance, et, comme il est ordinaire aux esprits faibles, le parti de tout craindre et de tout suspecter lui paraissant le plus sûr, cette même parole, en faisant connaître le crédit de Cléomène sur les soldats étrangers, le rendit redoutable aux courtisans ; plusieurs même d'entre eux disaient que c'était un lion dans un troupeau de brebis. Il est vrai que ses manières lui en donnaient l'air, au milieu de ces officiers du roi qu'il regardait d'un visage ferme, observant avec soin tout ce qu'ils faisaient.

LXV. Il s'était enfin lassé de demander des vaisseaux et des troupes, lorsqu'il apprit qu'Antigonus était mort, que les Achéens avaient sur les bras la guerre des Étoliens, et que tout le Péloponnèse était dans le trouble et dans la discorde. Voyant alors que l'état des affaires exigeait sa présence et le rappelait en Grèce, il demanda qu'on le laissât partir seul avec ses amis ; mais il ne fut écouté de personne : il ne put même obtenir une audience du roi, qui passait sa vie avec des femmes, dans les jeux et dans la débauche. Sosibius, qui gouvernait et dirigeait seul toutes les affaires, sentait bien que retenir Cléomène malgré lui, ce serait le rendre dangereux et intrai-

table; et qu'en le renvoyant on avait tout à craindre de son audace, de son ambition, et de la connaissance qu'il avait prise en Égypte des maladies du gouvernement. Tous les présents qu'on pouvait lui faire ne l'adoucissaient pas; et comme le bœuf Apis, malgré la pâture la plus abondante et la plus recherchée, conserve toujours le désir d'aller courir et bondir dans les prairies, d'y suivre ses inclinations naturelles, et montre le déplaisir qu'il a d'être toujours sous la main du prêtre à qui la garde en est confiée, ainsi Cléomène ne pouvait se plaire à la vie molle qu'il était obligé de mener; et, comme Achille, dans Homère[1],

> Il languissait, toujours plongé dans la douleur :
> Cependant il brûlait d'exercer son courage,
> Et de porter partout la mort et le carnage.

LXVI. Telle était la situation de Cléomène en Égypte, lorsque Nicagoras de Messène vint à Alexandrie. Cet homme, qui haïssait Cléomène, conservait avec lui les dehors de l'amitié. Il lui avait vendu autrefois une maison de campagne fort belle, que le défaut d'argent ou de loisir, ou peut-être les embarras de la guerre, avaient empêché Cléomène de lui payer. Ce prince, en se promenant sur le quai qui bordait le port, vit débarquer Nicagoras; il alla le saluer avec amitié et lui demanda quelles étaient les affaires qui l'amenaient en Égypte. Nicagoras, lui ayant donné des témoignages d'affection, lui dit qu'il amenait au roi de très-beaux chevaux de bataille. « J'aimerais « mieux, lui répondit Cléomène en riant, que tu lui eusses « amené des chanteuses et des baladins; car voilà ce qui seul « intéresse aujourd'hui le roi. » Nicagoras ne fit dans le moment que sourire à ce propos : quelques jours après, il le fit souvenir de la maison de campagne qu'il lui avait vendue, et le pria de lui en compter le prix tout de suite : l'assurant qu'il ne l'aurait pas importuné de cette demande, s'il n'avait fait une perte considérable sur sa cargaison. Cléomène lui ayant répondu qu'il ne lui restait rien sur la pension que le roi lui

[1] *Iliad.*, I, 491.

donnait ; Nicagoras, mécontent de ce refus, alla rapporter à Sosibius la raillerie de Cléomène. Sosibius écouta ce rapport avec plaisir ; et, pour avoir un sujet plus grave d'irriter le roi, il persuada à Nicagoras de laisser, en partant, une lettre dans laquelle il accuserait Cléomène d'avoir formé le dessein d'aller, avec les vaisseaux et les troupes que le roi lui donnerait, s'emparer de Syrène. Nicagoras écrivit la lettre et s'embarqua. Quatre jours après, Sosibius remit la lettre au roi comme s'il venait de la recevoir ; et il irrita tellement ce jeune prince, qu'il donna sur-le-champ l'ordre d'enfermer Cléomène, dans une maison spacieuse, où sa pension lui serait toujours payée, mais d'où on lui ôterait tout moyen de s'échapper.

LXVII. Un traitement si inattendu affligea Cléomène ; mais l'aventure qu'il eut ensuite lui fit envisager un avenir plus affligeant encore. Ptolémée, fils de Chryserme, un des amis du roi, avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt pour Cléomène, et il s'était établi entre eux une familiarité et une franchise réciproque. Cléomène l'ayant fait prier de venir le voir, il y alla, lui parla avec douceur, tâcha de lui ôter les soupçons qu'il pouvait avoir, et de justifier la conduite du roi. En sortant d'auprès de lui, il ne s'aperçut pas que Cléomène l'avait suivi par derrière jusqu'à la porte ; là, il reprit fortement les sentinelles de ce qu'elles gardaient si négligemment une bête féroce qu'il serait si difficile de rattraper, si elle venait à s'échapper. Cléomène, qui l'avait entendu, se retira promptement, avant que Ptolémée pût le voir, et raconta à ses amis ce que ce courtisan avait dit. Renonçant aux espérances qu'ils avaient conservées jusqu'alors, ils voulurent, dans le premier transport de leur colère, venger l'injustice et l'outrage que leur faisait Ptolémée, et mourir en vrais Spartiates, sans attendre qu'on les immolât après les avoir engraissés comme des victimes. Rien, disaient-ils, ne serait plus honteux pour Cléomène, après avoir refusé tout accommodement avec Antigonus, prince guerrier et plein d'activité, que d'attendre dans l'inaction qu'un roi bateleur trouvât le loisir de quitter son

tambourin et d'interrompre ses danses, pour prononcer son arrêt de mort.

LXVIII. Ils s'arrêtèrent à ce parti ; et Ptolémée étant allé par hasard à Canope[1], ils firent courir le bruit dans Alexandrie que le roi devait les mettre en liberté ; ensuite, d'après l'usage où sont les rois d'Égypte quand ils veulent élargir un prisonnier, de lui envoyer la veille un souper et des présents, les amis de Cléomène préparèrent en dehors un grand festin qu'ils lui envoyèrent, en trompant ses gardes, à qui ils firent croire que c'était de la part du roi. Cléomène offrit un sacrifice, distribua aux gardes une grande partie des viandes qu'on lui avait envoyées ; et, se mettant à table, la tête couronnée de fleurs, il fit bonne chère avec ses amis. Il fut obligé, dit-on, de prévenir l'heure convenue pour l'exécution du projet, parce qu'il sut qu'un domestique qui était du secret était sorti pour aller voir une femme qu'il aimait. Il craignit d'être découvert ; et, voyant, sur le midi, ses gardes plongés dans le vin et dans le sommeil, il se revêtit de sa cotte d'armes, dont il avait décousu la manche droite, et sortit, l'épée nue à la main, avec ses amis, tous équipés de même, au nombre de treize. Hippotas, l'un d'eux, quoique boiteux, marcha d'abord assez vite ; mais ensuite, s'apercevant que ses compagnons ralentissaient leur pas pour l'attendre, il leur dit de le tuer, afin de ne pas manquer leur entreprise pour un homme que sa faiblesse leur rendait inutile. Par bonheur, ils virent passer à cheval, près de la maison, un homme de la ville ; ils prirent le cheval, et, l'ayant donné à Hippotas, ils coururent dans les rues d'Alexandrie, appelant le peuple à la liberté. Mais toute la force des Alexandrins se borna à louer, à admirer l'audace de Cléomène, et pas un n'eut le courage de lui donner le moindre secours. Trois des amis de Cléomène ayant rencontré Ptolémée, fils de Chryserme, qui sortait du palais, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Un autre Ptolémée, qui était préposé à la garde de la ville, marchait contre eux,

[1] Ville à l'embouchure la plus occidentale du Nil, qui portait son nom.

monté sur un char ; ils vont droit à lui, écartent ses domestiques et ses gardes, et, le précipitant en bas de son char, ils le tuent sur la place. Ils marchent de là vers la citadelle, dans le dessein de briser les portes de la prison et de prendre avec eux les prisonniers qui y étaient enfermés en grand nombre. Mais les geôliers les avaient prévenus et les portes étaient si bien fermées, que Cléomène, forcé d'abandonner cette entreprise, erra de tous côtés dans la ville, sans que personne vînt se joindre à lui ; tout le monde fuyait à sa rencontre, saisi de frayeur.

LXIX. Cléomène, perdant toute espérance, dit à ses amis : « Il ne faut pas s'étonner que des femmes commandent à des « hommes qui fuient ainsi la liberté. » Il les exhorta tous à mourir avec un courage digne de leurs exploits. Hippotas obtint, par ses prières, qu'un des plus jeunes de la troupe le tuerait le premier ; les autres se tuèrent eux-mêmes sans effort et sans crainte, à l'exception de Pantéas, celui qui était entré le premier dans Mégalopolis ; c'était un jeune homme d'une grande beauté, et le plus heureusement né pour la discipline des Spartiates ; le roi, qui avait eu pour lui l'amitié la plus tendre, lui avait dit que, lorsqu'il le verrait tomber mort lui et tous les autres, il se tuât le dernier. Quand Pantéas les vit tous étendus par terre, il les visita l'un après l'autre et les sonda avec la pointe de son épée, pour s'assurer s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût encore en vie. Lorsqu'il piqua Cléomène au talon, il aperçut un mouvement de contraction sur son visage ; alors il le baisa, s'assit auprès de lui, et, après l'avoir vu expirer, il l'embrassa et se tua sur son corps.

LXX. Ainsi périt Cléomène [1], après avoir occupé seize ans le trône de Sparte et s'y être montré aussi grand que nous venons de le peindre. Lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, tout le courage, toute la fermeté de sa mère Cratésicléa ne purent la soutenir contre un si grand

[1] La première année de la cent quarantième olympiade, à la trente-troisième année de son âge. Il avait passé trois ans en Égypte.

malheur ; elle prit dans ses bras les enfants de Cléomène et les arrosa de ses larmes, en déplorant son infortune. L'aîné de ces enfants, s'étant dégagé de ses bras, monta sur le toit, sans que personne s'en doutât, et se précipita la tête la première. Il fut tout meurtri de sa chute ; mais il n'en mourut pas : on l'emporta malgré ses cris, furieux de ce qu'on l'empêchait de mourir. Ptolémée, ayant appris tout ce qui venait de se passer, ordonna qu'on mît en croix le corps de Cléomène, enfermé dans un sac de cuir ; qu'on fît mourir ses enfants, sa mère et toutes les femmes qu'elle avait auprès d'elle. De ce nombre était l'épouse de Pantéas, femme d'une beauté et d'une taille admirables. Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait épousé Pantéas ; et ils étaient dans les premiers feux de leur tendresse, lorsqu'ils eurent une destinée si funeste. Elle avait voulu s'embarquer avec son mari lorsqu'il partit de Lacédémone ; ses parents s'y opposèrent, et, ayant employé la violence pour l'enfermer, ils la gardaient avec soin ; mais, quelques jours après, elle parvint à se procurer un cheval avec un peu d'argent, et, s'échappant la nuit, elle courut à toute bride vers le port de Ténare, monta sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Égypte et se rendit auprès de son mari, où elle supporta avec beaucoup de douceur et même de gaieté toutes les peines de l'exil dans une terre étrangère. Quand les soldats menèrent Cratésicléa au supplice, elle la soutint, et, l'aidant à porter sa robe, elle encourageait cette reine, qui d'ailleurs d'elle-même n'avait aucune frayeur de la mort et demandait seulement qu'on la fît mourir avant ses petits-fils : mais lorsqu'elle fut arrivée au lieu de l'exécution, on égorgea d'abord ses enfants à ses yeux ; on la fit mourir ensuite, sans que, dans un malheur si affreux, il lui échappât d'autre parole que celle-ci : « O mes enfants ! où étiez-vous venus ? »

LXXI. La femme de Pantéas, qui était grande et forte, s'étant ceinte de sa robe, prit soin, sans rien dire et sans donner aucun signe de trouble, d'envelopper, avec ce qu'elle avait de linge, le corps de chacune de ces femmes à mesure qu'elles

étaient exécutées. Enfin elle ajusta elle-même sa robe, la baissa jusqu'à ses pieds, et ne souffrit pas qu'aucun autre que l'exécuteur l'approchât ou la vît. Elle mourut en héroïne, sans avoir besoin, après sa mort, que personne la couvrît ou l'enveloppât; tant elle sut conserver, jusque dans la mort même, la pudeur de son âme, et environner son corps de ce voile de décence qui l'avait défendue toute sa vie! Ainsi, dans cette tragédie sanglante, où les femmes, à leurs derniers moments, disputèrent de courage avec les hommes, Lacédémone fit voir, d'une manière éclatante, qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

LXXII. Peu de jours après l'exécution, ceux qui gardaient sur la croix le corps de Cléomène virent autour de sa tête un serpent énorme qui lui couvrait le visage et empêchait qu'aucun oiseau de proie ne pût en approcher. Ce prodige frappa le roi d'une crainte superstitieuse, et fut pour les femmes une occasion de faire des sacrifices, afin d'expier la mort de Cléomène, qu'elles regardèrent comme un prince chéri des dieux et supérieur à la nature humaine. Le peuple d'Alexandrie courut en foule sur le lieu et invoqua Cléomène comme un héros issu du sang des dieux. Enfin, des gens plus instruits firent cesser la superstition, en leur apprenant que, comme les corps des bœufs, quand ils sont en putréfaction, engendrent des abeilles, ceux des chevaux produisent des guêpes, et ceux des ânes, des escarbots; de même du corps des hommes, quand la liqueur qui forme la moelle des os s'épaissit et se fige, il en naît des serpents; et c'est d'après l'expérience qu'en avaient faite les anciens, que, de tous les animaux, ils ont approprié le serpent aux héros.

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

I. Du père et de la mère des Gracques. — II. Education que leur donne leur mère. — III. Différences de leurs caractères. — IV. Leur ressemblance. Mariage de Tibérius. — V. Campagnes de Tibérius sous Scipion Africain le jeune. Sa questure. — VI. Il fait avec les Numantins un traité qui sauve l'armée. — VII. Jugement du peuple sur Mancinus et Tibérius, à l'occasion de ce traité. — VIII. Usage d'affermer aux pauvres citoyens les terres du domaine, aboli par les riches. — IX. Tibérius entreprend de le rétablir. Sagesse de sa loi. — X. Discours dont il l'appuie. — XI. Le tribun Octavius s'oppose à la loi. Seconde loi de Tibérius. — XII. Autre loi de Tibérius, qui suspend tout magistrat de ses fonctions jusqu'à ce que sa loi soit approuvée. — XIII. Il fait déposer Octavius du tribunat. — XIV. La loi pour la réduction des terres est adoptée. — XV. Il met sa femme et ses enfants sous la protection du peuple. — XVI. Loi qui ordonne de partager aux citoyens pauvres l'argent qui proviendrait de la succession d'Attalus. — XVII. Question embarrassante que lui fait Titus Annius. — XVIII. Discours de Tibérius pour justifier la déposition d'Octavius. — XIX. Autres lois proposées par Tibérius. — XX. Présages funestes pour Tibérius. — XXI. Blossius l'encourage. — XXII. Fulvius Flaccus vient l'avertir qu'on a formé dans le sénat le dessein de l'assassiner. — XXIII. Nasica sort du sénat pour aller assassiner Tibérius. — XXIV. Mort de Tibérius. — XXV. Son corps est jeté dans le Tibre. — XXVI. Nasica est obligé de sortir de Rome. Il meurt à Pergame. — XXVII. Ressentiment du peuple contre Scipion l'Africain. — XXVIII. Vie retirée de Caïus après la mort de son frère. — XXIX. Comment il est engagé à marcher sur les traces de Tibérius. — XXX. Il engage les villes de Sardaigne à fournir des vêtements aux soldats romains. — XXXI. Il revient à Rome, et se justifie de l'accusation que son retour lui avait fait intenter. — XXXII. Il est nommé tribun. — XXXIII. Premières lois proposées par Caïus. — XXXIV. Plusieurs autres lois qu'il propose. — XXXV. Propositions sages et utiles faites par Caïus au sénat. — XXXVI. Comment il fait construire de grands chemins. — XXXVII. Il est nommé tribun pour la seconde fois. — XXXVIII. Le sénat suscite Livius Drusus pour détruire, par des concessions excessives faites au peuple, le crédit de Caïus. — XXXIX. Réflexions sur cette conduite du sénat. — XL. Caïus nommé commissaire pour le rétablissement de Carthage. Mort de Scipion. — XLI. Présages funestes. Caïus retourne à Rome. — XLII. Il échoue dans la demande d'un troisième tribunat. — XLIII. Un licteur du consul Opimius est tué par des gens du parti de Caïus. — XLIV. Indignation du peuple sur l'intérêt que le sénat prend à cette mort. — XLV. Le peuple fait la garde pendant la nuit à la maison de Caïus. — XLVI. La femme de Caïus le conjure de ne pas aller à la place publique. — XLVII. Mort de Fulvius. — XLVIII. Mort de Caïus. — XLIX. Leurs corps sont jetés dans le Tibre. — L. Opimius meurt, convaincu de s'être vendu à Ju-

gurtha. — LI. Honneurs rendus par le peuple à la mémoire des Gracques. *Parallèle d'Agis et de Cléomène avec Tibérius et Caïus Gracchus.*

M. Dacier ne donne que l'époque des lois de Caïus Gracchus, qu'il fixe à l'an du monde 3827, la 2e année de la 164e olympiade, l'an de Rome 630, 121 ans avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de leur vie depuis l'an 591, jusqu'à l'an 633 de Rome, avant J.-C. 121.

I. Après avoir achevé l'histoire des deux rois de Sparte Agis et Cléomène, les *Vies* des deux Romains Tibérius et Caïus Gracchus, que nous allons mettre en parallèle avec eux, ne nous offriront pas des événements moins funestes à raconter. Ils étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tirait de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après la mort de Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père, et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre. On raconte qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait tendrement sa femme, et qui pensait d'ailleurs qu'étant déjà assez âgé, et Cornélie encore jeune, c'était à lui à mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle : il mourut peu de temps après, laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornélie.

II. La veuve se mit à la tête de la maison et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage,

elle perdit le plus grand nombre de ses enfants, et ne conserva qu'une fille, qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caïus Gracchus, dont nous écrivons la vie; elle les éleva avec tant de soin, qu'étant de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature. Les statues et les portraits de Castor et de Pollux, malgré la ressemblance de leurs traits, laissent voir cependant une différence sensible, qui fait reconnaître que l'un était plus propre à la lutte, et l'autre à la course : de même la grande conformité qu'avaient entre eux les deux jeunes Gracchus pour la force, la tempérance, la libéralité, l'éloquence et la grandeur d'âme, n'empêchait pas qu'il n'éclatât dans leurs actions et dans leur conduite politique des différences marquées que je crois à propos d'exposer avant d'entrer dans le détail de leur vie.

III. Premièrement Tibérius avait l'air du visage, le regard et les mouvements plus doux, plus modérés que son frère; Caïus était plus vif et plus véhément. Lorsqu'ils parlaient en public, l'un se tenait toujours à la même place, dans un maintien posé; l'autre fut le premier des Romains qui donna l'exemple de marcher dans la tribune, de rejeter sa robe de dessus ses épaules; comme on dit de Cléon l'Athénien qu'il fut le premier orateur qui, dans ses harangues, ouvrit son manteau et se frappa la cuisse. En second lieu, l'éloquence de Caïus, pleine de passion et de véhémence, imprimait une sorte de terreur; celle de Tibérius, naturellement plus douce, était propre à exciter la compassion. Sa diction était pure et châtiée; celle de son frère était persuasive et ornée avec une sorte de recherche. On voyait la même différence dans leur table et dans leur manière ordinaire de vivre. Tibérius menait une vie simple et frugale; Caïus, comparé aux autres Romains, paraissait tempérant et sobre; mais, en comparaison de son frère, il était recherché et donnait dans le superflu : aussi Drusus lui reprocha-t-il d'avoir acheté des tables de Delphes

d'argent massif, qui lui avaient coûté douze cent cinquante drachmes la livre pesant. La différence de leurs mœurs suivait celle de leur langage : Tibérius était doux et tranquille ; Caïus avait de la rudesse et de l'emportement ; souvent, dans ses discours, il s'abandonnait sans le vouloir, à des mouvements impétueux de colère ; il haussait la voix, se laissait aller à des invectives et tombait dans le plus grand désordre. Pour remédier à ces écarts, un esclave, nommé Licinius, qui ne manquait pas d'intelligence, se tenait derrière lui avec un de ces instruments de musique qui servent à régler la voix ; et lorsqu'il sentait à l'éclat des sons que son maître s'emportait et se livrait à la colère, il lui soufflait un ton plus doux, qui, modérant aussitôt la véhémence de Caïus et lui faisant baisser la voix, adoucissait sa déclamation et le ramenait à une disposition plus tranquille. Telles étaient les différences qu'on remarquait entre eux.

IV. Mais la valeur contre les ennemis, la justice envers les inférieurs, l'exactitude dans les fonctions publiques, la tempérance dans l'usage des plaisirs, étaient égales dans l'un et dans l'autre. Tibérius avait neuf ans de plus que son frère ; ce qui mit entre son administration et celle de Caïus un intervalle considérable ; et rien ne contribua davantage à renverser toutes leurs entreprises : comme ils ne fleurirent pas tous deux ensemble, ils ne purent réunir leur puissance ; ce qui l'aurait considérablement augmentée et peut-être rendue invincible. Je vais donc écrire séparément la vie de chacun d'eux, et je commence par l'aîné. Tibérius, à peine sorti de l'enfance, se fit une réputation si rapide et si brillante, qu'il fut jugé digne d'être associé au collége des augures, moins encore pour sa naissance que pour sa vertu. Appius Claudius rendit à son mérite un témoignage bien flatteur, lorsque cet homme illustre, honoré du consulat et de la censure, que sa dignité personnelle avait fait nommer prince du sénat, et qui par sa grandeur d'âme surpassait tous les Romains de son temps, s'étant trouvé avec lui à un festin des augures, après l'avoir

comblé de marques d'amitié, lui proposa sa fille en mariage. Tibérius accepta, sans balancer, une proposition si flatteuse. Les conventions ayant été faites sur-le-champ, Appius, en rentrant chez lui, appela sa femme dès le seuil de la porte. « Antistia, lui cria-t-il, je viens de promettre en mariage « notre fille Claudia. — Pourquoi donc cet empressement ? « lui répondit sa femme avec surprise ; et qu'était-il besoin de « précipiter ce mariage, à moins que vous ne lui ayez trouvé « pour mari Tibérius Gracchus[1] ? » Je n'ignore pas que quelques historiens attribuent ce fait à Tibérius, père des Gracques, et à Scipion l'Africain : mais le plus grand nombre suit l'opinion que j'ai adoptée ; et Polybe lui-même assure qu'après la mort de Scipion l'Africain, tous ses parents assemblés donnèrent la préférence à Tibérius le père, pour lui faire épouser Cornélie, que son père n'avait pas mariée avant de mourir.

V. Le jeune Tibérius, servant en Afrique[2] sous le second Scipion, qui avait épousé sa sœur, vivait dans la tente de son général, dont il reconnut bientôt l'excellent naturel, et ces qualités admirables si propres à exciter dans les autres l'amour de la vertu et le désir de l'imiter. Pour lui, il surpassa en peu de temps tous les jeunes gens de l'armée en valeur et en soumission à la discipline. Il monta le premier sur la muraille d'une ville ennemie, au rapport de Fannius[3], qui dit même y être monté avec lui et avoir partagé la gloire de ce trait de courage. Après cette guerre[4], il fut nommé questeur, et le sort l'envoya servir contre les Numantins, sous le consul Mancinus, homme qui ne manquait pas de talents, mais qui fut le plus malheureux des généraux romains. Il est vrai que ses malheurs et les événements funestes qu'il éprouva ne servirent qu'à faire éclater, non-seulement la prudence et le cou-

[1] Tibérius n'avait alors que vingt ans — [2] L'an de Rome six cent sept et six cent huit. Il était âgé de seize ans. — [3] Fannius, gendre de Lélius, avait composé une *Histoire* et des *Annales*, dont Brutus fit un abrégé.

[4] Ce fut plusieurs années après. Le consulat de Mancinus, et l'affaire que Plutarque va rapporter, sont de l'an de Rome six cent dix-sept. Tibérius était dans sa vingt-sixième année.

rage de Tibérius, mais, ce qui est plus admirable encore, son respect et sa déférence pour son général, à qui le sentiment de ses infortunes avait fait presque oublier son rang et son autorité. Découragé par la perte de plusieurs batailles, il tenta de se retirer à la faveur de la nuit et d'abandonner son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, commencèrent par s'emparer du camp; ensuite, se mettant à la poursuite des fuyards, ils massacrèrent les derniers, et, enveloppant toute l'armée, ils la poussèrent dans des lieux difficiles, d'où il était impossible de la dégager. Mancinus, désespérant de forcer les passages, envoya un héraut aux ennemis, pour entrer avec eux en composition. Ils répondirent qu'ils ne se fieraient à personne qu'à Tibérius, et demandèrent qu'on le leur envoyât. Ils avaient conçu cette estime pour ce jeune homme, et sur la réputation dont il jouissait dans l'armée, et par le souvenir qu'ils conservaient de son père Tibérius, qui, faisant la guerre en Espagne, après avoir soumis plusieurs peuples, avait accordé la paix aux Numantins et avait fait ratifier le traité par le peuple romain, qui l'avait exécuté avec une religieuse exactitude.

VI. On leur envoya donc Tibérius, qui, s'étant abouché avec les principaux officiers, en obtenant d'eux certaines conditions, en leur cédant sur d'autres, conclut un traité qui sauva évidemment vingt mille citoyens, outre les esclaves et ceux qui suivaient l'armée sans être enrôlés. Les Numantins restèrent maîtres de tout ce qui était dans le camp romain et le pillèrent. Les registres de Tibérius se trouvèrent parmi le butin; ils contenaient ses comptes de recette et de dépense pendant sa questure; et, comme il attachait un grand prix à les recouvrer, il quitta l'armée qui était déjà en marche et s'en alla à Numance, accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Il appela les commandants de la place et les pria de lui faire rendre ses registres, afin qu'à Rome ses ennemis ne prissent pas sujet de le calomnier, lorsque cette perte le mettrait hors d'état de rendre ses comptes. Les Numantins, ravis

de l'occasion qui se présentait de l'obliger, l'invitèrent à entrer dans Numance; et, le voyant s'arrêter pour délibérer sur ce qu'il devait faire, ils sortirent de la ville, s'approchèrent de lui, et, le prenant par la main, le conjurèrent avec instance de ne plus les regarder comme des ennemis, et de prendre en eux toute confiance. Tibérius crut devoir le faire, soit par le désir de recouvrer ses registres, soit par la crainte de les offenser s'il paraissait se défier d'eux. Dès qu'il fut entré, les magistrats lui firent servir à dîner, le pressèrent de s'asseoir et de manger avec eux. Ils lui rendirent ensuite ses registres, et l'invitèrent à prendre dans le butin tout ce qu'il voudrait. Il ne prit que l'encens, dont il se servait pour les sacrifices publics; et il les quitta après les avoir remerciés et leur avoir donné des marques sensibles de confiance et d'amitié.

VII. Lorsqu'il fut de retour à Rome, la paix dont il avait été l'agent fut généralement blâmée, comme déshonorante pour la dignité de Rome : mais les parents et les amis des soldats qui avaient servi dans cette guerre et qui formaient une grande portion du peuple, s'assemblèrent autour de Tibérius; et, attribuant au général seul ce qu'il y avait de honteux dans le traité, ils disaient hautement que c'était à Tibérius qu'on devait la conservation de tant de milliers de citoyens. Ceux qui étaient mécontents de cette paix, voulaient qu'on suivît l'exemple des anciens Romains, qui renvoyèrent aux Samnites des généraux qui s'étaient trouvés trop heureux d'échapper à ce peuple par un accord honteux, et leur livrèrent aussi tous ceux qui avaient concouru ou consenti au traité, tels que les questeurs, les tribuns des soldats, pour faire ainsi retomber sur leur tête le parjure et l'infraction de la paix[1]. Le peuple fit paraître en cette occasion sa bienveillance et son affection pour Tibérius; il ordonna que le consul Mancinus serait livré aux Numantins, nu et chargé de fers[2], et il fit grâce à tous

[1] C'est le trait des fourches caudines, qui est connu de tout le monde. — [2] Ce fut Mancinus lui-même qui proposa la loi; mais les Numantins le renvoyèrent.

les autres en faveur de Tibérius. On croit que la considération de Scipion, alors le plus grand des Romains, fut fort utile à Tibérius; mais on blâma Scipion de n'avoir pas empêché la condamnation de Mancinus, et fait confirmer la paix conclue avec les Numantins, dont Tibérius, son parent et son ami, était l'auteur.

VIII. Il paraît que ces plaintes contre Scipion venaient surtout de l'ambition de Tibérius et du zèle trop vif de ses amis et de quelques sophistes qui voulaient l'irriter contre Scipion; mais leur mésintelligence ne dégénéra point en une inimitié déclarée, et ne produisit rien de fâcheux. Il est même vraisemblable que Tibérius ne serait pas tombé dans les malheurs qu'il éprouva depuis, si, lorsqu'il publia ses nouvelles lois, Scipion eût été à Rome; mais il était déjà occupé à la guerre de Numance[1] quand Tibérius entreprit de les faire passer, à l'occasion suivante. Les Romains avaient coutume de vendre une partie des terres qu'ils avaient conquises sur les peuples voisins, d'annexer les autres au domaine et de les donner à ferme aux citoyens qui ne possédaient aucun fonds, à la charge d'une légère redevance au trésor public. Les riches ayant porté ces rentes à un plus haut prix, avaient évincé les pauvres de leurs possessions : on fit donc une loi qui défendait à tout citoyen d'avoir en fonds plus de cinq cents plèthres[2] de terre. Cette loi contint quelque temps la cupidité des riches et vint au secours des pauvres, qui, par ce moyen, demeurèrent sur les terres qu'on leur avait affermées, et conservèrent chacun la portion qui lui était échue dès l'origine des partages. Dans la suite, les voisins riches se firent adjuger ces fermes sous des noms empruntés; et enfin ils les tinrent ouvertement en leur propre nom. Alors les pauvres, dépouillés de leurs possessions, ne montrèrent plus d'empressement pour faire le service militaire, et ne désirèrent plus d'élever des enfants. Ainsi l'Italie allait être bientôt dépeuplée d'habi-

[1] Les années de Rome six cent vingt et six cent vingt et un.

[2] Mesure de cent pieds, qu'on a confondue à tort avec l'arpent.

tants libres et remplie d'esclaves barbares, que les riches employaient à la culture des terres, pour remplacer les citoyens qu'ils en avaient chassés. Caïus Lélius, l'ami de Scipion, entreprit de remédier à cet abus; mais les Romains les plus puissants s'y étant opposés, il craignit une sédition et abandonna son projet. Cette modération lui mérita le surnom de sage ou de prudent; car le mot latin signifie, ce me semble, l'un et l'autre.

IX. Tibérius n'eut pas été plustôt nommé tribun du peuple, qu'il reprit le projet de Scipion. Ce fut, suivant la plupart des historiens, à l'instigation du rhéteur Diophanes et du philosophe Blossius, dont l'un avait été banni de Mitylène, et l'autre, né à Cumes en Italie, avait été fort lié à Rome avec Antipater de Tarse, qui l'avait honoré de la dédicace de quelques-uns de ses *Traités philosophiques*. Quelques écrivains leur donnent pour complice sa mère Cornélie, qui ne cessait de reprocher à ses fils que les Romains l'appelaient la belle-mère de Scipion, et pas encore la mère des Gracques. D'autres prétendent que Spurius Posthumius en fut la cause indirecte. Tibérius, dont il était le compagnon et le rival en éloquence, voyant, à son retour de l'armée, que Spurius lui était bien supérieur en gloire et en puissance et qu'il attirait l'admiration publique, voulut se rendre supérieur à lui en exécutant ce projet hasardeux et qui tenait la ville dans la plus grande attente. Caïus son frère, dans un Mémoire qu'il a laissé, rapporte que Tibérius, en traversant la Toscane pour aller de Rome à Numance, vit ce beau pays désert, et n'ayant pour laboureurs et pour pâtres que des étrangers et des Barbares; et que ce tableau affligeant lui donna dès lors la première pensée d'un projet qui fut pour eux la source de tant de malheurs. Mais ce fut réellement le peuple lui-même qui alluma le plus son ambition, et qui le détermina à cette entreprise, en couvrant les portiques, les murailles et les tombeaux, d'affiches par lesquelles on l'excitait à faire rendre aux pauvres les terres du domaine. Au reste, il ne rédigea pas seul la loi : il prit

conseil des citoyens de Rome les plus distingués par leur réputation et par leur vertu ; entre autres, de Crassus, le grand pontife ; de Mucius Scévola, célèbre jurisconsulte, alors consul ; et de son beau-père même, Appius Claudius. C'était, d'ailleurs, la loi la plus douce et la plus modérée qu'on pût faire contre l'injustice et l'avarice les plus révoltantes. Ces hommes qui méritaient d'être punis de leur désobéissance, et chassés, après avoir payé l'amende, des terres qu'ils possédaient contre la disposition des lois, il leur ordonnait seulement de s'en dessaisir, en recevant le prix des fonds qu'ils retenaient injustement, et de les céder aux citoyens qui en avaient besoin pour vivre.

X. Quelque douce que fût cette réforme, le peuple s'en contenta et consentit à oublier le passé, pourvu qu'on ne lui fît plus d'injustice à l'avenir : mais les riches et les grands propriétaires, révoltés par avarice contre la loi et contre le législateur, par dépit et par opiniâtreté, voulurent détourner le peuple de la ratifier ; ils lui peignirent Tibérius comme un séditieux, qui ne proposait un nouveau partage des terres que pour troubler le gouvernement et mettre la confusion dans toutes les affaires. Leurs efforts furent inutiles : Tibérius soutenait la cause la plus belle et la plus juste avec une éloquence qui aurait pu donner à la plus mauvaise des couleurs spécieuses. Il se montrait redoutable et invincible, lorsque du haut de la tribune, que le peuple environnait en foule, il parlait en faveur des pauvres. « Les bêtes sauvages, disait-il, « qui sont répandues dans l'Italie ont leurs tanières et leurs « repaires où elles peuvent se retirer : et ceux qui combattent, « qui versent leur sang pour la défense de l'Italie, n'y ont « d'autre propriété que la lumière et l'air qu'ils respirent ; « sans maison, sans établissement fixe, ils errent de tous « côtés avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux les « trompent, quand ils les exhortent à combattre pour leurs « tombeaux et pour leurs temples ; mais, dans un si grand « nombre de Romains, en est-il un seul qui ait un autel

« domestique et un tombeau où reposent ses ancêtres? Ils ne « combattent et ne meurent que pour entretenir le luxe et « l'opulence d'autrui; on les appelle les maîtres de l'univers, « et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. »

XI. Ce discours, qu'il prononça avec un grand courage et beaucoup de pathétique, remplit le peuple d'un enthousiasme qu'il ne pouvait contenir, et ne fut contredit par aucun de ses adversaires. Laissant donc toute discussion, ils s'adressèrent au tribun Marcus Octavius, jeune homme grave et modéré dans ses mœurs, et d'ailleurs l'ami particulier de Tibérius. Aussi, par égard pour son collègue, Octavius refusa-t-il d'abord de mettre opposition à sa loi; mais, pressé vivement par les plus puissants d'entre les Romains, et comme forcé dans sa résistance, il se déclara contre Tibérius et s'opposa à la ratification de sa loi. Parmi les tribuns, c'est toujours l'opposition qui l'emporte; l'accord de tous les autres est sans force, quand un seul refuse son consentement. Tibérius, irrité de cette opposition, retira cette première loi si douce pour les riches, et en proposa une seconde plus agréable au peuple et plus rigoureuse pour leurs injustes oppresseurs : elle ordonnait à ceux-ci de quitter sur-le-champ les terres qu'ils occupaient au mépris des anciennes lois. Cette nouvelle ordonnance fit naître entre Octavius et lui des combats continuels dans la tribune; et quoiqu'ils y parlassent l'un et l'autre avec autant de véhémence que d'obstination, il ne leur échappa jamais une parole injurieuse, ni un seul mot que la colère eût dicté : tant il est vrai que, non-seulement dans l'ivresse des plaisirs, mais encore dans les emportements de la colère, un bon naturel, une sage éducation modèrent l'esprit et le retiennent dans les bornes de l'honnêteté!

XII. Tibérius, voyant que sa loi intéressait personnellement Octavius, qui possédait beaucoup de terres du domaine, lui offrit, pour faire cesser son opposition, de lui rendre, de son propre bien, qui n'était pas fort considérable, le prix de ses terres. Octavius ayant rejeté cette offre, Tibérius rendit une

ordonnance qui suspendait l'exercice des fonctions de toutes les magistratures, jusqu'à ce que sa loi eût été soumise aux suffrages du peuple. Il ferma et scella de son propre sceau les portes du temple de Saturne, afin que les questeurs ne pussent y rien prendre, ni rien y porter; il prononça de fortes amendes contre ceux des préteurs qui désobéiraient à son ordonnance et la crainte de les encourir força tous les magistrats de suspendre l'exercice de leurs charges. A l'instant les possesseurs des terres prirent des habits de deuil et se présentèrent sur la place dans l'état le plus triste et le plus abattu. Ils tendirent secrètement des embûches à Tibérius et apostèrent des meurtriers pour l'assassiner; et, comme il en fut averti, il porta sous sa robe, au vu de tout le monde, un de ces poignards dont se servent les brigands et que les Romains appellent dolons[1]. Le jour de l'assemblée, Tibérius appelait le peuple pour donner les suffrages, lorsque les riches enlevèrent les urnes[2] et causèrent par là une grande confusion. Mais, comme les partisans de Tibérius, beaucoup plus nombreux que leurs adversaires, l'auraient emporté de force, que déjà même ils se rassemblaient en foule autour de lui, Manlius et Fulvius, deux personnages consulaires, tombant aux genoux de Tibérius et lui serrant les mains le conjurèrent, les larmes aux yeux, de renoncer à son entreprise. Tibérius, qui sentit de quel danger la ville était menacée, qui respectait d'ailleurs Manlius et Fulvius, leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il fît. Ils lui répondirent qu'ils

[1] Le dolon était un bâton creux dans lequel était cachée une lame de poignard; son nom venait du mot *dolus*, tromperie, parce qu'il trompait en ne paraissant qu'un simple bâton, tandis que c'était une arme dangereuse. Virgile, dans le septième livre de l'*Énéide*, vers 664, donne de ces dolons pour armes aux soldats d'Aventinus, venus au secours de Latinus dans la guerre contre Énée :

Pila manu, sævosque gerunt in bella dolones.

« Ils portent dans leurs mains des demi-piques et des bâtons qui recèlent un fer meurtrier. »

[2] Les Romains avaient deux sortes d'urnes pour les suffrages : les unes appelées cistie, cistellie, les autres sitellie. Ce furent ces dernières que les riches enlevèrent, pour empêcher que les suffrages ne fussent donnés.

ne se croyaient pas capables de lui donner conseil dans une affaire si importante, et ils le conjurèrent d'en référer au sénat ; ce qu'il leur accorda sur-le-champ.

XIII. Le sénat, qui déjà s'était assemblé, n'ayant pu rien terminer à cause du grand crédit que les riches avaient dans ce corps, Tibérius eut recours à un moyen injuste en soi et contraire aux lois, mais auquel il se détermina par le désespoir de faire passer autrement sa loi ; ce fut de déposer Octavius du tribunat. Il lui parla d'abord en public et le conjura, avec les paroles et les manières les plus insinuantes, de lever son opposition, d'accorder cette grâce au peuple, qui ne demandait rien que de juste, et qui n'obtiendrait même qu'une faible récompense de tous ses travaux et de tous les dangers auxquels il était chaque jour exposé. Octavius, ne se laissant point fléchir à ses prières : « Je vois, lui dit Tibérius, qu'ayant « tous deux, comme tribuns du peuple, un pouvoir égal, le « différend que nous avons ensemble ne pourrait se terminer « que par les armes : je n'y connais qu'un seul remède ; c'est « que l'un de nous soit déposé de sa charge. » En même temps il ordonne à Octavius de demander d'abord les suffrages du peuple sur son collègue, ajoutant qu'il descendrait sur-le-champ de la tribune et rentrerait dans la classe des simples citoyens, si c'était la volonté du peuple. Octavius n'ayant pas voulu se prêter à cet arrangement : « Je demanderai, lui dit « Tibérius, que le peuple donne sur vous ses suffrages, à « moins qu'après avoir eu le temps de la réflexion, vous n'ayez « changé d'avis ; » et il congédia l'assemblée. Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé, Tibérius monte à la tribune et tente un dernier effort pour gagner Octavius ; mais, le trouvant toujours inflexible, il rend une ordonnance qui le destitue du tribunat et appelle aussitôt le peuple aux suffrages pour une nouvelle élection. Le nombre des tribus était de trente-cinq ; dix-sept avaient déjà donné leurs voix contre Octavius, et il n'en fallait plus qu'une pour qu'il fût réduit à l'état de simple particulier. Tibérius fit arrêter les suffrages ; et, s'a-

dressant de nouveau à Octavius, il le conjura, en le tenant étroitement serré dans ses bras, à la vue de tout le peuple, de ne pas s'exposer à l'affront d'une destitution publique, et de ne pas le charger lui-même de l'odieux d'une ordonnance si dure et si sévère. Octavius, dit-on, fut ému et attendri de ces prières; ses yeux se remplirent de larmes, et il garda longtemps le silence: mais enfin ses regards s'étant portés sur les riches et les possesseurs des terres, qui étaient en fort grand nombre, la honte et la crainte des reproches qu'ils pourraient lui faire le retinrent; et, s'exposant avec courage à tout ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, il dit à Tibérius qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait. Sa déposition ayant été prononcée par le peuple, Tibérius commanda à un de ses affranchis (car c'étaient ses affranchis qui lui servaient de licteurs) de le faire sortir de la tribune: cette circonstance ajouta encore à la compassion qu'excitait Octavius, qu'on voyait si ignominieusement arraché de son siége. Le peuple voulut même se jeter sur lui; mais les riches, accourus pour le défendre, repoussèrent les efforts de la multitude. Octavius ne se sauva qu'avec peine de la fureur du peuple; un esclave fidèle, qui s'était toujours tenu devant lui pour parer les coups, eut les yeux arrachés. Ce fut contre l'intention de Tibérius, qui ne fut pas plus tôt informé de ce désordre, qu'il courut précipitamment pour en prévenir les suites.

XIV. La loi sur le partage des terres passa donc sans résistance; on nomma trois commissaires pour en faire la recherche et la distribution; ce fut Tibérius lui-même avec Appius Claudius son beau-père, et son frère Caïus Gracchus, qui n'était pas alors à Rome; il servait au siége de Numance, sous Scipion l'Africain. Tibérius, ayant terminé cette affaire paisiblement et sans trouver d'opposition, fit nommer un tribun à la place d'Octavius; mais, au lieu de le choisir dans la classe des citoyens les plus distingués, il prit un de ses clients, nommé Mucius. Les nobles, indignés de ce choix et craignant tout de l'accroissement de sa puissance, ne cessaient de lui attirer des

mortifications dans le sénat. Il avait demandé qu'on lui fournît suivant l'usage, aux dépens du public, une tente pour aller faire le partage des terres : ils la lui refusèrent, quoiqu'elle eût été toujours accordée pour des commissions bien moins importantes. Sa dépense fut taxée à neuf oboles par jour [1], sur le rapport de Scipion Nasica, qui, dans cette occasion, se déclara sans aucun ménagement l'ennemi de Tibérius, parce-qu'il possédait une grande partie de ces terres domaniales et qu'il lui en coûtait beaucoup d'être forcé de s'en dessaisir.

XV. La haine des riches contre le tribun ne faisait qu'enflammer davantage le peuple. Un des amis de Tibérius étant mort subitement, il parut sur son corps des taches suspectes. La multitude, ne doutant pas qu'il n'eût été empoisonné, courut à son convoi en poussant de grands cris ; et, s'étant chargée de son lit funèbre, se répandit autour du bûcher. Le soupçon de son empoisonnement se confirma lorsqu'on vit son cadavre crever et rendre une si grande quantité d'humeurs corrompues, que le feu en fut éteint [2]. On voulut inutilement le rallumer : le bûcher ne s'enflamma qu'après qu'on l'eut transporté dans un autre endroit ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire prendre feu. Tibérius, pour irriter davantage le peuple, prit un habit de deuil ; et, ayant conduit ses enfants sur la place publique, il supplia le peuple de les prendre sous sa protection, eux et leur mère, parce qu'il désespérait de leur salut.

XVI. Cependant Attalus Philopator, roi de Pergame, étant mort, et Eudème le Pergaménien ayant apporté à Rome le testament de ce prince, qui instituait le peuple romain son héritier, Tibérius, qui cherchait toujours à flatter la multitude, proposa sur-le-champ, par une nouvelle loi, que l'argent de la succession d'Attalus qu'on avait apporté à Rome, fût partagé entre les citoyens à qui il était échu des terres par le sort, afin qu'ils pussent se fournir d'instruments aratoires et faire les

[1] Environ une livre sept sous, à trois sous chaque obole.
[2] L'extinction du feu n'était pas une preuve de poison.

premières avances de la culture. Il ajoutait que la destination des villes qui avaient appartenu à ce prince n'était pas de la compétence du sénat, et qu'il en ferait lui-même le rapport à l'assemblée du peuple. Cette loi blessa singulièrement ce premier corps de l'état. Un sénateur, nommé Pompéius, dit qu'étant voisin de Tibérius il savait très-certainement qu'Eudème de Pergame lui avait apporté la robe de pourpre et le diadème du roi, comme devant un jour régner à Rome. Quintus Métellus lui reprocha qu'il tenait une conduite bien différente de celle de son père : lorsque celui-ci était censeur et qu'il revenait de souper en ville, tous les citoyens éteignaient leurs lumières, de peur qu'il ne les soupçonnât d'avoir trop prolongé leurs repas et leurs amusements ; et lui, il se faisait éclairer la nuit par les hommes les plus misérables et les plus séditieux.

XVII. Titus Annius, homme peu honnête et peu sage, mais qui, dans la dispute, embarrassait tout le monde par ses questions et par ses reparties, proposa un compromis à Tibérius, dans le cas où il lui prouverait qu'il avait imprimé une note d'infamie à son collègue, dont les lois rendaient la personne sacrée et inviolable. Cette provocation ayant causé quelque mouvement, Tibérius s'avance, assemble le peuple et ordonne qu'on amène Annius pour lui faire son procès. Celui-ci, qui se sentait trop inférieur à Tibérius en dignité et en éloquence, a recours à ses subtilités ordinaires, et demande à Tibérius qu'avant que l'accusation commence, il veuille bien répondre à une question fort simple. Tibérius lui ayant permis de l'interroger, il se fait un profond silence ; et Annius prenant la parole : « Si vous vouliez, lui dit-il, me déshonorer et me cou-
« vrir d'infamie, et que j'appelasse à mon secours un de vos
« collègues ; que ce collègue se levât pour prendre ma défense,
« irrité de cette démarche, le feriez-vous déposer de sa charge? »
Cette question déconcerta tellement Tibérius, que, quoiqu'il fût d'ailleurs l'homme du monde le plus prompt et le plus hardi à parler, il n'eut rien à répondre et congédia l'assemblée.

XVIII. Mais comme il ne pouvait se dissimuler que de tous

les actes de son tribunat, c'était la destitution d'Octavius qui avait le plus offensé, non-seulement les nobles, mais le peuple même, qui regardait cette entreprise comme l'avilissement et la ruine de la dignité tribunitienne, qui s'était maintenue jusqu'alors dans tout son éclat, il prononça devant le peuple un long discours, dont je crois à propos d'extraire ici quelques raisonnements, pour faire connaître la force de son éloquence et son talent pour la persuasion. « Un tribun, disait-il, est « sans doute une personne sacrée et inviolable, parce qu'il « est, en quelque sorte, consacré au peuple et chargé de « veiller à ses intérêts; mais si, oubliant cette destination, il « se rend injuste envers le peuple, s'il énerve sa puissance, « s'il l'empêche de donner ses suffrages, alors, infidèle au « but de son institution, il se prive lui-même des priviléges « attachés à sa charge. Il faudrait donc souffrir qu'un tribun « abattît le Capitole, qu'il brûlât nos arsenaux? en commettant ces excès, ce serait sans doute, un mauvais tribun; « mais enfin il le serait. Mais quand il veut détruire la puissance même du peuple, il cesse d'être tribun. Quelle inconséquence étrange qu'un tribun pût, à son gré, faire « traîner un consul en prison, et que le peuple n'eût pas le « droit d'ôter au tribun une autorité dont il abuse contre « celui de qui il l'a reçue! Le peuple nomme également et le « consul et le tribun. La dignité royale, qui renferme en elle « la puissance de toutes les magistratures, est de plus consacréé par des cérémonies augustes qui lui impriment un caractère divin. Cependant Rome chassa Tarquin, qui usait « injustement de son autorité; et le crime d'un seul fit détruire cette puissance qui était la plus ancienne parmi nous, « et à laquelle Rome même devait son origine. Qu'avons-« nous de plus saint et de plus vénérable dans notre ville, « que ces vierges consacrées à la garde et à l'entretien du « feu immortel? Si pourtant quelqu'une d'elles viole son vœu « de virginité, elle est enterrée toute vive. Leur négligence « dans le service des dieux leur fait perdre cette inviolabilité

« qu'elles n'ont que pour servir les dieux. Il n'est donc pas « juste qu'un tribun qui offense le peuple conserve une fran- « chise qu'il ne reçoit que pour l'intérêt du peuple, puisqu'il « détruit lui-même l'autorité dont il tire toute la sienne. Si le « choix du plus grand nombre des tribus lui a justement « conféré le tribunat, n'est-il pas plus juste qu'il en soit dé- « pouillé, lorsque toutes les tribus ont donné leur suffrage « pour sa déposition ? Est-il rien de si sacré et de si invio- « lable que les offrandes faites aux dieux ? Mais a-t-on jamais « empêché le peuple de s'en servir, de les changer, de les « transporter à son gré d'un lieu à un autre ? Pourquoi donc « ne pourrait-il pas faire du tribunat comme d'une de ces of- « frandes et le transférer d'une personne à une autre ? Une « preuve certaine que cette magistrature n'est ni inviolable, « ni inamovible, c'est que souvent ceux qui en avaient été « légitimement investis ont demandé eux-mêmes à en être « déchargés. » Tels furent les principaux raisonnements sur lesquels Tibérius motiva sa justification.

XIX. Ses amis, voyant la ligue des nobles contre lui, et les menaces qu'ils ne cessaient de lui faire, crurent qu'il importait à sa sûreté de demander un second tribunat. Il recommença donc à flatter le peuple par des lois qui abrégeaient les années du service militaire, qui permettaient d'appeler au peuple des sentences de tous les tribunaux, qui joignaient aux séna- teurs, chargés seuls alors de tous les jugements, un pareil nombre de chevaliers ; qui affaiblissaient de toutes manières la puissance du sénat : et en cela il cherchait moins à procu- rer les véritables intérêts du peuple, qu'à satisfaire son res- sentiment et son obstination. Quand il recueillit les suffrages sur les nouvelles lois, il s'aperçut que l'absence d'une partie du peuple donnait la supériorité à ses adversaires. Alors ses partisans commencèrent à dire des injures aux autres tri- buns, afin de gagner du temps ; enfin Tibérius congédia l'as- semblée et la remit au lendemain. Il se rendit sur la place pu- blique dans une contenance triste et abattue, et il supplia le

peuple, les larmes aux yeux, de veiller à sa sûreté, parce qu'il craignait que, dans la nuit suivante, ses ennemis ne vinssent forcer sa maison et le massacrer. Ses alarmes échauffèrent tellement le peuple, qu'un grand nombre de citoyens allèrent lui servir de gardes et passer la nuit autour de sa maison.

XX. Le lendemain, à la pointe du jour, celui qui avait la garde des poulets sacrés, dont les Romains se servent pour la divination[1], les apporta sur la place et leur jeta la nourriture ordinaire; mais il n'en sortit qu'un seul de la cage, après que l'officier l'eut longtemps secouée; encore ne voulut-il pas manger: il leva seulement l'aile gauche, étendit la cuisse et rentra dans la cage. Ce présage sinistre en rappela à Tibérius un autre qu'il avait eu précédemment. Il avait un casque magnifiquement orné et d'une beauté remarquable, dont il se servait dans les combats; des serpents s'y étant glissés sans être aperçus, y déposèrent leurs œufs et les y firent éclore. Ce souvenir lui fit redouter davantage le présage des poulets; il sortit cependant pour monter au Capitole, lorsqu'il sut que le peuple s'y était assemblé. En passant le seuil de sa porte, il se heurta si rudement, que l'ongle du gros doigt du pied se fendit et que le sang coula à travers le soulier. Il n'eut pas fait quelques pas dans la rue, qu'il vit, à sa gauche, sur un toit, des corbeaux qui se battaient; et quoiqu'il fût accompagné d'une foule nombreuse[2], une pierre poussée par un de ces oiseaux, vint tomber à ses pieds: cet accident arrêta les plus hardis de ses partisans.

XXI. Mais Blossius de Cumes, qui se trouvait dans cette foule, lui représenta que ce serait une faiblesse honteuse que Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain et magistrat du peuple romain, refusât, par la crainte d'un corbeau, de se rendre à l'invitation de ses concitoyens; que ses ennemis ne le railleraient pas de cette faiblesse honteuse,

[1] *Voy.* Cicéron *de la Divination*, liv. I, c. XXIV.

[2] Le texte ajoute: comme cela devait être.

mais qu'ils le diffameraient auprès du peuple, comme un tyran qui insultait à la dignité publique. Dans le même temps, il reçut du Capitole plusieurs messages de ses amis, qui le pressaient de s'y rendre, en l'assurant que tout allait bien pour lui. On lui fit en effet l'accueil le plus flatteur; dès qu'il parut, il fut reçu avec les acclamations les plus affectueuses; et quand il monta au Capitole, on lui prodigua les témoignages du plus grand zèle et l'on veilla à ce que personne ne l'approchât, qui ne fût bien connu. Mucius ayant commencé à prendre les suffrages, on ne put rien faire de ce qui était d'usage dans ces occasions; tant les derniers excitaient de tumulte, en se poussant tour à tour et se mêlant confusément les uns avec les autres, dans les efforts qu'ils faisaient pour pénétrer.

XXII. Dans ce moment, le sénateur Flavius[1] Flaccus, étant monté sur un lieu d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, comme il lui était impossible de se faire entendre, fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna au peuple de lui ouvrir le passage; et Flavius, qui eut bien de la peine à l'approcher, lui déclara que, dans l'assemblée du sénat, les riches n'ayant pu attirer le consul[2] à leur parti, avaient formé le dessein de le tuer eux-mêmes, et qu'ils avaient auprès d'eux, pour cet effet, un grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves tous armés. Tibérius ayant fait part de cet avis à ceux qui l'environnaient, ils ceignirent aussitôt leurs robes, brisèrent les demi-piques avec lesquelles les licteurs écartaient la foule, et en prirent les tronçons pour se défendre contre ceux qui viendraient les assaillir. Ceux à qui leur éloignement n'avait pas permis d'entendre Tibérius, surpris de tout ce qu'ils voyaient, en demandaient la cause. Alors Tibérius porta la main à sa tête, pour

[1] Il faut lire Fulvius, qui était le surnom de la famille des Flaccus. Celui-ci fut consul l'an de Rome six cent vingt-neuf. Il en est question dans la Vie de Caïus.

[2] Mucius Scévola. Calpurnius Pison, son collègue, était en Sicile.

faire connaître, par ce geste, à ceux qui ne pouvaient pas l'entendre, le danger qui le menaçait.

XXIII. Ses ennemis n'eurent pas plutôt vu ce geste, que, courant au sénat, ils annoncèrent que Tibérius demandait le diadème, et ils en donnèrent pour preuve le mouvement qu'il avait fait de porter la main à sa tête. Cette nouvelle causa l'émotion la plus vive dans le sénat. Scipion Nasica requit le consul d'aller au secours de Rome et d'abattre le tyran. Le consul lui répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'employer la violence, et qu'il ne ferait périr aucun citoyen qui n'aurait pas été jugé dans les formes. « Si le « peuple, ajouta-t-il, ou gagné ou forcé par Tibérius, rend « quelque ordonnance qui soit contraire aux lois, je ne la « ratifierai pas. » Alors Nasica s'élançant de sa place : « Puisque le premier magistrat, s'écria-t-il, trahit la répu- « blique, que ceux qui veulent aller au secours des lois me « suivent ! » En disant ces mots, il se couvre la tête d'un pan de sa robe et marche au Capitole. Tous ceux dont il est suivi s'enveloppant le bras de leur robe, poussent tous ceux qui se trouvent devant eux, sans que personne leur oppose la moindre résistance : frappés de la dignité de ces personnages, ils prennent la fuite et se renversent les uns sur les autres. Les gens de la suite de ces sénateurs étaient armés de masques et de gros bâtons qu'ils avaient pris dans leurs maisons ; et leurs maîtres, saisissant les débris et les pieds des bancs que la foule avait rompus dans sa fuite, montaient vers Tibérius, en frappant tous ceux qui leur faisaient un rempart de leurs corps ; il y en eut plusieurs de tués; et tous les autres prirent la fuite.

XXIV. Tibérius, ayant pris lui-même le parti de s'enfuir, fut saisi par sa robe ; il la laissa entre les mains de celui qui le retenait, et comme il fuyait en simple tunique, il fit un faux pas et tomba sur ceux qui étaient renversés devant lui. Dans le moment où il se relevait, un de ses collègues, Publius Saturéius, le frappa le premier sur la tête, au vu de tout le

monde, avec le pied d'un banc; le second coup lui fut porté par Lucius Rufus, qui s'en vanta depuis comme d'une belle action. Parmi les autres partisans de Tibérius, il y en eut plus de trois cents qui furent assommés à coups de bâtons et de pierres. Les historiens assurent que ce fut la première sédition à Rome, depuis l'expulsion des rois, qui eût fini par le meurtre et le sang des citoyens : toutes les autres, quoique graves dans leur motifs et dans leurs effets, s'étaient apaisées par l'abandon que les deux partis faisaient réciproquement de leurs prétentions: les nobles, parce qu'ils craignaient le peuple; et le peuple, parce qu'il respectait le sénat. Dans celle-ci même il paraît que si l'on eût employé la douceur avec Tibérius, il n'aurait pas eu de peine à céder; il l'aurait fait même plus facilement, si l'on ne fût pas venu l'attaquer à force ouverte et les armes à la main ; car il n'avait pas autour de lui plus de trois mille hommes.

XXV. Mais il paraît que cette conspiration contre Tibérius fut moins l'effet des prétextes qu'on allégua, que du ressentiment et de la haine des riches. Rien ne le prouve plus que les outrages et les cruautés qu'on exerça sur son corps. On ne voulut jamais accorder aux prières de son frère la permission de l'enlever pour l'enterrer la nuit; et il fut jeté dans le Tibre avec les autres morts. Ils ne bornèrent pas même là leur vengeance : de ses amis, les uns furent condamnés au bannissement sans aucune forme de procès, et on mit à mort tous ceux qu'on put arrêter. De ce nombre fut le rhéteur Diophanes. Un certain Caïus Billius [1] périt enfermé dans un tonneau avec des serpents et des vipères. Blossius de Cumes, mené devant les consuls, qui l'interrogèrent sur ce qui s'était passé, avoua qu'il avait exactement suivi tous les ordres de Tibérius. « Mais, lui dit Nasica, s'il vous eût ordonné d'in-« cendier le Capitole ? — Jamais, répondit Blossius, Tibérius « ne m'eût donné un pareil ordre. » D'autres sénateurs lui ayant fait plusieurs fois la même question : « Si Tibérius me

[1] Dans les *Suppléments de Tite-Live*, liv. LIX, c. VIII, il est nommé Villius.

« l'eût ordonné, j'aurais cru devoir le faire, parce qu'il ne « m'aurait pas donné cet ordre, s'il n'eût été utile au « peuple. » Il échappa à ce danger, et se retira, quelque temps après, à la cour d'Aristonicus ; mais lorsqu'il vit les affaires de ce prince perdues sans ressource, il se donna lui-même la mort.

XXVI. Le sénat, pour apaiser le mécontentement du peuple, ne s'opposa plus au partage des terres et lui permit de de nommer un autre[1] commissaire à la place de Tibérius : les suffrages tombèrent sur Publius Crassus, allié des Gracques, dont la fille Licinia avait épousé Caïus. Il est vrai que, suivant Cornélius Népos, Caïus Gracchus était marié, non à la fille de Crassus, mais à celle de Brutus, celui qui avait triomphé des Lusitaniens[2] ; mais le sentiment que j'ai adopté a été suivi par le plus grand nombre des historiens. Cependant le peuple, toujours aigri de la mort de Tibérius, paraissait n'attendre que le moment de le venger ; déjà même il menaçait Nasica de le traduire en jugement ; et le sénat, qui craignit pour sa vie, lui donna, sans aucune nécessité, une commission en Asie : car le peuple ne laissait passer aucune occasion de faire éclater contre lui son ressentiment : partout où il le rencontrait, il le poursuivait à grands cris, il le traitait de maudit, de tyran qui avait souillé du sang d'un personnage sacré et inviolable le temple le plus saint et le plus respecté de la ville. Nasica fut donc obligé de quitter l'Italie, quoique, par sa qualité de grand pontife, il fût chargé des principaux sacrifices. Il erra de côté et d'autre, dévoré de chagrin, et mourut peu de temps après à Pergame.

XXVII. Au reste, il ne faut pas s'étonner de cette haine implacable que les Romains avaient pour lui, puisque Scipion l'Africain, lui que les Romains avaient aimé plus que personne et par les motifs les plus justes, fut sur le point de

[1] Il y a dans le texte, que le sénat permit de nommer Titus ; mais ce nom est corrompu, et les manuscrits ont pour leçon un autre nom.

[2] Des anciens Portugais en qualité de Proconsul, l'an de Rome 628.

perdre leur bienveillance, parce qu'en apprenant devant Numance la mort de Tibérius, il dit à haute voix ce vers d'Homère :

Puisse périr ainsi qui voudra l'imiter[1] !

Depuis, Caïus et Fulvius[2] lui ayant demandé, dans l'assemblée du peuple, ce qu'il pensait de la mort de Tibérius, il fit connaître par sa réponse qu'il n'approuvait pas les lois de ce tribun. Aussi depuis ce temps-là fut-il souvent interrompu par la multitude lorsqu'il parlait en public, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant ; et lui-même il se laissa aller à maltraiter le peuple de paroles. Mais j'ai rapporté ces faits en détail dans la *Vie* de Scipion[3].

CAÏUS GRACCHUS.

XXVIII. Caïus Gracchus, dans les temps qui suivirent la mort de son frère, soit par crainte de ses ennemis, soit par désir d'attirer sur eux la haine du peuple, ne parut plus sur la place publique et vécut retiré dans son intérieur, comme s'il eût pris la résolution de passer le reste de sa vie dans l'état d'abaissement où il se trouvait : il fit croire par là à quelques personnes qu'il blâmait, qu'il avait même en horreur la conduite de son frère. Il était encore dans sa grande jeunesse ; car il avait neuf ans de moins que Tibérius, qui, à sa mort, n'avait pas encore atteint l'âge de trente ans[4]. Mais dans la suite il fit peu à peu connaître son caractère et ses mœurs, et il parut très-éloigné de l'oisiveté, de la mollesse, de la débauche et de l'amour des richesses ; on vit qu'il exerçait les dispositions qu'il avait à l'éloquence comme des ailes pour s'élever au gouvernement, et l'on jugea qu'il ne se livrerait pas à une vie oisive et inutile.

[1] C'est ce que Minerve dit à Jupiter, qui venait de parler des crimes d'Égiste, *Odyssée,* chant I, v. 47. — [2] C'est à Carbon, tribun du peuple, que Patercule, liv. II, c. IV, et Valère-Maxime, liv. VI, c. II, attribuent ce fait. — [3] Elle est perdue.

[4] Tibérius fut tué sur la fin de l'an de Rome 621 ; il était donc né à la fin de l'année 591, ou au commencement de l'an 592 de Rome ; et Caïus, l'an 600.

XXIX. Il défendit dans les tribunaux un de ses amis, nommé Vettius ; et le peuple fut si ravi de l'entendre, que les transports de sa joie tenaient de l'enthousiasme et de la fureur. Il est vrai que, dans cette occasion, les autres orateurs ne parurent que des enfants auprès de Caïus. Ce début inspira de la crainte aux riches, qui se concertèrent entre eux pour l'empêcher de parvenir au tribunat. Il arriva qu'il fut nommé par le sort pour aller en Sardaigne en qualité de questeur avec le consul Oreste. Cette commission fit plaisir à ses ennemis, et ne déplut pas à Caïus. Né avec des talents pour la guerre, également exercé au métier des armes et à l'éloquence, n'envisageant d'ailleurs qu'avec horreur l'administration des affaires et la tribune, il fut charmé d'avoir dans ce voyage un moyen de résister au désir du peuple et de ses amis, qui l'appelaient au gouvernement. C'est une opinion presque générale, qu'il était plus ardent démagogue que son frère, et qu'il recherchait, avec plus d'ambition que lui, la faveur populaire. Mais cette opinion n'est pas fondée ; et il paraît que ce fut par nécessité plutôt que par choix qu'il se jeta dans l'administration. Cicéron lui-même raconte que, pendant qu'il fuyait toute espèce de charges, et qu'il avait pris la résolution de vivre tranquille loin des affaires, son frère lui apparut en songe et lui dit : « Pourquoi, Caïus, différer si longtemps ? tu ne sau« rais éviter ton sort. Les destins nous ont marqué à tous « deux une même vie et une même mort ; elles doivent être « consacrées à l'utilité du peuple[1]. »

XXX. Caïus, arrivé en Sardaigne, y donna les plus grandes marques de valeur, et se montra supérieur à tous les autres jeunes gens par son courage contre les ennemis, par sa justice envers ses inférieurs, par son affection et son respect pour son général ; il surpassa même ceux qui étaient plus âgés que lui par sa tempérance, sa simplicité et son amour pour le travail. L'hiver rigoureux et malsain qu'on éprouva cette année en Sardaigne ayant obligé le consul Oreste de demander, aux

[1] Cicéron, *de Divin.*, liv. I, c. XXVI, et Val-Maxime, liv. I, c. VI, VII.

villes de son gouvernement, des vêtements pour ses soldats, elles députèrent à Rome pour solliciter la décharge de cette contribution : leur demande fut accueillie du sénat, qui enjoignit au consul de se pourvoir ailleurs d'habillements pour ses troupes. Le général ne sachant où en prendre et les soldats souffrant beaucoup de la rigueur du froid, Caïus alla de ville en ville et détermina les habitants à venir au secours des soldats et à leur envoyer des habits[1]. La nouvelle de ce succès, apportée à Rome, parut comme l'essai et le prélude de Caïus pour gagner la faveur populaire, et le sénat en fut alarmé.

XXXI. Dans le même temps il arriva d'Afrique des ambassadeurs du roi Micipsa, qui venaient faire part au sénat d'un envoi de blé que ce prince avait fait en Sardaigne au général romain par considération pour Caïus Gracchus. Les sénateurs, de dépit, chassèrent les ambassadeurs et ordonnèrent que les troupes qui servaient en Sardaigne seraient relevées ; mais que le consul Oreste serait continué dans le commandement, car ils ne doutaient pas que Caïus n'y restât aussi pour exercer la questure. Mais à la première nouvelle de ce décret, n'écoutant que sa colère, il s'embarqua et parut à Rome, contre l'attente de tout le monde. Ses ennemis lui en firent un crime, et le peuple lui-même trouva fort extraordinaire qu'un questeur eût quitté l'armée avant son général. Cité devant les censeurs, il demanda à se défendre et changea tellement les dispositions de ceux qui l'écoutaient, qu'il fut absous, et qu'il n'y eut personne qui ne sortît de l'audience persuadé qu'on lui avait fait la plus grande injustice. Il dit aux censeurs qu'obligé seulement par les lois à dix campagnes, il en avait fait douze ; qu'il était resté trois ans questeur auprès de son général, tandis que la loi lui permettait de se retirer après un an de service. « Je suis le seul de toute cette armée, ajouta-t-il, « qui, étant parti de Rome ma bourse pleine, l'ai rapportée « vide ; et tous les autres après avoir vidé leurs amphores, les « ont rapportées pleines d'or et d'argent. »

[1] Quel triomphe pour l'éloquence !

XXXII. On lui suscita depuis plusieurs autres procès; on l'accusa d'avoir fait révolter les alliés, d'avoir trempé dans la conspiration découverte à Frégelles[1] : mais il se justifia de ces accusations, jusqu'à détruire tout soupçon; et, plein de confiance en la pureté de sa conduite, il se mit sur les rangs pour le tribunat, sans être arrêté par l'opposition que tous les nobles firent éclater contre lui. Mais il vint de toute l'Italie une multitude de citoyens pour prendre part à son élection; et l'affluence fut telle dans Rome, qu'un très-grand nombre n'y put trouver de logement. Le champ de Mars même ne pouvant contenir cette foule immense, plusieurs donnèrent leur voix de dessus les toits des maisons. Tout ce que les nobles, par leurs intrigues, purent arracher au peuple et rabattre des espérances de Caïus, c'est qu'au lieu d'être déclaré premier tribun, comme il s'y attendait, il ne fut nommé que le quatrième. Mais il n'eut pas plutôt pris possession de sa charge[2], qu'il fut réellement le premier, et par la force de son éloquence qui effaçait celle de tous ses collègues, et par la confiance que lui donnait l'accident funeste de son frère, dont il déplorait la mort devant le peuple. Il l'y ramenait en toute occasion; il le faisait ressouvenir de tout ce qui s'était passé, et opposait à la conduite du sénat celle de leurs ancêtres. « Vos pères, disait-il, déclarèrent la guerre aux Fa« lisques, pour avoir insulté le tribun du peuple Génucius; « ils condamnèrent à mort Caïus Véturius, parce qu'un tri« bun traversant la place publique, il avait refusé seul de se « ranger devant lui : et ces hommes ont, sous vos yeux « mêmes, assommé Tibérius à coup de bâtons; son corps a « été traîné du Capitole dans les rues de la ville et jeté dans « le Tibre. Tous ceux de ses amis qu'on a pu arrêter ont été « mis à mort sans aucune formalité de justice; cependant « c'est une des plus anciennes lois de Rome, que, lorsqu'un « citoyen accusé d'un crime capital ne se présente pas au ju-

[1] Ville du Latium, qui s'était révoltée : le préteur Opimius la prit et la rasa l'an de Rome 630. — [2] L'an de Rome 632.

« gement, un officier public aille, dès le matin, à la porte de « sa maison, le sommer, à son de trompe, de comparaître ; et « les juges ne vont jamais aux opinions que cette formalité « n'ait été remplie ; tant nos ancêtres portaient loin les pré- « cautions et les formes conservatrices de la vie des ci- « toyens ! »

XXXIII. Caïus, dont la voix forte et étendue se faisait aisément entendre de toute la multitude, ayant ému le peuple par ces discours, proposa deux lois, dont l'une portait que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer d'autre charge ; la seconde, qu'un magistrat qui aurait banni un citoyen sans observer les formalités ordinaires de la justice, serait traduit en jugement devant le peuple. La première de ces deux lois dégradait ouvertement Marcus Octavius, que Tibérius avait fait déposer du tribunat ; et la seconde frappait directement sur Popilius, qui, dans sa préture, avait banni les amis de Tibérius : aussi, sans attendre l'issue du jugement, Popilius s'exila de l'Italie. Pour l'autre loi, Caïus lui-même la révoqua et en donna pour motif sa condescendance aux prières de sa mère Cornélie, qui lui avait demandé la grâce d'Octavius. Le peuple approuva avec joie cette révocation, par égard pour Cornélie, qu'il n'honorait pas moins par rapport à ses enfants qu'à cause de Scipion son père ; et, lorsque dans la suite il lui éleva une statue de bronze, il y mit cette inscription : CORNÉLIE MÈRE DES GRACQUES. On cite plusieurs mots remarquables que Caïus dit publiquement et avec emphase d'un de ses ennemis, au sujet de sa mère : « Ose-tu bien médire de Cornélie, de la mère de Tibérius ? » Et comme ce calomniateur était décrié pour un vice infâme : « Sur quel fondement, lui dit-il, as-tu l'audace de te compa- « rer à Cornélie ? as-tu enfanté comme elle ? Cependant tous « les Romains savent qu'elle a été plus longtemps sans mari « que toi, tout homme que tu es. » Tel était le sel piquant de ses discours, et je pourrais en extraire de ses écrits plusieurs du même genre.

XXXIV. Des lois qu'il proposa ensuite pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat, l'une avait pour objet l'établissement de colonies et la distribution, aux pauvres citoyens qu'on y enverrait, des terres domaniales. La seconde était en faveur des soldats ; elle ordonnait qu'ils fussent habillés aux frais du trésor public, sans que pour cela leur solde fût diminuée ; elle ajoutait qu'aucun citoyen ne serait enrôlé avant qu'il eût dix-sept ans accomplis. La troisième regardait les alliés, et donnait à tout le peuple de l'Italie le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome. La quatrième fixait à un bas prix le blé qu'on distribuerait aux citoyens pauvres. La cinquième enfin, relative aux tribunaux, diminuait beaucoup en cette partie l'autorité des sénateurs. Chargés seuls du jugement de toutes les affaires, ils se faisaient redouter du peuple et des chevaliers. La loi de Caïus ajoutait, aux trois cents sénateurs qui occupaient alors tous les tribunaux, autant de chevaliers romains, et attribuait indistinctement à ces six cents juges la connaissance de tous les procès. En proposant cette loi, il eut soin d'observer toutes les formalités nécessaires ; mais, au lieu que les orateurs, avant lui, lorsqu'ils parlaient devant le peuple, se tournaient vers le sénat et vers le lieu des comices, lui, au contraire, commença à se tourner vers la place publique, qui était du côté opposé, et conserva depuis cet usage : ainsi, par un léger changement de situation et de direction de ses regards, il produisit un très-grand effet ; et d'aristocratique qu'était le gouvernement, il le rendit, en quelque sorte, démocratique [1], en faisant voir aux orateurs que c'était au peuple et non au sénat, qu'ils devaient adresser la parole.

XXXV. Le peuple, non content de donner la sanction à cette dernière loi, lui conféra le droit de choisir lui seul les chevaliers romains qui seraient admis au nombre des juges,

[1] Nous avons déjà vu des exemples pareils des effets que peut produire dans des occasions importantes un changement de situation. *Voy.* la Vie de Thémistocle, c. XXIII ; et la Vie de Camille, c. XLVII.

droit qui l'investit d'une autorité presque monarchique : aussi le sénat l'admit à ses délibérations et lui demanda souvent son avis. Il est vrai qu'il ne lui donnait jamais que des conseils convenables à la dignité de cet ordre. Tel fut le décret, aussi honorable que juste, qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur Fabius avait envoyé d'Espagne : il détermina le sénat à faire vendre ce blé, à en renvoyer le prix aux villes de cette province, et à réprimander Fabius de ce qu'il rendait par ses exactions la puissance romaine odieuse et insupportable aux pays qu'il gouvernait. Ce décret lui mérita les applaudissements et la bienveillance des provinces. Il fit aussi des lois pour le rétablissement de plusieurs colonies, pour la construction de grands chemins et de greniers publics. Il se chargea de diriger en chef toutes ces entreprises, et, loin de succomber à tant et de si grands travaux, il les fit exécuter avec une incroyable célérité, et mit à chacun autant de soin que si c'eût été le seul dont il eût la conduite : ceux même qui le haïssaient ou qui le craignaient le plus étaient étonnés de son intelligence et de son activité.

XXXVI. Le peuple ne pouvait se lasser de l'admirer, en le voyant sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres ; leur parler avec douceur, sans rien perdre de sa dignité dans ses conversations familières, où il savait si bien s'accommoder au caractère de chacun d'eux, que ceux qui l'accusaient d'être violent, emporté, insupportable dans ses manières, étaient convaincus de la plus insigne calomnie ; tant sa popularité éclatait dans le commerce ordinaire et dans les actions communes de la vie, bien plus encore que dans les discours qu'il prononçait du haut de la tribune ! L'entreprise qu'il suivit avec le plus d'ardeur, ce fut la construction des grands chemins ; il y réunit à la commodité la beauté et la grâce. Il les faisait tirer en ligne droite à travers les terres, et paver de grandes pierres de taille qu'on liait avec des tas de sable battu comme du ciment. Quand il se rencontrait des fondrières et

des ravins formés par des torrents ou des eaux stagnantes, il les faisait combler ou couvrir de ponts, ce qui mettait les deux côtés du chemin à une hauteur égale et parallèle, et rendait tout l'ouvrage parfaitement uni et agréable à la vue. Il fit aussi mesurer tous les chemins par des intervalles égaux, que les Latins appellent milles; et chaque mille, qui fait un peu moins de huit stades [1], était marqué par une colonne de pierre qui en indiquait le nombre. Il plaça, de chaque côté du chemin et à des distances plus rapprochées, d'autres pierres, qui donnaient aux voyageurs la facilité de monter à cheval sans le secours de personne [2].

XXXVII. Comme il vit que le peuple le comblait de louanges pour tous ces travaux, et paraissait disposé à lui donner toutes les preuves de bienveillance qu'il pourrait désirer, il dit un jour, dans une de ses harangues publiques, qu'il avait à demander au peuple une seule grâce, dont l'obtention lui tiendrait lieu de tout, et dont le refus n'exciterait de sa part aucune plainte. Tout le monde crut qu'il allait demander le consulat; on imagina même qu'il voulait le réunir avec la charge de tribun [3] : mais le jour des comices consulaires, au milieu de l'attente générale, il parut au champ de Mars; menant Fannius par la main, et, secondé de tous ses amis, il sollicita pour lui le consulat. Cette brigue emporta la grande pluralité des suffrages; Fannius fut élu consul, et Caïus nommé tribun du peuple pour la seconde fois, sans l'avoir ni sollicité ni demandé, et par le seul effet de l'affection du peuple. Mais, voyant que le sénat ne dissimulait plus sa haine contre lui, que le consul Fannius lui-même se refroidissait à son égard, il rechercha de nouveau, par d'autres lois, la faveur du peuple : il proposa d'envoyer des colonies à Ta-

[1] Trois milles faisaient à peu près vingt stades ou une lieue.

[2] Il y en a qui ont traduit par étriers le mot grec du texte; mais les étriers n'étaient pas encore connus.

[3] Mais le peuple savait que ces charges étaient incompatibles; et il supposait apparemment qu'il ne voulait les demander que pour des années différentes.

rente et à Capoue, et d'étendre à tous les peuples latins le droit de bourgeoisie.

XXXVIII. Le sénat, craignant qu'il n'acquît enfin un pouvoir qui le rendrait invincible, essaya un moyen nouveau, et jusqu'alors sans exemple, de détourner la faveur du peuple : ce fut de flatter à son tour la multitude et de chercher à lui complaire dans les choses même les moins justes. Parmi les collègues de Caïus était Livius Drusus, qui, par la bonté de son naturel et l'excellente éducation qu'il avait reçue, n'était inférieur à aucun des Romains, et qui, par son éloquence et par ses richesses, pouvait le disputer aux plus puissants et aux plus estimés d'entre eux. Les principaux de Rome, s'adressant à lui, le conjurent de s'opposer à Caïus et de s'unir avec eux contre lui, non en cherchant à forcer l'inclination du peuple ou en résistant à ses volontés, mais en employant toute l'autorité de sa charge à lui complaire, à lui accorder des choses dont le refus aurait pu attirer la haine à celui qui l'aurait fait, mais eût été bien plus honorable pour lui. Livius, abandonnant donc au sénat l'exercice de son tribunat, fit des lois qui, sans offrir aucun motif d'honnêteté et d'utilité, n'avaient d'autre but que de surpasser Caïus en complaisance et en flatterie pour le peuple, comme dans les comédies les poëtes rivalisent entre eux à qui divertira le mieux le spectateur.

XXXIX. Cette conduite fit voir évidemment que le sénat était irrité, non contre les lois de Caïus, mais contre sa personne, et qu'il voulait ou le faire périr, ou le réduire à un état de faiblesse dont ils n'eussent rien à craindre. Caïus avait proposé l'établissement de deux colonies, qu'il composait des citoyens les plus honnêtes, et les sénateurs l'avaient accusé de vouloir corrompre le peuple : Livius ordonna d'en établir douze, chacune de trois mille citoyens indigents, et les sénateurs appuyèrent sa loi. Caïus avait assujetti à une rente annuelle pour le trésor public les terres distribuées aux citoyens pauvres, et le sénat en avait pris sujet de le haïr, comme cor-

flatteur de la multitude : Livius déchargea les terres de cette imposition, et le sénat lui en sut gré. Caïus avait accordé le droit de citoyen à tous les peuples du nom latin, et cette concession avait déplu au sénat : Livius défendit qu'on frappât de verges tout soldat latin, et sa loi fut vivement soutenue par le sénat. Aussi Livius, toutes les fois qu'il haranguait le peuple, avant de proposer ses lois, disait-il qu'elles avaient l'approbation du sénat, qui n'avait rien tant à cœur que l'intérêt du peuple. Le seul avantage qui en résulta, c'est que le peuple devint plus doux envers le sénat ; qu'à cette haine ancienne qui rendait tous les nobles suspects à la multitude, Livius fit succéder des sentiments de modération, qu'il éteignit toute son animosité et lui persuada que c'était par les conseils du sénat qu'il proposait toutes ces lois, dont le seul but était de complaire au peuple et de le satisfaire. Ce qui donnait surtout à la multitude la plus grande confiance dans l'affection et dans la probité de Drusus, c'est qu'il n'était jamais pour rien dans ses lois et qu'il n'en retirait aucun avantage. Il nommait toujours d'autres commissaires que lui pour l'établissement des colonies, et il ne voulut jamais se charger de l'emploi des deniers publics ; au lieu que Caïus s'attribuait la plupart et les plus importantes de ces commissions.

XL. Rubrius, un des tribuns du peuple, ayant proposé par une loi le rétablissement de Carthage ruinée par Scipion, et cette commission étant échue par le sort à Caïus, il s'embarqua pour conduire cette nouvelle colonie en Afrique[1]. Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus ouvertement contre lui et s'attacha davantage à gagner le peuple, surtout par ses déclamations contre Fulvius, ami intime de Caïus, et nommé commissaire avec lui pour le partage des terres. C'était un esprit inquiet, mortellement haï du sénat et suspect même au parti contraire, parce qu'il passait pour pratiquer les alliés du peuple romain et exciter secrètement à la révolte les peuples

[1] Le rétablissement de Carthage est de l'an de Rome 632, et non 631, comme le dit le P. Petau.

de l'Italie. Ces soupçons n'étaient fondés sur aucune preuve certaine, ni même sur aucun indice ; mais ils acquéraient de la vraisemblance par la conduite de Fulvius, qui ne prenait jamais de parti raisonnable et qui se montrait toujours l'ennemi de la paix. Ce fut la principale cause de la perte de Caïus ; il partagea la haine qu'on portait à Fulvius ; et lorsque Scipion l'Africain fut trouvé mort dans son lit, sans aucune cause apparente d'une fin si subite, les traces de coups qu'on aperçut sur son corps, suite de la violence qu'on avait exercée sur lui, comme je l'ai dit dans sa *Vie*, en firent accuser Fulvius, qui s'était déclaré l'ennemi de Scipion, et qui, ce jour-là même, l'avait insulté dans la tribune. Caïus lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Un attentat si horrible, commis sur le premier et le plus grand des Romains, ne fut point vengé, et l'on ne fit aucune recherche pour en découvrir les auteurs. Le peuple s'y opposa et arrêta toute poursuite, de peur que les informations ne donnassent des preuves contre Caïus ; mais cette mort était arrivée quelque temps auparavant [1].

XLI. Caïus était encore en Afrique, occupé du rétablissement de Carthage, qu'il avait nommée Junonia, lorsque les dieux lui envoyèrent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par l'effort d'un vent impétueux et par la résistance même que fit l'officier pour la retenir. Cet ouragan dispersa les entrailles des victimes qu'on avait déjà posées sur l'autel, et les transporta hors des palissades qui formaient l'enceinte de la nouvelle ville. Des loups vinrent arracher ces palissades et les remportèrent fort loin. Malgré ces présages, Caïus eut ordonné et réglé en soixante-dix jours tout ce qui concernait l'établissement de cette colonie ; après quoi il s'embarqua pour Rome, où il avait appris que Fulvius était vivement pressé par Drusus et que les affaires exigeaient sa présence. Lucius Opimius, homme très-attaché à l'oligarchie et puissant dans le

[1] L'an 625 de Rome; Caïus avait alors vingt-quatre ans.

sénat, qui, l'année précédente, avait été écarté du consulat par la brigue que Caïus avait faite pour Fannius ; Opimius, dis-je, soutenu cette année par une faction nombreuse, ne pouvait manquer de l'obtenir ; et l'on ne doutait pas qu'une fois consul il ne renversât Caïus, dont la puissance commençait à s'affaiblir, parce que le peuple, environné de gens qui ne s'étudiaient qu'à lui plaire et dont le sénat approuvait toujours les propositions, le peuple, dis-je, était rassasié de ces lois populaires.

XLII. Caïus, à peine rentré dans Rome, quitta la maison qu'il avait sur le mont Palatin pour aller prendre au-dessous de la place, un logement qui annonçait plus de popularité, parce qu'il était dans un quartier habité par des citoyens pauvres et obscurs. Il proposa ensuite le reste de ses lois, résolu de les faire ratifier par les suffrages du peuple. Comme il se rassemblait autour de lui une foule nombreuse, le sénat engagea le consul à renvoyer tous ceux qui n'étaient pas naturels Romains. Cet ordre, aussi étrange qu'inusité, par lequel il était défendu à tous les alliés et amis du peuple romain de se trouver dans la ville pendant un certain nombre de jours, ayant été publié à son de trompe, Caïus fit afficher une protestation contre la défense du consul, dans laquelle il promettait aux alliés protection et secours, s'ils voulaient rester dans Rome : mais il ne fit rien pour eux ; car, ayant vu un de ses amis et de ses hôtes traîné en prison par les licteurs du consul, il ne prit point sa défense et passa outre, soit qu'il craignît de faire connaître, par une tentative inutile, l'affaiblissement de son pouvoir, soit, comme il le disait lui-même, qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient de prendre les armes et d'en venir à des voies de fait. Il eut cependant, à l'occasion suivante, une dispute avec ses collègues. On devait donner au peuple un combat de gladiateurs sur la place publique ; et la plupart des magistrats avaient fait dresser autour de la place, des échafauds qu'ils voulaient louer. Caïus leur ordonna de les ôter, afin que les

citoyens eussent les places libres pour voir le spectacle sans payer. Aucun des magistrats n'ayant obéi à cet ordre, Caïus attendit à la veille des jeux ; et, pendant la nuit, ayant pris avec lui tous les ouvriers dont il pouvait disposer, il fit enlever ces échafauds ; et le lendemain il montra au peuple la place vide, d'où il pourrait voir les jeux à son aise. Cette action lui donna, dans le peuple, la réputation d'un homme de courage : mais ses collègues en furent offensés et le regardèrent comme un esprit audacieux et emporté. On croit même qu'elle lui fit manquer un troisième tribunat : non qu'il n'eût obtenu la pluralité des suffrages, mais on prétend que les autres tribuns en firent un rapport infidèle et faux ; mais le fait ne fut pas avéré dans le temps.

XLIII. Caïus ne sut pas supporter ce refus avec modération ; et, voyant ses ennemis rire ouvertement de l'affront qu'il recevait, il leur dit avec une arrogance déplacée, que c'était de leur part un ris sardonien, faute de sentir de quelles ténèbres ses lois les couvraient. Opimius, nommé consul[1], commença l'exercice de sa charge par abroger plusieurs des lois de Caïus, et par faire des recherches sur l'établissement de la colonie de Carthage. On cherchait à l'irriter, afin que par ses emportements il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. Il montra d'abord assez de patience ; mais enfin ses amis, et surtout Fulvius, l'aigrirent tellement, qu'il rassembla de nouveau assez de monde pour tenir tête au consul. Sa mère, dit-on, entra dans ce projet séditieux, et soudoya secrètement un certain nombre d'étrangers, qu'elle envoya à Rome, déguisés en moissonneurs : on trouve ce fait obscurément énoncé dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. D'autres, au contraire, assurent que ce fut contre le gré de sa mère qu'il se rengagea dans cette lutte politique. Le jour qu'Opimius devait casser les lois de Caïus, les deux partis occupèrent le Capitole dès le matin ; après que le consul eut fait son sacrifice, un de ses licteurs, qui portait les entrailles des victimes, nommé Quin-

[1] L'an de Rome 633

tus Antyllius, dit à Fulvius et à ses partisans : « Faites place « aux honnêtes gens, méchants citoyens que vous êtes! » Quelques historiens prétendent qu'en disant ces mots, il leur montra son bras nu, avec un geste malhonnête et insultant. A l'instant même Antyllius fut tué sur la place à coups de poinçons, qu'on avait faits exprès pour cet usage. Ce meurtre jeta le trouble parmi le peuple ; mais les chefs des deux partis en furent différemment affectés. Caïus en eut un véritable chagrin, et reprocha avec aigreur à ceux qui l'environnaient d'avoir donné à leurs ennemis, contre eux-mêmes, un prétexte qu'ils cherchaient depuis longtemps. Opimius saisit avec complaisance l'occasion qui se présentait ; il en prit plus de confiance et excita le peuple à la vengeance : mais il survint une pluie qui les sépara.

XLIV. Le lendemain, à la pointe du jour, le consul assembla le sénat ; et, pendant qu'on délibérait dans la salle, des gens disposés pour cela mirent sur un lit funèbre le corps d'Antyllius, et le portèrent à travers la place jusqu'au sénat, en poussant de grands cris et des gémissements affectés. Opimius était instruit de tout ; mais il feignait de l'ignorer et en témoignait de l'étonnement. Les sénateurs étant sortis pour prendre connaissance du fait, et voyant ce lit posé au milieu de la place, quelques-uns d'entre eux en parurent vivement touchés, comme d'un malheur qu'on ne pouvait trop déplorer. Mais cette vue ralluma la haine du peuple contre les nobles, qui, après avoir tué de leurs propres mains, dans le Capitole, Tibérius Gracchus, avaient fait jeter son corps dans le Tibre ; et lorsque Antyllius, un misérable licteur qui pouvait bien ne pas mériter la mort, mais qui du moins n'y avait que trop donné lieu par son imprudence, était exposé sur la place, le sénat du peuple romain environnait son lit funèbre, l'arrosait de ses larmes, honorait de sa présence le convoi d'un simple mercenaire ; et cela, pour se ménager une occasion de faire périr le seul des protecteurs du peuple qui restât encore.

XLV. Le sénat, étant rentré, chargea par un décret le consul Opimius d'employer tout ce qu'il avait de pouvoir à maintenir la sûreté publique, et à exterminer les tyrans[1]. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs d'aller prendre leurs armes, et aux chevaliers d'amener le lendemain matin, chacun deux domestiques armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassembla autour de lui une foule nombreuse. Caïus, en se retirant de la place, s'arrêta devant la statue de son père; et, après l'avoir longtemps considérée sans proférer une seule parole, il s'en alla en versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché; et, se reprochant les uns aux autres leur lâcheté d'abandonner, de trahir un homme si dévoué à leur intérêt, ils le suivirent, et passèrent la nuit devant sa maison, qu'ils gardèrent avec bien plus de soin que ceux qui veillaient auprès de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, que pousser des cris de joie, et tenir dans la débauche les propos les plus audacieux; Fulvius lui-même, qui le premier s'était plongé dans l'ivresse, se permit des discours et des actions indignes de son âge et de son rang. Au contraire, ceux de Caïus gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique; ils songeaient aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et se relevaient tour à tour pour prendre quelque repos.

XLVI. Le lendemain, à la pointe du jour, on eut bien de la peine à réveiller Fulvius, que l'ivresse avait plongé dans un sommeil profond : toute sa suite s'arma des dépouilles qu'il avait dans sa maison, et qui venaient de la victoire qu'il avait remportée sur les Gaulois l'année de son consulat; elle se mit en marche en poussant de grands cris et faisant beaucoup de menaces, afin d'aller s'emparer du mont Aventin. Caïus ne voulut point s'armer; il sortit avec sa toge, comme il allait ordinairement sur la place, sans autre précaution que de por-

[1] La formule usitée dans ces occasions était celle-ci : « Que les consuls veillent « à ce que la république ne souffre aucun dommage. »

ter un petit poignard. Il était sur le seuil de sa porte, lorsque sa femme l'arrêta et se jeta à ses genoux, en le prenant d'une main, et tenant de l'autre son fils encore enfant : « Mon cher « Caïus, lui dit-elle, je ne te vois point partir aujourd'hui, « pour aller à la tribune des harangues y proposer des dé- « crets, comme tribun et comme législateur. Tu ne vas pas à « une guerre glorieuse, qui pourrait, il est vrai, me priver « de mon époux, mais qui me laisserait du moins un deuil « honorable. C'est aux meurtriers de Tibérius que tu vas te « livrer ; et tu y vas sans armes, dans la disposition ver- « tueuse de tout souffrir plutôt que de te porter à aucun acte « de violence. Tu périras, et ta mort ne sera d'aucune utilité « pour ta patrie. Déjà le parti des méchants triomphe ; déjà « c'est la violence et le fer qui décident de tout dans les tri- « bunaux. Si ton frère fût mort devant Numance, on eût, par « une trêve, obtenu son corps pour lui rendre les honneurs « de la sépulture. Et moi, peut-être, je serai réduite à aller « sur les bords d'un fleuve ou d'une mer, leur redemander « ton corps que les eaux auront longtemps couvert : car, « après le massacre de Tibérius, quelle confiance peut-on « avoir dans les lois et dans les dieux eux-mêmes ? »

XLVII. Pendant que Licinia exprimait ainsi ses tristes plaintes, Caïus se tira doucement d'entre ses mains, et sortit en silence avec ses amis. Sa femme, en voulant le retenir par sa robe, tomba sur le seuil de la porte, et y resta longtemps étendue sans mouvement et sans voix. Ses esclaves vinrent enfin l'enlever ; et, la voyant privée de connaissance, ils la portèrent chez son frère Crassus. Quand Fulvius eut rassemblé tous ceux de son parti, il envoya sur la place, par le conseil de Caïus, le plus jeune de ses fils, avec un caducée à la main. Ce jeune homme était d'une beauté ravissante, plus intéressant alors par sa contenance modeste, par la rougeur qui couvrait son front, et par les pleurs dont son visage était baigné ; il fit au sénat et au consul des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs n'étaient pas éloignés de les accepter ;

mais Opimius leur représenta que ce n'était point par des hérauts que des citoyens coupables devaient traiter avec le sénat. « Il faut, ajouta-t-il, qu'ils descendent de leur montagne « et viennent en personne subir leur jugement, et, en se li- « vrant à la discrétion du sénat, désarmer sa juste colère. » Il défendit au jeune Fulvius de revenir, à moins que ce ne fût pour accepter ces conditions. Caïus, dit-on, voulait aller au sénat pour l'amener à des sentiments de paix ; mais personne n'y ayant consenti, Fulvius envoya une seconde fois son fils aux sénateurs, pour leur faire les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit sur-le-champ arrêter le jeune homme ; et, l'ayant remis à des gardes, il marcha contre Fulvius avec une infanterie nombreuse, et un corps d'archers crétois qui tirèrent sur les factieux, et, après en avoir blessé plusieurs, mirent les autres en désordre et les obligèrent de prendre la fuite. Fulvius se jeta dans un bain public qui était abandonné, où il fut découvert peu de temps après, et massacré avec l'aîné de ses enfants.

XLVIII. Caïus ne fut vu par personne les armes à la main : vivement affligé de tout ce désordre, il s'était retiré dans le temple de Diane, résolu de se donner la mort ; mais il en fut empêché par ses deux amis les plus fidèles, Pomponius et Licinius, qui lui arrachèrent le poignard des mains, et lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors s'étant mis, dit-on, à genoux, il tendit les mains vers la déesse, et la pria de punir par une servitude perpétuelle cette ingratitude et cette trahison des Romains, qui l'avaient presque tous abandonné dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Caïus avait pris la fuite ; mais il fut atteint près du pont de bois par quelques-uns de ses ennemis. Ses deux amis le forcèrent de prendre les devants ; et, s'étant tournés contre ceux qui le poursuivaient, ils tinrent ferme à la tête du pont, et combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'au moment où ils tombèrent morts sur la place. Caïus avait pour compagnon de sa fuite

un esclave nommé Philocrate[1] : tous les autres l'encourageaient, comme s'il eût été question de disputer le prix des jeux ; mais personne ne lui donnait du secours, et ne lui présentait un cheval, quoiqu'il le demandât avec instance ; car les ennemis les suivaient de très-près. Il les devança néanmoins un peu, et il eut le temps de se jeter dans un bois consacré aux Furies, où il reçut la mort de la main de son esclave Philocrate, qui se la donna ensuite lui-même. Quelques historiens racontent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie, et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras, qu'on ne put porter aucun coup à Caïus avant que son esclave eût péri des blessures qu'il avait reçues.

XLIX. On dit qu'un homme, qu'on ne nomme pas, coupa la tête de Caïus, et qu'il la portait au consul, lorsqu'elle lui fut enlevée par un ami d'Opimius, nommé Septimuléius[2], parce qu'avant le combat le consul avait fait une proclamation dans laquelle il promettait, à quiconque apporterait les têtes de Caïus et de Fulvius, leur pesant d'or. Septimuléius apporta au consul celle de Caïus au bout d'une pique : on prit des balances, et elle se trouva peser dix-sept livres huit onces. Septimuléius, non content de s'être souillé d'un crime, avait encore commis la fraude d'en ôter la cervelle, et de faire couler dans le crâne du plomb fondu. Ceux qui avaient apporté la tête de Fulvius n'eurent aucune récompense, parce que c'étaient des gens d'une condition obscure. Les corps de Fulvius et de Caïus, et ceux de tous leurs partisans qui avaient été tués, au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre, et leurs biens confisqués au trésor public ; on défendit à leurs femmes d'en porter le deuil, et Licinia fut en outre privée de sa dot. Les ennemis de Caïus, par la plus cruelle inhumanité, firent périr le plus jeune des fils de Fulvius, qu'ils avaient arrêté avant le combat, qui n'avait point pris les armes, ne s'était point mêlé parmi les combattants,

[1] Il est nommé Euporus par Patercule, et Euphorus par Aurélius Victor.

[2] Pline, l. XXXIII, c. III, dit que Septimuléius était ami de Caïus Gracchus.

et n'avait été envoyé vers le consul que pour offrir un accommodement.

L. Mais ce qui offensa, ce qui affligea bien plus le peuple que tous ces actes de cruauté, c'est qu'Opimius eût élevé un temple à la concorde. C'était s'enorgueillir et tirer vanité de ce qu'il venait de faire, et regarder, en quelque sorte, comme un triomphe le meurtre de tant de citoyens. Aussi, la nuit qui suivit la dédicace de ce temple, on écrivit ce vers au-dessous de l'inscription :

La fureur éleva ce temple à la Concorde.

Opimius fut le premier Romain qui porta dans le consulat toute l'autorité de la dictature, en faisant mourir sans aucune des formalités de la justice, trois mille citoyens, et avec eux Caïus Gracchus et Fulvius : l'un, personnage consulaire, honoré du triomphe ; l'autre, jeune encore, et supérieur à tous ceux de son âge par sa gloire et par sa vertu. Mais Opimius finit lui-même par prévariquer : envoyé en ambassade vers Jugurtha, il se laissa corrompre à prix d'argent[1] ; et, condamné pour ce crime par la sentence la plus flétrissante, il vieillit dans l'ignominie, objet de la haine et du mépris du peuple que la cruauté de ce consul avait jeté dans l'abattement et dans la consternation.

LI. Mais le peuple ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques ; il leur fit faire des statues qui furent exposées publiquement ; il consacra les lieux où ils avaient péri, et il allait y porter les prémices des fruits de chaque saison. Un grand nombre même d'entre eux y offraient chaque jour des sacrifices, et s'y acquittaient des mêmes devoirs religieux que dans les temples. Leur mère, Cornélie, supporta son malheur avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme ; elle dit, en parlant des édifices sacrés qu'on avait construits sur les lieux mêmes où ils avaient été

[1] Il est remarquable que Plutarque regarde comme coupable de vol celui qui se laisse corrompre.

tués : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle vécut le reste de ses jours dans une maison de campagne qu'elle avait près du mont Misène, sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis, et que sa table était ouverte aux étrangers, elle avait toujours auprès d'elle beaucoup de Grecs et de gens de lettres ; les rois même lui envoyaient et recevaient d'elle des présents. Ceux qu'elle admettait dans sa maison étaient charmés de l'entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain, son père ; mais ils étaient ravis d'admiration lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une larme, elle rappelait tout ce que ses deux fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert, comme si elle parlait de quelques personnages anciens qui lui auraient été étrangers. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit, ou que la grandeur de ses maux lui en avait ôté le sentiment ; mais ils manquaient plutôt eux-mêmes de sens, de ne pas savoir combien un heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressources à l'homme pour surmonter ses chagrins ; et d'ignorer que si la vertu heureuse est souvent vaincue par la fortune, elle ne perd pas dans l'adversité le courage de supporter ses malheurs[1].

PARALLÈLE D'AGIS ET CLÉOMÈNE AVEC TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

I. Après avoir terminé le récit des actions de ces quatre personnages, il ne nous reste qu'à considérer leurs vies d'une vue générale, pour en faire le parallèle. Les plus grands ennemis des Gracques, ceux qui en ont dit le plus de mal, n'ont jamais osé nier qu'ils ne fussent, de tous les Romains, les plus heureusement nés pour la vertu, et qu'une excellente

[1] C'est une vérité que confirme une longue expérience. La prospérité, a dit un ancien, fatigue l'âme du sage ; l'adversité l'affermit par les coups mêmes dont elle le frappe.

éducation n'eût encore ajouté à ces dispositions naturelles. Agis et Cléomène paraissent avoir eu une nature plus forte que les Gracques; car, privés d'une éducation vertueuse, et élevés dans une discipline et dans un genre de vie qui avaient corrompu leurs prédécesseurs, ils n'eurent point d'autres guides et d'autres maîtres qu'eux-mêmes dans la pratique de la sagesse et de la frugalité. D'ailleurs les Gracques vécurent dans un temps où la grandeur et la dignité de Rome étaient dans leur plus grand éclat, où, une noble émulation pour le bien enflammant tous les esprits, ils auraient rougi d'abandonner cette succession paternelle qui leur était transmise par une longue suite d'ancêtres. Agis et Cléomène, dont les pères avaient suivi des principes tout différents, qui trouvèrent leur patrie malade et corrompue, n'en furent pas moins ardents à embrasser la vertu. Le plus grand bien qu'on puisse dire du désintéressement des Gracques, et de leur mépris pour les richesses, c'est que, dans l'exercice de leurs charges et dans leur administration politique, ils conservèrent toujours leurs mains pures et ne se souillèrent par aucun gain injuste : mais Agis aurait repoussé avec indignation les éloges qu'on lui aurait donnés pour n'avoir rien pris du bien d'autrui, lui qui fit don de tout le sien à ses concitoyens; qui, outre des possessions considérables qu'il leur abandonna, mit en commun une somme d'argent de six cents talents[1]. Quel crime n'aurait donc pas vu dans tout gain illicite celui qui regardait comme une avarice de posséder, même légitimement plus de bien que les autres?

II. Il y eut entre les deux Grecs et les deux Romains une grande différence de grandeur et d'audace dans les innovations qu'ils entreprirent. Les Gracques se bornèrent presque à faire construire des grands chemins, et à rétablir des villes : le trait le plus hardi de Tibérius fut le partage des terres, et celui de Caïus, le mélange des chevaliers avec les sénateurs dans les tribunaux. Agis et Cléomène, persuadés que d'entre-

[1] Trois millions de notre monnaie.

prendre en détail de petites réformes, c'était, suivant la pensée de Platon, vouloir couper la tête de l'hydre[1], firent un changement qui pouvait remédier à tous les maux publics; ou, pour parler plus vrai, ils proscrivirent les innovations que leurs prédécesseurs avaient faites, et qui étaient devenues la source de tous les maux, et rétablirent dans Sparte l'ancienne forme de gouvernement, la seule qui lui convînt.

III. On peut encore ajouter que l'administration des Gracques fut combattue par les principaux d'entre les Romains: mais la réforme commencée par Agis et consommée par Cléomène avait la base la plus honnête et la plus respectable; ils s'étaient proposé pour modèle les anciennes lois de leurs pères sur la tempérance et l'égalité, dont les unes avaient été établies par Lycurgue, et les autres données par Apollon lui-même. Une différence plus grande encore, c'est que les changements introduits par les Gracques n'ajoutèrent rien à la puissance de Rome: mais ceux que Cléomène exécuta firent voir à la Grèce Sparte, devenue en peu de temps maîtresse du Péloponnèse, combattre contre les peuples les plus puissants pour l'empire de la Grèce; combat dont le but principal était de délivrer les Grecs des Illyriens et des Gaulois, pour les remettre sous le gouvernement sage des descendants d'Hercule.

IV. Il me semble aussi que la différence de leur mort prouve qu'il y en avait dans leur vertu. Les Gracques, après avoir combattu contre leurs concitoyens[2], prirent la fuite et périrent misérablement. Des deux Spartiates, Agis, pour ne faire mourir aucun de ces concitoyens, se sacrifia par une mort qu'on peut regarder comme volontaire; Cléomène, poussé à bout par les injustices et les outrages qu'il essuyait, voulut enfin s'en venger; mais les circonstances n'ayant pas secondé son courage, il termina sa vie par une mort géné-

[1] *Voy*. liv. IV, de la *République* de Platon.

[2] Cela n'est vrai que de Caïus Gracchus.

reuse[1]. Si on les considère les uns après les autres sous un nouveau rapport, on pourra dire qu'Agis, prévenu par la mort, n'eut aucune occasion de signaler son courage; et qu'aux victoires aussi nombreuses que brillantes de Cléomène, on peut opposer l'action glorieuse de Tibérius, lorsqu'au siége de Carthage il monta le premier sur la brèche; et son traité de Numance, qui sauva la vie à vingt mille Romains privés de tout espoir de salut. Caïus, de son côté, donna, soit dans cette guerre de Numance, soit en Sardaigne, de grandes preuves de valeur; et si ces deux frères n'eussent pas péri si jeunes, ils auraient égalé les plus grands généraux romains.

V. Si nous passons à leur conduite politique, nous verrons Agis montrer trop de mollesse, et, se laissant duper par Agésilas, frustrer ses concitoyens du partage des terres qu'il leur avait promis; en général, sa timidité, suite ordinaire de la jeunesse, l'empêcha de conduire à leur terme les changements dont il avait donné l'espérance. Cléomène, au contraire, mit dans l'exécution de son projet trop de violence et d'audace; il fit égorger, contre toute justice, les éphores, que la force dont il disposait le mettait en état de gagner, ou qu'il pouvait chasser de la ville, comme on en avait déjà banni un grand nombre de citoyens. Il n'est ni d'un habile médecin, ni d'un sage politique, d'employer le fer sans une extrême nécessité: c'est dans l'un et dans l'autre une preuve d'ignorance; et dans l'homme d'état, la cruauté est toujours jointe à l'injustice. Aucun des Gracques ne fut le premier à verser le sang des citoyens: Caïus même, dit-on, quoique assailli d'une grêle de traits, ne songea pas à se défendre; et cet homme, d'une valeur si bouillante dans les combats, se montra froid et tranquille dans la sédition. Il sortit de chez lui sans armes; il se mit à l'écart lorsqu'il vit le combat s'engager, et il s'abstint beaucoup plus de faire du mal qu'il ne craignit d'en

[1] Nous avons déjà remarqué plusieurs fois que la doctrine de Plutarque sur le suicide n'était point exacte.

souffrir. Ainsi la fuite des Gracques ne fut point l'effet de la lâcheté, mais de la précaution ; car il fallait nécessairement ou céder par la fuite, ou, en attendant ceux qui les poursuivaient, combattre pour leur propre défense et repousser leurs attaques.

VI. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Tibérius, c'est d'avoir déposé du tribunat un de ses collègues et d'en avoir brigué pour lui-même un second[1] ; mais c'est une imputation aussi fausse qu'injuste de charger Caïus de la mort d'Antyllius, qui fut tué malgré lui, et dont la mort l'affecta vivement. Cléomène, sans parler du meurtre des éphores, donna la liberté à tous les esclaves et régna réellement tout seul, en se donnant, pour la forme, un collègue dans son frère Euclidas, qui était de la même maison. Il fit revenir de Messène Archidamus, à qui le trône appartenait, comme étant de l'autre maison royale, et qui fut tué en arrivant à Lacédémone. L'indifférence de Cléomène à venger sa mort confirma le soupçon qu'on eut qu'il en était l'auteur : bien différent en cela de Lycurgue, qu'il paraissait vouloir imiter, et qui rendit volontairement à Charilaüs, le fils de son frère, la couronne dont il était le dépositaire ; et, dans la crainte que, si cet enfant venait à mourir naturellement, on n'en fît retomber sur lui le soupçon, il s'exila pour longtemps de sa patrie et n'y revint que lorsque Charilaüs eut un fils qui pût lui succéder. Mais aussi quel autre homme trouverait-on dans la Grèce qu'on pût comparer à Lycurgue ? Nous avons déjà fait voir, dans la conduite politique de Cléomène, de grandes innovations et des transgressions formelles des lois.

VII. Ceux qui blâment les caractères des uns et des autres disent que Cléomène montra dès les commencements un esprit tyrannique[2], et qui ne respirait que la guerre : mais les envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'une ambition démesurée ; ils avouent qu'emportés hors de leur

[1] Le texte est altéré en cet endroit; j'ai suivi le sens que lui ont donné Amyot, Dacier et M. Mosés Dusoul. — [2] *Voy.* Polybe, liv. II.

naturel par la chaleur des disputes et par la colère que leur inspira la résistance de leurs adversaires, comme par des vents qui les maîtrisaient, ils s'étaient livrés, dans leur administration, aux plus grands excès. Quoi de plus beau, quoi de plus juste que leur premier plan, si les riches, en mettant tout ce qu'ils avaient de force et de puissance à faire rejeter la loi, ne les eussent forcés à combattre, Tibérius pour défendre sa vie, et Caïus pour venger la mort d'un frère qu'on avait fait périr sans suivre aucune forme de jugement, sans rendre seulement un décret ! Vous voyez donc[1], par ce qui vient d'être dit, les différences qui se trouvent entre ces quatre personnages : que s'il faut les caractériser chacun en particulier, je puis dire que Tibérius l'emporte sur les trois autres par sa vertu ; qu'Agis est, malgré sa jeunesse, celui qui a fait le moins de fautes ; et que Caïus est bien inférieur à Cléomène en audace et en activité.

DÉMÉTRIUS.

I. Erreur de ceux qui ont cru les arts semblables aux sens naturels. — II. L'exemple du mal est utile comme celui du bien. — III. Naissance et caractère de Démétrius. — IV. Sa tendresse pour son père. — V. Moyen adroit dont il se sert pour sauver un de ses amis. — VI. Démétrius est battu par Ptolémée, roi d'Égypte. — VII. Il prend sa revanche et subjugue des peuples d'Arabie. — VIII. Il reprend Babylone. Il forme le projet de rendre la liberté à la Grèce. — IX. Il arrive devant Athènes, et les Athéniens lui envoient une ambassade. — X. Il met Athènes en liberté, et va assiéger Mégare. — XI. Il se rend maître de Mégare. — XII. Il rétablit à Athènes le gouvernement démocratique. — XIII. Flatteries outrées des Athéniens envers lui. — XIV. Signe de la colère céleste contre les honneurs impies qu'on lui rend. — XV. Décret plus impie encore de Dromoclide ; Démétrius épouse Eurydice. — XVI. Son père l'envoie à la conquête de Cypre. — XVII. Bataille de Salamine en Cypre, gagnée par Démétrius. — XVIII. Douceur et humanité de Démétrius après la victoire. — XIX. Antigonus et Démétrius reçoivent le titre de rois. — XX. Expédition malheureuse d'Antigonus et de Démétrius contre Ptolémée. — XXI. Contrastes singuliers dans les mœurs de Démétrius. — XXII. Sa grandeur et sa magnificence

[1] Il parle ici à Sossius Sénécion, à qui ces Vies sont adressées. *Voy.* le commencement de la Vie de Thésée, ch. I.

dans les arts. — XXIII. Machine extraordinaire dont il se sert pour le siége de Rhodes. — XXIV. Il se rend maître de cette ville et en traite bien les habitants. — XXV. Il chasse Cassandre de la Grèce. — XXVI. Débauches infâmes de Démétrius. Courage héroïque de Démoclès. — XXVII. Nouvelle flatterie des Athéniens pour Démétrius. Ses succès dans le Péloponnèse. — XXVIII. Orgueil de Démétrius. Son mépris pour les autres rois. — XXIX. Il se fait initier aux mystères de Cérès. — XXX. Dépenses énormes de Lamia, une de ses concubines. — XXXI. Durée de sa passion pour cette courtisane. — XXXII. Ligue des autres rois contre Antigonus. — XXXIII. Présages qui troublent et découragent Antigonus et Démétrius. XXXIV. — Ils sont défaits par les rois ligués contre eux. Antigonus est tué. — XXXV. Les Athéniens refusent de recevoir Démétrius dans leur ville. — XXXVI. Colère de Démétrius. Il marie sa fille à Séleucus. — XXXVII. Mauvais procédé de Séleucus à son égard. — XXXVIII. Démétrius met le siége devant Athènes. — XXXIX. Il s'en rend maître. — XL. Succès et revers de Démétrius. — XLI. Il est appelé en Macédoine par Alexandre, dont les soupçons l'obligent de se retirer. — XLII. Il fait assassiner Alexandre et est proclamé roi de Macédoine. — XLIII. Passion du jeune Antiochus pour Stratonice, découverte par Erasistrate son médecin. — XLIV. Comment il engage Séleucus à la lui donner pour femme. — XLV. Il assiége la ville de Thèbes. — XLVI. Il s'en rend maître et la traite avec douceur. — XLVII. Il fait le dégât dans l'Épire. — XLVIII. Son luxe et son orgueil le rendent odieux à ses sujets. — XLIX. Sa fierté indispose de plus en plus les Macédoniens. — L. Il fait un traité avec Pyrrhus. Ses vastes projets. — LI. Ligue des autres rois contre Démétrius. — LII. Ses soldats passent dans le camp de Pyrrhus. Démétrius prend la fuite. — LIII. Mort de Phila, sa femme. Il rassemble quelques troupes. — LIV. Il met le siége devant Athènes et le lève. Il va faire la guerre à Lysimachus — LV. Situation fâcheuse où il est réduit par Agathocle. — LVI. Séleucus refuse de le secourir. — LVII. Il reprend courage et manque de surprendre Séleucus dans son camp. — LVIII. Il est obligé de se remettre à la discrétion de Séleucus. — LIX. Les courtisans de Séleucus rendent inutiles ses dispositions favorables pour Démétrius. LX. — Séleucus le relègue dans la Chersonèse de Syrie. — LXI. Il s'y abandonne à une vie crapuleuse et meurt au bout de trois ans. — LXII. Funérailles de Démétrius.

M. Dacier fixe les commencements de Démétrius à l'an du monde 3636, la 3e année de la 116e olympiade, l'an de Rome 444, 310 ans avant J. C. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie depuis la première année de la 110e olympiade environ, jusqu'à la 2e année de la 123e, 287 ans avant J.-C.

I. Ceux qui les premiers ont assimilé les arts à nos sens naturels, me paraissent avoir très-bien compris la faculté qui dirige les uns et les autres dans leurs jugements, et qui nous fait discerner, dans chaque genre, les qualités contraires. Cette

faculté est commune aux sens et aux arts; mais la fin à laquelle ils rapportent les choses dont ils jugent est différente. La fonction naturelle des sens est de distinguer le blanc et le noir, le doux et l'amer, le dur et le mou, ce qui cède et ce qui résiste : mais ils en ont une autre qui fait leur destination principale : c'est d'être mus par tous les objets qui s'offrent à eux, et de transmettre ensuite à l'intelligence les impressions qu'ils ont reçues. Les arts, qui, aidés du secours de la raison ont pour but de choisir, de s'approprier ce qui leur convient et de rejeter ce qui leur est contraire, considèrent principalement, et par eux-mêmes, ce qui leur est propre : pour ce qui leur est étranger, ils ne s'en occupent qu'accidentellement et pour l'éviter. Ainsi la médecine ne s'occupe de la maladie, et la musique des discordances, que par accident et pour produire leurs contraires. Les plus parfaits de tous les arts, tels que la tempérance, la justice, la prudence, qui jugent non-seulement de ce qui est honnête, juste et utile, mais encore de ce qui est nuisible, honteux et injuste, n'estiment pas cette simplicité qui se fait un mérite de ne pas connaître le mal; ils la regardent, au contraire, comme une sotte ignorance de ce que doit le mieux savoir tout homme qui veut vivre d'après les règles de l'honnêteté.

II. Les anciens Spartiates, dans les jours de fêtes, après avoir forcé les Ilotes à boire avec excès, les faisaient entrer dans les salles des repas publics, afin d'inspirer à leurs jeunes gens l'horreur de l'ivresse. Pour nous, en regardant cette manière de corrompre les uns pour corriger les autres comme contraire aux principes de l'humanité et de la politique, nous ne croyons pas inutile de faire entrer dans le recueil de ces *Vies*, un ou deux parallèles de ces hommes célèbres qui se sont abandonnés à la licence, qui, dans les grandes dignités dont ils ont été revêtus, dans les affaires importantes qu'ils ont traitées, n'ont fait servir leur grandeur qu'à rendre leurs vices plus éclatants : non, à Dieu ne plaise qu'en cela nous cherchions à flatter nos lecteurs, à les divertir par la variété

de nos peintures ! mais nous voulons imiter le joueur de flûte Isménias de Thèbes, qui faisait entendre à ses disciples un homme qui jouait bien de cet instrument, et un autre qui en jouait mal, et qui leur disait du premier : « Voilà comme il « faut jouer ; » et du second : « Voilà comme il ne faut pas « jouer. » Antigénidas disait aussi que les jeunes gens entendraient avec plus de plaisir de bons joueurs de flûte, après qu'ils en auraient entendu de mauvais [1]. Il me semble aussi que nous deviendrons des spectateurs plus zélés et des imitateurs plus ardents des vies les plus vertueuses, lorsque celles qui sont mauvaises, et qu'on blâme généralement, ne nous seront pas tout à fait inconnues. Ce volume [2] contiendra donc la *Vie de Démétrius,* surnommé le Poliorcète [3], et d'*Antoine le triumvir* : deux hommes qui ont également vérifié cette maxime de Platon, que les natures fortes produisent les grands vices comme les grandes vertus. Livrés l'un et l'autre à l'amour des femmes et du vin, grands guerriers, magnifiques dans leurs dons, prodigues et insolents, ils eurent dans leur fortune de grands traits de ressemblance. Non-seulement ils ont eu dans le cours de leur vie de grands succès et de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes et des pertes plus funestes, ils sont tombés inopinément dans des malheurs extrêmes, et s'en sont relevés contre toute espérance ; mais encore leur fin a été presque la même : l'un a été pris par ses ennemis, et l'autre a été sur le point de l'être.

III. Antigonus [4] eut deux fils de Stratonice, fille de Corréus : il appela l'aîné Démétrius, du nom de son frère, et le second Philippe, du nom de son père. C'est du moins le sentiment de la plupart des historiens. Quelques-uns disent que Démétrius était neveu et non pas fils d'Antigonus, qu'ayant perdu son père en bas âge, il passa pour fils d'Antigonus, qui

[1] La comparaison du bon et du mauvais fait ressortir davantage le bon et lui mérite la préférence. — [2] Il appelle un volume deux Vies parallèles..

[3] Preneur de villes. — [4] Antigonus était fils d'un Macédonien, nommé Philippe, qui avait eu de grands emplois sous les rois Philippe et Alexandre.

avait épousé sa mère. Philippe, qui n'était que de peu d'années plus jeune que Démétrius, mourut bientôt. Démétrius, quoique d'une belle taille, était moins grand que son père; mais il avait une beauté si parfaite, un air si noble et si majestueux, que les peintres et les sculpteurs ne purent jamais bien rendre les traits de son visage; on y voyait empreints tout à la fois la douceur et la gravité, l'agrément et la terreur; à la fierté, à la vivacité de la jeunesse, étaient jointes une mine héroïque, une majesté vraiment royale, qu'il était presque impossible d'imiter. Ses mœurs offraient le même contraste; elles avaient de quoi effrayer et de quoi plaire. Dans ses moments de loisir, à table, et au sein du luxe et des délices, c'était le plus voluptueux et le plus aimable des rois : mais fallait-il agir, personne n'était ni plus actif, ni plus ardent, ni plus terrible. Il se proposait en cela d'imiter, entre tous les autres dieux, Bacchus, qui, guerrier redoutable, avait aussi le talent de faire succéder la paix à la guerre, de jouir des douceurs de la joie et du charme des plaisirs.

IV. Il aimait son père de l'amour le plus tendre; et, dans les marques d'affection qu'il donnait à sa mère, on reconnaissait sa tendresse respectueuse pour son père : ce sentiment était une véritable piété filiale, et non un hommage intéressé qu'il rendit à la puissance. Antigonus donnait un jour audience à des ambassadeurs, lorsque Démétrius en revenant de la chasse, entra chez son père, le salua, et, après l'avoir embrassé, s'assit auprès de lui, tenant toujours ses dards à la main. Comme les ambassadeurs se retiraient après avoir reçu la réponse du roi, ce prince les rappelant leur dit à haute voix : « Rapportez aussi à vos maîtres comment nous sommes ensemble, mon fils et moi. » Il voulait leur faire entendre que la confiance et l'harmonie qui régnaient entre son fils et lui faisaient la principale force de ses états et la plus sûre preuve de sa puissance : tant il est vrai que l'autorité suprême se partage difficilement; qu'elle est toujours si pleine de défiance et de soupçons, que le plus grand et le plus vieux des succes-

seurs d'Alexandre se glorifiait de ne pas craindre son fils et de le laisser approcher de sa personne avec des armes. Aussi la maison royale d'Antigonus fut-elle presque la seule qui, dans une assez longue suite de successions, se conserva pure des haines et des divisions qui désolèrent les autres; et même de tous les successeurs de ce prince, Philippe est le seul qui ait fait périr son fils. Les autres maisons royales sont presque toutes souillées par des meurtres de fils, de mères et de femmes. Pour ceux des frères, comme les géomètres demandent qu'on leur passe certaines propositions qui servent de base à leurs démonstrations, de même il était reçu parmi ces rois d'exiger, comme une chose ordinaire et d'où dépendait leur sûreté, qu'on leur sacrifiât la vie de leurs frères.

V. Le fait suivant est une preuve sensible que Démétrius, dans sa jeunesse, fut très-humain et eut beaucoup d'attachement pour ses amis. Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui avait à peu près le même âge que Démétrius, était son camarade et son ami; il faisait sa cour à Antigonus, et n'était ni ne passait pour être un méchant homme : mais ce prince eut un songe qui lui donna des soupçons contre lui. Il croyait être dans un vaste champ où il semait de la limaille d'or, qui produisait ensuite une moisson de même métal; quelque temps après, étant revenu dans le champ, il n'avait plus trouvé que le chaume, dont les épis avaient été coupés. Il s'affligeait vivement de cette perte, lorsqu'il entendit quelques personnes dire que Mithridate avait coupé cette moisson d'or, et s'était retiré dans le Pont-Euxin. Troublé de ce songe, il fit venir son fils; et après avoir exigé de lui, avec serment, la promesse du secret, il lui raconta le songe qu'il avait eu, et lui déclara qu'il allait se défaire de ce jeune prince. Démétrius en eut un grand chagrin; et Mithridate étant venu le voir, à son ordinaire, pour s'amuser avec lui, il n'osa pas, par respect pour son serment, lui dire de bouche le sort qui le menaçait : mais l'ayant écarté peu à peu de ses amis, quand ils furent absolument seuls, il écrivit sur le sable, avec le fer de sa pique :

« Fuis, Mithridate ! » Son ami, instruit par là du danger qu'il courait, s'enfuit la nuit même en Cappadoce ; et bientôt les destins accomplirent le songe d'Antigonus ; car Mithridate s'empara d'une vaste et riche contrée, et fonda cette maison des rois de Pont, qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitième génération.

VI. Un trait de cette nature atteste la douceur et la justice de Démétrius. Mais comme, dans les éléments d'Empédocle, la discorde et l'amitié produisent entre eux, et surtout entre ceux qui sont les plus voisins ou qui se touchent, une guerre continuelle ; de même les successeurs d'Alexandre se firent sans cesse une guerre opiniâtre ; et elle fut encore plus ouverte et plus enflammée entre ceux qui, par le voisinage de leurs états respectifs, avaient souvent des affaires à démêler ensemble : tels étaient Antigonus et Ptolémée[1]. Le premier de ces princes, qui se tenait ordinairement en Phrygie, ayant appris que Ptolémée, parti de Cypre, ravageait la Syrie, attirait les villes à son parti ou les soumettait par la force, fit marcher contre lui son fils Démétrius, qui n'avait encore que vingt-deux ans, et qui faisait, dans une occasion si importante, l'essai du commandement en chef. Jeune encore et sans expérience, il avait à lutter contre un athlète sorti du gymnase d'Alexandre, sous lequel il avait souvent combattu dans de grandes batailles : aussi fut-il battu près de Gaza, où il eut cinq mille hommes de tués et huit mille prisonniers ; il y perdit aussi ses tentes, son argent et tous ses équipages ; mais Ptolémée les lui renvoya avec ceux de ses amis qui avaient été faits prisonniers : à cet acte de générosité, il ajouta une parole qui marquait sa douceur et sa bonté : « La « gloire et l'empire, et non pas tous les autres biens, doivent « être entre nous, le seul objet de la guerre. » Démétrius, en recevant ce bienfait de Ptolémée, pria les dieux de ne pas le laisser longtemps chargé d'une si grande dette, et de lui fournir bientôt l'occasion de rendre la pareille à ce prince. Loin de

[1] Ptolémée, fils de Lagus, fondateur du royaume d'Égypte.

se laisser abattre en jeune homme de l'échec si considérable qu'il venait de recevoir à son début, il le soutint comme un général consommé, accoutumé aux caprices de la fortune : ayant donc levé de nouvelles troupes et fait tous les préparatifs nécessaires, il contint les villes sous son obéissance, et exerça les milices qu'il avait mises sur pied.

VII. Antigonus, en apprenant la perte de la bataille, se contenta de dire que Ptolémée venait de vaincre des adolescents, et que bientôt il aurait à combattre des hommes. Mais, ne voulant ni abattre, ni retenir le courage de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit de se mesurer de nouveau avec Ptolémée. Peu de temps après arriva Cillès, lieutenant de Ptolémée, à la tête d'une armée nombreuse, persuadé qu'il chasserait aisément de toute la Syrie un général dont la défaite récente ne lui inspirait que du mépris. Mais Démétrius, tombant sur Cillès au moment où il était le moins attendu, jeta l'épouvante parmi ses troupes, les mit en fuite, se rendit maître du camp et de la personne du général, fit sept mille prisonniers et emporta un butin immense. Il fut ravi de cette victoire, moins pour les grandes richesses qu'elle lui avait procurées, que parce qu'elle lui donnait les moyens de s'acquitter ; se montrant moins sensible à la gloire et au butin qui en étaient le fruit, qu'au plaisir de payer le bienfait qu'il avait reçu et de satisfaire sa reconnaissance. Il ne voulut cependant pas le faire de sa seule autorité, et il en écrivit à son père, qui lui laissa toute liberté d'en agir comme il voudrait. Il renvoya donc à Ptolémée Cillès et tous ses autres amis, comblés de présents. Ce revers chassa Ptolémée de la Syrie et fit sortir de Célènes [1] Antigonus, à qui la joie de cette victoire donnait un plus grand désir de voir son fils. Il ne tarda pas à l'envoyer en Arabie pour y soumettre les Nabatéens [2] : là, il se trouva engagé dans des lieux arides et sans eau, où il courut le plus grand danger ; mais sa fermeté et son sang-froid imposèrent tellement aux Barbares, qu'ils lui laissèrent emporter en

[1] Ville de la haute Phrygie.— [2] Peuple de la partie orientale de l'Arabie Pétrée.

se retirant, un très-grand butin, avec sept cents chameaux.

VIII. Cependant Séleucus [1], qu'Antigonus avait chassé de la Babylonie, ayant reconquis cette province par ses seules forces, entreprit d'aller avec son armée soumettre les nations limitrophes des Indes, et d'ajouter à ses états les contrées voisines du Caucase. Démétrius, espérant que son absence aurait laissé la Mésopotamie sans défenseurs, passa subitement l'Euphrate; et, se jetant dans la Babylonie, avant que Séleucus pût être instruit de son invasion, il força l'un des deux châteaux que Séleucus occupait, en chassa la garnison et y mit sept mille des siens pour le garder. Il ordonna au reste de ses troupes d'emporter du pays le plus de butin qu'elles pourraient, et reprit le chemin de la mer. Sa retraite affermissait à Séleucus la possession de cette province; car la quitter après l'avoir ravagée, c'était reconnaître qu'elle ne lui appartenait plus. Il apprit, en arrivant, que Ptolémée assiégeait Halicarnasse; et, marchant aussitôt au secours de cette place, il le força de lever le siége. Cette ambition de secourir les opprimés ayant couvert de gloire Antigonus et son fils, ils conçurent le plus ardent désir d'affranchir la Grèce du joug de Cassandre et de Ptolémée. Jamais roi n'avait entrepris une guerre plus honorable et plus juste; toutes les richesses qu'ils avaient amassées en pillant, en affaiblissant les Barbares, ils les sacrifiaient, par un motif d'honneur et de gloire, pour mettre les Grecs en liberté. Quand ils eurent pris la résolution de s'embarquer pour aller assiéger Athènes, un des amis d'Antigonus dit à ce prince que s'ils se rendaient maîtres de cette ville, ils devaient la garder comme un pont [2] pour pénétrer dans la Grèce. Antigonus n'écouta point ce conseil. « Le pont « le meilleur et le plus solide, répondit-il, c'est l'affection des « peuples : Athènes, qui est comme le fanal de l'univers, fera « briller partout la gloire de nos actions. »

[1] Séleucus Nicanor, qui fonda le royaume de Syrie.

[2] Le grec dit une échelle. Le mot de pont m'a paru plus noble, et conserver mieux l'analogie du terme grec que celui de claie.

IX. Démétrius fit voile pour Athènes avec un fonds de cinq mille talents [1] et une flotte de deux cent cinquante vaisseaux. Démétrius commandait dans la ville pour Cassandre, et le fort de Munychium était défendu par une garnison de ce prince. La fortune ayant secondé la prévoyance de Démétrius, il parut devant le Pirée le vingt-six du mois de thargelion [2], avant que personne eût eu le moindre soupçon de sa marche. Quand les Athéniens virent approcher la flotte, ils se préparèrent à la recevoir, ne doutant pas que ce ne fût celle de Ptolémée ; mais les généraux, ayant un peu tard reconnu l'erreur, se mirent en défense. Toute la ville était dans le plus grand trouble, et cela devait être, quand on avait à repousser un ennemi qu'on n'attendait pas, et qui déjà faisait sa descente. Démétrius, ayant trouvé les barrières du port ouvertes, y était entré sans obstacle ; on le voyait distinctement sur le tillac de son vaisseau, d'où il faisait signe qu'on se tînt tranquille et qu'on l'écoutât. Lorsqu'il eut obtenu du silence, il fit publier par un héraut qu'il avait placé à côté de lui, qu'Antigonus, son père, l'avait envoyé sous les auspices les plus favorables pour mettre les Athéniens en liberté, pour chasser de leur ville la garnison macédonienne, pour leur rendre leurs lois et l'ancienne forme de leur gouvernement.

X. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt entendu cette proclamation, que, posant leurs boucliers à terre et battant des mains, ils pressèrent tous à grands cris Démétrius de débarquer, en lui donnant les titres de bienfaiteur et de sauveur. Mais ceux qui se trouvaient auprès de Démétrius de Phalère, en convenant qu'on ne pouvait pas refuser l'entrée de la ville à un prince qui en était déjà le maître, quand même il ne tiendrait rien de ce qu'il promettait, jugèrent néanmoins à propos de lui envoyer des ambassadeurs. Démétrius leur fit l'accueil le plus favorable ; et pour leur inspirer plus de confiance, quand ils s'en retournèrent il les fit accompagner par Aristo-

[1] Vingt-cinq millions. — [2] Il répondait, pour cette année, la deuxième de la cent dix-huitième olympiade, au onze de mai.

mède de Milet, un des amis de son père. Il ne négligea pas non plus de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, à qui ce changement subit dans la république faisait encore plus craindre ses concitoyens que les ennemis mêmes : plein d'estime pour la réputation et la vertu de ce personnage, il le renvoya bien escorté à Thèbes, comme il l'avait demandé. Ensuite il déclara aux Athéniens qu'il n'entrerait pas dans leur ville, quelque désir qu'il eût de la voir, qu'il ne l'eût entièrement affranchie, en la délivrant de la garnison macédonienne. Aussitôt il fit ouvrir un grand fossé, et après avoir élevé de bons retranchements devant le fort de Munychium, il s'embarqua pour Mégare, où Cassandre avait mis une garnison.

XI. Là, ayant su que Cratésipolis, femme d'Alexandre, fille de Polyperchon, célèbre par sa beauté, était à Patras[1] et qu'elle désirait de le voir, il laisse son armée dans la Mégaride, et prend le chemin de Patras, avec un détachement des soldats les plus agiles. Lorsqu'il fut près de la ville, il s'éloigna de sa troupe et fit dresser sa tente à l'écart, afin que Cratésipolis pût venir le trouver sans être aperçue. Quelques-uns des ennemis, en ayant été informés, coururent sur lui lorsqu'il s'y attendait le moins. Démétrius, effrayé, n'eut que le temps de prendre un méchant manteau et de se sauver par la fuite : peu s'en fallut que, victime de son incontinence, il ne fût pris de la manière la plus honteuse. Les ennemis emportèrent sa tente et toutes les richesses qu'ils s'y trouvèrent. Quant il eut pris Mégare, ses troupes en demandèrent le pillage ; mais les Athéniens sollicitèrent si vivement en faveur des Mégariens, qu'ils sauvèrent la ville. Démétrius en chassa la garnison et rendit la liberté à Mégare. Quelque occupé qu'il fût dans ce moment, il n'oublia pas le philosophe Stilpon, qui jouissait d'une grande réputation et qui avait choisi un genre de vie doux et tranquille. Démétrius l'envoya chercher et lui demanda si l'on n'avait rien pris qui fût à lui. « Non, lui répondit le philosophe, je « n'ai vu personne qui m'enlevât ma science. » Dans la prise

[1] Ville de l'Achaïe, à l'embouchure du golfe de Lépante.

de Mégare, tous les esclaves avaient été faits prisonniers. Démétrius s'entretenait un jour avec Stilpon ; et, après lui avoir donné de grands témoignages d'amitié, il lui dit en le quittant : « Stilpon, je vous laisse votre ville entièrement libre. — Cela « est vrai, repartit le philosophe ; car vous ne nous avez pas « laissé un seul esclave. »

XII. Démétrius, étant retourné à Athènes, établit son camp devant le fort de Munychium ; et, s'en étant rendu maître, il chassa la garnison et rasa le fort. Alors, sur les vives instances que lui firent les Athéniens, il entra dans la ville ; et, ayant assemblé le peuple, il lui rendit l'ancienne forme de son gouvernement et promit que son père leur enverrait cent cinquante mille médimnes[1] de blé, et le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent le gouvernement démocratique, quinze ans après en avoir été dépouillés. Le temps qui s'était écoulé depuis la guerre Lamiaque et la bataille de Cranon[2], ils l'avaient passé sous une autorité qu'on appelait oligarchique, et dont la grande puissance de Démétrius de Phalère avait fait une véritable monarchie ; mais lorsque Démétrius s'était montré si grand, si illustre par ses bienfaits, ils le rendirent odieux et insupportable par les honneurs immodérés qu'ils lui décernèrent. Ils donnèrent d'abord à ce prince et à son père Antigonus le nom de rois ; titre que ces princes n'avaient jamais osé prendre, et qui, réservé jusqu'alors aux seuls descendants de Philippe et d'Alexandre, n'avait encore été conféré à aucun autre de leurs successeurs. Les Athéniens furent aussi les seuls qui les honorèrent du titre de dieux sauveurs. Ils abolirent l'ancienne dignité de leur archonte éponyme[3], et créèrent à la place un prêtre des dieux sauveurs, qui devait être nommé tous les ans, et dont le nom serait mis à la tête de tous les décrets et de tous les actes publics. Ils

[1] La médimne tenait plus de quatre boisseaux de Paris, dont chacun pèse vingt-une ou vingt-deux livres. — [2] *Voy.* la Vie de Phocion et celle de Démosthène.

[3] Ainsi nommé parce qu'il donnait son nom à l'année.

décrétèrent encore que les portraits des deux rois seraient brodés, parmi ceux des autres dieux, sur le voile de Minerve [1]. Le lieu où Démétrius était descendu de son char fut consacré ; on y éleva un autel à Démétrius descendant du char. Ils ajoutèrent deux nouvelles tribus aux anciennes, la tribu Démétriade et la tribu Antigonide. Le sénat des cinq cents fut porté à six cents, parce qu'il devait y avoir cinquante sénateurs de chaque tribu.

XIII. Mais un trait de la flatterie la plus recherchée, ce fut celui que Stratoclès imagina : il était déjà l'inventeur de toutes ces nouveautés si belles et si sages [2]. Il fit ordonner que les Athéniens qui seraient envoyés par un décret du peuple vers Antigonus ou Démétrius, au lieu du titre ordinaire d'ambassadeurs, auraient celui de théores, nom que les villes de Grèce donnent aux députés qu'elles envoient, les jours de fêtes solennelles, conduire à Pytho [3] ou à Olympie leurs sacrifices d'usage. Ce Stratoclès était d'ailleurs l'homme le plus audacieux, dont la vie avait été la plus licencieuse, et qui, par son insolence et ses bouffonneries, affectait d'imiter l'effronterie avec laquelle l'ancien Cléon traitait le peuple [4]. Il avait chez lui une courtisane, nommé Phyacium, qui lui acheta un jour, au marché, des cervelles et des collets de mouton. « Oh ! oh ! lui dit-il, tu as acheté de ces choses dont nous nous servons « en guise de balles, nous qui gouvernons la république ! » Lorsque la flotte athénienne eut été battue près d'Amorgos [5],

[1] Tous les cinq ans, aux grandes Panathénées, qui étaient la fête principale de Minerve, les Athéniens portaient en procession le voile sacré appelé *peplus*, sur lequel étaient tracées en broderie les actions de Minerve et la défaite des Géants, qui avaient osé faire la guerre aux dieux. Ce voile était une grande robe sans manches ; on le portait, ou plutôt on le menait par terre, sur un vaisseau, le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérès à Éleusis, d'où on le rapportait ensuite, et on allait le consacrer dans la citadelle.

[2] On sent bien que c'est une ironie. — [3] Pytho était l'ancien nom de la ville de Delphes. — [4] *Voy.*, sur Cléon, la Vie de Périclès et les notes. — [5] Amorgos est une des îles Sporades, près de Naxos. Clitus, amiral de la flotte de Macédoine sous Antipater, y remporta une grande victoire sur les Athéniens, commandés par Éétion. Diodore de Sicile, liv. XVIII, c. xv.

Stratoclès, prévenant les courriers qui en apportaient la nouvelle et traversant le Céramique avec une couronne sur sa tête, annonça que les Athéniens avaient remporté la victoire, et ordonna que, pour remercier les dieux de cet heureux succès, on leur ferait des sacrifices, et qu'on distribuerait des viandes dans chaque tribu. Peu de temps après, ceux qui revenaient de cette bataille apportèrent la nouvelle de la défaite; et le peuple, irrité contre Stratoclès, l'ayant cité devant lui, il se présenta hardiment; et ayant arrêté le tumulte : « Quel si grand mal vous « ai-je fait, leur dit-il, en vous donnant de la joie pendant deux jours? » Il fit un autre trait d'effronterie, *plus chaud que braise*, pour me servir de l'expression d'Aristophane [1]. Un autre flatteur, voulant enchérir sur la bassesse de Stratoclès, ordonna que Démétrius, toutes les fois qu'il viendrait à Athènes, y serait reçu avec les mêmes offrandes qu'on faisait à Cérès et à Bacchus, et que celui des Athéniens qui aurait surpassé tous les autres par l'éclat et la magnificence de ses dons recevait du trésor public une somme d'argent, dont il ferait une offrande aux dieux. Enfin, on changea le nom du mois de munychion [2] en celui de Démétrion; le dernier jour de ce mois qu'on appelle la vieille et la nouvelle lune fut nommé Démétriade, et la fête des Dionysiaques prit le nom de Démétriaques.

XIV. Les dieux firent connaître, par plusieurs signes, combien ils étaient irrités de ces honneurs sacriléges : le voile sacré sur lequel les Athéniens avaient, par un décret public, fait broder les portraits d'Antigonus et de Démétrius avec ceux de Jupiter et de Minerve, fut déchiré en deux par un ouragan. Pendant qu'on le portait en pompe le long du Céramique, il poussa tout à coup, autour des autels consacrés à ces princes, une grande quantité de ciguë, plante assez rare dans ce terroir. Le jour qu'on devait célébrer la fête des Dyonisiaques, on fut obligé de remettre la cérémonie, parce qu'il survint, hors de la saison, une glace et un verglas si forts, que la gé-

[1] Cette expression ne se trouve pas dans ce qui nous reste d'Aristophane.

[2] Le mois d'avril.

lée brûla les vignes et les figuiers et détruisit la plus grande partie du blé, qui n'était encore qu'en herbe. Le poëte Philippide [1], ennemi de Stratoclès, fit contre lui, à cette occasion, les vers suivants dans une de ses comédies :

C'est lui qui sur la vigne attira la gelée
Et qui fit déchirer la bannière sacrée ;
Qui, rendant aux humains les honneurs dus aux dieux,
Au peuple fait sentir la colère des cieux.
Nous sommes tous punis de son audace impie,
Et ces maux ne sont pas dus à la comédie [2].

Philippide était fort aimé de Lysimachus, qui, à sa considération, avait accordé beaucoup de grâces aux Athéniens. Lorsque ce prince était sur le point d'entreprendre quelque affaire ou quelque expédition importante, et que ce poëte se présentait devant lui, il regardait cette rencontre comme un présage heureux. Il estimait d'ailleurs Philippide à cause de son caractère honnête, qui n'avait rien de l'empressement et de l'importunité des courtisans. Un jour, après l'avoir comblé de marques d'affection : « Mon cher Philippide, lui dit-il, que partagerai-je avec toi de ce qui m'appartient ?—Prince, lui répondit « Philippide, tout ce qu'il vous plaira, excepté vos secrets. » J'ai opposé exprès Philippide à Stratoclès, pour faire voir la différence qu'il y avait entre un démagogue et un poëte comique [3].

XV. Mais ce qu'il y eut de plus étrange et de plus outré dans tous les honneurs qu'on rendit à ces princes, ce fut le décret de Dromoclide du bourg de Sphettie, qui proposa que, pour la consécration des boucliers dans le temple d'Apollon à Delphes, on reçût l'oracle de la bouche de Démétrius. Je crois devoir transcrire ce décret en propres termes : « Pour le bon« heur public, le peuple ordonnera qu'il soit nommé un Athé« nien pour se transporter auprès du dieu sauveur, et, après

[1] Poëte distingué de la nouvelle comédie; il avait fait cinquante-quatre pièces, dont nous n'avons que des fragments. — [2] Comme voulait apparemment le faire croire Stratoclès, pour empêcher qu'on ne les lui imputât.

[3] C'est un trait de satire assez piquant : un orateur du peuple se trouver moins honnête homme qu'un poëte comique, c'est bien se rabaisser, selon la pensée de Plutarque.

« avoir fait des sacrifices, demander à Démétrius sauveur quel « sera le moyen le plus religieux, le plus magnifique et le « plus prompt, de consacrer les offrandes : que le peuple se « conforme à la réponse de l'oracle. » En se moquant ainsi de Démétrius, ils achevèrent de corrompre un prince dont l'esprit n'était pas trop sain. Pendant ces jours d'oisivité qu'il passait à Athènes, il épousa Eurydice qui descendait de l'ancien Miltiade, et qui, après avoir perdu son mari Opheltas, roi de Cyrène, était revenue vivre à Athènes. Les Athéniens regardèrent ce mariage comme un honheur et une grâce que Démétrius faisait à leur ville, quoique d'ailleurs ce prince aimât à célébrer des noces et qu'il eût déjà plusieurs femmes. Phila était celle qu'il honorait le plus et qu'il traitait avec les plus grands égards, et comme fille d'Antipater et comme veuve de Cratère, celui des successeurs d'Alexandre que les Macédoniens avaient le plus aimé et qu'ils regrettaient davantage. Démétrius était fort jeune lorsque son père la lui fit épouser, malgré la grande disproportion de l'âge; et, comme il témoignait peu de goût pour ce mariage, Antigonus lui dit à l'oreille :

Il faut, contre son goût, épouser pour l'argent;

parodiant ainsi assez heureusement ce vers d'Euripide :

Il faut, contre son goût, s'asservir pour l'argent.

Mais l'honneur que Démétrius témoignait à Phila et à ses autres femmes ne l'empêchait pas de vivre avec des courtisanes, d'avoir commerce avec des femmes libres, et d'être, par ses débauches le plus décrié de tous les rois.

XVI. Cependant, rappelé par son père pour aller enlever à Ptolémée l'île de Cypre, il fut obligé d'obéir; mais, regrettant d'abandonner la guerre plus honorable et plus brillante qu'il faisait en Grèce, il députa vers Cléonidas, lieutenant de Ptolémée, qui tenait pour ce prince les villes de Sicyone et de Corinthe, et lui fit offrir des sommes considérables, s'il voulait en retirer les garnisons. Cléonidas ayant rejeté cette proposition, Démétrius s'embarqua sur-le-champ avec ses troupes,

et fit voile vers Cypre. Il fut à peine arrivé, qu'il attaqua et battit Ménélas, frère de Ptolémée ; et bientôt après Ptolémée ayant paru en personne avec des forces considérables de terre et de mer, il y eut d'abord de part et d'autre des pourparlers qui se passèrent en menaces et en bravades réciproques. Ptolémée signifiait à Démétrius l'ordre de se retirer avant que toutes ses forces réunies vinssent l'écraser ; Démétrius consentait à laisser à Ptolémée la liberté de se retirer, s'il voulait, de son côté, délivrer Sicyone et Corinthe des garnisons qui les tenaient en servitude. La bataille qui se préparait tenait, non-seulement les deux rois ennemis, mais encore tous les autres princes, dans l'attente des grands événements qui en devaient être la suite, et qui étaient encore fort incertains; on voyait seulement que le succès ne se bornerait pas à rendre le vainqueur maître de Cypre et de la Syrie, et qu'il deviendrait le plus puissant de tous les rois.

XVII. Ptolémée, cinglant à pleines voiles, vint contre Démétrius avec cent cinquante vaisseaux, et fit dire à Ménélas que lorsqu'on serait au plus fort du combat, il sortît de Salamine[1] avec ses soixante vaisseaux pour aller charger l'arrière-garde de Démétrius et rompre son ordre de bataille. Mais Démétrius laissa dix de ses vaisseaux pour faire tête aux soixante de Ménélas; ce nombre suffisait pour garder l'issue du port, qui était fort étroite, et pour arrêter Ménélas. Pour lui, après avoir distribué et rangé son armée de terre sur les pointes qui s'avançaient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingts galères, et chargea avec tant d'impétuosité et de violence la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, et que ce prince, se voyant vaincu, prit précipitamment la fuite avec huit vaisseaux; ce furent les seuls de toute sa flotte qu'il put sauver; la plupart des autres furent brisés dans le combat, et soixante-dix tombèrent au pouvoir de l'ennemi avec leur équipage. La multitude qui était à l'ancre dans des vaisseaux de transport, ses domestiques, ses amis et ses femmes, ses provisions

[1] Ce n'est pas l'île de Salamine, mais un port de ce nom dans l'île de Cypre.

d'armes, son argent, ses machines de guerre, tout fut pris par Démétrius et conduit dans son camp. On trouva parmi les femmes captives la célèbre Lamia, qui, recherchée d'abord pour le talent qu'elle avait de jouer de la flûte, eut encore plus de réputation par le commerce qu'elle fit de ses charmes. Quoiqu'ils eussent perdu de leur éclat et que Démétrius fût plus jeune qu'elle, il se laissa tellement séduire et captiver par ses attraits, qu'aimé des autres femmes, il n'aima qu'elle seule. Après la perte de la bataille, Ménélas ne fit plus de difficulté de remettre Salamine entre les mains de Démétrius, avec tous ses vaisseaux et ses troupes de terre qui montaient à douze cents chevaux et douze mille hommes de pied.

XVIII. Cette victoire, déjà si belle, si glorieuse, reçut encore un nouvel éclat de la douceur et de l'humanité avec laquelle Démétrius en usa ; il fit des obsèques magnifiques aux ennemis restés sur le champ de bataille, renvoya libres tous les prisonniers et prit sur les dépouilles douze cents armures complètes dont il fit présent aux Athéniens. Il choisit Aristodème de Milet pour aller porter au roi son père la nouvelle de cette victoire. De tous les courtisans d'Antigonus, c'était le plus savant dans l'art de flatter ; et il avait préparé pour relever cet exploit la plus outrée de toutes les flatteries. En arrivant de Cypre en Syrie, il ne fit pas aborder son vaisseau et le tint à l'ancre à quelque distance du rivage ; il ordonna à toute sa suite d'y rester sans faire aucun bruit : lui-même, étant monté dans un esquif, descendit seul à terre et s'achemina vers Antigonus, qui attendait des nouvelles de la bataille avec cette inquiétude d'esprit naturelle à ceux qu'occupent de si grands intérêts. Lorsqu'on lui apprit l'arrivée d'Aristodème, son trouble augmenta et il eut bien de la peine à se tenir dans son palais ; il envoya coup sur coup plusieurs de ses officiers et de ses amis pour demander à Aristomède ce qui s'était passé ; mais Aristodème ne répondit à personne et continua son chemin d'un pas lent, avec un visage composé et dans un profond silence. Antigonus, plus étonné encore, et n'étant

plus maître de son impatience, courut au-devant de lui jusqu'aux portes du palais. Aristodème était environné d'une foule immense qui courait vers le palais. Quand il fut près du roi, il lui tendit la main et lui dit d'une voix très-haute : « Soyez heureux, ô roi Antigonus ! nous avons vaincu le roi « Ptolémée dans un combat naval ; nous sommes en posses- « sion de l'île de Cypre, et nous avons fait seize mille six « cents prisonniers. — Je te souhaite aussi beaucoup de bon- « heur, lui dit Antigonus ; mais tu seras puni de nous avoir « tenus si longtemps à la torture, et tu ne recevras pas de « sitôt la récompense que je te dois pour cette bonne nou- « velle. »

XIX. A l'instant, tout le peuple proclame roi Antigonus et Démétrius : les amis d'Antigonus lui ceignent le diadème ; et ce prince en envoie un à son fils, en lui donnant, dans sa lettre le titre de roi. La nouvelle de cette proclamation ayant été portée en Égypte, les Égyptiens qui ne voulaient pas paraître abattus par leur défaite, proclamèrent roi Ptolémée. Cette ambition, comme par un sentiment de jalousie, gagna tous les successeurs d'Alexandre : Lysimachus prit sur-le-champ le diadème ; et Séleucus, en donnant audience aux Grecs, agit avec eux en roi, comme il avait déjà fait avec les Barbares. Cassandre fut le seul qui, appelé roi par les autres, de vive voix et dans leurs lettres, continua d'écrire les siennes comme il avait fait jusqu'alors. Cette appellation de roi ne fut pas pour ces princes un simple titre ajouté à leur nom, et ne se borna pas au seul changement de leur costume ; elle accrut leur fierté, enfla leur courage, mit dans leur commerce et dans leur manière de vivre plus de faste et plus de gravité : semblables aux acteurs tragiques qui, en prenant les habits de leurs rôles, changent en même temps leur démarche, leur voix, leur manière de s'asseoir et d'accueillir les personnes qui viennent leur parler. Ils devinrent même plus rigoureux dans leurs jugements, et bannirent de leur commerce cette espèce de familiarité qui, en dissimulant leur puissance, les

rendait plus doux et plus faciles : tant eut de pouvoir une seule parole d'un vil flatteur ! tant elle produisit de changement dans toute la terre !

XX. Antigonus, enflé des grands succès que Démétrius avait eus en Cypre, marcha sans différer contre Ptolémée et se mit à la tête de son armée de terre, pendant que Démétrius, avec une flotte nombreuse, accompagnait sa marche. L'issue de cette expédition fut pressentie dans un songe qu'eut Médius, un des amis d'Antigonus. Il crut voir ce prince courir, avec toutes ses troupes, dans la lice du double stade, fournir d'abord avec beaucoup de vigueur la première course, se ralentir ensuite peu à peu, et enfin, après avoir doublé la borne, se trouver si faible et tellement hors d'haleine, qu'il avait eu bien de la peine à se remettre. Antigonus, en effet, éprouva sur terre les plus grandes difficultés ; et Démetrius, accueilli d'une violente tempête, fut en danger d'être jeté sur des côtes d'un abord difficile et sans abri, perdit une grande partie de ses vaisseaux et fut obligé de s'en retourner sans avoir pu rien entreprendre. Antigonus avait alors près de quatre-vingts ans ; et devenu, moins encore par son âge que par la grosseur et le poids de son corps, inhabile aux expéditions militaires, il se servait de son fils, que son bonheur et son expérience rendaient propre aux plus grandes affaires, et n'était offensé ni de son luxe, ni de sa prodigalité, ni de ses débauches. Pendant la paix, Démétrius se livrait d'une manière effrénée à tous ses vices, et profitait de son loisir pour se plonger jusqu'à la satiété dans toutes sortes de voluptés ; mais dans la guerre, il était aussi sage que ceux qui le sont naturellement.

XXI. Lamia, sa maîtresse, le gouvernait absolument. Un jour qu'il revenait de quelque voyage, il alla saluer son père et l'embrassa. « Mon fils, lui dit Antigonus en souriant, tu « crois embrasser Lamia. » Après une débauche de plusieurs jours, pendant lesquels il n'avait point paru, il dit à son père qu'il avait *été tourmenté d'une fluxion*. « Je le savais, lui dit « Antigonus ; mais était-ce une fluxion de Tasos ou de

« Chio [1] ? » Ayant appris un jour qu'il était malade, il alla le voir ; et, en rentrant chez lui, il rencontra un beau jeune homme à la porte de son appartement. Ils s'assit près de son lit et lui tâta le pouls. Démétrius lui dit que la fièvre venait de le quitter. « Je le sais, mon fils, lui répondit Antigonus ; je « l'ai trouvée à la porte, qui sortait. » C'est ainsi qu'Antigonus, par égard pour les exploits de son fils, supportait avec douceur tous ses vices. Quand les Scytes ont bu avec excès, ils font résonner la corde de leur arc, afin de réveiller leur courage assoupi par les plaisirs de la table : mais Démétrius s'abandonnait sans réserve, tantôt aux voluptés, tantôt aux affaires, et ne se partageait jamais entre ces deux états ; il se livrait tout entier à l'un ou à l'autre, sans faire pour cela, avec moins d'exactitude et de soin, tous les préparatifs de la guerre : mais il montrait plus d'habileté à rassembler, à équiper une armée, qu'à la conduire dans l'action. Il voulait avoir jusqu'au superflu toutes les provisions nécessaires ; il ne pouvait jamais satisfaire sa magnificence dans la construction des vaisseaux et des machines de guerre : un plaisir dont il était insatiable, c'était de les examiner avec un œil critique et de juger de leur exécution. Né avec un esprit inventif, il n'employait pas son goût pour les arts à des bagatelles, à des amusements inutiles, comme les autres rois qui employaient leur loisir à jouer de la flûte, à peindre ou à tourner.

XXII. Éropus, roi de Macédoine [2], s'amusait à faire de petites tables et de petites lampes. Attalus Philométor [3] cultivait les plantes vénéneuses et non-seulement la jusquiame et l'ellébore, mais même la ciguë, l'aconit et le dorycinium ; il les plantait ou les semait lui-même dans ses jardins et mettait beaucoup de soin à connaître les propriétés de leurs fruits, de leurs sucs, et à les cueillir lui-même dans leur saison. Les rois

[1] Tasos et Chio étaient renommés pour leurs bons vins.

[2] C'est Éropus II, quinzième roi de Macédoine, de la race des Téménides, qui s'empara du royaume en tuant son pupille Oreste, fils d'Archélaüs II.

[3] Attalus III, roi de Pergame, fils d'Eumène II et de Stratonice.

des Parthes faisaient gloire de forger et d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais Démétrius portait, jusque dans les arts mécaniques, la dignité d'un roi; tous ses travaux avaient un caractère de grandeur : la finesse et la recherche de ses ouvrages annonçaient l'élévation d'esprit et de courage de celui qui les avait imaginés ; leur conception, leur magnificence, et même leur seule exécution paraissaient dignes de la main d'un roi. Leur grandeur étonnait ses amis, et leur beauté charmait ses ennemis mêmes. Cet éloge n'est point dicté par la flatterie, il est l'expression simple de la vérité ; ses ennemis voyaient avec admiration ses galères à quinze et à seize rangs de rames voguer le long de leurs côtes ; ses machines, nommées hélépoles[1], étaient un spectacle curieux pour les villes mêmes qu'elles assiégeaient, et c'est ce que les faits prouvent. Lysimachus, celui de tous les rois qui haïssait le plus Démétrius, et qui était venu avec ses troupes pour lui faire lever le siége de Soli en Cilicie, le fit prier de lui laisser voir ses machines et de faire voguer devant lui ses galères. Démétrius les lui ayant montrées, Lysimachus en fut dans un tel étonnement, qu'il s'en retourna avec son armée.

XXIII. Les Rhodiens, qu'il avait tenus longtemps assiégés, ayant fait la paix avec ce prince, lui demandèrent quelques-unes de ses machines, pour être dans leur ville un monument de sa puissance et de leur valeur. Il leur avait déclaré la guerre parce qu'ils étaient alliés de Ptolémée ; et, pendant le siége, il fit approcher de leurs murailles la plus grande de ses hélépoles : c'était une base carrée, dont chaque côté avait quarante-huit coudées de long et soixante-six de haut ; ses côtés allaient toujours en se rapprochant dans leur élévation, et l'intérieur était partagé en plusieurs étages qui avaient chacun plusieurs chambres. Le devant de la machine, qui regardait l'ennemi, était ouvert, et chaque étage avait une fenêtre, d'où partaient des traits de toute espèce, lancés par des hommes valeureux dont ces étages étaient garnis, et qui sa-

[1] Qui prennent les villes.

vaient faire usage de toutes sortes d'armes. Quand on la mettait en mouvement, elle ne branlait ni ne penchait d'aucun côté : toujours droite sur sa base, toujours en équilibre dans sa marche, elle s'avançait avec beaucoup de raideur et un mugissement horrible ; et en même temps qu'elle offrait aux yeux un spectacle attachant, elle imprimait une vive frayeur dans l'âme. On lui apporta aussi de Cypre, pour cette guerre, deux cuirasses de fer, chacune du poids de quarante livres. Zoïle, l'artiste qui les avait faites, pour faire connaître leur force et la bonté de leur trempe, demanda qu'on lançât contre une d'entre elles, à la distance de vingt-six pas, un trait de batterie : il ne fit sur le fer aucune impression sensible : on n'y aperçut qu'une rayure très-légère, comme un stylet aurait pu la faire. Démétrius prit celle qui avait servi à cet essai et donna l'autre à Alcimus d'Épire, l'homme le plus fort et le plus belliqueux de toute son armée. Il portait une armure qui pesait cent vingt-six livres, tandis que celle des autres n'était que de soixante. Il fut tué dans Rhodes, en combattant près du théâtre.

XXIV. Les Rhodiens se défendaient si courageusement, que le siége n'avançait pas ; mais Démétrius s'opiniâtrait à le continuer, par le ressentiment qu'il avait contre eux de ce qu'ayant pris le vaisseau qui portait des lettres, des tapisseries et des vêtements que sa femme Phila lui faisait passer, ils l'avaient envoyé à Ptolémée avec toute sa charge : bien éloignés en cela de l'honnêteté des Athéniens, qui, ayant arrêté les courriers de Philippe avec qui ils étaient en guerre, ouvrirent les autres lettres, mais respectèrent celles qu'Olympias lui écrivait, et les lui renvoyèrent sans les avoir décachetées. Cependant Démétrius, quoique très-irrité contre eux, ne saisit pas, pour se venger, une occasion qu'ils lui fournirent bientôt eux-mêmes. Protogène de Caune, ce peintre si célèbre, était alors dans un faubourg de Rhodes, occupé à peindre un trait de l'histoire de Jalysus ; et l'ouvrage était presque fini, lorsque Démétrius se rendit maître de ce faubourg et emporta

le tableau. Les Rhodiens lui ayant envoyé sur-le-champ un héraut, pour le prier d'épargner ce bel ouvrage et de ne pas le laisser gâter, il répondit qu'il brûlerait tous les portraits de son père, plutôt que de détruire ce chef-d'œuvre de l'art. Protogène avait, dit-on, employé sept ans à le faire ; et Apelle, la première fois qu'il vit ce tableau, en fut tellement frappé, qu'il fut longtemps sans dire une parole, et que, revenu enfin de son étonnement, il s'écria : « Le beau travail ! l'admi- « rable ouvrage ! il y manque cependant cette grâce qui seule « pourrait élever ses tableaux jusqu'aux cieux [1]. » Ce tableau, porté depuis à Rome, avec beaucoup d'autres, périt dans un incendie.

XXV. Cependant les Rhodiens soutenaient toujours la guerre avec vigueur, et Démétrius ne cherchait qu'un prétexte pour la terminer, lorsque les Athéniens, arrivant à propos, firent conclure un traité par lequel les Rhodiens s'engagèrent à former avec Antigonus et Démétrius une ligue offensive et défensive, dont Ptolémée fut excepté [2]. Les Athéniens étaient venus implorer le secours de Démétrius contre Cassandre, qui tenait leur ville assiégée. Ce prince, ayant mis à la voile avec trois cent trente vaisseaux et une nombreuse infanterie, non-seulement chassa Cassandre de l'Attique, mais le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où il le défit, prit la ville d'Héraclée qui lui ouvrit ses portes, et reçut six mille Macédoniens qui passèrent dans son camp. En retournant de cette expédition, il donna la liberté à tous les Grecs situés en deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, s'empara des forts de Phyle et de Panacte, deux boulevards de l'Attique; et, après en avoir chassé les garnisons de Cassandre, il rendit les forts aux Athéniens. Ce peuple, qui semblait s'être épuisé dans les honneurs qu'il avait décernés à Démétrius, trouva

[1] Amyot et M. Dacier font dire à Apelle de lui-même ce que dans le texte ce peintre dit de Protogène; ils suivent un manuscrit qui donne cette leçon : la différence ne consiste que dans l'esprit rude, au lieu de l'esprit doux.

[2] Diodore de Sicile, liv. XX, c. XCIX, attribue cette médiation aux Etoliens.

le moyen d'inventer encore de nouvelles flatteries. Ils lui donnèrent pour son habitation le derrière du Parthénon [1], où Démétrius se logea; et l'on disait que la déesse elle-même le recevait dans son temple, quoique ce fût un hôte bien peu digne d'elle, et dont la conduite ne répondait pas au voisinage d'une vierge.

XXVI. On raconte qu'un jour Philippe son frère se trouvant logé dans une maison où il y avait trois jeunes femmes, son père, qui le sut, n'en dit rien à Philippe; mais, ayant fait venir le fourrier, il lui dit en sa présence : « Ne donneras-« tu pas à mon fils un logement moins étroit que celui-là? » Démétrius, qui devait respecter en Minerve, sinon une déesse, au moins une sœur aînée, car c'est ainsi qu'il voulait qu'on l'appelât, se permit tant de débauches avec de jeunes garçons et de jeunes femmes de condition libre; il souilla de tant d'infamies la citadelle où était le temple de la déesse, qu'au prix de toutes ces dissolutions, ce lieu pouvait paraître pur, lorsqu'il y menait une vie licencieuse avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Démo et Anticyre. Il ne convient pas, pour l'honneur de la ville, de divulguer tous les désordres de Démétrius; mais je ne dois pas passer sous silence la sagesse et la vertu de Démoclès. C'était un jeune garçon qui n'était pas encore dans l'adolescence. Sa grande beauté, qu'annonçait le surnom de beau qu'on lui avait donné, ne fut pas longtemps ignorée de Démétrius. Ce prince le fit tenter, solliciter, effrayer même par plusieurs émissaires : mais rien ne put le vaincre : il prit enfin le parti d'abandonner le gymnase et tous les autres lieux d'exercice, pour aller prendre le bain dans une étuve particulière. Démétrius, ayant épié le moment où Démoclès était seul dans cette étuve, y entra. Ce jeune garçon, voyant le danger extrême où le mettait sa solitude, découvre la chaudière où l'on faisait chauffer l'eau du bain, et se jette dans l'eau bouillante, où il fut étouffé; mort bien affreuse sans doute, mais qui montre une vertu digne de sa

[1] Le temple de la Vierge, ou de Minerve.

patrie et de sa beauté[1] ! Bien différent en cela de Cléénétus, fils de Cléomédon, qui, pour obtenir la décharge d'une amende de cinquante talents[2], à laquelle son père avait été condamné, porta aux Athéniens, de la part de Démétrius, des lettres de recommandation, qui non-seulement attestèrent son déshonneur, mais portèrent le trouble dans la ville, parce que le peuple en remettant l'amende à Cléomédon, fit un décret qui défendait à tout citoyen de porter à l'avenir de pareilles lettres de la part de Démétrius.

XXVII. Ce prince ne fut pas plus tôt informé de ce décret, qu'il en fit éclater son ressentiment. Les Athéniens effrayés, non contents de l'avoir annulé sur-le-champ, firent mourir ou condamnèrent au bannissement tous ceux qui l'avaient proposé ou conseillé; ils décrétèrent même que toutes les volontés de Démétrius seraient désormais regardées comme saintes envers les dieux et justes à l'égard des hommes. Quelqu'un des premiers citoyens ayant dit à cette occasion que Stratoclès était fou de faire de pareils décrets : « Il serait vraiment « fou, s'il ne faisait pas de ces folies, » répondit Démocharès du bourg de Leuconie[3]. C'est que Stratoclès gagnait beaucoup à ces flatteries ; et Démocharès, dénoncé pour le mot qu'il avait dit, fut puni du bannissement. Voilà ce que faisaient les Athéniens, lorsqu'ils se croyaient délivrés de leurs garnisons et remis en liberté. Démétrius, étant entré dans le Péloponnèse, où tous ses ennemis, loin de lui opposer la moindre résistance, fuyaient devant lui et abandonnaient leurs villes, attira dans son parti la contrée qu'on appelait Acté[4], et toute l'Arcadie, excepté Argos et Mantinée. Il délivra Sicyone et Corinthe de leurs garnisons, en donnant cent talents[5] aux sol-

[1] Pensée belle et juste : car rien ne convient mieux à la beauté que la vertu; c'est alors surtout que le visage est le miroir de l'âme.

[2] Deux cent cinquante mille livres. — [3] Il y a dans le texte : de *Lacédémone*; mais c'est une faute corrigée par tous les interprètes : Démocharès, neveu de Démosthène, était de Leuconie, un des bourgs de l'Attique. *Voy.* la Vie de Démosthène. — [4] Ce nom commun à plusieurs contrées maritimes, désigne ici la partie orientale de la côte du Péloponnèse. — [5] Cinq cent mille livres.

dats qui les composaient. On célébrait alors à Argos la fête de Junon ; et, pour concourir à cette solennité, il donna des jeux auxquels il présida lui-même avec les Grecs. Il épousa, pendant la fête, Déidamie, fille d'Éacidas, roi des Molosses et sœur de Pyrrhus. Il engagea les Sicyoniens à quitter leur ville, pour en bâtir une autre dans le lieu qu'ils habitent maintenant ; en changeant la situation de la ville, il en changea aussi le nom et l'appela Démétriade.

XXVIII. Les états de la Grèce assemblés dans le Péloponnèse, avec un concours extraordinaire de tous les peuples, proclamèrent Démétrius chef de tous les Grecs, comme ils l'avaient déjà fait pour Philippe et pour Alexandre, à qui d'ailleurs ce prince, enflé de sa fortune et de sa puissance, se croyait bien supérieur. Alexandre n'avait dépouillé personne du titre de roi ; il ne s'était pas attribué celui de roi des rois, quoiqu'il eût souvent donné à d'autres le titre et l'état de roi : mais Démétrius se moquait ouvertement de ceux qui donnaient à tout autre qu'à son père ou à lui le nom de roi ; et il aimait à voir ses flatteurs faire, à sa table, des libations à Démétrius, roi ; à Séleucus, capitaine des éléphants ; à Ptolémée, amiral ; à Lysimachus, garde du trésor ; à Agathocle le Sicilien, gouverneur des îles [1]. Les autres rois s'amusèrent de ces plaisanteries ; Lysimachus seul trouva mauvais que Démétrius le mît au rang des eunuques ; car ce n'était guère qu'à eux que les rois confiaient la garde de leurs trésors. Aussi haïssait-il mortellement Démétrius ; et en le raillant sur sa passion pour Lamia, il disait que c'était la première fois qu'il voyait une courtisane jouer la tragédie [2]. « Cette courtisane, répondit Démétrius, est plus sage que la Pénélope de « Lysimachus. »

XXIX. En quittant le Péloponnèse pour retourner à Athè-

[1] C'est un passage tiré mot à mot de l'historien Phylarque, et qui nous a été conservé par Athénée, liv. VI, c. XVII.

[2] Chez les anciens, les femmes ne montaient point sur le théâtre ; leurs rôles étaient joués par des hommes en masque et en habit de femme.

nes, il écrivit aux Athéniens qu'il voulait, à son arrivée, être initié à la fois aux grands et aux petits mystères, et passer sans aucun intervalle de la première initiation à l'époptée. Une transgression si formelle de la loi était encore sans exemple, car les petits mystères se célébraient au mois d'anthestérion [1], et les grands dans celui de boëdromion [2]; et il fallait au moins un an d'intervalle d'une initiation à l'autre. Les lettres de Démétrius ayant été lues dans l'assemblée du peuple, Pythodore, le porte-flambeau [3], osa seul s'opposer à sa demande : mais ce fut inutilement ; on ordonna, sur la proposition de Stratoclès, que le mois de munychion [4], où l'on était alors, serait nommé et réputé le mois d'anthestérion. La première initiation de Démétrius se fit donc à Agra; ensuite, ce même mois de munychion, d'abord transformé en celui d'anthestérion, devint, par un second changement, celui de boëdromion. Démétrius, ayant ainsi subi de suite toutes les cérémonies de l'initiation, passa enfin à l'époptée. C'est sur cela que le poëte Philippide fait à Stratoclès, dans une de ses pièces, le reproche

D'avoir en un seul mois renfermé l'an entier

Il lui en avait déjà fait un autre au sujet de l'habitation de Démétrius dans le Parthénon :

En un vil cabaret changeant la citadelle,
Du temple révéré d'une vierge fidèle,
De la femme publique il a fait le séjour.

XXX. De tous les abus, de toutes les violations des lois qui eurent lieu alors à Athènes, aucun n'affligea plus les Athéniens que l'ordre donné par Démétrius de fournir, sans délai, la somme de deux cent cinquante talents [5]: la levée de cette contribution se fit sur-le-champ sans aucune remise; et quand tout cet argent fut ramassé, il le fit porter à Lamia et à ses autres courtisanes, afin qu'elles en achetassent des poudres

[1] Février. — [2] Septembre. — [3] C'était un des ministres de l'initiation.
[4] Avril. — [5] Douze cent cinquante mille livres.

pour leur toilette. Les Athéniens furent plus sensibles à la honte d'un pareil emploi qu'à la perte de leur argent ; et le mot les offensa beaucoup plus que la chose. Quelques auteurs prétendent que ce fut aux Thessaliens, et non aux Athéniens, que Démétrius fit cet affront. Après une telle prodigalité, Lamia, voulant, en particulier, donner un festin à Démétrius, mit à contribution un grand nombre de personnes : et ce repas fut si renommé par son extrême magnificence, que Lyncée de Samos [1] en a donné une description détaillée. Aussi un poëte comique de ce temps-là dit-il, avec autant de finesse que de vérité, que Lamia était une hélépole [2]. Démocharès de Soli donnait à Démétrius le nom de Mythos, parce qu'il avait toujours avec lui sa Lamia. Le crédit de cette femme et la passion de Démétrius pour elle excitaient la jalousie et la haine, non-seulement de ses femmes légitimes, mais encore des amis de ce prince. Il avait envoyé des ambassadeurs à Lysimachus, qui, conversant avec eux dans un moment de loisir, leur montra sur ses cuisses et sur ses bras les cicatrices profondes des griffes d'un lion, et leur raconta qu'Alexandre l'avait forcé de combattre contre cet animal, enfermé avec lui dans la même arène [3]. Les ambassadeurs lui dirent en riant que leur roi portait au cou les cicatrices d'une bête plus furieuse encore, d'une Lamia.

XXXI. Il est bien étonnant que Démétrius, qui avait montré tant d'opposition à son mariage avec Phila, à cause de la disproportion de l'âge, ait conservé si longtemps la plus forte passion pour cette Lamia, qui était déjà fanée. Aussi la courtisane Démo, surnommée Mania [4], à qui Démétrius demandait, dans un souper où Lamia venait de jouer de la flûte, ce qu'elle

[1] Grammairien, disciple de Théophraste, et contemporain de Ménandre.

[2] Nom de la machine dont Démétrius se servait pour prendre les villes comme on l'a vu plus haut.

[3] Justin, liv. XV, c. III, et Pausanias, liv. I, c. IX, parlent de ce trait de force de Lysimachus; mais Quinte-Curce, liv. VIII, c. I, prétend que c'est une fable; les raisons qu'il en donne ne sont pas assez fortes pour faire préférer son opinion à celle des autres écrivains qui rapportent le fait. — [4] C'est-à-dire *la folle*.

en pensait, lui répondit : « Elle est vieille. » Dans un autre souper où l'on avait servi un très-beau dessert : « Vois-tu, « dit Démétrius à Démo, tous les fruits que Lamia m'envoie ? « — Prince, lui répondit la courtisane, si vous vouliez passer « les nuits avec ma mère, elle vous en enverrait bien davan- « tage. » On cite aussi le sentiment de Lamia sur le jugement si connu de Bocchoris. La courtisane Thonis était aimée d'un Égyptien, à qui elle demandait une somme considérable. Cet homme crut en songe avoir commerce avec elle, et ce songe éteignit tous ses désirs. Thonis le fit appeler en justice, pour être payée de la somme qu'elle lui avait demandée. Bocchoris, informé de ce procès, ordonna que cet homme portât au tribunal toute la somme dans un bassin ; que là il le fit passer et repasser devant la courtisane, afin qu'elle jouît de l'ombre de l'argent, parce que, disait ce prince, l'opinion est l'ombre de la vérité. Lamia ne trouvait pas cette sentence juste. « L'ombre de l'argent, disait-elle, n'éteignit pas le désir de « Thonis, au lieu que le songe avait amorti le désir de l'Égyp- « tien. » Mais c'est assez parler de Lamia.

XXXII. Maintenant, le prince dont nous écrivons la vie va éprouver dans sa fortune une suite de revers qui rendront la scène tragique, de comique qu'elle a été jusqu'à présent. Les autres rois, s'étant ligués contre Antigonus, réunirent toutes leurs forces. A la première nouvelle qu'en eut Démétrius, il quitta la Grèce pour aller joindre son père, en qui il trouva pour cette guerre une ardeur bien au-dessus de son âge, et qui donna un nouvel essor à la sienne. Il paraît cependant que si Antigonus avait voulu se relâcher un peu de ses prétentions, et ne pas affecter une sorte de supériorité sur les autres princes, il aurait conservé pour lui-même pendant sa vie, et laissé à son fils après sa mort, le premier rang parmi les rois; mais, naturellement fier et dédaigneux, aussi dur dans ses paroles que dans sa conduite, il aigrit, il irrita ces jeunes rois, dont le nombre et la puissance n'étaient pas à mépriser ; il ne craignit pas de dire qu'il dissiperait la ligue et l'association de ces

rois avec autant de facilité qu'une pierre ou le moindre bruit fait prendre la volée à une troupe d'oiseaux qui se sont abattus dans un champ pour y prendre leur pâture. Il avait sous ses ordres soixante mille hommes de pied, six mille chevaux et soixante-quinze éléphants. L'armée des rois alliés était de soixante-quatre mille hommes d'infanterie, de dix mille cinq cents chevaux, de quatre cents éléphants et de cent vingt chars.

XXXIII. Quand les armées furent en présence, on aperçut dans Antigonus un changement qui semblait porter sur ses espérances plutôt que sur ses résolutions. Accoutumé à montrer de la confiance et de l'audace dans les combats, à parler d'une voix haute, à tenir des propos arrogants, souvent même à dire au fort de la mêlée des mots plaisants et railleurs, qui faisaient voir sa présomption et son mépris pour l'ennemi, ce jour-là on le vit pensif et taciturne ; il présentait son fils aux troupes, et le leur recommandait comme son successeur. Mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir qu'il s'entretenait seul avec lui dans sa tente : il n'avait pas l'habitude de faire part de ses secrets même à son fils ; après avoir pris seul ses résolutions, il donnait publiquement ses ordres, et faisait exécuter ce qu'il avait arrêté dans sa pensée. On dit à ce sujet que Démétrius, étant encore fort jeune, lui avait demandé un jour quand est-ce qu'on décamperait. « Crains-tu, lui répondit « Antigonus d'un ton de colère, d'être le seul qui n'entende « pas la trompette ? » Il est vrai que, dans cette occasion, il arriva plusieurs signes funestes qui abattirent tout leur courage. Démétrius crut voir en songe Alexandre, couvert d'armes brillantes, lui demander quel mot il donnerait pour la bataille, et qu'il lui avait répondu : « Jupiter et la Victoire. — Je vais « donc, repartit Alexandre, du côté des ennemis ; car ce sont « eux qui me recevront. » Antigonus, après que son armée fut rangée en bataille, sortit de sa tente, et ayant fait un faux pas, il tomba sur le visage et se fit une blessure considérable. En se relevant il tendit les mains vers le ciel, et demanda aux

dieux la victoire ou une mort prompte, avant d'être témoin de sa défaite.

XXXIV. Dès que le combat fut engagé, Démétrius, à la tête de sa cavalerie d'élite, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, et combattit avec tant de vigueur qu'il mit les ennemis en fuite ; mais son acharnement à les poursuivre lui fit perdre, par une vaine ambition, tout le fruit de sa victoire. Lorsqu'il revint de la poursuite, il ne lui fut plus possible de se réunir à son infanterie, dont les éléphants des ennemis avaient pris la place. Séleucus, voyant le corps de bataille d'Antigonus dégarni de sa cavalerie, ne voulut pas le charger ; mais paraissant toujours prêt à l'attaquer, il le tournait continuellement afin de l'effrayer, et de donner le temps aux soldats de passer dans son armée : c'est en effet ce qui arriva. La plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée du corps de bataille, alla volontairement se rendre à Séleucus ; le reste prit la fuite. Dans ce même instant, un gros de fantassins fondit sur Antigonus ; et quelques-uns de ceux qui l'entouraient lui ayant dit de se tenir sur ses gardes, que ces gens-là venaient sur lui : « Je vois bien, leur répondit-il, que c'est à moi qu'ils en veu« lent ; mais Démétrius va venir à mon secours. » Il conserva jusqu'à la fin cette espérance, et cherchait des yeux son fils, lorsqu'il fut accablé d'une grêle de traits, et renversé par terre. Tous ses officiers et tous ses amis l'abandonnèrent ; Thorax de Larisse resta seul auprès de son corps. La bataille ainsi terminée, les rois vainqueurs partagèrent comme un vaste corps tout l'empire d'Antigonus et de Démétrius ; ils en prirent chacun une portion, et firent un nouveau partage de leurs anciens états.

XXXV. Démétrius, qui prit la fuite avec cinq mille hommes de pied et quatre mille chevaux, alla tout d'une traite jusqu'à Éphèse, où l'on s'attendait que, dans le besoin d'argent qu'il avait, il ne respecterait pas les trésors du temple ; mais au contraire, la crainte qu'il eut que ses soldats ne se portassent à ce sacrilége l'en fit repartir sur-le-champ, et il s'embarqua

pour passer en Grèce. C'était dans les Athéniens qu'il avait mis ses plus grandes espérances ; il avait laissé dans leur ville ses vaisseaux, son argent avec sa femme Déidamie ; et il ne croyait pas avoir de ressource plus sûre que l'affection de ce peuple. Mais comme il cinglait à pleines voiles vers Athènes, il trouva, à la hauteur des Cyclades, des ambassadeurs athéniens qui venaient le prier de s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avait décrété qu'il ne recevrait aucun des rois dans ses murailles ; ils lui apprenaient en même temps qu'ils avaient envoyé à Mégare sa femme Déidamie, avec le cortége et les honneurs dus à son rang. Cette nouvelle le mit dans une telle colère, qu'il n'était plus maître de lui-même : il avait supporté avec beaucoup de courage tous ses autres malheurs, et n'avait montré dans un si grand revers ni découragement ni faiblesse ; mais de voir les Athéniens tromper ses espérances et le convaincre que l'affection qu'ils lui avaient témoignée n'avait eu rien que de faux et de simulé, c'était pour lui le sujet d'une douleur amère. Cela prouve qu'il n'est pas de marque moins sûre de l'attachement des peuples pour les rois et pour les princes que les honneurs excessifs qu'ils leur décernent ; ces distinctions n'ont de prix que dans la volonté de ceux qui les offrent, et la crainte rend ces hommages suspects. La crainte et l'amour inspirent également ces décrets si flatteurs. Aussi les princes qui ont du sens ne s'arrêtent ni aux statues, ni aux portraits, ni aux apothéoses dont on les honore ; ils regardent seulement à leurs propres actions, et c'est d'après le témoignagne qu'elles leur rendent qu'ils peuvent juger si ces honneurs sont dictés par une affection sincère, ou arrachés par la contrainte ; car les rois à qui l'on défère ces honneurs démesurés, et qui savent bien qu'ils ne les doivent qu'à la force, sont souvent ceux que les peuples haïssent le plus.

XXXVI. Démétrius, indigné de la conduite des Athéniens, mais trop faible pour s'en venger, leur envoya faire des plaintes modérées, et leur fit redemander ses vaisseaux, parmi

lesquels était cette galère fameuse à treize rangs de rames. Quand il les eut reçus, il fit voile vers l'isthme, où il trouva ses affaires dans la plus mauvaise situation. De toutes parts ses garnisons avaient été chassées des villes qu'elles occupaient, ou elles avaient passé dans le parti de ses ennemis. Il laissa donc Pyrrhus en Grèce et alla faire une descente dans la Chersonèse, où il ravagea les états de Lysimachus; et le butin ayant enrichi ses troupes, il les fixa par ce moyen auprès de lui, et conserva une armée capable de le faire respecter et craindre. Lysimachus ne reçut aucun secours des autres rois, qui le trouvaient moins juste encore que Démétrius, et que sa puissance rendait plus redoutable. Peu de temps après, Séleucus députa vers Démétrius pour lui demander en mariage sa fille Stratonice, qu'il avait eue de Phila sa femme. Séleucus avait déjà un fils, appelé Antiochus, dont la mère était une femme de Perse, nommée Apama : mais il voyait que ses états pouvaient suffire à plusieurs héritiers; et il croyait d'ailleurs avoir besoin de cette alliance, parce que Lysimachus demandait à Ptolémée ses deux filles, l'une pour lui, et l'autre pour son fils Agathocle. Démétrius, pour qui c'était un bonheur inespéré que d'avoir Séleucus pour gendre, prend avec lui sa fille et fait voile vers la Syrie avec toute sa flotte. Il fut souvent obligé, dans sa route, de prendre terre, et en particulier dans la Cilicie, où regnait Plistarchus, à qui les rois l'avaient donnée pour son partage, après la défaite d'Antigonus. Plistarchus était frère de Cassandre; et croyant que son pays avait beaucoup souffert de la descente de Démétrius, il alla trouver son frère pour se plaindre de ce que Séleucus s'était réconcilié avec un ennemi commun sans l'agrément des autres rois.

XXXVII. Démétrius, informé de son départ, s'éloigna de la mer, et alla à la ville de Guindes[1], où il trouva douze cents talents[2] qui restaient du trésor de son père; il les prit, et s'en étant retourné promptement, il fit voile vers la Syrie, où

[1] Ville de Cilicie. — [2] Six millions.

sa femme Phila vint le joindre : Séleucus alla au-devant de lui jusqu'à Orossus[1]. Leur première entrevue fut franche, sans aucun soupçon et vraiment digne de rois. Séleucus traita d'abord Démétrius dans sa tente au milieu de son camp ; et Démétrius le reçut à son tour sur sa galère à treize rangs de rames. Ils passaient tous les jours ensemble à s'entretenir, à s'amuser, sans armes et sans gardes, jusqu'au temps où Séleucus, après avoir épousé Stratonice, s'en retourna à Antioche dans l'appareil le plus magnifique. Démétrius s'empara de la Cilicie, et envoya sa femme Phila, sœur de Cassandre, auprès de son frère, pour détruire les accusations de Plistarchus. Dans ce même temps Déidamie, étant venue de Grèce trouver Démétrius, mourut bientôt de maladie. Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par l'entremise de Séleucus, on convint qu'il épouserait Ptolémaïs, fille de Ptolémée. Jusque là Séleucus s'était conduit honnêtement avec lui ; mais ensuite il lui redemanda la Cilicie pour une certaine somme d'argent ; et, sur le refus de Démétrius, il lui demanda en colère les villes de Tyr et de Sidon. Ce procédé parut aussi violent qu'injuste de la part d'un prince qui, maître de toutes les provinces qui s'étendaient depuis les Indes jusqu'à la mer de Syrie, se trouvait encore si pauvre, que, pour l'acquisition de deux villes, il rompait avec son beau-père, qui venait d'éprouver un si grand revers de fortune ; il attestait ainsi la vérité de cette maxime de Platon : Que, pour être vraiment riche, il ne faut pas augmenter son bien, mais diminuer sa cupidité ; celui qui ne sait pas réprimer son avarice est toujours dans la pauvreté.

XXXVIII. Démétrius, sans s'effrayer des menaces de son gendre, dit hautement que quand il aurait perdu dix mille batailles comme celle d'Ipsus[2], il n'achèterait pas l'amitié de Séleucus. Il plaça des garnisons dans ces deux villes ; et ayant

[1] Il n'y a jamais eu en Syrie de ville de ce nom. Le géographe Cellarius et le P. Lubin lisent Rossus, ville maritime entre Issus et Séleucie.

[2] Le texte est altéré ici ; j'ai suivi, comme M. Dacier, la leçon d'un manuscrit.

appris que Lacharès, à la faveur d'une sédition qui agitait les Athéniens, s'était emparé de leur ville, où il régnait en tyran, il espéra qu'en s'y présentant sans être attendu, il s'en rendrait facilement le maître. Il repassa assez heureusement avec une flotte nombreuse; mais, en côtoyant l'Attique, il fut accueilli d'une violente tempête qui fit périr la plupart de ses vaisseaux et une grande partie de ses troupes; il eut le bonheur d'échapper et fit d'abord faiblement la guerre aux Athéniens. Comme il avançait peu dans son entreprise, il envoya ses officiers assembler une nouvelle flotte; et lui-même étant allé dans le Péloponnèse, il mit le siége devant Messène. Dans un assaut qu'il fit donner à la place, il fut en danger de périr d'un trait de batterie qui le frappa au visage et qui lui perça la joue. Dès qu'il fut guéri, et qu'il eut repris quelques villes qui avaient abandonné son parti, il rentra dans l'Attique, et s'empara des villes d'Éleusis et de Rhammus, dont il ravagea le territoire. Il prit un vaisseau qui portait du blé aux Athéniens, et fit pendre le marchand et le pilote; ce qui effraya tellement tous les commerçants maritimes, qu'ils n'osèrent plus porter des provisions à Athènes. La ville se trouva donc réduite à la plus affreuse disette, non-seulement de blé, mais de toutes les autres provisions : la médimne de sel s'y vendait quarante drachmes[1], et le boisseau de blé, trois cents[2]. Un convoi de cent cinquante voiles que Ptolémée envoyait au secours des Athéniens, et qui parut à la hauteur d'Égine, leur donna un moment d'espérance; mais Démétrius ayant reçu des vaisseaux du Péloponnèse et de Cypre, au nombre de trois cents, les Égyptiens levèrent l'ancre et prirent la fuite. Le tyran Lacharès s'échappa aussi, et abandonna la ville.

XXXIX. Les Athéniens avaient prononcé par un décret la peine de mort contre quiconque proposerait la paix ou quelque autre accommodement avec Démétrius; mais alors, ouvrant les portes les plus voisines de son camp; il lui envoyèrent des ambassadeurs : non qu'ils en attendissent aucune grâce, mais

[1] Trente-six livres de notre monnaie. — [2] Deux cent soixante-dix livres.

ils cédaient à la nécessité que leur imposait la disette, qui les avait mis dans la situation la plus déplorable. Parmi plusieurs traits qu'on en rapporte, je citerai celui-ci. Un père et un fils qui habitaient la dans même chambre étaient au dernier désespoir : ayant vu tomber du plancher un rat mort, ils se levèrent précipitamment et se battirent pour s'arracher l'un à l'autre cette proie. On dit que le philosophe Épicure nourrit ses disciples, pendant le siége, d'une provision de fèves qu'il partageait avec eux, et qu'il leur donnait par compte. La ville était dans cet état affreux lorsque Démétrius y entra : il fit assembler tous les Athéniens dans le théâtre, environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'avant-scène, et, descendant lui-même comme les acteurs par les degrés d'en haut, il leur imprima par cet appareil la plus vive terreur. Mais le commencement de son discours dissipa leurs craintes : au lieu de prendre une voix menaçante et d'employer des paroles dures, il leur fit avec douceur des reproches d'amitié, leur rendit et leur fit donner cent mille médimnes de blé, et rétablit ceux des magistrats qui étaient les plus agréables au peuple. L'orateur Dromoclide voyant les transports de joie de la multitude, ses battements de mains, ses acclamations de toute espèce, et voulant enchérir sur les louanges que les autres orateurs donnaient à Démétrius du haut de la tribune, proposa qu'on lui remît entre les mains le port du Pirée et le fort de Munychium. Le peuple en fit aussitôt le décret ; et Démétrius, de sa seule autorité, mit garnison dans le Muséum[1], afin d'empêcher le peuple de secouer de nouveau le joug et de le traverser dans ses autres entreprises.

XL. Après avoir mis Athènes sous sa dépendance, il marcha contre Lacédémone. Le roi Archidamus étant venu à sa rencontre jusqu'à Mantinée, il s'y livra un combat dans le-

[1] Il y avait à Athènes, dans l'ancienne enceinte et près de la citadelle, une colline sur laquelle le poëte Musée avait coutume de chanter ses poésies, et où il fut enterré, après être mort de vieillesse. Ce fut sur cette colline que Démétrius mit une garnison, suivant Pausanias, liv. I, c. XXV.

quel Démétrius mit les Spartiates en fuite, entra dans la Laconie, et donna, sous les murs mêmes de Sparte, une seconde bataille, où il fit cinq cents prisonniers et tua deux cents hommes. Rien, ce semble, ne pouvait l'empêcher de se rendre maître de la ville, qui n'avait jamais été prise : mais il n'est pas de roi à qui la fortune ait fait éprouver autant qu'à Démétrius des revers aussi grands que subits ; jamais elle ne parut aussi souvent que dans cette occasion tomber et se relever, briller et s'obscurcir, s'affaiblir et reprendre des forces. Aussi ce prince, dans ses plus terribles révolutions, adressait-il à la Fortune ce vers d'Eschyle :

Je t'ai dû ma grandeur, et tu fais ma ruine.

En effet, dans le moment où tout paraissait se disposer pour le rétablir dans ses états et lui rendre son ancienne puissance, il apprit que Lysimachus lui avait enlevé ses villes d'Asie, que Ptolémée s'était emparé de l'île de Cypre, à l'exception de la seule ville de Salamine, où ses enfants et sa mère étaient assiégés. Cependant la fortune, semblable à cette femme d'Archiloque, laquelle, dit ce poëte :

Tenait l'eau d'une main, et le feu dans une autre,

après l'avoir rappelé de devant Lacédémone par des nouvelles si fâcheuses et si inquiétantes, fit luire presque aussitôt à ses yeux, dans des événements nouveaux, les plus brillantes espérances. Voici quelle en fut l'occasion.

XLI. Après la mort de Cassandre, Philippe, son fils aîné, n'occupa que peu de temps le trône de Macédoine, et mourut bientôt après son père. Les deux frères qui restaient s'étant divisés, et l'un d'eux, qui s'appelait Antipater, ayant tué sa mère Thessalonique, l'autre, nommé Alexandre, appela à son secours Pyrrhus de l'Épire et Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus, arrivé le premier, s'appropria une partie du royaume de Macédoine pour prix du secours qu'il donnait à Alexandre, et ne fut plus pour ce prince qu'un voisin redoutable. Démétrius, qui s'était mis en marche aussitôt qu'il avait eu reçu les

lettres d'Alexandre, parut encore plus dangereux à ce jeune prince, à cause de sa dignité personnelle et de sa grande réputation. Il alla donc au-devant de lui jusqu'à Dium[1], et le salua avec beaucoup de démonstrations d'amitié ; mais il lui déclara que l'état actuel de ses affaires n'exigeait plus le secours qu'il lui avait demandé. Ce changement rendit ces deux princes suspects l'un à l'autre ; et un soir que Démétrius avait été invité à souper chez Alexandre, il fut averti d'une embûche qu'on lui dressait et du complot qu'on avait formé de l'assassiner au milieu du repas. Démétrius, sans se troubler, s'arrêta quelque temps pour donner l'ordre à ses capitaines de tenir ses troupes sous les armes, et à ses gardes, ainsi qu'à ses officiers, qui étaient bien plus nombreux que ceux d'Alexandre, d'entrer avec lui dans la salle et de s'y tenir jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre, le voyant si bien accompagné, n'osa pas exécuter son dessein ; et Démétrius ayant prétexté qu'il ne se portait pas assez bien pour rester longtemps à table, se retira de très-bonne heure. Le lendemain il fit tout préparer pour son départ et dit qu'il lui était survenu des affaires pressantes ; il pria le roi de Macédoine de l'excuser s'il le quittait si promptement, et lui promit que lorsqu'il aurait plus de loisir, il ferait un plus long séjour auprès de lui.

XLII. Alexandre, charmé de le voir partir de Macédoine de plein gré et sans aucune apparence de ressentiment, l'accompagna jusqu'en Thessalie. Arrivés à Larisse, ils se donnèrent réciproquement de grands repas, mais en se dressant toujours des embûches ; c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius. Pour ne pas donner lieu à ce prince de se tenir sur ses gardes, il négligea lui-même toute précaution ; et, comme il différait l'exécution de son projet, pour mieux s'assurer que Démétrius ne lui échapperait pas, il fut prévenu, et souffrit le traitement qu'il préparait à son ennemi.

[1] Il y a dans le texte *Deinum*, ville inconnue, et à laquelle presque tous les interprètes ont substitué Dium, ville de Macédoine, au-dessous de Pydna, sur la côte du golfe Thermaïque.

Invité à souper par Démétrius, il s'y rendit; et au milieu du repas, Démétrius s'étant levé de table, Alexandre effrayé se leva aussi et arriva aussitôt que lui à la porte de la salle. Quand Démétrius fut au milieu de ses gardes, il ne dit que ce seul mot : « Tuez qui me suit! » et il passa outre. Alexandre fut aussitôt massacré par les gardes, avec ceux de ses amis qui étaient accourus à son secours, et dont l'un, quand on l'égorgeait, dit que Démétrius ne les avait prévenus que d'un jour. La nuit, comme on peut le croire, se passa dans une grande agitation. Le lendemain, les Macédoniens alarmés, et qui redoutaient la puissance de Démétrius, voyant que personne ne faisait des mouvements hostiles, qu'au contraire ce prince demandait à leur parler et à justifier ce qu'il avait fait, reprirent courage et arrêtèrent de le recevoir favorablement. Lorsqu'il fut dans leur camp, il n'eut pas besoin de longs discours : les Macédoniens, qui haïssaient dans Antipater le meurtrier de sa mère, n'avaient pas de meilleur prince à choisir; ils proclamèrent donc Démétrius roi des Macédoniens, et, le prenant au milieu d'eux, ils le conduisirent en Macédoine. La nation ne blâma point ce changement : elle se souvenait toujours de l'attentat que Cassandre avait commis sur la personne d'Alexandre le Grand, dont il avait causé la mort[1]; et si elle conservait encore quelque souvenir de la modération du vieux Antipater, Démétrius en recueillait le fruit, comme mari de Phila, fille de ce roi, dont il avait un fils destiné à lui succéder, et qui, déjà dans l'âge viril, servait dans l'armée de son père.

XLIII. Dans cette brillante prospérité, Démétrius apprit que Ptolémée avait renvoyé sa femme et ses enfants après les avoir comblés d'honneurs et de présents. Il fut informé aussi que sa fille Stratonice, qu'il avait mariée à Séleucus, venait d'épouser Antiochus, fils de ce prince, et qu'elle avait été pro-

[1] Quelques historiens ont cru que Cassandre avait apporté du poison qu'il avait donné secrètement à Alexandre, qui en était mort; mais on a vu que Plutarque a réfuté cette imputation à la fin de la Vie d'Alexandre.

clamée reine des nations barbares de la haute Asie. Antiochus était devenu amoureux de Stratonice, qui était encore fort jeune et avait déjà un fils de Séleucus. Ce jeune prince, que sa passion rendait malheureux, faisait tous ses efforts pour la surmonter. Il se condamnait lui-même, se reprochait sans cesse ses désirs criminels. N'espérant enfin aucun remède à une maladie qui troublait sa raison, il chercha le moyen de se délivrer de la vie par une mort lente ; et, ne donnant aucun soin à son corps, et lui refusant toute nourriture, il feignit d'avoir une maladie secrète qui le consumait. Érasistrate, son médecin, connut facilement qu'il était amoureux ; mais il n'était pas si aisé de deviner l'objet de sa passion. Pour s'en assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade ; et quand il entrait un jeune homme ou une jeune femme d'une beauté remarquable, il considérait attentivement le visage d'Antiochus ; il observait sur tout son corps, ces mouvements qui sont comme l'expression des affections de l'âme. Il ne remarquait rien d'extraordinaire en lui quand d'autres personnes venaient le voir ; mais toutes les fois que Stratonice entrait dans sa chambre, ou seule ou avec Séleucus, il éprouvait tous les accidents que Sapho décrit dans une de ses odes. Sa voix était oppressée, son visage rouge et enflammé ; un nuage épais couvrait ses yeux ; la sueur inondait son corps ; l'inégalité de son pouls en marquait le désordre ; et il finissait par tomber dans l'accablement de l'âme, l'étouffement, le tremblement et la pâleur.

XLIV. Ces observations convainquirent Érasistrate que ce jeune prince était amoureux de Stratonice, et qu'il avait pris le parti de se laisser mourir plutôt que d'avouer sa passion ; mais il sentit tout le danger qu'il y avait à déclarer ce secret. Cependant la confiance qu'il eut dans l'amitié de Séleucus pour son fils, l'enhardit à dire un jour au roi que l'amour seul causait la maladie d'Antiochus, et que malheureusement c'était un amour sans remède. « Comment, sans remède ? » lui répondit Séleucus avec étonnement. « Oui, seigneur, reprit

« Érasistrate ; car c'est de ma femme qu'il est amoureux. —
« Eh ! quoi, mon cher Érasistrate, répliqua Séleucus, par
« amitié pour nous, tu ne céderais pas ta femme à mon fils,
« à ce fils, notre unique espérance ? — Mais vous-même, sei-
« gneur, repartit Érasistrate, vous qui êtes son père, si Antio-
« chus était amoureux de Stratonice, la lui céderiez-vous ? —
« Ah ! mon ami, lui dit Séleucus, qu'un dieu ou qu'un
« homme fasse changer d'objet à la passion d'Antiochus, et
« je sacrifierai, non-seulement Stratonice, mais tout mon
« royaume pour sauver mon fils. » Il prononça ces mots d'un
ton si ému et avec une si grande abondance de larmes, qu'É-
rasistrate lui tendant la main : « Prince, lui-dit il, vous n'a-
« vez pas besoin d'Érasistrate pour guérir Antiochus ; vous
« êtes père, mari et roi, et vous pouvez être encore le meilleur
« médecin de votre fils et le sauveur de votre maison. » Aus-
sitôt Séleucus, convoquant une assemblée générale du peuple,
déclara qu'il avait résolu de proclamer Antiochus roi des pro-
vinces de la Haute-Asie, et de lui faire épouser Stratonice qui
partagerait avec lui ce nouveau royaume. « Je suis persuadé,
« ajouta-t-il, que mon fils, accoutumé à l'obéissance et à la
« soumission envers moi, ne se refusera pas à ce mariage.
« Si ma femme Stratonice répugnait à une union qui peut lui
« paraître contraire aux lois, je prie mes amis de lui faire
« comprendre qu'elle doit trouver juste et bon tout ce que le
« roi juge utile au bien de son royaume. » Telle fut l'occa-
sion du mariage d'Antiochus avec Stratonice.

XLV. Démétrius, qui, déjà maître de la Macédoine, de la Thessalie et d'une grande partie du Péloponnèse, occupait encore au dehors[1] de l'isthme, les villes de Mégare et d'Athènes, marcha contre les Béotiens. Ils lui firent d'abord des propositions de paix assez modérées ; mais, ranimés par le Spartiate Cléonyme, qui s'était jeté dans Thèbes avec des troupes, et

[1] Il y a dans le texte *en dedans ;* mais c'est évidemment une faute, corrigée par M. Mosés Dusoul, et qui a été d'autant plus facile, que la différence des deux mots grecs n'est que d'une lettre.

d'ailleurs excités par Pisis de Thespies, qui avait alors tout crédit dans la ville, ils rompirent la négociation. Démétrius vint donc mettre le siége devant Thèbes; et il n'eut pas plus tôt fait approcher ses batteries des murailles, que Cléonyme, effrayé, se déroba de la ville; et les Thébains hors d'état de résister, se rendirent à discrétion. Démétrius mit des garnisons dans les villes de Béotie, leva de fortes contributions, et y établit pour gouverneur et pour premier magistrat l'historien Hiéronyme. Cette conduite parut pleine d'humanité. Il montra surtout beaucoup de modération à l'égard de Pisis, qu'il avait fait prisonnier; au lieu de le traiter sévèrement, il lui parla avec beaucoup de douceur et d'amitié, et le nomma polémarque de Thespies. Peu de temps après, ayant appris que Lysimachus avait été fait prisonnier par Dromichète[1], il marcha promptement vers la Thrace, espérant la trouver sans défense. Les Béotiens profitèrent de son absence pour secouer le joug; et Démétrius eut en chemin la nouvelle que Lysimachus avait été mis en liberté. Transporté de colère, il revient aussitôt sur ses pas; et trouvant les Béotiens déjà battus par Antigonus son fils, il remet le siége devant Thèbes.

XLVI. Cependant Pyrrhus courait toute la Thessalie et s'était avancé jusqu'aux Thermopyles. Démétrius, ayant laissé son fils pour continuer le siége, alla contre Pyrrhus, qui, au premier bruit de sa marche, prit la fuite. Démétrius, laissant en Thessalie un corps de dix mille hommes de pied et de mille chevaux, retourna devant Thèbes et en fit approcher son hélépole, dont la grandeur et le poids étaient si énormes, qu'elle n'avançait que très-lentement et avec les plus grands efforts; en sorte qu'en deux mois elle faisait à peine deux stades. Les Béotiens lui opposaient la plus vigoureuse défense; et Démétrius irrité forçait chaque jour ses troupes, plus par entêtement que par une véritable utilité, de donner de nouveaux assauts et de s'exposer aux plus grands dangers. Son fils An-

[1] Plutarque a dit ailleurs que, pressé par la soif, il s'était rendu à discrétion avec toute son armée à ce roi des Gètes.

tigonus, affligé de voir sacrifier ainsi un si grand nombre de soldats : « Mon père, lui dit-il, pourquoi laissons-nous périr « sans nécessité tant de braves gens ? — Mais toi, lui répondit « Démétrius en colère, pourquoi te fâches-tu ? dois-tu la « nourriture aux morts ? » En voulant montrer qu'il ne se contentait pas d'exposer les autres et qu'il partageait tous leurs dangers, il fut atteint d'un javelot dont il eut le cou percé. Cette blessure, toute considérable qu'elle était, ne lui fit pas suspendre le siége, et il se rendit maître de Thèbes une seconde fois. Il entra dans la ville d'un air si terrible, qu'il glaça de terreur tous les habitants, qui s'attendaient aux châtiments les plus rigoureux ; mais, content d'en avoir condamné treize à mort et quelques autres au bannissement, il fit grâce à tout le reste. Ainsi Thèbes, qui n'était rebâtie que depuis dix ans, fut prise deux fois dans un si court espace.

XLVII. Démétrius, voyant approcher le temps de la célébration des jeux pythiques, fit une nouveauté qui n'avait pas encore eu d'exemple. Comme les Étoliens occupaient les passages qui mènent à Delphes, il tint l'assemblée générale des Grecs à Athènes, et y fit célébrer les jeux, parce qu'il était convenable, disait-il, que ce dieu fût honoré dans une ville dont il était le patron et qui tirait de lui son origine. Après les jeux, il retourna en Macédoine, et naturellement ennemi du repos, voyant d'ailleurs que les Macédoniens, plus soumis pendant la guerre, étaient inquiets et séditieux pendant la paix, il les mena à une expédition contre les Étoliens. Après avoir ravagé leur pays, il y laissa Pantauchus avec une bonne partie de ses troupes, et marcha lui-même contre Pyrrhus, qui venait en même temps à sa rencontre : mais ils se manquèrent en chemin. Démétrius fit le dégât dans l'Épire ; et Pyrrhus étant tombé sur Pantauchus, lui livra bataille. Dans l'action, ils en vinrent à un combat singulier, où ils se blessèrent mutuellement. Mais le roi d'Épire finit par mettre son ennemi en fuite, lui tua beaucoup de monde et fit cinq mille prisonniers. Cet échec fut fatal à Démétrius. Pyrrhus, moins

haï des Macédoniens pour les maux qu'il leur avait faits qu'il n'en était admiré pour ses brillants exploits, acquit auprès d'eux, par cette victoire, la réputation la plus éclatante; plusieurs même d'entre eux disaient hautement que de tous les rois il était le seul en qui l'on vît une image de l'audace d'Alexandre; tandis que les autres princes, et surtout Démétrius, ne le représentaient, comme des acteurs sur la scène, que par une affectation de faste et de gravité.

XLVIII. Démétrius, il est vrai, avait l'air d'un roi de théâtre : non content de ceindre ambitieusement sa tête d'un double diadème, de porter des robes de pourpre brodées d'or, il avait des souliers d'une étoffe d'or et dont les semelles étaient de la plus belle pourpre mise en plusieurs doubles. On lui brodait depuis longtemps un manteau d'un travail superbe et qui montrait son orgueil; l'univers et tous les phénomènes célestes devaient y être représentés. Le changement qui survint dans sa fortune fit laisser l'ouvrage imparfait; aucun roi, après lui, n'osa le porter, quoiqu'il y ait eu depuis en Macédoine plusieurs princes très-fastueux. Ce fut moins encore cette magnificence qui le rendit insupportable à ses sujets, peu accoutumés à tant de faste, que le luxe de sa table et sa dépense habituelle : mais rien ne le leur fit plus haïr que la difficulté qu'ils avaient d'approcher de sa personne : ou il ne leur laissait pas le temps de lui parler, ou il leur répondait avec une rudesse et une fierté repoussantes. Il retint deux ans entiers à sa suite les ambassadeurs des Athéniens, celui de tous les peuples de la Grèce à qui il témoignait le plus d'égards. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un ambassadeur, il s'en irrita comme d'une marque de mépris; mais l'ambassadeur lui fit une réponse aussi plaisante que laconique. « Eh ! « quoi, lui avait dit Démétrius, les Lacédémoniens ne m'en« voient qu'un seul ambassadeur? — Oui, prince, lui répon« dit l'ambassadeur, un seul à un seul. » Un jour qu'il marchait dans les rues avec plus de popularité qu'à l'ordinaire, et qu'il se montrait d'un abord plus facile, quelques Macédoniens

accoururent pour lui présenter des placets ; il les reçut tous et les mit dans un pan de son manteau. Ces hommes, transportés de joie, le suivirent quelque temps ; mais quand il fut sur le pont de l'Axius[1], il ouvrit son manteau et laissa tomber tous les placets dans la rivière.

XLIX. Ce trait de mépris blessa vivement les Macédoniens, qui se croyaient, non pas gouvernés, mais outragés. Ils se souvenaient d'avoir vu ou d'avoir entendu dire combien le roi Philippe avait de douceur et de popularité. Un jour, une vieille femme l'ayant arrêté sur son passage, le supplia de l'écouter. Philippe lui ayant répondu qu'il n'en avait pas le temps : « Ne soyez donc pas notre roi, » lui répliqua cette femme. Frappé de ce mot qui lui fit faire de sérieuses réflexions, il rentre dans son palais, et, laissant toutes ses autres affaires, il écoute tous ceux qui se présentent, à commencer par cette femme, et ne s'occupe d'autre chose pendant plusieurs jours. Rien en effet n'est plus du devoir d'un roi que de rendre la justice. Mars est un tyran, dit Timothée; mais, selon Pindare,

La justice est le roi, le maître de la terre [2].

Aussi Homère dit-il que les rois ont reçu de Jupiter, non des hélépoles, ni des vaisseaux armés de becs d'airain ; mais la justice et les lois pour en être les fidèles dépositaires[3]. Ce dieu a honoré du titre de son disciple et de son confident, non le plus belliqueux, non le plus injuste ou le plus sanguinaire, mais le plus juste des rois. Démétrius, au contraire, aimait à se donner le titre le plus opposé à ceux dont on honore le roi des dieux. Jupiter est appelé le patron, le protecteur des villes; et Démétrius prenait le surnom de Poliorcète[4] : tant il est vrai que les titres les plus honteux, à la faveur de l'ignorance soutenue du pouvoir, ont usurpé la place des noms les plus honorables et ont attribué la gloire à l'injustice.

L. Démétrius étant tombé dangereusement malade à Pella,

[1] Fleuve de la haute Macédoine.

[2] C'est-à-dire que les rois les plus puissants ne peuvent rien contre la justice.

[3] *Iliad.*, chant I, v. 238. — [4] Preneur de villes.

fut sur le point de perdre toute la Macédoine : Pyrrhus accourut promptement et s'avança jusqu'à Édesse. Mais Démétrius n'eut pas plus tôt repris ses forces, qu'il l'en chassa sans peine : il fit pourtant avec lui quelques conventions de paix, afin de n'avoir pas toujours à combattre un ennemi dont les attaques continuelles de poste en poste, diminuaient les forces qui lui étaient nécessaires pour exécuter les desseins qu'il avait conçus ; car il ne formait pas des projets médiocres, et il n'aspirait à rien moins qu'à reconquérir tout l'empire de son père. Il faut en convenir, les préparatifs qu'il avait faits n'étaient pas au-dessous de ses projets et de ses espérances. Il avait déjà rassemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de-pied, et d'environ douze mille chevaux. Il faisait construire au port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis et à Pella, une flotte de cinq cents vaisseaux ; il allait lui-même dans ces divers arsenaux, montrant aux ouvriers ce qu'il fallait faire et travaillant lui-même à l'exécuter. Tout le monde était dans l'étonnement et du nombre et de la grandeur de ces vaisseaux : jusqu'alors on n'avait point vu de galère à quinze et à seize rangs de rames. Ce ne fut que longtemps après que Ptolémée Philopator en fit construire une à quarante rangs de rames ; elle avait deux cent quatre-vingts coudées de longueur, quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe [1] ; il l'équipa de quatre cents matelots, sans les rameurs, qui étaient au nombre de quatre mille, et la monta de trois mille combattants, distribués entre les rameurs et sur le pont. Mais elle ne fut jamais qu'un objet de curiosité : peu différente des édifices solides, elle ne servit que pour l'ostentation et fut inutile pour le combat, par la difficulté et le danger même qu'il y avait à la faire mouvoir. Mais dans les galères de Démétrius, la beauté ne nuisait pas au service, et leur magnificence n'ôtait rien à leur utilité. L'agilité, la facilité de leurs mouvements étaient plus admirables encore que leur grandeur.

[1] Cette grandeur est visiblement exagérée ; car il paraît impossible de pouvoir faire agir les rameurs dans une telle galère.

LI. Un armement si formidable, tel qu'on n'en avait point vu depuis Alexandre, étant destiné contre l'Asie, les rois Séleucus, Ptolémée et Lysimachus se liguèrent contre Démétrius; ils envoyèrent des ambassadeurs à Pyrrhus pour le presser d'entrer en Macédoine et lui représenter qu'il ne devait pas se croire lié par un traité dans lequel Démétrius, sans s'être engagé à ne pas attaquer son nouvel allié, s'était réservé le pouvoir d'attaquer lui-même qui il voudrait. Pyrrhus étant facilement entré dans les vues des autres princes, Démétrius, pendant qu'il différait encore, se trouva tout à coup enveloppé dans une guerre terrible. Ptolémée, étant descendu en Grèce avec une flotte nombreuse, l'obligea de se déclarer contre Démétrius. Lysimachus entra dans la Macédoine par la Thrace, et Pyrrhus s'y jeta du côté de l'Épire, qui en était limitrophe; et tous deux y firent un dégât horrible. Démétrius, laissant son fils en Grèce, part pour aller au secours de la Macédoine et marche d'abord contre Lysimachus; mais il apprend dans sa route que Pyrrhus s'est emparé de Berrhoé[1]. Cette nouvelle, bientôt répandue parmi les Macédoniens, porte le désordre dans tout son camp; ce n'est parmi les soldats que pleurs, que gémissements, que transports de colère, qu'injures contre Démétrius : ils ne veulent plus rester sous ses drapeaux et songent à se retirer, sous prétexte d'aller vaquer à leurs affaires; mais, dans la vérité, pour se joindre à Lysimachus.

LII. Démétrius ne trouva point de meilleur parti que de s'éloigner le plus qu'il pourrait de ce roi, qui, de même nation que ses soldats, était d'ailleurs connu du plus grand nombre pour avoir fait la guerre sous Alexandre, et de se tourner contre Pyrrhus, qui était étranger, et que les Macédoniens ne lui préféreraient jamais. Mais il se trompa dans ses conjectures : à peine il eut placé son camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens, qui avaient toujours admiré la valeur bouillante que celui-ci montrait dans les combats, qui de tout temps avaient regardé le prince le plus courageux comme le

[1] Ville de Macédoine.

plus digne du trône, qui même alors apprenaient chaque jour avec quelle douceur Pyrrhus traitait les prisonniers, qui tous enfin ne cherchaient qu'à quitter Démétrius pour se donner à tout autre chef, et, de préférence, à Pyrrhus, commencèrent à déserter, d'abord secrètement et en petit nombre, ensuite ouvertement et en foule : cette désertion fut bientôt suivie d'une agitation et d'un soulèvement général. Quelques-uns même osèrent dire à Démétrius qu'il eût à se retirer promptement, s'il voulait pourvoir à sa sûreté ; que les Macédoniens étaient las de faire la guerre pour fournir à son luxe et à ses prodigalités. Ces discours parurent très-modérés à Démétrius, au prix des paroles outrageantes que d'autres faisaient entendre. Il rentra dans sa tente, non comme un véritable roi, mais comme un roi de théâtre qui va changer d'habit ; et, quittant son riche manteau, il en prit un de couleur noire, et sortit du camp sans être aperçu. Il fut à peine parti, que la plupart des Macédoniens coururent à sa tente pour la piller ; en se la disputant, ils en vinrent aux mains et la mirent en pièces. Pyrrhus, ayant paru tout à coup, fit cesser le désordre et se rendit maître du camp. Il partagea ensuite avec Lysimachus toute la Macédoine, dont Démétrius avait été pendant sept ans paisible possesseur.

LIII. Après ce nouveau revers, Démétrius s'étant retiré à Cassandrie[1], sa femme Phila ne put résister au chagrin de le voir encore simple particulier, fugitif, et le plus malheureux des rois. Abandonnant donc toute espérance et détestant la fortune de son mari, toujours plus constante dans le malheur que dans la prospérité, elle prit du poison et se donna la mort. Cependant Démétrius, songeant à rassembler les débris de son naufrage passa dans la Grèce, où il manda auprès de lui tous ses amis. Rien ne ressemblait plus à sa situation que le tableau que Ménélas fait de sa fortune dans une pièce de Sophocle[2] :

Mon destin suit le cours de la rapide roue
Où du sort des mortels la Fortune se joue :

[1] Auparavant Potidée, ville de la haute Macédoine, sur les frontières de Thrace.
[2] Cette pièce de Sophocle est perdue.

Inconstant, variable, il change à tout moment.
Telle on voit sur son char la lune au front d'argent,
Qui, dans les vastes cieux s'avançant en silence,
N'a pas deux nuits de suite une même apparence.
Invisible d'abord en commençant son cours,
D'un rapide progrès elle croît tous les jours;
Bientôt d'un vif éclat sa face colorée
Éclipse tous les feux de la voûte azurée :
Mais déjà de la nuit la sombre obscurité,
La couvrant de son ombre, efface sa clarté.

C'est une image fidèle des vicissitudes que Démétrius avait éprouvées dans sa fortune, de ses accroissements et de ses diminutions, de ses élévations et de ses chutes : car alors même sa puissance, qui paraissait entièrement éclipsée et presque éteinte, jeta une nouvelle lueur. Il se rassembla autour de lui quelques troupes, qui firent encore briller à ses yeux quelques rayons d'espérance. Ce fut en cette occasion qu'on le vit, pour la première fois, dans les villes, vêtu simplement et dépouillé de ce faste qui environne ordinairement les rois. Quelqu'un l'ayant vu à Thèbes dans cet état, lui appliqua assez heureusement ces vers d'Euripide :

Il a quitté des dieux l'immortelle figure,
Et, prenant d'un mortel la modeste parure,
Il vient voir l'Isménus et les eaux de Dircé [1].

Mais quand ses espérances l'eurent remis, pour ainsi dire, sur le chemin du trône, et qu'entouré d'un assez grand nombre de troupes, il se vit avec une apparence de royauté, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement.

LIV. Les Athéniens, l'ayant abandonné de nouveau, rayèrent du registre des archontes éponymes Diphilus, le prêtre des dieux sauveurs ; ils ordonnèrent que les archontes seraient nommés selon l'ancien usage ; et voyant que Démétrius devenait plus puissant qu'ils ne s'y étaient attendus, ils appelèrent Pyrrhus de la Macédoine. Démétrius, irrité de cette défection,

[1] Ces vers sont tirés du premier acte des *Bacchantes* d'Euripide, vers 4. L'Isménus est le fleuve qui baigne les murs de Thèbes, et Dircé, une fontaine très voisine de cette ville.

alla mettre le siége devant leurs villes, et la pressa très-vivement. Mais le philosophe Cratès, que les Athéniens lui envoyèrent, personnage d'une grande réputation et d'un grand crédit, le désarma par ses prières et plus encore par la considération de ses propres intérêts. Il leva le siége, rassembla tout ce qu'il avait de vaisseaux, y fit embarquer ses troupes, qui consistaient en douze mille hommes de pied avec quelque cavalerie, et fit voile pour l'Asie, dans le dessein d'enlever à Lysimachus la Carie et la Lydie. Il fut reçu à Milet par Eurydice, sœur de Phila, qui menait avec elle Ptolémaïs sa fille, qu'elle avait eue de Ptolémée, et qui lui avait été déjà promise en mariage par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui fit épouser ; et aussitôt après la noce il alla solliciter les villes à la défection. La plupart se rendirent volontairement ; il en prit plusieurs de force, et entre autres la ville de Sardes. Quelques officiers de Lysimachus passèrent dans son camp avec leurs soldats et de l'argent. Mais Agathocle, fils de Lysimachus, étant arrivé avec une nombreuse armée, Démétrius gagna la Phrygie, dans la pensée que s'il pouvait s'emparer de l'Arménie, il ferait révolter aisément la Médie et pourrait se rendre maître des provinces de la haute Asie, où, dans le cas d'un revers, il aurait des retraites sûres.

LV. Cependant Agathocle le suivait de près ; et dans les escarmouches qui avaient souvent lieu, Démétrius avait toujours l'avantage. Agathocle ayant alors pris le parti de lui couper les vivres et d'empêcher ses fourrages, le mit dans le plus grand embarras, d'autant que ses troupes conçurent le soupçon qu'il voulait les transporter dans l'Arménie et la Médie. La famine augmentait chaque jour dans son camp ; et par malheur, en passant le Lycus, il manqua le gué, et la rapidité du courant entraîna un grand nombre de ses soldats. Dans cette situation fâcheuse, ils ne laissaient pas de le plaisanter ; un d'entre eux attacha au-devant de sa tente un écriteau qui contenait les premiers vers de l'*Œdipe à Colone,* où il n'avait eu qu'un léger changement à faire.

Hélas! fils de l'aveugle et vieux Antigonus,
Dans quel triste pays sommes-nous donc venus [1] ?

Enfin la contagion s'étant jointe à la famine, comme il arrive toujours quand on est réduit à recourir aux aliments les plus mauvais, après avoir perdu au moins huit mille hommes, il retourna sur ses pas avec le peu qui lui restait de troupes. Arrivé à Tarsis, il défendit qu'on fît le moindre dégât dans ce pays, qui était de la dépendance de Séleucus, parce qu'il ne voulait donner à ce prince aucun prétexte de se déclarer son ennemi. Mais la disette à laquelle ses soldats étaient réduits rendant impossible l'exécution de cette défense, et Agathocle ayant fortifié tous les passages du mont Taurus, il écrivit à Séleucus une lettre pleine de gémissements sur son infortune, et finissait par le supplier d'avoir compassion d'un prince son allié, dont les malheurs attendriraient même un ennemi.

LVI. Séleucus, touché de cette lettre, écrit à ses généraux de donner à Démétrius un entretien digne de son rang, et de fournir à ses troupes toutes les provisions qui leur seraient nécessaires; mais Patrocle, homme d'un grand sens, et qui passait pour un des amis les plus fidèles de Séleucus, étant allé trouver ce prince, lui représente que la dépense qu'il ferait pour l'armée de Démétrius n'est pas ce qui doit le plus l'inquiéter : « Mais il est contraire à vos intérêts, lui dit-il, de « laisser séjourner dans vos états un prince qui a toujours été « le plus violent et le plus entreprenant de tous les rois; qui « d'ailleurs est aujourd'hui dans cet état d'infortune qui rend « souvent audacieux et injustes les caractères même les plus « modérés. » Séleucus, frappé de ces représentations, s'étant mis en marche vers la Cilicie avec une nombreuse armée, Démétrius, étonné d'un changement si subit, se retire dans les lieux les plus forts du mont Taurus, d'où il envoie des députés à

[1] Dans le grec, il y a seulement Α'ντιγόνη pour Α'ντιγόνου. Quant au sens, le mot *aveugle* est au propre dans Sophocle, pour dire le vieillard qui est privé de la lumière du jour, en parlant d'OEdipe; et ici il est au figuré, pour exprimer qu'Antigonus, étant mort, ne jouissait plus de la lumière.

Séleucus, pour le prier de lui laisser faire la conquête de quelques nations barbares qui vivaient dans l'indépendance, pour pouvoir, après tant de courses et tant de fuites, y vivre en repos le reste de ses jours; ou, s'il ne veut pas le lui permettre, de nourrir au moins son armée pendant l'hiver dans l'endroit même où elle est, et de ne pas le chasser ainsi nu et manquant de tout, pour être la proie de ses ennemis. Séleucus, à qui toutes ces prières étaient suspectes, lui accorda seulement de passer, s'il voulait, deux mois d'hiver dans la Cataonie[1], à condition qu'il donnerait pour otages les principaux de ses amis; en même temps il fit fermer par des murailles tous les passages des montagnes qui conduisaient dans la Syrie. Démétrius, enfermé de toutes parts comme une bête fauve dans son enceinte, se vit obligé d'employer la force. Il courut le pays, le pilla ; et toutes les fois qu'il fut attaqué par Séleucus, il eut l'avantage sur lui. Un jour même que Séleucus avait envoyé contre lui ses chars armés de faux, il les força, les mit en fuite, et chassa ceux qui défendaient les passages de la Syrie, dont il resta le maître.

LVII. Ce succès ayant relevé son courage et ranimé la confiance de ses troupes, il se prépara à tout risquer en livrant bataille à Séleucus, qui se trouva lui-même alors dans l'embarras. Il avait renvoyé le secours de Lysimachus, n'étant pas sans soupçons et sans craintes sur le compte de ce prince; et il n'osait, avec ses seules forces, hasarder le combat contre Démétrius, dont il redoutait les partis désespérés, et ces vicissitudes de fortune qui, de la situation la plus déplorable, l'élevaient tout à coup à la plus grande prospérité. Mais Démétrius étant tombé dans une maladie qui lui ôta toutes ses forces et ruina entièrement ses affaires, la plus grande partie de ses soldats passa dans le camp des ennemis, ou se débanda. A peine rétabli au bout de quarante jours, il ramasse ce qui lui restait de troupes, et, s'étant mis en marche, il donne lieu aux ennemis de croire qu'il va se jeter dans la Cilicie ; mais, ayant

[1] Province de la Cappadoce.

décampé la nuit sans faire sonner aucune trompette, il prend une autre route, franchit le mont Amanus et ravage le pays que domine cette montagne, jusqu'à la Cyrrhestique[1]. Séleucus, s'étant mis à sa poursuite, va camper assez près de lui ; Démétrius, ayant levé son camp pendant la nuit, marche vers celui de Séleucus, pour le surprendre et l'enlever dans son sommeil. Séleucus, averti par quelques transfuges du danger qu'il courait, se lève promptement fort étonné et fait sonner l'alarme. Pendant qu'il se chaussait, il dit tout haut à ses amis, « J'ai affaire là à une dangereuse bête. » Démétrius, jugeant, par le tumulte du camp ennemi, qu'il était découvert, se retire précipitamment.

LVIII. Le lendemain à la pointe du jour, Séleucus lui ayant présenté la bataille, Démétrius envoie un de ses capitaines commander une des ailes de son armée ; et, chargeant les ennemis à la tête de l'autre, il les met en fuite. Séleucus, mettant pied à terre et quittant son casque, va, sans autre arme que son bouclier, se présenter aux soldats mercenaires de Démétrius, et les exhorte à passer dans son armée, en les assurant que c'est pour ménager leur sang, et non pour épargner Démétrius, qu'il a différé si longtemps le combat. A l'instant ils le saluent tous, le proclament leur roi et se rangent sous ses drapeaux. Démétrius, quoiqu'il sentît que ce dernier revers était plus terrible que tous les précédents, voulut tenter encore de s'en relever ; il s'enfuit à travers les portes Amaniques[2], et, suivi d'un petit nombre d'amis et d'officiers, il gagna un bois épais où il passa la nuit, dans le dessein, s'il lui était possible, de prendre le chemin de la ville de Caune[3], et de descendre au bord de la mer, où il espérait trouver sa flotte. Mais, quand il eut su qu'il n'avait pas de vivres pour la journée, il vit qu'il fallait songer à d'autres moyens. Dans ce moment

[1] Contrée de la Syrie, au pied du mont Amanus, ainsi appelée de la ville de Cyrus ou Cyrrhus. — [2] C'est ainsi qu'on appelait le passage du mont Amanus, au nord de la Cilicie. — [3] Ville de Carie, qui avait un arsenal et un port fermé. Suivant Strabon, liv. XIV, p. 651.

arrive un de ses amis nommé Sosigènes, avec quatre cents pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture. Espérant pouvoir, avec ce secours, se rendre jusqu'à la mer, ils s'acheminent, à l'entrée de la nuit, vers les passages des montagnes. Mais les feux que les ennemis y avaient allumés leur ôtant toute espérance de pouvoir tenir ce chemin, ils reviennent au lieu qu'ils avaient quitté, en moindre nombre qu'ils n'en étaient partis ; car plusieurs de ceux qui le suivaient avaient pris la fuite, et ceux qui étaient restés n'avaient plus le même courage. Là, quelqu'un ayant osé dire qu'il fallait se rendre à Séleucus, Démétrius tira son épée, et il allait s'en percer, si les amis qui l'environnaient ne l'en eussent empêché. Etant parvenu enfin à lui faire recevoir quelque consolation et à lui persuader de prendre ce parti, il envoya vers Séleucus pour lui dire qu'il se remettait entièrement à sa discrétion.

LIX. Quand Séleucus eut reçu son envoyé, il dit à ses courtisans : « Ce n'est pas la bonne fortune de Démétrius qui « le sauve ; c'est la mienne, qui ajoute à tant d'autres faveurs « celle de pouvoir montrer à son égard ma douceur et mon « humanité. » En même temps il appelle les officiers de sa maison, leur ordonne de dresser une tente digne d'un roi, et de tout préparer pour faire à Démétrius la réception la plus magnifique. Séleucus avait alors auprès de lui un ancien ami de Démétrius, nommé Apollonides : ce fut lui qu'il choisit pour l'envoyer à l'heure même vers ce prince, afin de lui inspirer plus de confiance de venir trouver un parent et un gendre qui serait charmé de le recevoir. Lorsque les courtisans eurent connu ces sentiments de leur roi pour Démétrius, quelques-uns d'abord en petit nombre, ensuite la plupart des amis mêmes de Séleucus, allèrent sur-le-champ au-devant de Démétrius : c'était à qui montrerait le plus de zèle et arriverait le premier auprès de ce prince, qu'ils s'attendaient à voir dans un grand crédit à la cour de Séleucus. Cet empressement changea bientôt en jalousie la compassion que ses malheurs avaient d'abord inspirée ; les courtisans envieux et méchants

en prirent occasion de détourner et de rendre inutiles les dispositions favorables du roi, en lui faisant craindre qu'aussitôt que Démétrius serait arrivé, il ne vît dans son camp des mouvements séditieux et des nouveautés dangereuses. Apollonides était arrivé plein de joie auprès de Démétrius ; et ceux qui l'avaient suivi, survenant l'un après l'autre, portaient à ce prince les paroles les plus flatteuses de la part de Séleucus. Déjà Démétrius, qui même, après un revers si affreux, avait regardé comme la démarche la plus honteuse de s'être ainsi livré lui-même, se repentait de la répugnance qu'il avait témoignée ; il ne doutait plus de la bonne foi de Séleucus et s'abandonnait aux plus douces espérances.

LX. Mais tout à coup on voit arriver Pausanias avec un corps d'environ mille hommes, tant fantassins que cavaliers, qui, environnant Démétrius, et écartant tous ceux qui étaient autour de lui, conduit ce prince non à Séleucus, mais dans la Chersonèse de Syrie [1], où, enfermé sous une sûre garde pour le reste de ses jours, il fut d'ailleurs bien traité par Séleucus. Il avait un nombre suffisant d'officiers pour le servir, de l'argent et une table fournie de tout ce qu'il pouvait désirer. On lui avait assigné des lieux de plaisance avec des lices spacieuses, de vastes promenades [2], et des parcs remplis de bêtes fauves. Les amis qui l'avaient accompagné dans sa fuite, et qui voulurent rester avec lui, en eurent la liberté. Toutes les personnes qui venaient le voir de la part de Séleucus lui apportaient des paroles consolantes; il le faisait exhorter à prendre courage et lui promettait qu'à l'arrivée d'Antiochus et de Stratonice, on négocierait un accommodement. Démétrius, réduit à une telle infortune, en instruisit d'abord son fils et manda en même temps aux officiers et aux amis qu'il avait à Athènes et à Corinthe de n'ajouter foi ni à ses lettres ni à son sceau,

[1] C'était une ville située sur une colline, dont le fleuve Oronte et plusieurs marais formaient une presqu'île, ce qui lui avait fait donner le nom de Chersonèse; car elle s'appelait Apamée suivant Strabon, liv. XVI, p. 752.

[2] Mot à mot : dignes d'un roi,

mais de le regarder comme mort, et de conserver à son fils les villes et les richesses qu'ils avaient encore en leur puissance. Antigonus n'eut pas plus tôt appris la détention de son père, qu'accablé de douleur, il prit des habits de deuil, et écrivit à tous les autres rois et à Séleucus lui-même, pour le conjurer de rendre la liberté à Démétrius, s'engageant à lui abandonner tout ce qu'il possédait encore; enfin, s'offrant lui-même en otage à la place de son père. Un grand nombre de villes et de princes firent la même démarche auprès de Séleucus; Lysimachus seul osa offrir à ce prince des sommes considérables, s'il voulait faire périr Démétrius. Séleucus, qui déjà détestait Lysimachus, eut encore plus d'horreur de lui après une offre si cruelle et si barbare; il ne différa même de relâcher Démétrius que pour attendre Antiochus et Stratonice, afin que ce prince leur fût redevable de sa liberté.

LXI. Démétrius avait d'abord supporté son malheur avec constance; bientôt il s'y accoutuma et le souffrit sans peine. Il s'exerçait à la chasse et à la course autant qu'il le pouvait; mais ensuite il abandonna peu à peu ces exercices pour se laisser aller à la paresse et à la nonchalance, pour se livrer à la débauche de la table, pour consumer la plus grande partie de son temps à des jeux de hasard, soit qu'il voulût se dérober aux tristes réflexions que la sobriété lui suggérait, ou cacher ses projets sous son ivresse; soit qu'il eût reconnu que ce genre de vie était celui qu'il avait toujours désiré, toujours cherché, mais dont le fol amour d'une vaine gloire l'avait sans cesse éloigné, pour se susciter à lui-même et aux autres les plus grandes peines, pour courir sur les flottes et dans les camps après ce bonheur qu'il trouvait maintenant, contre son attente, dans la paresse, dans l'oisiveté, dans l'abandon de toutes les affaires. En effet, quel autre fruit ces malheureux princes, qu'égarent de funestes dispositions, retirent-ils de tant de guerres, de tant de dangers auxquels ils s'exposent, que de sacrifier l'honnêteté et la vertu au luxe et à la volupté, que de poursuivre vainement un bonheur dont ils ne

savent jamais véritablement jouir? Démétrius, après une captivité de trois ans dans la Chersonèse, mourut d'une maladie que lui causèrent sa paresse, son intempérance et ses débauches de table : il était âgé de cinquante-quatre ans. Cette mort jeta beaucoup de défaveur sur Séleucus, qui, lui-même, se repentit des soupçons qu'il avait conçus contre Démétrius, et se reprocha de n'avoir pas imité Dromichète, un Thrace, un Barbare, qui, ayant fait Lysimachus prisonnier, l'avait traité avec une humanité vraiment digne d'un roi.

LXII. Les obsèques de Démétrius furent faites avec une sorte de pompe théâtrale. Son fils Antigonus, informé qu'on lui rapportait ses cendres, alla, avec toute sa flotte, au-devant de ces précieux restes ; et, les ayant rencontrés près des îles, il reçut l'urne d'or qui les contenait, et la plaça sur la galère amirale. Toutes les villes où ils abordaient mettaient des couronnes sur l'urne, ou envoyaient des hommes en habits de deuil, pour l'accompagner et lui rendre les derniers honneurs. Quand la flotte approcha de Corinthe, on aperçut de loin sur la proue l'urne couverte du diadème et de la pourpre royale, et entourée d'une troupe de jeunes gens armés qui lui servaient de gardes. Xénophante, le plus habile joueur de flûte de ce temps-là, assis près de l'urne, jouait les airs les plus religieux, au son desquels on accordait le mouvement des rames ; la flotte s'avançait lentement, avec un bruit qui imitait les cadences lugubres de la flûte, lorsqu'elles s'unissent aux gémissements qu'on entend dans les obsèques. Mais l'objet qui excitait le plus la compassion et les regrets de tout le peuple répandu sur le rivage, c'était Antigonus, accablé de douleur et fondant en larmes. Lorsque Corinthe eut déposé sur l'urne toutes ces couronnes, et épuisé pour les restes de Démétrius les honneurs qui pouvaient relever ses obsèques, ils furent transportés à Démétriade, ville ainsi nommée de Démétrius et qu'on avait formée de plusieurs petites villes qui étaient autour d'Iolcos[1].

[1] Démétrius l'avait bâtie dans la Magnésie, sur le golfe Pélasgique, et lui avait

LXIII. Démétrius laissa de sa femme Phila deux enfants, Antigonus et Stratonice. Il eut deux fils de son nom : l'un, surnommé le Grêle, était né d'une femme illyrienne ; l'autre, qui était le fils de Ptolémaïs, régna dans Cyrène. Il eut de Déidamie un fils nommé Alexandre, qui vécut en Égypte. On dit aussi que d'Eurydice, sa dernière femme, il eut un fils appelé Corrhabus. La postérité de Démétrius régna sans interruption jusqu'à Persée, en qui elle fut éteinte. Ce fut sous ce dernier roi que les Romains firent la conquête de la Macédoine. Après avoir vu sur la scène la tragédie macédonienne, il est temps d'y faire paraître la tragédie romaine.

ANTOINE.

I. Famille d'Antoine; il est élevé par sa mère. — II. Sa jeunesse corrompue. Chassé par son père, il passe en Grèce. — III. Il sert sous Gabinius en Syrie. — IV. Ses exploits en Égypte. — V. Sa grande beauté et ses largesses excessives. — VI. Il est nommé tribun du peuple et se déclare pour César contre Pompée. — VII. Chassé du sénat, il s'enfuit au camp de César. — VIII. Il rend par sa conduite la domination de César odieuse. — IX. Il amène à César des renforts considérables. — X. Il est nommé par César général de la cavalerie. Sa querelle avec Dolabella. — XI. Il déplaît à tous les partis par sa conduite licencieuse. — XII. Il épouse Fulvie : caractère de cette femme. — XIII. Il empêche César de nommer Dolabella consul. — XIV. Il offre le diadème à César dans la fête des Lupercales. — XV. Conduite d'Antoine après le meurtre de César. — XVI. Il se montre d'abord favorable aux conjurés et soulève ensuite le peuple contre eux. — XVII. Son entrevue avec le jeune César à Rome. — XVIII. Antoine, battu par les troupes de César, est obligé de fuir. — XIX. Les troupes de Lépidus et celles de Munatius Plancus se donnent à lui. — XX. Il se raccommode avec César. Proscriptions. — XXI. Triumvirat de César, d'Antoine et de Lépidus. — XXII. César et Antoine défont Brutus et Cassius. — XXIII. Voyage d'Antoine en Grèce et en Asie; sa vie voluptueuse. — XXIV. Scènes indécentes dont il rend les peuples témoins. — XXV. Adresse de ses flatteurs à le tromper. — XXVI. Il mande auprès de lui Cléopâtre, accusée d'avoir favorisé Brutus et Cassius. — XXVII. Équipage somptueux de Cléopâtre. Son entrevue avec Antoine. — XXVIII. Manière de vivre d'Antoine et de Cléopâtre. — XXIX. Présents magnifiques faits par le fils d'Antoine au médecin

donné son nom. Elle était à sept stades d'Iolcos, et avait été formée de sept petites villes, dont on trouve les noms dans Strabon, liv. IX, p. 436.

Philotas. — XXX. Adresse de Cléopâtre pour le captiver. — XXXI. Les nouvelles qu'il reçoit d'Italie l'obligent d'y retourner. — XXXII. Sa réconciliation avec César, dont il épouse la sœur. — XXXIII. Accommodement de César et d'Antoine avec le jeune Pompée. — XXXIV. Victoires de Ventidius, lieutenant d'Antoine, sur les Parthes. — XXXV. Nouveaux succès de Ventidius. Réputation d'Antoine chez les Barbares. — XXXVI. Octavie, femme d'Antoine, prévient les divisions qui allaient éclater entre Antoine et César. — XXXVII. La passion d'Antoine pour Cléopâtre reprend toute sa force. — XXXVIII. Il marche contre les Parthes. — XXXIX. L'impatience de revoir Cléopâtre rend ses préparatifs inutiles. — XL. Premier échec d'Antoine; ses batteries sont détruites. — XLI. Il a un avantage sur les Parthes et regagne son camp avec peine. — XLII. Ruse de Phraate, roi des Parthes, pour surprendre Antoine. — XLIII. Antoine se met en marche pour quitter le pays des Parthes. Avis qu'un Marde lui donne. — XLIV. Il est attaqué dans sa retraite et repousse les ennemis. — XLV. Nouvelle attaque des Parthes, à qui la témérité de Gallus fait remporter un grand avantage. — XLVI. Gallus est tué. Affection des soldats pour Antoine. — XLVII. Les Parthes reparaissent. — XLVIII. Ils sont repoussés. — XLIX. La famine se met dans l'armée d'Antoine. — L. Nouvelle ruse des Parthes. Antoine en est averti par Mithridate. — LI. Il est poursuivi par les ennemis. Découragement de ses troupes. — LII. Tumulte dans le camp d'Antoine. — LIII. Il passe une rivière, et les Parthes se retirent. — LIV. Perte d'Antoine dans cette expédition. — LV. Son impatience de revoir Cléopâtre. Ses nouveaux projets contre les Parthes. — LVI. Octavie s'embarque pour aller trouver Antoine. Craintes et ruses de Cléopâtre lorsqu'elle en est informée. — LVII. Il diffère, pour l'amour d'elle, l'expédition de Médie. — LVIII. César veut obliger Octavie de sortir de la maison de son mari. — LIX. Antoine se rend odieux par le partage qu'il fait aux enfants de Cléopâtre. — LX. Griefs réciproques de César et d'Antoine. — LXI. Antoine se rend avec Cléopâtre à Samos, où il passe plusieurs jours en fête. — LXII. Il va à Athènes, où il fait rendre à Cléopâtre les plus grands honneurs. — LXIII. Antoine, par ses délais, donne à César le temps de se préparer à la guerre. — LXIV. Plaintes répandues contre Antoine; plusieurs de ses amis le quittent. — LXV. Géminius va en Grèce pour tâcher de réconcilier Antoine avec Octavie. — LXVI. César fait déclarer la guerre à Cléopâtre. Présage funeste pour Antoine. — LXVII. Forces respectives d'Antoine et de César. — LXVIII. Antoine plus fort sur terre, préfère, pour plaire à Cléopâtre, de combattre sur mer. — LXIX. Antoine est abandonné par quelques alliés. Avis de Canidius rendu inutile par Cléopâtre. — LXX. Antoine manque d'être enlevé par les soldats de César. — LXXI. Les deux généraux rangent leurs flottes en bataille et exhortent leurs soldats. — LXXII. Le combat s'engage du côté d'Antoine. — LXXIII. Cléopâtre prend la fuite, et Antoine la suit. — LXXIV. Danger qu'il court dans sa fuite. — LXXV. Il envoie l'ordre à Canidius de revenir par la Macédoine en Asie. — LXXVI. César se rend maître de la plus grande partie de la flotte d'Antoine, et va à Athènes. — LXXVII. Antoine se retire dans un lieu désert, et retourne ensuite à Alexandrie. — LXXVIII. Il va près du Phare pour y mener la vie de Timon le Misanthrope. Digression sur ce Timon. — LXXIX. Il revient à Alexandrie, où il mène la vie la plus volup-

tueuse. — LXXX. Cléopâtre fait l'essai de plusieurs poisons. Elle et Antoine entrent en négociations avec César. — LXXXI. César rejette les demandes d'Antoine et envoie Thyréus à Cléopâtre. — LXXXII. Cléopâtre fait porter toutes ses richesses dans des tombeaux. César va en Égypte. — LXXXIII. Présages de la défaite d'Antoine; il est battu par César. — LXXXIV. Cléopâtre fait porter la nouvelle de sa mort à Antoine, qui se perce de son épée. — LXXXV. Il se fait transporter au tombeau où Cléopâtre était enfermée. — LXXXVI. César pleure la mort d'Antoine, et envoie Proculéius pour s'emparer de la personne de Cléopâtre. — LXXXVII. Proculéius se glisse dans le tombeau et empêche Cléopâtre de se tuer. — LXXXVIII. César entre dans Alexandrie et pardonne à cette ville en faveur du philosophe Aréius. — LXXXIX. César fait périr l'aîné des fils d'Antoine, avec le fils de Jules-César et de Cléopâtre. — XC. Cléopâtre veut se délivrer de la vie. César lui rend visite. — XCI. César la console et croit lui avoir persuadé de vivre. — XCII. Cléopâtre fait des oblations funèbres au tombeau d'Antoine. — XCIII. Mort de Cléopâtre. — XCIV. Diverses traditions sur le genre de sa mort. — XCV. Enfants d'Antoine, et leurs mariages. — *Parallèle de Démétrius et d'Antoine.*

M. Dacier place le triumvirat d'Antoine à l'an du monde 3907, la 2e année de la 184e olympiade, l'an de Rome 740, 41 ans avant J.-C., et sa mort à l'an du monde 3920, la 3e année de la 187e olympiade, l'an de Rome 723, 30 ans avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 668 ou 671, jusqu'à l'an 724, 30 ans avant J.-C.

I. Antoine eut pour aïeul le célèbre orateur Antonius[1], que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla[2]. Son père Antonius, surnommé le Crétique, n'avait pas eu dans le gouvernement une réputation éclatante; mais c'était l'homme le plus juste, le plus honnête et même le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à faire du bien. Un de ses amis vint un jour lui demander de l'argent à emprunter; Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonne à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, et de le lui apporter. Antonius le prend pour se raser; et, après s'être mouillé la barbe, il renvoie l'esclave sous quelque prétexte, donne le bassin à son ami et lui dit d'en faire l'usage qu'il voudrait. Cependant les esclaves cherchèrent le bassin dans toute la maison; et Antonius, voyant sa femme très en

[1] Il fut consul, et obtint les honneurs du triomphe.

[2] *Voy.* dans la Vie de Marius, c. XXVIII, le récit intéressant de cette mort.

colère, et prête à faire appliquer tous ses esclaves à la torture, lui avoua ce qu'il avait fait et la pria de lui pardonner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, qui ne le cédait à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. Antoine, après la mort de son père, fut élevé par Julie sa mère, qui s'était remariée à ce Cornélius Lentulus que Cicéron fit mourir comme complice de Catilina. Ce fut, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable d'Antoine contre Cicéron, à qui même il reprochait de n'avoir voulu leur rendre le corps de Lentulus, pour lui donner la sépulture, qu'après que Julie sa veuve eut été se jeter aux pieds de la femme de Cicéron pour solliciter cette grâce : mais ce reproche était d'une fausseté manifeste ; car de tous ceux que Cicéron fit exécuter, aucun ne fut privé des honneurs de la sépulture.

II. Antoine, recherché dès sa première jeunesse par Curion, à cause de sa grande beauté, trouva la société la plus funeste dans l'amitié de cet homme, qui, s'abandonnant lui-même à toutes sortes de voluptés et voulant tenir Antoine sous sa dépendance, le plongea dans la débauche des femmes et du vin, et lui fit contracter par des dépenses aussi folles que honteuses, des dettes beaucoup plus fortes que son âge ne le comportait ; car il devait deux cent cinquante talents [1], dont Curion s'était rendu caution. Le père de Curion, ayant appris cet engagement, chassa de sa maison Antoine, qui ne tarda pas à se lier avec Clodius, le plus audacieux et le plus scélérat des démagogues de son temps, et dont les fureurs portaient le trouble dans toute la république ; mais bientôt, las de ses folies, et craignant d'ailleurs le parti qui se formait contre Clodius, Antoine quitta l'Italie et s'embarqua pour la Grèce, où il séjourna quelque temps pour s'y former aux exercices militaires et à l'éloquence. Il se proposa surtout d'imiter ce style asiatique, alors fort recherché, qui avait beaucoup d'analogie avec sa vie fastueuse, pleine d'ostentation et sujette à toutes les inégalités que l'ambition entraîne après elle.

[1] Douze cent cinquante mille livres.

III. Gabinius, homme consulaire, faisant voile pour la Syrie, passa par la Grèce, et lui proposa de l'accompagner à cette expédition [1]. Antoine lui ayant répondu qu'il n'irait pas à l'armée comme simple particulier, Gabinius le nomma commandant de sa cavalerie et l'emmena avec lui. Envoyé d'abord contre Aristobule, qui avait fait révolter les Juifs, Antoine monta le premier sur la muraille d'une des plàces les plus fortes qu'il assiégeait, chassa Aristobule de toutes ses forteresses; et lui ayant livré bataille, malgré l'infériorité de ses troupes, il le défit, tailla en pièces presque toute son armée et le fit prisonnier avec son fils. Dans ce même temps, Ptolémée [2] étant allé trouver Gabinius, lui offrit dix mille talents [3] pour l'engager à entrer avec lui en Égypte à la tête de son armée, et à le rétablir dans ses états. La plupart des officiers de Gabinius voulaient qu'il le refusât; et Gabinius lui-même, quoique presque asservi par ces dix mille talents, balançait à entreprendre cette expédition. Mais Antoine, qui cherchait de grandes occasions de se signaler, et qui voulait d'ailleurs obliger le roi d'Égypte, dont les sollicitations l'avaient interessé en sa faveur, détermina Gabinius à cette entreprise. On craignait moins la guerre en elle-même que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides, le long de l'embouchure par laquelle le marais Serbonide [4] se décharge dans la mer. Les Égyptiens l'appellent le soupirail de Typhon; mais il paraît être plutôt un écoulement de la mer Rouge, qui, après avoir traversé sous terre la partie la plus étroite de l'isthme, qui la sépare de la mer intérieure [5], forme le regorgement qui produit ce lac.

[1] Il allait à cette expédition en qualité de proconsul, l'an de Rome 699. Il avait été consul l'an 696. — [2] Ptolémée Aulétès; roi d'Égypte.

[3] Cinquante millions.

[4] Le grec dit : le long de l'Ecregma et du marais Serbonide. Ce mot *Ecregma*, qui est grec, paraît avoir été le nom propre de l'origine du lac, c'est-à dire du lieu par où la mer y entrait et le formait : ce lac se joignait à la mer par son extrémité occidentale, d'où il s'étendait parallèlement à la mer, depuis le mont Cassius jusqu'à Ostracine. — [5] La mer Méditerranée.

IV. Antoine, à qui Gabinius avait fait prendre les devants avec sa cavalerie, après s'être saisi des passages, se rendit maître de Péluse, ville considérable, dont il fit la garnison prisonnière, assura le chemin au reste de l'armée et donna au général la plus ferme espérance de la victoire. Le désir qu'il avait d'acquérir de la réputation fut utile aux ennemis eux-mêmes : Ptolémée, en entrant dans Péluse, voulait, aveuglé par la haine et la colère, en massacrer tous les habitants ; Antoine s'y opposa et arrêta les effets de sa vengeance. Dans les batailles importantes et dans les combats fréquents qui eurent lieu pendant cette expédition, il donna des preuves d'un courage extraordinaire, et de la sage prévoyance qui convient à un général. Il la montra surtout avec éclat lorsqu'il sut si bien envelopper et charger les ennemis par derrière, qu'il rendit la victoire facile à ceux qui les attaquaient de front ; et ce succès lui mérita les honneurs et les récompenses qu'on décernait à la valeur. Les Égyptiens lui surent gré de l'humanité dont il usa envers Archélaüs, qui avait été son ami et son hôte : obligé nécessairement de le combattre, il trouva son corps sur le champ de bataille et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette conduite, il laissa de lui l'opinion la plus favorable dans Alexandrie, et s'acquit auprès des Romains qui servaient avec lui la réputation la plus brillante.

V. La dignité et la noblesse de sa figure annonçaient un homme d'une grande naissance ; sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin et un air mâle répandu sur toute sa personne, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les statues et les portraits d'Hercule. Aussi était-ce une tradition ancienne, que les Antoniens étaient une famille d'Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule. Il semblait justifier cette opinion d'abord par sa figure, comme je viens de le dire, ensuite par sa manière de s'habiller ; car toutes les fois qu'il devait paraître en public, il serrait sa tunique fort bas avec sa ceinture ; une large épée pendait à son côté, et il avait par-

dessus une cape d'une étoffe grossière. Mais les honnêtes gens ne pouvaient lui passer l'habitude de se vanter à tout propos, de dire des railleries, de boire en public, et de s'asseoir avec les soldats qu'il trouvait à table. Il est vrai que ces manières familières lui attiraient une affection et un intérêt singulier de la part des soldats. Il avait aussi de la grâce et de la gaieté dans ses amours; il se fit beaucoup de partisans, en servant les passions des autres, en souffrant volontiers les plaisanteries qu'on lui faisait sur ses attachements. Ses libéralités, ses largesses sans bornes aux soldats et à ses amis, lui ouvrirent une route brillante aux plus grands bonneurs, et accrurent de plus en plus une puissance qu'il détruisait d'ailleurs à mesure par des fautes sans nombre. Je rapporterai ici un exemple de sa prodigalité. Il avait ordonné qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, somme que les Romains expriment par un million de sesterces [1]. Son intendant, surpris d'un don si considérable, et voulant qu'il pût en juger lui-même, étala tout cet argent sur son passage. Antoine ayant demandé ce que c'était: « C'est, lui répondit l'intendant, l'argent que vous m'avez commandé de donner. — Je « croyais, lui dit Antoine, qui s'aperçut de sa malice, qu'un « million de sesterces faisait une bien plus grande somme; « c'est si peu de chose, que vous en ajouterez encore autant. » Mais cela n'eut lieu que longtemps après.

VI. Rome s'était divisée en deux factions: celle des nobles, qui avaient à leur tête Pompée, alors présent à Rome; et celle du peuple, qui rappelait César de la Gaule, où il faisait la guerre. Curion, l'ami d'Antoine, ayant quitté le parti du sénat pour s'attacher à celui de César, le fit embrasser à Antoine. Comme son éloquence lui donnait un grand pouvoir

[1] Les Romains comptaient ordinairement par sesterces, et ils se servaient du mot *decies* pour exprimer un million de sesterces, parce qu'ils sous-entendaient *centena milla*, dix fois cent mille, ou un million de sesterces. Cette somme, qui équivalait à deux cent cinquante mille drachmes, faisait, de notre monnaie deux cent quarante-cinq mille livres.

sur la multitude, et que d'ailleurs il répandait avec profusion l'argent que César lui faisait passer, Antoine fut, par son crédit, nommé tribun du peuple, et bientôt après associé au collége des prêtres qui présagent l'avenir par le vol des oiseaux et que les Romains nomment augures. Antoine, à peine entré en charge, servit puissamment les vues politiques de César. Il s'opposa d'abord au consul Marcellus, qui assignait à Pompée les troupes qui étaient déjà sur pied et l'autorisait à faire de nouvelles levées. Antoine, au contraire, fit décréter que l'armée qui était déjà rassemblée marcherait en Syrie, pour renforcer celle de Bibulus, qui faisait la guerre aux Parthes, et que personne ne pourrait s'enrôler sous Pompée. En second lieu, le sénat ayant refusé de recevoir les lettres de César et de les lire dans l'assemblée, Antoine, en vertu du pouvoir que lui donnait le tribunat, les lut publiquement, et fit par là changer de sentiment à plusieurs sénateurs, qui virent, dans ces lettres, que César ne demandait rien que de juste et de raisonnable. Enfin, toute l'affaire ayant été réduite à cette double question : « Pompée congédiera-t-il les légions qu'il com« mande ? César licenciera-t-il celles qui sont sous ses « ordres ? » et très-peu de sénateurs ayant opiné que Pompée quittât le commandement, tandis que tous les autres étaient d'avis que César s'en dépouillât, Antoine s'étant levé demanda si l'on ne trouverait pas plus convenable que César et Pompée posassent tous deux les armes et se démissent ensemble du commandement.

VII. Cet avis fut généralement adopté ; et tous les sénateurs, ayant à l'envie comblé Antoine de louanges, demandèrent qu'on en dressât le décret. Mais les consuls s'y étant opposés, et les amis de César ayant fait en son nom de nouvelles propositions qui parurent raisonnables, elles furent combattues avec force par Caton, et le consul Lentulus chassa du sénat Antoine, qui, en sortant, chargea les sénateurs d'imprécations, et, après s'être déguisé en esclave, prit, avec Quintus Cassius, une voiture de louage, et se rendit au camp

de César. Ils parurent à peine à la vue des soldats, qu'ils s'écrièrent qu'il n'y avait plus aucun ordre dans Rome; que les tribuns eux-mêmes n'y avaient pas la liberté de parler, qu'ils étaient chassés du sénat, et que tout homme qui osait se déclarer pour la justice courait le plus grand danger. A l'instant César se met en marche avec son armée et entre en Italie; ce qui a fait dire à Cicéron, dans ses *Philippiques*, que comme Hélène avait été la cause de la guerre de Troie, de même Antoine avait allumé le feu de la guerre civile: mais c'est une fausseté manifeste. César n'était pas si emporté et ne se laissait pas entraîner si facilement par la colère hors de ses mesures, qu'il se fût déterminé sur-le-champ, s'il n'en avait eu déjà le dessein, à porter la guerre au sein de sa patrie, parce qu'il voyait arriver Antoine et Cassius avec de méchants habits et dans une voiture de louage. Il en cherchait depuis longtemps le prétexte; et il crut l'avoir trouvé dans le rapport qu'ils lui firent. Il entreprit une guerre générale par le même motif qui avait autrefois fait prendre les armes à Alexandre, et plus anciennement à Cyrus: par ce désir insatiable de commander, par cette incurable cupidité d'être le premier et le plus grand des hommes; et César ne pouvait y parvenir que par la ruine de Pompée.

VIII. César s'étant, à son arrivée, rendu maître de Rome, et ayant chassé Pompée de l'Italie, résolut de marcher d'abord en Espagne contre les troupes qui tenaient pour le parti contraire, et ensuite d'équiper une flotte pour aller à la poursuite de Pompée. Il remit donc entre les mains de Lépidus le gouvernement de la ville, et commit Antoine, alors tribun du peuple, à la garde de l'Italie, avec le commandement des troupes. Antoine se fit aimer des soldats, en s'exerçant et en mangeant le plus souvent avec eux, en leur faisant toutes les largesses que lui permettait sa fortune; mais il se rendit insupportable à tous ses autres concitoyens, parce que sa paresse lui faisait voir avec indifférence les injustices qu'ils éprouvaient, qu'il s'emportait même contre ceux qui venaient

s'en plaindre, et qu'il ne respectait pas les femmes de condition libre. Aussi fut-il cause que la domination de César, qui en soi n'était rien moins qu'une tyrannie, devint odieuse par la faute de ses amis ; et Antoine, dont les désordres paraissaient d'autant plus grands qu'il avait plus de puissance, était celui qu'on blâmait davantage. Cependant César, à son retour d'Espagne, ne tint aucun compte des plaintes qu'on fit de lui : connaissant son activité, son courage et sa capacité pour le commandement des armées, il s'en servit dans ses guerres ; et Antoine ne démentit pas la bonne opinion que César avait conçue de lui.

IX. César, étant parti de Brunduse avec très-peu de troupes, et ayant traversé la mer Ionienne, renvoya ses vaisseaux à Antoine et à Gabinius, avec ordre d'embarquer tout ce qu'ils avaient de soldats et de passer sur-le-champ en Macédoine. Gabinius, à qui l'hiver faisait craindre une navigation dangereuse, ayant fait prendre un long détour par terre à son armée, Antoine, qui ne vit que le péril de César au milieu de tant d'ennemis dont il était environné, risqua le passage ; il attaqua Libon qui était à l'ancre devant le port, et, entourant les galères ennemies d'un très-grand nombre de bâtiments, il le força de s'éloigner. Il fit alors embarquer vingt mille hommes de pied avec huit cents chevaux et mit à la voile. Les ennemis ne l'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils se mirent à sa poursuite ; mais un vent impétueux du midi ayant poussé les vagues contre leurs vaisseaux, ils ne purent le joindre, et il échappa à ce danger. Il est vrai que ce même vent le portait, avec sa flotte, contre des rochers escarpés et sur des bas-fonds d'où il ne voyait aucun espoir de se sauver, lorsque tout à coup il s'éleva du fond du golfe un vent d'Afrique qui, repoussant les flots vers la haute mer, éloigna sa flotte du rivage, où elle allait se briser. Ayant donc continué sa route avec assurance, il vit toute la côte couverte des débris des galères ennemies qui l'avaient poursuivi, et que le vent avait jetées contre le rivage, où la plupart avaient été fracassées. Antoine

fit un grand nombre de prisonniers, s'empara de sommes considérables, et, s'étant rendu maître de la ville de Lissus [1], il releva beaucoup l'audace de César, en lui amenant si à propos des renforts considérables.

X. Dans les divers combats qui suivirent, Antoine se distingua plus qu'aucun autre officier. En deux occasions, où les troupes de César étaient en pleine déroute, il les rallia seul, les ramena contre les ennemis qui les poursuivaient, et, les ayant forcées de combattre, il remporta une double victoire. Aussi, après César, il avait dans le camp la plus grande réputation ; et César lui-même fit connaître la haute opinion qu'il avait d'Antoine, lorsqu'à la bataille de Pharsale, qui devait décider de tout pour lui, en se réservant le commandement de l'aide droite, il le mit à la tête de l'aile gauche, comme le meilleur officier qu'il eût sous ses ordres. Lorsque César, après sa victoire, eut été proclamé dictateur, et qu'il se mit à la poursuite de Pompée, il envoya Antoine à Rome avec le titre de général de la cavalerie [2] : c'était la seconde charge de la république quand le dictateur était présent, et la première ou presque la seule en son absence ; car, à l'exception du tribunat, la nomination d'un dictateur suspend toutes les autres magistratures. Cependant Dolabella, alors tribun du peuple, jeune et avide de nouveautés, proposait une abolition de dettes ; et, voyant qu'Antoine, dont il était l'ami, cherchait en tout à plaire au peuple, il voulut lui persuader de s'unir à lui pour faire passer la loi : Asinius et Trébellius s'efforçaient de l'en détourner, lorsque tout à coup, on ne sait trop pourquoi, Antoine eut un violent soupçon que Dolabella l'avait déshonoré dans la personne de sa femme, qui, fille de Caïus Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat, était aussi sa cousine

[1] Ville de Macédoine, au-dessus de Dyrrachium.

[2] Il y a dans le grec : tribun du peuple; mais Antoine l'avait déjà été; et l'on voit par un passage de Dion, l. XLII, c. XXII, que César nomma Antoine général de la cavalerie. Ce que Plutarque ajoute tout de suite de la dignité de cette charge en est encore une preuve.

germaine : Antoine, ne pouvant supporter cet affront, répudia sa femme ; et, s'unissant avec Asinius, il fit une guerre ouverte à Dolabella, qui, résolu de faire passer la loi de force, s'était emparé de la place publique. Antoine, d'après le décret du sénat qui ordonnait qu'on prendrait les armes contre lui, alla l'attaquer sur la place ; il lui tua beaucoup de monde et perdit lui-même quelques-uns des siens.

XI. Cette action le rendit odieux à la multitude ; et le reste de sa conduite le fit mépriser et haïr des gens sages et honnêtes, qui détestaient ses débauches de table à des heures indues, ses dépenses excessives, ses dissolutions dans les lieux les plus infâmes, son sommeil en plein jour, ses promenades dans un état d'ivresse, ses repas continués bien avant dans la nuit, ses comédies et ses festins pour célébrer les noces de farceurs et de bouffons. On dit qu'à la noce du mime Hippias il passa la nuit à boire, et que le lendemain, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il s'y rendit si gorgé de viandes et de vin, qu'il vomit publiquement, et qu'un de ses amis tendit sa robe devant lui [1]. Un autre mime, nommé Sergius, avait sur lui le plus grand crédit ; et la courtisane Cythéris, sortie de la même école, lui avait inspiré la plus violente passion. Quand il parcourait les villes, il la menait avec lui dans une litière, qui avait un cortége aussi nombreux que celle de sa mère. On ne pouvait voir sans indignation la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'il faisait porter dans ses voyages, qui ressemblaient à des pompes triomphales ; les haltes qu'il faisait dans les chemins, et dans lesquelles on tendait ses pavillons sur les bords des rivières ou dans des bois épais ; les dîners somptueux qu'on y servait ; ses chars attelés de lions ; le choix qu'on faisait, dans les villes où il séjournait, des maisons habitées par les hommes les plus honnêtes, par les femmes les plus respec-

[1] Cicéron, dans sa onzième *Philippique*, c. XXIV, fait de cette scène dégoûtante une description pleine de force et d'énergie. Plutarque fait entendre que cet ami tendit sa robe pour recevoir ce qu'Antoine vomissait ; mais je n'ai pas cru devoir rendre à la lettre une image si révoltante pour les lecteurs les moins délicats.

tables, pour y loger des courtisanes et des ménétrières. On était surtout révolté que lorsque César passait les nuits dans un camp, hors de l'Italie, pour éteindre, au milieu de tant de peines et de dangers, les restes d'une guerre si importante, d'autres, abusant de son autorité, insultassent à leurs concitoyens par le luxe le plus insolent.

XII. Il paraît que tous ces excès augmentèrent la révolte contre César et donnèrent lieu aux soldats de se porter à toutes sortes d'injustices et de violences. Aussi, lorsque César revint en Italie, il fit grâce à Dolabella; et, ayant été nommé consul pour la troisième fois, il prit pour collègue Lépidus, et non pas Antoine. La maison de Pompée ayant été vendue à l'enchère, Antoine l'acheta; et quand on lui en demanda le paiement, il en fut si indigné, que cela seul, comme il le dit lui-même, l'empêcha d'accompagner César à son expédition d'Afrique, parce qu'il n'avait pas été, disait-il, assez récompensé des premiers services qu'il lui avait rendus. Il paraît cependant que César, en ne lui dissimulant pas combien il était offensé de ses débauches et de son intempérance, le détermina, par ses remontrances, à les modérer. En effet, Antoine, renonçant à une vie si licencieuse, songea à se marier, et épousa Fulvie, veuve de Clodius, ce fameux démagogue; femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, qui n'eût pas même été flattée de maîtriser son mari s'il n'eût été qu'un simple particulier : son ambition était de dominer un homme qui commandât aux autres, et de donner des ordres à un général d'armée. Ainsi c'est à Fulvie que Cléopâtre eût dû payer le prix des leçons de docilité qu'elle avait données à son mari, et qui le livrèrent à cette reine, si souple et si soumis aux volontés des femmes. Cependant il cherchait quelquefois à égayer par des jeux dignes d'un jeune mari le caractère sérieux de Fulvie. Par exemple, lorsque César revint à Rome après sa victoire d'Espagne, et qu'on sortit en foule au-devant de lui, Antoine y alla comme les autres; mais ensuite, le bruit s'étant subitement répandu dans l'Italie que César était mort et que les en-

nemis arrivaient, il revint sur-le-champ à Rome. Il avait pris un habit d'esclave ; et étant venu la nuit à sa maison, il dit qu'il apportait à Fulvie une lettre d'Antoine. Il fut introduit chez sa femme la tête couverte ; Fulvie, qui était dans la plus vive inquiétude, lui demanda, avant de prendre la lettre, si Antoine se portait bien : il lui remit la lettre sans rien répondre ; et lorsqu'elle l'eut décachetée et qu'elle commençait à la lire, il se jeta à son cou et l'embrassa. Je pourrais citer plusieurs autres traits semblables ; mais celui-là suffit pour faire connaître Antoine.

XIII. Quand César revint d'Espagne, tout ce qu'il y avait de gens considérables dans Rome allèrent, comme je l'ai dit, au-devant de lui, à plusieurs journées de chemin. Il donna dans cette occasion, à Antoine, la plus grande preuve de considération : il traversa l'Italie, l'ayant à ses côtés dans son char, et derrière lui Brutus Albinus, avec le fils de sa nièce, le jeune Octave, qui prit ensuite le nom de César, et régna si longtemps sur les Romains [1]. César, nommé consul pour la cinquième fois, se donna Antoine pour collègue. Bientôt, voulant se démettre du consulat et le résigner à Dolabella, il en fit l'ouverture au sénat ; mais Antoine s'y opposa avec tant d'aigreur, il dit tant d'injures à Dolabella et en reçut tant de lui, que César, honteux d'une scène si scandaleuse, renonça pour le moment à ce projet. Il ne tarda pas cependant à y revenir, et à vouloir déclarer Dolabella consul ; mais Antoine s'étant récrié que les augures y étaient contraires, César finit par céder et abandonna Dolabella, qui en fut très-piqué. Ce n'est pas qu'il n'eût pour Dolabella autant de mépris que pour Antoine ; car on assure que quelqu'un les lui ayant dénoncés tous deux comme suspects : « Ce ne sont pas, répondit-il, ces gens si « gras et si bien frisés que je redoute, mais ces hommes « maigres et pâles ; » désignant par là Brutus et Cassius, qui furent les chefs de la conjuration qui le fit périr : il est vrai

[1] C'est Auguste, appelé alors Octave.

qu'Antoine lui en donna, sans le vouloir, le prétexte le plus spécieux.

XIV. Le jour que les Romains célébraient la fête des Lupercales, César, vêtu de la robe de triomphateur, et assis, dans la place, sur la tribune, regardait courir les luperques. Ce sont les jeunes gens des premières familles et les magistrats eux-mêmes, qui courent à cette fête, tout couverts d'huile, ayant à la main des lanières de cuir blanches, dont ils frappent, en s'amusant, ceux qu'ils rencontrent. Antoine était un des coureurs ; et, au mépris des anciens usages, prenant une couronne de laurier qu'il avait entourée d'un diadème, il s'approcha de la tribune, se fit soulever par ses compagnons, et mit la couronne sur la tête de César, le désignant ainsi comme le seul digne de régner. César ayant détourné la tête et refusé la couronne, le peuple battit des mains pour témoigner sa satisfaction. Antoine ayant insisté, César le repoussa de nouveau. Cette espèce de combat dura quelque temps ; et lorsque Antoine paraissait l'emporter, il n'était applaudi que par un petit nombre de ses amis ; quand César refusait la couronne, tout le peuple applaudissait en poussant de grands cris : contradiction étonnante, qu'un peuple qui souffrait qu'on exerçât sur lui toute la puissance royale eût une telle horreur du titre de roi, et le regardât comme la ruine de la liberté ! César, tout troublé, se leva de son siége ; et, retirant le pan de sa robe qui couvrait son cou, il s'écria qu'il le présentait au premier qui voudrait l'égorger. Quelques tribuns du peuple ayant déchiré la couronne qu'on avait posée sur une des statues du dictateur, le peuple les suivit avec de vifs applaudissements et les combla de bénédictions ; mais César les destitua de leur charge [1].

XV. Tous ces événements fortifièrent Brutus et Cassius

[1] Il y a dans le texte que le peuple ôta l'empire à César ; ce qui est une faute évidente, et qui a été corrigée par presque tous les interprètes, de la manière que je l'ai traduit : il n'a fallu, pour ce changement, que retrancher une lettre et en changer une autre.

dans le projet de leur conjuration. Ils s'associèrent d'abord ceux de leurs amis dont ils étaient le plus sûrs, et délibérèrent s'ils y feraient entrer Antoine : la plupart en étaient d'avis ; mais Trébonius s'y opposa, et leur dit que lorsqu'on était allé au-devant de César à son retour d'Espagne, il avait toujours voyagé et logé même avec Antoine ; qu'il lui avait fait une légère ouverture sur la conspiration, avec toute la précaution nécessaire ; qu'Antoine, qui l'avait très-bien compris, n'avait point accueilli sa proposition, mais qu'il n'en avait rien découvert à César, et avait gardé fidèlement le secret. Ils délibérèrent alors si, après avoir tué César, ils ne se déferaient pas aussi d'Antoine ; mais Brutus l'empêcha, en leur disant qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lois, ne devait être souillée par aucune injustice. Cependant, comme ils craignaient la force extraordinaire d'Antoine et la grande autorité de sa charge, ils attachèrent à sa personne quelques-uns des conjurés, qui devaient, après que César serait entré dans le sénat et qu'on serait au moment de l'exécution, le retenir au-dehors, sous prétexte de lui parler de quelque affaire importante. La chose s'étant exécutée comme ils en étaient convenus, et César ayant été mis à mort en plein sénat, Antoine, effrayé d'abord, prit un habit d'esclave et se cacha ; mais quand il vit que les conjurés n'attentaient à la vie de personne, et qu'ils s'étaient réunis dans le Capitole, il leur persuada d'en descendre après leur avoir donné son fils pour otage ; et le soir même Cassius soupa chez lui, et Brutus chez Lépidus.

XVI. Le lendemain, Antoine, ayant assemblé le sénat, proposa une amnistie générale, et demanda qu'on assignât des provinces à Brutus et à Cassius. Le sénat donna force de loi à ces propositions, et décréta aussi que tous les actes de la dictature de César seraient maintenus. Antoine sortit du sénat couvert de gloire : on ne doutait pas qu'il n'eût prévenu la guerre civile, et manié avec la prudence d'un politique consommé des affaires difficiles et qui pouvaient entraîner les

plus grands troubles. Mais, trop flatté de la haute opinion que le peuple avait conçue de lui, il abandonna des mesures si sages, persuadé que la première place lui serait bien plus assurée dans Rome s'il parvenait à détruire l'autorité de Brutus. Lorsqu'on porta le corps de César sur le bûcher, Antoine, suivant l'usage, prononça son oraison funèbre ; et voyant le peuple singulièrement ému et attendri par ce discours, il mêla tout à coup à l'éloge de César ce qu'il crut le plus propre à exciter la pitié, à enflammer l'âme de ses auditeurs. En finissant, il déploya la robe de César ensanglantée et percée de coups ; et, traitant de scélérats et de parricides les auteurs de ce meurtre, il échauffa tellement l'esprit du peuple, que, faisant, à l'heure même, un bûcher des bancs et des tables qu'ils trouvèrent sur la place, ils y brûlèrent le corps de César ; prenant ensuite du bûcher des tisons enflammés, ils coururent aux maisons des meurtriers pour y mettre le feu et les attaquer eux-mêmes.

XVII. Cette violence ayant obligé Brutus et les autres conjurés à sortir de Rome, les amis de César s'unirent avec Antoine ; et Calpurnia, sa veuve, lui confiant tout l'argent qu'elle avait, fit porter et mettre en dépôt chez lui une somme de quatre mille talents [1]. Il reçut aussi d'elle tous les papiers et tous les mémoires dans lesquels César avait écrit tout ce qu'il avait fait dans le gouvernement, et ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Antoine inséra dans ces registres tout ce qu'il voulut ; il nomma des magistrats et des sénateurs, il rappela des bannis, mit en liberté des prisonniers, et donna toutes ces mesures pour des résolutions prises par César. Ces personnes ainsi rétablies furent appelées, par plaisanterie, des *charonites* [2], parce que, sommés de produire leurs titres, ils les allaient

[1] Vingt millions.

[2] C'est-à-dire sortis des enfers. Les Romains, suivant Suétone, *in Augusto*, c. XXXIV, les appelèrent *orsinos*, qui signifie la même chose, et d'où Plutarque a vraisemblablement tiré le terme qu'il emploie. C'était le nom qu'on donnait aux esclaves qui étaient mis en liberté par le testament que leur maître avait fait au lit de la mort.

chercher dans les registres d'un mort. Antoine disposa de tout avec l'autorité la plus absolue : étant lui-même consul, il eut ses deux frères, Caïus pour préteur, et Lucius pour tribun du peuple. Tel était l'état des affaires lorsque le jeune César vint à Rome; il était, comme je l'ai déjà dit, fils de la nièce de César, et son oncle l'avait déclaré, par son testament, héritier de tous ses biens. Il était à Apollonie quand César fut tué. En arrivant, il alla saluer Antoine comme l'ami de son père adoptif; et, dans la conversation, il lui rappela le dépôt que Calpurnia lui avait confié : car il devait payer à chaque citoyen romain soixante-quinze drachmes[1] que César leur avait laissées par testament. Antoine, méprisant sa jeunesse, lui répondit que ce serait à lui une folie, avec le peu de capacité et le petit nombre d'amis qu'il avait, de se charger d'un fardeau bien au-dessus de ses forces en acceptant la succession de César. Le jeune Octave ne se payant pas de ces raisons et persistant à lui redemander l'argent dont il était dépositaire, Antoine, dès ce moment, ne cessa de dire et de faire contre lui tout ce qu'il crut capable de le mortifier ; il le traversa dans la demande du tribunat; et quand Octave voulut faire placer dans le théâtre le siége doré que le sénat avait accordé à son oncle [2], Antoine le menaça de le faire traîner en prison s'il continuait à soulever le peuple. Mais lorsque le jeune César se fut entièrement abandonné à Cicéron et aux autres ennemis d'Antoine, qui lui concilièrent la faveur du sénat; que, de son côté, il eut gagné les bonnes grâces du peuple et rassemblé les soldats vétérans qui étaient dispersés dans les colonies, Antoine, commençant à le craindre, eut avec lui une entrevue au Capitole, et leurs amis ménagèrent un accommodement.

[1] Soixante-huit livres de notre monnaie.

[2] Le sénat, suivant Dion, l. XLIV, c. VI, avait accordé à César la permission de faire porter dans tous les théâtres un siége doré, avec une couronne d'or, garnie de pierreries, comme on faisait pour les dieux. Octave ne voulait pas laisser perdre un si grand privilége.

XVIII. La nuit suivante, Antoine eut un songe assez étrange : il lui sembla que la foudre était tombée sur lui et l'avait blessé à la main droite ; et peu de jours après on vint lui dire que le jeune Octave lui tendait des embûches. Celui-ci s'en défendait ; mais il n'était cru de personne. Ces rapports ranimèrent leur haine ; ils coururent tous deux l'Italie pour solliciter, par de grandes récompenses, les vétérans établis dans les colonies, et cherchèrent à se prévenir mutuellement pour attirer à leur parti les légions qui étaient encore sous les armes. Cicéron, qui avait alors la plus grande autorité dans Rome, et qui soulevait tout le monde contre Antoine, parvint enfin à persuader au sénat d'envoyer à Octave les faisceaux avec les autres ornements de la préture, et de donner des troupes à Hirtius et à Pansa, pour chasser Antoine de l'Italie : c'étaient les deux consuls de cette année. Ils attaquèrent Antoine près de la ville de Modène [1], et le battirent complétement ; mais ils périrent tous deux dans l'action. Le jeune Octave était à la bataille et paya de sa personne. Antoine, obligé de fuir, se trouva dans de grandes difficultés, et fut réduit surtout à une faim extrême. Mais tel était son caractère, que le malheur l'élevait au-dessus de lui-même, et lui donnait tous les dehors d'un homme vertueux. Il est vrai que c'est une disposition assez commune aux personnes malheureuses que de se tourner vers la vertu ; mais il n'est pas donné à tout le monde de conserver dans les grands revers assez de force d'âme pour imiter ce qu'ils approuvent et pour fuir ce qu'ils condamnent ; plusieurs même retombent par faiblesse dans leurs premières habitudes et démentent les lumières de leur raison. Antoine, dans cette occasion, fut pour tous les soldats un exemple étonnant de patience et de courage : accoutumé depuis longtemps à une vie de luxe et de délices, il buvait sans répugnance de l'eau corrompue et se nourrissait de racines et de fruits sauvages : on assure même que, dans le passage des Alpes, il vécut, avec

[1] Appelée en latin *Mutine*.

ses soldats, d'écorces d'arbres, et d'animaux que jusqu'alors personne n'avait mangés. Son dessein, en traversant ces montagnes, était d'aller joindre les légions que commandait Lépidus, qu'il regardait comme son ami, et qui lui avait dû tous les avantages qu'il avait retirés de l'amitié de César.

XIX. Lorsqu'il eut assis son camp auprès du sien, et qu'il vit que Lépidus ne lui faisait aucune avance, il résolut de tout risquer. Il avait les cheveux négligés ; et sa barbe, qu'il avait laissée croître depuis sa défaite, était fort longue. Il prend donc une robe noire ; et, s'approchant des retranchements de Lépidus, il commence à lui parler. Lépidus, voyant la plupart de ses soldats touchés de sa misère et vivement émus par ses discours, en craignit l'impression et fit faire un grand bruit de trompettes pour l'empêcher d'être entendu. Cette dureté ne fit qu'accroître la compassion de ses soldats pour Antoine ; ils lui envoyèrent secrètement Lélius et Clodius déguisés en courtisanes, pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépidus ; que le plus grand nombre d'entre eux étaient disposés à le recevoir, et même, s'il le voulait, à tuer Lépidus. Antoine ne permit pas qu'on touchât à Lépidus ; mais le lendemain, dès la pointe du jour, se mettant à la tête de ses troupes, il sonde le gué d'une rivière qui séparait les deux camps, et se jetant le premier dans l'eau, il passe à l'autre rive, encouragé par les soldats de Lépidus, qu'il voit en très-grand nombre lui tendre les mains et arracher les palissades. A peine entré dans le camp, il se vit maître de toute l'armée, et traita Lépidus avec beaucoup de douceur ; en le saluant, il lui donna le nom de père ; et quoique investi seul de toute l'autorité, il lui laissa le titre et les honneurs du commandement. Cette modération détermina Munatius Plancus, qui campait assez près de là avec un gros corps de troupes, à aller se joindre à lui. Des forces si considérables lui ayant redonné toute sa confiance, il repassa les Alpes et rentra dans l'Italie à la tête de dix-sept légions et de dix mille chevaux, outre six légions qu'il laissa pour garder la Gaule, sous les ordres d'un certain Varius,

son ami et son compagnon de débauche, qu'il appelait Cotylon [1].

XX. César, voyant que toutes les pensées de Cicéron, étaient pour la liberté, se sépara de lui, et fit faire à Antoine, par ses amis, des propositions d'accommodement. Ils s'assemblèrent tous trois, César, Antoine et Lépidus, dans une petite île au milieu de la rivière : là, ils furent bientôt d'accord sur le partage de l'empire, qu'ils divisèrent entre eux comme une succession paternelle ; mais ils disputèrent longtemps sur les proscriptions qu'ils avaient résolues : chacun voulait faire périr ses ennemis et sauver ses amis ou ses parents. La haine enfin l'ayant emporté sur les droits du sang et de l'amitié, César sacrifia Cicéron à Antoine, qui de son côté lui abandonna Lucius César, son oncle maternel, et tous deux laissèrent Lépidus placer son frère Paulus sur la liste des proscrits. D'autres disent que Lépidus leur sacrifia son frère, dont ils avaient exigé la mort. Je ne crois pas qu'il se soit jamais rien fait de plus inhumain ni de plus féroce qu'un pareil échange : en obtenant ainsi le meurtre par le meurtre, ils n'étaient pas moins les meurtriers de ceux qu'ils abandonnaient aux autres que de ceux qu'on leur sacrifiait : mais c'était le comble de l'injustice que de livrer au fer des autres leurs propres amis sans avoir contre eux aucun motif de haine.

XXI. Les soldats qu'ils avaient autour d'eux voulurent que ce traité sanguinaire fût scellé par un mariage, et ils demandèrent que César cimentât son amitié avec Antoine en épousant Clodia, fille de sa femme Fulvie. Ce mariage arrêté, ils firent la liste des trois cents proscrits qu'ils dévouaient à la mort. Antoine exigea que celui qui tuerait Cicéron lui coupât la tête et la main droite, dont il avait écrit ses *Philippiques*. Quand on les lui apporta, il les considéra longtemps avec plaisir, et, dans les transports de sa joie, il fit plusieurs fois de

[1] Le surnom de ce Varius, que Cicéron, dans la cinquième *Philippique*, c, II, nomme Cotylas, était pris sans doute de ses excès de vin. Il désigne une mesure nommé cotyle, qui tenait le poids de dix onces de vin, et qui était en usage à Rome comme en Grèce.

grands éclats de rire. Après s'être rassasié de ce spectacle horrible, il ordonna qu'on les attachât au haut de la tribune, sur la place publique, pour insulter à Cicéron même après sa mort; mais c'était bien plutôt insulter à sa propre fortune, et déshonorer publiquement sa puissance. Son oncle, Lucius César, poursuivi par les meurtriers, se réfugia chez sa sœur. Il était à peine entré dans la maison que les meurtriers y arrivèrent et voulurent forcer la porte de la chambre où il était enfermé; mais sa sœur, se tenant sur la porte et étendant les bras, leur cria plusieurs fois : « Vous ne tuerez pas Licius César que « vous ne m'ayez égorgée la première, moi, la mère de votre « général. » Son courage extraordinaire en ayant imposé à ces satellites, son frère eut le temps de se cacher ou de se dérober à leur poursuite. La domination de ces trois hommes, si odieuse aux Romains, fut surtout imputée à Antoine, plus âgé que César et plus puissant que Lépidus; il ne se vit pas plus tôt dégagé des affaires qu'il avait eues sur les bras, qu'il se replongea dans sa vie ordinaire de dissolution et de débauche. Déjà décrié par cette conduite, il s'attira encore la haine publique en habitant la maison du grand Pompée, ce personnage illustre, qui ne s'était pas fait moins admirer par sa tempérance, par sa sagesse et la popularité de sa vie que par l'éclat de ses trois triomphes. On ne pouvait voir sans indignation cette maison presque toujours fermée aux généraux, aux principaux officiers, aux ambassadeurs, à qui l'on en refusait l'entrée avec insolence, tandis qu'elle était remplie de mimes, de farceurs, de vils adulateurs, toujours plongés dans la débauche, et dont l'entretien consumait des sommes immenses, fruits des extorsions et des violences les plus odieuses. Non contents de vendre les biens des proscrits, qu'ils enlevaient à leurs veuves ou à leurs enfants par des accusations calomnieuses, et d'établir les impôts les plus onéreux, ils allèrent enlever de force, du temple des vestales, des sommes considérables que des citoyens et des étrangers y avaient mises en dépôt.

XXII. Comme rien ne pouvait assouvir l'avidité d'Antoine, César exigea qu'il partageât avec lui les revenus de la république ; ils divisèrent aussi l'armée entre eux, pour aller ensemble en Macédoine combattre Brutus et Cassius, et ils laissèrent à Lépidus le gouvernement de Rome. Lorsqu'ils eurent traversé la mer et qu'ils se furent campés auprès des ennemis pour commencer la guerre, Antoine se trouva opposé à Cassius, et César à Brutus. César ne fit rien de remarquable ; mais Antoine avait toujours l'avantage et demeurait vainqueur dans tous les combats qui se livraient. A la première bataille, César, vaincu par Brutus, avait perdu son camp et s'était vu sur le point d'être pris ; il ne prévint que d'un instant ceux qui le poursuivaient. Cependant il écrit lui-même dans ses *Commentaires*[1] que, d'après le songe qu'avait eu un de ses amis, il s'était retiré avant que l'action commençât. Antoine défit Cassius, quoiqu'on ait dit qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille, et qu'il n'arriva que lorsqu'on était à la poursuite des ennemis déjà vaincus. Cassius fit tant par ses prières et par ses ordres, qu'il obligea Pindarus, le plus fidèle de ses affranchis, à le percer de son épée ; il ignorait que Brutus avait vaincu de son côté. Peu de jours après il se livra un second combat, dans lequel Brutus fut défait et se donna la mort. Antoine eut presque seul l'honneur de cette victoire, parce que César était malade. Il trouva sur le champ de bataille le corps de Brutus, et lui adressa quelques reproches sur la mort de Caïus Antonius son frère, que Brutus avait fait mourir en Macédoine, pour venger la mort de Cicéron. Il ajouta pourtant qu'Hortensius était beaucoup plus coupable que Brutus de la mort de son frère : aussi le fit-il égorger sur le tombeau de Caïus Antonius[2]. Mais ayant jeté sur le corps de Brutus sa cotte d'armes, qui était

[1] On verra dans la Vie de Brutus que le médecin de César ayant eu un songe qui lui ordonnait de faire sortir César de sa tente (car il était alors malade), il il obéit tout de suite, et le fit transporter hors du camp.

[2] On verra dans la Vie de Brutus les raisons qu'eut Antoine de faire mourir Hortensius.

d'un très-grand prix, il ordonna à un de ses affranchis de rester auprès de lui pour avoir soin de ses funérailles. Dans la suite ayant su que l'affranchi n'avait pas brûlé la cotte d'armes avec le corps de Brutus, et qu'il avait soustrait une grande partie de la dépense qu'il lui avait assignée pour les obsèques, il le punit de mort.

XXIII. César, toujours malade, se fit porter à Rome, où la faiblesse de sa santé faisait croire qu'il ne vivrait pas longtemps. Antoine alla dans les provinces de l'Asie orientale pour y lever des contributions, et de là il passa en Grèce avec une armée nombreuse. Comme les triumvirs avaient promis à leurs soldats cinq mille drachmes par tête[1], ils étaient obligés de forcer les impositions pour trouver l'argent qui leur était nécessaire. Antoine ne se montra d'abord ni dur ni exigeant envers les Grecs; il se faisait même un plaisir d'écouter leurs gens de lettres, d'être témoin de leurs jeux, et d'assister aux cérémonies de leurs initiations; il rendait la justice avec beaucoup de douceur, et aimait à s'entendre appeler l'ami des Grecs, et plus encore l'ami des Athéniens; il fit même de grands présents à leur ville. Les Mégariens, à l'envie de ceux d'Athènes, ayant voulu lui montrer ce qu'ils avaient de curieux, et lui faire voir en particulier le palais où ils tenaient leur conseil, il se rendit à Mégare; et les habitants lui ayant demandé comment il le trouvait : « Il est petit, leur dit-il, et menace « ruine. » Il fit prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien, et laissa voir l'intention de l'achever; il le promit même au sénat. Lorsqu'il eut laissé Lucius Censorinus en Grèce pour aller lui-même dans l'Asie; que là il eut commencé à goûter des richesses de cette province, qu'il eut vu les rois venir à sa porte pour lui faire la cour, les reines lui envoyer à l'envie des présents et lui étaler leurs charmes pour mériter ses bonnes grâces, pendant que César était à Rome travaillé de séditions et de guerres, lui, au sein du loisir et de la paix, il s'a-

[1] Quatre mille cinq cents livres.

bandonnait à ses passions et menait une vie de plaisirs et de délices.

XXIV. Il avait appelé chez lui un certain Anaxenor, joueur de cithare; un Xuthus, qui jouait de la flûte; un baladin, nommé Métrodore, et une troupe entière de farceurs asiatiques, qui surpassaient en bouffonneries, en plaisanteries grossières, tous les gens de cette espèce qu'il avait amenés d'Italie; et dès qu'une fois sa cour fut infectée de ces pestes publiques, son exemple entraîna tout le monde, et l'on ne garda plus aucune retenue. Toute l'Asie, semblable à cette ville dont parle Sophocle, était pleine de la fumée de l'encens, et retentissait à la fois

De cantiques sacrés et de gémissements[1].

Il entra dans Éphèse, précédé par des femmes vêtues en bacchantes et par des jeunes gens habillés en Pans et en satyres : on ne voyait dans toute la ville que thyrses couronnés de lierre; on n'y entendait que le son des flûtes, des chalumeaux, et d'autres instruments de musique. On l'appelait Bacchus bienfaisant et plein de douceur. Il l'était à la vérité pour quelques personnes; mais pour le plus grand nombre c'était Bacchus Omeste et Agrionien[2]. Il dépouillait de leurs possessions des hommes distingués par leur naissance, pour les donner à de vils flatteurs, à des hommes infâmes, qui lui demandaient le bien d'une personne vivante comme si elle était morte, et ils étaient sûrs de l'obtenir. Il donna à un de ses cuisiniers la maison d'un habitant de Magnésie, parce qu'il lui avait apprêté un excellent repas. Il imposa enfin un second tribut aux villes; et un orateur, nommé Hybréas, qui défendait les intérêts de l'Asie, osa lui dire, par une plaisanterie assez bonne et qui était dans le goût d'Antoine : « Si vous avez « le pouvoir d'exiger de nous deux tributs par an, vous avez

[1] C'est le quatrième vers de l'*OEdipe* de Sophocle ; le poëte parle de la ville de Thèbes désolée par la peste. Plutarque, en l'appliquant à l'Asie, fait entendre qu'Antoine était une véritable peste pour cette malheureuse contrée.

[2] C'étaient deux surnoms de Bacchus, dont l'un signifie *cruel*, et l'autre *féroce*.

« donc celui aussi de nous donner chaque année deux étés « et deux automnes? » Mais comme l'Asie avait déjà payé deux cent mille talents[1], il ajouta, avec un courage qui n'était pas sans danger : « Si vous n'avez pas reçu ces énormes « contributions, demandez-les à ceux qui les ont levées; « si, les ayant reçues, vous ne les avez plus, nous sommes « perdus. »

XXV. Antoine fut vivement piqué de cette parole; il ignorait la plus grande partie des désordres qui se commettaient sous son nom, moins encore par une suite de son indolence que par l'effet d'une simplicité naturelle qui le rendait trop confiant; car il était simple de caractère, et avait même l'esprit un peu pesant. Quand il apprenait les injustices de ses agents, il en était vivement affecté, et il les reconnaissait devant ceux qui les avaient éprouvées. Excessif dans ses récompenses comme dans ses punitions, c'était surtout dans les premières qu'il était naturellement porté à passer les bornes. Ses plaisanteries et ses bons mots, qu'il poussait jusqu'à l'offense, portaient avec eux leur remède, car il permettait qu'on le raillât avec aussi peu de ménagement, et il ne prenait pas moins de plaisir à être plaisanté qu'à plaisanter les autres. Mais aussi rien ne contribua tant à sa perte que ce goût pour la raillerie : persuadé que ceux qui le raillaient avec liberté ne le flattaient pas dans les affaires sérieuses, il se laissait aisément prendre à l'appât de leurs louanges. Il ne s'apercevait pas que ses courtisans mêlaient cette franchise à leurs flatteries, comme un ingrédient dont la vertu astringente prévenait le dégoût que lui auraient causé les adulations outrées qu'ils lui prodiguaient à table; qu'ils voulaient par là lui persuader que lorsqu'ils lui cédaient dans les affaires importantes, ce n'était pas pour lui complaire, mais parce qu'ils se reconnaissaient ses inférieurs en prudence et en capacité.

XXVI. Avec un tel caractère, Antoine mit le comble à ses

[1] Un milliard de notre monnaie.

maux par l'amour qu'il conçut pour Cléopâtre, et qui, rallumant en lui avec fureur des passions encore cachées et endormies, acheva d'éteindre et d'étouffer ce qui pouvait lui rester encore de sentiments honnêtes et vertueux. Voici comment il fut pris à ce piége. Quand il partit pour aller faire la guerre aux Parthes, il envoya dire à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie, pour s'y justifier des imputations qu'on lui faisait d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine. Dellius, qu'il avait chargé de cet ordre, n'eut pas plus tôt vu la beauté de cette reine, et reconnu le charme et la finesse de sa conversation, qu'il sentit bien qu'Antoine ne causerait jamais de déplaisir à une femme si aimable, et qu'elle aurait bientôt le plus grand pouvoir sur son esprit. Il s'attacha donc à lui faire la cour; il la pressa d'aller en Cilicie, comme dit Homère, parée de tout ce qui pouvait

Ajouter plus de prix à l'éclat de ses charmes [1].

et l'exhorta à ne pas craindre Antoine, le plus doux, le plus humain des généraux. Cléopâtre crut aisément ce que lui disait Dellius; d'ailleurs l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de sa beauté sur Jules-César et sur le fils de Pompée lui promettait qu'elle n'aurait pas de peine à captiver Antoine, d'autant que les deux premiers ne l'avaient connue que dans sa première jeunesse, et lorsqu'elle n'avait encore aucune expérience des affaires; au lieu qu'Antoine la verrait à cet âge où la beauté d'une femme est dans tout son éclat, et son esprit dans toute sa force. Elle prit avec elle des présents magnifiques, des sommes d'argent considérables, et un appareil aussi riche que pouvait l'avoir une reine si puissante et dont le royaume était dans l'état le plus florissant; mais c'était sur elle-même et sur le prestige de ses charmes qu'elle fondait ses plus grandes espérances.

[1] C'est le cent soixante-deuxième vers du quatorzième livre de l'*Iliade*, où Junon, qui veut tromper Jupiter, va toute parée sur le mont Ida. Dellius substitue à cette montagne la Cilicie.

XXVII. Elle recevait coup sur coup des lettres d'Antoine et de ses amis qui l'engageaient à presser son voyage ; mais elle n'en tint aucun compte, et se moqua si bien de toutes ces invitations, qu'elle navigua tranquillement sur le Cydnus [1], dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or ; de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir ; ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre ; et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience ; et le bruit courut partout que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en masque chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper ; mais, sur le désir qu'elle témoigna de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer ; mais rien ne le surprit tant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires. De toutes les fêtes dont l'histoire nous a conservé le détail, on n'en connaît pas de si brillante.

XXVIII. Le lendemain, Antoine lui donna à souper, et se piqua de la surpasser en goût et en magnificence ; mais, bien inférieur en l'un et en l'autre, il fut obligé de s'avouer vaincu,

[1] Fleuve qui traverse la Cilicie, et dont l'eau est extrêmement froide.

et railla le premier la mesquinerie et la grossièreté de son repas. Cléopâtre, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de commun, et qu'elles sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement et avec la plus grande hardiesse. On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravît d'étonnement et d'admiration, mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister ; les agréments de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever un heureux naturel, laissaient dans l'âme un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur ; et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différents. Il y avait peu de nations barbares avec qui elle eût besoin d'interprète ; et elle parlait dans leur propre langue aux Éthiopiens, aux Troglodites, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. Elle savait plusieurs autres langues, tandis que les rois d'Égypte, ses prédécesseurs, avaient eu bien de la peine à apprendre l'égyptien, et quelques-uns même d'entre eux avaient oublié le macédonien, leur langue naturelle. Aussi elle s'empara tellement de l'esprit d'Antoine, qu'oubliant et sa femme Fulvie, qui, pour les intérêts de son mari, combattait à Rome contre César, et l'armée des Parthes, dont les généraux du roi avaient donné le commandement à Labiénus, qui avait embrassé le parti de ce prince, et qui déjà dans la Mésopotamie, à la tête de cette armée, n'attendait que le moment d'entrer en Syrie ; oubliant, dis-je, toutes ces considérations, il se laissa entraîner par cette femme à Alexandrie, où il sacrifia dans l'oisiveté, dans les amusements et dans les voluptés les plus indignes de son âge, la dépense la plus précieuse qu'on puisse faire, au jugement d'Antiphon, celle du temps. Ils avaient formé une association sous le titre d'*Amimétobies*[1], où ils se traitaient mutuellement tous les

[1] C'est-à-dire dont la vie est inimitable.

jours avec une profusion qui ne connaissait aucune borne.

XXIX. Le médecin Philotas d'Amphisse racontait à mon aïeul Lamprias que, suivant alors à Alexandrie les écoles de médecine, il fit connaissance avec un officier de bouche de la maison d'Antoine, qui lui proposa un jour de venir voir les préparatifs d'un de ces soupers si somptueux. Comme il était fort jeune, il s'y laissa entraîner ; et, introduit dans la cuisine, entre plusieurs choses qui le frappèrent, il vit à la broche huit sangliers. Il se récria sur le grand nombre de convives qu'il devait y avoir à souper ; mais l'officier lui dit en riant qu'ils ne seraient pas aussi nombreux qu'il le croyait, qu'il n'y aurait en tout que douze personnes. « Mais, ajouta-t-il, chaque mets « doit être servi à un degré de bonté qui ne dure qu'un ins- « tant ; peut-être Antoine va-t-il demander tout à l'heure à « souper, et un moment après il fera dire qu'on diffère, parce « qu'il voudra boire, ou qu'il sera retenu par une conversa- « tion qui l'intéressera : on prépare donc plusieurs soupers, « parce qu'on ne peut deviner à quelle heure il voudra qu'on « serve. » Voilà ce que disait Philotas. Dans la suite il fut admis à faire sa cour au fils aîné qu'Antoine avait eu de Fulvie, et il mangeait familièrement à sa table avec ses autres amis, quand ce jeune homme ne soupait pas chez son père. Il avait un soir pour convive un médecin présomptueux qui importunait tout le monde de son babil. Philotas lui ferma la bouche par le sophisme suivant : « Il faut, lui dit-il, donner de l'eau « froide à un homme qui a la fièvre de quelque manière : or, « tout homme qui a la fièvre l'a de quelque manière : il faut « donc donner de l'eau froide à tout homme qui a la fièvre. » Le médecin, frappé de ce sophisme, resta muet[1]. Le jeune Antoine, charmé de son embarras et riant de tout son cœur : « Philotas, lui dit-il, je te donne tout ce qui est là, » en lui montrant un buffet couvert d'une superbe vaisselle d'argent. Philotas, bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût disposer de meubles d'un si grand prix, le remercia de sa bonne

[1] Ce médecin avait bien peu de logique.

volonté. Le lendemain, il vit arriver chez lui un officier d'Antoine qui apportait dans une grande corbeille toute cette vaisselle, et qui lui dit d'y mettre son sceau [1]. Philotas, qui craignait d'être blâmé en la recevant, persistait à la refuser. « Eh « quoi, innocent que vous êtes, lui dit cet officier, vous ba- « lancez à accepter ce présent ! ignorez-vous donc que c'est le « fils d'Antoine qui vous l'envoie, et qu'il pourrait vous don- « ner la même quantité de vaisselle d'or? Il est vrai, si vous « voulez m'en croire, que vous en recevrez la valeur en ar- « gent ; car il serait possible que le père désirât d'avoir quel- « qu'un de ces vases antiques qui sont si recherchés pour la « beauté du travail. » Voilà ce que mon aïeul me disait avoir souvent entendu raconter à Philotas.

XXX. Pour Cléopâtre, elle fit voir que l'art de la flatterie, qui, suivant Platon, ne s'exerce que de quatre manières différentes [2], est susceptible d'une infinité de formes. Dans les affaires sérieuses, et dans les amusements qui partageaient le temps d'Antoine, elle imaginait toujours quelque nouveau plaisir, quelque nouveau genre d'attrait pour le divertir. Elle ne le quittait ni jour ni nuit ; elle jouait, buvait, chassait avec lui, assistait même à ses exercices militaires. La nuit, quand il courait les rues et qu'il s'arrêtait aux portes et aux fenêtres des simples particuliers pour les plaisanter, elle l'accompagnait habillée en servante, étant lui-même déguisé en valet : ce qui lui attirait souvent des injures, et quelquefois des coups. Quoiqu'il se rendît par là suspect aux Alexandrins, ils s'amusaient néanmoins de ses plaisanteries, et y répondaient même avec assez de finesse ; ils aimaient à dire qu'il prenait un masque tragique pour les Romains, et qu'il gardait pour eux le masque de la comédie. Il serait long et puéril de rapporter plusieurs de ses traits de plaisanterie ; je n'en citerai qu'un seul. Il pêchait un jour à la ligne, sans rien prendre ; ce qui le mortifiait, parce que Cléopâtre était présente. Il commanda donc à des pêcheurs d'aller, sans être aperçus, sous l'eau, at-

[1] Pour être sûr qu'on n'en avait rien détourné. — [2] *In Gorgia.*

tacher à l'hameçon un des poissons qu'ils avaient déjà pris : ils le firent, et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne chargée d'un poisson. L'Égyptienne ne fut pas sa dupe : elle feignit d'admirer le bonheur d'Antoine ; mais elle découvrit à ses amis la ruse qu'il avait employée, et les invita de retourner le lendemain voir la pêche. Quand ils furent tous montés dans des barques et qu'Antoine eut jeté sa ligne, elle donna ordre à un de ses gens de prévenir les pêcheurs d'Antoine, et d'attacher à son hameçon un de ses poissons salés qu'on apporte du royaume de Pont. Antoine, ayant senti sa ligne chargée, la retira ; et la vue de ce poisson salé ayant excité de grands éclats de rire : « Général, lui dit-elle, laissez-nous la ligne, à nous « qui régnons au Phare et à Canope ; votre chasse, à vous, est « de prendre les villes, les rois et les continents[1]. »

XXXI. Pendant qu'il s'amusait ainsi à des jeux d'enfants, il reçut deux fâcheuses nouvelles : l'une de Rome, d'où on lui mandait que Lucius son frère et sa femme Fulvie, après avoir été brouillés ensemble, s'étaient réunis pour faire la guerre à César, et que, réduits à la dernière extrémité, ils avaient abandonné l'Italie ; la seconde nouvelle plus inquiétante encore, lui apprenait que Labiénus, à la tête des Parthes, subjuguait toutes les provinces d'Asie, depuis l'Euphrate et la Syrie jusqu'à la Lydie et l'Ionie. Se réveillant alors, quoique avec peine comme d'un long sommeil et d'une profonde ivresse, il se mit en devoir de marcher contre les Parthes, et s'avança jusqu'en Phénicie. Là, il reçut de Fulvie des lettres pleines de gémissements, qui le déterminèrent à repasser en Italie avec une flotte de deux cents vaisseaux. Dans le cours de sa navigation, il recueillit ceux de ses amis qui s'étaient enfuis de Rome, et apprit d'eux que Fulvie avait été seule cause de la guerre ; que, naturellement inquiète et audacieuse, elle avait encore espéré qu'en excitant des troubles en Italie, elle arracherait Antoine

[1] Après une louange si fine, il était difficile à Antoine de se fâcher du tour qu'elle lui avait joué. Le Phare était à une lieue d'Alexandrie, et Canope non loin d'une embouchure du Nil, qui en portait le nom.

des bras de Cléopâtre; mais, par bonheur pour lui, après s'être embarquée pour aller le joindre, elle mourut de maladie à Sicyone; cet événement rendit beaucoup plus facile la réconciliation de César et d'Antoine. Dès que celui-ci fut arrivé en Italie, et qu'on vit que César ne lui faisait personnellement aucun reproche, qu'Antoine, de son côté, rejetait sur Fulvie tous les torts dont on pouvait se plaindre, leurs amis communs ne leur laissèrent pas approfondir leurs sujets respectifs de mécontentement; ils les remirent en bonne intelligence, et leur firent un nouveau partage de l'empire, dont la mer d'Ionie faisait les bornes: ils assignèrent à Antoine toutes les provinces de l'Orient, et à César celles de l'Occident; ils laissèrent l'Afrique à Lépidus, et convinrent que, lorsqu'ils ne voudraient pas exercer le consulat, ils y nommeraient tour à tour leurs amis.

XXXII. Ce traité, qu'on approuva généralement, parut avoir besoin d'une garantie plus solide, et la fortune la leur offrit. César avait une sœur nommée Octavie, qui était son aînée, mais d'une autre mère que lui; elle était fille d'Ancharia, et César était né, bien après elle, d'Attia, seconde femme de son père. Il aimait tendrement cette sœur, femme d'un mérite rare; elle était veuve de Marcellus, qui venait de mourir. Depuis la mort de Fulvie, Antoine passait pour veuf, car il ne niait pas son attachement pour Cléopâtre, mais il n'avouait pas qu'il lui fût uni par le mariage; et sur ce point sa raison lui fournissait encore des armes pour combattre sa passion, et l'empêcher d'épouser cette reine. Tout le monde se réunit à proposer le mariage d'Octavie, dans l'espérance que cette femme, dont la grande beauté était accompagnée de tant de prudence et de gravité, étant unie avec Antoine, et fixant sa tendresse, comme son mérite lui donnait droit d'y compter, maintiendrait l'harmonie entre César et lui, et ferait ainsi la sûreté de l'un et de l'autre. Ce mariage ayant été du goût de César et d'Antoine, ils s'en retournèrent à Rome, et célébrèrent tout de suite les noces, malgré la loi qui défendait aux veuves

de ne se remarier que dix mois après la mort de leur mari; mais Octavie fut dispensée de la loi par un décret du sénat.

XXXIII. Cependant Sextus Pompée, s'étant rendu maître de la Sicile, ravageait l'Italie, et, avec un grand nombre de vaisseaux corsaires que commandaient Ménécrate et le pirate Ménas, il interceptait la navigation de toutes les mers voisines. Mais comme il avait montré beaucoup d'égards pour Antoine en recevant très-bien sa mère lorsqu'elle s'enfuyait de Rome avec Fulvie, César et Antoine voulurent le comprendre dans le traité. Ils s'abouchèrent tous trois sur la pointe du cap de Misène, qui s'avance le plus dans la mer. Pompée avait sa flotte à l'ancre près de lui, et les armées des deux triumvirs étaient vis-à-vis en bataille. Ils convinrent que Pompée aurait la Sardaigne et la Sicile, qu'il purgerait la mer de pirates, et qu'il enverrait à Rome une quantité de blé déterminée. Le traité conclu, ils s'invitèrent réciproquement à souper, en tirant au sort quel serait le premier qui traiterait les deux autres. Le sort désigna Pompée ; et Antoine lui ayant demandé où ils souperaient : « Là, » lui répondit Pompée, en lui montrant sa galère amirale à six rangs de rames; « c'est, ajouta-t-il, la seule « maison paternelle qu'on ait laissée à Pompée. » C'était un reproche indirect à Antoine, qui occupait à Rome la maison du grand Pompée, son père. Il fit donc affermir sa galère sur ses ancres, et construire un pont du promontoire de Misène à son bord, où il les reçut avec beaucoup de grâce. Au milieu du repas, lorsque les convives, échauffés par le vin, lançaient mille traits de raillerie contre Antoine et Cléopâtre, le pirate Ménas, s'étant approché de Pompée, lui dit assez bas pour n'être pas entendu des autres : « Voulez-vous que je coupe les câbles de « vos ancres et que je vous rende maître, non-seulement de « la Sicile et de la Sardaigne, mais de tout l'empire romain? » Pompée, qui l'entendit très-bien, lui dit, après un moment de réflexion : « Il fallait le faire, Ménas, sans m'en prévenir : « maintenant, contentons-nous de notre fortune présente ; je « ne dois pas violer la foi que j'ai jurée. » Après avoir été

traité à son tour par César et par Antoine, il fit voile pour la Sicile.

XXXIV. Dès que le traité eut été conclu entre César et Antoine, celui-ci fit prendre les devants à Ventidius, pour aller en Asie arrêter les progrès des Parthes; et lui-même, pour faire plaisir à César, il voulut bien être un des prêtres du dictateur[1]. Ils traitèrent depuis en commun, et sur un ton d'amitié, toutes les affaires politiques les plus importantes; mais, dans les divers combats auxquels donnaient lieu les jeux dont ils s'amusaient ensemble, Antoine avait toujours le chagrin d'être vaincu par César. Il avait auprès de lui un de ces devins d'Égypte qui tirent l'horoscope d'après l'époque de la naissance. Ce devin, soit qu'il voulût plaire à Cléopâtre[2], soit qu'il parlât avec franchise à Antoine, lui disait que sa fortune, toute grande, tout éclatante qu'elle était, s'éclipsait devant celle de César, et lui conseillait de s'éloigner de ce jeune homme le plus qu'il lui serait possible. « Votre génie, lui « disait-il, redoute le sien; fier et élevé quand il est seul, il « perd devant celui de César toute sa grandeur, il devient faible « et timide. » L'Égyptien voyait tous les jours ses conjectures se vérifier; toutes les fois que, pour s'amuser, ils tiraient quelque chose au sort, ou jouaient aux dés, Antoine avait toujours le dessous. Souvent ils faisaient combattre des coqs ou des cailles dressés à cet effet, et ceux de César avaient toujours l'avantage. Antoine, secrètement blessé de cette supériorité si marquée, et prenant par là plus de confiance en cet Égyptien, quitta l'Italie, remit toutes ses affaires entre les mains de César, et mena avec lui, jusqu'en Grèce, sa femme Octavie, dont il avait une fille. Il passait l'hiver à Athènes,

[1] Dion, liv. XLIV, c. VI, dit qu'on institua, du vivant même de César le dictateur, pour célébrer les Lupercales, un collége de prêtres qu'on appela Juliens; qu'on lui donna à lui-même le surnom de Jupiter Julius, qu'on lui éleva un temple qui lui était commun avec la Clémence Julienne, et qu'Antoine fut le flamine de cette nouvelle divinité.

[2] En tâchant d'éloigner Antoine de César pour le fixer auprès d'elle.

lorsqu'il y reçut la nouvelle des premiers succès de Ventidius; il avait défait les Parthes en bataille rangée, et Labiénus était resté parmi les morts avec Pharnapates, le plus habile des généraux du roi Orodes[1]. Ces avantages lui causèrent tant de joie, qu'il donna aux Grecs un grand festin, présida aux exercices gymnastiques d'Athènes, et, laissant chez lui toutes les marques du commandement, il se rendit au gymnase, vêtu d'une longue robe, avec des pantoufles à la grecque, ayant en main la verge que portent les gymnasiarques[2]; et, lorsque les jeunes gens avaient assez combattu, il allait lui-même les séparer.

XXXV. Quand il fut prêt à partir pour l'année, il prit une couronne faite de branches de l'olivier sacré[3]; et, d'après un oracle qui lui avait été rendu, il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre, et l'emporta avec lui. Cependant Ventidius battit, dans la Cirrhestique, Pacorus, fils du roi des Parthes, qui, à la tête d'une nombreuse armée, était rentré dans la Syrie, et qui périt dans l'action avec un grand nombre des siens. Cet exploit, un des plus célèbres que l'histoire nous ait transmis, fut pour les Romains une vengeance éclatante des malheurs qu'ils avaient éprouvés sous Crassus dans ce pays, et obligea les Parthes, battus dans trois grands combats consécutifs, à se renfermer dans la Médie et la Mésopotamie. Ventidius ne voulut pas les poursuivre plus loin, de peur d'exciter la jalousie d'Antoine : il se contenta de faire rentrer dans l'obéissance les peuples qui s'étaient révoltés; ensuite il alla assiéger dans Samosate Antiochus Comagène, qui, pour l'en détourner, lui offrait mille talents[4], et promettait de faire tout ce qu'Antoine lui commanderait. Ventidius lui ordonna d'envoyer faire ses propositions à ce général lui-même, qui

[1] Il y a dans le texte Hérode : mais c'est une faute de copiste, corrigée par presque tous les traducteurs ; on l'a déjà dit dans la Vie de Crassus. — [2] Les présidents des exercices.. — [3] L'olivier était consacré à Minerve; il y en avait un dans la citadelle, qu'on croyait être celui qu'elle avait fait sortir de terre, lorsqu'elle disputa avec Neptune à qui donnerait son nom à la ville d'Athènes. — [4] Cinq millions.

s'avançait vers Samosate, afin d'empêcher que Ventidius ne fît la paix avec ce prince ; il voulait que cette paix fût faite sous son nom, et que son lieutenant n'eût pas l'honneur de tous les succès. Mais le siége traînant en longueur, et les assiégés, qui n'espéraient plus de capitulation, ayant fait une défense vigoureuse, Antoine ne put avoir sur eux aucun avantage : alors, plein de honte et de repentir, il fut trop heureux de faire la paix avec Antiochus pour trois cents talents [1]; et après avoir terminé en Syrie quelques affaires de peu d'importance, il s'en retourna à Athènes, où il rendit à Ventidius tous les honneurs dus à ses grands exploits, et le renvoya à Rome pour y recevoir celui du triomphe. C'est, jusqu'à nos jours, le seul général romain qui ait triomphé des Parthes. Ventidius, né dans une condition obscure, dut à l'amitié d'Antoine les occasions de se signaler par des actions d'éclat ; et il en profita si bien, qu'il confirma le mot qu'on disait sur Antoine et sur César, qu'ils étaient plus heureux quand ils faisaient la guerre par leurs lieutenants que lorsqu'ils la faisaient en personne. En effet, Sossius, lieutenant d'Antoine, eut de grands succès en Syrie ; Canidius, qu'il avait laissé en Arménie, soumit cette province, défit les rois des Ibériens et des Albaniens, et s'avança jusqu'au mont Caucase. Tant d'exploits augmentaient, parmi les Barbares, la gloire du nom d'Antoine, et leur donnaient la plus haute idée de sa puissance.

XXXVI. Lui, cependant, d'après de nouveaux rapports qu'on lui avait faits contre César et qui l'avaient fort irrité, fit voile pour l'Italie avec trois cents vaisseaux. Les Brundusiens ayant refusé l'entrée de leur port à sa flotte, il gagna celui de Tarente. Là, sa femme Octavie, qui était partie de Grèce avec lui, et qui, après avoir eu une seconde fille, était encore enceinte, le conjura de lui permettre d'aller trouver son frère ; Antoine y consentit. Octavie, ayant rencontré César en chemin, eut une conférence avec lui, en présence de ses deux amis, Mécène et Agrippa ; elle le conjura, de la manière la

[1] Quinze cent mille livres.

plus pressante, de ne pas faire que, de la plus heureuse des femmes, elle devînt la plus misérable : « En ce moment, lui « dit-elle, tout le monde a les yeux fixés sur moi, en qui l'on « voit la femme d'un de nos empereurs et la sœur de l'autre. « Si les conseils les plus fâcheux l'emportent et que la guerre « se déclare, il est douteux à qui de vous deux le destin ac- « cordera la victoire; mais il est certain que, pour quelque « parti qu'elle se déclare, je serai toujours malheureuse. » César, attendri par ce discours, se rendit à Tarente avec des dispositions pacifiques. C'était un beau spectacle que de voir près du rivage une armée nombreuse qui semblait immobile, et à la rade une flotte puissante qui se tenait à l'ancre, pendant que des deux côtés les chefs et les amis se visitaient réciproquement et se donnaient les témoignages d'amitié les plus touchants. Antoine reçut le premier à souper César, qui voulut bien, par amitié pour sa sœur, lui céder la priorité. Ils convinrent entre eux que César donnerait à Antoine deux légions pour la guerre contre les Parthes, et qu'Antoine céderait à César cent galères à proues d'airain. Octavie demanda de plus à son mari vingt brigantins pour son frère et à celui-ci mille hommes de plus pour son mari. Après ces conventions réciproques, ils se séparèrent : César alla sur-le-champ faire la guerre au fils de Pompée, sur qui il voulait reconquérir la Sicile ; et Antoine, lui ayant remis Octavie avec ses deux enfants et ceux qu'il avait eus de Fulvie, repassa en Asie.

XXXVII. Mais le plus funeste de ses maux, sa passion pour Cléopâtre, qui paraissait assoupie depuis longtemps, qui semblait même avoir cédé à des conseils plus sages, se réveilla tout à coup lorsqu'il fut près de la Syrie et se ralluma avec plus de fureur que jamais. Le coursier indocile et fougueux de son âme, comme dit Platon [1], ayant enfin rejeté toutes les réflexions utiles qui auraient pu le retenir, il envoya Fontéius Capito à Alexandrie pour lui amener Cléopâtre en Syrie. A son arrivée, il lui témoigna la joie qu'il avait de la revoir, non par

[1] *In Phædo.*

des présents modiques, mais par le don qu'il lui fit de la Phénicie, de la Cœlésyrie, de l'île de Cypre et d'une grande partie de la Cilicie. Il y ajouta le canton de la Judée qui porte le baume[1], et l'Arabie des Nabathéens, qui touche à la mer extérieure[2]. La peine que causaient aux Romains ces dons excessifs ne l'empêcha pas de donner à de simples particuliers des tétrarchies et de vastes royaumes ; il dépouilla aussi plusieurs rois de leurs états, et entre autres Antigonus, roi des Juifs, qu'il fit même décapiter publiquement, supplice dont jusqu'alors aucun roi n'avait été puni. Mais rien ne paraissait plus honteux et plus humiliant aux Romains que les honneurs dont il comblait Cléopâtre ; et ce qui en augmenta l'infamie, c'est qu'il fit élever deux enfants jumeaux qu'il avait eus d'elle, un fils qu'il appela Alexandre et une fille qu'il nomma Cléopâtre : il donna aussi au premier le surnom de Soleil, et à l'autre celui de Lune. Fait pour tirer vanité des choses même les plus honteuses, il disait que la grandeur de l'empire romain paraissait bien moins dans ses conquêtes que dans les présents qu'il faisait ; que la noblesse s'était propagée par les successions et la postérité de plusieurs rois : qu'ainsi le premier auteur de sa race était né d'Hercule, qui n'avait pas voulu borner ses descendants aux enfants d'une seule femme, et, sans craindre ni les lois de Solon, ni les sentences des tribunaux contre ceux qui violent les lois du mariage, avait donné à la nature les tiges de plusieurs familles, en laissant des enfants en divers lieux.

XXXVIII. La mort d'Orodes, tué par son fils Phraate[3], qui s'empara du royaume, éloigna de sa cour plusieurs grands d'entre les Parthes, et en particulier Monésès, l'un des seigneurs les plus illustres et les plus puissants ; il se réfugia auprès

[1] Ce canton était près du lac de Génésareth, et confinait au pays de Damas.

[2] Les Nabathéens, dans l'Arabie Pétrée, s'étendaient le long de la mer Rouge jusqu'à l'Océan.

[3] Il y a dans le texte *Phraorthe ;* mais on a corrigé Phraate, qui est la vraie leçon : il était le troisième du nom. C'est de lui qu'il est parlé dans l'ode deuxième du troisième livre d'Horace.

d'Antoine, qui, pour assimiler la fortune de Monésès à celle de Thémistocle et disputer de magnificence et de générosité avec le roi de Perse, lui donna trois villes pour son entretien, Larisse, Aréthuse et Hiérapolis, appelée autrefois Bambycé [1]. Mais le roi des Parthes ayant envoyé donner toute sûreté à Monésès, s'il voulait revenir à sa cour, Antoine le laissa partir volontiers, se flattant de tromper Phraate en lui donnant l'espérance de la paix, s'il voulait lui rendre les enseignes romaines prises sur Crassus et les prisonniers qui restaient encore dans ses états. Après avoir renvoyé Cléopâtre en Égypte, il prit la route de l'Arabie et de l'Arménie, où il fut joint par ses troupes et par celles des rois ses alliés; car il en avait plusieurs, et entre autres Artavasde, roi d'Arménie, le plus puissant de tous, qui lui avait amené six mille chevaux et sept mille hommes de pied. Là, il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de soixante mille hommes d'infantèrie, tous Romains, et de dix mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois, qui étaient réputés Romains. Il y avait trente mille hommes de diverses nations, en y comprenant la cavalerie et les troupes légères.

XXXIX. Une armée si puissante et les préparatifs de guerre qu'il avait faits jetèrent l'effroi parmi les Indiens situés au delà de la Bactriane et firent trembler l'Asie. Mais sa passion pour Cléopâtre les rendit inutiles. Impatient d'aller passer l'hiver avec elle, il commença la guerre avant la saison convenable et agit en tout avec une extrême précipitation : incapable de faire usage de sa raison, et comme charmé par des breuvages et des enchantements, il tournait sans cesse ses regards vers cette femme, plus occupé d'aller bientôt la rejoindre que des moyens de vaincre les ennemis. Il aurait dû prendre ses quartiers d'hiver dans l'Arménie pour y faire reposer ses troupes fatiguées d'une marche de huit mille stades [2], et,

[1] Le grec porte Borbuce; mais c'est Bambycé qu'il faut lire, d'après Strabon, l. XVI, et Pline, l. V, c. XXIII. Ces trois villes étaient en Syrie.

[2] Quatre cents lieues, à vingt stades par lieue.

avant que les Parthes eussent quitté leurs cantonnements, s'emparer de la Médie aux premiers jours du printemps; mais, au lieu de suivre ces mesures prudentes, il leur fit continuer tout de suite leur marche; et, laissant l'Arménie à gauche, il entra dans l'Atropatène[1] et la ravagea. Il faisait porter sur trois cents chariots toutes les batteries de siége, parmi lesquelles était un bélier de quatre-vingts pieds de long : si une seule de ces machines s'était rompue, il eût été impossible de la refaire à temps, parce que les bois des provinces de la Haute-Asie ne sont ni assez longs ni assez durs pour être employés à cet usage. Il était si pressé que, regardant ces batteries comme un obstacle à la promptitude de sa marche, il les laissa en chemin sous la garde d'un officier, nommé Tatianus, avec un corps de troupes, et alla mettre le siége devant Phraata, ville considérable, où étaient les femmes et les enfants des rois des Mèdes. Le besoin lui fit bientôt sentir le tort qu'il avait eu de laisser ses batteries; et, pour y suppléer, il fit pousser contre la ville une levée qui coûta beaucoup de temps et de peine.

XL. Phraate, en arrivant avec une armée très-nombreuse, apprit qu'Antoine avait laissé derrière lui les chariots qui portaient ses machines de guerre; il envoya sur-le-champ un gros corps de cavalerie qui enveloppa Tatianus : cet officier fut tué en combattant, et avec lui dix mille hommes de son détachement. Les Barbares se saisirent de toutes les batteries et les mirent en pièces; ils firent aussi un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le roi Polémon. Cet échec, reçu contre toute attente, au commencement de la guerre, affligea vivement les Romains; et le roi d'Arménie, Artavasde, désespérant des affaires d'Antoine, se retira avec ses troupes, quoiqu'il fût le principal auteur de cette guerre. Les Parthes s'étant présentés avec fierté devant les assiégeants avec des bravades menaçantes, Antoine, qui ne voulait pas,

[1] La Haute-Médie, qui formait alors sous ce nom un royaume particulier, borné au nord par l'Araxe.

en laissant ses troupes dans l'inaction, les abandonner au découragement et à la frayeur, prit avec lui dix légions et trois cohortes prétoriennes pesamment armées, avec toute sa cavalerie, et les mena au fourrage, persuadé que c'était le plus sûr moyen d'attirer les ennemis hors de leurs retranchements et d'en venir à une bataille rangée. Il avait fait une journée de chemin, lorsqu'il vit les Parthes qui, répandus autour de lui, cherchaient à tomber sur ses troupes pendant leur marche. Il éleva d'abord dans son camp le signal de la bataille; mais ensuite il fit plier les tentes, comme s'il eût eu l'intention de ne pas combattre et de ramener ses troupes; il passa devant l'armée des Barbares, qui était disposée en forme de croissant; il avait ordonné à sa cavalerie qu'aussitôt que les premiers rangs des ennemis seraient à portée d'être chargés par l'infanterie romaine, elle fondît sur eux avec impétuosité. Les Parthes, rangés en bataille vis-à-vis des Romains, ne pouvaient assez admirer l'ordonnance de leur armée, qui marchait sans jamais rompre ses intervalles ni ses rangs, et agitait ses javelots dans le plus grand silence.

XLI. Le signal du combat était à peine donné, que la cavalerie romaine, tournant bride, chargea vivement les Parthes en poussant de grands cris. Quoiqu'elle eût déja passé la portée du trait, les Barbares la reçurent avec vigueur : mais l'infanterie les ayant attaqués en même temps, en jetant aussi de grands cris et en faisant raisonner leurs armes, les chevaux des Parthes, effarouchés de ce double bruit, se cabrèrent, et les cavaliers eux-mêmes, sans attendre qu'on en vînt aux mains, prirent ouvertement la fuite. Antoine s'attacha vivement à leur poursuite, dans l'espérance que ce seul combat terminerait la guerre, ou du moins en avancerait la fin. Après que l'infanterie les eut poursuivis l'espace de cinquante stades [1] et la cavalerie trois fois autant, les Romains voulurent reconnaître le nombre des morts et des prisonniers ennemis, et ils ne trouvèrent que trente de ces derniers et quatre-

[1] Deux lieues et demie.

vingts des autres. Ce fut alors un découragement et un désespoir général, quand ils virent que dans leur victoire ils avaient tué si peu de monde, et que dans leur défaite, à la prise des batteries, ils avaient perdu un si grand nombre de soldats. Le lendemain, ayant plié bagage, ils reprirent le chemin de la ville de Phraata et de leur camp. Dans la route, ils rencontrèrent d'abord un corps d'ennemis peu considérable, ensuite un plus grand nombre, enfin toute l'armée, qui, comme des troupes fraîches qu'on n'aurait pas mises en déroute, les harcelait de tous côtés et les défiait au combat : ces fréquentes escarmouches rendirent le retour des Romains à leur camp difficile et laborieux.

XLII. Cependant les Mèdes qu'on tenait assiégés, ayant fait une sortie sur ceux qui gardaient la levée, leur causèrent un tel effroi qu'ils les mirent en fuite. Antoine, irrité contre eux, employa, pour punir leur lâcheté, l'ancienne peine de la décimation ; il les partagea par dizaines, fit mourir de chaque dizaine celui que le sort avait désigné, et ordonna qu'on donnât aux autres de l'orge au lieu de froment pour leur nourriture. Cette guerre, déjà si fâcheuse pour les deux partis, leur faisait envisager un avenir encore plus terrible. Antoine était menacé d'une disette prochaine, il ne pouvait aller au fourrage sans remporter un grand nombre de morts et de blessés. Phraate, de son côté, sachant que rien ne coûtait tant aux Parthes que d'être campés pendant l'hiver et de passer cette saison hors de leurs villes, craignait que si les Romains s'obstinaient à rester dans le pays, ses troupes ne l'abandonnassent, rebutées par le froid qui commençait à se faire sentir après l'équinoxe d'automne : il eut recours à la ruse, et ordonna aux plus distingués d'entre les Parthes de charger plus faiblement les Romains dans les fourrages et dans les autres rencontres, de leur laisser même à dessein prendre certaines choses, de louer leur valeur, et de leur dire que le roi des Parthes lui-même rendait justice à leur courage et les regardait avec admiration comme les soldats les plus aguerris. Ces officiers,

s'approchant peu à peu et restant paisiblement sur leurs chevaux, entrèrent en conversation avec les Romains et accablèrent Antoine d'injures, de ce que, refusant les propositions de paix que Phraate lui faisait, afin d'épargner tant de braves gens, il s'opiniâtrait à attendre les deux ennemis les plus redoutables, l'hiver et la faim, auxquels il leur serait impossible d'échapper, quand même les Parthes voudraient leur en faciliter les moyens.

XLIII. Antoine, à qui ces propos furent rapportés par plusieurs des siens, quoique adouci par les espérances qu'il en conçut, ne voulut pas cependant entrer en négociation avec le Parthe sans savoir auparavant de ces Barbares, si prévenants dans leurs paroles, s'ils parlaient ainsi de l'aveu de leur roi. Ils lui en donnèrent l'assurance et l'exhortèrent à ne rien craindre et à ne point se défier de leur maître. Alors il envoya quelques uns de ses amis redemander les enseignes et les prisonniers qui restaient de la défaite de Crassus, ne voulant pas que Phraate le crût trop heureux de se sauver de ses mains à quelque prix que ce fût. Le Parthe lui fit dire de ne plus parler de cette restitution ; mais, s'il voulait se retirer sur-le-champ, il lui promettait la paix et une entière sûreté pour sa retraite. Antoine y consentit ; et peu de jours après, ayant fait charger ses bagages, il se mit en marche. Il avait plus de talent que personne pour parler à une grande multitude et conduire une armée par l'ascendant de ses discours ; mais la honte et l'abattement où il était alors ne lui permirent pas de parler aux troupes pour les encourager, et il chargea de ce soin Domitius Énobardus. Il y en eut qui, prenant ce silence pour du mépris, se crurent offensés ; mais tous les autres, qui en devinèrent la cause, furent touchés de sa peine et y virent un nouveau motif de lui témoigner plus de respect et plus d'obéissance. Il se disposait à reprendre le chemin par lequel il était venu, à travers une plaine découverte et sans arbres, lorsqu'un homme du pays des Mardes[1], qui avait une

[1] Peuple de Médie, limitrophe des Perses, suivant Strabon, liv. XI.

longue expérience des mœurs des Parthes, et qui, dans le combat où Antoine avait perdu ses machines, venait de donner aux Romains des preuves de sa fidélité, vint le trouver et lui conseilla de faire sa retraite par la droite, afin de gagner les montagnes et de ne pas engager des troupes chargées d'armes et de bagages dans des plaines nues et découvertes, où elles seraient exposées à la cavalerie et aux flèches des Parthes. « C'est, ajouta-t-il, dans cette espérance que Phraate « vous a accordé des conditions de paix si favorables, pour « vous engager à lever le siége ; mais, si vous voulez, je se- « rai votre guide et je vous conduirai par un chemin plus « court, où vous aurez abondamment toutes les choses né- « cessaires. »

XLIV. Antoine, après l'avoir entendu, délibéra sur le parti qu'il devait prendre : il ne voulait pas, après le traité qu'il venait de faire, montrer de la défiance des Parthes ; mais d'un autre côté, séduit par l'avantage de suivre un chemin plus court et de passer par des bourgs bien habités, où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire, il demanda à cet homme quelle garantie il lui donnerait de sa fidélité. « Faites-moi lier, lui répondit le « Marde, jusqu'à ce que j'aie rendu votre armée en Armé- « nie. » Il les conduisit, ainsi lié, les deux premiers jours, sans que rien troublât leur marche. Le troisième jour, Antoine ne songeant à rien moins qu'aux Parthes, et plein de confiance, marchait négligemment, lorsque le Marde, s'apercevant que la digue qui retenait les eaux du fleuve était fraîchement rompue, et le chemin qu'il fallait tenir entièrement inondé, comprit que c'était l'ouvrage des Parthes, qui, pour embarrasser et retarder la marche des Romains, avaient couvert le chemin de ces eaux. Il le fit remarquer à Antoine, et l'avertit d'avancer avec précaution, parce que les ennemis n'étaient pas loin. En effet, il avait à peine rangé ses troupes en bataille et placé entre les lignes les frondeurs et les gens de trait pour écarter les ennemis, que les Parthes parurent et se répandirent de tous côtés, dans le dessein d'envelopper les

Romains et de porter le désordre dans tous les rangs. Mais les troupes légères ayant fondu sur eux, les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de flèches, et en avoir eu au moins autant des leurs de blessés par les frondeurs et les gens de trait, s'éloignèrent à quelque distance ; ils ne tardèrent pas à revenir à la charge , mais la cavalerie gauloise, ayant couru sur eux à toute bride, les poussa avec tant de vigueur, qu'ils furent entièrement dispersés et ne reparurent plus de ce jour-là.

XLV. Antoine, instruit par cette tentative des Parthes de ce qu'il devait faire, garnit de frondeurs et de gens de trait, non-seulement son arrière-garde, mais encore les deux ailes ; et donnant à son armée la forme d'un bataillon carré, il marcha avec précaution, après avoir donné ordre à sa cavalerie, si l'ennemi revenait à la charge, de se borner à le repousser, et, quand il l'aurait rompu, de ne pas le poursuivre bien loin. Par là, les quatre jours suivants, les Parthes, ayant reçu des Romains autant de mal qu'ils leur en faisaient eux-mêmes, devinrent moins ardents à les attaquer ; et prenant l'hiver pour prétexte, ils s'occupèrent de leur retraite. Le cinquième jour, Flavius Gallus, homme plein de courage et d'activité, qui avait un commandement dans l'armée, vint demander à Antoine la plus grande partie des troupes légères de l'arrière-garde et une partie de la cavalerie qui était au front de l'armée , promettant de faire quelque exploit signalé. Antoine lui ayant donné ce détachement, il repoussa les ennemis qui étaient venus à la charge ; mais au lieu de se retirer après cet avantage vers le gros de l'infanterie, comme Antoine le lui avait ordonné, il s'opiniâtra à tenir ferme, avec plus de témérité que de prudence. Les officiers de l'arrière-garde, le voyant séparé d'eux, l'envoyèrent rappeler ; mais il n'eut aucun égard à leur avis. Alors un questeur nommé Titius, prenant une des enseignes, voulut faire retourner celui qui la portait, et accabla Gallus d'injures, en lui reprochant de faire périr sans nécessité tant de braves gens. Gallus, lui ayant répondu sur le

même ton, ordonna à ses troupes de rester auprès de lui, et Titius se retira. Gallus, poussant toujours les ennemis qu'il avait en tête, ne s'apercevait pas qu'il était enfermé par derrière ; enfin se voyant chargé de tous côtés, il envoya demander du secours.

XLVI. Les commandants des légions, parmi lesquels était Canidius, qui avait le plus grand crédit auprès d'Antoine, firent alors une grande faute ; au lieu de faire marcher au secours de Gallus toute leur infanterie, ils n'envoyèrent que de faibles détachements, qui, battus les uns après les autres, auraient, par ces défaites partielles, rempli le camp d'épouvante, et entraîné une déroute générale, si Antoine, lui-même, accourant du front avec son corps d'infanterie, n'eût ouvert au milieu des fuyards un passage à la troisième légion, qui arrêta la poursuite des ennemis. Il ne périt pas moins de trois mille hommes dans cette occasion, et l'on rapporta cinq mille blessés, au nombre desquels était Gallus, qui était percé par-devant de quatre flèches, et qui mourut bientôt de ses blessures. Antoine alla visiter tous les autres, et, fondant en larmes, il les consolait : il partageait leurs souffrances. Les blessés, malgré leurs douleurs, montraient un air satisfait ; ils lui prenaient la main ; ils le conjuraient de se retirer, pour prendre soin de lui-même, et de ne pas se fatiguer pour eux ; et, l'appelant leur empereur, ils lui protestaient qu'ils croiraient leur vie assurée tant qu'il serait lui-même bien portant. En général, on peut dire que dans ces temps-là aucun autre empereur n'assembla une armée ni plus forte, ni composée d'une jeunesse plus brillante, ni plus patiente dans les peines, qui ne le cédait pas même aux anciens Romains par son respect pour le général, par son obéissance et son affection, par un dévouement généreux qui, commun aux officiers et aux soldats, aux nobles et aux gens obscurs, leur faisait préférer l'estime et les bonnes grâces d'Antoine à leur sûreté personnelle et à leur vie. On peut en assigner plusieurs causes, que nous avons déjà fait connaître : c'était la grande naissance d'An-

toine, la force de son éloquence, la simplicité de son caractère, sa libéralité, sa magnificence, l'agrément de ses plaisanteries et la facilité de son commerce. Dans cette occasion en particulier, la compassion qu'il témoignait pour leurs maux et pour leurs souffrances, la générosité avec laquelle il fournissait à leurs besoins, rendit les blessés mêmes et les mal. des plus empressés à lui obéir que ceux qui n'éprouvaient aucun mal.

XLVII. Les ennemis, qui, fatigués de tant d'attaques, se disposaient à cesser leur poursuite, furent tellement ranimés par cette victoire, et conçurent un tel mépris pour les Romains, qu'ils passèrent la nuit près de leur camp, persuadés que le lendemain ils trouveraient les tentes abandonnées, et qu'ils en pilleraient toutes les richesses. Aussi, dès la pointe du jour, parurent-ils en bien plus grand nombre que les jours précédents : on assure qu'ils n'étaient pas moins de quarante mille chevaux, et que le roi y avait envoyé jusqu'à sa compagnie des gardes, comme à une victoire qui ne pouvait leur échapper ; pour lui, il ne se trouva jamais en personne à aucun combat. Antoine, qui se disposait à haranguer ses soldats, demanda une robe noire, afin d'exciter davantage leur compassion ; mais ses amis s'y étant opposés, il sortit avec sa cotte d'armes de général, et, dans le discours qu'il leur fit, il donna des éloges à ceux qui avaient vaincu l'ennemi, et fit de vifs reproches à ceux qui avaient pris la fuite. Les premiers l'exhortèrent à avoir confiance en eux ; les autres, en se justifiant, se soumirent à être décimés, ou à subir à son gré toute autre espèce de punition ; ils le conjurèrent seulement de bannir la tristesse et le chagrin qu'ils lui avaient causés. Antoine alors, levant les mains au ciel, demanda aux dieux que si ses prospérités précédentes devaient être compensées par quelque malheur, ils le fissent tomber sur lui seul, et qu'ils donnassent à son armée le salut et la victoire.

XLVIII. Le lendemain, après avoir fortifié leurs flancs, ils se remirent en marche. Les Parthes, s'étant présentés pour les charger, trouvèrent tout autre chose que ce qu'ils avaient

attendu : ils croyaient marcher, non à un combat, mais à un pillage et à un butin assuré, lorsque les Romains, faisant pleuvoir sur eux une grêle de traits, montrèrent autant de courage et d'ardeur que s'ils eussent eu des troupes toutes fraîches et jetèrent les ennemis dans le découragement. Mais les Romains ayant eu à descendre des côteaux dont la pente était rapide et où ils ne pouvaient aller que lentement, ils furent assaillis par les flèches des Parthes. Alors les soldats légionnaires, se tournant vers l'ennemi, enfermèrent dans leurs rangs l'infanterie légère : le premier rang mit un genou en terre et se couvrit de ses boucliers ; le second plia de même un genou et éleva ses boucliers sur ceux du premier rang ; le troisième en fit autant ; et cette suite de boucliers, qui, semblable à un toit, présentait l'image des degrés d'un théâtre, fut pour les soldats la plus sûre défense contre les flèches des Parthes, qui glissaient sur cette surface d'airain. Les ennemis, prenant pour une marque de lassitude et d'épuisement le mouvement que les Romains avaient fait de mettre un genou à terre, laissèrent leurs arcs et leurs flèches, et, armés de leurs piques, s'approchèrent pour les charger : à l'instant les Romains, se levant en poussant de grands cris, et frappant les ennemis de leurs épieux[1], abattent à leurs pieds ceux qui sont le plus près d'eux, et mettent les autres en fuite. Cette manœuvre, qu'ils furent obligés de répéter les jours suivants, ne leur permit pas de faire beaucoup de chemin.

XLIX. Cependant la famine commençait à se faire sentir dans l'armée, qui ne pouvait se procurer de blé sans combat, et qui manquait de moulins pour le moudre. On avait été obligé de les abandonner, la plupart des bêtes de somme ayant péri, et les autres étant employées à porter les malades et les

[1] Ces épieux, appelés en latin *pila*, étaient de gros bâtons de trois coudées de long, armés d'un fer long d'une coudée et demie : ainsi toute la longueur de l'épieu était de quatre coudées et demie, ou d'environ sept pieds. *Voy*. Polybe, l. VI, et les notes de Juste-Lipse sur cet endroit de Polybe, dans son l. III, *de la Milice romaine*, dialog. 4.

blessés. Le boisseau attique[1] de froment se vendait, dit-on, dans le camp, cinquante drachmes[2], et les pains d'orge valaient leur poids en argent. Ils eurent donc recours aux herbes et aux racines; et, comme ils en trouvaient peu de celles qu'ils avaient coutume de manger, la nécessité les força de se nourrir de celles qu'ils ne connaissaient pas : ils en rencontrèrent une qui leur ôtait le sens et les faisait mourir. Ceux qui en avaient mangé ne se souvenaient de rien, ne reconnaissaient rien et ne faisaient autre chose que de remuer et de retourner des pierres, comme l'ouvrage le plus important et le plus digne de les occuper. Toute la plaine était couverte de soldats qui, courbés vers la terre, arrachaient des pierres et les changeaient de place. Enfin, après avoir vomi beaucoup de bile, ils mouraient subitement, surtout depuis que le vin, le seul remède qu'on eût trouvé contre ce poison, leur eut manqué. Il en avait péri plusieurs ; et Antoine, voyant que les Parthes ne s'éloignaient pas, s'écria plusieurs fois : « O re- « traite des dix mille ! » par un sentiment d'admiration pour ces dix mille Grecs qui, sous la conduite de Xénophon, avaient fait bien plus de chemin que ses troupes pour retourner de la Babylonie en Grèce, et qui, ayant eu bien plus d'ennemis à combattre, étaient rentrés heureusement dans leur patrie[3].

L. Les Parthes, qui ne pouvaient ni enfoncer ni rompre l'ordonnance des Romains, et qui avaient été déjà plusieurs fois battus et mis en fuite, eurent de nouveau recours à la ruse; ils se mêlèrent, comme en pleine paix, avec ceux qui allaient chercher du blé ou des vivres, et, leur montrant leurs arcs débandés, ils leur assuraient qu'ils allaient retourner sur leurs pas, et cesser de les poursuivre; que seulement ils seraient suivis un ou deux jours par quelques Mèdes qui ne

[1] Le boisseau pesait de vingt-une à vingt deux livres. — [2] Quarante-cinq livres de notre monnaie.

[3] Antoine, qui était dans la Médie, aurait bien eu, pour retourner en Italie, au moins autant de chemin à faire que les Grecs en firent pour rentrer dans leur patrie. Ainsi Plutarque veut dire qu'Antoine n'avait pas tant de chemin à faire que les Grecs pour se trouver en pays ami, et cela était vrai.

les troubleraient pas dans leur marche, et qui se borneraient à défendre du pillage les bourgs les plus écartés. Ils accompagnaient ces paroles d'adieux et de témoignages d'amitié en apparence si sincères, que les Romains y prirent confiance, et qu'Antoine lui-même, à qui l'on en rendit compte, désira de prendre le chemin de la plaine, parce qu'il ne devait pas trouver de l'eau dans les montagnes. Il se disposait à le faire, lorsqu'il vit arriver dans son camp un officier parthe, nommé Mithridate, cousin de ce Monésès, qui avait passé quelque temps auprès d'Antoine et avait reçu de lui trois villes en présent. Cet officier demanda qu'on l'abouchât avec quelqu'un qui entendît la langue des Parthes ou celle des Syriens. On fit venir Alexandre d'Antioche, un des amis d'Antoine, à qui le Parthe se fit connaître : il dit qu'il venait de la part de Monésès, qui voulait reconnaître les bienfaits d'Antoine ; il lui demanda ensuite s'il voyait dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes. Sur la réponse affirmative d'Alexandre : « C'est, continua Mithridate, au pied de ces montagnes que « les Parthes vous dressent des embûches avec toutes leurs « troupes. Au-dessous des montagnes sont de vastes plaines « où ils vous attendent, après vous avoir trompés, en vous « persuadant de prendre ce chemin et de quitter celui des « hauteurs. Ce dernier, à la vérité, vous fera éprouver la soif « et les fatigues auxquelles vous êtes déjà accoutumés ; mais « si Antoine prend l'autre, il y trouvera les mêmes malheurs « que Crassus. » Après lui avoir donné cet avis, il se retira.

LI. Antoine, troublé du rapport qu'on vint lui en faire, assembla ses amis et consulta le Marde qui lui servait de guide, et qui lui dit qu'il n'avait pas un autre avis que l'officier parthe. « Je sais par expérience, ajouta-t-il, que quand même « vous n'auriez pas d'ennemis à craindre, le chemin de la « plaine serait toujours très-difficile ; les détours qu'on est « obligé de prendre n'ont point de traces battues qui puissent « les faire reconnaître ; au lieu que l'autre route, quoique « plus rude, ne vous exposera à d'autres fatigues que d'être

« une journée sans eau. » Sur cette réponse, Antoine changea d'avis ; et, dès la nuit même, il se mit en marche, après avoir ordonné à ses soldats de porter avec eux de l'eau ; mais la plupart manquaient de vases pour la mettre ; quelques-uns donc en remplirent leurs casques, et d'autres en mirent dans des outres. Les Parthes, avertis de leur départ, se mirent, contre leur usage, dès la nuit même à les poursuivre, et, au lever du soleil, ils atteignirent l'arrière-garde. Les Romains, qui avaient fait cette nuit deux cent quarante stades[1], étaient accablés de veilles et de fatigue : l'arrivée subite des ennemis, qu'ils étaient bien loin d'attendre, les jeta dans le découragement. Les combats continuels qu'il fallait livrer à chaque pas augmentaient encore leur soif. Ceux qui marchaient les premiers arrivèrent aux bords d'une rivière dont l'eau fraîche et limpide était salée et malfaisante ; on en avait à peine bu qu'elle causait des tranchées violentes et des douleurs très-vives et qu'elle irritait la soif au lieu de l'apaiser. Le Marde les en avait avertis ; mais, malgré tout ce qu'on put leur dire, il fut impossible de les empêcher d'en boire. Antoine parcourait les rangs et les conjurait de souffrir un peu de temps, en les assurant qu'ils trouveraient près de là une autre rivière dont l'eau était très-saine ; qu'ensuite le reste du chemin étant escarpé et impraticable à la cavalerie, les ennemis seraient obligés de se retirer. En même temps il fit sonner la retraite pour rappeler ceux qui combattaient, et donna le signal de dresser les tentes, afin que les soldats pussent respirer quelque temps la fraîcheur de l'ombre.

LII. Les tentes étaient à peine dressées et les Parthes retirés, selon leur coutume, que Mithridate vint une seconde fois parler à Alexandre et lui dire qu'il exhortait Antoine à se remettre en marche dès que ses troupes seraient un peu reposées, et à gagner la rivière le plus promptement qu'il pourrait, parce que les ennemis ne la passeraient point et borneraient là leur poursuite. Alexandre alla faire part de cet avis à An-

[1] Douze lieues.

toine, qui le chargea de porter à Mithridate une grande quantité de coupes et de flacons d'or. Cet officier en prit autant qu'il put en cacher sous sa robe, et se retira. Il faisait encore jour lorsque les Romains ayant levé leurs tentes se mirent en marche sans être harcelés par les ennemis ; mais ils se donnèrent eux-mêmes la nuit la plus fâcheuse et la plus alarmante qu'ils eussent encore passée. Des soldats, après avoir massacré ceux qui étaient chargés de l'or ou de l'argent de l'armée, se mirent à le piller avec celui que portaient les bêtes de somme ; enfin, se jetant sur les équipages même d'Antoine, ils rompirent sa vaisselle et ses tables, qui étaient d'un grand prix, et se les partagèrent. Les troupes, persuadées que les ennemis, dans une attaque nocturne, avaient mis tout le camp en déroute, étaient dans le trouble et l'effroi. Antoine, appelant un de ses gardes, nommé Rhamus, qui était son affranchi, lui fait jurer qu'au premier ordre qu'il lui donnera il lui passera son épée au travers du corps et lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni tomber en vie dans les mains des ennemis, ni être reconnu après sa mort. Ses amis fondaient en larmes, et le Marde s'efforçait de le rassurer, en lui disant que la rivière était proche, qu'il en jugeait à un vent frais et humide qui, commençant à se faire sentir, rendait la respiration plus facile et plus douce, que le temps qu'ils avaient mis dans leur marche était une preuve certaine qu'ils touchaient au terme de leur course, puisqu'il ne restait que très-peu de nuit. On vint en même temps lui apprendre que le tumulte n'avait eu d'autre cause que l'avarice et la violence de quelques soldats : alors, pour rétablir l'ordre parmi ses troupes, après l'agitation et l'effroi qu'elles venaient d'éprouver, il fit donner l'ordre de camper.

LIII. Le jour commençait à paraître et l'armée reprenait son ordre et sa tranquillité, lorsque l'arrière-garde se sentit assaillie par les flèches des Parthes. Aussitôt Antoine fait donner aux troupes légères le signal du combat ; et le corps de l'infanterie, se couvrant de ses boucliers, comme il avait fait auparavant,

reçoit sans danger les flèches des ennemis, qui n'osent plus les approcher. Ceux qui formaient les premiers rangs, avançant ainsi peu à peu, aperçoivent la rivière ; et Antoine, plaçant la cavalerie sur le bord pour tenir tête à l'ennemi, fait d'abord passer les malades. Bientôt ceux qui soutenaient l'attaque des ennemis eurent la facilité de boire sans inquiétude ; car les Parthes n'eurent pas plus tôt vu la rivière, que, débandant leurs arcs, ils exhortèrent les Romains à la passer paisiblement, et donnèrent de grands éloges à leur valeur. Quand les Romains l'eurent passée sans obstacle, et qu'ils eurent repris haleine, ils continuèrent leur marche, mais sans trop se fier aux Parthes. Enfin, le sixième jour depuis le dernier combat, ils arrivèrent aux bords de l'Araxe, qui sépare la Médie de l'Arménie, et qui leur parut difficile à traverser par sa profondeur et sa rapidité ; d'ailleurs, il courut un bruit dans l'armée que les ennemis étaient en embuscade dans les environs, pour les charger au passage. Mais après l'avoir passé en sûreté, ils entrèrent dans l'Arménie ; et, alors, comme s'ils revoyaient la terre après une longue navigation, ils l'adorèrent ; ensuite, fondant en larmes et éprouvant la plus douce joie, ils s'embrassèrent mutuellement. Comme ils traversaient un pays riche et fertile, où, après une grande disette, ils trouvaient une nourriture abondante et variée, ils mangèrent avec excès et se donnèrent des hydropisies et des coliques violentes.

LIV. Antoine, ayant fait la revue de son armée, la trouva diminuée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux ; sur ce nombre il n'y en avait pas la moitié qui eût péri par les mains des ennemis, tout le reste était mort de maladie. Ils eurent vingt-sept jours de marche depuis leur départ de la ville de Phraata jusqu'en Arménie, et dans cet espace de temps ils avaient battu dix-huit fois les Parthes ; mais ces victoires n'avaient pas un succès complet, parce qu'ils ne pouvaient poursuivre bien loin les ennemis. Ce fut surtout à cela qu'on reconnut qu'Artavasde, roi d'Arménie, avait seul

enlevé au général romain toute la gloire que celui-ci pouvait attendre de cette guerre. Si les seize mille chevaux [1] qu'il avait amenés de la Médie fussent restés auprès d'Antoine, comme ils étaient armés à la manière des Parthes et accoutumés à combattre contre eux, lorsque les Romains avaient eu mis en fuite les ennemis, ces Arméniens, en s'attachant à leur poursuite, les auraient empêchés de se rallier après leur défaite et de revenir si souvent à la charge. Aussi tous les Romains, dans le ressentiment qu'ils en conservaient, pressaient-ils Antoine de punir cet Arménien; mais Antoine, plus prudent et plus sage, ne voulut ni lui reprocher sa trahison, ni lui donner moins de témoignages d'affection et de marques d'honneur qu'il n'avait fait jusqu'alors : la faiblesse et les besoins de son armée lui prescrivaient ces ménagements. Mais dans la suite, lorsqu'il rentra en armes dans l'Arménie, il lui persuada, par les invitations et les promesses les plus pressantes, de venir le trouver; et, quand il l'eut entre les mains, il le retint prisonnier et le reconduisit chargé de fers à Alexandrie, où il le fit servir à orner son triomphe. Il est vrai qu'il indisposa fort les Romains, en prostituant à des Égyptiens, pour plaire à Cléopâtre, une pompe qui faisait le plus bel ornement de leur patrie; mais cela n'eut lieu que longtemps après.

LV. Impatient d'arriver en Égypte, Antoine pressa tellement sa marche, dans un hiver rigoureux et au milieu de neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin et qu'il n'arriva qu'avec très-peu de troupes auprès de la mer, dans un bourg appelé Leucocome [2], entre Béryte et Sidon : ce fut là qu'il attendit Cléopâtre; et comme elle tardait à venir, il tomba dans la tristesse et dans la langueur. Cependant il chercha bientôt une distraction à son chagrin dans la débauche de la table; mais il ne pouvait s'y tenir longtemps tranquille; il se levait à tout moment, et, laissant les autres

[1] Il a dit plus haut six mille; ce qui est plus vraisemblable.

[2] C'est-à-dire le bourg Blanc dans la Phénicie.

convives continuer de boire, il allait au rivage pour voir si Cléopâtre venait. Elle arriva enfin avec des habits et de l'argent pour les soldats. Quelques écrivains disent qu'elle n'apporta que les habits, et qu'Antoine leur distribua de son argent, comme si Cléopâtre le leur donnait. Il s'éleva vers ce même temps entre le roi des Mèdes et Phraate, roi des Parthes, une grande contestation, qui eut, dit-on, pour première cause le partage des dépouilles romaines ; mais qui s'accrut ensuite au point de faire craindre au roi des Mèdes la perte de son royaume. Il envoya donc des ambassadeurs à Antoine pour l'engager à déclarer la guerre aux Parthes, lui promettant de le seconder de toutes ses forces. Cette proposition fit concevoir à Antoine les plus grandes espérances ; elle lui assurait la seule ressource qui lui eût manqué dans la première expédition pour soumettre les Parthes, de la cavalerie et des gens de trait ; et maintenant, loin d'avoir à en demander, on venait les lui offrir, et on regardait comme un service important qu'il voulût les accepter. Il se disposa donc à rentrer en Arménie, et, après qu'il se serait abouché avec le roi des Mèdes, sur les bords de l'Araxe, à commencer la guerre contre les Parthes.

LVI. Cependant à Rome Octavie ayant désiré de s'embarquer pour aller trouver Antoine, César y consentit, moins pour satisfaire le désir de sa sœur que dans l'espérance, comme le disent la plupart des historiens, que le mépris et les outrages qu'elle recevrait lui fourniraient un prétexte spécieux de faire la guerre à Antoine. En arrivant à Athènes, elle reçut des lettres de son mari qui lui ordonnait de l'y attendre, et qui lui apprenait l'expédition qu'il avait projetée en Asie. Octavie, qui devina sans peine le motif d'un ordre si offensant pour elle, lui répondit pour lui demander où il voulait qu'elle lui fît passer tout ce qu'elle avait apporté pour lui : c'était une grande provision d'habits pour les soldats, beaucoup de bêtes de somme, de l'argent et des présents considérables pour les officiers et pour ses amis. Elle lui avait amené aussi deux

mille hommes d'élite, très-bien équipés et couverts d'aussi belles armes que les cohortes prétoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, qu'elle avait chargé de cette lettre, après avoir rempli sa commission, ajouta des éloges d'Octavie qui étaient bien mérités. Cléopâtre, qui sentit qu'Octavie venait lui disputer le cœur d'Antoine, craignant qu'une femme si estimable par la dignité de ses mœurs et soutenue de toute la puissance de César, n'employât pas longtemps auprès de son mari les charmes de sa conversation et l'attrait de ses caresses, sans prendre sur lui un ascendant invincible et s'en rendre entièrement maîtresse, feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et affecta d'exténuer son corps en prenant peu de nourriture. Toutes les fois qu'il venait chez elle, il lui trouvait le regard étonné ; et quand il en sortait, elle avait les yeux abattus de langueur. Attentive à paraître souvent en larmes, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, afin de les dérober à Antoine ; elle faisait surtout usage de ces ressources lorsqu'elle le voyait disposé à quitter la Syrie pour aller joindre le roi des Mèdes.

LVII. Ses flatteurs, qui voulaient paraître jaloux de la servir, faisaient à Antoine les plus vifs reproches : ils le traitaient de cœur dur et insensible ; ils l'accusaient de laisser mourir de chagrin une femme qui ne respirait que pour lui. « Octavie, « lui disaient-ils, ne vous est unie que pour les intérêts de « son frère ; elle jouit de tous les avantages attachés au titre « d'épouse ; et Cléopâtre, reine de tant de peuples, n'est ap- « pelée que la maîtresse d'Antoine ; cependant elle ne refuse « pas ce nom, et ne s'en croira pas déshonorée, pourvu qu'elle « puisse vous voir et vivre avec vous ; mais, si vous l'aban- « donnez, elle ne survivra pas à son malheur. » Antoine, attendri, ou plutôt amolli par ces discours, et craignant que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie, retourna tout de suite à Alexandrie, et renvoya au printemps l'expédition de Médie, quoiqu'il eût appris que les Parthes étaient agités de séditions. Il rentra cependant dans la Médie ; mais ce fut simple-

ment pour faire alliance avec le roi, en mariant à une fille de ce prince, qui était encore fort jeune, un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre [1]; et, aussitôt après le mariage, il s'en retourna, déjà tout occupé de ses projets de guerre civile.

LVIII. Dès qu'Octavie fut de retour d'Athènes, César, indigné de l'affront qu'elle avait reçu, lui ordonna de quitter la maison d'Antoine et de se loger seule ailleurs; mais elle lui répondit qu'elle ne sortirait pas de la maison de son mari, et que s'il n'avait pas lui-même d'autre motif de faire la guerre à Antoine, elle le conjurait d'oublier tout ce qui la regardait personnellement; qu'il serait odieux que deux grands empereurs plongeassent les Romains dans une guerre civile, l'un par l'amour d'une femme, et l'autre par jalousie. Sa conduite prouva ses dispositions encore mieux que ses paroles; elle continua d'habiter la maison de son mari, comme s'il eût été présent: elle fit élever avec autant de soin que de magnificence, non-seulement les enfants qu'elle avait eus d'Antoine, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie; les amis de son mari qui venaient de sa part à Rome, soit pour briguer des charges, soit pour suivre des affaires particulières, elle les recevait chez elle et leur faisait obtenir de son frère les grâces qu'ils sollicitaient. En agissant ainsi, elle nuisit, contre son intention à Antoine, dont les injustices envers une telle femme excitaient contre lui la haine publique.

LIX. Il se rendit encore plus odieux par le partage qu'il fit, à Alexandrie, aux enfants de Cléopâtre; partage dicté par l'orgueil digne d'un roi de théâtre, et qui parut fait en haine des Romains. Après avoir rempli le gymnase d'une multitude immense, et fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, l'un pour lui-même et l'autre pour Cléopâtre, il la déclara reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique et de la Cœlésyrie, et lui associa Césarion, qui passait pour fils du premier César, qui

[1] Il donna au roi des Mèdes la partie de l'Arménie qu'il avait conquise, maria Alexandre, l'aîné des fils qu'il avait eus de Cléopâtre, à Jotape, fille de ce roi, et retira les enseignes prises dans le combat de Tatianus. Dion. XLIX, XLIV.

avait laissé Cléopâtre enceinte. Il conféra ensuite le titre de rois aux enfants qu'il avait eus de cette reine, et donna à Alexandre l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes, quand il en aurait fait la conquête; Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous les deux au peuple: Alexandre était vêtu d'une robe médique, et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu qu'on appelle cidaris, ornements des rois des Mèdes et des Arméniens; Ptolémée avait un long manteau, des pantoufles et un bonnet entouré d'un diadème, habillement des successeurs d'Alexandre. Après que ces deux princes eurent salué leur père et leur mère, ils furent environnés, l'un d'une garde d'Arméniens; l'autre, d'une garde macédonienne. Depuis ce jour, Cléopâtre ne parut en public que vêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences au peuple sous le nom de la nouvelle Isis.

LX. César, par le rapport qu'il fit au sénat de ce partage, par les accusations qu'il reproduisit souvent contre Antoine dans les assemblées du peuple, lui attira une haine universelle. Antoine, de son côté, envoya des gens à Rome pour accuser César. Les plus grands de ses griefs étaient, premièrement, que César, après avoir enlevé la Sicile à Sextus Pompée, ne lui eût pas donné la moitié de cette île; secondement, que, cette guerre finie, il eût gardé les vaisseaux qu'il avait empruntés de lui pour la faire; troisièmement, qu'ayant chassé Lépidus de ses gouvernements, et l'ayant réduit à l'état obscur de simple particulier, il eût retenu l'armée, les provinces et les revenus qu'on avait assignés à ce triumvir; quatrièmement enfin, qu'il eût distribué à ses soldats presque toutes les terres de l'Italie, sans en rien laisser pour les troupes d'Antoine. A ces accusations César répondait qu'il avait dépouillé Lépidus de ses gouvernements, parce qu'il abusait insolemment de son autorité; qu'il partagerait avec Antoine les provinces qu'il avait conquises lorsque Antoine lui ferait part de l'Arménie; que les soldats d'Antoine ne devaient pas entrer dans

le partage de l'Italie, puisqu'ils avaient déjà la Médie et les pays des Parthes, ajoutés à l'empire romain par les exploits glorieux qu'ils avaient faits avec leur général. Antoine était en Arménie lorsqu'il apprit ce qui se passait à Rome : aussitôt il ordonne à Canidius de prendre seize légions et de les conduire vers la mer, tandis qu'il se rendrait lui-même à Éphèse avec Cléopâtre. Ce fut dans cette ville qu'il vit arriver de tous côtés sa flotte, qui, en y comprenant les vaisseaux de charge, était forte de huit cents voiles : Cléopâtre en avait fourni deux cents, outre vingt mille talents [1], et des vivres pour toute l'armée pendant la durée de la guerre.

LXI. Domitius et quelques autres amis d'Antoine lui avaient persuadé de renvoyer Cléopâtre en Égypte, pour y attendre la fin de la guerre : mais cette reine, craignant qu'Octavie ne le réconciliât une seconde fois avec César, persuada à Canidius, à force d'argent, de parler en sa faveur à Antoine ; de lui représenter qu'il n'était ni juste d'éloigner de cette guerre une princesse qui fournissait pour la faire des secours si considérables, ni utile à ses intérêts de décourager, par la retraite de leur reine, les Égyptiens, qui faisaient une grande partie de ses forces navales. Canidius ajouta que Cléopâtre ne lui paraissait inférieure en prudence à aucun des rois qui combattaient sous ses ordres, elle qui avait longtemps gouverné seule un empire si vaste, et qui, depuis qu'elle vivait avec lui, avait appris à conduire les plus grandes affaires. Ces raisons triomphèrent de l'opposition d'Antoine ; car il fallait que César devînt seul maître de tout l'empire romain. Lorsqu'il eut rassemblé toutes ses forces, ils firent voile pour Samos, où ils passèrent tout leur temps en plaisirs et en fêtes. Comme les rois, les princes, les tétrarques, les nations et les villes, depuis la Syrie jusqu'aux Palus-Méotides, à l'Arménie et à l'Illyrie [2], avaient reçu l'ordre d'apporter ou d'envoyer toutes les

[1] Cent millions.

[2] Il y a dans le texte *Laurium*, montagne de l'Attique : mais quelle apparence que Plutarque l'ait jointe avec l'Arménie, la Syrie et les Palus-Méotides? On a donc

provisions dont Antoine avait besoin pour la guerre, on n'avait pas non plus oublié de convoquer à Samos tous les comédiens, tous les farceurs, tous les artisans du dieu Bacchus [1]. Ainsi, pendant que la terre entière poussait des soupirs et des gémissements, une seule île retentit, durant plusieurs jours, du son des flûtes et des autres instruments de musique; tous les théâtres étaient remplis de chœurs qui disputaient le prix des divers genres de poésie. Chaque ville envoyait un bœuf pour les sacrifices, et c'était entre les rois une rivalité de magnificence et de faste dans les repas et dans les présents qu'ils se donnaient. Aussi l'on se demandait partout ce que feraient donc tous ces rois pour célébrer leurs victoires dans leurs pompes triomphales, puisque dans les préparatifs de la guerre ils donnaient des fêtes si magnifiques.

LXII. Après qu'Antoine eut terminé toutes ces fêtes, il donna aux comédiens qu'il avait employés la ville de Priène [2] pour habitation, et s'embarqua pour Athènes, où tous les jours se passèrent aussi en jeux et en spectacles. Cléopâtre, jalouse des honneurs qu'Octavie avait reçus dans cette ville, dont les habitants lui avaient donné des marques singulières d'affection, gagna le peuple par les largesses qu'elle lui fit. Les Athéniens lui décernèrent donc des honneurs particuliers, et lui envoyèrent le décret par des députés : Antoine, comme citoyen d'Athènes, était à leur tête; et il porta la parole au nom de la ville. Ce fut alors qu'il envoya des gens à Rome pour chasser Octavie de sa maison : elle en sortit, emmenant avec elle tous les enfants d'Antoine, excepté l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, et qui était auprès de son père ; elle fondait en larmes, et se désolait de pouvoir être regardée par les Romains comme une des causes de la guerre civile. Le peuple gémissait moins sur

substitué l'Illyrie, avec d'autant plus de vraisemblance que nous la trouverons plus bas nommée avec l'Arménie.

[1] Tous les comédiens, les musiciens et les poëtes eux-mêmes, étaient sous la protection de Bacchus; voilà pourquoi les poëtes se couronnaient de lierre, et qu'Horace, liv. II, od. XIX, nous représente ce dieu inspirant les vers dans la solitude.— [2] Ville d'Ionie, dans l'Asie Mineure.

le sort d'Octavie que sur l'aveuglement d'Antoine, principalement ceux qui, ayant vu Cléopâtre, savaient que cette reine ne l'emportait sur Octavie ni pour la beauté, ni pour la fleur de la jeunesse.

LXIII. César, ayant appris la grandeur et la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut troublé et craignit d'être obligé de commencer la guerre cet été-là même, lorsqu'il manquait encore de beaucoup de provisions, et que le peuple était mécontent des impôts dont il l'accablait. Tous les citoyens étaient forcés de payer le quart de leur revenu, et les fils d'affranchi de donner la valeur du huitième de leurs fonds. Des contributions si onéreuses excitaient des plaintes générales et causaient des troubles dans toute l'Italie. Aussi une des plus grandes fautes qu'Antoine pût faire, c'était de différer d'attaquer César, et de lui donner par ce délai le temps de faire ses préparatifs et de dissiper les troubles qui s'étaient élevés; car le peuple, qui s'aigrissait quand on levait des impôts, redevenait calme quand il les avait payés. Titius et Plancus, deux amis d'Antoine, et tous deux hommes consulaires, devenus l'objet des mauvais traitements de Cléopâtre, parce qu'ils s'étaient le plus opposés à son séjour à l'armée, abandonnèrent Antoine, et se retirèrent auprès de César, à qui ils firent connaître le testament d'Antoine, dont ils savaient toutes les dispositions. Il était entre les mains des vestales, qui refusèrent de le remettre à César, et qui lui dirent que s'il voulait l'avoir, il vînt le prendre lui-même. Il y alla, le prit; et, en le lisant seul en particulier, il marqua les endroits qui lui parurent les plus répréhensibles.

LXIV. Ayant ensuite assemblé le sénat, il en fit la lecture, action dont la plupart des sénateurs furent révoltés; il leur parut étrange et odieux qu'on voulût rendre un homme responsable durant sa vie de ce qui ne devait être exécuté qu'après sa mort[1]. César releva surtout les dispositions relatives à sa sépulture : il voulait que, quand même il mourrait à

[1] Et qu'il pouvait changer tant qu'il vivait.

Rome, son corps, après avoir traversé en pompe la place publique, fût transporté à Alexandrie, et remis à Cléopâtre. Calvisius, ami de César, fit connaître le tort qu'Antoine s'était donné, pour faire plaisir à cette reine, en lui donnant la bibliothèque de Pergame, composée de deux cent mille volumes ; il ajouta que dans un festin, en présence d'une compagnie nombreuse, il s'était levé de table et avait touché le pied de Cléopâtre, signal de convention pour leur rendez-vous. Il avait souffert que les Éphésiens appelassent devant lui Cléopâtre leur souveraine ; et souvent, pendant qu'assis sur son tribunal, il donnait audience aux rois et aux tétrarques, il recevait d'elle, dans des tablettes de cristal et de cornaline, des billets tendres qu'il ne rougissait pas de lire. Furnius, homme d'une très-grande dignité, et alors le plus éloquent des Romains, plaidait un jour devant lui : Cléopâtre ayant passé sur la place dans une litière, Antoine, qui l'aperçut, quitta l'audience, et l'accompagna en soutenant sa litière. Mais on soupçonnait Calvisius d'avoir forgé la plupart de ces accusations ; les amis qu'Antoine avait à Rome sollicitèrent le peuple en sa faveur, et lui envoyèrent Géminius, l'un d'entre eux, pour le conjurer de penser à lui, de prendre garde qu'on n'en vînt à le dépouiller de toute sa puissance, et à le déclarer ennemi du peuple romain.

LXV. Géminius ne fut pas plus tôt arrivé en Grèce, que Cléopâtre, le soupçonnant d'être venu pour les intérêts d'Octavie, ne cessa de le railler à table, où elle lui donnait toujours les places les moins honorables. Il souffrit tranquillement ces mortifications, en attendant l'occasion de parler à Antoine, qui enfin, lui ayant ordonné dans un repas de dire publiquement le sujet qui l'avait amené : « Les choses dont « j'ai à vous parler, lui répondit Géminius, ne pouvaient se « traiter qu'à jeun : la seule que je puisse vous dire, après « avoir bu comme en état de sobriété, c'est que tout irait « bien si Cléopâtre s'en retournait en Égypte. » Cette réponse mit Antoine en colère, et Cléopâtre dit à Géminius qu'il avait

bien fait de dire la vérité avant que la torture l'y forçât. Géminius, peu de jours après, s'étant dérobé de la cour d'Antoine, reprit le chemin de Rome. Les flatteurs de Cléopâtre firent prendre le même parti à plusieurs autres amis d'Antoine, qui ne pouvaient plus supporter les outrages et les plaisanteries grossières qu'ils éprouvaient tous les jours. De ce nombre furent Marcus Silanus et l'historien Dellius[1] : ce dernier même rapporte qu'il fut averti par le médecin Glaucus des embûches que lui dressait Cléopâtre ; il l'avait offensée en disant un soir à table qu'on leur donnait du vinaigre à boire, tandis que Sarmentus[2] buvait à Rome le meilleur falerne. Sarmentus était un de ces jeunes gens qui servaient aux goûts infâmes de César, et que les Romains appellent délices.

LXVI. César eut à peine fini tous ses préparatifs, que, par un décret du sénat, il fit déclarer la guerre à Cléopâtre, et ôter à Antoine une autorité qu'il avait déjà abandonnée à une femme ; il dit même hautement qu'ensorcelé par les breuvages que Cléopâtre lui avait fait prendre, il avait perdu l'usage de sa raison ; que ce ne serait pas lui que les Romains auraient à combattre, mais l'eunuque Mardion, mais un Pothin, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre, une Charmion, qui seuls décidaient des affaires de l'empire les plus importantes. La guerre fut précédée par plusieurs signes menaçants. La ville de Pisaure, colonie qu'Antoine avait établie sur la mer Adriatique, fut abîmée dans le sein de la terre, qui s'entr'ouvrit. A Albe, une statue de marbre qu'on avait érigée à l'honneur d'Antoine, fut, durant plusieurs jours, inondée d'une sueur qu'on ne put point arrêter en l'essuyant. Pendant qu'il était à Patras, la foudre consuma le temple d'Hercule. A Athènes,

[1] C'est celui qui avait décrit l'expédition d'Antoine contre les Parthes, à laquelle il s'était trouvé lui-même, suivant Strabon, l. XI. Il est vrai qu'il le nomme Adelphius ; mais comme ce nom ne se trouve point ailleurs, et que celui de Dellius est très-connu, tous les critiques ont corrigé le texte de Strabon. — [2] *Voy.* la satire v du premier livre d'Horace, où est racontée la dispute de ce Sarmentus avec un autre bouffon nommé Cicérus.

dans le lieu appelé la Gigantomachie[1], un tourbillon de vent enleva la statue de Bacchus et la transporta dans le théâtre. Or, Antoine rapportait son origine à Hercule, et se piquait d'imiter en tout Bacchus; il se faisait même appeler, comme on l'a déjà dit, Bacchus le jeune. La même tempête fondit à Athènes sur les colosses d'Eumène et d'Attalus, inscrits du nom d'Antoine; et ils furent les seuls renversés entre un grand nombre d'autres. Il y eut, sur la galère amirale de Cléopâtre, qu'elle avait nommée Antoniade, le signe le plus effrayant : des hirondelles avaient fait leur nid sous la poupe; il en survint d'autres qui chassèrent les premières et tuèrent les petits.

LXVII. Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois ses alliés : Bocchus, qui régnait en Afrique; Tarcondémus, dans la Cilicie supérieure; Archélaüs, dans la Cappadoce; Philadelphe, roi de Paphlagonie; Mithridate, de la Comagène, et Adallas, de Thrace. Plusieurs autres princes qui n'avaient pu s'y trouver en personne, lui avaient envoyé leurs troupes, tels que Polémon, roi de Pont; Manchus, roi des Arabes; Hérode, des Juifs; Amyntas, des Lycaoniens et des Galates; le roi des Mèdes lui-même lui avait envoyé un renfort considérable. César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et l'Illyrie; celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'océan Occidental, et depuis cet océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile; il renfermait en-

[1] Le combat des géants contre les dieux : on croit que ce lieu avait pris son nom d'une peinture de combat.

core la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Ibérie, jusqu'aux colonnes d'Hercule; la partie de l'Afrique qui s'étend de la Cyrénaïque à l'Éthiopie obéissait à Antoine.

LXVIII. Mais il s'était rendu si dépendant d'une femme, qu'avec une telle supériorité de forces de terre, il préféra de combattre sur mer, par le seul motif de plaire à Cléopâtre; et cela quand il voyait ses triérarques, faute de rameurs, enlever, dans cette Grèce déjà si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens, sans pouvoir compléter les équipages de ses vaisseaux, dont un grand nombre manquaient de matelots et ne naviguaient que difficilement. Les vaisseaux de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur qui ne sont bonnes que pour l'ostentation; ils étaient agiles, propres à toutes les manœuvres, et fournis de tout abondamment. Il les tenait dans les ports de Tarente et de Brunduse, d'où il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces, en lui offrant des rades et des ports où il aborderait sans obstacle, et lui promettant de se retirer, avec son armée de terre, loin de la côte d'Italie, de tout l'espace que fournit un cheval dans une course, jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses troupes en sûreté et établi son camp. Antoine, pour répondre à cette bravade, lui proposa, quoique le plus vieux, un combat singulier, et lui fit dire que, s'il s'y refusait, il n'avait qu'à se rendre dans la plaine de Pharsale pour y combattre en bataille rangée, comme l'avaient déjà fait César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium[1], à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nicopolis, César le prévint, et, traversant la mer Ionienne, alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire, appelée Toryne. Antoine paraissant troublé de cette nouvelle, parce qu'il n'avait pas encore son armée de terre, Cléopâtre lui dit en jouant sur ce

[1] Ville et promontoire de l'Acarnanie, devenus fameux par la bataille navale qui décida de l'empire du monde entre Auguste et Antoine. Nicopolis, ou ville de la Victoire, qui en était voisine, avait été bâtie par Auguste, Strabon, liv. VII.

mot : « Eh bien ! qu'y a-t-il donc de si fâcheux que César soit assis à Toryne[1] ? »

LXIX. Le lendemain à la pointe du jour, Antoine, voyant les ennemis se mettre en mouvement, et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux, qu'ils trouveraient sans défenseurs, fit armer ses rameurs qu'il plaça sur les ponts, seulement pour la montre ; et leur ayant ordonné de faire sortir leurs rames des deux côtés des vaisseaux, il tint sa flotte au port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, pour lui faire croire que ses vaisseaux étaient garnis de tout leur équipage et disposés à combattre. César, dupe de ce stratagème, se retira. Antoine sut aussi lui couper adroitement l'eau, qui, dans tous les environs, n'était ni abondante ni bonne, et qu'il environna de tranchées, pour empêcher l'ennemi d'aller en chercher. Il montra encore, contre l'avis de Cléopâtre, une grande générosité envers Domitius, qui, ayant la fièvre, et s'étant mis dans une chaloupe comme pour prendre l'air, passa du côté de César. Antoine, malgré le chagrin qu'il eut de sa désertion, lui renvoya tous ses équipages, ses amis et ses domestiques. Domitius, apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison, mourut très-peu de temps après. Deux des rois ses alliés, Amyntas et Déjotarus, le quittèrent aussi et se rendirent auprès de César. Antoine, à qui rien ne réussissait, voyant que sa flotte n'arrivait pas assez tôt pour lui être de quelque secours, fut forcé de recourir encore à son armée de terre. Canidius, qui la commandait, changeant d'avis à l'approche du danger, conseillait à Antoine de renvoyer Cléopâtre et de se retirer dans la Thrace ou dans la Macédoine, pour y combattre par terre ; car Dicomes, roi des Gètes, promettait de lui amener un renfort considérable. « Il ne peut y avoir « de honte pour vous, ajouta-t-il, d'abandonner la mer à César, qui, dans la guerre de Sicile, s'est déjà exercé aux « combats maritimes ; mais il serait fort étrange qu'ayant

[1] *Toryne*, ville d'Albanie. Τορύνη, cuiller à pot.

« l'expérience la plus consommée dans les combats de terre, « vous rendissiez inutile la valeur de vos légions en les dis- « persant sur des vaisseaux et y consumant sans fruit toute « leur force. » Mais ces représentations échouèrent contre la volonté de Cléopâtre, qui fit décider qu'on combattrait sur mer; car déjà elle songeait à la fuite, et avait de son côté tout disposé, non pour contribuer à la victoire, mais pour s'assurer une retraite facile quand elle ne verrait plus de ressource.

LXX. Une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre; c'était par là qu'il allait, avec la plus grande sécurité, visiter sa flotte. Un domestique de César ayant dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait sur cette chaussée, César y plaça des soldats en embuscade : ils furent si près de le prendre, qu'ils se saisirent de la personne qui marchait devant lui; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur embuscade, et Antoine se sauva, non sans peine, en courant de toute sa force. Dès qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, il fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante[1]; et sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait. Un chef de bandes d'infanterie, qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh ! mon général, pourquoi, vous défiant de ces blessures « et de cette épée, mettez-vous vos espérances dans un bois « pourri? Laissez les hommes d'Égypte et de Phénicie com- « battre sur mer, et donnez-nous la terre, sur laquelle, ac- « coutumés à tenir ferme, nous savons ou vaincre ou mou- « rir. » Antoine ne lui répondit rien : il se contenta seulement de lui faire signe en passant de la tête et de la main,

[1] Il se méfiait de la lâcheté des Egyptiens, qui lui était connue : craignant qu'ils ne prissent la fuite dès le commencement de l'action, il ne laissa que les vaisseaux destinés à la garde de Cléopâtre.

comme pour l'encourager et lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même; car ses pilotes ayant voulu laisser les voiles, il les obligea de les prendre et de les mettre sur les vaisseaux, « afin, leur dit-il, qu'il ne puisse échapper à votre « poursuite aucun ennemi [1]. »

LXXI. Ce jour-là et les trois suivants, l'agitation de la mer empêcha de combattre; mais, le cinquième jour, la chute du vent ayant rétabli le calme sur les eaux, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine et Publicola étaient à l'aile droite, Célius à la gauche; Marcus Octavius et Marcus Justéius occupaient le centre. César avait donné son aile gauche à Agrippa et s'était réservé la droite. Canidius commandait l'armée de terre d'Antoine; Taurus, celle de César : toutes deux rangées en bataille sur le rivage, s'y tenaient immobiles. Quant aux deux généraux, Antoine, sur une chaloupe, parcourait ses lignes, exhortant ses soldats à profiter de la pesanteur de leurs vaisseaux pour y combattre de pied ferme, comme sur la terre; il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis avec la même immobilité que s'ils étaient à l'ancre, et d'éviter les difficultés qu'offrait aux vaisseaux l'issue du port. César, en sortant de sa tente avant le jour, pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, un homme qui conduisait un âne; il lui demanda son nom. Cet homme, qui le reconnut, lui dit qu'il s'appelait Eutychus et son âne Nicon [2]. Dans la suite, lorsqu'il fit orner ce lieu des becs des galères qu'il avait prises, il y plaça deux statues de bronze, dont l'une représentait l'homme et l'autre son âne.

LXXII. César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite, et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit tellement immobiles, qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé qu'il tint les siens éloignés

[1] Les voiles étaient inutiles pour le combat; mais Antoine, qui prévoyait qu'elles pourraient être nécessaires pour la fuite, cachat sa crainte sous un bon mot.

[2] Le premier de ces noms signifie *heureux*; le second, *vainqueur*.

de la flotte ennemie de la distance de huit stades [1]. Il était la sixième heure du jour [2], et les soldats d'Antoine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui d'ailleurs avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent léger qui s'éleva de la mer pour ébranler leur aile gauche. César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit et de pouvoir, avec ses vaisseaux qui étaient légers et agiles, envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres : les navires d'Antoine, appesantis par leur grandeur, ne pouvaient fondre sur ceux des ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de raideur et fait entr'ouvrir les vaisseaux ; ceux de César évitaient de donner de leur proue contre la proue des galères ennemies, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain ; ils craignaient même de les charger en flanc, parce que leurs éperons se brisaient facilement, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, construits de fortes poutres carrées attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille navale ressemblait donc à un combat de terre, ou plutôt au siége d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine avec des épieux, des piques, des pontons et des traits enflammés ; et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des batteries de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite, et par là il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déjà pressés par ceux que commandait Arruntius [3], furent encore plus troublés par ce mouvement.

[1] Près d'une demi-lieue. — [2] Midi.

[3] On voit que cet Arruntius commandait le centre de la flotte de César. Plutarque ne l'a pas dit en exposant l'ordonnance des deux flottes.

LXXIII. Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient : comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général, ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant : que l'âme d'un homme amoureux vit dans un corps étranger[1]. Entraîné par une femme comme s'il lui eût été collé et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plus tôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie[2] et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même.

LXXIV. Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien : Antoine s'en étant approché, y fut reçu, et, sans voir la reine, sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant le plus profond silence et tenant sa tête entre ses mains. Cependant les vaisseaux légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ayant paru, Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtiments, qui furent bientôt écartés : un Lacédémonien seul, nommé Euryclès, s'attacha plus vivement à sa poursuite, et, agitant de dessus le tillac une longue javeline, il cherchait à la lancer contre lui. Antoine s'avançant sur la proue : « Quel est, « dit-il, celui qui s'obstine si fort à poursuivre Antoine? — « C'est moi, répondit le Lacédémonien : c'est Euryclès, fils

[1] C'est Caton l'ancien. *Voy.* sa Vie.

[2] Cet Alexandre Syrien sera nommé plus bas Alexas de Laodicée.

« de Lacharès, qui profite de la fortune de César pour venger, « s'il le peut, la mort de son père. » Ce Lacharès, accusé d'un vol, avait eu la tête tranchée par ordre d'Antoine. Euryclès, n'ayant pu joindre la galère, alla contre l'autre galère amirale (car il y en avait deux), et il la heurta si rudement, qu'il la fit tournoyer ; et l'ayant jetée sur le côté, il la prit avec un autre vaisseau sur lequel il trouva une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Euryclès se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir dans la même posture et le même silence ; il passa trois jours seul sur la proue, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir ; et il arriva au cap de Ténare, où les femmes de Cléopâtre, leur ayant ménagé une entrevue particulière, finirent par leur persuader de souper et de passer la nuit ensemble.

LXXV. Un grand nombre de vaisseaux ronds, et plusieurs de leurs amis échappés de la défaite, s'étant rassemblés auprès d'eux, ils apprirent que la flotte était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore entière. A cette nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ des courriers à Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer en diligence dans la Macédoine, et de passer de là en Asie ; lui-même, résolu de partir du cap de Ténare pour l'Afrique, choisit un vaisseau de charge sur lequel étaient des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés ; il donna toutes ces richesses à ses amis, en leur disant de les partager entre eux, et de songer ensuite à leur retraite. Ils fondaient tous en larmes et ne voulaient pas accepter ses présents ; mais il les consola d'un ton plein de douceur et d'amitié, et les renvoya avec des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, qu'il priait de veiller à leur sûreté, et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César. Théophile était père de cet Hipparque, qui, après avoir eu le plus grand crédit auprès d'Antoine, fut le premier de ses affranchis qui passa dans le parti de César, et alla s'établir

ensuite à Corinthe. Voilà ce qui eut lieu du côté d'Antoine.

LXXVI. Sa flotte se défendit longtemps devant Actium; mais enfin, violemment agitée par les flots qui la battaient en proue, elle fut obligée de céder à la dixième heure[1]. Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes; mais il y eut, suivant le rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux de pris. Le gros de la flotte ne s'était pas aperçu de la retraite d'Antoine, et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient la croire, ni se persuader qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux qui n'avaient encore reçu aucun échec, et qu'il eût pris lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, et qu'il n'eût pas une longue expérience de ces vicissitudes si communes dans la guerre. Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite, ils restèrent sept jours entiers sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Enfin Canidius, qui les commandait, s'étant dérobé du camp pendant la nuit, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs chefs, se rangèrent du côté du vainqueur. César, après sa victoire, fit voile vers Athènes; et ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer le blé qui restait des provisions qu'on avait amassées pour la guerre, à ces villes si misérables, qui n'avaient plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme. J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarque que les habitants de Chéronée avaient été forcés de porter sur leurs épaules chacun une certaine mesure de blé jusqu'à la mer d'Anticyre, pressés à coups de fouet par des soldats; ils avaient déjà fait un prêmier voyage, et on les avait commandés pour porter une seconde charge, lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville; car à l'instant les commissaires et les soldats prirent la fuite, et les habitants partagèrent entre eux le blé.

[1] Quatre heures du soir.

LXXVII. Antoine, ayant pris terre en Afrique, envoya Cléopâtre de Parétonium[1] en Égypte et se retira dans une vaste solitude, où il fut errant et vagabond, accompagné seulement de deux amis, l'un Grec (c'était le rhéteur Aristocratès), et l'autre Romain, qui était ce Lucius dont nous avons parlé ailleurs[2] qui, à la bataille de Philippes, pour donner à Brutus le temps de s'enfuir, se fit prendre par ceux qui poursuivaient ce général, en disant qu'il était Brutus, et qui, sauvé par Antoine, en fut si reconnaissant, qu'il lui garda la plus grande fidélité et lui resta constamment attaché jusqu'à ses derniers moments. Lorsque Antoine apprit la défection du commandant à qui il avait confié son armée d'Afrique, il voulut se donner la mort; mais ses amis l'en ayant empêché, il se fit porter à Alexandrie, où il trouva Cléopâtre tout occupée d'une entreprise aussi grande que hardie. Entre la mer Rouge et la mer d'Égypte est un isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, et qui, dans sa partie la plus resserrée entre les deux mers, n'a pas plus de trois cents stades[3] : elle avait entrepris de faire transporter tous ses vaisseaux par cet isthme, de les rassembler dans le golfe Arabique avec toutes ses richesses et des forces considérables pour chercher à s'établir dans une terre éloignée, où elle fût à l'abri de la guerre et de la servitude. Mais quand les Arabes qui habitent les environs de Pétra eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avait fait ainsi traîner le long de l'isthme, voyant qu'Antoine comptait encore sur l'armée qui était près d'Actium, elle abandonna son entreprise et fit seulement garder les passages qui pouvaient donner entrée dans ses états.

LXXVIII. Antoine, ayant quitté Alexandrie et renoncé à tout commerce avec ses amis, fit construire une jetée dans la mer près du Phare et y bâtit une retraite, dans laquelle il se proposait de vivre loin de toute société. Il aimait et voulait imiter,

[1] Ville maritime d'Afrique, à l'entrée de la Cyrénaïque, avec un port de près de quarante stades, ou deux lieues, suivant Strabon, liv. XVII.

[2] Dans la vie de Brutus. — [3] Quinze lieues.

disait-il, la vie de Timon, dont le sort avait été le même que le sien ; l'épreuve qu'il avait faite de l'ingratitude et de l'injustice de ses amis lui avait donné de la défiance et de la haine contre tous les hommes. Ce Timon était un Athénien qui vivait au temps de la guerre du Péloponnèse, comme on le voit par les comédies d'Aristophane et de Platon[1], qui le raillent sur sa misanthropie. Évitant, repoussant même tout rapport avec les autres Athéniens, il recherchait Alcibiade, alors jeune et audacieux, et lui faisait beaucoup de caresses. Apémantus, étonné de cette préférence, lui en demanda la cause. « J'aime ce jeune « homme, lui répondit Timon, parce que je prévois qu'il fera « beaucoup de mal aux Athéniens. » Apémantus était le seul avec qui Timon fît quelque société, parce qu'il avait à peu près le même caractère, et qu'il menait le même genre de vie. Un des jours de la fête des Choes, comme ils soupaient ensemble, Apémantus dit à Timon : « Le bon souper que nous faisons « ici, Timon ! — Oui, répondit Timon, si tu n'en étais pas. » Un jour d'assemblée, il monta sur la tribune. La nouveauté du fait, tenant tous les spectateurs dans l'attente de ce qu'il allait dire, lui attira le plus grand silence ; alors prenant la parole : « Athéniens, dit-il, j'ai dans ma maison une petite « place occupée par un figuier, où plusieurs citoyens se sont « déjà pendus ; comme je dois bâtir sur ce terrain, j'ai voulu « vous en avertir publiquement, afin que si quelqu'un de « vous a envie de s'y pendre, il se hâte de le faire avant que « le figuier soit abattu. » Après sa mort, il fut enterré près du bourg d'Hales[2], sur le bord de la mer. Le terrain s'étant éboulé en cet endroit, les flots environnèrent son tombeau et empêchèrent qu'on ne pût en approcher. On y avait gravé l'inscription suivante :

Après avoir fini ma course déplorable,
Je suis en paix ici. Ne cherchez point, passants,
A connaître mon nom ; vous êtes tous méchants :
Puissiez-vous donc périr d'une mort misérable!

[1] C'est le poëte comique de ce nom.
[2] Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique.

On prétend qu'il avait fait lui-même cette épitaphe de son vivant. Celle qui court dans le public est du poëte Callimaque :

Je suis Timon, connu par ma misanthropie :
J'habite ce tombeau. Passant, retire-toi ;
Maudis-moi, j'y consens, pourvu que de ta vie
Tu veuilles me jurer de n'approcher de moi.

Voilà quelques traits, entre une foule d'autres, de la misanthropie de Timon.

LXXIX. Antoine apprit de Canidius lui-même la perte entière de son armée d'Actium, et fut informé en même temps qu'Hérode, roi des Juifs, qui commandait quelques légions et quelques cohortes, avait embrassé le parti de César ; que les autres princes l'avaient également abondonné et qu'aucun de ses alliés du dehors ne lui était resté fidèle. Peu troublé de ces nouvelles, paraissant même charmé de renoncer à ses espérances pour être délivré de toute espèce de soin, il quitta sa retraite maritime, qu'il appelait la maison de Timon. Cléopâtre l'ayant reçu dans son palais, il remplit bientôt Alexandrie de festins, de débauches, et recommença ses prodigalités. Il inscrivit dans le rôle des jeunes gens le fils de Cléopâtre et de César, et donna à Antyllus, l'aîné des fils qu'il avait eus de Fulvie, la robe virile, qui était une longue robe sans bordure de pourpre. Pendant les jours que dura cette cérémonie, ce ne fut dans toute la ville que jeux, que banquets, que divertissements. Ils supprimèrent leur société des Amimétobies, et en formèrent une autre, sous le nom de *Synapothanumènes* [1], qui ne le cédait à la première ni en mollesse, ni en luxe, ni en magnificence. Leurs amis entrèrent dans cette association, dont la première loi était de mourir ensemble ; et ils passaient toutes les journées à faire bonne chère et à se traiter réciproquement les uns les autres.

LXXX. Cependant Cléopâtre ramassait toute sorte de poisons mortels, dont elle faisait l'essai sur des prisonniers con-

[1] Ceux qui doivent mourir ensemble. On a vu plus haut que la première société était de ceux dont on ne pouvait imiter la vie.

damnés à mort. Ayant reconnu par ses expériences que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs cruelles, et que les poisons doux ne donnaient la mort que très-lentement, elle essaya des bêtes venimeuses et en fit appliquer en sa présence, de plusieurs espèces, sur diverses personnes. Après avoir fait chaque jour de ces essais, elle reconnut que la morsure de l'aspic était la seule qui, sans causer ni convulsions ni déchirements, jetait dans une pesanteur et un assoupissement accompagnés d'une légère moiteur au visage, et, par un affaiblissement successif de tous les sens, conduisait à une mort si douce, que ceux qui en étaient piqués, semblables à des personnes profondément endormies, étaient fâchés qu'on les réveillât ou qu'on les fît lever. Ils envoyèrent néanmoins en Asie des ambassadeurs à César: Cléopâtre, pour lui demander d'assurer à ses enfants le royaume d'Égypte; Antoine, pour le prier, s'il ne voulait pas le laisser en Égypte, de lui permettre de vivre à Athènes en simple particulier. La méfiance où les avait jetés la désertion de leurs amis les obligea de lui députer Euphronius, le précepteur de leurs enfants; car Alexas de Laodicée, à qui Timagène avait procuré à Rome la faveur d'Antoine, et qui avait plus de crédit auprès de lui qu'aucun autre Grec, qui était même le plus fort instrument dont se servit Cléopâtre pour renverser les résolutions qu'Antoine formait quelquefois de retourner à Octavie, cet Alexas avait été envoyé vers Hérode pour le retenir dans le parti d'Antoine; mais il trahit sa confiance et demeura auprès d'Hérode, dont la protection lui inspira l'audace d'aller trouver César. Cette protection lui fut inutile; César le fit jeter dans une prison, d'où il l'envoya chargé de fers dans sa patrie, en donnant l'ordre qu'on le fît mourir. Ainsi Antoine, de son vivant, vit Alexas puni de sa trahison.

LXXXI. César rejeta la demande d'Antoine, et répondit à Cléopâtre qu'elle devait attendre de lui les conditions les plus favorables, pourvu qu'elle fît mourir Antoine, ou qu'elle le bannît de ses états. En même temps, il lui envoya Thyréus,

un de ses affranchis, qui ne manquait pas d'intelligence, et qui, député par un jeune empereur à une reine naturellement fière et qui comptait si fort sur sa beauté, était capable de l'amener à faire ce que César désirait. Thyréus, ayant eu avec Cléopâtre des entretiens plus longs que les autres personnes qui l'approchaient et en étant traité avec beaucoup de dictinction, devint suspect à Antoine, qui, après l'avoir fait battre de verges, le renvoya à César, en lui écrivant que Thyréus l'avait irrité par son insolence et sa fierté, dans un temps où ses malheurs le rendaient facile à s'aigrir. « Vous-même, ajoutait-il, « si vous êtes offensé de ce que j'ai fait, vous avez auprès de « vous Hipparque, un de mes affranchis, que vous pouvez « aussi faire battre de verges [1], afin que nous n'ayons rien à « nous reprocher. » Depuis ce moment, Cléopâtre, pour dissiper les soupçons d'Antoine et faire cesser ses reproches, lui témoigna plus d'affection que jamais. Après avoir célébré, avec une simplicité convenable à sa fortune présente, le jour anniversaire de sa naissance, elle surpassa pour celui d'Antoine l'éclat et la magnificence qu'elle avait mis dans toutes les fêtes précédentes, en sorte que des convives, qui étaient venus pauvres au banquet, s'en retournèrent riches.

LXXXII. Agrippa écrivit plusieurs fois à César de revenir à Rome, où l'état des affaires exigeait sa présence. Ce voyage fit différer la guerre; mais aussitôt après l'hiver César marcha contre Antoine par la Syrie, et ses lieutenants par l'Afrique. Ceux-ci, s'étant emparés de Péluse, le bruit courut que Séleucus l'avait livrée du consentement de Cléopâtre, qui, pour s'en justifier auprès d'Antoine, lui remit la femme et les enfants de Séleucus, afin qu'il les fît périr. Cette reine avait fait construire, près du temple d'Isis, des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes [2], où elle trans-

[1] Il y a dans le grec : « Après l'avoir suspendu, faites le battre de verges. » C'était l'usage de suspendre les esclaves pour les fouetter, comme on le voit par les comédies de Térence.

[2] Ces tombeaux renfermaient de vastes et superbes appartements : les pyramides en sont la preuve.

porta tout ce qu'elle avait de plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire, le cinnamome; après quoi elle fit remplir ces monuments de torches et d'étoupes. César, qui craignait que Cléopâtre, dans un moment de désespoir, ne mît le feu à tant de richesses, lui envoyait tous les jours de nouveaux émissaires pour lui promettre de sa part le traitement le plus doux; cependant il s'approchait d'Alexandrie, à la tête de ses troupes : quand il y fut arrivé et qu'il eut assis son camp près de l'Hippodrome, Antoine fit une sortie sur lui et combattit avec tant de valeur; qu'il mit en fuite la cavalerie de César, et la poursuivit jusqu'à ses retranchements. Tout glorieux de cette victoire, il rentra dans son palais, embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta celui de ses soldats qui avait donné les plus grandes marques de courage. La reine, pour le récompenser, lui fit présent d'une cuirasse et d'un casque d'or : cet homme, après les avoir reçus, déserta la nuit suivante et passa dans le camp de César. Antoine ayant envoyé défier une seconde fois César à un combat singulier, César répondit qu'Antoine avait plus d'un chemin pour aller à la mort. Cette réponse fit faire réflexion à Antoine que la mort qu'on trouve en combattant était la plus honorable qu'il pût choisir : il résolut donc d'attaquer César et par terre et par mer. Le soir à souper, il commanda, dit-on, à ses gens de lui servir un excellent repas, parce qu'il ne savait pas si le lendemain ils seraient à temps de le faire, ou s'ils ne seraient pas passés à de nouveaux maîtres, et s'il ne serait pas lui-même réduit à n'être qu'un squelette. Voyant ses amis fondre en larmes à ce discours, il leur dit qu'il ne les mènerait pas à un combat où il chercherait une mort glorieuse plutôt que la victoire et la vie.

LXXXIII. On prétend qu'au milieu de cette nuit, pendant que la ville, saisie de frayeur dans l'attente des événements, était plongée dans le silence et la consternation, tout à coup une harmonie d'instruments de toute espèce, mêlée à des cris bruyants, de danses de satyres et de chants de réjouissance,

tels que ceux qui accompagnent les fêtes de Bacchus, se fit entendre au loin : il semblait que ce fût une troupe bachique qui, après s'être promenée avec grand bruit et avoir traversé la ville, s'était avancée vers la porte qui regardait le camp de César : à mesure qu'elle marchait, le bruit devenait plus fort, et elle était enfin sortie hors de la ville par cette porte. Ceux qui réfléchirent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré le plus jaloux d'imiter qui l'abandonnait aussi. Le lendemain, à la pointe du jour, il rangea son armée de terre en bataille sur les hauteurs qui dominaient la ville, d'où il vit ses vaisseaux s'avancer en pleine mer contre ceux de César. Il attendit, sans faire aucun mouvement, pour voir quelle serait l'issue de cette attaque ; mais lorsque ses galères furent près de celles de César, elles les saluèrent de leurs rames ; les galères de César leur ayant rendu le salut, les autres passèrent de leur côté, et les deux flottes n'en faisant plus qu'une voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. Antoine, en même temps qu'il vit cette désertion, fut abandonné de sa cavalerie ; et son infanterie ayant été défaite, il rentra dans la ville en s'écriant qu'il était trahi et livré par Cléopâtre à ceux qu'il ne combattait que pour l'amour d'elle.

LXXXIV. Cette princesse, qui craignait son emportement et son désespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avait construit ; et ayant abattu la herse qui le fermait et qui était fortifiée par de bons leviers et de grosses pièces de bois; elle envoya porter à Antoine la nouvelle de sa mort. Antoine, qui la crut vraie se dit à lui-même : « Qu'attends-tu de plus, An-« toine ? la fortune te ravit le seul bien qui te faisait aimer la « vie. » En disant ces mots, il entre dans sa chambre, détache sa cuirasse, et après l'avoir entr'ouverte : « Cléopâtre, « s'écria-t-il, je ne me plains pas d'être privé de toi, puisque « je vais te rejoindre dans un instant ; ce qui m'afflige, c'est « qu'un empereur aussi puissant que moi soit vaincu en cou-« rage et en magnanimité par une femme. » Il avait auprès

de lui un esclave fidèle, nommé Éros, à qui, depuis longtemps, il avait fait promettre qu'il lui donnerait la mort au premier ordre qu'il en recevrait. Éros, sommé de sa promesse, tire son épée, et se lève comme pour frapper Antoine; mais, détournant la tête, il s'en perce lui-même et tombe mort à ses pieds. « Brave « Éros, s'écrie Antoine, ce que tu n'as pas eu la force de faire « sur moi, tu m'apprends, par ton exemple, à le faire moi- « même. » En même temps il se plonge l'épée dans le sein et se laisse tomber sur un petit lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner une prompte mort; et le sang s'étant arrêté après qu'il se fut couché, il reprit ses sens et pria ceux qui étaient auprès de lui de l'achever; mais ils s'enfuirent tous de sa chambre, le laissant s'écrier et se débattre, jusqu'à ce que Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, vint, de la part de cette princesse, pour le faire porter dans le tombeau.

LXXXV. Antoine, apprenant qu'elle vivait encore, demande instamment à ses esclaves de le transporter auprès d'elle; et ils le portèrent sur leurs bras à l'entrée du tombeau. Cléopâtre n'ouvrit point la porte; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on l'attacha, et à l'aide de deux de ses femmes, les seules qu'elle eût menées avec elle dans le tombeau, elle le tirait à elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit de spectacle plus digne de pitié. Antoine, souillé de sang et n'ayant plus qu'un reste de vie, était tiré vers cette fenêtre; et, se soulevant lui-même autant qu'il le pouvait, il tendait vers Cléopâtre ses mains défaillantes. Ce n'était pas un ouvrage aisé pour des femmes que de le monter ainsi: Cléopâtre, les bras raidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort, tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et l'aidaient autant qu'il leur était possible. Quand il fut introduit dans le tombeau et qu'elle l'eut fait coucher, elle déchira ses voiles sur lui, et, se frappant le sein, se meurtrissant elle-même de ses mains, elle lui essuyait le sang avec son visage qu'elle collait sur le sien, l'appelait son

maître, son mari, son empereur : sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque oublier les siens. Antoine, après l'avoir calmée, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que le vin le ferait mourir plus promptement[1]. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à s'occuper des moyens de sûreté qui pouvaient se concilier avec son honneur, et à se fier à Proculéius plutôt qu'à aucun autre des amis de César. Il la conjura de ne pas s'affliger pour ce dernier revers qu'il avait éprouvé ; mais au contraire de le féliciter des biens dont il avait joui dans sa vie, du bonheur qu'il avait eu d'être le plus illustre et le plus puissant des hommes, surtout de pouvoir se glorifier, à la fin de ses jours, qu'étant Romain, il n'avait été vaincu que par un Romain.

LXXXVI. En achevant ces mots, il expira, au moment même que Proculéius arrivait, envoyé par César ; car aussitôt qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, eut été porté chez Cléopâtre, Dercétéus, un de ses gardes, prit l'épée, et, la cachant sous sa robe, sortit secrètement du palais et courut chez César, à qui il apprit la mort d'Antoine, en lui montrant l'épée teinte de sang. A cette nouvelle, César, s'étant retiré au fond de sa tente, donna des larmes à la mort d'un homme son allié, son collègue à l'empire, avec lequel il avait partagé les périls de tant de combats et le maniement de tant d'affaires politiques ; appelant ensuite ses amis et leur faisant la lecture des lettres qu'il avait écrites à Antoine, et des réponses qu'il en avait reçues, il leur montra qu'à des propositions toujours justes et raisonnables Antoine n'avait jamais répondu qu'avec beaucoup d'emportement et de fierté. Alors il envoya Proculéius au palais, en lui recommandant de prendre, s'il lui était possible, Cléopâtre vivante ; car, outre qu'il craignait la perte des trésors de cette reine, rien ne lui paraissait plus glorieux,

[1] Dans le sixième livre de l'*Iliade* d'Homère, Hector rentré dans Troie refuse le vin qu'Hécube lui présente, parce qu'au lieu de le fortifier, dit-il, il l'affaiblirait encore, dans l'état de fatigue où il était.

pour lui, que de la faire servir d'ornement à son triomphe. Mais elle ne voulut pas se remettre entre les mains de Proculéius ; elle eut seulement avec lui un long entretien à la porte du tombeau, en dehors duquel se tenait Proculéius, et dont l'entrée, fortement barricadée en dedans, pouvait cependant donner passage à la voix. Dans cette conversation, Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfants ; et Proculéius l'exhorta à mettre sa confiance en César, et à s'en rapporter à lui de tous ses intérêts.

LXXXVII. Proculéius, qui avait bien observé les dispositions du lieu, en fit son rapport à César, qui envoya Gallus à Cléopâtre pour lui parler encore. Gallus, qui ne s'entretint avec elle qu'à travers la porte, ayant à dessein prolongé la conversation, Proculéius, pendant ce temps-là, approcha une échelle de la muraille et entra par la même fenêtre qui avait servi aux femmes de Cléopâtre à introduire Antoine dans le tombeau ; suivi de deux officiers qui étaient entrés avec lui, il descendit au bas de la porte, où Cléopâtre n'était attentive qu'à ce que lui disait Gallus. Une des femmes qui étaient enfermées avec elle, les ayant vus : « Malheureuse Cléopâtre, « s'écria-t-elle, vous voilà prise vivante ! » A ces mots la reine se retourne, et, voyant Proculéius, elle veut se frapper d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture ; mais Proculéius courant à elle et la prenant entre ses bras : « Cléopâtre, lui dit-il, vous vous faites tort à vous-même, et « vous êtes injuste envers César, à qui vous voulez ôter la « plus belle occasion de faire éclater sa douceur ; vous don- « neriez lieu de calomnier le plus clément des empereurs, en « le faisant passer pour un homme sans pitié et implacable « dans ses ressentiments. » En même temps il lui ôte le poignard de la main, et secoue sa robe, pour s'assurer qu'elle n'y avait pas caché de poison. César envoya auprès d'elle Épaphrodite, un de ses affranchis, qu'il chargea de la garder avec le plus grand soin, de veiller à ce qu'elle n'attentât pas à sa vie, et de lui accorder d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait désirer.

LXXXVIII. César entra dans Alexandrie, en s'entretenant avec le philosophe Aréus, qu'il tenait par la main, afin que cette distinction singulière lui attirât plus d'honneur et de respect de la part de ses concitoyens. Il se rendit au gymnase, et monta sur un tribunal qu'on avait dressé pour lui. Tous les Alexandrins, saisis de frayeur, s'étant jetés à ses pieds, César leur ordonna de se relever. « Je pardonne, dit-il, au peuple « d'Alexandrie toutes les fautes dont il s'est rendu coupable, « premièrement, par respect pour Alexandre son fondateur; « en second lieu, par admiration pour la grandeur et la « beauté de la ville; troisièmement, enfin, pour faire plaisir « au philosophe Aréus, mon ami. » Tel fut le témoignage honorable qu'Aréus reçut de César. Ce philosophe lui demanda grâce pour plusieurs habitants, en particulier pour Philostrate, le plus habile des philosophes de son temps, à parler sans préparation, mais qui se donnait faussement pour un disciple de l'Académie. César, qui détestait ses mœurs, rejetait les prières d'Aréus; mais Philostrate, couvert d'un manteau noir, et avec sa barbe blanche, qu'il avait laissé croître à dessein, suivait toujours Aréus, en lui répétant ce vers :

Les vrais sages toujours s'intéressent aux sages.

César, qui l'entendit, et qui voulut plutôt mettre Aréus à l'abri de la haine que délivrer Philostrate de ses craintes, lui accorda sa grâce.

LXXXIX. Des enfants d'Antoine, Antyllus son fils aîné, qu'il avait eu de Fulvie, fut livré par Théodore, son précepteur, et mis à mort; les soldats lui ayant coupé la tête, Théodore prit une pierre de très-grand prix que ce jeune homme portait au cou et la cousit à sa ceinture. Il niait ce vol; mais on trouva la pierre sur lui, et il fut attaché à une croix. César, ayant fait mettre sous une sûre garde les enfants de Cléopâtre avec leurs gouverneurs, fournit honorablement à leur entretien. Césarion, qu'on disait fils de César, avait été envoyé par sa mère en Éthiopie avec de grandes richesses, et de là dans

l'Inde. Son précepteur, nommé Rhodon, digne Émule de Théodore, lui persuada de s'en retourner à Alexandrie, où César, lui disait-il, le rappelait pour lui donner le royaume d'Égypte. Comme César délibérait sur ce qu'il devait faire de ce jeune homme, on prétend qu'Aréus lui dit :

Cette pluralité de Césars n'est pas bonne [1].

César le fit mourir peu de temps après la mort de Cléopâtre. Plusieurs rois et plusieurs capitaines demandèrent le corps d'Antoine, pour lui rendre les honneurs funèbres ; mais César ne voulut pas en priver Cléopâtre ; il lui permit même de prendre pour ses funérailles tout ce qu'elle voudrait ; elle l'enterra de ses propres mains, avec une magnificence royale.

XC. L'excès de son affliction et les douleurs qu'elle souffrait depuis que les coups dont elle s'était meurtrie avaient enflammé sa poitrine lui ayant causé la fièvre, elle saisit volontiers ce prétexte pour ne point manger, et pouvoir, sans obstacle, se laisser mourir, en ne prenant point de nourriture. Elle avait pour médecin ordinaire Olympus, à qui elle communiqua son dessein, et qui lui donna ses conseils et ses secours pour l'aider à se délivrer de la vie, comme il l'a consigné lui-même dans l'histoire qu'il en a écrite. César, qui soupçonna ce qu'elle voulait faire, employa les menaces pour l'en détourner, en lui faisant tout craindre pour ses enfants. Ces menaces et ces craintes furent comme des batteries qui forcèrent sa résistance, et elle se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, César alla la voir pour lui parler et la consoler : il la trouva couchée sur un petit lit, dans un extérieur fort négligé. Quand il entra, quoiqu'elle n'eût qu'une simple tunique, elle sauta promptement à bas de son lit, et courut se jeter à ses genoux, le visage horriblement défiguré, les cheveux épars, tous les traits altérés, la voix tremblante, les yeux presque éteints à force d'avoir versé des larmes, et le sein

[1] Ce vers est une parodie d'un vers d'Homère qui dit, *Iliade*, liv. II, que la pluralité des rois n'est pas bonne. Ce mot fut funeste à Césarion et lui coûta la vie.

meurtri des coups qu'elle s'était donnés ; tout son corps enfin n'était pas en meilleur état que son esprit. Cependant sa grâce naturelle et la fierté que sa beauté lui inspirait, n'étaient pas entièrement éteintes ; et du fond même de cet abattement où elle était réduite il sortait des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvements de son visage.

XCI. César l'ayant obligée de se remettre au lit, et s'étant assis auprès d'elle, elle entreprit de se justifier, en rejetant tout ce qui s'était fait sur la nécessité des circonstances et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais comme elle se vit arrêtée sur chaque article, et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter sa compassion, et eut recours aux prières pour laisser croire qu'elle avait un grand désir de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui ayant reproché d'en cacher une partie, elle se leva, le saisit par les cheveux et lui donna plusieurs coups sur le visage. César, qui ne put s'empêcher de rire de son emportement, ayant voulu la calmer : « N'est-il pas horrible, César, lui dit-elle, que, lorsque vous avez daigné venir me voir et me parler dans l'état déplorable où je me trouve, mes propres domestiques viennent me faire un crime d'avoir mis en réserve quelques bijoux de femme, non pour en parer une malheureuse comme moi, mais pour faire quelques légers présents à votre sœur Octavie, et à Livie votre épouse, afin de m'assurer par leur protection votre clémence et votre bonté ? » Ce discours fit plaisir à César, qui ne douta plus qu'elle n'eût repris l'amour de la vie : il lui donna tout ce qu'elle avait réservé de ses bijoux ; et, après lui avoir promis que le traitement qu'elle recevrait irait au delà même de ses espérances, il la quitta, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe.

XCII. César avait au nombre de ses amis un jeune homme de la plus haute naissance, nommé Cornélius Dolabella, qui, sensible aux malheurs de Cléopâtre, lui avait promis, à sa prière, de lui donner avis de tout ce qui se passerait ; il lui

manda donc secrètement que César, qui se disposait à s'en retourner par terre à travers la Syrie, devait la faire partir dans trois jours avec ses enfants. Sur cet avis, elle demanda et obtint de César la permisaion d'aller faire les effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine. Elle s'y fit porter; et, se jetant sur ce tombeau, en présence de ses femmes : « Mon cher Antoine, « s'écria-t-elle, il y a peu de jours que je t'ai déposé, avec des « mains encore libres, dans ce dernier asile; aujourd'hui je « viens faire ces libations sur tes tristes restes, captive et gar- « dée à vue, afin que je ne puisse défigurer par mes coups « et par mes gémissements ce corps réduit à l'esclavage, et « réservé pour une pompe fatale où l'on va triompher de toi. « N'attends pas de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations « funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on « veut l'arracher d'auprès de toi. Tant que nous avons vécu, « rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre; maintenant nous « allons être éloignés par la mort des lieux de notre naissance. « Romain, tu resteras sous cette terre d'Égypte; et moi, mal- « heureuse, je serai enterrée en Italie, moins malheureuse « cependant de l'être dans les lieux où tu es né. Si les dieux « de ton pays ont quelque force et quelque pouvoir (car les « nôtres nous ont trahis), n'abandonne pas ta femme vivante; « ne souffre pas qu'on triomphe de toi en la menant en « triomphe; cache-moi dans cette terre avec toi; laisse-moi « partager ta tombe : des maux innombrables qui m'accablent, « le plus grand, le plus affreux pour moi, a été ce peu de « temps que j'ai vécu sans toi. »

XCIII. Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, l'embrassa, et commanda qu'on lui préparât un bain. Quand elle l'eut pris, elle se mit à table, où on lui servit un repas magnifique, pendant lequel il vint un homme de la campagne qui portait un panier. Les gardes lui ayant demandé ce qu'il portait, le paysan ouvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figues. Les gardes ayant admiré leur grosseur et leur beauté, cet

homme en souriant les invita d'en prendre ; son air de franchise écarta tout soupçon et on le laissa entrer. Cléopâtre, après le dîner, prit ses tablettes, où elle avait écrit une lettre pour César, et après les avoir cachetées, elle les lui envoya ; ensuite ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle. Lorsque César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes par lesquelles Cléopâtre lui demandait d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait : il voulut d'abord courir à son secours ; mais il se contenta d'y envoyer au plus tôt pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte, car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant encore ce qui venait de se passer. Ils ouvrirent les portes, et la trouvèrent sans vie, couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. De ses deux femmes, l'une, nommée Iras, était morte à ses pieds ; l'autre, qui s'appelait Charmion, déjà appesantie par les approches de la mort, et ne pouvant plus se soutenir, lui arrangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gens de César lui ayant dit en colère : « Voilà qui est beau, Charmion ! « — Oui, répondit-elle, très-beau et digne d'une reine issue « de tant de rois. » Après ce peu de mots, elle tomba morte au pied du lit.

XCIV. On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous ces figues couvertes de feuilles ; que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant des figues elle fût piquée par le serpent sans qu'elle le vît ; mais l'ayant aperçu en découvrant les figues : « Le voilà donc ! » s'écria-t-elle ; et en même temps elle présenta son bras nu à la piqûre. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase, et que, l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle et la saisit au bras. Mais on ne sait pas avec certitude le genre de sa mort. Le bruit courut même qu'elle portait toujours du poison dans une aiguille à cheveux qui était creuse, et qu'elle avait dans sa coiffure. Cependant il ne parut sur son corps

aucune marque de piqûre, ni aucun signe de poison ; on ne vit pas même de serpent dans sa chambre : on disait seulement en avoir aperçu quelques traces près de la mer, du côté où donnaient les fenêtres du tombeau. Selon d'autres, on vit sur le bras de Cléopâtre deux légères marques de piqûre, à peine sensibles : et il paraît que c'est à ce signe que César ajouta le plus de foi ; car, à son triomphe, il fit porter une statue de Cléopâtre dont le bras était entouré d'un aspic. Telles sont les diverses traditions des historiens. César, tout fâché qu'il était de la mort de cette princesse, admira sa magnanimité ; il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine, avec toute la magnificence convenable à son rang ; il fit faire aussi à ses deux femmes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont plus de quatorze avec Antoine, qui avait à sa mort cinquante-trois ans, et, suivant d'autres, cinquante-six. Les statues d'Antoine furent abattues, mais celles de Cléopâtre restèrent sur pied : un certain Archibius, qui avait été un des amis de cette reine, donna mille talents[1] à César afin qu'elles n'eussent pas le même sort que celles d'Antoine.

XCV. Antoine laissa sept enfants de ses trois femmes : Antyllus, l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, fut le seul que César fit mourir ; Octavie prit les autres, et les fit élever avec les siens. Elle maria la jeune Cléopâtre, fille de la reine de ce nom, à Juba, le plus aimable de tous les princes. Elle procura au jeune Antoine, second fils de Fulvie, une si grande fortune, qu'après Agrippa, qui tenait le premier rang auprès de César, et après les fils de Livie, qui occupaient le second, il était le troisième en puissance et en crédit. Octavie avait eu de Marcellus, son premier mari, deux filles et un fils, nommé aussi Marcellus, que César adopta et choisit pour son gendre. Il fit épouser à Agrippa une des filles d'Octavie. Le jeune Marcellus étant mort peu de temps après son ma-

[1] Cinq millions de notre monnaie.

riage[1], et César ne pouvant pas choisir facilement parmi ses amis un autre gendre qui méritât sa confiance, Octavie lui proposa de donner pour femme à Agrippa, qui répudierait sa fille, la veuve de Marcellus. César d'abord, et ensuite Agrippa, ayant agréé cette proposition, Octavie reprit sa fille, qu'elle maria au jeune Antoine, et Agrippa épousa la fille de César. Il restait deux filles d'Antoine et d'Octavie, dont l'une fut mariée à Domitius Énobarbus, et l'autre, nommée Antonia, aussi célèbre par sa beauté que par sa vertu, épousa Drusus, fils de Livie et beau-fils de César. De ce mariage naquirent Germanicus et Claude, qui fut depuis empereur. Des fils de Germanicus, Caïus, après un règne fort court, qu'il signala par sa démence, fut tué avec sa femme et sa fille. Agrippine, qui de son mari Domitius Énobarbus avait un fils nommé Lucius Domitius, épousa en secondes noces l'empereur Claude, qui adopta le fils de sa femme, et le nomma Néron Germanicus. C'est celui qui a régné de nos jours, qui a fait périr sa mère, et qui, par ses débauches et ses extravagances, a été sur le point de renverser l'empire romain. Il était le cinquième descendant d'Antoine.

PARALLÈLE DE DÉMÉTRIUS ET D'ANTOINE.

1. D'après les vicissitudes que Démétrius et Antoine ont éprouvées dans leur fortune, considérons-les d'abord dans ce haut degré de puissance et de gloire auquel ils se sont élevés. Démétrius le trouva tout acquis par son père Antigonus, le plus puissant des successeurs d'Alexandre, qui avait parcouru et soumis la plus grande partie de l'Asie lorsque Démétrius était à peine sorti de l'enfance. Antoine, né d'un père honnête d'ailleurs, mais qui, n'ayant jamais fait la guerre, ne lui avait laissé aucun moyen de s'illustrer, osa cependant aspirer à la puissance de César, à laquelle sa naissance ne lui donnait

[1] C'est ce jeune Marcellus, si chéri et si regretté des Romains, et que Virgile a célébré dans des vers si touchants et si connus.

aucun droit : il succéda aux travaux et aux exploits du dictateur, et par ses seules ressources il parvint à un si haut point de grandeur, que l'empire romain ayant été divisé en deux parties, il prit la plus considérable ; que souvent, quoique absent de l'armée, il vainquit les Parthes par ses lieutenants, et repoussa jusqu'à la mer Caspienne les nations barbares répandues autour du mont Caucase. Les reproches même qu'on lui fait sont des témoignages de sa grandeur. Antigonus avait regardé comme un grand avantage pour Démétrius de lui faire épouser, malgré la disproportion de l'âge, Phila, fille d'Antipater : ce fût une tache pour Antoine que d'épouser Cléopâtre, qui par sa puissance et sa splendeur surpassait tous les rois de son temps, Arsace seul excepté[1] ; mais il était devenu si grand, qu'on le jugeait d'une plus haute fortune que celle où il aspirait lui-même.

II. Si on les juge sur les motifs qui les élevèrent tous deux à l'empire, Démétrius sera sur ce point à l'abri de tout reproche ; il régna sur des peuples accoutumés à la monarchie et qui demandaient eux-mêmes des rois : mais on ne peut disculper Antoine du reproche de violence et de tyrannie pour avoir réduit en servitude le peuple romain, qui venait depuis peu de s'affranchir du gouvernement monarchique de César. Ainsi le plus grand, le plus éclatant des exploits d'Antoine, sa guerre contre Brutus et Cassius, eut pour objet de priver de la liberté sa patrie et ses concitoyens. Démétrius, avant les revers funestes qu'il éprouva, s'était sans cesse occupé de rendre libres les villes de la Grèce et d'en chasser les garnisons étrangères : bien différent d'Antoine, qui se faisait honneur d'avoir tué dans la Macédoine ceux qui avaient affranchi Rome de la servitude. Il est, dans Antoine, une qualité digne d'éloges, c'est sa libéralité et sa magnificence dans les dons qu'il faisait : mais, sous ce rapport même, Démétrius est si fort au-dessus

[1] Ce reproche tombait moins sur la grandeur personnelle d'Antoine que sur celle des Romains. Tout autre capitaine qui l'eût épousée aurait été également blâmé.

de lui, qu'il donna encore plus à ses ennemis que les amis d'Antoine ne reçurent de lui. La manière généreuse dont Brutus fut enterré fit honneur à Antoine ; mais Démétrius accorda les honneurs de la sépulture à tous ceux de ses ennemis qui étaient restés sur le champ de bataille, et il renvoya à Ptolémée tous ses prisonniers comblés de présents.

III. Abusant l'un et l'autre de leur fortune, ils se plongèrent dans le luxe et dans les plaisirs ; mais on ne saurait reprocher à Démétrius que, dans le sein même des débauches et des voluptés, il ait laissé échapper aucune occasion de se signaler par de grands exploits ; les plaisirs n'étaient pour lui que les ressources de son loisir ; et la courtisane Lamia ne servait, comme celle de la fable, qu'à l'amuser ou à l'endormir. Lorsqu'il faisait ses préparatifs pour la guerre, sa pique n'était pas entourée de lierre ; son casque n'exhalait pas l'odeur des parfums ; il ne sortait pas de l'appartement des femmes pour aller aux combats, respirant la joie et tout brillant de volupté : mais, laissant se reposer les chœurs de danse, et renonçant à tous les divertissements bachiques, il devenait, pour me servir de l'expression d'Euripide,

Le disciple zélé de l'homicide Mars.

Jamais ni les plaisirs, ni la paresse, n'ont causé ses revers : Antoine, au contraire, imitant Hercule, tel que les peintres nous le représentent, dépouillé par Omphale de sa massue et de sa peau de lion, fut souvent aussi dépouillé de ses armes par Cléopâtre, dont les caresses séduisantes lui firent plusieurs fois abandonner les expéditions les plus nécessaires et les plus belles occasions d'acquérir de la gloire, pour aller s'amuser avec elle et perdre un temps précieux sur les rivages de Canope et de Taphosiris. Enfin, comme un autre Pâris, il quittait le champ de bataille pour aller se jeter dans ses bras ; surpassant même en lâcheté Pâris, qui ne se réfugia dans l'appartement d'Hélène qu'après avoir été vaincu[1], Antoine,

[1] Plutarque fait ici allusion au combat de Pâris et de Ménélas, à la fin du troisième livre de l'*Iliade*.

pour suivre Cléopâtre, prit honteusement la fuite, et abandonna une victoire assurée.

IV. Démétrius épousa plusieurs femmes, par un usage que la loi ne défendait pas, et que Philippe et Alexandre avaient introduit parmi les rois de Macédoine. Lysimachus et Ptolémée le suivirent aussi, mais du moins il traita toujours avec beaucoup d'égards les femmes qu'il avait épousées. Antoine eut deux femmes à la fois, ce qu'aucun Romain n'avait osé faire avant lui ; il chassa la femme romaine qu'il avait épousée légitimement, pour s'attacher uniquement à une étrangère avec laquelle il s'était uni, au mépris des lois. Aussi n'arriva-t-il aucun malheur à Démétrius de ses divers mariages : celui de Cléopâtre fut pour Antoine la source des plus grands maux. A la vérité, dans toute la vie d'Antoine, on ne voit pas d'impiété pareille à celle dont Démétrius se rendit coupable dans ses débauches. Les historiens disent qu'on ne laissait entrer aucun chien dans la citadelle d'Athènes, parce que cet animal s'accouple publiquement ; mais ce fut dans le temple de Minerve que Démétrius s'unit à des prostituées et qu'il corrompit des femmes d'une condition honnête. D'ailleurs, le vice qu'on croirait le moins alliable avec le luxe et les voluptés, je veux dire la cruauté, s'associait aux plaisirs de Démétrius. Il n'empêcha pas, ou plutôt il causa la perte du plus beau et du plus sage des jeunes gens d'Athènes, qui préféra à l'infamie la mort la plus cruelle. En un mot, si Antoine se nuisit à lui-même par son intempérance, celle de Démétrius fut funeste à bien d'autres.

V. Démétrius se montra toujours irréprochable envers ses parents. Antoine, pour obtenir la mort de Cicéron, sacrifia le frère même de sa mère : action si cruelle et si détestable, qu'à peine pourrait-on la pardonner à Antoine, quand même la mort de Cicéron aurait été le prix de la vie de son oncle. Ils violèrent l'un et l'autre la foi qu'ils avaient jurée, l'un en arrêtant Artabaze[1] prisonnier, l'autre en faisant massacrer

[1] C'est le même qu'il a nommé Artavasde dans la Vie d'Antoine.

Alexandre : mais du moins Antoine en avait un prétexte plausible dans la trahison d'Artabaze, qui l'avait abandonné dans la Médie : au contraire, Démétrius, s'il faut en croire plusieurs historiens, supposa de fauses accusations pour justifier ce meurtre; il calomnia un prince innocent, et se vengea, non des torts qu'il avait reçus, mais de ceux qu'il avait eus lui-même.

VI. Démétrius ne dut qu'à lui seul ses grands exploits : Antoine n'eut des succès que lorsqu'il n'était pas à la tête de ses armées, et ce fut par ses lieutenants qu'il remporta ses plus illustres victoires. Tous deux détruisirent eux-mêmes leur fortune, mais par des causes différentes : l'un fut abandonné par les Macédoniens ; l'autre abandonna son armée, prit la fuite, et trahit ceux qui s'exposaient pour lui aux plus grands dangers. Ainsi la faute de Démétrius est de s'être fait des ennemis de ses propres soldats ; celle d'Antoine, d'avoir trahi l'affection et la fidélité singulière que les siens avaient pour lui.

VII. On ne peut louer la mort de l'un ni de l'autre, mais celle de Démétrius est la plus blâmable : il souffrit d'être fait prisonnier, et ne rougit pas de gagner trois ans de vie pour les consumer dans les débauches de la table, et de s'apprivoiser à la servitude, comme les animaux qu'on enferme dans les loges. Antoine mourut avec lâcheté ; ses derniers moments sont misérables et honteux, mais du moins il sortit de la vie avant que son ennemi devînt le maître de son corps[1].

[1] On reconnaît dans ce dernier jugement le faux principe que Plutarque, contre le sentiment de son Académie, avait adopté sur le suicide, et que nous avons eu plusieurs fois occasion de relever.

DION.

I. Services rendus par l'Académie aux Grecs en formant Dion, et aux Romains en formant Brutus. — II. Traits généraux de conformité entre Dion et Brutus. — III. Denys s'empare de la tyrannie de Syracuse. Faveur de Dion auprès de lui. — IV. Caractère de Dion. Avantages qu'il retire de la conversation de Platon. — V. Denys, mécontent des vérités que lui dit Platon, le fait vendre. — VI. Franchise de Dion envers Denys. — VII. Mort de Denys. Offres que Dion fait à son fils, qui lui succède. — VIII. Les courtisans cherchent à corrompre Denys et à lui rendre Dion suspect. — IX. La sévérité du caractère de Dion déplaît à Denys. — X. Dion exhorte Denys à l'étude de la philosophie. — XI. Nouvelles instances de Dion auprès du tyran. — XII. Il le détermine à faire venir Platon en Sicile. — XIII. Les ennemis de Dion lui opposent Philistus. — XIV. Changement que la présence de Platon opère sur Denys. — XV. Les courtisans parviennent à rendre Dion suspect au tyran. — XVI. Il l'exile en Italie. — XVII. Passion de Denys pour Platon et pour la philosophie. — XVIII. Platon retourne en Grèce, et travaille à adoucir l'austérité de Dion. — XIX. Honneurs que Dion reçoit en Grèce. — XX. Denys presse Platon de revenir en Sicile. — XXI. Platon retourne à Syracuse. — XXII. Platon, maltraité par Denys, est redemandé par Archytas et renvoyé en Grèce. — XXIII. Denys force la femme de Dion d'épouser Timocrate. — XXIV. Dion se décide à faire la guerre contre Denys. — XXV. Il rassure ses troupes, effrayées d'aller en Sicile. — XXVI. Eclipse de lune. Interprétation que le devin Miltas donne de ce présage. — XXVII. Horrible tempête dont la flotte de Dion est assaillie. — XXVIII. Son arrivée en Sicile. — XXIX. Il marche vers Syracuse. — XXX. Il est joint par plusieurs corps de troupes. — XXXI. Les Syracusains sortent au-devant de lui. Timocrate prend la fuite. — XXXII. Dion entre dans Syracuse, où il est élu capitaine-général. — XXXIII. Négociations feintes de Denys avec les Syracusains. — XXXIV. Il attaque subitement la ville, et est repoussé avec une grande perte. — XXXV. Lettre de Denys, où il tâche de rendre Dion suspect aux Syracusains. — XXXVI. Effet qu'elle produit. Le peuple lui donne Héraclide pour collègue. — XXXVII. Intrigues d'Héraclide pour perdre Dion. — XXXVIII. Accusation calomnieuse de Sosis contre Dion. — XXXIX. Sosis, convaincu d'imposture, est condamné à mort. — XL. Philistus battu par les Syracusains, pris et mis à mort. — XLI. Reproches à Timée sur ses calomnies, et à Ephore sur son amour pour la tyrannie. — XLII. Denys s'enfuit. Dion est destitué du commandement par les Syracusains. — XLIII. Dion sort de Syracuse. — XLIV. Les Syracusains le poursuivent et sont repoussés deux fois. — XLV. Dion se retire à Léontium. — XLVI. Nypsius, capitaine de Denys, surprend Syracuse. — XLVII. La ville envoie prier Dion de venir à son secours. — XLVIII. Dion se dispose à partir pour Syracuse. — XLIX. Les soldats de Denys commettent d'horribles cruautés dans Syracuse. — L. Dion arrive devant la ville. — LI. Victoire de Dion sur les troupes de Denys. — LII. Réponse de Dion à ses amis qui lui con-

seilleut de faire mourir Héraclide et Théodote. — LIII. Il pardonne à Héraclide, qui est nommé de nouveau amiral. — LIV. Nouvelles intrigues d'Héraclide contre Dion. — LV. Son entreprise pour chasser Dion. Le Lacédémonien Gésylus les réconcilie. — LVI. Le fils de Denys abandonne la citadelle. — LVII. Dion reprend sa femme Arété. — LVIII. Générosité et modestie de Dion. — LIX. Héraclide recommence ses intrigues. Dion consent à sa mort. — LX. Trame perfide de Callippus contre Dion. — LXI. Spectre qui apparaît à Dion. Mort de son fils. — LXII. Callippus rassure, par les plus forts serments, la femme et la sœur de Dion. — LXIII. Dion est tué par des soldats. Emprisonnement de sa femme et de sa sœur. — LXIV. Callippus est bientôt tué. — LXV. Icétès fait mourir la femme et la sœur de Dion.

M. Dacier place l'expulsion du jeune Denys par Dion à l'an du monde 3593, la 4e année de la 105e olympiade, l'an de Rome 396, 355 ans avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la première année de la 93e olympiade environ jusqu'à la 3e année de la 106e, 354 ans avant J.-C.

I. Simonide, mon cher Sosius Sénécion, dit que la ville de Troie n'eut aucun ressentiment contre les Corinthiens qui s'étaient unis aux Grecs pour lui faire la guerre[1], parce que Glaucus, originaire de Corinthe, combattait avec zèle pour sa défense. Les Grecs et les Romains n'ont pas non plus à se plaindre de l'Académie, qui les a également favorisés, comme vous le verrez dans ce volume, qui contient les Vies de Dion et de Brutus. Le premier reçut les leçons de Platon lui-même; l'autre fut nourri des principes de ce philosophe; et tous deux sortirent, comme d'une même salle d'exercices, pour aller livrer les plus grands combats. La ressemblance et, pour ainsi dire, la fraternité de leurs actions, ont rendu ce témoignage au philosophe qui fut leur guide dans le chemin de la vertu, qu'un homme d'état, pour donner à sa conduite politique toute la grandeur et tout l'éclat dont elle est susceptible, doit, avec la fortune et la puissance, unir dans sa personne la prudence et la justice. Et l'on ne doit pas s'en étonner; car Hippomachus, le maître du gymnase, reconnaissait de loin, à ce qu'il assurait, ceux qui avaient fait leurs exercices dans sa palestre

[1] Aristote, dans sa *Rhétorique*, l. I, c. VI, nous a conservé le vers entier de Simonide :

Ilion n'en veut point aux habitants d'Éphyre.

à la manière seule dont ils rapportaient leurs provisions du marché[1]. De même les hommes qui ont été bien élevés ont pour compagne dans toutes leurs actions la raison, qui met dans leur conduite un accord et une harmonie toujours conformes à ce que prescrit la bienséance.

II. Les accidents de la fortune qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre, et qui furent moins l'effet de leur détermination que la suite des événements, mettent dans leur vie une grande conformité. Ils ont péri tous deux avant d'avoir atteint le but de leurs entreprises, et sans avoir retiré aucun fruit de leurs grands et nombreux travaux. Mais des divers traits de ressemblance qu'ils ont entre eux, le plus étonnant sans doute, c'est que les dieux les firent avertir l'un et l'autre de leur mort par l'apparition d'un horrible fantôme. Bien des gens, il est vrai, rejettent ces sortes d'apparitions, et prétendent que jamais ni spectres ni esprits n'ont apparu à un homme sensé, et que les enfants, les femmes, et les hommes dont la tête est affectée par quelque maladie, dont l'esprit est aliéné ou le corps altéré, sont les seuls qui admettent ces imaginations vaines et absurdes, et se frappent de l'idée superstitieuse qu'ils ont en eux un mauvais génie. Mais si des hommes aussi graves, aussi instruits dans la philosophie, que Dion et Brutus, incapables de se laisser surprendre et entraîner par aucune passion, ont été si vivement affectés de l'apparition de ce fantôme qu'ils en ont fait part à leurs amis, je ne sais si nous ne devons pas admettre cette opinion, tout étrange qu'elle est, que l'antiquité nous a transmise : qu'il qu'il existe des démons envieux et méchants qui, jaloux des hommes vertueux, s'opposent à leurs bonnes actions, et portent dans leurs esprits des troubles et des frayeurs qui agitent et quelquefois même ébranlent leur vertu. Ces mauvais génies craignent que si ces hommes demeuraient fermes et inébranlables dans le bien, ils n'eussent en partage, après leur mort,

[1] Telle était la simplicité des mœurs des Grecs : ils allaient eux-mêmes au marché, et en rapportaient leurs provisions. On en voit les preuves dans les *Caractères* de Théophraste.

une meilleure vie que la leur. Mais ce serait là le sujet d'un traité particulier : dans ce douzième livre de nos parallèles, nous allons raconter d'abord les actions du plus ancien des deux.

III. Denys l'ancien, s'étant emparé de la tyrannie de Syracuse[1], épousa la fille d'Hermocrate, un des habitants de cette ville. Comme sa puissance n'était pas encore bien affermie, les Syracusains se révoltèrent contre lui, et exercèrent sur sa femme tant d'indignités et tant d'outrages, que, de désespoir, elle se donna la mort. Denys, ayant recouvré et mieux établi sa domination, épousa en même temps deux femmes : l'une du pays des Locriens, nommée Doris ; l'autre de Syracuse, appelée Aristomaque, fille d'Hipparinus, un des principaux Syracusains, et qui avait partagé le commandement la première fois que Denys avait été nommé général des troupes syracusaines. Il épousa ces deux femmes le même jour, et jamais on n'a su laquelle des deux avait été mariée la première. Tout le reste de sa vie, il témoigna constamment à l'une et à l'autre la même affection ; elles mangeaient toutes deux ensemble à sa table, et passaient la nuit avec lui chacune à son tour. Le peuple de Syracuse voulait que celle de son pays eût la préférence sur l'étrangère ; mais l'avantage que la Locrienne eut de donner la première un fils à son mari la soutint contre la prévention qu'avait fait naître son origine. Aristomaque fut longtemps sans devenir mère, quoique Denys désirât si fort d'en avoir des enfants, qu'il fit mourir la mère de Doris, l'accusant d'empêcher, par des sortiléges, Aristomaque de devenir grosse. Dion était frère d'Aristomaque, et cette parenté lui attira d'abord de la considération de la part de Denys ; dans la suite, le grand sens dont il donna des preuves le fit aimer et rechercher du tyran pour son propre mérite. Outre les autres témoignages que Denys lui donna de son estime, il ordonna à ses trésoriers

[1] Denys l'ancien, père de Denys le jeune, s'empara de la tyrannie la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, quatre cent trois ans avant J.-C.

de remettre à Dion tout l'argent qu'il leur demanderait, à condition seulement de venir lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auraient donné.

IV. Dion était d'un naturel fier, magnanime et courageux. Ces qualités s'accrurent encore en lui dans un voyage que Platon fit en Sicile, par un bonheur vraiment divin, et auquel la prudence humaine n'eut aucune part. Il faut plutôt croire qu'un dieu, qui jetait de loin le fondement de la liberté des Syracusains, et préparait la ruine de la tyrannie, amena Platon d'Italie à Syracuse, et ménagea à Dion le bonheur de l'entendre. Sa grande jeunesse le rendait plus propre à s'instruire, et plus prompt à saisir les préceptes de vertu donnés par Platon, qu'aucun des disciples de ce philosophe. C'est le témoignage que lui rend Platon lui-même, et ses actions en sont encore une meilleure preuve. Élevé dans le palais d'un tyran, formé à des mœurs serviles, à une vie lâche et timide, toujours entouré d'un faste insolent, nourri dans un luxe effréné, rassasié de ces délices et de ces voluptés dans lesquelles on place le souverain bien, il n'eut pas plus tôt goûté les discours de Platon et les leçons de sa sublime philosophie, que son âme fut enflammée d'amour pour la vertu. La facilité avec laquelle Platon lui avait inspiré l'amour du bien lui faisant croire, par une suite de cette simplicité naturelle à son âge, que les discours de ce philosophe auraient le même pouvoir sur le cœur du tyran, il pressa si vivement Denys, il lui fit tant d'instances, qu'il lui persuada enfin d'entendre Platon, et d'avoir à loisir des entretiens particuliers avec lui.

V. Dans leur première entrevue, la conversation eut pour objet la vertu, et l'on disputa longtemps sur le courage. Platon prouva qu'il n'y avait pas d'hommes moins courageux que les tyrans. Ensuite, traitant de la justice, il fit voir que la vie de l'homme juste était la seule heureuse, et qu'il n'y en avait point de plus misérable que celle de l'homme injuste. Le tyran, qui se sentait convaincu par les raisonnements du philosophe, souffrait impatiemment cet entretien, et voyait avec

chagrin que tous ceux qui étaient présents, remplis d'admiration pour Platon, étaient entraînés par le charme de ses discours. N'étant plus maître enfin de sa colère, il demande à Platon ce qu'il est venu faire en Sicile. « Y chercher un homme, « lui répondit le philosophe. — Comment! répliqua Denys, « tu ne l'as donc pas encore trouvé? » Dion crut que la colère de Denys n'irait pas plus loin; et voyant que Platon désirait de s'en retourner, il le fit embarquer sur une galère à trois rangs de rames, qui transportait en Grèce le Spartiate Pollis. Mais le tyran pria Pollis en secret de faire périr ce philosophe dans le cours de la navigation, ou du moins de le vendre[1] : « Car, lui dit Denys, il ne perdra rien à ce change- « ment d'état : comme c'est un homme juste, il sera heureux, « même dans l'esclavage. » Pollis, dit-on, mena Platon à Égine et l'y vendit; les Éginètes, qui étaient en guerre avec les Athéniens, avaient ordonné par un décret que tout citoyen d'Athènes pris dans leur île serait vendu.

VI. Cependant Dion ne perdit rien de l'estime et de la confiance que Denys avait pour lui; il fut chargé de plusieurs ambassades importantes, et en particulier de celle de Carthage. Dion s'y fit singulièrement admirer; et à son retour il fut le seul qui osât dire sans crainte ce qu'il pensait sans que le tyran fût blessé de sa franchise. La remontrance qu'il lui fit au sujet de Gélon en est une preuve. Denys raillait ce prince sur la manière dont il avait gouverné: il disait que Gélon avait été la risée de la Sicile[2]. Tous les courtisans s'étant récriés sur la finesse de cette plaisanterie, Dion en fut indigné, et, adressant la parole à Denys : « Ignorez-vous donc, lui dit-il, que « si vous régnez, c'est parce que la conduite de Gélon a fait « prendre confiance en vous, et que vous serez cause qu'à « l'avenir on ne se fiera plus à personne? » En effet, Gélon

[1] Platon dans ses *Lettres*, ne parle point de cette circonstance, qu'il n'aurait sûrement pas oubliée si elle était vraie. Peut-être ne fut-ce qu'un soupçon de la part des amis du philosophe.

[2] C'est une froide plaisanterie sur le nom de Gélon, qui en grec signifie *rire*.

avait fait voir qu'il n'est pas de plus beau spectacle qu'une ville gouvernée par un bon prince; et Denys prouvait qu'il n'en est pas de plus odieux que le gouvernement d'un tyran. Denys avait trois enfants de Doris et quatre d'Aristomaque; entre ces derniers il y avait deux filles, dont l'une, nommée Sophrosine, fut mariée à Denys, fils aîné du tyran; la seconde, qui s'appelait Arété, épousa Théoridès, frère du jeune Denys [1]. Arété, ayant perdu son mari, devint l'épouse de Dion, dont elle était nièce.

VII. Denys tomba malade, et sa fin paraissant prochaine, Dion voulut lui parler en faveur des enfants qu'il avait eus d'Aristomaque [2] : mais les médecins, pour faire leur cour au jeune Denys, qui devait lui succéder, n'en laissèrent pas le temps à Dion. Le tyran, au rapport de Timée, ayant demandé un remède soporatif, ils lui en donnèrent un qui engourdit tous ses sens, et le fit passer promptement du sommeil à la mort [3]. Cependant la première fois que le jeune Denys assembla ses amis, Dion exposait si bien ce qu'exigeait la conjoncture présente, que tous les autres ne parurent auprès de lui en prudence que des enfants, et en franchise que des esclaves de la tyrannie, qui, par une crainte lâche, n'avaient cherché dans leur avis qu'à complaire à ce jeune prince : mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir que pendant qu'ils redoutaient l'orage qui se formait du côté de Carthage et menaçait la puissance de Denys, Dion osa promettre que si le prince voulait la paix, il s'embarquerait sur-le-champ pour l'Afrique, et la ferait conclure aux conditions les plus avantageuses; que s'il préférait la guerre, il lui fournirait cinquante trirèmes qu'il équiperait à ses dépens. Le jeune Denys, plein d'admi-

[1] Le texte ne dit pas si Théoridès était frère d'Arété ou du jeune Denys : mais le second paraît plus vraisemblable; car Cornélius Népos, au commencement de la Vie de Dion, nomme les deux frères d'Arété Hipparinus et Nyséus.

[2] Les enfants d'Aristomaque, étant fils d'une Syracusaine, méritaient d'être préférés; d'ailleurs ils étaient les beaux-frères et les neveux de Dion.

[3] Il mourut après trente-huit ans de règne, la première année de la cent troisième olympiade, avant J.-C. 368 ans.

ration pour des offres si généreuses, lui témoigna combien il était sensible à sa bonne volonté.

VIII. Mais les courtisans, qui regardèrent la générosité de Dion comme la censure de leur avarice, et la puissance qu'il allait acquérir comme l'affaiblissement de leur crédit, saisirent sur-le-champ cette occasion de lui nuire, et n'oublièrent rien de ce qui pouvait aigrir l'esprit du jeune prince. Ils lui insinuèrent que des forces maritimes aussi considérables que celles de Dion étaient pour lui un moyen facile d'envahir la tyrannie, et de transporter aux fils d'Aristomaque, ses neveux, la puissance souveraine. Mais le motif le plus fort et le plus sensible de leur envie et de leur haine contre lui, c'était la différence qu'il y avait entre leur vie et la sienne, et le peu de société qu'il faisait avec eux. Ils s'étaient emparés de bonne heure de l'esprit du jeune prince, qui avait été très-mal élevé; et, toujours assidus auprès sa personne, ils lui prodiguaient les flatteries, ils l'enivraient de plaisirs, ils lui ménageaient chaque jour de nouvelles voluptés, et, le plongeant dans la débauche de la table et dans l'amour des femmes, ils le livraient tout entier à la dissolution la plus honteuse. Une vie si voluptueuse, en amollissant la tyrannie comme le fer est amolli par le feu, la fit paraître plus douce aux sujets de Denys; émoussée, non par la bonté du prince, mais par sa paresse, elle perdit à leurs yeux ce qu'elle avait de dur et de farouche. Ce relâchement des ressorts de l'autorité s'augmentant de jour en jour, et affaiblissant peu à peu sa puissance, délia et fondit, pour ainsi dire, ces chaînes de diamant dont l'ancien Denys avait dit qu'il laisserait la tyrannie liée. Une fois enfoncé dans ces désordres, le jeune Denys passa, dit-on, trois mois de suite dans une débauche continuelle; et pendant tout ce temps son palais, fermé aux hommes vertueux et aux entretiens honnêtes, ne retentissait que des chants de l'ivresse, que du bruit des danses, du son des instruments, et des bouffonneries les plus obscènes.

IX. On sent combien devait être odieuse aux courtisans la

présence de Dion, lui, qui ne se permettait même aucun des plaisirs et des amusements de son âge. Aussi, donnant à ses vertus les noms des vices qui semblaient y avoir quelque rapport, faisant de ces vertus l'objet de leurs calomnies, ils appelaient sa gravité arrogance, et sa franchise opiniâtreté. Donnait-il un avis sage, c'était une censure de la conduite des autres ; refusait-il de participer à leur débauche, c'était mépris de sa part[1]. Il est vrai qu'il avait naturellement une fierté, une austérité de mœurs, qui le rendaient d'un accès difficile et presque insociable. Ce n'était pas seulement à un jeune prince dont les oreilles étaient corrompues par la flatterie que son commerce paraissait désagréable et dur ; ceux même qui étaient le plus intimement liés avec lui, en admirant la noble simplicité de son caractère, lui reprochaient que son ton et ses manières avaient quelque chose d'austère et de sauvage qui ne convenait pas aux affaires politiques. C'était par rapport à ce défaut que, dans la suite, Platon, par une sorte de prophétie de ce qui devait lui arriver, lui écrivait de se défendre de la fierté, compagne ordinaire de la solitude. Cela n'empêchait pas qu'il ne fût traité avec la plus grande distinction ; et l'état même des affaires en faisait une loi au prince, parce qu'il était le seul ou du moins celui qui pouvait défendre le plus sûrement la tyrannie contre les orages qui la menaçaient. Il reconnut bientôt lui-même qu'il devait les honneurs et la puissance dont il jouissait, non à l'affection du prince, mais au besoin qu'il avait de lui, besoin qui lui arrachait ces hommages forcés.

X. Persuadé que les vices de Denys ne venaient que de son ignorance, Dion fit tous ses efforts pour lui donner le goût des occupations honnêtes, pour lui inspirer l'amour des sciences et des arts propres à former les mœurs, afin que, cessant de craindre la vertu, il s'accoutumât à trouver du

[1] Il semble que Plutarque, en écrivant cet endroit, ait eu sous les yeux la troisième satire du premier livre d'Horace, où cette manière de décrier les hommes vertueux est si bien dépeinte.

plaisir dans la pratique du bien. Ce jeune prince n'était pas, de son naturel, un des plus mauvais tyrans; mais son père, craignant que si son esprit se développait et qu'il vînt à goûter les entretiens des personnes sensées, il ne conspirât contre lui et ne lui enlevât le pouvoir suprême, l'avait tenu renfermé dans son palais, où, séparé de tout commerce, absolument étranger aux affaires, il n'avait, à ce qu'on assure, d'autre occupation que de faire de petits chariots, des chandeliers, des siéges et des tables de bois. La crainte avait rendu cet ancien Denys si méfiant et si timide, que, suspectant et redoutant tout le monde, il ne souffrait pas qu'on lui fît les cheveux avec des ciseaux; il se servait pour cela d'un garçon sculpteur [1], qui, avec un charbon ardent, lui brûlait à l'entour sa chevelure. Il n'admettait dans son appartement, ni son frère, ni son fils, avec les habits qu'ils portaient en s'y présentant; il fallait que chacun d'eux, avant d'entrer, quittât sa robe, et qu'après avoir été visité par les gardes, il en prît une autre. Un jour son frère Leptines, voulant lui faire le tableau d'une terre, prit la pique d'un des gardes de Denys, et en traça le plan sur le sable. Le tyran s'emporta contre lui avec beaucoup de violence, et fit mourir le garde qui avait donné sa pique. Il suspectait ses amis mêmes, parce qu'il les connaissait, disait-il, pour des hommes de sens, qui aimeraient mieux être tyrans eux-mêmes que d'obéir à un tyran. Il tua Marsyas, un de ses officiers, qu'il avait promu lui-même à un commandement dans ses armées, parce qu'il avait vu en songe cet officier qui l'égorgeait : il prétendit qu'il n'avait eu ce songe dans la nuit que parce que Marsyas en avait fait le complot pendant le jour, et l'avait communiqué à d'autres. Cependant cet homme si timide et si lâche, dont l'âme était remplie de tant d'indignes faiblesses, s'emportait contre Platon, qui ne voulait pas le déclarer le plus courageux des mortels.

[1] Ce dernier mot a paru suspect à M. Mosès Dusoul, qui pense avec raison que Denys n'avait pas besoin d'un garçon de cet état pour un pareil ministère. Il propose d'y substituer celui de client. Cicéron *Tuscul.*, liv. V, c. xx, dit que c'étaient les filles mêmes du tyran qui lui rendaient ce service.

XI. Dion, comme je viens de le dire, voyant le fils de ce tyran mutilé, s'il est permis de parler ainsi, par son ignorance, et dépravé dans ses mœurs, l'exhortait à se tourner vers l'étude : il le pressait d'employer auprès du premier des philosophes, les instances les plus vives pour l'attirer en Sicile, et dès qu'il y serait venu, de s'abandonner entièrement à lui, afin que par ses discours il réformât ses mœurs et les dirigeât vers le bien ; que, formé sur le modèle divin, le plus parfait de tous, celui qui conduit seul l'univers, et par qui tous les êtres tirés du sein du chaos constituent cet ordre de choses qu'on appelle le monde, il s'assurât à lui et à ses sujets une véritable félicité. Il verrait alors ses peuples, qui n'obéissaient qu'à la crainte et à la nécessité, s'attacher à un gouvernement paternel, fondé sur la tempérance et la justice, et, au lieu d'avoir à détester un tyran, aimer en lui un véritable roi. « Sachez, lui disait-il, que les chaînes de diamant ne sont « pas, comme le croyait votre père, la crainte, la force, le « grand nombre de vaisseaux, et ces milliers de Barbares qui « composent votre garde ; mais l'affection, le zèle et la re- « connaissance qu'inspirent aux sujets la justice et la vertu « de leurs rois. Ces derniers liens, quoique moins raides et « bien plus doux que ces autres chaînes, ont beaucoup plus « de force pour maintenir les empires : et sans cela un prince « peut-il obtenir l'estime et l'affection des peuples, lorsque, « couvrant son corps d'habits magnifiques, ornant sa maison « avec la somptuosité la plus recherchée, il n'a, dans sa rai- « son et dans ses discours, aucune supériorité sur le dernier « de ses sujets, et qu'il ne daigne pas orner le palais de son « âme avec la décence et la richesse qui conviennent à une « reine ? »

XII. Ces représentations souvent répétées, et appuyées encore de quelques maximes de Platon que Dion avait soin d'y semer de temps en temps, excitèrent dans l'âme de Denys un désir violent, une sorte de fureur de voir et d'entendre ce philosophe. Il partit aussitôt pour Athènes plusieurs lettres de

Denys, auxquelles Dion joignit ses propres sollicitations ; il en vint aussi de l'Italie, de la part des philosophes pythagoriciens, qui pressaient Platon d'aller s'emparer de l'âme d'un jeune prince qui, aveuglé par sa puissance, se laissait entraîner à une vie licencieuse, et de l'en retirer par la force de ses raisonnements. Platon, cédant à ce qu'il se devait à lui-même, comme il le témoigne dans ses écrits[1], et ne voulant pas qu'on pût lui reprocher que, philosophe seulement de paroles, il ne justifiait pas ce titre par ses actions ; espérant d'ailleurs qu'en guérissant un seul homme qui était comme la partie dominante du corps politique, il procurerait la guérison de toute la Sicile, travaillée de maladies dangereuses, il se détermina à partir pour Syracuse.

XIII. Les ennemis de Dion, qui redoutaient le changement de Denys, lui persuadèrent de rappeler de son exil Philistus, homme très-instruit dans les lettres, et qui avait une grande habitude des mœurs des tyrans ; ils voulaient avoir en lui un contre-poids qui pût balancer Platon et sa philosophie. Philistus, lors de l'établissement de la tyrannie, s'en était montré le plus zélé partisan, et avait longtemps commandé la garnison de la citadelle ; on disait même qu'il avait vécu avec la mère de l'ancien Denys, et que le tyran ne l'avait pas ignoré. Mais après que Leptines, qui avait eu deux filles d'une femme déjà mariée à un autre, eut donné à Philistus une de ses filles en mariage sans en parler à Denys, le tyran irrité fit mettre en prison et charger de fers cette femme, et chassa de la Sicile Philistus, qui se retira chez des amis et des hôtes qu'il avait dans la ville d'Adria[2]. Ce fut là que, jouissant d'un grand loisir, il composa la plus grande partie de son histoire : car il ne revint pas en Sicile tant que le vieux Denys vécut ; ce ne fut qu'après sa mort, comme je viens de le dire, que l'envie des courtisans contre Dion le ramena dans sa patrie, parce qu'ils le crurent un instrument très-propre à leur dessein, et

[1] Dans sa septième lettre.

[2] Ville du Picenum, aujourd'hui la marche d'Ancône.

un des plus fermes appuis de la tyrannie. En effet, il fut à peine arrivé qu'il se déclara pour le parti du tyran, et que tous les autres courtisans renouvelèrent leurs calomnies contre Dion ; ils lui imputèrent d'avoir cherché, de concert avec Théodote et Héraclide, les moyens de détruire la tyrannie. Il paraît que Dion avait espéré que le séjour de Platon à Syracuse ferait perdre à la tyrannie ce qu'elle avait de despotique et d'arbitraire, et qu'il ferait de Denys un prince modéré, dont le gouvernement serait réglé par la justice. Si le tyran s'y refusait, et qu'il ne se laissât pas adoucir par les préceptes de la philosophie, il avait résolu de renverser sa domination, et de remettre l'autorité entre les mains des habitants de Syracuse ; non qu'il approuvât la démocratie, mais il la croyait meilleure que la tyrannie quand on ne pouvait pas établir une saine aristocratie.

XIV. Telle était la situation des affaires à l'arrivée de Platon en Sicile : il y reçut l'accueil le plus flatteur ; on lui prodigua les honneurs les plus distingués, les marques d'affection les plus singulières. A la descente de sa galère, il trouva un char du prince magnifiquement paré, dans lequel il monta, et Denys offrit un sacrifice aux dieux, comme pour l'événement le plus heureux qui pût arriver à son empire. La frugalité qui régna depuis dans les repas, la modestie qui parut dans la cour, la douceur que le tyran lui-même montra dans ses audiences et dans ses jugements, tout fit concevoir aux Syracusains les plus grandes espérances d'un changement heureux. Les courtisans eux-mêmes se portaient tous avec une ardeur incroyable à l'étude des lettres et de la philosophie ; le nombre de ceux qui s'appliquaient à la géométrie était si grand, que le palais était semé partout de cette poussière sur laquelle les géomètres tracent leurs figures. Peu de jours après, dans un sacrifice solennel qui se faisait dans le palais, le héraut ayant, selon l'usage, prié les dieux de conserver longtemps la tyrannie à l'abri de tout revers, Denys, qui était présent : « Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, de faire des

« imprécations contre moi? » Cette parole affligea vivement Philistus, qui sentit combien le temps et l'habitude rendraient invincible le pouvoir de Platon, puisqu'en si peu de jours ses conversations avaient produit un tel changement dans l'esprit de ce jeune prince.

XV. Ce ne fut donc plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et ouvertement, qu'ils se déchaînèrent contre Dion. « On ne peut plus douter, disaient-ils, qu'il ne se serve « des discours de Platon pour charmer, pour ensorceler l'âme « du prince, pour lui persuader d'abdiquer volontairement « l'empire, afin de s'en saisir lui-même, et de le transpor- « ter aux fils d'Aristomaque, ses neveux. Il est bien doulou- « reux, disaient quelques autres, que les Athéniens, qui, étant « venus autrefois en Sicile avec des forces si considérables de « terre et de mer, ont tous péri avant d'avoir pu se rendre « maîtres de Syracuse, parviennent aujourd'hui, par le moyen « d'un seul sophiste, à détruire la tyrannie, en persuadant à « Denys de se débarrasser de ses dix mille gardes dont il est « environné, de renvoyer les quatre cents galères qu'il a dans « ses ports, ses dix mille chevaux et la plus grande partie de « ses troupes de pied, pour aller, dans l'Académie, chercher « ce souverain bien dont on fait un mystère, mettre son bon- « heur dans la géométrie, et abandonner à Dion, à ses ne- « veux, la souveraineté bien plus réelle des richesses et des « plaisirs. » Tous ces propos jetèrent d'abord des soupçons dans l'âme du tyran; des soupçons il passa à la colère, qui aboutit à une rupture ouverte.

XVI. Dans ce même temps, on apporta secrètement à Denys des lettres que Dion avait écrites aux magistrats de Carthage, pour leur dire de ne pas traiter de la paix avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences, parce qu'il servirait à rendre le traité plus solide. Denys communiqua ces lettres à Philistus, et, après en avoir délibéré avec lui, il amusa Dion, suivant Timée, par une feinte réconciliation. L'ayant trompé par de belles paroles, il le mena seul un jour au-dessous de la ci-

tadelle, sur le bord de la mer; là, il lui lut ses lettres, et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier; mais le tyran, sans l'écouter, le fit monter sur-le-champ tel qu'il était dans un brigantin, et commanda aux matelots d'aller le débarquer sur les côtes d'Italie. Cette violence ne fut pas plus tôt connue du public, que Denys révolta tout le monde par sa cruauté : les femmes firent retentir le palais de leur douleur, et la ville de Syracuse reprit courage, dans l'espoir que le tumulte qui suivrait l'exil de Dion, et la défiance qu'il jetterait dans les esprits, amèneraient bientôt dans les affaires des changements favorables. Denys, qui craignit les suites de cette disposition des esprits, consola ses amis et les femmes du palais; il les assura que l'absence de Dion n'était pas un exil, mais un simple voyage qu'il lui avait ordonné, dans la crainte que son opiniâtreté ne le forçât à prendre contre lui des mesures plus violentes. Il fournit aux parents de Dion deux vaisseaux, pour y charger ce qu'ils voudraient emmener de ses biens et de ses domestiques, et l'aller joindre dans le Péloponnèse. Dion avait des possessions immenses, et l'état de sa maison différait peu de celui d'un tyran. Ses amis chargèrent ses richesses sur ces deux vaisseaux, et les lui portèrent en Grèce. Les femmes du palais et ses meilleurs amis y avaient ajouté des présents considérables : en sorte que Dion, par sa fortune et par l'éclat de sa dépense, tint le plus grand état dans la Grèce, et que l'opulence d'un banni fit juger de la puissance du tyran.

XVII. Après le départ de Dion, Denys logea Platon dans la citadelle : c'était, sous prétexte de le traiter avec honneur en l'approchant plus près de sa personne, lui donner une prison honnête, de peur qu'en allant trouver Dion il ne fût auprès des Grecs un témoin de son injustice envers lui. Le temps et l'habitude lui inspirèrent un goût si vif pour les entretiens de ce philosophe, que, comme une bête féroce qui s'apprivoise enfin avec l'homme, son amour pour lui devint tyrannique, il voulait être aimé seul de Platon, ou du moins avoir plus de

part que personne à son estime, prêt à le rendre maître de tout ce qu'il possédait, et de l'empire même, s'il voulait ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Cette passion, ou plutôt cette manie, était pour Platon un véritable malheur, comme celle d'un amant jaloux en est un pour la personne qu'il aime. C'étaient presque en même temps des emportements subits, et des repentirs accompagnés de prières vives pour obtenir sa réconciliation. Il brûlait d'envie d'entendre Platon et d'être initié aux secrets de la philosophie, et il en rougissait devant ceux qui cherchaient à l'en détourner comme d'une étude capable de le corrompre.

XVIII. La guerre qui survint dans ce temps-là détermina Denys à renvoyer Platon en Grèce, après lui avoir promis de rappeler Dion au printemps. Mais il ne lui tint point parole, et fit passer seulement à Dion ses revenus, priant Platon d'excuser ce délai, dont la guerre était la cause, et l'assurant qu'il le ferait revenir dès que la paix serait faite, à condition cependant qu'à son retour il vivrait tranquille, sans exciter aucun mouvement, et qu'il ne le décrierait pas auprès des Grecs. Platon fit son possible pour l'obtenir de Dion; il le dirigea vers l'étude de la philosophie, et le retint auprès de lui à l'Académie. Dion logeait à Athènes chez un de ses amis nommé Callippus[1]. Il avait acheté une maison de plaisance, dont, à son départ pour la Sicile, il fit présent à Speusippe[2], celui de ses amis avec qui il avait vécu davantage. Platon, en les liant ensemble, avait voulu adoucir les mœurs austères de Dion par le commerce d'un homme aimable, qui savait mêler à propos à des conversations sérieuses des plaisanteries honnêtes; et tel était Speusippe, de qui, pour cette raison, le poëte Timon a dit dans ses *Silles*, qu'il raillait avec finesse. Pendant le séjour de Dion à Athènes, Platon fut obligé de donner des jeux et de défrayer le chœur des jeunes gens; Dion en fit seul tous les

[1] C'est un autre que celui qui réforma le calendrier de Méton, la troisième année de la cent douzième olympiade. — [2] Il succéda à Platon dans son école, la première année de la cent huitième olympiade.

frais[1] : Platon voulut lui fournir ce moyen de montrer devant les Athéniens une magnificence qui devait procurer à Dion plus de bienveillance de la part du peuple que d'honneur à Platon même.

XIX. Dion parcourut les autres villes de la Grèce ; il assista à leurs fêtes solennelles, et s'entretint avec les hommes les plus sages et les plus versés dans la politique. Jamais il ne montra ni affectation, ni arrogance, ni mollesse, ni rien qui se sentît de ses longues habitudes avec un tyran ; partout il fit paraître sa tempérance, sa vertu, sa force d'âme, ses grandes connaissances dans la philosophie et dans les lettres. Cette conduite lui concilia tellement l'affection et l'estime générales, que la plupart des villes lui décernèrent par des décrets publics, des honneurs particuliers, et que les Lacédémoniens eux-mêmes, sans s'inquiéter du ressentiment que pourrait en avoir Denys, qui les secondait puissamment dans leur guerre contre les Thébains, lui donnèrent le titre de citoyen de Sparte. On dit qu'il fut invité par Ptoïodorus de Mégare à venir dans sa maison ; c'était un des hommes les plus riches et les plus puissants de la ville. Dion, en arrivant chez lui, trouva une foule de peuple assemblée à sa porte, qui, par la multitude d'affaires dont Ptoïodorus était chargé, ne pouvait aborder facilement. Dion voyant ses amis en murmurer hautement : « Pourquoi nous en plaindre? leur dit-il ; ne faisions-nous « pas de même à Syracuse? »

XX. Denys, dont la jalousie contre Dion augmentait de jour en jour, et qui craignait les effets de la bienveillance que les Grecs lui témoignaient, cessa de lui envoyer ses revenus et les fit administrer par ses propres intendants. Mais en même temps, pour détruire la mauvaise opinion que sa conduite envers Platon avait donnée de lui aux philosophes de la Grèce, il assembla plusieurs hommes des plus savants ; et, en voulant se piquer, dans les conférences qu'il avait avec eux, de les surpasser par son savoir, il lui arrivait nécessairement

[1] *Voy.* la Vie d'Aristide, ch. II.

d'appliquer fort mal à propos ce qu'il avait entendu dire à Platon. Se reprochant alors de n'avoir pas su profiter de sa présence, ni suivi assez longtemps les leçons admirables qu'il lui donnait, il désira de le revoir; et, comme un tyran est toujours effréné dans ses désirs, toujours porté avec violence vers les extrêmes, dans l'impatience qu'il avait de le faire revenir en Sicile, il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Archytas, philosophe pythagoricien, de lui écrire pour l'engager à partir, et de se rendre caution auprès du philosophe athénien qu'il tiendrait toutes les paroles qu'il lui avait données; c'était Platon qui avait procuré à Archytas la connaissance et l'hospitalité de Denys[1]. Archytas envoya donc de sa part Archidémus à Platon; et Denys fit partir deux trirèmes avec plusieurs de ses amis, qui devaient prier instamment Platon de faire ce second voyage. Il lui écrivit même de sa main pour lui déclarer sans détour que s'il ne se laissait pas persuader de revenir auprès de lui, Dion ne devait s'attendre à aucun traitement favorable ; mais que, s'il revenait à Syracuse, il n'y avait rien qu'il ne fît pour Dion.

XXI. Dion, de son côté, reçut plusieurs lettres de sa femme et de sa sœur qui le sollicitaient vivement de déterminer Platon à se rendre aux désirs du tyran, et de ne pas donner des prétextes à ses mauvais desseins. Ce fut ainsi que Platon, comme il le dit lui-même, aborda pour la troisième fois aux ports de Sicile,

Pour affronter encor cette horrible Charybde.

Son arrivée combla de joie Denys, et donna de grandes espérances à la Sicile, qui, aux vœux les plus ardents, joignait tous ses efforts, afin que Platon l'emportât sur Philistus, et que la philosophie triomphât de la tyrannie. Les femmes du palais lui firent un accueil distingué. Denys lui donna une marque singulière de confiance que personne n'avait encore reçue de lui : ce fut de le laisser approcher de sa personne

[1] *Voy.* la *septième Lettre* de Platon.

sans le faire visiter. Aristippe de Cyrène, souvent témoin des présents considérables que Denys offrait à Platon, et des refus constants de ce philosophe, disait que Denys ne risquait rien à se montrer généreux ; qu'il donnait peu à ceux qui lui demandaient beaucoup, et qu'il donnait beaucoup à Platon, qui n'acceptait jamais rien. Après les premiers témoignages d'amitié, Platon ne tarda pas à lui parler de Dion ; mais Denys renvoya d'abord à un autre moment ce sujet d'entretien. Bientôt ce furent des plaintes et des querelles qui n'éclataient pas au dehors ; car Denys les cachait avec soin, et prodiguait en public à Platon tous les honneurs, toutes les complaisances qu'il pouvait imaginer, afin de le détacher de l'amitié qu'il avait pour Dion. Dans les premiers jours, Platon ne lui parla point de sa perfidie et de ses mensonges ; il sut les supporter et les dissimuler. Pendant qu'ils étaient dans cette disposition réciproque, qu'ils croyaient ignorée de tout le monde, Hélicon de Cyzique[1], un des amis de Platon, prédit une éclipse de soleil : elle arriva au jour précis qu'il avait marqué ; et le tyran en fut si ravi, qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant à cette occasion avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi à prédire quelque chose d'extraordinaire. Les philosophes l'ayant pressé de dire ce que c'était : « Je vous an-« nonce, leur dit-il, qu'avant peu Denys et Platon seront « ennemis. »

XXII. Enfin Denys, ayant fait vendre tous les biens de Dion, en retint l'argent ; il fit quitter à Platon l'appartement qu'il lui avait donné dans ses jardins, et le renvoya au milieu de ses satellites, qui, irrités des conseils qu'il donnait à Denys de renoncer à la tyrannie et de casser sa garde, le haïssaient depuis longtemps et cherchaient à le tuer. Archytas, informé du péril où se trouvait Platon, envoya promptement à Denys, sur une galère à trente rames, des ambassadeurs chargés de

[1] Hélicon de Cyzique, disciple de Platon, était un de ces philosophes qu'on appelait *mathématiciens*, nom sous lequel on désignait ordinairement les astronomes.

lui redemander Platon et de le faire ressouvenir que ce philosophe n'était allé en Sicile que parce qu'Archytas s'était rendu caution auprès de lui qu'il y serait en sûreté. Denys, pour se justifier du reproche de haïr Platon, eut soin de le combler avant son départ de témoignages d'estime et d'amitié; et quand il fut sur le point de s'embarquer : « Platon, lui dit-il, « je crois que de retour à Athènes, vous direz bien du mal « de nous avec vos philosophes. — A Dieu ne plaise, lui ré- « pondit Platon en souriant, que nos sujets de conversation à « l'Académie soient assez stériles pour que nous ayons le « temps d'y parler de vous ! » C'est ainsi que Platon fut renvoyé; cependant ce que ce philosophe lui-même en a écrit n'est pas entièrement conforme à ce récit[1]. Dion fut indigné de la conduite de Denys; et, peu de temps après, informé de la violence dont il avait usé envers sa femme, il prit contre lui les dispositions les plus hostiles. Platon fit entendre à Denys ce grief de Dion, mais en termes obscurs et presque énigmatiques. Il s'agissait de la femme de ce dernier. Après qu'il eut été chassé de Sicile, Denys, en renvoyant Platon, le chargea de demander secrètement à Dion s'il consentirait que sa femme fût mariée à un autre; car il courait un bruit, soit véritable, soit forgé par ses ennemis, que ce mariage n'avait pas été du goût de Dion, et que la société de sa femme ne lui plaisait pas.

XXIII. Platon ne fut pas plus tôt de retour à Athènes, qu'après avoir instruit Dion de tout ce qui s'était passé en Sicile, il écrivit au tyran une lettre intelligible sur le reste à tout le monde, mais où l'article seul du mariage ne pouvait être entendu que de lui. Il mandait à Denys qu'à la première ouverture qu'il en avait faite, Dion lui avait déclaré qu'il serait très-irrité contre Denys, s'il se permettait de le faire[2]. Les espérances de réconciliation qui subsistaient encore empêchèrent

[1] Platon, dans sa *septième Lettre*, dit simplement que Denys, à la demande d'Archytas, le renvoya sur une galère, et lui donna ses provisions de voyage.

[2] *Voy.* son *Epître* treizième.

Denys de rien entreprendre contre sa sœur, et il lui permit de demeurer avec le fils qu'elle avait eu de Dion; mais, lorsque tout espoir fut évanoui et que Platon eut été renvoyé d'une manière odieuse, Denys força sa sœur Arété, femme de Dion, d'épouser Timocrate, un de ses amis. Il n'imitait point en cela la douceur de son père envers Polyxénus, mari de Thesta, sœur du tyran. Ce beau-frère, devenu l'ennemi de Denys et craignant sa vengeance, s'enfuit de Sicile. Denys fit venir sa sœur et se plaignit de ce qu'ayant su la fuite de son mari, elle ne l'en avait pas prévenu. Thesta, sans témoigner ni étonnement ni crainte : « Denys, lui dit-elle, me croyez-vous « donc une femme si timide et si lâche, que, sachant la fuite « de mon mari, je n'aie pas eu le courage de m'embarquer « avec lui et de partager sa fortune? Mais je ne l'ai point su ; « car j'aurais bien mieux aimé être appelée la femme de Po- « lyxénus banni, que la sœur du tyran ! » Denys ne put refuser son admiration à la liberté courageuse de Thesta : aussi les Syracusains, charmés de sa vertu, lui conservèrent, après le renversement de la tyrannie, les ornements et les honneurs de la dignité royale ; et, après sa mort, tout le peuple accompagna son convoi. Je n'ai pas cru cette digression inutile.

XXIV. Le retour de Platon à Athènes décida Dion à la guerre. Ce philosophe s'y opposait par égard pour l'hospitalité qui l'unissait à Denys et à cause de sa vieillesse : mais Speusippe et les autres amis de Dion partageaient ses sentiments et le pressaient d'aller rendre la liberté à la Sicile, qui lui tendait les bras et qui le recevrait avec ardeur ; car Speusippe, pendant le séjour qu'il avait fait avec Platon à Syracuse, avait beaucoup fréquenté les habitants de cette ville et s'était assuré de leurs dispositions. Ils avaient d'abord craint de lui parler ouvertement, dans la pensée que le tyran se servait de lui pour les sonder ; mais quand ils eurent pris confiance en lui, il leur entendit dire à tous unanimement qu'ils désiraient fort le retour de Dion ; qu'il pouvait arriver sans vaisseaux, sans infanterie, sans cavalerie, et monter sur le premier vais-

seau marchand qu'il trouverait, pour venir prêter son nom et son bras aux Siciliens contre Denys. Dion, encouragé par le rapport que Speusippe lui fit de ces dispositions, leva secrètement des troupes étrangères, et par des personnes interposées, afin de cacher ses projets. Un grand nombre de philosophes et d'hommes d'état secondèrent son entreprise ; entre autres Eudémus de Cypre, dont la mort a été l'occasion du dialogue d'Aristote sur l'âme [1], et Timonides de Leucade, qui attirèrent dans son parti le devin Miltas de Thessalie, collègue de Dion dans l'Académie. De tous les Siciliens que le tyran avait bannis et qui n'étaient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition ; tous les autres l'abandonnèrent, retenus par la crainte [2].

XXV. Ses troupes, rassemblées dans l'île de Zacynthe, ne formaient que près de huit cents hommes, mais tous déjà connus par plusieurs guerres importantes, tous singulièrement fortifiés par de rudes exercices, supérieurs à tous les autres soldats par leur expérience et leur audace, très-capables enfin d'enflammer le courage des troupes plus nombreuses que Dion espérait trouver en Sicile, et de les animer à combattre avec la plus grande valeur. Cependant, quand on leur annonça que c'était pour la Sicile et contre Denys que cet armement était destiné, ils furent saisis d'étonnement et perdirent courage. Cette expédition leur parut l'effet de la démence et de la fureur de Dion, qui, emporté par son ressentiment et faute de meilleures espérances, se jetait en aveugle dans une entreprise désespérée. Ils s'emportèrent contre leurs capitaines et contre ceux qui, en les enrôlant, ne leur avaient pas déclaré d'abord à quelle guerre ils voulaient les mener. Mais Dion, dans le discours qu'il fit, leur exposa tout ce que la tyrannie avait de

[1] Ce dialogue d'Aristote est perdu. Eudémus, qui en avait été l'occasion, n'est connu que comme ami d'Aristote ; car il ne faut pas le confondre avec Eudémus de Rhodes, à qui le fondateur du Lycée avait adressé son grand *Traité des morales*, et qui lui-même avait composé plusieurs ouvrages philosophiques. — [2] Diodore de Sicile en met trente, l. XVI, c. x.

faible, leur insinua que c'était moins comme soldats qu'il les conduisait à cette expédition que comme des capitaines destinés à commander les Syracusains et les autres peuples de la Sicile, qui depuis longtemps étaient disposés à la révolte. Alcimène, le premier des Grecs par sa naissance et par sa réputation, leur ayant parlé après Dion, ils consentirent à partir. On était alors au milieu de l'été ; les vents étésiens[1] régnaient sur la mer, et la lune était dans son plein. Dion, ayant fait préparer un sacrifice magnifique pour Apollon, se rendit en pompe au temple de ce dieu, avec ses soldats couverts de toutes leurs armes. Après le sacrifice, il leur donna un grand festin dans le lieu de l'île où se faisaient les exercices. Ils furent très-surpris de voir la quantité de vaisselle d'or et d'argent et la magnificence des tables sur lesquelles ils étaient servis ; une telle opulence paraissait au-dessus de la fortune d'un particulier. Ils pensèrent alors qu'un homme d'un âge mûr, qui possédait de si grandes richesses, ne se serait pas jeté dans une entreprise si hasardeuse, s'il n'avait des espérances bien fondées, et si ses amis de Sicile ne lui fournissaient pas tous les secours nécessaires pour en assurer le succès.

XXVI. A la fin du repas, après les libations d'usage et les vœux solennels, la lune s'éclipsa. Ce phénomène n'étonna point Dion, qui connaissait les révolutions périodiques du soleil et de la lune sur l'écliptique, et qui savait que l'ombre qui couvre alors la lune est l'effet de l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil ; mais les soldats en étaient troublés, et il leur fallait quelque éclaircissement qui les rassurât. Le devin Miltas, se levant donc au milieu d'eux, leur dit de reprendre courage et de concevoir les meilleures espérances. « Par ce signe, ajouta-t-il, la divinité fait connaître « que ce qu'il y a aujourd'hui de plus brillant souffrira « quelque éclipse. Or, rien en ce moment n'a plus d'éclat que « la tyrannie de Denys, et vous allez la faire éclipser dès que

[1] Ces vents soufflaient périodiquement du nord et du nord ouest, vers la canicule.

« vous serez arrivés en Sicile. » Telle est l'explication que Miltas donna de l'éclipse au milieu de l'armée. Quant aux abeilles qu'on vit auprès des vaisseaux et dont un essaim alla se poser sur celui que montait Dion, le devin dit en particulier à lui et à ses amis qu'il craignait que ses actions, qui lui attireraient certainement beaucoup de gloire, après avoir jeté de l'éclat pendant peu de temps, ne finissent bientôt par se flétrir. On dit que les dieux envoyèrent aussi au tyran plusieurs signes extraordinaires. Un aigle enleva la pique d'un de ses gardes, et, après l'avoir portée très-haut dans les airs, la laissa tomber dans la mer. L'eau de la mer qui baigne la citadelle de Syracuse fut douce et potable pendant un jour; tous ceux qui en burent y trouvèrent cette douceur. Il naquit à Denys des cochons qui, bien conformés dans tout le reste, n'avaient point d'oreilles. Les devins, consultés sur ces divers prodiges, dirent que le dernier était un signe de désobéissance et de révolte; qu'il annonçait que les sujets du tyran n'écouteraient plus ses ordres. Ils expliquèrent la douceur des eaux de la mer du changement heureux que la situation triste et pénible des Syracusains allait éprouver. Ils déclarèrent enfin, sur le premier prodige, que l'aigle étant le ministre de Jupiter et la pique le symbole de la domination et de la puissance, c'était un signe que le plus grand des dieux se préparait à renverser, à faire disparaître la tyrannie. Voilà ce que rapporte Théopompe.

XXVII. Les soldats de Dion s'embarquèrent sur deux vaisseaux de charge[1], suivis d'un troisième d'une grandeur médiocre, et de deux galères à trente rames. Outre les armes dont ces troupes étaient couvertes, Dion avait encore sur ces navires deux mille boucliers, une grande quantité de traits et de piques, avec des provisions très-abondantes, afin qu'elles ne manquassent de rien pendant la traversée; car ils devaient, dans tout le cours de leur navigation, être à la merci des

[1] Il y a dans le texte des *vaisseaux ronds*, pour les opposer aux vaisseaux de guerre, qu'on appelait des *vaisseaux longs*.

vents et des flots, parce que, avertis que Philistus était à l'ancre, sur les côtes de l'Iapygie, pour les attaquer au passage, ils craignaient d'approcher de la terre. Après douze jours de navigation, par un vent doux et frais, ils se trouvèrent le treizième au cap de Pachyne [1], en Sicile. Là, le pilote leur conseilla de débarquer promptement, s'ils ne voulaient pas, en s'éloignant des côtes et abandonnant le cap, s'exposer à être violemment agités en pleine mer durant plusieurs jours et plusieurs nuits qu'il leur faudrait attendre le vent du midi, dans la saison de l'été où l'on était alors [2]. Mais Dion, qui craignait de descendre à terre si près des ennemis et qui préférait d'aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. A l'instant le vent du nord, se déchaînant avec violence sur la mer, souleva les flots et éloigna les vaisseaux de la Sicile : c'était le lever de l'Arcture. Les éclairs et les tonnerres, accompagnés de torrents de pluie, excitèrent une si furieuse tempête, que les matelots effrayés ne reconnaissaient plus leur route. Bientôt ils s'aperçurent que les vaisseaux, poussés par les vagues, étaient portés vers l'Afrique contre l'île de Cercine [3], à l'endroit où la côte, hérissée de rochers, les menaçait du plus grand danger. Déjà ils touchaient au moment d'être jetés et brisés contre ces roches, lorsque les matelots, faisant avec leurs perches les plus grands efforts, parvinrent, non sans peine, à s'éloigner de la côte. Enfin la tempête s'apaisa et ils rencontrèrent un petit bâtiment qui leur apprit qu'ils étaient aux têtes de la grande Syrte [4]. Le calme qui survint, et pendant lequel ils voguaient au hasard, augmentait leur découragement, lorsqu'ils sentirent de la côte quelques légers souffles du vent du midi ; changement auquel ils s'attendaient si peu, qu'ils avaient peine à le croire. Ce

[1] Entre Cyrène et Tripoli, au sud-est de la Sicile. — [2] Parce que les vents étésiens soufflaient pendant quarante-cinq ou cinquante jours.

[3] Située à l'entrée de la petite Syrte.— [4] Il y en avait deux, la grande et la petite : c'étaient des bas-fonds pleins de sable que les flots y déposaient, et d'où les vaisseaux, une fois qu'ils y étaient engagés, ne pouvaient presque plus se retirer.

vent ayant pris peu à peu de la force, ils déployèrent toutes leurs voiles ; et, après avoir adressé leurs prières aux dieux, ils gagnèrent la haute mer, et, s'éloignant des côtes d'Afrique, cinglèrent vers la Sicile.

XXVIII. Une navigation rapide de quatre jours les conduisit dans le port de Minoa [1], petite ville de Sicile, de la dépendance des Carthaginois. Le commandant de la place, nommé Synalus, Carthaginois de nation, hôte et ami de Dion, était alors dans la ville ; et comme il ignorait que ce fût la flotte de Dion, il voulut s'opposer à la descente des soldats ; ils l'exécutèrent pourtant les armes à la main, mais sans tuer personne ; car Dion le leur avait défendu, par égard pour ses liaisons avec le commandant : ils mirent aisément en fuite les troupes de Synalus, et entrèrent avec elles dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres. Mais après que les deux commandants se furent reconnus et salués, Dion rendit la ville à Synalus, sans y avoir causé aucun dommage ; Synalus nourrit les soldats de Dion et lui donna tous les secours dont il put avoir besoin. Mais rien ne l'encouragea plus, lui et ses troupes, que l'événement heureux de l'absence de Denys ; il s'était embarqué peu de jours auparavant avec quatre-vingts vaisseaux, et avait fait voile pour l'Italie. Aussi, quoique Dion exhortât ses soldats à se refaire des maux qu'ils avaient soufferts dans une si longue et si pénible navigation, ils s'y refusèrent ; et, voulant saisir une occasion si favorable, ils pressèrent Dion de les mener à Syracuse.

XXIX. Laissant donc à Minoa les armes qu'il avait de trop, avec tous ses bagages, qu'il pria Synalus de lui renvoyer quand il en serait temps, Dion marcha droit à Syracuse. En chemin, deux cents chevaux d'Agrigente, du quartier d'Ecnomus [2],

[1] Ville sur la côte méridionale de Sicile, entre Agrigente et le promontoire de Lilybée.

[2] Ecnomus était, à ce qu'il paraît, un quartier d'Agrigente, ville considérable de Sicile, dont on trouve une description détaillée dans Polybe, l. IX, c. XXI, p. 779. Elle était située sur le bord du fleuve Hypsas, entre le cap de Pachyne et celui de Lilybée. Géla était dans son voisinage.

vinrent les premiers le joindre, et furent bientôt suivis de ceux de Géla. Le bruit de sa marche étant porté rapidement à Syracuse, Timocrate, celui qui avait épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et que le tyran avait mis à la tête des partisans qui lui restaient dans la ville, envoya en toute diligence un courrier en Italie, avec des lettres qui apprenaient à Denys l'arrivée de Dion. Pour lui, il s'occupa de prévenir les troubles et les mouvements qui pouvaient naître de la disposition à la révolte où étaient tous les esprits; disposition que la crainte seule et la défiance les empêchaient de manifester. Il arriva au courrier envoyé à Denys par Timocrate un accident bien extraordinaire. Après être abordé en Italie et avoir traversé la ville de Rhège, il hâtait sa marche vers Caulonie [1], où était le tyran, lorsqu'il rencontra un homme de sa connaissance qui portait une victime qu'on venait d'immoler; il en reçut de lui une portion, et poursuivit sa route. Après avoir marché une partie de la nuit, la fatigue l'obligea de s'arrêter pour prendre quelque repos; il se coucha dans un bois qui touchait au chemin; un loup, attiré par l'odeur, vint enlever les chairs de la victime, que le courrier avait attachées avec la valise où étaient les lettres. Cet homme, à son réveil, ne trouvant plus sa valise, et l'ayant cherchée inutilement dans les environs, n'osa pas se présenter devant le tyran sans les lettres; il s'enfuit et ne reparut plus, en sorte que Denys n'apprit que par d'autres, et beaucoup plus tard, la guerre qui se faisait en Sicile.

XXX. Dion fut joint dans sa marche par les habitants de Camarine [2], et par un grand nombre de Syracusains répandus dans les campagnes et qui s'étaient révoltés contre le tyran. Les Léontins et les Campaniens gardaient, avec Timocrate, le quartier de Syracuse appelé l'Épipole : Dion leur ayant fait donner le faux avis qu'il allait commencer la guerre par le siége de leurs villes, ils abandonnèrent Timocrate pour aller

[1] Caulonie se nommait autrefois Aulonie, et tirait son nom d'Aulon, vallon de la Calabre, célèbre par son vignoble. — [2] Ville sur la côte méridionale de Sicile.

défendre leurs concitoyens. Sur la nouvelle qu'en eut Dion, qui campait alors auprès de Macres [1], il fit partir ses troupes la nuit même, et arriva aux bords du fleuve Anapus, qui n'est qu'à dix stades [2] de la ville; il s'y arrêta, fit un sacrifice sur le rivage, et adressa ses prières au soleil levant. Les devins lui promirent la victoire de la part des dieux; et ceux qui étaient présents, voyant Dion avec la couronne de fleurs qu'il avait mise pour le sacrifice, se couronnèrent tous, par un mouvement unanime et spontané. Ils n'étaient pas moins de cinq mille hommes, qu'il avait recueillis dans sa marche: ils avaient, à la vérité, de mauvaises armes, s'en étant fait de tout ce qui leur était tombé sous la main; mais ils suppléaient par leur courage à ce qui leur manquait à cet égard. Aussi Dion n'eut pas plus tôt donné l'ordre de partir, qu'ils coururent, transportés de joie, en poussant de grands cris et s'animant les uns les autres à secouer le joug de la tyrannie.

XXXI. Les plus honnêtes et les plus considérables d'entre les Syracusains, qui étaient restés dans la ville, ayant pris des robes blanches, allèrent au-devant d'eux aux portes de Syracuse, et le peuple courut se jeter sur les amis du tyran. Il enleva d'abord les prosagogides, gens détestables, ennemis des dieux et des hommes, qui, se répandant chaque jour dans la ville et se mêlant parmi les Syracusains, recherchaient tout avec curiosité et allaient rapporter au tyran ce qu'on avait dit et ce qu'on avait pensé; ils furent les premiers punis par le peuple, qui les assomma sur-le-champ. Timocrate, n'ayant pas eu le temps de s'enfermer dans la citadelle avec la garnison, prend un cheval, sort de la ville, et, dans sa fuite, sème partout le trouble et l'effroi, en exagérant à dessein les forces de Dion, pour ne pas paraître avoir abandonné la ville sur de

[1] Ce nom est inconnu : c'est Acres qu'il faut lire : c'était une petite ville, entre le promontoire Pachyne et Syracuse. Elle avait été bâtie par les Syracusains, soixante-dix ans après Syracuse, la deuxième année de la vingt-neuvième olympiade, six cent soixante-deux ans avant J.-C.

[2] Une demi-lieue.

légers motifs de crainte. Dans ce moment, Dion parut à la vue des Syracusains : il marchait à la tête de ses troupes, couvert d'armes brillantes, ayant à ses côtés Mégaclès son frère, et l'Athénien Callippus, tous deux couronnés de fleurs, et suivis de cent soldats étrangers qui lui servaient de gardes ; les autres marchaient en ordre de bataille, sous la conduite de leurs capitaines. Les Syracusains, ravis de les voir, les reçurent comme une pompe sacrée, digne du regard des dieux, et qui leur ramenait, après quarante-huit ans, la liberté et la démocratie, exilées de leur ville.

XXXII. Quand Dion fut entré dans la ville par les portes Ménitides, il fit apaiser le tumulte à son de trompe, et publier par un héraut que Dion et Mégaclès, qui étaient venus pour abolir la tyrannie, affranchissaient les Syracusains et les autres peuples de Sicile du joug du tyran. Comme il voulait haranguer la multitude, il monta le long de l'Achradine, et trouva que les Syracusains avaient dressé partout, des deux côtés de la rue, des tables chargées de coupes, et préparé des victimes. A mesure qu'il passait devant eux, ils jetaient sur lui des fleurs et des fruits, et lui adressaient leurs prières comme à un dieu. Au-dessous de la citadelle, et du lieu appelé Pentapyle[1], était une horloge solaire fort élevée et très-découverte, que Denys avait fait bâtir : ce fut là que Dion se plaça pour parler au peuple et l'exhorter à défendre sa liberté. Les Syracusains, charmés de l'entendre, et jaloux de lui témoigner leur reconnaissance, le nommèrent, lui et son frère, capitaines généraux, avec un pouvoir absolu ; mais, de leur consentement, ou même à leur prière, ils leur donnèrent pour collègues vingt de leurs concitoyens, dont dix étaient du nombre de ceux qui, bannis par le tyran, étaient revenus avec Dion. Les devins regardèrent comme un présage heureux que Dion, en haranguant le peuple, eût sous ses pieds le bâtiment que Denys avait élevé avec une magnificence affectée ; mais comme c'était une horloge solaire et qu'il y avait été nommé

[1] Les cinq portes.

général, ils craignirent qu'il n'éprouvât dans son entreprise quelque revers de fortune [1]. Dion se rendit ensuite maître de l'Épipole, délivra tous les prisonniers qui y étaient détenus, et l'environna de fortifications.

XXXIII. Sept jours après, Denys entra, par mer, dans la citadelle; et le même jour on apporta sur des chariots les armes que Dion avait laissées en dépôt à Synalus; il les distribua à ceux des Syracusains qui n'en avaient pas; ceux à qui il ne put en donner s'armèrent le mieux qu'il leur fut possible, et ils montrèrent tous la plus grande ardeur. Denys envoya d'abord en particulier des ambassadeurs à Dion, afin de le sonder; mais Dion lui ayant répondu qu'il devait s'adresser aux Syracusains, devenus un peuple libre, le tyran leur fit porter par ces mêmes ambassadeurs les propositions les plus favorables: il leur promettait une diminution considérable d'impôts et une exemption de service, excepté dans les guerres qu'ils auraient eux-mêmes approuvées. Les Syracusains reçurent avec dérision ces promesses; et Dion répondit aux ambassadeurs que Denys n'eût plus à traiter avec les Syracusains tant qu'il n'aurait pas abdiqué la tyrannie. « Cette démarche faite, ajouta-t-« il, je l'aiderai volontiers, par égard pour notre ancienne « liaison, à lui faire accorder ce qui sera juste, et même à « obtenir tous les avantages qui dépendront de moi. » Denys parut content de ces offres et envoya de nouveaux ambassadeurs pour demander qu'il vînt dans la citadelle quelques Syracusains, avec qui il traiterait des intérêts communs et des sacrifices respectifs que chacun pourrait faire. On y envoya des députés dont Dion avait approuvé le choix : aussitôt le bruit se répandit, de la citadelle dans la ville, que Denys allait déposer la tyrannie, moins par égard pour Dion que pour l'amour de lui-même. Mais ce n'était, de la part du tyran, qu'une ruse et une feinte pour surprendre les Syracusains;

[1] On regardait les révolutions de l'ombre solaire, qui monte et descend tour à tour, comme une image des revers et des vicissitudes que les hommes peuvent éprouver.

car il retint prisonniers les députés, et le lendemain, dès la pointe du jour, ayant fait boire avec excès ses soldats étrangers, il les envoya brusquement attaquer la muraille que les Syracusains avaient élevée autour de la citadelle.

XXXIV. Cette attaque imprévue et l'audace de ces Barbares, dont les uns abattaient avec un grand bruit la muraille, tandis que les autres tombaient rudement sur les Syracusains, effraya tellement ceux-ci, qu'il n'y en eut pas un qui osât résister, et que les troupes étrangères de Dion soutinrent seules le choc des ennemis. Elles n'eurent pas plus tôt entendu le tumulte, qu'elles volèrent au secours des Syracusains, sans trop savoir d'abord ce qu'elles devaient faire, parce qu'elles n'entendaient pas les ordres qu'on leur donnait, troublées par les cris des Syracusains, qui en fuyant se jetaient au milieu d'elles et y portaient le désordre. Dion, enfin, voyant qu'il était impossible de se faire entendre, leur montre d'action ce qu'il faut faire; il fond le premier sur les Barbares; et comme il n'était pas moins connu des ennemis que de ses amis mêmes, il attire autour de lui le combat le plus vif et le plus terrible. Les soldats de Denys le chargent tous avec des cris effroyables; et quoique, appesanti par l'âge[1], il fût moins propre à des combats si vigoureux, il y supplée par sa force et son courage, soutient l'assaut de ceux qui fondent sur lui, et en taille plusieurs en pièces. Mais enfin il est blessé à la main d'un coup de pique; sa cuirasse résiste à peine à la multitude de traits et de coups de piques qu'il reçoit à travers son bouclier : frappé sans relâche par les javelines qui se brisent contre lui, il est renversé par terre. Ses soldats l'enlèvent aussitôt, et il leur laisse Timonide pour les commander; mais, montant tout de suite à cheval, il court par toute la ville, arrête les fuyards, et, prenant avec lui les soldats étrangers qui gardaient l'Achradine, il mène ces troupes fraîches et pleines d'ardeur contre les Barbares, qu'elles trouvent fatigués et rebutés de l'essai qu'ils viennent de faire. Ils avaient espéré

[1] Il avait cinquante ans.

qu'au premier assaut ils emporteraient la ville d'emblée ; et voyant contre leur attente qu'ils avaient affaire à des hommes aguerris et pleins de vigueur ils commencèrent à reculer vers la citadelle. Dès que les Grecs les voient plier, ils tombent sur eux avec plus de raideur ; et les ayant bientôt mis en fuite, ils les obligent de se renfermer dans leurs murailles. Les Barbares ne tuèrent à Dion que soixante-quatorze hommes, et ils perdirent un grand nombre des leurs.

XXXV. Les Syracusains, pour récompenser les troupes d'une victoire si brillante, leur distribuèrent cent mines [1] par tête, et les soldats donnèrent à Dion une couronne d'or. Cependant il vint de la part de Denys des hérauts apporter à Dion des lettres des femmes du palais. Il y en avait une avec cette adresse : *A mon père*. On la crut d'Hipparinus, car c'était le nom du fils de Dion, quoique l'historien Timée prétende qu'il s'appelait Arétéus, du nom d'Arété, sa mère ; mais sur cela il faut, ce me semble, en croire plutôt Timonide, l'ami et le compagnon d'armes de Dion. Les autres lettres furent lues en présence des Syracusains : elles ne contenaient que des prières et des supplications de la part des femmes. Quand on en vint à celle qu'on croyait d'Hipparinus, les Syracusains ne voulaient pas qu'elle fût décachetée et lue publiquement ; mais Dion s'obstina à l'ouvrir : elle était de Denys ; et, quoique adressée à Dion, elle était réellement écrite pour les Syracusains. Sous la forme de prière et d'apologie, elle n'était au fond qu'une calomnie adroitement dirigée contre Dion : il lui rappelait avec quel zèle il avait contribué autrefois à l'établissement de la tyrannie ; il y joignait des menaces terribles contre les personnes qui lui étaient les plus chères, sa sœur, sa femme et son fils, et la terminait par des supplications et des gémissements sur son sort. Mais rien n'offensa tant Dion que la prière qu'il lui faisait de ne pas abolir la tyrannie, et de la garder pour lui ; de ne pas rendre la liberté à des hommes qui le haïssaient et qui conservaient du ressentiment des maux

[1] Neuf mille livres.

qu'il leur avait faits; de les tenir au contraire dans sa dépendance, afin de ménager à ses amis et à ses proches une entière sûreté.

XXXVI. La lecture publique de cette lettre, au lieu de faire admirer aux Syracusains, comme ils le devaient, la fermeté et la grandeur d'âme de Dion, qui sacrifiait à la justice et à l'honnêteté les liens les plus forts de la nature et du sang, leur inspira des soupçons et des craintes; ils en prirent occasion de le croire dans la nécessité de ménager le tyran, et ils jetèrent les yeux sur d'autres chefs pour les mettre à leur tête. La nouvelle du retour d'Héraclide les fortifia dans cette pensée. Héraclide était un des bannis de Sicile : il avait du talent pour la guerre, et s'était fait connaître dans les armées par les emplois qu'il y avait eus sous les tyrans; mais c'était un esprit mobile, léger en tout, et sur la stabilité duquel on pouvait encore moins compter lorsqu'il s'agissait de prééminence et d'honneurs. Un différend qu'il avait eu dans le Péloponnèse avec Dion lui fit prendre le parti d'aller avec une flotte particulière contre le tyran; et en arrivant à Syracuse avec sept galères et trois autres vaisseaux, il trouva Denys assiégé pour la seconde fois dans la citadelle, et les Syracusains pleins de confiance. Son premier soin fut de s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, et il avait naturellement ce qu'il fallait pour attirer, pour exciter une populace qui veut toujours être flattée. Il gagna donc facilement à son parti la multitude, à qui la gravité de Dion commençait à déplaire; elle la regardait comme inconciliable avec l'esprit de gouvernement; et, dans cette disposition d'audace et de licence où la victoire l'avait mise, elle voulait être conduite d'une manière démocratique, avant d'être un peuple libre.

XXXVII. Ayant donc convoqué une assemblée de leur propre autorité, ils nommèrent Héraclide amiral. Dion, s'étant rendu à l'assemblée, se plaignit du commandement qu'on venait de donner à Héraclide, et déclara que c'était lui ôter le pouvoir qu'ils lui avaient confié; qu'il n'était plus général

en chef si un autre que lui commandait sur mer. Ces représentations forcèrent les Syracusains, quoique à regret, de dépouiller Héraclide de la charge dont ils venaient de le revêtir. Dion, après avoir reçu cette satisfaction, mande chez lui Héraclide, lui fait quelques légers reproches sur le tort qu'il avait eu de vouloir, contre la bienséance et l'utilité publique, rivaliser avec lui d'honneur dans une conjoncture difficile, où la moindre division pouvait tout perdre. Il convoque ensuite lui-même une nouvelle assemblée, nomme Héraclide amiral, et conseille au peuple de lui donner des gardes comme il en avait lui-même. Héraclide, dans tout ce qu'il disait, dans tout ce qu'il faisait publiquement, s'étudiait à plaire à Dion ; il avouait les obligations qu'il lui avait, l'accompagnait partout avec l'air le plus soumis, et exécutait ponctuellement ses ordres ; mais, en secret, il travaillait à corrompre la multitude, à soulever ceux qui désiraient des nouveautés ; et par ses intrigues il suscita tant de troubles, qu'il mit Dion dans le plus grand embarras. Celui-ci proposait-il de laisser sortir Denys de la citadelle par un traité, on l'accusait de vouloir épargner le tyran et de chercher à le sauver. Voulait-il, pour ne pas indisposer le peuple, continuer le siége, on lui imputait de prolonger à dessein la guerre, afin de faire durer son commandement, et de tenir ses concitoyens sous sa dépendance.

XXXVIII. Il y avait à Syracuse un homme nommé Sosis, fort connu par son audace et par sa méchanceté, et qui regardait comme la perfection de la liberté de ne mettre aucune borne à sa licence. Il ne cessait de tendre des piéges à Dion : un jour, s'étant levé en pleine assemblée, il fit les reproches les plus outrageants aux Syracusains de ce qu'ils ne voyaient pas qu'en se délivrant d'une tyrannie marquée par l'ivresse et l'emportement, ils s'étaient donné un maître vigilant et sobre. Après cette déclaration publique de sa haine contre Dion, il sortit de l'assemblée ; et le lendemain on le vit courir dans la ville, la tête et le visage pleins de sang, et paraissant fuir des

gens qui le poursuivaient. Il se précipite dans cet état au milieu du peuple assemblé sur la place, dit que les soldats étrangers de Dion ont voulu le tuer, et montre une blessure qu'il avait à la tête. Il excite par ses plaintes l'indignation de bien des gens, qui, s'élevant contre Dion, l'accusent de tyrannie et de cruauté, et lui reprochent d'ôter aux citoyens la liberté de parler, en leur faisant craindre les plus grands dangers et la mort même.

XXXIX. Malgré le tumulte et les mouvements séditieux qui agitaient cette assemblée, Dion s'y rendit pour se justifier; il fit connaître que Sosis était frère d'un des gardes de Denys, et que c'était à l'instigation de son frère qu'il avait cherché à exciter le trouble et la sédition dans Syracuse, parce que le tyran ne voyait de salut pour lui que dans les dissensions et les défiances réciproques des habitants. D'un autre côté, les chirurgiens qui visitèrent la plaie de Sosis, reconnurent qu'elle n'avait qu'effleuré la tête, et ne pouvait être l'effet d'un coup violent, car les blessures faites avec l'épée sont plus profondes dans le milieu : celle de Sosis, légère dans toute sa longueur, avait d'ailleurs plusieurs têtes, parce qu'elle avait été faite à plusieurs reprises, la douleur l'ayant forcé de s'arrêter et de recommencer ensuite. Il vint en même temps des personnes connues, qui apportèrent un rasoir à l'assemblée, et déclarèrent qu'ils avaient rencontré dans la rue Sosis tout ensanglanté, et criant qu'il fuyait les soldats étrangers de Dion qui venaient de le blesser; qu'ils s'étaient mis aussitôt à la poursuite de ces soldats, mais qu'ils n'avaient vu personne, et que, près de là, ils avaient trouvé ce rasoir sous une roche creuse d'où ils avaient vu sortir Sosis. Son affaire allait déjà fort mal, lorsque ses propres domestiques vinrent fournir de nouvelles preuves, en déposant que Sosis était sorti seul de sa maison avant le jour avec ce rasoir dans sa main. Tous les calomniateurs de Dion se retirèrent alors de l'assemblée; et le peuple, ayant condamné Sosis à mort, se réconcilia avec Dion. Cependant les soldats étrangers lui furent toujours suspects,

surtout depuis que la plupart des combats contre le tyran se donnaient sur mer [1].

XL. Mais après que Philistus fut arrivé de l'Iapygie avec plusieurs galères qu'il amenait à Denys, les Syracusains voyant que ces troupes étrangères n'étaient propres qu'à des combats de terre, et qu'elles devenaient inutiles pour cette guerre, crurent qu'elles allaient être sous la dépendance de leurs soldats qui combattaient sur mer, et que leurs vaisseaux rendaient les plus forts. La victoire navale qu'ils remportèrent sur Philistus ayant encore augmenté leur fierté, ils se montrèrent cruels et barbares envers cet ennemi. Éphore, il est vrai, dit que Philistus, lorsqu'il vit sa galère prise, se donna lui-même la mort; mais Timonide, qui, depuis le commencement de cette guerre, combattit toujours auprès de Dion, raconte dans une lettre au philosophe Speusippe, que la galère de Philistus ayant échoué contre terre, il fut pris en vie par les Syracusains, qui d'abord lui ôtèrent sa cuirasse, le dépouillèrent de tous ses vêtements, et, sans respect pour sa vieillesse, lui firent mille outrages. Ils finirent par lui couper la tête, et livrèrent son corps à leurs enfants, qu'ils obligèrent de le traîner le long de l'Achradine, et d'aller ensuite le jeter dans les carrières. Timée, ajoutant encore à l'indignité de ce traitement, dit que ces enfants ayant pris le cadavre par la jambe boiteuse, le traînèrent dans toutes les rues de la ville, pendant que les Syracusains en faisaient mille plaisanteries, et s'amusaient de voir traîner ainsi par sa jambe celui qui avait dit que Denys aurait tort de prendre un cheval léger à la course pour s'enfuir de la tyrannie, et qu'il devait s'en laisser tirer par la jambe plutôt que de la quitter volontairement [2]. Cependant Philistus rapporte ce mot comme dit à Denys par un autre que lui.

XLI. Mais Timée, se faisant un prétexte, d'ailleurs assez

[1] Ils craignaient que, pendant l'un de ces combats, ces soldats, qui ne servaient pas, ne s'emparassent de la ville.

[2] *Voy.* Diodore de Sicile, l. XIV, c. VIII.

fondé, du zèle et de la fidélité de Philistus pour maintenir la tyrannie, a rempli son histoire d'imputations calomnieuses contre lui. Ceux qui eurent à souffrir des injustices du tyran peuvent être excusables d'avoir assouvi leur colère sur un cadavre insensible; mais que, dans un temps si éloigné, des historiens à qui Philistus n'a fait aucun tort, et qui au contraire ont profité de ses écrits, se permettent de lui reprocher, avec une raillerie insultante, des malheurs dans lesquels la fortune peut précipiter les hommes même les plus vertueux, c'est une injustice dont le soin de leur réputation aurait dû seul les garantir. Éphore ne montre pas plus de sagesse dans les louanges qu'il donne à Philistus : quelque talent qu'ait cet historien pour colorer de prétextes spécieux les actions les plus injustes, pour donner à des mœurs dépravées des motifs raisonnables, pour trouver des discours capables d'en imposer, il ne pourra jamais détruire l'idée qu'on a que Philistus fut le plus grand partisan de la tyrannie, l'admirateur le plus passionné du faste, de la puissance, des richesses et des alliances des tyrans [1]. Celui donc qui s'abstient, et de louer les actions de Philistus, et de lui reprocher ses malheurs, est un historien fidèle et impartial.

XLII. Après la mort de Philistus, Denys envoya dire à Dion qu'il lui abandonnerait la citadelle et lui livrerait les armes et les troupes qu'il avait à sa solde, avec l'argent nécessaire pour les entretenir pendant cinq mois, si, par un traité, on voulait lui permettre d'aller vivre en Italie des revenus d'une contrée du territoire de Syracuse, appelée Gyate, pays riche et fertile, qui s'étendait depuis la mer jusqu'au milieu des terres. Dion ne reçut pas ces propositions, et les renvoya aux Syracusains, qui, espérant prendre Denys en vie, chas-

[1] D'autres entendent d'Éphore ce que j'applique à Philistus, et le texte grec y paraît conforme : mais le sens que j'ai suivi me semble plus analogue au raisonnement de Plutarque. Xylandre, l'interprète latin, l'avait déjà proposé, et le traducteur anglais l'a adopté. Il n'y a d'ailleurs qu'un accent de différence pour les deux manières de traduire.

sèrent ces ambassadeurs. Le tyran alors remit la citadelle à l'aîné de ses fils, Apollocrate ; et lui-même, profitant d'un vent favorable, embarqua sur ses vaisseaux les personnes qui lui étaient les plus chères, avec ce qu'il avait de plus précieux, et mit à la voile sans être aperçu par Héraclide. Cet amiral, voyant que ses concitoyens mécontents l'accablaient de reproches, leur détache un démagogue nommé Hippon, qui appelle le peuple au partage des terres, en disant que l'égalité des biens est la base de la liberté, comme la pauvreté est la source de la servitude. Héraclide, en appuyant les discours d'Hippon, et excitant contre Dion qui les combattait des mouvements séditieux, persuada aux Syracusains de décréter ce partage, de supprimer la paie des soldats étrangers, et de nommer d'autres généraux, afin de se délivrer de l'austérité de Dion. Les Syracusains croyant pouvoir se délivrer en un instant de la tyrannie, cette longue et funeste maladie, et se gouverner, avant le temps, comme un peuple libre, prirent les plus fausses mesures et conçurent de l'aversion pour Dion, qui, comme un habile médecin, voulait les assujettir encore à un régime exact et sage.

XLIII. Lorsqu'ils furent assemblés pour élire de nouveaux magistrats (on était alors au milieu de l'été), il survint tout à coup des tonnerres affreux et des signes effrayants qui durèrent quinze jours sans interruption, et qui, frappant le peuple d'une terreur religieuse, l'empêchèrent de procéder à ces élections. Quand le calme parut rétabli, les orateurs assemblèrent de nouveau le peuple ; et, pendant qu'ils nommaient leurs magistrats, un bœuf qui traînait un chariot, et pour qui le bruit de la foule n'était pas nouveau, s'étant ce jour-là irrité contre son conducteur, secoua le joug et courut au théâtre, où il écarta le peuple, qui prit la fuite dans le plus grand désordre. Du théâtre, l'animal se jeta dans le quartier de la ville qui fut depuis occupé par les ennemis, bondissant et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Les Syracusains ne tenant aucun compte de cet accident, nommèrent

vingt-cinq magistrats, du nombre desquels fut Héraclide. Ils firent ensuite proposer secrètement aux soldats étrangers d'abandonner Dion et de s'attacher à eux; en leur promettant de leur donner tous les droits de citoyen ; mais ils rejetèrent leurs offres et gardèrent à Dion la fidélité et l'affection la plus entière. Ils le prirent au milieu d'eux, et, lui faisant un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils le conduisirent ainsi hors de la ville, sans faire du mal à personne ; mais reprochant à tous ceux qu'ils rencontraient leur perfidie et leur ingratitude. Les Syracusains, méprisant leur petit nombre, et prenant pour crainte leur réserve à ne pas les attaquer, se fiant d'ailleurs sur leur propre multitude, coururent sur eux, ne doutant pas qu'il ne leur fût aisé de les défaire dans la ville et de les massacrer tous.

XLIV. Dion, réduit à la nécessité que lui imposait la fortune, ou de combattre contre ses concitoyens, ou de mourir avec ses soldats, tendait les mains aux Syracusains et les conjurait de la manière la plus pressante de se retirer, en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui, placés sur les murailles, considéraient avec joie tout ce qui se passait. Mais quand il vit que rien ne pouvait arrêter la fougue impétueuse du peuple, et que la ville, semblable à un vaisseau battu de la tempête, était livrée au souffle orageux de ses orateurs, il défendit à ses soldats de charger les Syracusains : ils se bornèrent donc à jeter de grands cris et à faire retentir leurs armes, comme s'ils allaient fondre sur eux. Les Syracusains en furent si effrayés, qu'il n'y en eut pas un seul qui osât tenir ferme, et qu'ils se dispersèrent dans toutes les rues, quoique personne ne les poursuivît ; car Dion ne les vit pas plus tôt prendre la fuite, qu'il fit avancer ses soldats pour aller au pays des Léontins. Les chefs des Syracusains, devenus l'objet des railleries de toutes les femmes, et voulant se laver d'une fuite si honteuse, armèrent de nouveau leurs troupes, et se mirent à la poursuite de Dion. Ils l'atteignirent au passage d'une rivière, et commencèrent à le harceler avec leur cava-

lerie ; mais lorsqu'ils virent qu'au lieu de supporter comme auparavant leurs insultes avec une douceur paternelle, il n'écoutait plus que sa colère, et que, faisant tourner tête à ses soldats, il les mettait en bataille, ils prirent la fuite avec plus de honte encore que la première fois, et regagnèrent promptement Syracuse après avoir perdu quelques-uns des leurs.

XLV. Les Léontins comblèrent Dion d'honneurs, prirent ses troupes à leur solde, et leur donnèrent le droit de bourgeoisie. Ils envoyèrent à Syracuse des ambassadeurs chargés de demander justice pour ces étrangers ; et les Syracusains députèrent de leur côté vers les Léontins, pour accuser Dion. Tous les alliés s'assemblèrent dans la ville de Léontium ; et, après avoir entendu les deux partis, ils donnèrent le tort aux Syracusains, qui, devenus fiers et insolents, parce qu'ils n'obéissaient plus à personne, et que leurs commandants eux-mêmes étaient leurs esclaves, refusèrent de s'en tenir au jugement des alliés. Cependant des galères envoyées par Denys, sous les ordres de Nypsius de Naples, pour porter du blé et de l'argent aux assiégés, arrivèrent à Syracuse. Dans le combat naval qui eut lieu à cette occasion, la victoire resta aux Syracusains, qui prirent quatre galères ennemies. L'ivresse de ce succès, et l'anarchie dans laquelle ils vivaient, leur inspirèrent tant de joie, qu'ils se livrèrent aux festins les plus licencieux, aux réjouissances les plus folles, et que, négligeant toutes les précautions de sûreté, au moment où ils se croyaient déjà maîtres de la citadelle, ils perdirent la ville.

XLVI. Nypsius, voyant que tous les quartiers de Syracuse étaient atteints de la même folie ; que le peuple, depuis le matin jusque fort avant dans la nuit, n'avait fait que boire et danser au son de la flûte ; que les magistrats eux-mêmes, partageant les plaisirs de ces assemblées tumultueuses, n'osaient donner aucun ordre à des hommes plongés dans l'ivresse, et ne pouvaient s'en faire obéir ; Nypsius, dis-je, saisit habilement l'occasion ; et, faisant donner l'assaut à la muraille qui enfermait la citadelle, il s'en rendit maître, en abat-

tit une partie, et lâcha les Barbares dans la ville, avec ordre de traiter à leur gré, et comme ils pourraient, tous ceux qui leur tomberaient sous la main. Les Syracusains ne tardèrent pas à sentir leur danger ; mais la frayeur où ils étaient les empêcha de remédier promptement au mal. La ville était véritablement au pillage ; on massacrait les habitants ; on détruisait les murailles ; on emmenait dans la citadelle les femmes et les enfants, sans être touché de leurs gémissements et de leurs cris. Les magistrats ne pouvaient faire agir les Syracusains contre les ennemis, qui partout étaient confondus avec eux ; et ils désespéraient de rétablir l'ordre dans la ville. Déjà le quartier de l'Achradine était menacé ; et, dans une situation si critique, tout le monde pensait au seul homme en qui la ville pût mettre sa dernière espérance : mais personne n'osait le nommer, tant on avait honte de l'excès d'ingratitude et de démence auquel on s'était porté envers Dion. Enfin, l'extrême nécessité où ils se trouvaient leur en faisant une loi, il s'éleva du côté des alliés et de la cavalerie, une voix qui demanda le rappel de Dion et des troupes du Péloponnèse, qui étaient chez les Léontins.

XLVII. Dès que cette parole qu'on avait eu enfin le courage de prononcer eut été entendue, ce ne fut, de la part des Syracusains, qu'un cri unanime accompagné de larmes de joie ; ils suppliaient les dieux de le leur renvoyer ; ils témoignaient le plus grand désir de le revoir ; ils se rappelaient son courage et son ardeur au milieu des périls, où son intrépidité les rendait eux-mêmes intrépides, et leur faisait affronter l'ennemi sans aucune crainte. Ils lui députèrent donc sur-le-champ deux des alliés, Archonides et Télésidès, et cinq cavaliers, au nombre desquels était Hellanicus. Ces députés courant à toute bride, arrivent chez les Léontins avant la nuit ; ils ont à peine mis pied à terre, que, se jetant aux genoux de Dion et fondant en larmes, ils lui exposent le danger où se trouve Syracuse. Déjà quelques Léontins et plusieurs d'entre les soldats du Péloponnèse, se doutant, à l'empressement de ces

députés et à leur humble posture, qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire, s'étaient rassemblés autour de Dion. Il mène aussitôt les députés à l'assemblée, où tout le peuple se rend avec ardeur ; là, Archonides et Hellanicus exposent rapidement la grandeur de leurs maux, et conjurent les soldats étrangers de venir au secours de Syracuse, et d'oublier des injures dont le peuple de cette ville était plus rigoureusement puni que ne l'auraient désiré ceux même qu'il avait le plus maltraités.

XLVIII. Dès qu'ils eurent fini de parler, et qu'un silence profond régna dans tout le théâtre, Dion se leva; mais à peine il eut pris la parole, que les larmes qu'il répandit en abondance lui étouffèrent la voix. Les soldats étrangers, touchés de sa douleur, l'exhortèrent à la confiance. Enfin il se remit, et reprenant son discours: « Péloponnésiens, leur « dit-il, et vous, nos alliés, je vous ai rassemblés ici, afin « que vous délibériez sur ce qui vous concerne personnelle- « ment ; car il me serait honteux de penser à moi quand Sy- « racuse est au moment de périr. Si je ne puis la sauver, « j'irai du moins me jeter au milieu des feux qui la consu- « meront, et m'ensevelir sous ses ruines. Pour vous, si vous « daignez encore nous secourir, nous les plus imprudents et « les plus malheureux des hommes, venez relever une ville « qui est votre ouvrage. Que si les sujets de plainte que vous « ont donnés les Syracusains vous portent à les abandonner, « je prie les dieux de vous récompenser dignement de la « vertu et du zèle que vous m'avez précédemment témoignés. « Souvenez-vous de Dion, qui ne vous a pas abandonnés « quand ses concitoyens ont été injustes envers vous, et qui « n'abandonne pas ses concitoyens quand ils sont dans l'in- « fortune. » Il parlait encore, lorsque les troupes étrangères, s'étant levées, poussent de grands cris, et le pressent de les mener à l'instant même au secours des Syracusains. Les députés, pleins de reconnaissance, les serrent dans leurs bras, et leur souhaitent, ainsi qu'à Dion, tous les biens que les dieux peuvent

accorder aux hommes. Quand le bruit eut cessé, Dion dit à ses soldats d'aller se préparer pour le départ, et, après qu'ils auraient pris leurs repas, de revenir avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il voulait partir la nuit même pour aller au secours des Syracusains.

XLIX. Cependant, à Syracuse, les généraux de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avaient pu, se retirèrent dans la citadelle à l'entrée de la nuit, avec perte de quelques-uns des leurs. Alors les orateurs des Syracusains, reprenant confiance, dans l'espoir que les ennemis, contents des maux qu'ils leur avaient causés, se tiendraient tranquilles, conseillèrent aux habitants de ne plus penser à Dion, ou, s'il venait à leurs secours avec ses troupes, de ne pas le recevoir, et de ne pas céder en courage à ces étrangers, comme s'ils étaient plus braves que les Syracusains ; mais de ne devoir qu'à eux-mêmes le salut et la liberté de leur patrie. Les magistrats de Syracuse envoient donc de nouveaux députés à Dion pour le détourner de venir, tandis que le corps de la cavalerie et les principaux habitants en font partir d'autres pour presser sa marche. Ce fut un motif pour lui de la ralentir. La nuit était fort avancée lorsque les ennemis de Dion se saisirent des portes pour lui fermer l'entrée de la ville : mais Nypsius faisant sortir de la ville des soldats en plus grand nombre et plus ardents que la veille, ils achevèrent de détruire la muraille qui les enfermait ; de là, se répandant de tous côtés dans la ville, ils la mettent au pillage ; ils égorgent non-seulement les hommes, mais les femmes et les enfants ; peu s'arrêtent à piller, tous les autres ne s'occupent qu'à détruire. Denys, qui désespérait de son rétablissement, et qui avait voué aux Syracusains une haine implacable, voulait, en quelque sorte, ensevelir la tyrannie sous les ruines de Syracuse[1]. Les soldats, pour prévenir le secours de Dion, eurent recours au moyen de destruction le plus rapide,

[1] Denys n'était pas à Syracuse; mais il avait pu, en partant, laisser à Nypsius ces ordres barbares.

celui du feu ; ils brûlaient avec des torches et des flambeaux tout ce qui était à leur portée, et lançaient des traits enflammés sur les maisons éloignées. Les Syracusains qui fuyaient pour éviter les flammes étaient arrêtés et égorgés dans les rues ; ceux qui se réfugiaient dans les maisons en étaient chassés par les flammes ; plusieurs édifices embrasés tombaient sur les passants et les écrasaient.

L. Cet incendie, en ramenant tous les esprits à un même sentiment, ouvrit à Dion les portes de Syracuse. Dès qu'il avait su que les ennemis s'étaient renfermés dans la citadelle, il avait ralenti sa marche ; mais le matin, des cavaliers allèrent au-devant de lui pour l'informer de la seconde irruption que les troupes de Denys avaient faite dans la ville ; et bientôt après quelques uns même de ceux qui lui étaient opposés vinrent le prier de hâter sa marche. Comme le mal croissait à chaque instant, Héraclide lui dépêcha d'abord son frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le supplier d'accourir à leurs secours parce que personnne n'était plus en état de tenir contre l'ennemi, qu'il était lui-même blessé, et la ville presque ruinée e réduite en cendres. Dion était à soixante stades [1] des portes de Syracuse lorsqu'il reçut ces nouvelles ; il apprit à ses soldats le danger extrême où était Syracuse ; et, après leur avoir donné ses ordres, il changea de pas, et les mena avec le plus de précipitation qu'il lui fut possible, pressé par les courriers qui venaient coup sur coup le prier d'avancer. Ses soldats montrèrent tant d'ardeur et firent une telle diligence, qu'il arriva très-promptement aux portes, dans le quartier appelé Hécatompédon. Là, il fit prendre les devants aux troupes légères, pour aller sur-le-champ attaquer l'ennemi, et rendre, par leur présence, le courage aux Syracusains. Il rangea lui-même en bataille son infanterie, et ceux qui venaient par troupes se joindre à lui ; il les divisa en petits corps séparés, auxquels il donna de la profondeur, et mit à leur tête diffé-

[1] Trois lieues.

rents chefs, afin qu'en attaquant les ennemis de plusieurs côtés à la fois, ils leur inspirassent plus de terreur. Après avoir fait toutes ses dispositions et adressé sa prière aux dieux, il traverse la ville et marche à l'ennemi.

LI. Les Syracusains, en le voyant, jettent des cris de joie, et mêlent à leurs acclamations des prières et des encouragements pour Dion, qu'ils appellent leur sauveur et leur dieu, en même temps qu'ils donnent aux soldats étrangers les noms de citoyens et de frères. Il n'y eut personne dans cette occasion qui s'aimât assez soi-même, ou qui fût assez attaché à la vie, pour n'être pas moins inquiet du salut de tous les autres que de celui de Dion, qu'on voyait marcher à un si grand péril à travers le sang, le feu et les morts dont les rues étaient couvertes. Les ennemis, de leur côté, offraient l'aspect le plus redoutable : animés par la rage, ils étaient rangés en bataille le long du mur qu'ils avaient abattu, et dont les décombres rendaient l'abord pénible et difficile à forcer. Mais rien n'embarrassait et ne troublait plus la marche des troupes de Dion que le danger dont les feux les menaçaient. Environnées de toutes parts des flammes qui dévoraient les maisons, obligées de marcher sur des ruines brûlantes, près à tout moment d'être écrasées par la chute de toits ou de pans de murailles, il fallait que, sans rompre leurs rangs, elles s'ouvrissent un chemin au travers d'un nuage de fumée et de poussière. Lorsqu'elles eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un petit nombre qui put en venir aux mains dans un terrain si inégal et si étroit : mais enfin les soldats de Dion, animés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, forcèrent ceux de Nypsius, dont le plus grand nombre se sauva dans la citadelle, très-voisine du lieu où l'on combattait ; ceux qui restèrent dehors s'étant dispersés, furent poursuivis et taillés en pièces par les soldats étrangers. La circonstance ne permit pas de goûter sur-le-champ le fruit de la victoire, ni de se livrer à la joie et aux plaisirs que méritait un si grand exploit ; tous les Syracusains ne songèrent qu'à aller au secours de leurs mai-

sons; et ils eurent bien de la peine, en travaillant toute la nuit, à éteindre l'incendie.

LII. Dès que le jour eut paru, aucun des orateurs n'osa rester dans la ville; la conscience de leurs crimes leur fit prendre à tous la fuite. Héraclide et Théodote seuls vinrent se livrer eux-mêmes à Dion en s'avouant coupables, et le priant d'être meilleur pour eux qu'ils ne l'avaient été pour lui. Ils ajoutèrent qu'il était digne de Dion, déjà si supérieur, par toutes ses autres vertus au reste des hommes, de surpasser, par son courage à triompher de son ressentiment, des ingrats forcés aujourd'hui de se reconnaître vaincus dans la vertu même qu'ils avaient osé lui disputer. Les amis de Dion, témoins de ces prières, conseillaient à Dion de ne pas épargner des hommes envieux et méchants, de livrer Héraclide aux soldats, et d'extirper du gouvernement cette adulation envers le peuple, maladie furieuse et non moins funeste que la tyrannie. Dion ayant pris la parole pour les adoucir : « Les autres capitaines, « leur dit-il, font leur principal exercice de la guerre et des « armes; pour moi, j'ai vécu longtemps dans l'Académie « pour apprendre à dompter la colère, l'envie et l'opiniâtreté. « La preuve de cette victoire sur ses passions n'est pas la dou- « ceur et la modération que l'on montre envers ses amis et « les personnes vertueuses : c'est la clémence et l'humanité « qu'on exerce envers ceux qui nous ont fait des injustices. « Je me propose bien moins de surpasser Héraclide en pru- « dence et en autorité qu'en douceur et en justice; c'est dans « ces vertus que consiste la véritable supériorité. Les exploits « guerriers, lors même que personne ne prétend nous en dis- « puter la gloire, sont au moins en partie revendiqués par la « fortune. Si Héraclide est un homme méchant, perfide et « envieux, faut-il pour cela que Dion altère sa vertu en se « livrant à la colère? Les lois, il est vrai, autorisent la ven- « geance, plutôt que l'injustice qui l'a provoquée; mais le « sentiment naturel nous apprend qu'elles viennent l'une et « l'autre de la même faiblesse. La méchanceté humaine, diffi-

« cile sans doute à guérir, n'est pourtant pas si sauvage et si « brutale qu'elle ne cède à des bienfaits souvent répétés. »

LIII. Dion, réglant sa conduite sur ces sages raisonnements, mit Héraclide en liberté, et s'occupa tout de suite de relever la muraille dont il avait fermé la citadelle ; il ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Dès que la nuit fut venue, et pendant que les Syracusains dormaient, il y fit travailler les soldats étrangers, et la citadelle se trouva environnée d'une bonne palissade avant que personne s'en fût aperçu. Lorsque, le lendemain matin, on vit avec quelle promptitude cet ouvrage avait été fait, les citoyens et les ennemis en furent également dans l'admiration ; le travail fini il fit enterrer les morts d'entre les Syracusains, délivra les prisonniers, qui n'étaient pas moins de deux mille, et convoqua l'assemblée du peuple. Héraclide, s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime des troupes de terre et de mer. Tout ce qu'il y avait de meilleurs citoyens reçut avec empressement cette proposition, et demanda qu'elle fût sanctionnée par les suffrages du peuple ; mais la tourbe des mariniers et des artisans ne pouvant souffrir de voir Héraclide dépouillé de la charge d'amiral, et persuadée que, quelque peu estimable qu'il fût dans tout le reste, il était au moins plus populaire que Dion, et plus dépendant de la multitude, s'y opposa jusqu'à causer du tumulte. Dion céda sur ce point au désir de cette populace, et remit à Héraclide le commandement des forces maritimes ; mais il lui déplut singulièrement en empêchant le partage qu'elle voulait faire des terres et des maisons, et en annulant tout ce qui avait été décrété sur cet objet.

LIV. Ce fut pour Héraclide un nouveau prétexte d'intrigues ; il était alors à Messine, où il ne cessait de pratiquer les soldats et les matelots qui s'étaient embarqués avec lui ; il les aigrissait contre Dion, qu'il accusait d'aspirer à la tyrannie ; et pendant ce temps-là il traitait lui-même secrètement avec Denys, par l'entremise du Spartiate Pharax. Les principaux d'entre

les Syracusains en ayant eu le soupçon, il s'excita dans le camp une sédition qui réduisit Syracuse à une si grande disette, que Dion, embarrassé sur le parti qu'il devait prendre, se voyait encore blâmé par tous ses amis d'avoir fortifié contre lui-même un homme aussi intraitable, aussi corrompu par l'ambition et par l'envie, que l'était Héraclide. Pharax s'étant campé sous les murs de Néapolis, dans le territoire d'Agrigente, Dion marcha contre lui avec les Syracusains; et comme il attendait, pour le combattre, un moment plus favorable, Héraclide et ses matelots se récrièrent que Dion ne voulait pas terminer la guerre dans un seul combat, mais la traîner en longueur pour faire durer son commandement. Il fut donc forcé de livrer la bataille, et la perdit; la défaite, il est vrai, fut peu considérable, et vint surtout de la mutinerie des soldats. Dion se préparait à un second combat, et déjà il rangeait ses troupes en bataille, en les encourageant à bien faire, lorsqu'à l'entrée de la nuit il reçut l'avis qu'Héraclide faisait voile vers Syracuse avec toute sa flotte, pour s'emparer de la ville et en défendre l'entrée à ses soldats.

LV. Il choisit à l'instant même les plus braves et les plus dispos de ses cavaliers; et après avoir marché toute la nuit avec une extrême célérité, il arrive aux portes de Syracuse vers la troisième heure du jour [1], ayant fait sept cents stades [2]. Héraclide voyant son entreprise manquée, malgré la diligence qu'il avait faite, se remit en mer, errant de côté et d'autre sans aucun projet arrêté. Dans cette incertitude, il rencontre le Spartiate Gésyle, qui lui dit qu'il vient de Lacédémone pour commander les Siciliens, comme l'avait fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçoit avec joie, et, l'attachant à sa personne comme un préservatif contre Dion, il le montre avec complaisance aux alliés, et envoie un héraut porter l'ordre aux Syracusains de recevoir ce Spartiate pour leur commandant. Dion

[1] Neuf heures du matin. — [2] Trente-cinq lieues; ce qui paraît presque impossible à faire depuis l'entrée de la nuit jusqu'à neuf heures du matin · c'est aux militaires à en juger.

répondit que Syracuse ne manquait pas de généraux. « Mais, « ajouta-t-il, si l'état des affaires exige absolument un Spar- « tiate pour chef, c'est moi-même qui dois commander, puis- « que j'ai été reçu citoyen de Sparte. » D'après cette réponse, Gésyle renonça au commandement, et, s'étant rendu auprès de Dion, il ménagea la réconciliation d'Héraclide, qui garantit sa fidélité sous les serments les plus sacrés et les protestations les plus fortes. Gésyle, étant intervenu dans cette promesse, jura qu'il vengerait Dion, et punirait lui-même Héraclide si jamais il devenait parjure.

LVI. Les Syracusains licencièrent aussitôt leurs troupes de mer, qui leur devenaient inutiles, qui d'ailleurs étaient un grand objet de dépense pour ceux qui faisaient ce service, et un prétexte continuel de séditions pour les commandants ; ils travaillèrent ensuite à rétablir la muraille dont ils avaient enfermé la citadelle et reprirent le siége. Comme les assiégés ne recevaient aucun secours, que les vivres commençaient à leur manquer, et les soldats à secouer le joug de la discipline, le fils du tyran, désespérant de pouvoir s'y soutenir, capitula avec Dion, à qui il remit la citadelle, les armes et les autres provisions de guerre ; après quoi, prenant sa mère et ses sœurs, il remplit cinq galères de ses effets et des personnes qu'il emmenait avec lui ; et, ayant eu de Dion toute sûreté pour son départ, il alla rejoindre son père. Il n'y eut personne dans Syracuse qui ne voulût jouir du spectacle de sa retraite ; l'on se récriait contre ceux qui ne venaient pas être témoins d'un si beau jour, où le soleil éclairait de ses rayons naissants la liberté de Syracuse. Si encore aujourd'hui la fuite de Denys est regardée comme un des plus éclatants et des plus mémorables exemples des vicissitudes de la fortune, quelle ne dut pas être alors la joie des Syracusains, quelle noble fierté ne durent-ils pas concevoir, eux qui, par des moyens si faibles, venaient de renverser la tyrannie la plus puissante qui eût jamais existé !

LVII. Apollocrate ayant mis à la voile, Dion marcha vers

la citadelle. Les femmes que le tyran y avait renfermées n'eurent pas la patience de l'attendre et allèrent au-devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque conduisit le fils de Dion; Arété marchait derrière elle, fondant en larmes et ne sachant comment elle devait saluer son mari, après en avoir épousé un autre. Dion embrassa sa sœur et son fils. Aristomaque lui présentant Arété : « Dion, lui dit-elle, votre exil nous a rendues « bien malheureuses ; votre retour et votre victoire nous dé- « livrent tous du poids de nos misères, excepté cette infortunée, « que j'ai eu la douleur de voir forcée de prendre un autre « mari pendant que vous viviez encore. Puisque la fortune « vous rend l'arbitre de notre sort, que prononcez-vous sur « cette funeste nécessité qui lui a été imposée? vous saluera- « t-elle comme son oncle? vous embrassera-t-elle comme son « mari? » Ce discours d'Aristomaque toucha vivement Dion : le visage baigné de larmes, il embrassa tendrement sa femme, lui remit son fils entre les mains, et l'envoya dans la maison où il habitait, parce qu'il avait rendu la citadelle aux Syracusains.

LVIII. Après un succès si complet, Dion ne voulut pas jouir de sa nouvelle fortune qu'il n'eût auparavant témoigné sa reconnaissance à ses amis, fait des présents à ses alliés, et distribué surtout aux citoyens avec qui il avait des liaisons, et aux soldats étrangers, une partie des récompenses et des honneurs qui leur étaient dus. Généreux envers les autres au delà de son pouvoir, il était pour lui-même simple et modeste, et se contentait des choses les plus communes. Il était l'objet de l'admiration générale, lorsque fixant par ses prospérités les regards, non-seulement de la Sicile et de Carthage, mais de la Grèce entière, et reconnu pour le capitaine de son temps dont la valeur et la fortune avaient été les plus éclatantes, il était aussi simple dans ses habits, ses équipages et sa table que s'il eût vécu dans l'Académie de Platon, et non avec des officiers et des soldats, pour qui les débauches et les plaisirs sont les adoucissements ordinaires de leurs fatigues et de leurs dan-

gers. Aussi Platon lui écrivait-il que la terre entière avait les regards tournés vers lui [1]. Mais Dion n'avait les siens attachés que sur une petite maison d'une seule ville, l'Académie : il ne reconnaissait d'autres spectateurs de sa conduite que les philosophes qui la fréquentaient, et qui, au lieu d'admirer ses exploits, son courage et ses victoires, examinaient seulement s'il userait avec sagesse et avec modération de sa fortune, et s'il se montrerait modeste dans de si grands succès. Pour la gravité qu'il portait dans son commerce et la sévérité qu'il exerçait envers le peuple, il se fit un devoir de n'en rien relâcher, quoique sa situation eût demandé de la douceur et de la grâce, et quoique Platon même lui en fît des reproches et lui écrivît, comme nous l'avons déjà rapporté [2], que l'opiniâtreté était la compagne de la solitude. Mais son caractère était opposé à ces moyens d'insinuation, et il voulait ramener à des mœurs plus sévères les Syracusains, corrompus par la flatterie.

LIX. Cependant Héraclide recommençait ses intrigues. Appelé au conseil par Dion, il refusa de s'y rendre et dit que, n'étant plus que simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec tous les autres citoyens [3]. En second lieu, il fit un crime à Dion de n'avoir ni rasé la citadelle, ni permis au peuple d'ouvrir le tombeau de l'ancien Denys pour en tirer son cadavre et le jeter à la voirie ; d'avoir, par un dédain insultant pour ses concitoyens, fait venir des gens de Corinthe pour l'aider de leurs conseils et gouverner avec lui. Dion, en effet, avait appelé des Corinthiens, dans l'espérance qu'aidé de leur secours, il lui serait plus facile d'établir la forme de gouvernement qu'il se proposait d'introduire ; il voulait bannir cette démocratie pure, qu'il regardait moins comme un gouvernement que comme un encan public de toutes les espèces de gouvernements, suivant Platon [4], et y substituer une forme

[1] Épître IV. — [2] *Voy.* ch. IX, de cette Vie. — [3] Le conseil était la marque de l'aristocratie ; et l'assemblée celle de la démocratie : ainsi, par ce refus, Héraclide faisait sa cour au peuple. — [4] *Voy.* le livre huitième de la *République*, où Platon

de république composée de celles de Lacédémone et de Crète, qui étaient un mélange de royauté et de démocratie, en sorte que l'aristocratie y dominât et décidât des plus grandes affaires ; il voyait que le gouvernement de Corinthe tenait plus de l'oligarchie, et que la plupart des affaires n'y étaient pas soumises à la discussion du peuple. Mais, s'attendant bien qu'Héraclide traverserait tous ses projets, le connaissant pour un esprit turbulent, léger et séditieux, il l'abandonna à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer et qui alors, s'étant transportés dans sa maison, l'y mirent à mort. Il fut fort regretté des Syracusains ; mais les magnifiques obsèques que lui fit Dion, le soin qu'il eut d'accompagner son convoi avec toute l'armée et de haranguer ensuite le peuple, lui firent pardonner aisément ce meurtre ; ils sentaient d'ailleurs que tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble, la ville aurait été sans cesse agitée de séditions et de troubles.

LX. Dion avait pour ami un Athénien nommé Callippus, qu'il avait connu, suivant Platon [1], non dans le cours de ses études, mais dans le commerce du monde et dans les initiations aux mystères. Ils avaient fait la guerre ensemble, et Callippus s'y était distingué ; il fut même, de tous les amis de Dion, le premier qui entra dans Syracuse une couronne sur la tête ; et, dans tous les combats où il s'était trouvé, il avait donné des preuves éclatantes de valeur. Mais lorsque la guerre eut privé Dion de ses meilleurs amis et qu'Héraclide eut été mis à mort, Callippus, qui vit que le peuple de Syracuse n'avait plus de chef et que les soldats mêmes de Dion jetaient les yeux sur lui, se montra alors le plus scélérat des hommes : ne doutant pas que la Sicile ne devînt le prix du meurtre de son hôte et de son ami ; ayant même reçu, à ce qu'on assure, des ennemis de Dion vingt talents [2], pour salaire de crime, il corrompit

dit que, dans un gouvernement purement démocratique, chacun vit à sa guise avec une entière licence.

[1] *Voy.* son *Épître* VII, où Platon parle de deux meurtriers de Dion, mais ne les nomme pas. — [2] Cent mille livres.

quelques soldats étrangers et les aposta pour ourdir la trame la plus perfide et la plus criminelle. Il rapportait tous les jours à Dion les discours vrais ou faux qu'on tenait contre lui, et par-là il sut si bien s'insinuer dans sa confiance et s'assurer une grande liberté, qu'il pouvait parler en secret à qui il voulait et dire contre Dion tout ce qu'il jugeait à propos. Dion même le lui avait ordonné, afin de connaître tous ceux qui nourrissaient des germes de haine et de sédition. Il en résulta que Callippus connut bientôt ceux qui avaient l'esprit corrompu, et qu'il lui fut facile de les soulever contre Dion. Si quelqu'un des soldats rejetait ses propositions et allait dénoncer à Dion ses intrigues, celui-ci n'en était ni inquiet ni troublé, puisque Callippus, à ce qu'il croyait, n'avait fait qu'exécuter ses ordres.

LXI. Le complot était déjà formé, lorsqu'il apparut à Dion un fantôme effrayant et monstrueux. Un jour qu'il était assis dans un portique de sa maison, seul et livré à ses réflexions, il entend tout à coup du bruit à l'autre bout du portique ; il y porte ses regards, et, à la faveur du jour qui restait encore, il aperçoit une grande femme qui, par les traits de son visage et par son habillement, ressemblait à une furie de théâtre, et balayait la maison. Surpris et effrayé de cette apparition, il fait appeler ses amis, leur raconte la vision qu'il a eue, et les prie de passer la nuit auprès de lui, en leur avouant qu'il est hors de lui-même, et qu'il craint que ce fantôme ne vienne s'offrir encore à lui quand il sera seul ; mais il ne reparut pas. Peu de jours après, son fils, qui touchait à l'adolescence, ayant eu quelque sujet assez léger de colère, se précipita du toit de la maison, la tête la première, et se tua. Ce malheur fut pour Callippus un motif de presser l'exécution de son dessein ; il fit courir le bruit, parmi les Syracusains, que Dion, n'ayant plus d'enfant, avait résolu d'appeler Apollocrate, le fils de Denys, pour le faire son héritier, comme cousin de sa femme et fils de la fille de sa sœur.

LXII. Déjà Dion, sa femme et sa sœur soupçonnaient les

intrigues de Callippus, et ils en recevaient de toutes parts des avis; mais Dion, que le meurtre d'Héraclide affligeait toujours, et qui, le regardant comme une tache sur sa vie et sur ses actions, en était sans doute toujours tourmenté, dit qu'il aimait mieux mourir mille fois, et présenter sa gorge au premier qui voudrait le frapper, que de vivre ainsi dans la défiance et dans les précautions, non-seulement contre ses ennemis, mais contre ses amis mêmes. Cependant Callippus, voyant que la femme et la sœur de Dion faisaient des recherches exactes du complot qu'on leur avait dénoncé, et craignant qu'elles ne parvinssent à en acquérir la certitude, alla les trouver, et là, fondant en larmes, il traita de calomnie tout ce qu'on lui imputait, et leur offrit telle garantie qu'elles voudraient exiger de sa fidélité à Dion. Elles lui demandèrent de faire le grand serment dont voici la forme. Celui qui doit le prêter descend au temple des Thesmophores [1], et, après les sacrifices d'usage, se couvre du manteau de pourpre d'une des déesses; ensuite, une torche allumée à la main, il prononce la formule du serment. Callippus, après avoir satisfait à toutes ces cérémonies et prêté le serment, témoigna tant de mépris pour ces déesses, qu'il renvoya l'exécution du meurtre de Dion au jour même où l'on célébrerait la fête de Proserpine, par laquelle il avait juré; insultant ainsi à la déesse, qu'il aurait sans doute toujours offensée dans quelque autre temps qu'il eût fait périr un homme qu'il avait initié lui-même aux saints mystères, mais dont la majesté était bien plus violée par le choix qu'il faisait, pour ce meurtre, du jour même de sa fête.

LXIII. Callippus s'était associé plusieurs complices; et un jour que Dion était avec ses amis dans une salle où il y avait plusieurs lits, les conjurés entourèrent sa maison : les uns gardèrent les portes et les fenêtres; les autres, qui devaient

[1] Ces déesses sont Cérès et Proserpine, dont le surnom signifie, *qui ont établi les lois*; on le leur donna, parce qu'on les regardait comme les inventrices de l'agriculture, source des lois.

porter les mains sur lui (c'étaient des soldats de Zacynthe[1]), entrèrent dans la salle en simple tunique et sans épée. Ceux qui étaient restés en dehors fermèrent la porte sur eux. Les meurtriers, s'étant jetés sur Dion, s'efforcèrent de l'étouffer; mais n'ayant pu en venir à bout, ils demandèrent une épée. Personne de ceux qui étaient en dedans n'eut le courage d'ouvrir la porte, quoique Dion eût auprès de lui plusieurs de ses amis, qui, espérant chacun qu'en le laissant périr il sauverait sa vie, n'osèrent pas le secourir. Après quelque délai, un Syracusain, nommé Lycon, tendit par la fenêtre, à un des soldats, un poignard, avec lequel ils égorgèrent Dion, comme une victime qui, tremblante de frayeur, se voyait depuis longtemps menacée du coup fatal. Ils enfermèrent aussitôt sa sœur et sa femme qui était grosse, et qui accoucha misérablement d'un fils dans la prison : elles résolurent de le nourrir, et les gardes, qui savaient que Callippus se trouvait dans une situation assez embarrassante, le leur accordèrent facilement.

LXIV. Après le meurtre de Dion, Callippus jouit d'abord d'une fortune brillante, et se vit le maître dans Syracuse; il informa même de cet événement la ville d'Athènes, celle qu'un si grand forfait aurait dû, après les dieux immortels, lui faire le plus respecter et craindre. Mais on a dit avec vérité de cette ville, que les hommes de bien y étaient parfaitement bons, et que les méchants y étaient d'une malice profonde: semblable, en cela, à son terroir, qui produit le meilleur miel[2] et la ciguë la plus mortelle. Au reste, Callippus ne justifia pas longtemps le reproche qu'on pouvait faire à la Fortune et aux dieux de souffrir qu'un homme eût acquis par un crime si impie une si grande puissance; il ne tarda pas à en recevoir le juste châtiment. En voulant s'emparer de Catane, il perdit bientôt Syracuse, et dit lui-même à cette occasion, qu'il avait

[1] Aujourd'hui Zante, île et ville de la mer Ionienne, à l'ouest de la Morée, vers le midi de l'île de Céphalonie, dont elle n'est séparée que par le bras de mer qu'on appelle le *canal de Zante*.

[2] Celui du mont Himette dans l'Attique.

perdu une grande ville pour ne prendre qu'une râpe à fromage. Étant allé ensuite attaquer Messine, il y perdit un grand nombre des siens, et en particulier les soldats de Zacynthe qui avaient tué Dion. Rejeté de toutes les villes de Sicile, qui le chassaient comme un monstre digne de toute leur haine, il se retira à Rhége, où, réduit à la plus grande détresse, et nourrissant fort mal les soldats mercenaires qu'il commandait, il fut assassiné par Leptines et Polyperchon, et, à ce qu'on assure, avec le même poignard dont on s'était servi pour tuer Dion : on le reconnut à sa forme et à la beauté de l'ouvrage ; il était court comme ceux de Sparte, et d'un travail parfait. Ce fut ainsi que Callippus porta la punition de son crime.

LXV. Aristomaque et Arété, en sortant de prison, furent reçues par Icétès de Syracuse, un ami de Dion. Il en eut d'abord le plus grand soin, et leur garda la fidélité qu'il devait à la mémoire de son ami ; mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il fit préparer un vaisseau, et y embarqua ces femmes, comme pour les envoyer dans le Péloponnèse, avec ordre à ceux qui les conduisaient de les égorger en chemin et jeter dans la mer. On prétend qu'ils les y jetèrent en vie, et l'enfant avec elles. Icétès fut aussi bientôt puni de sa perfidie : il tomba dans les mains de Timoléon, qui le mit à mort ; et, pour achever la vengeance du meurtre de Dion, les Syracusains firent mourir les deux filles d'Icétès, comme nous l'avons rapporté dans la *Vie de Timoléon*.

BRUTUS.

I. Naissance de Brutus. Son éducation. — II. Sa famille paternelle et maternelle. — III. Il s'attache à la philosophie de Platon. — IV. Il accompagne en Cypre Caton son oncle. — V. Dans la guerre civile, il prend parti pour Pompée. — VI. César recommande à ses troupes d'épargner Brutus. — VII. Il va trouver César, qui le reçoit avec distinction. — VIII. Il est nommé gouverneur de la Gaule cisalpine, et ensuite préteur de Rome. — IX. César conçoit des soupçons contre Brutus. — X. Ce qui engage Brutus à conspirer contre César. — XI. Il reçoit de toutes parts des avis pour l'exhorter à exécuter son dessein. — XII. Cassius l'y détermine. — XIII. Brutus et Cassius gagnent Ligarius et

d'autres amis. — XIV. Labéon et Albinus entrent dans la conjuration. — XV. Comment sa femme lui montre qu'elle est digne d'entrer dans son secret. — XVI. Le jour de l'exécution fixé aux ides de mars. — XVII. Divers accidents qui troublent les conjurés. — XVIII. On vient annoncer à Brutus la mort de sa femme. Il reste dans le sénat. — XIX. Inquiétudes des conjurés sur une conversation de Lénas avec César. — XX. Meurtre de César. — XXI. Brutus s'oppose au meurtre d'Antoine. — XXII. Antoine se rapproche des conjurés. — XXIII. Indignation du peuple à la lecture du testament de César par Antoine. — XXIV. Fureur du peuple contre les meurtriers. — XXV. Brutus sort de Rome, et y fait célébrer des jeux en son absence. — XXVI. Arrivée d'Octave à Rome. — XXVII. Brutus se retire dans la Lucanie. Douleur que son départ cause à Porcia. — XXVIII. Brutus se rend à Athenes, d'où il commence à lever des troupes. — XXIX. Elles grossissent de jour en jour. Accident qui lui est causé par le froid. — XXX. Caïus, frère d'Antoine, est battu par Brutus et fait prisonnier. — XXXI. Octave se réconcilie avec Antoine. Triumvirat et proscriptions. — XXXII. Brutus fait mourir par représailles le frère d'Antoine. — XXXIII. Parallèle de Brutus et de Cassius. — XXXIV. Eloge de Brutus. Pureté de ses intentions. — XXXV. Cassius se rend maître de Rhodes. Brutus assiége la ville de Xanthe. — XXXVI. Désespoir des Lyciens, qui brûlent eux-mêmes leur ville. — XXXVII. La modération de Brutus lui soumet les autres villes. — XXXVIII. Il fait mourir Théodote, qui avait conseillé le meurtre de Pompée. — XXXIX. Querelle entre Brutus et Cassius. Aventure de Favonius. — XL. Exactitude de Brutus dans ses jugements. Elle déplaît à Cassius. — XLI. Apparition d'un fantôme à Brutus. — XLII. Discours de Cassius à Brutus au sujet de ce fantôme. — XLIII. Brutus et Cassius campés devant César et Antoine à Philippes. — XLIV. Cassius, ébranlé par les prodiges, veut différer le combat; Brutus est d'un avis contraire. — XLV. Brutus fait décider la bataille, contre l'avis de Cassius. — XLVI. Entretien de Brutus et de Cassius avant la bataille. — XLVII. L'aile droite, commandée par Brutus, remporte un grand avantage. — XLVIII. L'aile de Cassius est entièrement défaite. — XLIX. Une méprise de Brutus et de Cassius cause leur perte. — L. Cassius est enveloppé par les ennemis. Ses troupes se débandent. — LI. Cassius se donne la mort. — LII. Douleur de Brutus; il rend la confiance à ses troupes. — LIII. Inquiétude de Brutus sur les dispositions de ses troupes. — LIV. Brutus dément dans une occasion sa justice et sa modération ordinaires. — LV. César et Antoine risquent une seconde bataille. — LVI. Nouvelle apparition du fantôme à Brutus. — LVII. Il est défait. — LVIII. Lucilius se fait mener à Antoine sous le nom de Brutus. — LIX. Brutus envoie visiter son camp. — LX. Il se tue. — LXI. Honneurs rendus à son corps par Antoine. Mort de Porcia. — *Parallèle de Dion et de Brutus.*

M. Dacier place le meurtre de César par Brutus à l'an du monde 3956, la première année de la 184e olympiade, l'an de Rome 709, 42 ans avant J.-C. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 675 jusqu'à l'an 712 de Rome, 42 ans avant J.-C.

I. Marcus Brutus avait pour ancêtre ce Junius Brutus dont les anciens Romains placèrent la statue de bronze dans le Ca-

pitole, au milieu de celles de leurs rois; elle tenait une épée nue à la main, pour marquer qu'il avait chassé les Tarquins sans retour. Mais ce premier Brutus ayant conservé toute la rudesse de son caractère sans l'adoucir par la culture, semblable à ces épées qui, trempées brûlantes dans l'eau froide, contractent plus de dureté, porta sa haine contre les tyrans jusqu'à faire mourir ses deux fils. Au contraire, Marcus Brutus, dont nous écrivons la vie, s'étant appliqué à former ses mœurs par l'étude de la philosophie et des lettres, ayant ajouté à la douceur et à la gravité de son naturel l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses, avait, ce me semble, reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour la vertu. Aussi ceux même qui ne lui pardonnent pas sa conjuration contre César, lui attribuent ce qu'il peut y avoir de glorieux dans cette entreprise; et ce qu'elle a de plus odieux, ils le mettent sur le compte de Cassius, allié et ami de Brutus, mais qui n'avait ni la simplicité ni la candeur de son caractère.

II. Servilie, mère de Brutus, faisait remonter son origine à ce Servilius Ahala, qui, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et exciter des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, se rendit sur la place publique, s'approcha de Spurius comme pour lui parler de quelque affaire, et lorsque celui-ci baissa la tête pour l'écouter, il lui enfonça le poignard dans le sein et le tua. Cette descendance est généralement reconnue. Quant à l'origine paternelle de Brutus, ceux qui lui conservent de la haine et du ressentiment à cause du meurtre de César, soutiennent qu'il ne descend pas de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins : ils prétendent que celui-ci, après avoir fait mourir ses enfants, ne laissa point de postérité; que d'ailleurs Marcus Brutus était de race plébéienne, fils d'un Brutus intendant de maison, et qu'il n'était parvenu que depuis peu aux dignités de la république. Mais le philosophe Posidonius dit qu'outre les deux fils de Brutus qui, déjà dans l'adolescence, furent mis à mort par leur père [1], comme

[1] C'est-à-dire qu'en qualité de consul il présida à leur supplice · ils étaient

l'histoire le rapporte, il y en avait un troisième, encore en bas âge, qui fut la tige de la famille des Brutus. Il ajoute qu'il existait de son temps des personnages illustres de cette maison à qui l'on trouvait beaucoup de ressemblance avec la statue de l'ancien Brutus. Mais c'en est assez sur cet objet.

III. Caton le philosophe était frère de Servilie, mère de de Brutus; ce fut lui surtout que Brutus se montra jaloux d'imiter, comme son oncle. Il devint même son gendre. On peut dire qu'il n'y avait point de philosophe grec dont Brutus ne connût la doctrine; mais il donna une préférence marquée à l'école de Platon. Il eut peu d'estime pour la nouvelle et la moyenne Académie, il s'attacha particulièrement à l'ancienne. Aussi eut-il toujours la plus grande admiration pour Antiochus l'Ascalonite [1], dont le frère, nommé Ariston, fut l'ami et le commensal de Brutus : il était moins instruit que bien d'autres philosophes, mais il ne le cédait à aucun d'eux en sagesse et en douceur [2]. Empylus, dont Brutus et ses amis parlent souvent dans leurs lettres comme d'un de ses commensaux, était un orateur qui a laissé sur le meurtre de César un écrit assez court, intitulé *Brutus*, et qui n'est pas un ouvrage méprisable. Brutus possédait assez bien sa langue pour haranguer les troupes et pour plaider dans le barreau. Il savait aussi la langue grecque ; et l'on voit par ces lettres qu'il savait prendre quelquefois un style laconique et sentencieux. Lorsque la guerre fut commencée, il écrivit en ces termes aux habitants de Pergame : « J'entends dire que vous avez donné « de l'argent à Dolabella : si c'est volontairement, reconnais« sez que vous m'avez fait une injustice ; si c'est malgré vous, « prouvez-le moi en m'en donnant de bon gré. » « Vos déli« bérations, écrivait-il aux Samiens, sont longues, et les effets

convaincus d'avoir conspiré pour rétablir Tarquin sur le trône. — [1] Ascalon était dans la Palestine. *Voy.* sur Antiochus la vie de Cicéron, c. IV.

[2] Ce frère d'Antiochus, nommé Aristus par Cicéron, *Acad.*, liv, I, c. III, avait eu, à Athènes, Brutus pour disciple. Cicéron dit de lui, *in Bruto*, c. XCVII, qu'il était l'héritier de l'ancienne Académie, et son ami particulier. Empylus n'est point connu d'ailleurs.

« en sont lents. Quelle pensez-vous qu'en sera la fin ? » Il disait dans une autre lettre, au sujet des habitants de Patare[1] : « Les Xanthiens, dédaignant ma clémence, ont, dans leur « désespoir, fait de leur patrie leur tombeau. Ceux de Patare, « en se livrant à ma bonne foi, ont conservé tous les avan- « tages de leur liberté. Choisissez du bon sens des derniers, ou « du sort des Xanthiens. »

IV. Dès sa première jeunesse, il accompagna Caton, son oncle, à l'expédition de Cypre contre Ptolémée[2]. Ce prince s'étant donné lui-même la mort, Caton, que des affaires importantes retenaient à Rhodes, avait chargé Caninius[3], un de ses amis, de veiller à la conservation des richesses qu'il avait trouvées en Cypre ; mais, craignant que Caninius n'en fût pas un gardien fidèle, il écrivit à Brutus de quitter la Pamphylie, où il se rétablissait d'une maladie qu'il avait eue, et de se rendre promptement en Cypre. Cette commission déplaisait à Brutus, soit par les égards qu'il croyait devoir à Caninius, à qui Caton faisait un affront sensible, soit par la nature même de cet emploi, qu'il ne trouvait ni honnête en soi, ni convenable à un jeune homme qui ne s'était encore appliqué qu'à l'étude des lettres. Il fit cependant le voyage, et mit dans sa commission tant d'exactitude et de soin, qu'il mérita les louanges de Caton. Il fit vendre tous les effets de Ptolémée, et porta lui-même à Rome l'argent qu'il en avait tiré.

V. Lorsqu'à Rome la division éclata entre César et Pompée, et que, dans la guerre qui s'alluma, tout l'empire se partagea entre ces deux rivaux, on ne douta pas que Brutus, dont Pompée avait fait mourir le père[4], ne se déclarât pour César : mais il sacrifia son ressentiment à l'intérêt public ; et, persuadé que

[1] Patare, ville de Lycie, était sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe, du côté de l'orient. La ville de Xanthe, dont il est question tout de suite, était dans la Lycie, au-dessus de l'embouchure du Xanthe, à l'occident. Ce fleuve n'est pas, comme on voit, le même que le Xanthe de la Troade, si fameux dans la fable. — [2] *Voy.* la Vie de Caton d'Utique, c. XXXIX. — [3] Plutarque, dans la Vie de Caton, le nomme toujours Canidius. — [4] *Voy.* la Vie de Pompée, c. XV.

les motifs de Pompée pour prendre les armes étaient plus justes que ceux de César, il embrassa la cause du premier. Jusque là, quand il le rencontrait, il ne daignait pas même lui parler ; il eût cru se rendre coupable d'impiété en adressant la parole au meurtrier de son père : mais alors, ne voyant plus en lui que le chef de la république, il crut devoir marcher sous ses ordres, et se rendit en Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le sort avait donné le gouvernement de cette province. Il n'y trouva aucune occasion de se distinguer ; et comme les deux généraux étaient déjà en présence, prêts à décider de l'empire par le sort des armes, il alla, simple volontaire, en Macédoine, afin de partager le péril commun. Lorsqu'il arriva au camp de Pompée, ce général, qui était assis dans sa tente, fut si surpris et si charmé de le voir, qu'il se leva et l'embrassa devant tout le monde, comme l'officier le plus considérable de son armée. Dans le camp; tout le temps qu'il ne passait pas avec Pompée, il l'employait à l'étude et à la lecture, non-seulement les jours que les armées étaient dans l'inaction, mais la veille même de cette grande bataille qui se donna dans la plaine de Pharsale. On était au fort de l'été ; il faisait une chaleur extrême, et l'on campait dans un terrain marécageux. Les esclaves qui portaient sa tente n'arrivant pas, quoiqu'il fût très-fatigué, il ne se décida que sur le midi à prendre le bain et à se faire frotter d'huile ; il fit ensuite un léger repas, et pendant que les autres officiers ou dormaient, ou songeaient avec inquiétude à la journée du lendemain, il resta jusqu'au soir exposé à l'ardeur du soleil, et s'occupant à faire l'abrégé de l'histoire de Polybe.

VI. On dit que, dans cette journée, César témoigna pour lui le plus vif intérêt : il recommanda à ses officiers de ne pas le tuer dans le combat, et, s'il se rendait volontairement, de le lui amener ; s'il se défendait contre ceux qui l'arrêteraient, de le laisser aller, et de ne lui faire aucune violence. Il voulait, dit-on, en cela obliger Servilie, mère de Brutus ; car dans sa première jeunesse il avait eu des habitudes avec

cette femme, qui l'aimait éperdûment : et comme Brutus naquit pendant que cette passion était dans toute sa force, César se persuada qu'il en était le père. Un jour qu'on traitait dans le sénat de cette importante conjuration de Catilina, qui fut sur le point de renverser la république, Caton et César, qui différaient d'opinions, étant placés l'un près de l'autre, on apporta du dehors un billet à César, qui se mit à le lire à part. Caton s'écria qu'il était horrible à César d'entretenir des relations avec les ennemis de la patrie, et d'en recevoir des lettres. Cette parole ayant causé du tumulte parmi les sénateurs, César passa le billet à Caton, qui le lut tout bas ; et voyant que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur écrivait à César, il la lui jeta en disant : « Tiens, ivrogne ; » et il reprit l'opinion qu'il avait commencée. C'est ainsi que la passion de Servilie pour César était publiquement connue à Rome.

VII. Après la déroute de Pharsale et la fuite de Pompée vers la mer, son camp ayant été forcé, Brutus se déroba secrètement par une porte qui conduisait à un lieu marécageux, plein d'eaux stagnantes et de roseaux ; il s'y tint caché le reste du jour, et se sauva la nuit à Larisse[1], d'où il écrivit à César, qui, charmé de le savoir en vie, lui manda de venir le joindre ; et, non content de lui pardonner, il le traita avec plus de distinction qu'aucun autre de ses amis. Personne ne savait de quel côté Pompée avait fui, et ne pouvait en instruire César, qui, marchant seul avec Brutus le long du chemin, voulut savoir ce qu'il en pensait ; et ses conjectures sur le lieu où Pompée avait dû se retirer lui paraissant fondées sur de meilleures raisons que celles des autres, il suivit son opinion, et marcha droit en Égypte ; mais Pompée, qui en effet s'y était retiré, suivant que Brutus le conjecturait, y avait trouvé une mort funeste. Brutus adoucit César en faveur de Cassius, et plaida pour le roi d'Afrique : accablé dans sa défense par le nombre et le poids des accusations, il obtint à force d'instances que ce

[1] Ville de Thessalie.

prince conserverait la plus grande partie de son royaume. La première fois que Brutus parla sur cette affaire, César dit à ses amis : « Je ne sais pas ce que veut ce jeune homme ; mais tout « ce qu'il veut, il le veut fortement. » Il est vrai que Brutus, né avec un esprit ferme, ne cédait pas facilement aux prières et à la faveur : toujours guidé par la raison, quelque parti qu'il prît, il se portait par un choix libre à ce qu'il connaissait de meilleur ; et, déployant dans ses actions toute son énergie, il parvenait toujours à ses fins. La flatterie ne pouvait rien sur lui dans les demandes injustes ; et, loin de se laisser vaincre par une imprudente importunité, faiblesse que bien des gens appellent honte de refuser, il la regardait comme une défaite humiliante pour un grand homme : il avait coutume de dire que ceux qui ne pouvaient rien refuser devaient avoir mal usé de la fleur de leur jeunesse.

VIII. Quand César fut près de passer en Afrique pour y faire la guerre contre Caton et Scipion, il nomma Brutus gouverneur de la Gaule cisalpine ; et ce choix fit le bonheur de cette province. Bien différent des autres gouverneurs, dont l'avarice et l'insolence traitaient les provinces qui leur étaient confiées comme des pays de conquête, Brutus fut pour la sienne la consolation et la fin des calamités précédentes ; et, rapportant à César tout le bien qu'il faisait, il attirait sur lui seul toute la reconnaissance de ces peuples. Aussi quand César à son retour traversa l'Italie, le bon état de ces villes fut pour lui le spectacle le plus doux ; et il ne fut pas moins satisfait de Brutus, qui n'avait travaillé qu'à augmenter la gloire du dictateur, qu'il se faisait même un honneur d'accompagner. Il y avait à Rome plusieurs prétures, dont la première en dignité, qu'on appelait la préture urbaine, paraissait destinée à Brutus ou à Cassius. On prétend que, déjà refroidis ensemble pour d'autres sujets, ils furent amenés plus facilement, par cette rivalité, à une rupture ouverte, malgré leur alliance, Cassius ayant épousé Junie, sœur de Brutus. D'autres veulent que cette concurrence ait été l'ouvrage de César, qui les avait flattés secrè-

tement l'un et l'autre de l'espoir de cette magistrature. La dispute et l'aigreur furent poussées si loin qu'ils plaidèrent publiquement leur cause. La réputation et la vertu de Brutus militaient en sa faveur contre les nombreux et brillants exploits que Cassius avait faits chez les Parthes. César, après les avoir entendus et en avoir délibéré avec ses amis, avoua que les raisons de Cassius étaient plus justes, mais qu'il fallait donner la première préture à Brutus. Cassius n'eut donc que la seconde; et il fut bien moins reconnaissant pour celle qu'il avait obtenue qu'offensé du refus de l'autre.

IX. Brutus disposant de même, sur tout le reste, de la puissance de César, il n'eût tenu qu'à lui d'être le premier de ses amis, et de jouir auprès de lui du crédit le plus absolu ; mais la faction de Cassius s'appliquait à l'en détourner, et l'attirait insensiblement à son parti : non qu'il fût réconcilié avec Cassius depuis la rivalité qui les avait brouillés, mais les amis de Brutus ne cessaient de lui répéter qu'il ne devait pas se laisser adoucir et amollir par César, dont les faveurs et les caresses tyranniques avaient bien moins pour objet d'honorer sa vertu que d'affaiblir son courage et de l'enchaîner à sa personne. César même n'était pas sans quelque soupçon sur son compte, et souvent on lui faisait de lui des rapports défavorables ; mais s'il craignait l'élévation de son âme, sa dignité personnelle et le crédit de ses amis, il se fiait à la bonté de son naturel et de ses mœurs. Cependant quelqu'un étant venu lui dire qu'Antoine et Dolabella tramaient quelques nouveautés : « Ce ne sont pas, répondit-il, ces gens si gras et si bien « peignés que je crains, mais ces hommes maigres et pâles. » Il désignait par là Brutus et Cassius. Quelque temps après, comme on lui dénonça Brutus, en l'avertissant de se tenir en garde contre lui, il porta la main sur son corps : « Eh ! quoi ! « dit-il, croyez-vous que Brutus n'attendra pas la fin de ce « corps si faible ? » Il voulait faire entendre qu'après lui Brutus était le seul à qui pût appartenir une si grande puissance.

X. Il est vraisemblable en effet que si Brutus, consentant

à être quelque temps le second, eût laissé la puissance de César diminuer peu à peu, et la gloire de ses grands exploits se flétrir, il serait incontestablement devenu le premier dans Rome. Mais Cassius, homme emporté, qui haïssait particulièrement César, bien plus qu'il n'avait avec le public de haine contre la tyrannie, échauffa le courage de Brutus, et lui fit précipiter ses desseins. Aussi, disait-on que Brutus haïssait la tyrannie, et Cassius le tyran. Outre quelques autres sujets de plainte qu'il avait contre César, il ne lui pardonnait pas de lui avoir enlevé des lions qu'il avait fait rassembler et conduire à Mégare pour les jeux de son édilité ; César, qui les trouva dans cette ville quand elle fut prise par Calénus, les avait gardés pour lui. Ces lions devinrent funestes aux Mégariens : lorsqu'ils virent leur ville au pouvoir des ennemis, ils ouvrirent les loges de ces animaux et leur ôtèrent leurs chaînes, pour empêcher les ennemis de se précipiter sur eux ; mais, au contraire, les lions se jetèrent sur les habitants : et comme ils fuyaient de tous côtés sans armes, ils furent cruellement déchirés par ces animaux, et excitèrent la pitié des ennemis eux-mêmes. On veut que cet affront ait été la principale cause de la conspiration de Cassius contre César ; mais c'est une erreur : Cassius avait toujours eu une haine naturelle et une aversion invincible contre tous les tyrans ; et dès son enfance même il fit connaître cette disposition. Il allait à la même école que Faustus, fils de Sylla : cet enfant s'étant mis un jour à exalter, à combler d'éloges, au milieu de ses camarades, la puissance absolue de son père, Cassius se leva de sa place, et alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs et les parents de Faustus voulaient poursuivre Cassius en justice ; mais Pompée les arrêta, et, ayant fait venir les deux enfants devant lui, il leur demanda comment la chose s'était passée. Alors Cassius prenant la parole : « Allons, Faustus, lui dit-il, répète devant « Pompée, si tu l'oses, ce qui m'a si fort irrité contre toi, afin « que je t'applique encore un soufflet. » Tel était Cassius.

XI. Cependant Brutus était sans cesse excité par les discours

de ses amis, par les bruits qui couraient dans la ville, et par des écrits qui l'appelaient, qui le poussaient vivement à exécuter son dessein. Au pied de la statue de Brutus, son premier ancêtre, celui qui avait aboli la royauté, on trouva deux écriteaux, dont l'un portait : « Plût à Dieu, Brutus, que tu fusses « encore en vie ! » et l'autre : « Pourquoi, Brutus, n'es-tu « pas vivant ? » Le tribunal même où Brutus rendait la justice était, tous les matins, semé de billets sur lesquels on avait écrit : « Tu dors, Brutus. Non, tu n'es pas véritablement « Brutus. » Toutes ces provocations étaient occasionnées par les flatteurs de César, qui, non contents de lui prodiguer des honneurs odieux, mettaient la nuit des diadêmes sur ses statues, dans l'espérance qu'ils engageraient par là le peuple à changer son titre de dictateur en celui de roi ; mais il arriva tout le contraire, comme nous l'avons dit dans sa Vie. Lorsque Cassius sonda ses amis sur la conspiration contre César, ils lui promirent tous d'y entrer, pourvu que Brutus en fût le chef. Une pareille entreprise, disaient-ils, demande moins du courage et de l'audace que la réputation d'un homme tel que lui, qui commence le sacrifice, et dont la présence seule en garantisse la justice. Sans lui, les conjurés seraient moins fermes dans l'exécution de leur projet, et, après l'avoir terminée, plus suspects aux Romains, qui ne pourraient croire que Brutus eût refusé de prendre part à une action dont le motif aurait été juste et honnête.

XII. Cassius, ayant approuvé leurs raisons, alla trouver Brutus : c'était la première fois qu'il le voyait depuis leur querelle. Après leur réconciliation et les premiers témoignages d'amitié, Cassius demande à Brutus s'il compte aller au sénat le jour des ides de mars. « J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que « ce jour-là les amis de César doivent proposer de le faire « roi. » Brutus ayant répondu qu'il n'irait pas : « Mais si nous « y sommes appelés ? reprit Cassius. — Alors, répliqua Bru- « tus, mon devoir sera de ne pas me taire, mais de m'y op- « poser, et de mourir avant de voir expirer la liberté. »

Cassius, enhardi par cette réponse : « Quel est donc le Ro-« main, lui dit-il, qui voudrait consentir à votre mort? Igno-« rez-vous, Brutus, qui vous êtes? Croyez-vous que ce soient « de vils artisans [1], et non pas les premiers et les plus puis-« sants de la ville, qui couvrent votre tribunal des écrits que « vous y trouvez tous les jours? Ils attendent des autres pré-« teurs les distributions d'argent, les spectacles, les combats « de gladiateurs; mais ils réclament de vous, comme une « dette héréditaire [2], le renversement de la tyrannie. Ils sont « prêts à tout souffrir pour vous si vous voulez vous montrer « tel qu'ils pensent que vous devez être. » En disant ces mots, il serra étroitement Brutus dans ses bras; et s'étant séparés, ils allèrent chacun trouver leurs amis.

XIII. Caïus [3] Ligarius, accusé devant César pour avoir suivi le parti de Pompée, dont il était l'ami, avait été absous par le dictateur; mais, moins reconnaissant du bienfait qu'irrité du danger qu'il avait couru, il était toujours l'ennemi de César et l'intime ami de Brutus. Celui-ci étant allé le voir, et l'ayant trouvé malade dans son lit : « Ah! Ligarius, lui dit-il, dans « quel temps vous êtes malade! » Ligarius se soulevant et s'appuyant sur le coude : « Brutus, dit-il en lui serrant la « main, si vous formez quelque entreprise digne de vous, je « me porte bien. » Dès lors ils sondèrent secrètement leurs amis et les personnes en qui ils avaient confiance; ils leur faisaient part de leur projet, et choisissaient les conjurés, non seulement entre leurs amis, mais encore parmi ces hommes dont l'audace et le mépris de la mort leur étaient plus connus. C'est pour cela qu'ils cachèrent leur dessein à Cicéron, celui de tous leurs amis sur l'affection et la fidélité duquel ils pouvaient le plus compter : mais naturellement il manquait d'audace; et l'âge lui ayant donné de plus cette timide circonspection

[1] Mot à mot : des tisserands et des cabaretiers.

[2] Il fait allusion à sa descendance du premier Brutus, celui qui avait chassé les Tarquins. — [3] Il faut lire Quintus, puisqu'il s'agit de celui pour qui Cicéron plaida devant César; car les frères de Ligarius avaient suivi le parti de César.

des vieillards[1], il voulait par le seul raisonnement porter tout ce qu'on proposait au dernier degré de sûreté. Ces considérations leur firent craindre que, dans une entreprise qui demandait de la célérité, il n'émoussât leur courage et ne ralentît leur ardeur. Brutus ne s'en ouvrit pas non plus à deux autres de ses amis, Statilius le philosphe épicurien, et Favonius, l'émule de Caton, parce qu'un jour, dans un entretien philosophique qu'il avait avec eux, ayant jeté pour les sonder un propos vague qu'il fit venir de loin par un long détour, Favonius avait répondu qu'une guerre civile était bien plus funeste que la plus injuste monarchie ; et Statilius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait pas au danger pour des insensés et des méchants.

XIV. Labéon, présent à cet entretien, réfuta vivement ces deux philosophes; mais Brutus n'insista pas davantage, comme si cette question lui eût paru difficile à décider. Le lendemain il alla chez Labéon, et lui fit part du projet, dans lequel Labéon entra avec ardeur. On fut d'avis de gagner un autre Brutus, surnommé Albinus; non qu'il fût homme actif et courageux ; mais il entretenait pour les spectacles publics un certain nombre de gladiateurs, ce qui lui donnait un certain pouvoir; et d'ailleurs César avait confiance en lui. Lorsque Labéon et Cassius lui en parlèrent, il ne répondit rien : mais il alla trouver Brutus en particulier; et ayant su de lui-même qu'il était le chef de la conspiration, il s'engagea volontiers à le seconder de tout son pouvoir. La réputation de Brutus en attira un grand nombre d'autres des plus considérables d'entr les Romains; et tous, sans s'être liés par aucun serment, sans s'être donné mutuellement la foi au milieu des sacrifices, ils gardèrent si bien le secret, et l'ensevelirent dans un si profond silence en le renfermant dans les seuls conjurés, que, malgré les avertissements que les dieux en donnèrent par des prédictions, des prodiges et des signes des victimes, personne ne crut à ce projet.

[1] Il avait alors soixante-trois ans.

XV Brutus, qui voyait les personnages de Rome les plus illustres par leur naissance, leur courage et leurs vertus attacher leur fortune à la sienne, et qui considérait toute la grandeur du péril auquel ils s'exposaient, s'efforçait en public d'être maître de lui-même, et de ne rien laisser échapper au-dehors qui pût trahir sa pensée : mais rentré dans sa maison, et surtout la nuit, il n'était plus le même ; l'inquiétude dont il était agité le réveillait en sursaut ; il s'enfonçait dans des réflexions qui lui faisaient sentir toutes les difficultés de son entreprise. Sa femme, qui était auprès de lui, s'aperçut bientôt qu'il éprouvait un trouble extraordinaire, et qu'il roulait dans son esprit quelque projet difficile dont il avait peine à trouver l'issue. Porcia, comme nous l'avons dit, était fille de Caton ; Brutus, dont elle était cousine, l'avait épousée jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, qui lui avait laissé un fils du même nom que son père, et dont on a encore un petit ouvrage, intitulé *Mémoires de Brutus*. Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie, et qui aimait tendrement son mari, joignait à une grande élévation d'esprit beaucoup de prudence et de bon sens : elle ne voulut demander à Brutus le secret dont il était si occupé qu'après avoir fait l'épreuve de son courage. Elle prit un de ces petits couteaux dont les barbiers se servent pour faire les ongles, et, ayant renvoyé toutes ses femmes, elle se fit à la cuisse une incision profonde, d'où il sortit une grande quantité de sang, et qui lui causa bientôt après des douleurs très-vives et une fièvre violente accompagnée de frissons. Brutus était dans la plus vive inquiétude sur un état si alarmant, lorsque sa femme, au fort de la douleur, lui tint ce discours : « Brutus, je suis fille de Caton, et je suis « entrée dans votre maison, non pour y être comme une de « ces concubines qui ne partagent que le lit et la table, mais « pour être associée à tous vos biens et à tous vos maux. Vous « ne m'avez donné, depuis mon mariage, aucun sujet de « plainte : mais moi, quelle preuve puis-je vous donner de « ma reconnaissance et de ma tendresse, si vous ne me croyez

« capable ni de supporter aveo vous un accident qui demande
« du secret, ni de recevoir une confidence qui exige de la fidé-
« lité? Je sais qu'en général on croit les femmes trop faibles
« pour garder un secret : mais, Brutus, une bonne éducation
« et le commerce des personnes vertueuses ont de l'influence
« sur les mœurs, et j'ai l'avantage d'avoir Caton pour père et
« Brutus pour mari. Cependant je n'ai pas tellement compté
« sur ce double appui que je ne me sois assurée que je serais
« invincible à la douleur. » En même temps, elle lui montre sa plaie, et lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, frappé d'étonnement, lève les mains au ciel, et demande aux dieux de lui accorder un tel succès dans son entreprise qu'il soit jugé digne d'être l'époux de Porcia; et aussitôt il lui fait donner tous les seconrs que son état exigeait.

XVI. Le jour ayant été fixé pour une assemblée du sénat à laquelle il paraissait certain que César se rendrait, les conjurés le prirent pour l'exécution de leur dessein. Ils devaient s'y trouver tous réunis, sans qu'on pût avoir le moindre soupçon; autour d'eux devaient être les personnages les plus distingués de Rome, qui, voyant une si grande entreprise exécutée, se déclareraient à l'instant les défenseurs de la liberté. Le lieu même semblait leur être indiqué par la Providence, comme le plus favorable à leur dessein : c'était un des portiques qui environnent le théâtre, et dans lequel est une salle garnie de siéges, où la ville avait placé une statue de Pompée, lorsqu'il avait embelli ce quartier en y faisant construire ce théâtre et ces portiques. Ce fut là qu'on convoqua le sénat pour le quinze de mars, jour que les Romains appellent les ides; et il semblait qu'une divinité amenât César en ce lieu pour venger par sa mort celle de Pompée. Lorsque le jour fut venu, Brutus, sans avoir d'autre confident de son dessein que sa femme, sort de chez lui avec un poignard sous sa robe, et se rend au sénat. Les autres conjurés s'étaient assemblés chez Cassius, d'où ils accompagnèrent à la place publique son fils, qui, ce jour-là, prenait la robe virile. Ils entrèrent de là dans le por-

tique de Pompée, et attendirent César qui devait bientôt arriver. C'est là que quelqu'un qui aurait su le projet qu'on allait exécuter, n'eût pu s'empêcher d'admirer la constance, je dirais presque l'impassibilité des conjurés, à l'approche d'un si grand danger. Plusieurs d'entre eux, obligés, comme préteurs, de rendre la justice, non-seulement écoutaient avec la plus grande tranquillité les différends des parties, comme s'ils eussent eu l'esprit très-libre, mais encore, par l'application extrême qu'ils y apportaient, ils rendaient les sentences les plus exactes et les mieux motivées. Un accusé qui venait d'être condamné et qui refusait de payer l'amende, en ayant appelé à César en faisant beaucoup de cris et de protestations, Brutus, jetant les yeux sur l'assemblée : « César, dit-il, ne « m'empêche pas et ne m'empêchera jamais de juger selon « les lois. »

XVII. Cependant il survint plusieurs accidents bien faits pour les troubler : le premier et le plus inquiétant, ce fut le retardement de César, qui arriva lorsque le jour était déjà fort avancé. Comme il n'avait pu obtenir des sacrifices favorables, sa femme l'avait retenu, et les devins lui avaient défendu de sortir. Un second sujet d'inquiétude, c'est qu'un homme s'étant approché de Casca, l'un des conjurés, et l'ayant pris par la main : « Casca, lui dit-il, vous m'avez fait mystère de votre « secret, mais Brutus m'a tout dit. » Casca fut fort étonné; mais cet homme reprenant la parole en riant : « Et comment, « lui dit-il, seriez-vous devenu en si peu de temps assez riche « pour briguer l'édilité ? » Sans ces dernières paroles, Casca, trompé par l'équivoque de son discours, allait tout lui révéler. Un sénateur, nommé Popilius Lénas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé qu'il ne faisait ordinairement, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux qu'ils donnent un heu-« reux succès au dessein que vous méditez ; mais je vous « conseille de ne pas perdre un moment, car l'affaire n'est « plus secrète. » Il les quitta aussitôt, leur laissant dans l'esprit de grands soupçons que la conjuration était découverte.

XVIII. Dans ce moment, un esclave de Brutus vient en courant, lui annoncer que sa femme se meurt : Porcia, pleine d'inquiétude sur l'événement, et ne pouvant supporter le poids de son chagrin, avait bien de la peine à se tenir dans sa maison : au moindre cri, au plus léger bruit qu'elle entendait, tressaillant de tout son corps comme les femmes qui sont saisies de la fureur des Bacchantes, elle allait demander à tous ceux qui revenaient de la place ce que faisait Brutus, et à tout moment elle envoyait pour en savoir des nouvelles. Enfin, l'affaire traînant en longueur, les forces lui manquèrent. L'agitation violente que lui causait son inquiétude la jeta dans un tel accablement, qu'elle n'eut pas le temps de rentrer dans sa chambre; pendant qu'elle était assise dans sa cour, elle tomba dans une défaillance qui la priva de tout sentiment; son visage en fut défiguré, et elle perdit l'usage de la voix. Quand ses femmes la virent dans cet état, elles poussèrent des cris affreux qui attirèrent les voisins, et le bruit de sa mort se répandit promptement dans la ville; mais, revenue bientôt de son évanouissement, et ayant repris ses sens, les soins que ses femmes lui donnèrent la remirent dans son état naturel. La nouvelle de sa mort jeta Brutus dans le plus grand trouble; cependant son malheur personnel ne lui fit pas abandonner l'intérêt public, et il ne sortit pas du sénat pour aller chez lui.

XIX. Déjà l'on annonçait l'arrivée de César en litière : alarmé des signes défavorables des victimes, il avait résolu de ne terminer ce jour-là aucune affaire importante, et de proroger l'assemblée du sénat, sous prétexte d'une indisposition. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas, celui qui un peu auparavant avait souhaité à Brutus et à Cassius l'heureux succès de leur entreprise, s'étant emparé de César, eut avec lui un long entretien, auquel César paraissait donner la plus grande attention. Les conjurés (car je puis leur donner ce nom)[1], ne pouvant pas entendre ce qu'il disait, conjecturèrent

[1] Le nom de conjurés est odieux; et comme bien des gens approuvaient l'action de Brutus et de Cassius, Plutarque semble craindre de leur donner ce nom.

d'après le soupçon qu'ils avaient de Lénas, qu'un entretien si long ne pouvait être qu'une dénonciation détaillée de la conjuration. Accablés de cette pensée, ils se regardent les uns les autres, et s'avertissent par l'air de leur visage, de ne pas attendre qu'on vienne les saisir, et de prévenir cet affront par une mort volontaire. Déjà Cassius et plusieurs autres mettaient la main sous leurs robes pour en tirer les poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très-vive, plutôt que d'une accusation. Il ne dit rien aux conjurés, parce qu'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas dans le secret; mais, par la gaieté qu'il montra sur son visage, il rassura Cassius; et bientôt après Lénas, ayant baisé la main de César, se retira, ce qui fit voir que sa conversation n'avait eu pour objet que ses affaires personnelles.

XX. Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siége de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire; et Cassius, portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua comme si elle eût été capable de l'entendre. Trébonius tira Antoine vers la porte; et, en lui parlant, il le retint hors de la salle. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur; et dès qu'il fut assis, les conjurés se pressant autour de lui, firent avancer Tullius Cimber, pour lui demander le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes; et, prenant les mains de César, ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes; et, comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Tullius, lui prenant la robe des deux mains, lui découvre les épaules; et Casca, qui était derrière le dictateur, tire son poignard, et lui porte le premier, le long de l'épaule, un coup dont la blessure ne fut pas profonde. César, saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie dans sa langue : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » Casca appelle son frère à son secours en langue grecque. César, atteint de plusieurs

coups à la fois, porte ses regards autour de lui pour repousser les meurtriers; mais, dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui, il quitte la main de Casca qu'il tenait encore; et, se couvrant la tête de sa robe, il livre son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres. Brutus, qui voulait avoir part au meurtre, reçut une blessure à la main, et tous les autres furent couverts de sang.

XXI. Quand César eut expiré, Brutus s'avançant au milieu de la salle, voulut parler pour rassurer et retenir le sénat; mais les sénateurs, saisis d'effroi, prirent la fuite en désordre. Ils se précipitaient tous vers la porte, quoiqu'ils ne fussent ni poursuivis ni pressés par personne; car les conjurés avaient pris la ferme résolution de ne tuer que César, et d'appeler tous les citoyens à la liberté. Lorsqu'ils formèrent le projet de la conjuration, ils voulaient tous qu'avec César on tuât aussi Antoine, homme fier et insolent, partisan déclaré de la monarchie, à qui sa familiarité habituelle avec les soldats, donnait un grand crédit sur les troupes. Un motif plus fort encore, c'est que son audace et son ambition naturelles étaient encore fortifiées par la dignité du consulat qu'il partageait avec César. Brutus combattit cet avis, d'abord parce qu'il était contraire à toute justice; en second lieu, par l'espoir qu'il leur donna du changement d'Antoine. Il ne désespérait pas qu'un homme d'un caractère élevé, ambitieux et avide de gloire, quand il verrait César mort, ne s'enflammât, à leur exemple, d'une noble émulation pour la vertu, et ne voulût contribuer à la liberté de sa patrie. Ces réflexions sauvèrent Antoine, qui, le jour du meurtre de César, profitant de la frayeur publique, prit la fuite, déguisé en homme du peuple. Brutus et les autres conjurés se retirèrent au Capitole, les mains teintes de sang; et, montrant aux Romains leurs poignards nus, ils les appelaient à la liberté. Au premier bruit de cet événement, ce ne fut dans toutes les rues que courses et

cris confus de gens qui augmentaient ainsi le trouble et l'effroi ; mais quand il virent qu'il ne se commettait point d'autre meurtre, et qu'on ne pillait rien de ce qui était exposé en public, alors les sénateurs et un grand nombre d'autres citoyens, reprenant courage, se rendirent au Capitole auprès des conjurés. Le peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un discours analogue aux circonstances et propre à gagner ses bonnes grâces; aussi fut-il approuvé et loué par le peuple même, qui cria aux conjurés de descendre du Capitole. Encouragés par cette invitation, ils se rendirent sur la place, où ils furent suivis par la multitude. Les plus illustres d'entre les citoyens avaient Brutus au milieu d'eux, et, lui formant ainsi l'escorte la plus honorable, ils le conduisirent du Capitole à la tribune. Ils en imposèrent à la populace, quoiqu'elle fût composée de gens ramassés au hasard et tout prêts à exciter une sédition : leur respect pour Brutus les tint en silence, et ils observèrent le plus grand ordre.

XXII. Quand il s'avança pour leur parler, ils l'écoutèrent paisiblement; mais ils firent voir combien ce meurtre leur déplaisait, lorsque Cinna, dans le discours qu'il leur fit, ayant commencé par accuser César, ils entrèrent en fureur et vomirent contre lui tant d'injures, que les conjurés se retirèrent une seconde fois dans le Capitole. Brutus, qui craignit de s'y voir assiégé, renvoya les principaux d'entre ceux qui l'y avaient suivi, ne trouvant pas juste de faire partager le péril à ceux qui n'avaient pas eu de part à l'action. Cependant le lendemain le sénat s'assembla dans le temple de la Terre, où Antoine, Plancus et Cicéron ayant proposé une amnistie et invité tout le monde à la concorde, le sénat arrêta que non-seulement on donnerait une sûreté entière aux conjurés, mais encore que les consuls feraient un rapport sur les honneurs qu'il fallait leur décerner. Le décret fut porté, et le sénat se sépara. Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'otage aux conjurés, qui en descendirent aussitôt. Quand tout le monde fut réuni, on s'embrassa avec beaucoup de cordia-

lité. Cassius soupa chez Antoine, et Brutus chez Lépidus ; les autres conjurés furent emmenés par leurs amis ou par les personnes de leur connaissance. Le lendemain, dès le point du jour, le sénat s'assembla de nouveau, et remercia Antoine dans les termes les plus honorables, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. On combla Brutus d'éloges et l'on distribua les provinces : l'île de Crète fut décernée à Brutus, et l'Afrique à Cassius ; Trébonius eut l'Asie, Cimber la Bithynie, et l'on donna à l'autre Brutus la Gaule qui s'étend aux environs du Pô.

XXIII. Ces dispositions faites, on parle du testament de César et de ses funérailles : Antoine demanda qu'on fît une lecture publique du testament, et qu'on l'enterrât à la vue de tout le peuple, parce que des obsèques faites secrètement et sans aucune distinction pourraient l'irriter. Cassius combattit avec force cette proposition ; Brutus céda et consentit à la demande d'Antoine. Ce fut de sa part une seconde faute : il en avait fait une première en épargnant Antoine et fortifiant contre les auteurs de la conjuration un ennemi aussi dangereux que puissant ; celle de laisser à Antoine la faculté de faire comme il le voudrait les funérailles de César, ne fut pas moins funeste que la première. D'abord le legs de soixante-quinze drachmes [1] par tête que César laissait aux Romains, et le don qu'il faisait au peuple des jardins qu'il avait au delà du Tibre, à l'endroit où est maintenant le temple de la Fortune, excitèrent dans tous les citoyens une affection singulière pour lui, et de vifs regrets de sa mort. Son corps ayant été porté sur la place, Antoine fit, suivant l'usage, son oraison funèbre ; et, voyant le peuple ému par ses discours, pour exciter davantage sa compassion, il prit la robe de César toute sanglante, et, la déployant à ses yeux, il lui montra les coups dont elle était percée et le grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Dès ce moment il n'y eut plus aucun ordre parmi toute cette populace : les uns criaient qu'il fallait exterminer les meur-

[1] Sept livres dix sous.

triers ; les autres, renouvelant ce qu'on avait fait aux funérailles de Clodius, cet orateur séditieux [1], arrachant des boutiques les bancs et les tables et les mettant en un tas, dressent un grand bûcher sur lequel ils placent le corps de César, et le font brûler au milieu des temples et d'autres lieux d'asile regardés comme inviolables. Quand le bûcher fut embrasé, ces factieux, s'en approchant chacun de son côté, prennent des tisons ardents et courent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu ; mais, comme ils s'étaient fortifiés d'avance, ils repoussèrent ce danger.

XXIV. Un poëte nommé Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, qui même avait été l'ami de César, eut un songe dans lequel il crut voir César qui l'invitait à souper : il avait refusé d'abord son invitation ; mais enfin César, le pressant et lui faisant même une sorte de violence, l'avait pris par la main et l'avait mené dans un lieu vaste et obscur, où Cinna le suivait en frissonnant d'horreur. Cette vision lui fit une impression si forte, qu'il en eut la fièvre toute la nuit. Cependant le matin, quand on emporta le corps, il eut honte de ne pas accompagner le convoi, et il se rendit sur la place, où il trouva le peuple déjà fort aigri. Quand on le vit, il fut pris pour cet autre Cinna qui, dans la dernière assemblée, avait mal parlé de César, et le peuple, s'étant jeté sur lui, le mit en pièces. Brutus et les autres conjurés, craignant le même sort, surtout depuis le changement d'Antoine, sortirent de la ville et se retirèrent à Antium [2] pour y attendre que la fureur du peuple fût passée, et dans l'intention de retourner à Rome quand les esprits seraient plus calmes ; ils l'espéraient bientôt d'une multitude aussi inconstante qu'impétueuse dans ses mouvements. D'ailleurs ils pouvaient compter sur l'affection du sénat, qui, à la vérité, n'avait fait aucune information contre ceux qui avaient mis en pièces Cinna, mais qui avait poursuivi et fait arrêter les séditieux qui, avec des

[1] *Voy.* la Vie de Cicéron. — [2] Ville du Latium, près de la mer ; aujourd'hui Anzorovinato, dans la campagne de Rome.

tisons ardents, avaient voulu mettre le feu aux maisons des conjurés.

XXV. Déjà même le peuple, mécontent d'Antoine, qui semblait vouloir succéder à la tyrannie de César, désirait Brutus et espérait le voir bientôt à Rome pour y célébrer les jeux qu'il devait donner comme préteur. Mais Brutus ayant su qu'un grand nombre de soldats vétérans, de ceux qui avaient reçu de César, pour récompense de leurs services, des terres et des maisons dans des colonies, lui dressaient des embûches et se glissaient par pelotons dans la ville, il n'osa pas y retourner. Son absence ne priva pas le peuple du spectacle des jeux ; ils furent célébrés avec une magnificence extraordinaire. Brutus voulut que rien n'y fût épargné : il avait fait acheter un très-grand nombre d'animaux féroces ; il défendit qu'on en donnât ou qu'on en réservât un seul, et commanda qu'ils fussent tous employés dans les jeux. Il alla lui-même jusqu'à Naples pour y louer plusieurs comédiens ; et, comme il désirait d'en avoir un nommé Canutius, qui avait le plus grand succès sur les théâtres, il en écrivit à ses amis et les pria de ne rien négliger pour l'engager à paraître dans ses jeux, car il ne croyait pas convenable de forcer aucun Grec. Il écrivit aussi à Cicéron pour le prier instamment d'y assister.

XXVI. Telle était la situation des affaires à Rome, lorsque l'arrivée du jeune Octave vint leur donner une nouvelle face. Il était fils de la nièce du dictateur, qui l'avait adopté et institué son héritier. Il était à Apollonie lorsque César fut tué ; il y suivait le cours de ses études, en attendant que son oncle l'emmenât à l'expédition qu'il avait projetée contre les Parthes. Mais il n'eut pas plus tôt appris la mort de César, qu'il se rendit à Rome, où d'abord, pour s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, il prit le nom de César ; et, ayant distribué aux citoyens l'argent que le dictateur leur avait légué, il les excita contre Antoine, et par ses largesses attira dans son parti un grand nombre de vétérans qui avaient servi sous César. Cicéron, n'écoutant que sa haine contre Antoine, se

déclara pour le jeune César, et en fut vivement repris par Brutus, qui lui reprocha de ne pas craindre un maître, mais seulement un maître qui le haïssait, et qu'en faisant dans ses discours et dans ses lettres l'éloge de la douceur de César, il ne cherchait qu'à se ménager une servitude moins dure. « Mais « nos ancêtres, ajoutait-il, n'ont jamais supporté les maî- « tres, même les plus doux. Pour moi, jusqu'à ce moment, « je ne suis décidé ni pour la guerre, ni pour la paix; « la seule chose qui soit bien arrêtée dans mon esprit, c'est « de n'être jamais esclave de personne : mais ce qui m'é- « tonne, c'est que Cicéron, qui craint les dangers d'une « guerre civile, ne redoute pas l'infamie d'une paix déshono- « rante, et qu'il ne veuille d'autre récompense d'avoir chassé « Antoine de la tyrannie que de nous donner César pour « tyran[1]. » Tel se montra Brutus dans les premières lettres qu'il écrivit.

XXVII. Déjà Rome se partageait entre César et Antoine; les armées étaient comme à l'encan et se vendaient à celui qui mettait la plus haute enchère. Brutus alors, désespérant de rétablir les affaires, prit le parti de quitter l'Italie; et, traversant par terre la Lucanie, il se rendit à Élée, sur le bord de la mer. Porcia, qui devait de là retourner à Rome, s'efforçait de cacher la douleur que lui causait sa séparation d'avec son mari; mais son courage échoua à l'aspect d'un tableau dont le sujet était tiré de l'histoire grecque : il représentait les adieux d'Hector et d'Andromaque, qui recevait des mains de son mari Astyanax son fils encore enfant, et tenait les yeux fixés sur Hector. La vue de ce tableau, en rappelant à Porcia son propre malheur, la fit fondre en larmes; elle alla le considérer plusieurs fois dans le jour, et chaque fois cette image de sa situation renouvelait ses pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, témoin de la douleur de Porcia, prononça ces paroles d'Andromaque à Hector :

[1] *Voy.* les *Lettres XVI et XVII*, parmi celles de Cicéron à Brutus.

Seul vous me tenez lieu d'un père et d'une mère;
Vous êtes à la fois mon époux et mon frère [1].

« Pour moi, lui dit Brutus en souriant, je ne puis pas adresser « à Porcia les paroles d'Hector à Andromaque :

Allez; et, reprenant vos toiles, vos fuseaux,
A vos femmes, chez vous, partagez leurs travaux [2].

« Car si la faiblesse de son corps ne lui permet pas les mêmes « exploits qu'à nous, elle nous égalera du moins à combattre « pour sa patrie, par la fermeté de son âme. » Ce trait nous a été conservé par Bibulus, fils de Porcia.

XXVIII. D'Élée, Brutus se rendit par mer à Athènes, où le peuple le reçut avec de vives acclamations, et fit pour lui des décrets honorables. Il demeurait chez un de ses anciens hôtes, et allait tous les jours entendre Théomneste, philosophe académicien, et Cratippe, qui était de la secte du Lycée. Là, s'entretenant avec eux de matières philosophiques, il paraissait vivre dans un grand loisir et ne s'occuper d'aucune affaire; cependant il se préparait secrètement à la guerre, sans qu'on en eût aucun soupçon : il envoya Hérostrate en Macédoine, pour attirer à son parti les commandants des troupes de cette province; il fit venir auprès de lui les jeunes Romains qui faisaient leurs études à Athènes, entre lesquels était le fils de Cicéron, à qui Brutus donne les plus grands éloges : il dit de lui qu'endormi comme éveillé, il conservait toujours un grand courage et une haine décidée contre les tyrans. Lorsqu'il eut commencé à se mettre ouvertement à la tête des affaires, il apprend que des vaisseaux romains, qui venaient d'Asie chargés de richesses, étaient commandés par un homme honnête, avec lequel il était fort lié; il va au-devant de lui, et l'ayant rencontré près de Caryste [3], le détermine à lui livrer ses vais-

[1] *Iliad.*, liv. VI, v. 429. Ces adieux d'Hector et d'Andromaque occupent tout le commencement de ce sixième livre.

[2] *Iliad.*, liv. VI, v. 491. — [3] Ville de l'Eubée, au pied du mont Ocha, près de laquelle il y avait des carrières où l'on trouvait de l'amiante, au rapport de Strabon, liv. X, p. 446.

seaux : ce jour même il lui donne à souper et le traite avec magnificence; c'était par hasard le jour anniversaire de la naissance de Brutus. Lorsqu'on eut commencé à boire, on fit des libations pour la victoire de Brutus et pour la liberté des Romains. Brutus, voulant encourager ses convives, demande une plus grande coupe, et, la tenant dans sa main, prononce ce vers de Patrocle à Hector, que rien n'avait amené :

Apollon et mon sort ont terminé ma vie.

On ajoute qu'à Philippes, lorsqu'il sortit de sa tente pour aller livrer le dernier combat, il donna pour mot à ses soldats : Apollon ; et l'on pensa que ce vers qu'il avait prononcé était comme le présage de sa défaite.

XXIX. Quelques jours après, Antistius lui remit cinq cent mille drachmes [1] sur l'argent qu'il portait en Italie. Tous les soldats de Pompée, qui erraient encore dans la Thessalie, vinrent le joindre avec plaisir ; il enleva cinq cents chevaux que Cinna conduisait à Dolabella en Asie ; et, s'étant transporté par mer à Démétriade [2], où l'on faisait pour Antoine un enlèvement considérable d'armes que Jules César avait préparées pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius lui remit son gouvernement de Macédoine ; et tous les rois, tous les princes voisins, s'étant unis avec lui, le secondèrent de tout leur pouvoir. Il apprit en même temps que Caïus, frère d'Antoine, arrivait d'Italie, pour aller à Apollonie et à Épidamne [3] prendre le commandement des troupes que Gabinius avait sous ses ordres. Brutus, voulant le prévenir et enlever ces troupes avant son arrivée, part à l'instant avec ce qu'il avait de soldats, les conduit, pendant une neige abondante, à travers des chemins raboteux et difficiles, et devance de beaucoup ceux qui portaient ses provisions. Quand il fut près d'Épidamne, la difficulté de la marche et la rigueur du froid lui causèrent la *boulimie* maladie qu'éprouvent également les hommes et les animaux quand ils se sont fatigués à mar-

[1] Quatre cent cinquante mille livres. — [2] *Voy.* la Vie de Démétrius, c. LXII.
[3] Deux villes de l'Épire sur la côte de la mer.

cher dans la neige, soit que la chaleur naturelle, concentrée dans l'intérieur par le froid et par la densité de l'air, consume promptement la nourriture qu'ils ont prise, soit que la vapeur subtile et incisive de la neige, pénétrant le corps, fasse exhaler et dissiper au dehors la chaleur intérieure : car les sueurs, qui sont un des symptômes de cette maladie, semblent être l'effet de cette dissipation que subit la chaleur lorsqu'elle est saisie par le froid à la superficie du corps. Mais nous avons traité cette matière dans un autre ouvrage[1]. Brutus donc était tombé en défaillance ; et personne, dans son camp, n'ayant rien à lui donner, ses domestiques furent forcés d'avoir recours aux ennemis ; ils s'approchèrent des portes de la ville, et demandèrent du pain aux premières gardes : ces soldats n'eurent pas plus tôt appris l'accident de Brutus, qu'ils lui apportèrent eux-mêmes de quoi manger et boire. En reconnaissance de ce service, Brutus, quand il eut pris la ville, traita avec humanité, non-seulement ces gardes, mais encore tous les habitants, par rapport à eux.

XXX. Caïus Antonius, étant entré dans Apollonie, fit appeler à lui tous les soldats répandus dans les environs ; mais quand il les vit aller joindre Brutus, et qu'il reconnut dans les Apolloniates une disposition à les imiter, il abandonna la ville, et s'en alla à Buthrote[2] ; il perdit en chemin trois cohortes, qui furent taillées en pièces par Brutus. Ayant ensuite entrepris de forcer les postes que les troupes de Brutus occupaient autour de Byllis[3], il engagea contre Cicéron[4] un combat dans lequel il fut battu ; car Brutus employait déjà ce jeune homme, auquel il dut de grands succès. Brutus, de son côté, ayant surpris Caïus Antonius dans des endroits marécageux et loin

[1] *Voy.* les *Propos de Table*, l. VI, q. VIII, dans les *OEuvres Morales*, où cette matière est traitée en détail. *Boulimie* signifie *faim violente*. — [2] Buthrote, ville de l'Épire, située dans une presqu'île, et qui avait une colonie romaine. Strabon, liv. VII. — [3] Byllis, ville maritime de l'Illyrie, qu'Étienne de Byzance dit avoir été fondée par les Myrmidons sous la conduite de Néoptolème : son commentateur assure que les habitants de cette ville étaient les mêmes que ceux que Strabon appelle *Bulliones*, et qu'il place aussi en Illyrie. *Ibid.* — [4] C'est le fils de l'orateur.

de son poste, empêcha ses soldats de le charger ; il se contenta de le faire envelopper, et leur ordonna d'épargner des troupes qui seraient bientôt à eux : ce qui arriva en effet ; elles se rendirent avec leur général, et par-là Brutus se vit à la tête d'un corps d'armée assez considérable. Caïus resta longtemps auprès de lui, traité avec honneur, et conservant même les marques du commandement, quoique plusieurs amis de Brutus, et Cicéron même, lui écrivissent de Rome pour le presser de s'en défaire ; mais s'étant aperçu qu'il travaillait secrètement à lui débaucher ses capitaines et à exciter du mouvement, il l'envoya sur une galère, où il le fit garder avec soin. Les soldats qu'il avait corrompus s'étant retirés à Apollonie, d'où ils écrivirent à Brutus de venir les trouver, il leur répondit qu'il n'était pas d'usage chez les Romains que des soldats rebelles mandassent leur général ; que c'était à eux à venir solliciter leur pardon et apaiser sa colère. Ils se rendirent auprès de lui, et par leurs prières ils obtinrent leur grâce.

XXXI. Brutus se disposait à passer en Asie, lorsqu'il apprit les changements arrivés dans Rome. Le jeune César, fortifié par le sénat contre la puissance d'Antoine, ne l'avait pas eu plus tôt chassé d'Italie qu'il se rendit lui-même redoutable ; il demandait le consulat, contre les dispositions des lois, et entretenait de grandes armées dont la ville n'avait aucun besoin. Mais ensuite, voyant le sénat, mécontent de sa conduite, jeter les yeux sur Brutus, lui confirmer ses anciens gouvernements et lui en décerner de nouveaux, il craignit lui-même, et il rechercha l'amitié d'Antoine. En même temps, il investit Rome de troupes, et se fit donner le consulat, ayant à peine atteint l'âge de l'adolescence, car il n'était que dans sa vingtième année, comme il le dit lui-même dans ses *Commentaires*. Il appela tout de suite en justice Brutus et les autres conjurés, pour avoir fait périr, sans aucune formalité de justice, le premier et le plus grand personnage de Rome par ses dignités. Il nomma Lucius Cornificius et Agrippa pour accusateurs, le

premier de Brutus, et le second de Cassius. Les accusés n'ayant pas comparu, il força les juges de les condamner par contumace. Lorsque le héraut appela, suivant l'usage, Brutus du haut de la tribune, pour comparaître, le peuple en gémit, dit-on, hautement, et les citoyens les plus honnêtes, baissant la tête, gardèrent un profond silence : on vit même Publius Silicius[1] verser des larmes ; et cette marque de sensibilité le fit mettre, dans la suite, au nombre des proscrits. Enfin César, Antoine et Lépidus, s'étant réconciliés, partagèrent entre eux les provinces, et proscrivirent deux cents citoyens qu'ils vouèrent à la mort, et Cicéron fut une des victimes.

XXXII. Brutus, à qui ces nouvelles furent portées en Macédoine, faisant céder sa douceur à tant de cruautés, écrivit à Hortensius de faire mourir Caïus Antonius, par représailles de la mort de Cicéron et de Brutus, dont l'un était son ami, et l'autre son parent. Dans la suite, Antoine, ayant fait Hortensius prisonnier à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frère. Brutus, en apprenant la mort de Cicéron, dit qu'il en avait moins de douleur que de honte de ce qui l'avait causée ; qu'il blâmait ses amis de Rome, qui devaient s'imputer à eux-mêmes plus qu'à leurs tyrans l'esclavage dans lequel ils étaient tombés, puisqu'ils ne craignaient pas de voir et de souffrir des indignités dont ils n'auraient pas dû supporter même le récit. Quand il eut conduit en Asie son armée, déjà nombreuse et puissante, il fit équiper une flotte dans la Bithynie et à Cyzique[2] ; et, pendant ce temps là, il parcourut par terre la province, rétablit la tranquillité dans les villes, et donna audience aux gouverneurs. Il écrivit aussi à Cassius de quitter l'Égypte et de venir le joindre en Syrie. « Ce n'est pas, « lui disait-il, pour acquérir l'empire, mais pour délivrer « notre patrie de la servitude et opprimer les tyrans, que « nous avons rassemblé des armées ; au lieu donc d'errer de

[1] Dion, liv. XLVI, c. XLIX, le nomme Sillicius Coronas, sénateur, et dit qu'il déclara Brutus innocent. — [2] La Bithynie est dans l'Asie, au midi du Pont-Euxin, et Cyzique dans la Mysie, en revenant à l'occident sur l'Hellespont.

« côté et d'autre, il faut toujours nous souvenir du but que « nous nous sommes proposé ; et pour ne pas nous en écar- « ter, ne nous éloignons pas de l'Italie, mais rapprochons- « nous en le plus tôt que nous pourrons, afin d'aller au « secours de nos concitoyens. » Cassius, ayant goûté ses raisons, se mit en marche pour aller le trouver. Brutus alla au-devant de lui, et ils se rencontrèrent près de Smyrne ; c'était leur première entrevue, depuis qu'ils s'étaient séparés au port du Pirée pour aller l'un en Macédoine, et l'autre en Syrie. Ce fut pour eux un grand sujet de joie ; et la vue des troupes qu'ils avaient l'un et l'autre sous leurs ordres augmenta beaucoup leur confiance. Ils étaient partis d'Italie comme des bannis méprisables, sans argent, sans armes, sans un seul vaisseau armé, sans un soldat, enfin sans une seule ville qui fût dans leurs intérêts ; et après un espace de temps assez court, ils se trouvaient réunis, à la tête d'une flotte puissante, d'une infanterie et d'une cavalerie nombreuses, avec de l'argent pour les entretenir, et ils étaient en état de disputer, les armes à la main, l'empire à leurs ennemis.

XXXIII. Cassius désirait de rendre à Brutus autant d'honneur qu'il en recevait de lui ; mais Brutus, par égard pour son âge et pour la faiblesse de son tempérament, qui ne pouvait pas soutenir la fatigue, le prévenait presque toujours, et allait le plus souvent chez lui. Cassius avait la réputation d'être un grand homme de guerre ; mais il était violent et ne savait gouverner que par la crainte : avec ses amis il aimait à railler, et se livrait trop à la plaisanterie. Brutus, aimé du peuple pour sa vertu, chéri de ses amis, admiré de tous les gens honnêtes, n'était pas même haï de ses ennemis ; il devait cette affection générale à son extrême douceur, à une élévation d'esprit peu commune, à une fermeté d'âme qui le rendait supérieur à la colère, à l'avarice et à la volupté. Toujours droit dans ses jugements, inflexible dans son attachement à tout ce qui était juste et honnête, il se concilia surtout la bienveillance et l'estime publiques par la confiance qu'on

avait dans la pureté de ses vues. On n'espérait pas que le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût soumis sa puissance aux lois; on croyait, au contraire, qu'il serait toujours resté maître de la république, sous le nom de consul, de dictateur, ou de quelque autre magistrature plus douce, pour consoler le peuple de la perte de sa liberté. Pour Cassius, dont on connaissait l'emportement et la colère, que l'intérêt entraînait souvent hors des voies de la justice; on était persuadé que, s'il faisait la guerre, s'il courait de pays en pays, s'il s'exposait à tous les dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens, que pour s'assurer à lui-même une grande autorité.

XXXIV. Dans des temps antérieurs à celui dont nous parlons, les Cinna, les Marius, les Carbon, qui regardaient leur patrie comme le prix, ou plutôt comme la proie du vainqueur, avouaient franchement qu'ils n'avaient combattu que pour la réduire en servitude; mais Brutus n'entendit jamais ses ennemis même lui reprocher ses vues tyranniques; et Antoine dit un jour, devant plusieurs témoins, que Brutus était le seul qui, en conspirant contre César, n'eût été conduit que par la grandeur et la beauté de l'entreprise; mais que tous les autres y avaient été poussés par la haine et l'envie qu'ils portaient à César. Aussi les lettres de Brutus prouvent-elles évidemment qu'il mettait bien moins sa confiance dans ses troupes que dans sa vertu. A la veille même du danger, il écrivait à Atticus que ses affaires étaient au point de fortune le plus brillant : « Car, ajouta-t-il, ou ma victoire rendra la « liberté aux Romains, ou ma mort me délivrera de la servi- « tude. Tout le reste est pour nous dans un état ferme et as- « suré; une seule chose est encore incertaine, c'est si nous « vivrons ou si nous mourrons libres. Antoine porte la juste « peine de sa folie, lui qui, pouvant se mettre au nombre des « Brutus, des Cassius et des Caton, aime mieux n'être que le « second d'Octave; et, s'il n'est pas vaincu avec lui dans le « combat qui va se donner, il sera bientôt en guerre contre

« lui. » Le temps prouva que c'était une prédiction de ce qui devait arriver un jour.

XXXV. Pendant qu'ils étaient à Smyrne, Brutus pria Cassius de lui donner une partie des grandes sommes qu'il avait amassées : il donnait pour motif de cette demande que l'argent qu'il avait eu de son côté avait été employé à l'équipement de cette flotte nombreuse qui les rendait maîtres de toute la mer Méditerranée. Les amis de Cassius l'en détournaient. « Il « n'est pas juste, lui disaient-ils, que ce que vous avez con- « servé de vos épargnes, ce que vous avez levé sur les peuples « en vous attirant leur haine, Brutus l'emploie à s'attacher le « peuple et à faire des largesses aux soldats. » Cependant il lui donna le tiers de tout ce qu'il avait amassé, après quoi ils se séparèrent pour aller, chacun de son côté, exécuter les entreprises dont ils s'étaient chargés. Cassius prit la ville de Rhodes, et n'usa pas avec douceur de sa victoire, quoique les habitants, lorsqu'il entra dans la place, l'appelassent leur maître et leur roi. « Je ne suis, leur dit-il, ni maître ni roi : « Je suis le meurtrier de celui qui voulait être notre maître « et notre roi, et que j'ai puni de son ambition. » Brutus demanda aux Lyciens de l'argent et des hommes ; mais Naucratès, un de leurs orateurs, ayant persuadé aux villes de se révolter et de s'emparer des hauteurs voisines pour fermer le passage aux Romains, Brutus envoya contre eux sa cavalerie qui les surprit pendant leur dîner, et en passa six cents au fil de l'épée ; il se rendit ensuite maître de plusieurs forts et de plusieurs petites villes, et renvoya sans rançon tous les prisonniers, espérant gagner par là l'affection de ce peuple ; mais c'étaient des gens opiniâtres, qui, aigris par le dégât qu'on faisait dans leurs terres, ne tenaient aucun compte de ces marques d'humanité. Brutus alla donc mettre le siége devant Xanthe, où les plus braves de la nation s'étaient renfermés.

XXXVI. Quelques-uns des assiégés, se jetant dans la rivière qui baignait leurs murailles[1], se sauvaient en nageant entre

[1] Le Xanthe, comme on l'a vu plus haut.

deux eaux. Les assiégeants s'en étant aperçus, tendirent, au travers du courant, des filets au haut desquels ils avaient attaché des sonnettes qui les avertissaient quand il y en avait quelqu'un de pris. Les Xanthiens ayant fait une sortie pendant la nuit et mis le feu à quelques batteries, les Romains les aperçurent et les repoussèrent dans la ville : mais un vent violent qui s'éleva tout à coup porta les flammes jusqu'aux créneaux des murailles, et menaca les maisons voisines. Brutus, qui craignait pour la ville, donna l'ordre d'aller à leur secours et d'éteindre le feu, lorsqu'un désespoir affreux, plus fort que tous les raisonnements, et qu'on peut comparer à un amour violent de la mort, saisit subitement les Lyciens. Les femmes, les enfants, les hommes de condition libre et les esclaves, sans distinction d'âge, accourant sur les murailles, attaquent les ennemis qui travaillaient à arrêter l'incendie, portent eux-mêmes du bois, des roseaux et toutes sortes de matières combustibles, et, en alimentant sans cesse le feu, ils l'eurent bientôt étendu dans toute la ville. Quand la flamme, ainsi répandue et s'élevant en tourbillons dans les airs, eut embras é l'enceinte des murailles, Brutus, touché de compassion, courut à cheval le long des murs, cherchant tous les moyens de les secourir : il leur tendait les mains ; il les conjurait d'épargner, de sauver leur ville ; mais il n'était écouté de personne ; ils ne voulaient tous que mourir, non-seulement les hommes et les femmes, mais les petits enfants même, dont les uns se jetaient au milieu des flammes en poussant des cris affreux, les autres se précipitaient du haut des murailles ; quelques-uns présentaient leur gorge toute nue aux épées de leurs pères, et les excitaient à les frapper.

XXXVII. Quand la ville eut été consumée par les flammes, on vit une femme qui, portant au cou son enfant mort, et suspendue elle-même à un cordeau, avec une torche allumée, mettait le feu à sa maison. Brutus, à qui l'on vint le dire, n'eut pas la force d'aller voir un spectacle si horrible ; il ne put pas en entendre le récit sans verser des larmes, et fit proposer une

récompense pour tout soldat qui aurait pu sauver un Lycien; il n'y en eut, dit-on, que cent-cinquante qui ne se refusèrent pas à leur conservation. Ce fut ainsi que les Lyciens, après avoir achevé, dans un long espace d'années, la révolution que le destin avait marquée pour leur ruine, renouvelèrent, par leur audace, la catastrophe de leurs ancêtres, qui, dans les guerres des Perses, brûlèrent eux-mêmes leur ville et s'ensevelirent sous ses ruines. Brutus, voyant la ville de Patare[1] se préparer à une défense vigoureuse, et craignant un pareil désespoir, balançait à en entreprendre le siége. Il avait fait quelques femmes prisonnières, qu'il renvoya sans rançon ; et comme leurs maris et leurs pères étaient des premiers de la ville, elles leur vantèrent tellement la modération et la justice de Brutus, qu'elles les décidèrent à lui remettre leur ville. Dès lors toutes les autres villes se soumirent ; et, s'étant livrées à sa discrétion, elles en furent traitées avec plus de douceur et de clémence qu'elles ne l'avaient espéré. Tandis que Cassius, qui, dans le même temps, s'était emparé de Rhodes, avait obligé les habitants de lui donner tout leur or et tout leur argent (ce qui produisit une somme de huit mille talents[2], outre une amende de cinq cents talents[3] qu'il exigea de la ville), Brutus ne leva sur les Lyciens qu'une contribution de cent-cinquante talents[4] ; et, sans leur imposer aucune autre charge, il partit pour l'Ionie.

XXXVIII. Il y fit plusieurs actions mémorables, soit dans les récompenses, soit dans les châtiments qu'il décerna. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, celui dont il fut lui-même le plus satisfait, et qui fit le plus de plaisir aux honnêtes Romains. Pompée, après avoir, dans sa défaite à Pharsale, perdu ce grand empire qu'il disputait à César, se retira en Égypte ; et, lorsqu'il eut abordé à Péluse, les tuteurs du jeune prince

[1] Patare, ville considérable de Lycie, avec un port et un grand nombre de temples. Ptolémée Philadelphe, qui l'avait augmentée, la nomma *Arsinoé de Lycie*, du nom de sa femme; mais l'ancien nom prévalut. Strabon, liv. XIV.

[2] Quarante millions. — [3] Deux millions et demi.

[4] Sept cent cinquante mille livres.

qui régnait alors tinrent, avec ses amis, un conseil dans lequel les avis furent partagés. Les uns croyaient qu'il fallait recevoir Pompée, d'autres voulaient qu'on le chassât d'Égypte ; mais un certain Théodote de Chio, qui enseignait la rhétorique au prince, et qui, faute de meilleurs ministres, était admis aux conseils, fit voir aux uns et aux autres qu'ils se trompaient également ; que, dans les conjonctures présentes, il n'y avait qu'un seul parti utile, c'était de le recevoir et de le faire mourir. Il termina son opinion en disant qu'un mort ne mord point. Tout le conseil adopta son avis, et le grand Pompée devint un exemple mémorable des événements les plus extraordinaires et les moins attendus ; sa mort fut l'ouvrage de la vaine rhétorique d'un Théodote, comme ce sophiste s'en vantait lui-même. Peu de temps après, César, étant arrivé en Égypte, punit ces perfides par une mort digne de leur scélératesse : Théodote seul obtint de la fortune un délai pour traîner encore quelque temps une vie errante dans la honte et la misère ; mais il ne put se dérober à Brutus, qui parcourait l'Asie. Amené devant lui, il fut puni du dernier supplice, et devint plus fameux par sa mort qu'il ne l'avait été par sa vie.

XXXIX. Brutus fit prier Cassius de venir à Sardes ; et, lorsqu'il le sut près d'arriver, il alla au-devant de lui avec ses amis ; toutes les troupes, sous les armes, les saluèrent l'un et l'autre du titre d'*imperator;* mais, comme il n'est que trop ordinaire dans des affaires d'une grande importance, et entre des hommes environnés d'une foule d'amis et de capitaines, ils eurent réciproquement beaucoup de plaintes et de reproches à se faire. Ils ne furent pas plus tôt arrivés à Sardes, que, se retirant dans une chambre dont ils fermèrent les portes, et où personne ne fut admis, ils exposèrent d'abord leurs griefs respectifs, passèrent ensuite aux reproches, aux accusations et aux larmes même, et enfin à des outrages violents. Leurs amis qui les entendaient, étonnés de leur emportement et du ton de colère avec lequel ils parlaient, craignaient qu'ils ne se portassent à des extrémités fâcheuses ; mais il

leur était défendu d'entrer. Cependant Marcus Favonius, ce partisan si zélé de Caton, qui pratiquait la philosophie, moins par un choix de sa raison que par une sorte d'impétuosité et de fureur, se présente à la porte, qui lui est refusée par les domestiques; mais il n'était pas aisé de retenir Favonius, quelque chose qu'il désirât : violent et précipité dans toutes ses actions, il ne tenait aucun compte de sa dignité sénatoriale et se faisait un plaisir de la rabaisser avec une liberté cynique. Il est vrai que le plus souvent on ne faisait que rire et plaisanter des injures toujours déplacées qu'il se permettait. Il força donc ceux qui gardaient la porte, et, en entrant dans la chambre, il prononça d'un ton de voix affecté les vers de Nestor dans Homère :

Écoutez-moi, je suis bien plus âgé que vous [1],

et le reste. Cassius ne fit que rire de cette apostrophe; mais Brutus le mit dehors par les épaules, en le traitant de véritable chien et de faux cynique. Cependant cette circonstance mit fin à leur contestation, et ils se séparèrent. Cassius donna, le soir même, un souper où Brutus se rendit et amena ses amis. On venait de se mettre à table, lorsque Favonius entra dans la salle au sortir du bain. Brutus, en le voyant, protesta qu'il ne l'avait pas invité et ordonna qu'on le plaçât sur le lit d'en haut[2]; mais Favonius se mit de force sur le lit du milieu. Le repas fut assaisonné de plaisanteries agréables, et la philosophie y trouva sa place.

XL. Le lendemain, Brutus jugea publiquement un ancien préteur, nommé Lucius Pella, auquel il avait donné lui-même des emplois de confiance, et qui était accusé de concussion par

[1] *Iliad.*, liv. I, v. 259.

[2] Il y avait trois lits autour de la table; et c'était de là que la salle à manger, chez les Romains, était appelée *triclinium*. Le lit du milieu était le plus honorable, ensuite celui d'en haut; le lit du bas était le moindre. De là vient qu'Horace, *Satir.*, lib. II, *sat.* VIII, désigne les parasites, espèce de gens très-méprisés, par ces mots, *imi convivæ lecti*, « les convives d'en bas. » Brutus voulait mettre Favonius au lit d'en haut, comme à une place honorable, à cause de sa dignité de sénateur : mais Favonius, sans doute par plaisanterie, va se placer au lit du milieu.

les Sardiens. Brutus l'ayant noté d'infamie, Cassius en fut très-affligé, lui qui, peu de jours auparavant, ayant à juger deux de ses amis convaincus du même crime, après leur avoir fait en particulier quelques réprimandes, les avait renvoyés en les laissant dans leurs emplois : aussi se plaignit-il de ce jugement à Brutus, qu'il accusa de montrer une exactitude trop scrupuleuse aux lois et à la justice, dans un temps où il fallait beaucoup donner à la politique et à l'humanité. Brutus lui répondit qu'il devait se souvenir de ces ides de mars où ils avaient tué César; non qu'il dépouillât et tourmentât lui-même personne, mais parce qu'il fermait les yeux sur ceux qui le faisaient sous son nom. « S'il est, ajouta-t-il, des pré-« textes honnêtes de violer la justice, il valait encore mieux « souffrir les injustices des amis de César que de conniver à « celles des nôtres. L'indifférence sur les premières n'eût passé « que pour défaut de courage; mais, en tolérant celles de « nos amis, nous encourons le soupçon de complicité et nous « partageons les périls auxquels ils s'exposent. » tels étaient les principes d'après lesquels Brutus se conduisait.

XLI. Ils se disposaient à quitter l'Asie, lorsque Brutus eut un signe extraordinaire. Il aimait à veiller, et, autant par une suite de sa sobriété que par goût pour le travail, il ne donnait que très-peu de temps au sommeil. Il ne dormait jamais le jour, et la nuit même il ne prenait quelque repos que lorsque tout le monde était couché, et qu'il n'avait plus rien à faire, ni personne avec qui il pût s'entretenir. Depuis surtout que, la guerre étant commencée, toutes les affaires roulaient sur lui, et qu'il avait toujours l'esprit tendu sur ce qui pouvait arriver, il se contentait de dormir un peu après son souper, et passait le reste de la nuit à expédier les affaires les plus pressées. Lorsqu'il les avait finies de bonne heure, et qu'il lui restait du temps, il l'employait à lire jusqu'à la troisième garde[1], heure à laquelle les centurions et les autres officiers avaient

[1] La nuit se partageait chez les Romains en quatre veilles, de trois heures chacune : elles commençaient à la fin du jour, c'est-à-dire, à six heures du soir : ainsi

coutume d'entrer dans sa tente[1]. Lors donc qu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée, dans une nuit très-obscure, où sa tente n'était éclairée que par une faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus, plongé dans ses réflexions, crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte et voit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole : « Qui es-tu ? lui dit-il, un « homme ou un dieu ? Que viens-tu faire dans ma tente ? Que « me veux-tu ? — Brutus, lui répondit le fantôme, je suis « ton mauvais génie ; tu me verras dans les plaines de « Philippes. — Eh bien ! repartit Brutus sans se troubler, je « t'y verrai. » Dès que le fantôme eut disparu, Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu ; et il continua à s'occuper de ses affaires.

XLII. Le jour ayant paru, il se rendit chez Cassius et lui raconta sa vision. Cassius, qui faisait profession de la doctrine d'Épicure et disputait souvent avec Brutus sur ces sortes de matières, lui dit alors : « Brutus, c'est un des principes de « notre philosophie, que nos sens, faciles à recevoir toutes « sortes d'impressions, nous trompent souvent en offrant à « notre esprit des images et des sensations d'objets que nous « ne voyons et n'éprouvons pas réellement. Notre pensée, « plus mobile encore, excite sans cesse nos sens et leur imprime une foule d'idées dont les objets n'ont jamais existé. « Ils sont comme une cire molle qui se prête à toutes les impressions qu'on lui donne ; et notre âme, ayant en elle et « ce qui produit et ce qui éprouve l'impression, a aussi par « elle-même la faculté de varier et de diversifier ses formes. « C'est ce que prouvent les différentes images que nos songes

la troisième veille, ou garde, était à minuit. *Voy Lydii Syntagmata de re militari*, liv. V, c. III.

[1] Ces réflexions sont faites pour disposer le lecteur à croire que le défaut de sommeil, en échauffant la tête de Brutus, avait produit le fantôme qu'il crut voir.

« nous offrent dans le sommeil ; l'imagination les excite par « le plus faible mouvement et leur fait prendre ensuite toutes « sortes d'affections ou de figures fantastiques : car la nature « de cette faculté est d'être toujours en mouvement, et ce « mouvement n'est autre chose que l'imagination même et la « pensée. Mais ce qu'il y a de plus en vous, c'est que votre « corps, affaibli par l'excès du travail, rend votre esprit plus « mobile et plus prompt à changer. Il n'est pas vraisemblable « qu'il existe des génies, ni, s'il en existe, qu'ils prennent la « figure et la voix des hommes, ou que leur pouvoir s'étende « jusqu'à nous. Je voudrais qu'il y en eût, afin que nous pus- « sions mettre notre confiance, non-seulement dans cette « multitude d'armes, de chevaux et de navires, mais encore « dans le secours des dieux, qui se déclareraient sans doute « pour les chefs de l'entreprise la plus sainte et la plus belle.» Telles furent les raisons dont Cassius se servit pour calmer Brutus. Quand les soldats commencèrent à se mettre en marche deux aigles, fondant ensemble du haut des airs, allèrent se poser sur les premières enseignes et accompagnèrent l'armée, nourris par les soldats jusqu'à Philippes, d'où ils s'envolèrent la veille de la bataille.

XLIII. Brutus avait déjà soumis la plupart des peuples voisins ; et les villes ou les princes qui pouvaient rester encore à réduire, il acheva avec Cassius de les subjuguer ; ils se rendirent maîtres de tout le pays jusqu'à la mer de Thasos[1]. Norbanus y était campé dans un lieu appelé les Détroits, près du mont Symbolum[2]. Brutus et Cassius, l'ayant environné, le forcèrent d'abandonner ce poste ; peu s'en fallut même qu'ils ne lui enlevassent toute son armée, parce que César n'avait pu le suivre, retenu par une maladie ; mais Antoine vint à son secours, après avoir fait une marche si rapide que Brutus ne pouvait la croire. César, qui arriva dix jours après, campa vis-

[1] Ile de la mer Égée, au-dessous de la Thrace.

[2] Il se réunit au mont Pangée, dans un lieu qui porte le même nom de Symbolum, entre Philippes et Néapolis. Dion, liv. XLVII, c. xxxv.

à-vis de Brutus, et Antoine en face de Cassius. L'espace qui séparait les deux camps est appelé par les Romains la plaine de Philippes; c'étaient les armées romaines les plus nombreuses qui se fussent trouvées en présence l'une de l'autre. Celle de Brutus l'était bien moins que celle de César; mais elle l'emportait par l'éclat et la magnificence des armes, dont la plupart étaient d'or ou d'argent. Brutus, qui, dans tout le reste, avait accoutumé ses officiers à la modestie et à la simplicité, leur avait prodigué ces métaux, persuadé que la richesse des armes dont les soldats sont couverts ou qu'ils portent dans leurs mains, relève le courage de ceux qui aiment la gloire, et qu'elle rend les avares plus acharnés au combat, parce qu'ils veulent conserver une armure qui vaut pour eux un fonds de terre. César fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête [1] pour un sacrifice expiatoire qu'il faisait dans son camp. Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette épargne sordide, purifia son armée en pleine campagne, comme c'est l'usage chez les Romains; il distribua un grand nombre de victimes et cinquante drachmes [2] pour chaque soldat. Cette largesse redoubla l'affection et l'ardeur de ses troupes.

XLIV. Pendant ce sacrifice d'expiation, Cassius eut un signe qu'il jugea d'un présage funeste. Le licteur qui portait devant lui les faisceaux, lui présenta la couronne à l'envers. On ajoute qu'un peu auparavant, dans une cérémonie publique où l'on portait en pompe une Victoire d'or de Cassius, celui qui en était chargé fit un faux pas et laissa tomber la Victoire [3]. Une multitude d'oiseaux carnassiers paraissaient tous les jours dans son camp, et plusieurs essaims d'abeilles se rassemblèrent dans un endroit des retranchements que les devins firent enfermer [4] et mettre hors de l'enceinte pour faire

[1] Quatre livres dix sous. — [2] Quarante-cinq livres.

[3] Dion, qui rapporte ces prodiges, liv. XLVII, c. XL, dit seulement qu'un soldat qui portait une Victoire tomba en marchant; il ne dit pas qu'elle fût d'or, ni que ce fût la Victoire de Cassius. — [4] *Voy.* la Vie de Dion, c. XXVI.

cesser par leur expiation la crainte superstitieuse qui déjà commençait à ébranler dans l'esprit de Cassius les principes d'Épicure, et qui avait entièrement captivé celui des troupes. Aussi Cassius n'avait-il plus la même ardeur pour livrer la bataille ; il préférait de traîner la guerre en longueur, parce qu'avec plus d'argent que l'ennemi, ils avaient moins d'armes et de soldats. Brutus, au contraire, avait toujours pensé qu'il fallait en venir promptement à une action décisive, afin de rendre au plus tôt la liberté à sa patrie, ou du moins pour délivrer de tant de maux tous ces peuples qui étaient écrasés par les dépenses de la guerre et par tous les malheurs qu'elle entraîne après elle.

XLV. Il voyait d'ailleurs que dans toutes les escarmouches, dans toutes les rencontres qui avaient lieu, sa cavalerie avait toujours l'avantage ; et ces premiers succès lui inspiraient une grande confiance. Il passait tous les jours dans le camp de César un grand nombre de déserteurs, et l'on en dénonçait encore beaucoup d'autres, comme soupçonnés de vouloir suivre leur exemple. Ces considérations firent passer dans le conseil plusieurs des amis de Cassius au sentiment de son collègue. Un seul des amis de ce dernier, nommé Atellius, fut d'un avis contraire, et proposa de différer jusqu'à l'hiver. « Eh ! que gagnerez-vous, lui dit Brutus, d'attendre « encore une année ? — Le moins que je puisse en espérer, « répondit Atellius, c'est de vivre un an de plus. » Cette réponse déplut à Cassius et indigna tous les autres officiers ; la bataille fut résolue pour le lendemain. Brutus, rempli des meilleures espérances, s'entretint pendant le souper, de matières philosophiques, et alla ensuite se reposer. Cassius, au rapport de Messala, soupa dans sa tente avec un petit nombre d'amis ; et, contre son caractère, il fut, pendant tout le repas, pensif et taciturne. Après le souper il prit la main de Messala, et la lui serrant avec amitié, comme il avait coutume de faire : « Messala, lui dit-il en grec, je vous prends à témoin que, « comme le grand Pompée, je suis forcé, contre mon senti-

« ment, de mettre au hasard d'une seule bataille le sort de « ma patrie. Nous avons pourtant beaucoup de courage et « une grande confiance dans la Fortune dont nous serions in« justes de nous défier, quand même nous prendrions un « mauvais parti. » Cassius, en finissant ces mots, embrassa Messala, et lui dit adieu. Messala le pria à souper pour le lendemain, jour de sa naissance.

XLVI. Dès que le jour parut, on éleva dans le camp de Brutus et dans celui de Cassius la cotte d'armes de pourpre, qui était le signal de la bataille, et les généraux s'abouchèrent au milieu de l'espace qui séparait les deux camps. Cassius, prenant le premier la parole : « Brutus, dit-il, fassent « les dieux que nous remportions la victoire, et que nous « vivions heureux ensemble le reste de nos jours ! Mais « comme les événements qui intéressent le plus les hommes, « sont aussi les plus incertains, et que si l'issue de la bataille « trompe notre attente, il ne nous sera pas facile de nous re« voir, dites-moi ce que vous choisirez de la fuite ou de la « mort. — Cassius, lui répondit Brutus, lorsque j'étais encore « jeune et sans expérience, je composai, sans trop savoir « pourquoi, un long discours philosophique, dans lequel je « blâmais Caton de s'être donné la mort ; je disais qu'il n'é« tait ni religieux, ni digne d'un homme de cœur, de se sous« traire à l'ordre des dieux, et, au lieu de recevoir avec cou« rage tous les événements de la vie, de s'y dérober par la « fuite. Notre situation présente me fait penser autrement. « Si Dieu ne nous accorde pas un heureux succès, je ne veux « plus me livrer à de nouvelles espérances, ni faire de nou« veaux préparatifs de guerre. Je me délivrerai de toutes mes « peines en me louant de la fortune, de ce qu'ayant aux ides « de mars donné mes jours à ma patrie, j'ai mené depuis, « par une suite de sacrifices, une vie aussi libre que glo« rieuse. » A ces mots, Cassius embrassant Brutus en souriant : « Puisque nous pensons tous deux de même, lui dit« il, allons à l'ennemi : ou nous remporterons la victoire, ou

« nous ne craindrons pas les vainqueurs. » Ils parlèrent ensuite en présence de leurs amis, de l'ordonnance qu'ils donneraient à leur bataille. Brutus demanda que Cassius lui laissât le commandement de l'aile droite, qui paraissait dû plutôt à l'âge et à l'expérience de Cassius. Celui-ci néanmoins le lui accorda ; il voulut même que Messala, qui commandait la légion la plus aguerrie, combattît à cette aile. Aussitôt Brutus fit sortir des retranchements sa cavalerie superbement parée, et mit son infanterie en bataille.

XLVII. Les troupes d'Antoine étaient occupées à tirer des fossés depuis les marais près desquels elles campaient jusque dans la plaine, pour couper à Cassius la retraite vers la mer. César, ou du moins son armée, était tranquille dans le camp ; car une maladie avait obligé le général d'en sortir. Ses soldats ne s'attendaient pas à une bataille ; ils croyaient seulement que les ennemis viendraient charger les travailleurs, et tâcher à coups de traits de les mettre en désordre : ne songeant pas aux troupes qu'ils avaient devant eux, ils s'étonnaient du bruit qu'ils entendaient autour des tranchées et qui venait jusqu'à leur camp. Cependant Brutus, après avoir fait passer à ses capitaines des billets qui contenaient le mot du guet, parcourait à cheval tous les rangs et animait ses troupes à bien faire. Le mot du guet ne fut entendu que d'un petit nombre de soldats ; la plupart, sans même l'attendre, allèrent impétueusement à la charge en poussant de grands cris. Le désordre avec lequel ils chargèrent mit beaucoup d'inégalité et de distance entre les légions. Celle de Messala d'abord, ensuite les autres, outrepassèrent l'aile gauche de César, dont elles ne firent qu'effleurer les derniers rangs, où elles massacrèrent quelques soldats : en poussant toujours en avant, elles arrivèrent au camp de César, qui, peu d'instants auparavant, comme il le dit lui-même dans ses *Commentaires*, venait de se faire transporter ailleurs, d'après un songe qu'avait eu un de ses amis, nommé Marcus Artorius, et dans lequel il lui avait été ordonné de dire à César qu'il s'éloignât au plus tôt des retranchements.

Cette retraite fit répandre le bruit de sa mort, parce que sa litière, qui était vide, fut criblée de coups de traits et de piques. On passa au fil de l'épée tous ceux qui furent pris dans le camp, et entre autres deux mille Lacédémoniens[1] qui étaient venus tout récemment comme auxiliaires de César. Les troupes de Brutus, qui ne se portèrent pas sur ces derrières de l'aile gauche de César, et qui l'attaquèrent de front, la renversèrent facilement, dans le trouble où l'avait déjà mise la perte de son camp; elles taillèrent en pièces trois légions, et se jetèrent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Brutus était à cette partie de son aile droite.

XLVIII. Mais ce que les vainqueurs ne virent pas, l'occasion[2] le fit apercevoir aux vaincus : ils virent l'aile gauche des ennemis nue et séparée de l'aile droite, qui s'était laissé emporter à la poursuite des fuyards. Ils fondirent sur ces troupes, dont le flanc était dégarni; mais ils ne purent enfoncer le centre de la bataille, où ils furent reçus avec la plus grande vigueur; ils renversèrent seulement l'aile gauche où le désordre s'était mis, et qui d'ailleurs ignorait le succès de l'aile droite. Ils la poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent dans le camp avec les fuyards, sans avoir à leur tête aucun des généraux; car Antoine, dit-on, voulant éviter l'impétuosité du premier choc, s'était, dès le commencement de l'action, retiré dans un marais voisin; et César, qui s'était fait transporter hors des retranchements, ne paraissait nulle part. Quelques soldats même dirent à Brutus qu'ils l'avaient tué, et lui présentèrent leurs épées sanglantes, en lui peignant sa figure et son âge.

XLIX. Déjà le corps de bataille de Brutus, ayant enfoncé ceux qui lui étaient opposés, en avait fait un grand carnage,

[1] Au lieu de Lacédémoniens, M. Dacier traduit Macédoniens, sans avertir sur quoi il fonde ce changement de texte. Sa correction cependant paraît assez vraisemblable : la Macédoine était très-voisine du champ de bataille, et avait d'ailleurs plus de rapports avec les Romains que Lacédémone.

[2] Il y a dans le texte, César : mais Xylandre avait fait le changement, que j'ai suivi avec tous les autres interprètes.

et la victoire de Brutus paraissait décidée comme la défaite de Cassius. La seule chose qui les perdit, c'est que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, qu'il croyait vainqueur, et que celui-ci n'attendit pas le retour de son collègue, dont il croyait la perte certaine. Messala donne pour preuve de leur victoire qu'ils avaient pris trois aigles et plusieurs enseignes aux ennemis, qui, de leur côté, n'en prirent pas une seule. Brutus, en s'en retournant après le pillage du camp de César, fut très-surpris de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume; car il était fort élevé et s'apercevait de loin. Il ne voyait pas non plus les autres tentes, dont la plupart avaient été abattues et mises en pièces quand les ennemis étaient entrés dans le camp. Ceux qui croyaient avoir la vue plus perçante, assuraient à Brutus qu'ils voyaient étinceler une grande quantité d'armes et de boucliers d'argent qui allaient de tous côtés dans le camp de Cassius; mais ils n'y reconnaissaient ni le nombre ni l'armure des troupes qu'on y avait laissées pour le garder; ils ajoutaient qu'on ne voyait pas au delà autant de morts qu'il devrait naturellement y en avoir, si tant de légions eussent été défaites.

L. Toutes ces circonstances firent soupçonner à Brutus le désastre de l'aile gauche; il laissa donc un corps suffisant de troupes pour garder le camp des ennemis, rappela ceux qui poursuivaient les fuyards, et les rallia pour aller au secours de Cassius[1]. Ce général avait vu avec peine les troupes de Brutus fondre impétueusement sur les ennemis, sans attendre ni le mot ni l'ordre de l'attaque; et il ne fut pas moins mécontent de voir qu'après s'être emparées du camp de César, elles n'avaient songé qu'à le piller, au lieu d'aller envelopper les ennemis; et, par le temps qu'il perdit à considérer leurs fautes, plutôt que par l'activité et la capacité des généraux, il donna à l'aile droite de César, la facilité de l'envelopper lui-même. Aussitôt sa cavalerie se débanda et s'enfuit vers la mer. Cassius, voyant l'infanterie se préparer à la suivre, s'efforça

[1] Il y a dans le texte : Voici comment les choses s'étaient passées de son côté.

de la retenir et de la rallier; il prit l'enseigne d'un des officiers qui fuyaient, et la planta à terre à ses pieds, sans pouvoir empêcher la fuite de ses propres gardes. Forcé donc de s'éloigner, il se retira, suivi de très-peu de monde, sur une éminence d'où l'on découvrait toute la plaine. Mais il ne pouvait rien voir lui-même de ce qui se passait; il avait la vue si faible, qu'il apercevait à peine le pillage de son camp. Ceux qu'il avait avec lui virent s'avancer un gros de cavalerie : c'était celle que Brutus lui envoyait, et Cassius la prit pour celle des ennemis qui venait à sa poursuite. Il dépêcha cependant un de ses officiers, nommé Titinnius, pour s'en assurer. Les cavaliers de Brutus l'ayant reconnu pour un des plus fidèles amis de Cassius, mettent pied à terre, le reçoivent au milieu d'eux et le comblent de caresses; les autres l'entourent à cheval avec des cris de victoire, et font retentir toute la plaine du bruit de leurs armes.

LI. Ces démonstrations de joie devinrent très-funestes : Cassius ne douta pas que Titinnius ne fût enveloppé par les ennemis. « Trop d'attachement pour la vie, dit-il à ceux qui « l'environnaient, m'a fait attendre de voir un homme que « j'aime enlevé par les troupes ennemies. » En disant ces mots, il se retire dans une tente abandonnée, où il entraîne un de ses affranchis nommé Pindarus, que, depuis la défaite de Crassus chez les Parthes, il avait eu toujours à sa suite pour une semblable nécessité. Il avait échappé à la défaite de Crassus; mais alors, se couvrant la tête de sa robe, il tendit la gorge à son affranchi et lui commanda de lui trancher la tête; car on la trouva séparée de son corps. Pindarus ne reparut plus depuis la mort de Cassius; ce qui fit soupçonner à quelques personnes qu'il l'avait tué sans en avoir reçu l'ordre. Peu de temps après on vit arriver cette cavalerie, précédée par Titinnius, qui, la tête couronnée, avait pris les devants pour rejoindre plus tôt Cassius; mais lorsque les cris, les gémissements et le désespoir de ses amis lui eurent fait connaître la mort de son général et la cause de son erreur, il tira son épée,

et, après s'être fait à lui-même les plus vifs reproches de sa lenteur, il se tua.

LII. Brutus, informé de la défaite de Cassius, redoubla sa marche, et apprit sa mort quand il fut près du camp. Il pleura sur son corps, l'appela le dernier des Romains, persuadé que Rome ne pouvait plus produire un homme d'un si grand courage ; il le fit ensevelir, et l'envoya dans l'île de Thasos, de peur que la vue de ses funérailles ne causât du trouble dans le camp. Ayant ensuite assemblé les soldats, il les consola ; et, pour les dédommager de la perte de leurs effets les plus nécessaires qui avaient été pillés, il leur promit deux mille drachmes [1] par tête. Cette promesse leur rendit le courage ; ils admirèrent une si grande générosité; et, quand il les quitta, ils l'accompagnèrent de leurs acclamations, en lui rendant le glorieux témoignage qu'il était le seul des quatre généraux qui n'eût pas été vaincu. Il avait justifié par ses actions la confiance qu'il avait eue de vaincre : avec le peu de légions qu'il commandait, il renversa tous ceux qui lui firent tête ; et si dans la bataille il eût pu faire usage de toutes ses légions, que la plus grande partie de son aile n'eût pas outre-passé les ennemis pour aller piller leur bagage, il n'y aurait pas eu un seul de leurs différents corps qui n'eût été défait. Il resta, du côté de Brutus, huit mille hommes sur le champ de bataille, en comptant les valets des soldats, que Brutus appelait briges ; et, suivant Messala, il en périt plus du double dans l'armée des ennemis.

LIII. Une perte si considérable avait jeté ces derniers dans le découragement ; mais un esclave de Cassius, nommé Démétrius, arriva le soir au camp d'Antoine, et lui remit la robe et l'épée de son maître. Cette vue enflamma leur courage, et le lendemain, dès le point du jour, ils présentèrent la bataille. Mais Brutus voyait les deux camps dans une agitation dangereuse : le sien était plein de prisonniers qui demandaient la surveillance la plus exacte ; celui de Cassius supportait avec peine

[1] Dix-huit cents livres.

le changement de chef, et la honte de leur défaite leur avait inspiré une haine et une envie secrète contre les vainqueurs : il se borna donc à tenir ses troupes sous les armes et refusa le combat. Il sépara les prisonniers en deux troupes, fit mettre à mort les esclaves que leurs rapports fréquents avec ses soldats rendaient suspects, et renvoya la plus grande partie des hommes libres, en disant que, déjà pris par les ennemis, ils seraient avec eux prisonniers et esclaves, au lieu qu'auprès de lui ils auraient été libres et citoyens ; et comme il s'aperçut que ses amis et ses officiers avaient pour quelques-uns de ces prisonniers un ressentiment implacable, il les cacha pour les dérober à leur fureur, et les fit partir secrètement de l'armée. Il y avait parmi eux un mime nommé Volumnius, et un certain Saculion, bouffon de son métier, dont Brutus n'avait tenu aucun compte. Ses amis les lui amenèrent, en se plaignant que ces hommes, même dans la captivité, se permettaient de les railler insolemment. Brutus, occupé de soins bien différents, ne leur ayant rien répondu, Messala Corvinus proposa qu'après les avoir fait battre de verges sur le théâtre, on les renvoyât tout nus aux généraux ennemis, pour les faire rougir d'avoir besoin, jusque dans les camps, d'amis et de convives de cette espèce. Quelques-uns de ceux qui étaient présents se mirent à rire de cette proposition ; mais Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, prenant la parole : « Ce n'est pas, dit-il, par des jeux et des plaisanteries qu'il « convient de faire les obsèques de Cassius. Brutus, ajouta-t-« il, c'est à vous de faire voir quel souvenir vous conservez de « ce général, en punissant ou en laissant vivre ceux qui osent « le prendre pour sujet de leurs railleries. » Brutus, vivement piqué de cette remontrance : « Pourquoi donc, dit-il à Casca, « me demandez-vous mon avis ? Que ne faites-vous ce que « vous jugez convenable ? » Les amis de Brutus, prenant cette réponse pour un consentement à la mort de ces malheureux, les emmenèrent et les firent mourir.

LIV. Brutus fit distribuer aux soldats l'argent qu'il leur

avait promis; et après quelques légers reproches sur leur précipitation à devancer l'ordre et le mot, pour aller témérairement et en désordre charger l'ennemi, il leur promit que, si dans la bataille suivante ils se conduisaient en gens de cœur, il leur abandonnerait le pillage de deux villes, Thessalonique et Lacédémone. C'est dans toute la vie de Brutus, le seul reproche dont on ne puisse le justifier. Dans la suite, il est vrai, Antoine et César payèrent à leurs soldats des prix bien plus criminels de leurs victoires; ils chassèrent de presque toute l'Italie ses anciens habitants, pour en abandonner à leurs troupes les terres et les villes, qui ne leur appartenaient à aucun titre: mais ces deux généraux n'avaient d'autre but dans cette guerre que de vaincre et de dominer: Brutus, au contraire, avait donné une si haute opinion de sa vertu, que le peuple même ne lui permettait de vaincre et de conserver sa vie que par des voies justes et honnêtes, et plus encore depuis la mort de Cassius, qu'on accusait de pousser Brutus aux actes de violence qui lui échappaient quelquefois. Mais comme sur mer, lorsque le gouvernail est brisé par la tempête, les matelots clouent et ajustent à la place, du mieux qu'ils peuvent, d'autres pièces de bois qu'ils emploient par nécessité, de même Brutus, qui, chargé du commandement d'une armée si nombreuse, et placé dans des conjonctures si difficiles, n'avait aucun général qui pût aller de pair avec lui, était obligé de se servir de ceux qu'il avait, et d'agir ou de parler souvent d'après leur opinion. Il croyait donc devoir faire tout ce qui pouvait rendre plus soumis les soldats de Cassius; l'anarchie les avait rendus audacieux dans le camp, et leur défaite, lâches contre l'ennemi.

LV. Antoine et César n'étaient pas dans une meilleure situation: réduits à une extrême disette, et campés dans des lieux enfoncés, ils s'attendaient à passer un hiver très-pénible. Ils étaient environnés de marais; les pluies d'automne, survenues après la bataille, avaient rempli les tentes de boue, de fange et d'eau, que le froid déjà piquant gelait tout

de suite. Dans une extrémité si fâcheuse, ils apprirent la perte que leurs troupes venaient de faire sur mer : des vaisseaux qui conduisaient d'Italie un renfort considérable à César avaient été attaqués par la flotte de Brutus, qui les avait si complétement battus, qu'il ne s'était sauvé qne très-peu de soldats ; et ceux qui avaient échappé à cette défaite se trouvèrent réduits à une telle famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux voiles et aux cordages de leurs vaisseaux. Cette nouvelle les détermina à presser une bataille décisive avant que Brutus fût instruit du bonheur qu'il avait eu ; car ce combat naval s'était donné le même jour que la bataille de terre, et le hasard, plutôt que la mauvaise volonté des capitaines de vaisseau, fit que Brutus ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût su plus tôt, il n'aurait pas livré un seul combat : il avait pour longtemps toutes les provisions nécessaires à son armée, et il était campé si avantageusement, qu'il n'avait pas à craindre les rigueurs de l'hiver, et qu'il ne pouvait être forcé par les ennemis. Il était enfin maître de la mer, il avait, de son côté, vaincu sur terre ; et ce double avantage devait lui donner la plus grande confiance et les plus hautes espérances. Mais l'empire romain ne pouvait être gouverné par plusieurs maîtres, il lui fallait un monarque ; et Dieu, voulant sans doute délivrer César du seul homme qui pût mettre obstacle à sa domination, empêcha que Brutus ne fût informé de cette victoire au moment même où il allait l'apprendre. La veille du jour qu'il devait combattre, un déserteur, nommé Clodius, vint le soir dans son camp, pour l'avertir que les généraux ennemis ne se hâtaient de donner la bataille que parce qu'ils venaient d'apprendre la défaite de leur flotte. Mais on ne voulut pas le croire ; il ne fut pas même présenté à Brutus, et tous les officiers méprisèrent cet avis, qu'ils regardèrent comme incertain ou comme inventé par cet homme pour faire plaisir à Brutus.

LVI. On prétend que le fantôme que Brutus avait déjà vu lui apparut encore cette nuit sous la même figure, et qu'il

disparut sans lui avoir dit un seul mot ; mais Publius Volumnius, homme très-versé dans la philosophie, et qui n'avait pas quitté Brutus depuis le commencement de la guerre, ne parle point de cette apparition : il dit seulement que l'aigle de la première enseigne fut couverte d'abeilles ; que le bras d'un de ses officiers distilla si abondamment de l'huile de rose, qu'on ne pouvait l'arrêter, avec quelque soin qu'on l'essuyât. Il ajoute que peu de temps avant la bataille deux aigles se battirent entre les deux armées ; que, pendant ce combat, qui attira l'attention de tout le monde, il régna dans toute la plaine un silence extraordinaire, et qu'enfin l'aigle qui était du côté de Brutus céda et prit la fuite. On parle aussi d'un Éthiopien qui, s'étant présenté le premier à l'ouverture des portes du camp, fut massacré par les soldats, qui prirent cette rencontre pour un mauvais augure. Quand Brutus eut fait sortir ses troupes et qu'il les eut rangées en bataille en face de l'armée ennemie, il attendit longtemps à donner le signal du combat ; en parcourant les rangs, il lui était venu sur quelques-unes de ses compagnies des soupçons et même des rapports inquiétants : il vit que sa cavalerie, peu disposée à commencer l'attaque, attendait de voir agir l'infanterie. Enfin, un de ses meilleurs officiers, singulièrement estimé pour sa valeur, sortit tout à coup des rangs, et, passant à cheval devant Brutus, alla se rendre à l'ennemi : il se nommait Camulatus.

LVII. Brutus fut vivement affecté de cette désertion ; et, soit colère, soit crainte que le goût du changement et la trahison ne s'étendissent plus loin, il fit sur-le-champ marcher ses troupes à l'ennemi, comme le soleil inclinait déjà vers la neuvième heure du jour [1]. Il enfonça tout ce qui lui était opposé, et, secondé par sa cavalerie, qui avait chargé vigoureusement avec les gens de pied dès qu'elle avait vu les ennemis s'ébranler, il pressa vivement leur aile gauche, qu'il força de plier. Son autre aile, dont les officiers avaient étendu les rangs, parce qu'étant moins nombreuse que celle des enne-

[1] Trois heures de l'après-midi.

mis, ils craignaient qu'elle ne fût enveloppée, laissa, par ce mouvement, un grand intervalle dans le centre. Devenue alors faible, elle ne fit pas une longue résistance, et fut la première à prendre la fuite. Les ennemis, après l'avoir mise en déroute, revinrent sur l'aile victorieuse, et enveloppèrent Brutus, qui, dans un danger si pressant, fit de la tête et de la main tous les devoirs d'un grand général et d'un brave soldat, et mit tout en œuvre pour s'assurer la victoire. Mais ce qui la lui avait donnée à la première bataille la lui fit perdre à la seconde. Dans l'action précédente, tous les ennemis qui furent vaincus restèrent morts sur la place ; dans celle-ci, où les troupes de Cassius prirent d'abord la fuite, il n'en périt qu'un très-petit nombre, et ceux qui se sauvèrent, effrayés encore de leur première défaite, remplirent de trouble et de découragement le reste de l'armée. Ce fut là que le fils de Caton fut tué, en faisant des prodiges de valeur, au milieu des plus braves de la jeunesse romaine : accablé de fatigue, il ne voulut ni fuir ni reculer ; combattant toujours avec le même courage, disant tout haut son nom et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts ennemis. Les plus braves de l'armée se firent tuer en défendant Brutus.

LVIII. Ce général avait dans son armée un de ses amis, nommé Lucilius, homme plein de courage, qui, voyant quelques cavaliers barbares laisser tous les autres fuyards pour ne s'attacher qu'à Brutus, résolut de sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour les arrêter. Il se tint à quelque distance d'eux, et cria qu'il était Brutus. Ce qui fit ajouter foi à sa parole, c'est qu'il demanda d'être conduit à Antoine, à qui il se fiait, au lieu, disait-il, qu'il craignait César. Ces cavaliers, se félicitant d'une rencontre si heureuse, emmenèrent leur prisonnier, qu'il faisait déjà nuit, et détachèrent quelques-uns d'entre eux pour en aller porter la nouvelle à Antoine, qui, ravi de joie, sortit au-devant d'eux. Dès que les soldats eurent entendu dire qu'on amenait Brutus en vie, ils accoururent en foule ; les uns, en plaignant son infortune ; les

autres, regardant comme indigne de sa gloire que, pár un amour excessif de la vie, il eût consenti à être la proie des Barbares. Qand les cavaliers approchèrent d'Antoine, il s'arrêta pour penser à l'accueil qu'il devait faire à Brutus ; mais Lucilius s'avançant vers lui avec la plus grande confiance : « Antoine, lui dit-il, aucun des ennemis n'a fait et ne fera « Brutus prisonnier : à Dieu ne plaise que la fortune ait tant « de pouvoir sur la vertu ! On le trouvera sans doute mort ; « ou, s'il est vivant, on le verra toujours digne de lui-même. « Pour moi, j'en ai imposé à vos soldats en me disant Brutus, « et je viens, prêt à souffrir pour ce mensonge les plus hor« ribles tourments. » Ces paroles frappèrent d'étonnement tous ceux qui les entendirent ; et Antoine, se tournant vers les soldats qui avaient amené Lucilius : « Mes compagnons, leur « dit-il, vous êtes sans doute irrités d'une tromperie que « vous regardez comme une insulte : mais sachez que vous « avez fait une bien meilleure prise que celle que vous pour« suiviez : au lieu d'un ennemi que vous cherchiez, vous « m'avez amené un ami. Je ne sais, je vous le jure, comment « j'aurais traité Brutus si vous me l'aviez amené vivant ; mais « j'aime mieux acquérir des amis de ce mérite que d'avoir en « ma puissance des ennemis. » A ces mots, il embrasse Lucilius, et le remet entre les mains d'un de ses amis. Il l'employa souvent dans la suite, et éprouva en toute occasion son attachement et sa fidélité.

LIX. Il était déjà nuit, lorsque Brutus, après avoir traversé une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts d'arbres, s'éloigna du champ de bataille, et que, s'arrêtant dans un endroit creux, il s'assit sur un grand rocher, avec le petit nombre d'officiers et d'amis qui l'accompagnaient. Là, élevant d'abord ses regards vers le ciel, qui était semé d'étoiles, il prononça deux vers grecs, dont Volumnius rapporte celui-ci :

Punis, ô Jupiter, l'auteur de tant de maux!

Il dit avoir oublié l'autre. Il nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux, et soupira surtout au

souvenir de Flavius et de Labéon ; celui-ci était son lieutenant, et l'autre le chef des ouvriers. Dans ce moment, quelqu'un de sa suite, se sentant pressé par la soif, et voyant aussi Brutus très-altéré, prit un casque et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. Pendant qu'il y allait, on entendit du bruit à l'autre bord, et Volumnius, suivi de Dardanus, l'écuyer de Brutus, s'avança pour voir ce que c'était. Ils revinrent bientôt et demandèrent de l'eau : « Elle est toute bue, « répondit Brutus à Volumnius, avec un sourire plein de « douceur ; mais on va vous en apporter d'autre. » Il renvoya à la rivière celui qui avait été déjà en chercher, et qui manqua d'être pris ; il fut blessé, et ne se sauva qu'avec peine. Brutus conjecturant qu'il devait avoir perdu peu de monde à cette bataille, Statilius s'offrit, pour l'en assurer, de passer au travers des ennemis, afin d'aller voir ce qui se passait dans son camp (car c'était le seul moyen de s'en éclaircir), en convenant avec Brutus que s'il y trouvait les choses en bon état, il élèverait une torche allumée, et reviendrait aussitôt les rejoindre. Statilius parvint jusqu'au camp, et éleva le signal convenu ; mais, après un long intervalle, Brutus ne le voyant pas revenir : « Si Statilius, dit-il, était en vie, il serait déjà « de retour. » En effet, comme il retournait vers Brutus, il tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

LX. La nuit était fort avancée, lorsque Brutus se penchant, assis comme il était, vers Clitus, un de ses domestiques, lui dit quelques mots à l'oreille. Clitus ne lui répondit rien, mais ses yeux se remplirent de larmes. Alors Brutus tirant à part Dardanus, son écuyer, lui parla tout bas. Il s'adressa enfin à Volumnius, et, lui parlant en grec, il lui rappela les études et les exercices qu'ils avaient faits ensemble, et le pria de l'aider à tenir son épée et à s'en percer le sein. Volumnius s'y refusa, ainsi que ses autres amis ; et l'un d'eux ayant dit qu'il ne fallait pas rester là plus longtemps, mais s'éloigner par la fuite : « Sans doute il faut fuir, répondit Brutus en se levant, « et se servir, pour cela, non de ses pieds, mais de ses

« mains. » En même temps il leur serre à tous la main, l'un après l'autre, et leur dit, avec un air de gaieté : « Je vois, « avec la satisfaction la plus vive, que je n'ai été abandonné « par aucun de mes amis ; et ce n'est que par rapport à ma « patrie que je me plains de la fortune. Je me crois bien plus « heureux que les vainqueurs, non-seulement pour le passé, « mais pour le présent ; car je laisse une réputation de vertu « que ni leurs armes, ni leurs richesses ne pourront jamais « leur acquérir, ni leur faire transmettre à leurs descendants : « on dira toujours d'eux qu'injustes et méchants, ils ont « vaincu des hommes justes et bons, pour usurper un em- « pire auquel ils n'avaient aucun droit. » Il finit par les conjurer de pourvoir à leur sûreté, et se retira à quelque distance avec deux ou trois d'entre eux, du nombre desquels était Straton, qui, en lui donnant des leçons d'éloquence, s'était particulièrement lié avec lui ; il le fit mettre près de lui, et appuyant à deux mains la garde de son épée contre terre, il se jeta sur la pointe et se donna la mort. Quelques auteurs disent qu'il ne tint pas lui-même l'épée ; mais que Straton, cédant à ses vives instances, la lui tendit en détournant les yeux, et que Brutus, se précipitant avec raideur sur la pointe, se perça d'outre en outre, et expira sur l'heure. Messala, l'ami de Brutus, ayant fait depuis sa paix avec César, prit un jour de loisir pour lui présenter Straton, en lui disant, les larmes aux yeux : « Voilà, César, celui qui a rendu à mon « cher Brutus le dernier service. » César le reçut avec bonté, et l'eut depuis pour compagnon dans toutes ses guerres, en particulier dans celle d'Actium, où Straton lui rendit autant de services qu'aucun des Grecs qu'il avait à sa suite. César louant un jour ce même Messala de ce qu'ayant été, par amitié pour Brutus, son plus grand ennemi à Philippes, il avait montré, à Actium, le plus grand zèle pour son service : « César, lui répondit Messala, je me suis toujours attaché au « parti le meilleur et le plus juste[1].

[1] Réponse à la fois généreuse et adroite : il ne lui dissimule pas que la cause

LXI. Antoine, ayant trouvé le corps de Brutus, ordonna qu'on l'ensevelît dans la plus riche de ses cottes d'armes; et dans la suite, ayant su qu'elle avait été dérobée, il fit mourir celui qui l'avait soustraite, et envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilie. Nicolas, le philosophe, et Valère-Maxime [1], rapportent que sa femme Porcia, résolue de se donner la mort, mais en étant empêchée par tous ses amis qui la gardaient à vue, prit un jour dans le feu des charbons ardents, les avala, et tint sa bouche si exactement fermée, qu'elle fut étouffée en un instant. Cependant il existe une lettre de Brutus, dans laquelle il reproche à ses amis d'avoir tellement négligé Porcia qu'elle s'était laissée mourir pour se délivrer d'une pénible maladie. Il semble donc que ce soit de la part de ces deux écrivains un anachronisme : car cette lettre, si elle est véritablement de Brutus [2], fait assez connaître la maladie de sa femme, son amour pour son mari et le genre de sa mort.

PARALLÈLE DE DION ET DE BRUTUS.

I. Dion et Brutus eurent l'un et l'autre de grandes qualités, et l'on doit compter pour la première d'avoir su s'élever par de faibles commencements à un si grand degré de puissance; mais, sous ce rapport, Dion a sur Brutus un grand avantage : il n'eut pas un concurrent qui excitât son émulation, comme

de Brutus ne fût meilleure que la sienne; mais il reconnaît qu'après avoir suivi le parti de Brutus, il n'avait pu en embrasser un meilleur que celui d'Auguste.

[1] L. IV, c. VI. Valère-Maxime, qui nous a conservé les traits mémorables de l'histoire romaine et de celles des autres peuples, vivait sous Auguste et Tibère, et dédia son ouvrage à ce dernier empereur : il descendait des deux familles Valéria et Fabia, dans la dernière desquelles le surnom de *Maximus* était assez commun; et c'est de là que lui viennent ses deux noms.

[2] On a inséré parmi les *Lettres familières* de Cicéron quelques lettres de Brutus, et l'on n'y trouve pas celle que cite ici Plutarque, et de laquelle il résulterait que Porcia était morte avant son mari; mais il y a apparence que dès le temps de Nicolas le philosophe et de Valère-Maxime, cette lettre passait pour supposée, car il n'est pas vraisemblable que ces deux écrivains en aient ignoré l'existence.

Brutus l'avait en la personne de Cassius, homme à la vérité inférieur à Brutus par sa réputation et sa vertu, mais qui, par son audace, sa valeur et sa capacité dans la guerre, eut une grande part aux exploits de son collègue. On lui fait même honneur du commencement de leur entreprise, et l'on assure qu'il fut le premier auteur de la conspiration contre César, à laquelle Brutus était loin de penser. Dion, non content de fournir pour son expédition des armes, des vaisseaux et des soldats, sut encore attirer seul à lui les amis qui le secondèrent dans l'exécution de son projet. Brutus trouva dans la situation des affaires, et dans la guerre même, ses richesses et sa puissance ; mais Dion fit seul tous les frais de la guerre ; et, pour rendre la liberté à sa patrie, il sacrifia à ses concitoyens l'argent qui devait servir à l'entretenir dans son exil.

II. Brutus et Cassius ne pouvant, après leur sortie de Rome, trouver leur sûreté dans le repos, condamnés à mort et poursuivis par leurs ennemis, furent forcés de se jeter dans la guerre, comme dans le seul asile qui leur restât ; et, en se faisant un rempart de leurs armes, c'était plus pour eux-mêmes que pour leurs concitoyens qu'ils s'exposaient au danger. Dion, au contraire, menait dans son exil une vie plus sûre et plus douce que le tyran qui l'avait banni ; et ce fut pour sauver la Sicile que, s'arrachant de cet état paisible, il alla volontairement se précipiter dans les plus grands périls. Il y avait d'ailleurs bien de la différence à délivrer les Syracusains de la domination de Denys, ou les Romains de celle de César. Le premier ne cherchait pas à dissimuler sa tyrannie, et il avait rempli des plus grands maux toute la Sicile. César, il est vrai, en établissant son autorité, ne ménagea pas ceux qui voulurent s'y opposer : mais après qu'il les eut vaincus et soumis, il n'eut guère que le nom et l'apparence du pouvoir absolu ; et, loin qu'on eût à lui reprocher un seul acte de cruauté et de tyrannie, il prouva que l'état des affaires demandait absolument un monarque, et que Dieu l'avait donné aux Romains comme le médecin le plus doux et le plus ca-

pable de guérir leurs maux. Aussi le peuple regretta-t-il César presque aussitôt après sa mort, et se montra-t-il implacable dans son ressentiment contre les meurtriers; mais les concitoyens de Dion lui firent un crime d'avoir laissé Denys s'échapper de Syracuse, et de n'avoir pas détruit le tombeau du premier tyran.

III. Dion, comme général, est dans la conduite de la guerre à l'abri de tout reproche; les projets qu'il a conçus lui-même, il les exécute avec la plus grande sagesse, et il répare toujours heureusement les fautes des autres. Brutus paraît avoir manqué de prudence en mettant toute sa fortune au hasard d'une seconde bataille; et après l'avoir perdue, au lieu de chercher les moyens de rétablir ses affaires, il abandonne toute espérance, et n'a pas, comme Pompée, assez d'audace pour tenter encore le sort des armes, qui pouvait lui devenir favorable, puisque sa flotte était maîtresse de la mer. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est qu'ayant dû à la clémence de César et sa propre vie et celle de tous les compagnons de sa captivité, dont il lui demanda le pardon, en ayant été traité comme ami, et plus honoré qu'aucun de ses autres courtisans, il ait attenté de sa propre main aux jours de son bienfaiteur. On ne peut rien reprocher de semblable à Dion : tant qu'il fut l'allié et l'ami de Denys, il l'aida à établir, à conserver sa puissance; et ce ne fut qu'après avoir été banni, après avoir éprouvé dans la personne de sa femme la plus grande injustice, après avoir été dépouillé de ses biens, qu'il entreprit contre lui une guerre juste et légitime.

IV. Mais ne peut-on pas considérer sous un rapport contraire cette partie de leur parallèle, et dire que la haine des tyrans et l'aversion pour le mal, qui fait le principal mérite de ces deux grands hommes, fut entièrement pure et désintéressée dans Brutus, qui, sans avoir aucun sujet personnel de plainte contre César, exposa généreusement sa vie pour le seul intérêt de sa patrie? Dion, sans les outrages qu'il reçut de Denys, ne lui aurait jamais déclaré la guerre, comme on

le voit par les *Lettres* de Platon[1], qui prouvent clairement que ce fut pour avoir été chassé de la cour du tyran, et non après l'avoir abandonnée volontairement, qu'il alla détruire la tyrannie. J'ajoute encore que Brutus, d'abord ennemi de Pompée, devint son ami par le seul motif du bien public, qui le rendit aussi l'ennemi de César, parce qu'il n'avait d'autre règle de son amitié et de sa haine que la seule justice. Tant que Dion eut la confiance du tyran, il lui rendit de grands services; dès qu'il l'eut perdue, il lui déclara la guerre : aussi tous ses amis ne furent-ils pas persuadés qu'après avoir chassé Denys, il n'eût pas affermi la tyrannie sur sa tête, en attirant ses concitoyens par un nom plus doux que celui de tyran. Mais les ennemis mêmes de Brutus disaient hautement que de tous ceux qui avaient conspiré contre le tyran, il était le seul qui, depuis le commencement de l'entreprise jusqu'à la fin, n'eût eu d'autre but que de rendre aux Romains leur ancien gouvernement.

V. Au reste, le combat que Dion eut à soutenir contre Denys ne peut entrer en comparaison avec celui de Brutus contre César. De tous ceux qui vivaient familièrement avec Denys, il n'y en avait pas un à qui une vie passée dans la débauche du vin et des femmes, et dans les jeux de hasard, n'eût inspiré pour ce tyran le plus profond mépris; mais la pensée seule de faire périr César, sans craindre les talents, la puissance et la fortune d'un homme dont le nom seul ôtait le sommeil aux rois des Parthes et des Indiens; cette pensée, dis-je, ne pouvait être conçue que par une âme forte et élevée, incapable de faire céder ses résolutions aux plus grands motifs de crainte. Aussi Dion n'eut pas plus tôt paru en Sicile, qu'il vit s'assembler autour de lui, pour combattre le tyran, des milliers de ses concitoyens : après la mort de César, le souvenir de sa gloire soutint la fortune de ses amis; et son nom seul porta à un tel degré d'élévation le jeune homme qui le prit, et qui n'avait presque aucune ressource, qu'il devint en peu de temps

[1] *Voy.* la *Lettre septième.*

le premier des Romains, et qu'il attacha ce nom sur sa personne comme un talisman contre la haine et la puissance d'Antoine.

VI. Objectera-t-on qu'il en coûta de grands combats à Dion pour chasser le tyran, et que Brutus tua César tout nu et sans gardes? Mais c'est cela même qui prouve l'habileté d'un grand capitaine, d'avoir pu surprendre nu et sans gardes un homme environné d'une si grande puissance. Il ne l'attaqua pas brusquement, ni seul, ni même avec peu de personnes; il avait prémédité de loin son dessein, et il l'exécuta avec un grand nombre de conjurés, dont aucun ne trahit sa confiance, soit que dès l'origine il les eût tous choisis bons, ou que son choix les eût rendus tels. Dion, au contraire, ou jugeant mal ceux qu'il s'associa, se confia à des hommes méchants; ou, s'il les avait bons, l'usage qu'il fit d'eux les rendit mauvais : deux méprises qui ne sont pas d'un homme prudent et sage : aussi Platon le blâme-t-il, dans ses *Lettres*, d'avoir choisi pour amis des gens dont il fut la victime [1].

VII. La mort de Dion ne trouva point de vengeur [2], et Brutus reçut de ses ennemis mêmes des témoignages d'estime. Antoine lui fit des obsèques honorables, et César lui conserva les honneurs qu'on lui avait décernés de son vivant. On voyait sa statue de bronze à Milan, dans la Gaule cisalpine : quelque temps après la mort de Brutus, César ayant vu cette statue, dont la ressemblance et le travail étaient parfaits, passa outre; ensuite, s'étant arrêté quelques instants, il appela les magistrats de la ville, et leur dit, en présence de plusieurs personnes, qu'ils avaient violé le traité qu'il avait fait avec eux, puisqu'ils recélaient un de ses ennemis dans leurs murailles. Ces officiers s'en défendirent; et, ne sachant de qui il vou-

[1] La lettre où Platon faisait à Dion ce reproche est perdue.

[2] Plutarque entend ici sans doute que la mort de Dion ne trouva point de vengeur parmi les hommes; et peut-être désigne-t-il ses lâches amis qui le laissèrent égorger au milieu d'eux sans faire aucun mouvement pour le défendre; mais sa mort fut vengée par celle de son meurtrier, comme on l'a vu à la fin de la Vie de Dion.

lait parler, ils se regardaient les uns les autres avec étonnement. César alors, se tournant vers la statue et fronçant les sourcils : « N'est-ce pas là, leur dit-il, mon ennemi que vous « avez placé au milieu de votre ville ? » Ces magistrats interdits gardèrent le silence : mais César, s'étant mis à sourire, loua les Milanais de la fidélité qu'ils conservaient à leurs amis dans leurs revers même, et ordonna que la statue restât à sa place.

ARATUS.

I. Pourquoi Plutarque adresse la Vie d'Aratus à Polycrate. — II. Aratus enfant est sauvé des mains d'Abantidas. — III. Exercices de sa jeunesse. — IV. Nicoclès usurpe la tyrannie de Sicyone. Projet d'Aratus d'en délivrer sa patrie. — V. Il essaie d'escalader la ville. — VI. Ses préparatifs. Il trompe les espions de Nicoclès. — VII. Il se met en marche. — VIII. Il est troublé par des chiens et par les patrouilles de la ville. — IX. Il se rend maître de Sicyone. Fuite de Nicoclès. — X. Il fait entrer cette ville dans la ligue des Achéens. — XI. Caractère d'Aratus. — XII. Sa modération et sa générosité. — XIII. Son voyage en Egypte. — XIV. Histoire du tableau d'Aristrate. — XV. Aratus rétablit la concorde parmi ses concitoyens. — XVI. Antigonus veut le brouiller avec le roi Ptolémée. — XVII. Aratus entreprend de se rendre maître de la citadelle de Corinthe. — XVIII. Importance de cette place. — XIX. Comment Antigonus s'en était emparé. — XX. Erginus promet à Aratus de la lui livrer pour soixante talents. — XXI. Aratus engage son argenterie pour faire cette somme. — XXII. L'entreprise est sur le point d'échouer. — XXIII. Aratus entre dans la ville de Corinthe. — XXIV. Il attaque la citadelle. — XXV. Il s'en rend maître. — XXVI. Il détermine les Corinthiens à s'unir aux Achéens. — XXVII. Autres exploits d'Aratus. — XXVIII. Il obtient une grande autorité dans la ligue achéenne — XXIX. Il entreprend de délivrer Argos du tyran Aristomachus. — XXX. Aristomachus est tué. Aristippe prend sa place. — XXXI. Vie misérable de ce tyran. — XXXII. Aratus essaie inutilement de s'emparer d'Argos par surprise. — XXXIII. Il reçoit un échec par sa faute. — XXXIV. Il bat le tyran, qui est tué. — XXXV. Sa réputation rétablie par ce succès. — XXXVI. Lysiade, tyran de Mégalopolis, quitte la tyrannie, et réunit cette ville à la ligue des Achéens. — XXXVII. Victoire d'Aratus sur les Étoliens à Pallène. — XXXVIII. Aventure singulière dans le temple de Diane. — XXXIX. Aratus tente de surprendre le Pirée. — XL. Il le fait rendre aux Athéniens. — XLI. Il fait entrer Aristomachus second dans la ligue des Achéens. — XLII. Il est battu par Cléomène, et surprend Mantinée. — XLIII. Mort de Lysiade. Tort que cet événement fait à Aratus. — XLIV. Réflexions sur la conduite d'Aratus. — XLV. Il empêche Cléomène de s'associer à la ligue des Achéens. Suite de cette affaire.

— XLVI. Les Corinthiens veulent se saisir de lui. Il leur échappe. — XLVII. Il refuse les offres avantageuses de Cléomène. — XLVIII. Il appelle Antigonus au secours des Achéens. — XLIX. Antigonus le traite honorablement. — L. Il reprend Argos sur Cléomène. — LI. Divers reproches faits à Aratus. — LII. Sa conduite à l'égard de Mantinée, inexcusable. — LIII. Il est battu par les Étoliens près de Caphyas. — LIV. Crédit d'Aratus auprès de Philippe. — LV. Ce prince change de conduite. — LVI. Aratus l'engage à rendre Ithome aux Messéniens. — LVII. Il se retire de la cour de Philippe. — LVIII. Philippe le fait empoisonner. — LIX. Honneurs funèbres qu'on lui rend à Sicyone. — LX. Vengeance que le ciel tire du crime de Philippe.

M. Dacier place l'époque de l'affranchissement de Sicyone par Aratus à l'an du monde 3699, la première année de la 132e olympiade, l'an de Rome 502, 249 ans avant J.-C. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment la durée de sa vie depuis la 2e année de la 127e olympiade jusqu'à la 3e année de la 141e, 214 ans avant J.-C.

I. Le philosophe Chrysippe [1], mon cher Polycrate, en citant un ancien proverbe, dans lequel sans doute il trouvait un mauvais sens, le présente, non tel qu'il est, mais comme il le juge meilleur :

Mieux qu'un enfant heureux qui peut louer son père?

Mais Dionysidore de Trézène [2] blâme ce changement, et rapporte le proverbe tel qu'il est réellement :

Mieux qu'un fils malheureux qui peut louer son père?

Il ajoute que le but de ce proverbe est de fermer la bouche à ceux qui, n'ayant par eux-mêmes aucun mérite, se couvrent des vertus de leurs ancêtres, et les louent sans cesse outre mesure. Pour ceux en qui, selon Pindare,

La vertu des parents éclate tout entière,

comme on la voit briller en vous, qui conformez votre vie à ces modèles si parfaits que vous ont laissés vos aïeux, ils trouvent un vrai bonheur à se souvenir des hommes vertueux qui ont honoré leur famille, à entendre rapporter ou à raconter eux-mêmes leurs belles actions. Ce n'est pas faute de vertus personnelles qu'ils attachent leur réputation à des louanges étrangères, ajoutant leurs propres actions à celles

[1] Plutarque a souvent parlé de Chrysippe dans les *OEuvres Morales*..

[2] Cet écrivain n'est point connu d'ailleurs.

de leurs ancêtres ; ils les louent à la fois comme les auteurs de leur race et comme les modèles de leur vie. C'est pour celà que je vous adresse la *Vie d'Aratus,* votre concitoyen et l'un de vos ancètres, dont vous contribuez à honorer la mémoire, et par votre gloire personnelle, et par le pouvoir dont vous êtes revêtu : non que je croie que vous n'ayez eu plus de soin que personne de vous instruire en détail de toutes ses belles actions, mais je veux que vos deux fils Polycrate et Pythoclès soient élevés au milieu de ces exempls domestiques de vertu, et qu'ils entendent raconter ou qu'ils lisent eux-mêmes ce qu'ils doivent imiter. Il est d'un esprit plus amoureux de soi-même que du beau et de l'honnête, de se croire le plus parfait des hommes.

II. Lorsque l'aristocratie pure et dorienne eut été détruite à Sicyone, comme une harmonie tombée dans la confusion, et qu'on l'y eut remplacée par les séditions, par les intrigues ambitieuses des démagogues, cette ville, toujours agitée de troubles et de maux politiques, passait continuellement d'un tyran à un autre. Quand enfin on eut fait mourir Cléon, les Sicyoniens élurent pour magistrats Timoclides et Clinias, les deux personnages qui avaient le plus de réputation et d'autorité dans la ville. Le gouvernement commençait à prendre quelque assiette, lorsque Timoclides vint à mourir. Abantidas, fils de Paséas, s'étant emparé de la tyrannie, tua Clinias et chassa ou fit mettre à mort tous les parents et tous les amis de ce magistrat. Il cherchait son fils Aratus, âgé de sept ans, pour le faire périr : mais, dans la confusion dont la maison était remplie, cet enfant se sauva avec ceux qui prenaient la fuite ; et après avoir erré par la ville, saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard dans la maison d'une femme nommée Soso, sœur d'Abantidas, et mariée à Prophantes, frère de Clinias. Cette femme, naturellement généreuse, persuadée d'ailleurs que c'était par la volonté de quelque dieu que cet enfant s'était réfugié chez elle, le cacha dans l'intérieur de sa maison, et le fit partir la nuit pour Argos.

III. Aratus, dérobé à un si grand péril et mis en sûreté, sentit dès lors naître en lui une haine violente contre les tyrans, qui ne fit que s'accroître et s'enflammer de plus en plus avec l'âge. Il reçut une excellente éducation à Argos, chez les amis et les hôtes de son père. Devenu grand et robuste, il s'appliqua aux exercices du corps avec tant de succès, qu'il fut couronné aux cinq combats du pentathle. On reconnait dans ses statues une figure d'athlète; et, à travers l'air de prudence et de majesté qui brille dans ses traits, on distingue la voracité et le hoyau d'un champion. Cette application aux exercices du gymnase empêcha qu'il ne se formât à l'éloquence autant qu'il convenait à un homme d'état. Il est vrai que quelques auteurs prétendent qu'il eut plus de talent pour la parole qu'on ne l'a cru communément; ils en jugent par les Mémoires qu'il a laissés, et qu'il composait à la hâte au milieu des plus grandes occupations, et dans les termes qui s'offraient les premiers à sa plume.

IV. Abantidas assistait quelquefois et prenait même part aux entretiens philosophiques que Dinias et Aristote le dialecticien tenaient tous les jours sur la place publique : ils lui en avaient inspiré le goût, pour se ménager l'occasion d'exécuter le projet qu'ils avaient formé contre lui, et ils le firent périr. Après sa mort, Paséas, son père, ayant pris sa place, fut tué en trahison par Nicoclès, qui s'empara de la tyrannie. Ce dernier avait, dit-on, une ressemblance parfaite de visage avec Périandre, fils de Cypsèle, comme le Perse Oronte ressemblait à Alcméon, fils d'Amphiaraüs; on attribue aussi une grande ressemblance avec Hector à ce jeune Lacédémonien, qui, suivant le récit de Myrtile, fut écrasé par la foule de ceux qui, sur le bruit de cette conformité, accoururent de tous côtés pour le voir. Il y avait à peine quatre mois que Nicoclès régnait, et qu'il faisait souffrir à ceux de Sicyone les maux les plus cruels, lorsque les Étoliens lui dressèrent des embûches et furent sur le point de lui enlever le trône. Aratus, entré dans l'adolescence, s'attirait déjà, par sa noblesse et par

son courage, une grande considération. On ne voyait en lui rien de commun, rien de lâche; il montrait en tout une gravité au-dessus de son âge, et une prudence qui donnait du poids à ses conseils, et fixait sur lui les espérances des bannis de Sicyone. Nicoclès lui-même veillait sur sa conduite et faisait secrètement observer toutes ses démarches; non qu'il craignît de sa part une entreprise aussi hardie et aussi périlleuse que celle qu'il exécuta, mais il le soupçonnait de solliciter contre lui les rois qui avaient été les amis et les hôtes de son père. Il est vrai qu'Aratus tenta d'abord cette voie; mais, voyant qu'Antigonus manquait aux promesses qu'il lui avait faites, et que ses espérances sur le secours de l'Égypte et de Ptolémée étaient fort éloignées, il résolut, pour renverser le tyran, de n'employer que ses propres ressources. Il communiqua d'abord son dessein à Aristomachus et à Ecdélus : le premier était un des bannis de Sicyone; et l'autre un Arcadien de Mégalopolis, homme versé dans la philosophie, mais plein d'activité, et qui avait pris à Athènes les leçons d'Arcésilas l'académicien. L'ardeur avec laquelle ils reçurent l'un et l'autre cette première ouverture l'engagea à parler aux autres bannis, dont un petit nombre, par la honte de se refuser à une si belle espérance, s'associèrent à son entreprise; tous les autres voulurent l'en détourner, et lui représentèrent que son peu d'expérience le rendait téméraire.

V. Pendant qu'il délibérait en lui-même sur les moyens de saisir quelque poste voisin de Sicyone, d'où il pût, comme d'une place d'armes, faire la guerre au tyran, il vint à Argos un Sicyonien qui s'était sauvé de prison : il était frère de Xénoclès, l'un des bannis; et, amené par son frère à Aratus, il lui dit que l'endroit de la muraille par où il s'était sauvé était, en dedans, presque de niveau avec le terrain de la ville, qui, de ce côté là, avait beaucoup d'élévation et était couvert de rochers escarpés, et qu'en dehors le mur pouvait être escaladé. Aratus, d'après ce rapport, fait repartir Xénoclès avec deux de ses esclaves, Seuthas et Technon, qu'il charge de reconnaître

la muraille, résolu, si la chose était possible, de brusquer secrètement l'entreprise et de tout hasarder plutôt que de se jeter dans une longue guerre, et d'engager ouvertement, simple particulier, plusieurs combats contre le tyran. Xénoclès et les esclaves, après avoir pris la hauteur de la muraille, revinrent lui rapporter que le lieu n'était, de sa nature, ni inaccessible, ni même difficile, mais qu'on ne pourrait guère en approcher sans être découvert par de petits chiens très-ardents qui appartenaient à un jardinier, et qu'il n'était pas possible d'apprivoiser. Aratus, malgré cet obstacle, se mit en devoir d'exécuter son projet.

VI. C'était alors une précaution ordinaire que de faire des provisions d'armes, parce qu'on ne voyait partout que des brigandages, que des courses continuelles des uns sur les autres. Euphranor, un des bannis, fit publiquement des échelles, son état de charpentier éloignant de lui tout soupçon. Les amis qu'Aratus avait à Argos lui fournirent chacun dix hommes sur le peu de domestiques qu'ils avaient à eux, et lui-même arma trente des siens. Il prit à sa solde quelques-uns des bandits dont Xénophile était le premier chef, et leur fit entendre qu'il les menait à Sicyone enlever les haras du roi : il les envoya presque tous, par différents chemins, à la tour de Polygnote[1], avec ordre de l'y attendre. Il fit prendre les devants à Caphésias et à quatre autres, qui, en habit de voyageurs, devaient arriver de nuit chez le jardinier, comme des étrangers qui faisaient route, et, après avoir pris leur logement dans la maison, l'enfermer avec ses chiens ; car c'était le seul endroit par où l'on pût approcher de la muraille. Ils cachèrent dans des tonneaux des échelles qui se démontaient ; et après les avoir chargées sur des chariots, ils les firent partir devant eux. Dans ce moment, des espions de Nicoclès arrivèrent à Argos, et le bruit courut qu'ils se promenaient déguisés dans la ville, pour observer Aratus. Le lendemain, à la pointe du jour, Aratus se montra sur la place publique, et y resta longtemps à

[1] Elle était située entre Argos et Némée.

s'entretenir avec ses amis ; il entra ensuite dans le gymnase, s'y fit frotter d'huile ; et emmenant de là quelques jeunes gens avec lesquels il avait coutume de boire et de s'amuser, il s'en retourna dans sa maison. Bientôt après on vit sur la place quelques-uns de ses domestiques, dont l'un portait des couronnes, l'autre achetait des flambeaux, un troisième s'entretenait avec ces musiciennes qui vont chanter et jouer des instruments dans les repas. Cette conduite trompa les espions de Nicoclès, et ils se disaient en riant l'un à l'autre : « Qu'il « est bien vrai que rien n'est plus timide qu'un tyran. Nico- « clès lui-même, maître d'une si grande ville, ayant sous ses « ordres une armée nombreuse, a peur d'un jeune homme « qui passe ses jours à dépenser en amusements et en festins « ce qu'il devrait employer à s'entretenir dans son exil. » Trompés ainsi par leurs conjectures, ils retournèrent à Sicyone.

VII. Aratus, à peine sorti de table, part d'Argos ; et ayant joint les soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote, il les conduisit à Némée[1], où il s'ouvrit de son projet à la plupart d'entre eux. Il excite leur courage par les grandes promesses qu'il leur fait ; et, leur donnant pour mot du guet Apollon très-favorable, il les mène droit à Sicyone, hâtant sa marche à mesure que la lune baissait, la retardant ensuite pour jouir de sa clarté le reste du chemin, et n'arriver cependant à la maison du jardinier, voisine de la muraille, que lorsque la lune serait couchée. Ce fut là que Caphésias vint à sa rencontre. Il n'avait pu se rendre maître des chiens, qui avaient pris la fuite à son arrivée ; mais il avait enfermé le jardinier. Cet accident découragea la plupart de ses soldats, qui lui conseillaient de renoncer à son entreprise, et de se retirer ; mais il les rassura, en leur promettant de les ramener si les chiens devenaient trop importuns.

VIII. Il se fit en même temps précéder par ceux qui portaient les échelles, sous la conduite d'Ecdélus et de Mnasi-

[1] Ville sur le chemin d'Argos à Sicyone.

théus, et les suivit à petits pas ; les chiens aboyaient avec force, et couraient autour d'Ecdélus et de sa troupe ; cependant ils approchèrent de la muraille, et y plantèrent sans obstacle leurs échelles. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa vis-à-vis d'eux avec une clochette[1] et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : ceux d'Ecdélus se tapirent, comme ils étaient, sur leurs échelles, et se dérobèrent sans peine aux yeux des ennemis. Mais la garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, les exposa à un plus grand danger ; elle passa cependant sans les apercevoir, et aussitôt Ecdélus et Mnasithéus, ayant les premiers escaladé la muraille, se saisirent des deux côtés du chemin, et envoyèrent Technon presser la marche d'Aratus. Il y avait peu de distance du jardin à la muraille et à la tour, où un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal, soit lâcheté naturelle, soit fatigue du jour, ne sentit pas l'approche d'Aratus ; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué en aboyant du bas, il répondit d'abord par un aboi sourd et obscur ; et quand les gens d'Ecdélus passèrent devant la tour, il aboya de toute sa force, et fit retentir de ses cris tout le voisinage. La sentinelle placée en avant demanda au veneur, à haute voix, après qui son chien aboyait avec tant de fureur, et s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau. Le veneur lui répondit de la tour qu'il n'y avait rien d'inquiétant, que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient irrité son chien. Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus ; ils ne doutèrent pas que le veneur, d'intelligence avec leur chef, n'eût voulu les cacher, et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Mais, quand ils commencèrent à monter, ils coururent un nouveau danger, et virent que l'affaire allait traîner en longueur, parce que les échelles pliaient, à moins qu'ils ne montassent doucement et l'un après l'autre : cepen-

[1] Cette petite cloche était faite pour reconnaître si les sentinelles veillaient. Les factionnaires étaient obligés de héler de loin lorsqu'ils en entendaient le son.

dant l'heure pressait, déjà le chant des coqs se faisait entendre, et l'on allait voir arriver les gens de la campagne qui portaient les denrées au marché.

IX. Aratus donc, après s'être fait précéder de quarante de ses soldats, se presse de monter ; il attend encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, et marche avec eux sans délai au palais du tyran, dont les gardes passaient la nuit sous les armes ; il les charge brusquement, les fait tous prisonniers, sans en tuer un seul, et envoie sur-le-champ presser tous ses amis de sortir de leurs maisons et de venir le joindre. Ils accoururent de tous côtés comme le jour commençait à paraître; et bientôt le théâtre est rempli d'une multitude considérable qu'un bruit vague avait attirée, et qui ne savait encore rien de certain sur ce qui s'était passé : mais un héraut, s'avançant au milieu de la foule, crie qu'Aratus, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté. Ne doutant plus alors que l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps ne fût arrivé, ils courent tous au palais du tyran, et y mettent le feu. Les tourbillons de flamme qui s'élevèrent de cet incendie furent vus de Corinthe, dont les habitants, surpris, se proposaient d'aller au secours des Sicyoniens. Nicoclès se sauva par des souterrains, et sortit de la ville ; les soldats, aidés par les habitants, éteignirent le feu et pillèrent le palais. Aratus n'empêcha pas le pillage; il fit même apporter et mettre en commun tout ce qui restait des richesses du tyran, pour le partager à ses concitoyens. Il n'y eut, ni parmi ceux qui avaient escaladé la muraille, ni parmi les ennemis eux-mêmes, un seul homme de tué ou de blessé; la fortune eut soin que cette entreprise ne fût souillée par le sang d'aucun citoyen.

X. Aratus rappela tous ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui l'avaient été par les autres tyrans, et qui n'étaient pas moins de cinq cents. Ces derniers avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante ans ; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons,

de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient avant leur exil : ils jetèrent par là Aratus dans un grand embarras. Il voyait Antigonus porter un œil d'envie sur la ville depuis qu'elle était libre, et épier l'occasion de s'en emparer : au dedans elle était en proie aux troubles et aux séditions. Il prit donc le meilleur parti que pût lui suggérer la conjoncture présente ; ce fut d'associer Sicyone à la ligue des Achéens[1]. Comme les Sycioniens étaient d'origine dorienne, ils adoptèrent sans peine le nom et le gouvernement des Achéens, qui n'avaient pas encore beaucoup de considération et de puissance. Ils n'occupaient la plupart que de petites villes ; leur territoire n'était ni bon, ni fertile ; la côte qu'ils habitaient n'avait point de ports et était bordée de rochers, entre lesquels la mer pénétrait dans le continent[2]. Mais, malgré cet état de faiblesse, ils firent voir mieux qu'aucun autre peuple que les Grecs ont une force invincible lorsqu'elle est dirigée par un général habile, qui sait leur faire observer une exacte discipline, et les maintenir dans la concorde. Les Achéens, qui n'étaient qu'une très-petite portion de ces anciens Grecs si florissants, qui n'avaient pas alors tous ensemble la puissance d'une ville peu considérable, parvinrent cependant, par leur docilité à écouter de bons conseils, à conserver l'union entre eux, à obéir, à suivre, sans aucun sentiment d'envie, celui que ces vertus élevaient au-dessus d'eux ; parvinrent, dis-je, non-seulement à maintenir leur liberté au milieu de tant de villes, de tant de souverains redoutables et d'un si grand nombre de tyrans, mais encore à affranchir de la servitude et à conserver libres la plupart des autres Grecs.

XI. Aratus possédait les qualités d'un homme d'état : généreux et magnanime, plus occupé du bien public que du sien propre, ennemi implacable des tyrans, il n'avait d'autre mesure de ses amitiés et de ses haines particulières que l'utilité

[1] La première année de la 132e olympiade, 252 ans avant J.-C.

[2] L'Achaïe, dont Corinthe était la capitale, s'étendait le long de la côte occidentale du Péloponnèse.

générale. Aussi ne paraissait-il pas ami aussi zélé qu'ennemi doux et facile; car il variait souvent dans ces deux affections, mais toujours par des motifs d'intérêt politique. Les nations, les villes, les assemblées, les théâtres, s'accordaient tous à dire qu'Aratus n'aimait que ce qui était honnête; qu'à la vérité timide et défiant dans les guerres qu'il fallait faire à découvert et dans les batailles rangées, il était, pour exécuter des desseins secrets, pour surprendre des villes et des tyrans, le plus rusé de tous les hommes. De là vint qu'après avoir terminé avec gloire des entreprises dont on n'osait espérer le succès, et où il déploya la plus grande audace, il en manqua d'autres qui n'étaient pas moins importantes sans être plus difficiles, et qu'un excès de précaution fit seul échouer. Il est des animaux qui, clairvoyants dans les ténèbres, sont comme aveugles pendant le jour, parce que la sécheresse et la ténuité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne peut supporter une grande lumière: on voit de même des hommes pleins de prudence et de courage qui, faciles à troubler dans les périls qu'il faut braver ouvertement et en plein jour, montrent la plus grande assurance dans ces entreprises secrètes qu'ils font, pour ainsi dire, à la dérobée. Cette inégalité, dans des naturels d'ailleurs très-bons, vient d'un défaut de philosophie; la nature seule, sans le secours de la science, produit en eux la vertu, comme ces fruits sauvages qui croissent spontanément et sans culture: c'est ce que nous allons rendre sensible par des exemples.

XII. Aratus, après s'être réuni, lui et sa ville, à la ligue des Achéens, servit dans la cavalerie, et mérita, par son obéissance, l'amitié de ses généraux. Quoiqu'il eût contribué de sa propre réputation et des forces de sa patrie à affermir cette ligue, il se montra toujours aussi soumis que le dernier soldat au chef qui commandait les Achéens, fût-il de Dyme, de Tritta, ou d'une autre ville plus petite encore. Le roi d'Égypte lui envoya vingt-cinq talents[1], qu'il accepta et qu'il distribua

[1] Environ cent vingt-cinq mille livres. Ce roi est Ptolémée Philadelphe, auquel Évergète I succéda, 247 ans avant J.-C.]

sur-le-champ aux citoyens pauvres, pour racheter leurs prisonniers et pour subvenir à leurs autres besoins.

XIII. Cependant les bannis rentrés dans Sicyone ne se prêtaient à aucune conciliation, et pressaient vivement la restitution de leurs biens : cette division menaçait la ville d'une ruine prochaine, et Aratus, qui n'espérait de remède que de la libéralité de Ptolémée, résolut d'aller trouver ce prince, et de lui demander l'argent nécessaire pour terminer ces différends. Il s'embarqua donc à Méthone, au-dessus du promontoire de Malée, pour aller de là droit en Égypte ; mais il s'éleva un vent impétueux, qui poussait les vagues contre son vaisseau avec tant de violence, que le pilote, s'abandonnant aux flots, fut jeté hors de sa route. et n'aborda qu'avec beaucoup de peine à Adria, ville ennemie, occupée par Antigonus, qui y tenait une garnison. Aratus, pour éviter cette ville, se hâta de débarquer; et laissant là son vaisseau, il s'éloigna de la mer, accompagné d'un seul de ses amis, nommé Timanthe ; ils se jetèrent tous deux dans un bois épais où ils passèrent une très-mauvaise nuit. Il était à peine sorti du vaisseau, que le commandant de la garnison arriva pour l'arrêter ; mais les domestiques d'Aratus, à qui leur maître avait fait la leçon, le trompèrent, et lui dirent qu'Aratus avait pris précipitamment la fuite pour se rendre en Eubée. Le commandant saisit le vaisseau comme ennemi et le retint avec les domestiques et les effets. Au bout de quelques jours, Aratus se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il devait prendre ; mais, par bonheur, un vaisseau romain relâcha près du lieu où il se tenait, tantôt caché, tantôt épiant ce qui se passait. Le vaisseau faisait voile pour la Syrie ; Aratus y monta, après avoir obtenu du patron qu'il le menât en Carie. Ce second voyage sur mer ne fut pas moins périlleux que le premier. De Carie il s'embarqua pour l'Égypte, où il n'arriva qu'après une longue traversée. Il eut sur-le-champ une audience du roi, qu'il trouva très-bien disposé, et dont il avait déjà gagné l'affection par les ouvrages de peinture qu'il lui envoyait de Grèce. Aratus,

bon connaisseur en ce genre, rassemblait les tableaux des meilleurs maîtres, surtout ceux de Pamphile et de Mélanthe, et les faisait passer à Ptolémée. Les arts florissaient alors à Sicyone, et la peinture passait pour y avoir sa beauté antique sans la moindre altération ; au point qu'Apelle, déjà si admiré pour ses ouvrages, se transporta dans cette ville, et donna un talent[1] à ces deux artistes, moins pour se perfectionner auprès d'eux dans son art que pour partager leur réputation.

XIV. Aussi Aratus, qui, après avoir mis Sicyone en liberté, fit enlever tous les portraits des tyrans, balança-t-il longtemps s'il ôterait celui d'Aristrate, qui avait régné du temps de Philippe. Ce portrait était l'ouvrage de tous les élèves de Mélanthe, qui avaient représenté le tyran debout sur un char de victoire ; Apelle lui-même y avait travaillé, au rapport de Polémon le géographe. Ce tableau était admirable, et Aratus, sensible à la beauté de l'art, voulut d'abord le conserver; mais bientôt sa haine contre les tyrans l'emporta, et il donna ordre de l'enlever. Le peintre Néalcès, ami d'Aratus, demanda grâce pour ce tableau, les larmes aux yeux ; et comme Aratus le lui refusait : « Faisons, lui dit ce peintre, la guerre aux ty-« rans, et non à leurs ouvrages ; épargnons au moins le char « et la victoire, et je ferai sortir Aristrate du tableau. » Aratus y ayant consenti, Néalcès effaça la figure d'Aristrate, et mit une palme à la place, sans oser y ajouter autre chose : mais on dit que les pieds du tyran restèrent cachés au fond du char.

XV. L'envoi de ces tableaux avait donc, comme je l'ai dit, acquis à Aratus la bienveillance de Ptolémée. Mais lorsque ce prince eut goûté les charmes de sa conversation, il l'aima bien davantage, et lui donna pour la ville de Sicyone cent cinquante talents[2] : Aratus en prit d'abord quarante[3], avec lesquels il retourna dans le Péloponnèse ; et le roi partagea les autres en plusieurs paiements qu'il lui envoya aux termes

[1] Environ cinq mille livres.

[2] Sept cent cinquante mille livres. — [3] Deux cent mille livres.

fixés. C'était pour Aratus une grande gloire d'avoir su ménager à ses concitoyens une somme si considérable, tandis que la plupart des capitaines et des chefs du peuple, pour de bien plus petites sommes qu'ils recevaient des rois, violaient toute justice, livraient leurs villes et les mettaient dans la plus honteuse dépendance ; mais ce qui lui fut bien plus glorieux, c'est l'emploi qu'il fit de cet argent pour apaiser les différends des pauvres et des riches, pour rétablir la concorde et rendre à tout le peuple le repos et la sûreté. On ne peut trop admirer sa modération dans une si grande puissance : nommé seul arbitre absolu pour apaiser les querelles des bannis, il ne voulut pas accepter un pouvoir si étendu : mais s'étant associé quinze citoyens, il vint à bout avec eux, après beaucoup de peine et de travail, de terminer toutes les dissensions, et de rétablir la paix et l'union dans la ville. En reconnaissance d'un service si important, les citoyens lui décernèrent en commun les honneurs qu'il méritait ; et les bannis en particulier lui érigèrent une statue de bronze, avec cette inscription en vers élégiaques :

Les conseils généreux et la haute sagesse,
La force redoutable et les exploits divers
A qui nous avons dû le salut de la Grèce,
Sont connus en tous lieux dans ce vaste univers.
Mais nous, qui dans le sein d'une chère patrie
Te devons le retour, grand et juste Aratus,
Par ce bronze, le fruit d'une heureuse industrie,
Nous voulons consacrer tes sublimes vertus :
Parmi les dieux sauveurs nous plaçons ton image.
Cet honneur t'est bien dû · tu fus notre sauveur ;
Tu rends à ton pays un gouvernement sage ;
Tu lui donnes des lois qui feront son bonheur.

XVI. Les grands bienfaits dont Aratus avait comblé ses concitoyens le firent triompher de leur envie ; mais le roi Antigonus, jaloux de sa gloire, et voulant, ou l'attirer tout à fait à son parti, ou le rendre suspect à Ptolémée, lui donna des marques singulières d'affection qu'Aratus n'avait pas recherchées. Une fois entre autres qu'il avait fait un sacrifice à Co-

rinthe, il lui envoya à Sicyone des portions de la victime ; et pendant le festin, où les convives étaient nombreux, il dit tout haut : « J'avais cru que ce jeune Sicyonien n'avait qu'une « franchise généreuse, et n'aimait que la liberté de sa patrie ; « mais je vois aujourd'hui qu'il juge très-bien des caractères « et de la conduite des princes. Il avait d'abord fait peu de cas « de nous ; et, portant ses espérances hors de la Grèce, il ad- « mirait les richesses de l'Égypte, dont on lui vantait les élé- « phants, les flottes et la cour fastueuse. Maintenant qu'il a « vu l'intérieur de la scène, et qu'il a reconnu que tout cet « éclat n'est qu'une vaine décoration de théâtre, il s'est tourné « vers nous : aussi j'accueille avec plaisir ce jeune homme, « résolu de l'employer en toute occasion ; et je vous prie de le « regarder comme votre ami. » Ces mots, recueillis avec soin par les malins et les envieux, leur fournirent un prétexte d'écrire à Ptolémée, à l'envi les uns des autres afin de lui donner contre Aratus des préventions fâcheuses ; le roi d'Égypte lui envoya même quelqu'un pour se plaindre de sa conduite. Ainsi, dans les amitiés si ardentes de ces rois qui, tels que des amants jaloux, se disputaient si vivement Aratus, il entrait beaucoup d'envie et de malignité.

XVII. Aratus, élu pour la première fois préteur des Achéens, alla ravager la Calydonie et la Locride, qui est en face de l'Achaïe, au delà du golfe de Corinthe. Il partit de là avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens : mais il arriva trop tard ; ils avaient été déjà battus par les Étoliens auprès de Chéronée, où leur béotarque Abœocritus était resté sur le champ de bataille avec mille des siens [1]. L'année suivante, il fut encore nommé préteur : il se proposa de reprendre la citadelle de Corinthe, entreprise qui n'avait pas seulement pour objet d'affranchir Sicyone et l'Achaïe, mais encore de chasser la garnison des Macédoniens, qui tenait la Grèce entière sous

[1] Cette bataille ne doit pas être confondue avec la célèbre bataille de ce nom, gagnée par Philippe sur les Athéniens et les Thébains, la 3e année de la 110e olympiade, 66 ans avant la naissance d'Aratus.

un joug tyrannique. Charès, général des Athéniens, après un grand succès sur les généraux du roi de Perse, écrivit au peuple d'Athènes qu'il venait de remporter une victoire qu'on pouvait appeler la sœur de celle de Marathon. On peut aussi, sans craindre de se tromper, dire de cette entreprise d'Aratus qu'elle fut la sœur de celles du Thébain Pélopidas et de Thrasybule l'Athénien, lorsqu'ils firent périr les tyrans ; avec cette différence, qui est toute à l'avantage de celle d'Aratus, qu'elle n'était pas dirigée contre des Grecs, mais contre une puissance étrangère.

XVIII. En effet, l'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit le continent de la Grèce à celui du Péloponnèse; et la citadelle de Corinthe, qui, placée sur une haute montagne, s'élève du milieu de la Grèce, dès qu'elle est occupée par une garnison, rompt toute communication dans l'intérieur de l'isthme, empêche tout passage, même des gens de guerre, tout commerce par terre et par mer, et rend maître de toute la Grèce celui qui l'est de la place par ses troupes. Aussi Philippe le Jeune [1], roi de Macédoine, appelait-il sérieusement et avec vérité la ville de Corinthe les fers de la Grèce ; sa citadelle était l'objet de l'envie commune, surtout des princes et des rois ; et le désir qu'Antigonus avait de la posséder était en lui une passion violente, une véritable fureur : toutes ses pensées, tous ses soins, avaient pour but de s'en emparer par surprise, car il ne pouvait se flatter de l'emporter de force.

XIX. Alexandre, qui l'occupait, étant mort, et, à ce qu'on croit, du poison qu'Antigonus lui avait fait donner, sa femme Nicéa prit en main le gouvernement des affaires, et garda soigneusement la citadelle. Antigonus lui envoya d'abord Démétrius, son fils, et lui donna l'espérance de le lui faire épouser : espérance flatteuse pour une femme de son âge que de lui promettre pour mari un prince jeune et bien fait. Il se servit

[1] Il était fils de Démétrius : c'est celui qui fut vaincu par Quinctius Flaminius, et eut pour fils Persée, en qui finit le royaume de Macédoine, comme on l'a vu dans la Vie de Paul-Émile.

donc de son fils comme d'un appât pour l'attirer, et il y réussit quant au mariage : pour la citadelle, loin de l'abandonner, elle la garda avec plus de soin que jamais. Antigonus, feignant de ne s'en plus soucier, fit célébrer à Corinthe les noces de son fils, donna des spectacles et des festins qu'il continuait tous les jours, ne paraissant penser qu'à se divertir et à faire bonne chère. Le jour que le musicien Amébée devait chanter sur le théâtre, Antigonus, ayant fait orner une litière avec une magnificence royale, conduisit lui-même au spectacle Nicéa, qui, ravie d'un tel honneur, ne s'attendait guère à ce qui allait lui arriver. Quand on fut au détour d'une rue qui montait au théâtre, il ordonna à ceux qui la portaient de l'y conduire ; et, laissant là le musicien Amébée et les plaisirs de la noce, il monta sur-le-champ à la citadelle avec une activité au-dessus de son âge. Il en trouva la porte fermée ; mais heurtant avec son bâton, il commanda qu'on la lui ouvrît ; et les soldats, étonnés de le voir, la lui ouvrirent. Il fut si charmé de se voir maître de cette place, que, ne pouvant contenir sa joie, il se mit à boire au milieu des rues et de la place publique, accompagné de musiciennes, et couronné de fleurs. Oubliant son âge et les divers changements de fortune qu'il avait éprouvés, il courait en débauché, arrêtait les passants et les embrassait : tant la joie qui n'est pas modérée par la raison transporte l'homme hors de lui-même, et agite plus son âme que la tristesse et la crainte ! Antigonus s'étant ainsi emparé, par adresse, de la citadelle, y mit pour garnison les hommes dont il était le plus sûr, et en donna le commandement au philosophe Persée.

XX. Aratus, qui avait voulu s'en rendre maître du vivant d'Alexandre, abandonna ce projet lorsque ce prince fut entré dans la ligue achéenne ; mais alors il s'offrit une occasion de tenter de nouveau l'entreprise. Il y avait à Corinthe quatre frères, Syriens de nation, dont l'un, nommé Dioclès, servait dans la garnison. Les trois autres, ayant dérobé de l'argent du roi, se retirèrent à Sicyone, auprès d'un banquier nommé

Égias, dont Aratus se servait dans les affaires qui concernaient son état. Ils lui remirent d'abord une partie de cet argent ; et Erginus, l'un des trois frères, en allant souvent chez lui, échangea peu à peu le reste. Ce trafic ayant établi de la familiarité entre eux, et le banquier ayant mis un jour la conversation sur la citadelle de Corinthe, Erginus lui dit qu'en allant y voir son frère, il avait remarqué à l'endroit le plus escarpé de la montagne un sentier taillé obliquement dans le roc, qui conduisait à un endroit du château où la muraille était très-basse. « Eh quoi ! mon ami, lui dit en riant Égias, vous allez, « pour si peu d'argent, troubler les affaires du roi, lorsque « vous pourriez vendre si cher une heure de votre temps ? Si « vous veniez à être pris, ne seriez-vous pas puni pour ce lar- « cin comme si vous aviez livré la citadelle ? » Erginus lui répondit en souriant qu'il sonderait Dioclès ; car il ne se fiait pas trop à ses autres frères. Il revint peu de jours après trouver Égias, et s'engagea de conduire Aratus à un endroit de la muraille qui n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur, et de le seconder, avec Dioclès, dans l'exécution de son entreprise.

XXI. Aratus promit de leur donner soixante talents[1] si l'entreprise réussissait ; si au contraire elle manquait, et qu'il se sauvât avec eux, il s'engageait à leur donner à chacun une maison et un talent[2]. Comme les soixante talents devaient être déposés chez Égias pour la sûreté d'Erginus, et qu'Aratus, qui ne les avait pas alors, ne voulait pas les emprunter, de peur de faire soupçonner son dessein, il mit en gage, chez le banquier, la plus grande partie de sa vaisselle et des bijoux de sa femme. Plein de grandeur d'âme, épris de l'amour du beau et de l'honnête, et sachant qu'Épaminondas et Phocion avaient passé pour les plus justes et les plus vertueux des Grecs, parce qu'ils avaient refusé tous les présents qu'on voulait leur faire, et n'avaient pas rendu leur probité vénale, il alla plus loin encore, et dépensa secrètement son bien à cette entreprise, mal-

[1] Trois cent mille livres. — [2] Cinq mille livres.

gré le danger auquel il s'exposait seul pour ses concitoyens, qui ne savaient même pas ce qu'il faisait pour eux. Qui n'admirera une telle magnanimité? Qui encore aujourd'hui ne prendra un vif intérêt aux actions d'un homme qui achète si chèrement un si grand péril, qui engage ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener pendant la nuit au milieu des ennemis, et y combattre pour sa propre vie, sans d'autre gage que l'espérance d'une belle action?

XXII. Cette entreprise, déjà si dangereuse en elle-même, le devint encore davantage par la faute qu'une méprise fit commettre dès le premier pas. Aratus avait chargé Technon, son esclave, de reconnaître la muraille avec Dioclès, que Technon ne connaissait pas de figure, mais dont il croyait avoir les traits bien empreints dans son esprit, d'après le portrait qu'Erginus lui en avait fait : il lui avait dit que son frère était brun, qu'il avait les cheveux frisés et n'avait point de barbe. Arrivé donc au lieu du rendez-vous où Erginus devait se trouver avec Dioclès, il attendit près des portes de la ville, à un endroit qu'on appelait Ornis. Dans ce moment le frère aîné d'Erginus et de Dioclès, nommé Dionysius, qui ne savait rien du complot et n'avait aucune intelligence avec eux, mais qui ressemblait assez à Dioclès, passa par hasard auprès de Technon, qui, frappé de la ressemblance de cet homme avec le portrait qu'on lui avait fait de Dioclès, lui demanda s'il n'avait pas quelque relation avec Erginus. Dionysius lui répond qu'il est son frère. A ce mot, Technon ne doute plus qu'il ne parle à Dioclès; et, sans lui demander son nom, sans attendre d'autre indice, il lui prend la main, lui parle de l'intelligence qu'il avait avec Erginus, et lui fait à ce sujet beaucoup de questions. Dionysius reçoit avec adresse sa confidence, lui répond dans son sens, et, reprenant le chemin de la ville, il s'entretient avec lui de manière à ne lui donner aucun soupçon. Ils approchaient déjà des portes, et Dionysius se préparait à saisir Technon, lorsque, par un nouveau hasard, Erginus arrive, qui, s'apercevant de l'erreur de Technon et du

danger où il est, lui fait signe de s'enfuir; ils prennent tous deux leur course, et se sauvent auprès d'Aratus. Cet accident ne lui fit rien perdre de ses espérances; il envoie sur-le-champ Erginus porter de l'argent à son frère pour l'engager à se taire. Erginus va le trouver, et le ramène avec lui à Aratus. Une fois maîtres de sa personne, ils ne lui permirent pas de s'en retourner; ils le lièrent même, et, le tenant enfermé dans une petite maison, ils se disposèrent à exécuter leur dessein.

XXIII. Quand tout fut prêt, Aratus donna l'ordre à ses troupes de passer la nuit sous les armes; et lui-même prenant quatre cents soldats d'élite, qui, à l'exception d'un petit nombre ignoraient ce qu'ils allaient faire, il les conduisit à une des portes de la ville, le long du temple de Junon. On était alors au milieu de l'été; la lune dans son plein et sans aucun nuage rendait la nuit si claire, que l'éclat des armes qui réfléchissaient sa lumière leur fit craindre d'être découverts par les gardes. Les premiers de la troupe touchaient presque aux murailles, lorsqu'il s'éleva de la mer des nuages qui couvrirent la ville et ombragèrent tous les environs : là ils s'assirent pour ôter leurs souliers, soit pour faire moins de bruit, soit parce qu'en montant sur des échelles on glisse moins quand on a les pieds nus. Erginus, avec sept jeunes gens déguisés en voyageurs, s'étant glissé dans la porte sans être aperçu, tue la sentinelle et les gardes. En même temps on dresse les échelles : Aratus y fait monter d'abord cent hommes, ordonne aux autres de le suivre le plus promptement qu'ils pourront; et, retirant aussitôt les échelles, il descend dans la ville, et avec ses cent hommes, monte à la citadelle, plein de joie, et ne doutant plus du succès, puisqu'il n'a pas été découvert. En avançant, ils voient venir une patrouille de quatre hommes qui portaient de la lumière; ils n'en furent pas aperçus, parce qu'ils étaient encore dans l'ombre des nuages qui cachaient la lune, au lieu qu'ils les distinguaient très-bien à la clarté de leur lumière. Ils se tinrent serrés le

long de vieux murs et de masures en ruines, comme dans une embuscade ; et lorsque ces hommes passèrent devant eux, ils les chargèrent si brusquement qu'ils en tuèrent trois ; le quatrième, blessé à la tête d'un coup d'épée, s'enfuit précipitamment, en criant que les ennemis sont dans la ville. Bientôt les trompettes sonnent l'alarme, et dans un instant toute la ville est sur pied ; les rues sont pleines de gens qui courent de tous côtés ; on éclaire dans les quartiers bas et au haut de la citadelle ; partout il s'élève un grand bruit dont on ne peut démêler la cause.

XXIV. Malgré ces obstacles, Aratus poursuit sa marche, et s'efforce de gravir sur les roches escarpées qui mènent à la citadelle : il marche d'abord avec beaucoup de lenteur et de difficulté, parce qu'il avait manqué le sentier, qui, enfoncé entre les rochers sous lesquels il était caché, aboutissait à la muraille par plusieurs détours ; mais tout à coup, comme par miracle, la lune, dit-on, écartant les nuages, fait briller sa lumière et lui découvre les sinuosités obscures du sentier, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au pied de la muraille, à l'endroit qu'on lui avait désigné. Alors les nuages, se rassemblant de nouveau, dérobent la clarté de la lune, et replongent tout dans l'obscurité [1]. Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés hors des portes près du temple de Junon étaient entrés dans la ville ; et, la trouvant pleine de tumulte et éclairée de tous côtés, ils ne purent découvrir le sentier que les autres avaient pris, ni les suivre à la trace : ils prirent donc le parti de se serrer tous dans le flanc d'un rocher dont l'ombre les couvrait, et là ils attendirent, dans une cruelle inquiétude, des nouvelles d'Aratus, qui était déjà aux prises avec les ennemis.

XXV. Ils faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits : on entendait du bas de la citadelle les cris des combattants ; mais c'était un bruit confus que répétaient les échos des mon-

[1] Il faut avouer que la poésie ne pourrait pas mieux imaginer, pour donner du merveilleux à un poëme, que ces apparitions et disparitions de la lumière de la lune, qui viennent toutes si à propos.

tagnes, et l'on ne pouvait discerner d'où il partait. Les trois cents hommes d'Aratus ne savaient donc de quel côté ils devaient tourner, lorsqu'ils virent Archélaüs, qui commandait les troupes du roi, monter, à la tête d'un corps nombreux, vers la citadelle, avec de grands cris et un grand bruit de trompettes, pour aller charger Aratus en queue. Les trois cents, qu'il avait passés sans les apercevoir, se levant tout à coup, comme d'une embuscade, tombent sur lui, tuent les premiers qu'ils peuvent atteindre, donnent l'épouvante aux autres et à leur chef, les mettent en fuite et les dispersent dans la ville. Ils avaient à peine assuré leur victoire, qu'Erginus, envoyé par ceux qui combattaient au haut de la citadelle, vient leur annoncer qu'Aratus est aux mains avec les ennemis, qui font la plus vigoureuse résistance : qu'il soutient un grand combat au pied de la muraille, et qu'il a besoin d'un prompt secours. Ils demandent d'y être conduits sur-le-champ, et, en gravissant la montagne, ils font connaître par des cris leur approche, afin d'encourager leurs compagnons. La clarté de la lune, réfléchie par leurs armes, les faisait paraître plus nombreux le long du chemin qu'ils tenaient, et les échos, plus sensibles dans le silence de la nuit, en renforçant leurs cris, donnaient l'idée d'une troupe beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était réellement. Ils joignirent enfin Aratus, et firent tous ensemble de si grands efforts, que, repoussant les ennemis, ils s'établirent sur la muraille, furent maîtres de la citadelle au point du jour, et virent les premiers rayons du soleil éclairer leur victoire. Le reste des troupes étant arrivé en même temps de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrirent volontiers les portes, et les aidèrent à faire la garnison prisonnière.

XXVI. Quand Aratus eut assuré le succès de son entreprise, il descendit de la citadelle au théâtre, suivi d'une foule immense du peuple, qu'attirait le désir de le voir et d'entendre le discours qu'il allait faire aux Corinthiens. Après avoir placé les Achéens en une double haie, sur les avenues du théâtre,

Il sortit du fond de la scène, tout armé, et s'avança jusqu'au milieu, le visage tellement changé par la fatigue et par les veilles, que l'abattement de son corps tenait comme affaissées la joie et la fierté de son âme. Dès qu'il parut, le peuple se répandit autour de lui et fit éclater les témoignages de la plus vive affection. Aratus, ayant passé sa pique à la main droite, plia le genou, et, appuyant tout son corps sur sa pique, il resta longtemps dans cette attitude, et reçut en silence les cris et les applaudissements de la multitude, qui louait sa vertu et le félicitait de sa fortune. Quand ils eurent cessé et que le calme fut rétabli, il recueillit ses forces et fit sur la ligue des Achéens un discours analogue à l'action qu'ils venaient de faire ; il persuada aux Corinthiens de s'associer à cette ligue, et leur rendit les clefs de la ville, qui, depuis le temps de Philippe, n'étaient plus en leur pouvoir. Entre les officiers d'Antigonus, il mit en liberté Archélaüs, qu'il avait fait prisonnier, et fit mourir Théophraste, qui ne voulait pas sortir de la ville. Persée n'avait pas plus tôt vu la citadelle prise, qu'il s'était sauvé à Cenchrée[1]. Quelque temps après, dans une conférence qu'il faisait sur la philosophie, l'un de ses auditeurs lui ayant dit que le sage seul pouvait être un bon général : « Il est vrai, répondit-il, qu'autrefois j'ai fort approuvé « cette maxime de Zénon; mais depuis la leçon que m'a donnée « ce jeune homme de Sicyone, j'ai bien changé de sentiment. » Ce mot de Persée est rapporté par la plupart des historiens.

XXVII. Aratus en sortant de l'assemblée, alla se saisir du temple de Junon et du port de Léchée, où il se rendit maître de vingt-cinq vaisseaux du roi, prit cinq cents chevaux et quatre cents Syriens qu'il fit vendre à l'encan. Les Achéens restèrent en possession de la citadelle, où ils mirent une garnison de quatre cents hommes avec cinquante chiens et autant de veneurs entretenus dans la place. Les Romains, dont Philopémen avait attiré l'admiration, le nommèrent le dernier des Grecs, pour marquer qu'après lui il n'avait paru en Grèce

[1] Un des ports de Corinthe.

aucun homme d'un aussi grand mérite. Pour moi, je dirais volontiers que cet exploit d'Aratus est le dernier qu'aient fait les Grecs, et qu'en audace et en bonheur il est comparable à ce que ce peuple a fait de plus éclatant. Les événements qui suivirent en sont la preuve : car les Mégariens, quittant aussitôt le parti d'Antigonus, se joignirent à Aratus ; et les Trézéniens, avec ceux d'Épidaure, entrèrent dans la ligue des Achéens. Aratus, à sa première excursion hors de Sicyone, se jeta dans l'Attique, passa ensuite à Salamine, qu'il mit au pillage, et se servit des Achéens comme d'un corps de troupes qu'il aurait tiré de prison pour l'employer à tout ce qu'il voulait entreprendre. Il renvoya sans rançon les prisonniers athéniens, afin de jeter parmi eux les premières semences de révolte contre les Macédoniens.

XXVIII. Il fit entrer dans la ligue achéenne le roi Ptolémée[1], à qui il laissa le commandement des troupes de terre et de mer ; et ce trait de politique lui acquit une si grande autorité parmi les Achéens, que, la loi ne permettant pas de l'élire préteur tous les ans, on le nommait à cette charge de deux années l'une : mais, par l'influence que lui donnaient ses actions et ses conseils, il était réellement perpétué dans le gouvernement. On voyait que ni les richesses, ni la gloire, ni l'amitié des rois, ni l'intérêt de sa propre patrie, rien enfin ne lui était plus cher que l'accroissement de la ligue achéenne. Il pensait avec raison que des villes dont chacune en particulier est trop faible pour se soutenir, en se liant ensemble par un intérêt commun, se conservent par leur union mutuelle. Les parties du corps humain tirent leur aliment et leur vie de la liaison qu'elles ont entre elles : sont-elles séparées, elles ne prennent plus de nourriture et finissent par se détruire. De même tout ce qui rompt la société des villes les conduit à leur dissolution ; elles s'accroissent, au contraire, les unes par les autres lorsque, devenues parties d'un corps puissant, elles participent aux avantages d'une sagesse commune.

[1] Évergète.

XXIX. Aratus voyait les principaux des peuples voisins vivre libres sous leurs propres lois, et, indigné que les Argiens languissent dans la servitude, il entreprit de les délivrer de leur tyran Aristomachus; jaloux d'ailleurs de rendre à Argos la liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avait reçue, il voulait l'associer à la ligue des Achéens. Il trouva des Argiens qui osèrent le seconder dans cette entreprise, et qui eurent pour chefs Eschyle et le devin Charimènes. Mais ils manquaient d'épées ; car il était défendu à tous les Argiens d'avoir des armes, et le tyran avait établi les plus fortes peines contre ceux à qui l'on en aurait trouvé. Aratus, ayant fait forger à Corinthe de petits poignards, les cacha dans des ballots de mauvaises hardes, dont on chargea des bêtes de somme, et les fit partir pour Argos. Mais le devin Charimènes ayant associé un de ses amis à la conjuration, Eschyle et les autres conjurés en furent si irrités, que, se séparant de Charimènes, ils poursuivirent seuls leur entreprise. Charimènes s'en aperçut, et, n'écoutant que sa colère, il alla les dénoncer comme ils partaient déjà pour aller massacrer le tyran : heureusement la plupart des conjurés eurent le temps de s'enfuir de la place publique et de se sauver à Corinthe.

XXX. Cependant Aristomachus fut tué, peu de temps après, par ses propres domestiques; mais un autre tyran, plus cruel encore que ce dernier, nommé Aristippe, prévient les mesures des Argiens et s'empare de la tyrannie. Aratus, se mettant à la tête de tous ceux des Achéens qui étaient en âge de porter les armes, marche promptement au secours d'Argos, persuadé qu'il trouverait toujours les habitants disposés à le recevoir. Mais l'habitude avait rendu leur esclavage volontaire; et personne ne s'étant déclaré pour lui, il se retira sans autre effet de son expédition que d'attirer aux Achéens le reproche d'avoir fait en pleine paix un acte d'hostilité, et de les voir cités en justice devant les Mantinéens. La cause ayant été plaidée sans qu'Aratus comparût, Aristippe la poursuivit avec chaleur et fit condamner les Achéens à une amende de trente

mines[1]. Depuis ce moment Aristippe, qui déjà haïssait Aratus autant qu'il le craignait, chercha les moyens de le faire périr, et fut secondé dans sa vengeance par Antigonus. Ils avaient partout des gens apostés qui épiaient l'occasion d'exécuter leur complot ; mais il n'est pas pour un chef de garde plus sûre que l'affection ferme et sincère de ceux qu'il commande. Quand le peuple et les grands se sont accoutumés à ne pas craindre leur chef, mais à craindre pour lui, toutes les oreilles, tous les yeux sont ouverts pour veiller à sa sûreté, et il est bientôt instruit de tout ce qui se passe.

XXXI. Je veux, à cette occasion, interrompre un moment le fil de ma narration pour faire connaître le genre de vie auquel Aristippe s'était réduit par l'amour de cette tyrannie si enviée, de cette autorité absolue dont on vante tant le bonheur. Ce tyran, qui avait Antigonus pour allié, qui entretenait pour sa sûreté un si grand nombre de troupes, et qui n'avait pas laissé dans Argos un seul de ses ennemis vivant, n'admettait pas dans son palais ses propres satellites et les tenait dans les portiques extérieurs ; il avait à peine soupé, que, chassant au plus tôt tous ses domestiques, il fermait la porte de sa cour et se retirait avec sa concubine, dans une chambre haute, fermée par une trappe sur laquelle il plaçait son lit, pour y prendre un sommeil tel qu'on peut l'avoir dans cet état continuel de trouble et de frayeur. La mère de sa maîtresse ôtait l'échelle avec laquelle il était monté dans sa chambre et allait l'enfermer dans une autre pièce : le matin elle la reportait et appelait cet heureux tyran, qui sortait de sa chambre comme un serpent de son repaire. Aratus, au contraire, qui devait, non à la violence et aux armes, mais à l'autorité des lois et à ses vertus, une puissance perpétuelle, toujours vêtu d'une robe et d'un manteau très-simples, reconnu pour l'ennemi commun de tous les tyrans, a laissé une postérité qui subsiste encore et qui est honorée de tous les Grecs. Mais de tous ces usurpateurs qui occupent des forteresses, qui entretiennent

[1] Environ vingt-sept mille livres.

des satellites, qui, pour la sûreté de leur personne, s'entourent d'armes, de portes et de trappes, il en est bien peu qui, comme les plus faibles animaux[1], échappent à une mort violente ; et il n'en est pas un seul qui laisse après lui une race, une maison un tombeau, pour conserver d'eux un souvenir honorable.

XXXII. Aratus avait tenté plusieurs fois, et secrètement et à force ouverte, de surprendre Aristippe et de lui enlever Argos, sans avoir jamais pu y réussir. Une fois même, après avoir dressé les échelles, il avait, avec peu de monde et beaucoup de danger, gagné le haut de la muraille, et tué les gardes qui étaient venus pour le repousser : mais au point du jour, le tyran l'ayant assailli de tous côtés, les Argiens, comme si Aratus n'eût pas combattu pour leur liberté, et qu'ils eussent seulement présidé aux jeux néméens ne firent pas le moindre mouvement et restèrent spectateurs équitables et impartiaux du combat. Aratus, en se défendant avec vigueur, reçut un coup de pique qui lui perça la cuisse ; cependant il se maintint jusqu'à la nuit dans le poste qu'il occupait, sans que les ennemis, qui le pressaient vivement, pussent le repousser. S'il eût pu soutenir le combat toute la nuit, il n'aurait pas échoué dans son entreprise, car déjà le tyran pensait à s'enfuir, et avait envoyé sur ses vaisseaux la plus grande partie de ses effets : mais personne n'en avertit Aratus, et l'eau commençant à lui manquer, ne pouvant d'ailleurs agir, à cause de sa blessure, il ramena ses troupes à Sicyone.

XXXIII. Abandonnant donc les moyens de surprise, il se jeta ouvertement, avec toute son armée, dans l'Argolide, où il pilla tout le pays. Il livra un grand combat contre Aristippe, près de la rivière de Charès, et mérita le reproche d'avoir quitté la mêlée et laissé échapper la victoire de ses mains. Une partie des troupes avait vaincu et poursuivi fort loin les fuyards ; mais Aratus, sans être pressé par les ennemis qu'il avait en tête, se défiant tout à coup du succès, et comme saisi d'une terreur subite, se retira en désordre dans son camp. Le

[1] Mot à mot : comme les lièvres.

reste de son armée, en revenant de la poursuite des ennemis, se plaignit qu'après les avoir mis en déroute, et leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avaient perdu eux-mêmes, on eût laissé dresser par les vaincus un trophée contre les vainqueurs. Honteux de ce reproche, Aratus voulut tenter un second combat pour le trophée seul ; et ayant donné à son armée un jour de repos, il la mit le lendemain en bataille. Mais voyant les troupes ennemies, considérablement augmentées, se disposer au combat avec plus d'assurance, il n'osa pas risquer la bataille, et se retira après avoir fait une trêve pour enlever ses morts. Cependant il sut, par la douceur et les grâces de sa conversation, par son expérience dans l'art de gouverner, effacer cette faute ; il attira Cléones[1] dans les alliances des Achéens, et fit célébrer les jeux néméens dans cette ville, où ils avaient pris leur origine et à qui par conséquent ils appartenaient bien plus qu'à celle d'Argos. Les Argiens les célébrèrent aussi chez eux, et ce fut alors qu'on viola pour la première fois la sûreté et le droit de franchise dont avaient joui de tout temps ceux qui venaient combattre à ces jeux ; les Achéens firent vendre comme ennemis ceux des athlètes qui, au retour des jeux, repassaient sur leurs terres, tant Aratus était ardent et implacable dans sa haine contre les tyrans.

XXXIV. Bientôt après, informé qu'Aristippe épiait l'occasion de surprendre Cléones, mais qu'il était retenu par la peur en le voyant si près de lui à Corinthe, Aratus envoya partout des ordres pour rassembler les troupes ; et, leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrée, dans l'espoir que cette ruse provoquerait Aristippe à attaquer les Cléoniens en son absence. Il ne fut pas trompé dans son attente : le tyran partit sur-le-champ d'Argos, et parut devant Cléones avec son armée : mais Aratus retournant à Corinthe, la nuit déjà fermée, et plaçant des gardes sur tous les chemins, se mit en marche à la tête de ses Achéens,

[1] Ville de l'Argolide, entre Corinthe et Argos.

qui le suivirent avec tant d'ordre, tant de bonne volonté et de diligence, que non-seulement ils ne furent pas découverts dans la route, mais qu'ils entrèrent cette nuit même dans Cléones, et se mirent en bataille sans qu'Aristippe en eût eu aucun avis. Le lendemain, dès que le jour parut, il fit ouvrir les portes ; et les trompettes ayant donné le signal de la bataille, il fondit avec tant d'impétuosité sur les ennemis en poussant des cris de victoire, qu'il les mit en fuite au premier choc, et les poursuivit par le chemin qu'il imagina que le tyran avait dû prendre pour s'enfuir ; car la plaine était traversée par plusieurs routes. Dans la poursuite ils allèrent jusqu'à Mycènes, où le tyran fut atteint par un Crétois que Dinias nomme Tragiscus, et qui l'égorgea ; il resta plus de quinze cents ennemis sur le champ de bataille.

XXXV. Aratus, malgré cette victoire éclatante, qui ne lui avait pas coûté un seul homme, ne put cependant se rendre maître d'Argos, ni remettre cette ville en liberté ; Agias et le jeune Aristomachus y entrèrent avec les troupes du roi, et s'emparèrent de l'autorité. Mais du moins un succès si glorieux imposa silence à la calomnie, et arrêta les discours injurieux et les railleries insultantes de ceux qui, pour flatter les tyrans et leur complaire, répétaient partout que les entrailles du préteur des Achéens se troublaient à l'approche d'une bataille ; que le son des trompettes lui causait des étourdissements et des vertiges ; qu'après avoir mis son armée en bataille et donné le mot aux soldats, il demandait à ses lieutenants et à ses officiers si, maintenant que le sort en était jeté, sa présence était nécessaire, et s'il ne pouvait pas aller attendre un peu loin l'événement du combat. Ces bruits s'étaient tellement accrédités, que lorsque les philosophes, dans leurs écoles, recherchaient si le battement du cœur, si l'altération des traits du visage dans des circonstances périlleuses, prouvaient de la timidité, ou si c'était les suites d'un vice de constitution, d'une froideur naturelle de tempérament, ils citaient toujours Aratus comme un exemple d'un bon gé-

néral à qui ces accidents arrivaient au moment du combat.

XXXVI. Aratus, après la défaite et la mort d'Aristippe, s'occupa de détruire la tyrannie de Lysiade, qui avait asservi Mégalopolis, sa propre patrie. Ce Lysiade n'avait pas un cœur bas et insensible à l'honneur : il ne s'était pas porté à cette usurpation, comme la plupart des autres tyrans, pour assouvir son intempérance et son avarice ; sa jeunesse, et un vif désir de gloire dont il était animé, lui ayant fait adopter comme vrais ces discours faux et trompeurs qui représentent la tyrannie comme l'état le plus heureux et le plus digne d'envie, il s'empara, dans son pays, de l'autorité souveraine. Mais, dégoûté bientôt des embarras qu'entraîne la tyrannie, enviant le bonheur d'Aratus et craignant aussi les embûches qu'il lui dressait, il conçut le généreux dessein, d'abord, de se délivrer de ses craintes, de faire cesser la haine qu'on lui portait, de renvoyer sa garnison, ses satellites, et ensuite de devenir le bienfaiteur de sa patrie. Il invita donc Aratus à venir le trouver, déposa devant lui le pouvoir dont il était revêtu, et fit entrer Mégalopolis dans la ligue des Achéens, qui, pleins d'admiration pour sa grandeur d'âme, le nommèrent préteur. Dès son entrée dans cette charge, l'ambition qu'il eut de surpasser la gloire d'Aratus lui fit faire plusieurs démarches qui ne paraissaient pas nécessaires, et en particulier celle de déclarer la guerre aux Lacédémoniens : Aratus, qui ne voulait pas qu'on la fît, parut n'agir que par envie, Lysiade fut élu général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui en proposait un autre ; car Aratus, comme nous l'avons dit, ne commandait que tous les deux ans. La faveur du peuple porta Lysiade à une troisième préture ; et il l'exerçait alternativement avec Aratus ; mais enfin, s'étant déclaré l'ennemi personnel d'Aratus, et l'ayant accusé plusieurs fois devant les Achéens, il se fit renvoyer, parce qu'on reconnut qu'avec une vertu feinte et simulée, il voulait lutter contre une vertu véritable et sincère. Le coucou, dit Ésope, demandait un jour aux petits oiseaux quelle raison ils avaient de le fuir. « C'est, lui

« répondirent-ils, parce que nous craignons que tu ne de« viennes faucon. » Il paraît aussi que la tyrannie de Lysiade avait laissé dans les esprits quelque soupçon sur la sincérité de son changement.

XXXVII. La conduite d'Aratus dans la guerre des Étoliens accrut beaucoup sa réputation. Les Achéens voulaient leur livrer bataille sur les confins de Mégare ; et le roi de Lacédémone, Agis, qui était venu les joindre avec son armée, les y excitait vivement. Aratus s'y opposa ; il soutint les injures, les railleries, l'imputation de mollesse et de lâcheté, sans que la crainte de vains reproches pût lui faire abandonner les mesures sages qu'il avait concertées pour l'intérêt public ; il se retira devant les ennemis, qui passèrent le mont Gérania, et entrèrent dans le Péloponnèse sans éprouver la moindre résistance. Mais lorsqu'ils eurent pris en passant la ville de Pallène, alors il ne se montra plus le même ; et sans différer d'un instant, sans attendre que toutes ses forces fussent réunies, il marcha aux ennemis avec ce qu'il avait de troupes, sachant que leur victoire les avait affaiblis en les rendant indisciplinés et insolents. A peine entrés dans Pallène, les soldats s'étaient répandus dans les maisons ; et, en se heurtant les uns les autres, ils avaient fini par se battre pour le partage du butin. Les capitaines et les autres officiers enlevaient les femmes et les filles, et leur mettaient leurs casques sur la tête, pour empêcher que d'autres ne les prissent, et pour faire reconnaître à quel maître elles appartenaient. Pendant qu'ils commettaient toutes ces violences, ils apprirent tout à coup qu'Aratus venait sur eux. Saisis de frayeur à cette nouvelle, comme ils devaient l'être dans un pareil désordre, ils n'étaient pas encore tous avertis du danger, que les premiers, ayant donné dans l'armée des Achéens aux portes et dans les faubourgs, prennent la fuite, déjà vaincus par la peur, et jettent l'épouvante parmi ceux qui se ralliaient pour aller à leur secours, et qui ne savent plus à quoi se résoudre.

XXXVIII. Dans ce tumulte, une des captives, fille d'Épi-

gèthes, l'un des plus nobles citoyens de Pallène, femme d'une beauté et d'une taille admirables, était assise dans le temple de Diane, où elle avait été déposée par le capitaine qui l'avait prise, et qui lui avait mis sur la tête son casque ombragé de trois panaches. Le bruit du pillage la fait sortir brusquement du temple : quand elle fut sur la porte et que du haut du perron on la vit, avec ce casque à trois panaches, regarder les combattants, les Palléniens crurent voir en elle une figure au-dessus de la condition humaine ; et les ennemis, la prenant pour une divinité, furent tellement saisis d'étonnement et de frayeur, qu'aucun d'eux ne songea à se défendre. Les Palléniens font à ce sujet un autre récit. Leur statue de Diane, disent-ils, reste ordinairement enfermée, sans que personne y touche ; quand la prêtresse l'ôte de sa place et qu'on la porte en cérémonie dans les rues, les assistants n'osent pas la regarder en face et détournent les yeux, parce que sa vue est terrible et funeste aux hommes, que partout où elle passe elle frappe les arbres de stérilité et fait tomber les fruits. Ils prétendent que, dans cette occasion, la prêtresse ayant tiré cette statue de sa place et lui tenant le visage tourné du côté des Étoliens, sa vue les mit tout hors d'eux-mêmes et leur ôta l'entendement. Mais Aratus, dans ses *Mémoires*, ne rapporte rien de semblable : il dit seulement qu'après avoir rompu les Étoliens, il les poursuivit, entra dans la ville avec les fuyards, les en chassa de force et leur tua sept cents hommes. Cet exploit fut célébré partout comme un des plus glorieux que les Grecs eussent faits ; et Timanthe l'a peint avec tant de vérité, qu'on croit voir le combat même. Cependant plusieurs des peuples et des princes voisins s'étant ligués contre les Achéens, Aratus fit, sans balancer, alliance avec les Étoliens ; il se servit pour cela de Pantaléon, qui avait le plus d'autorité chez ce peuple, avec lequel il conclut par son crédit un traité de paix et d'amitié.

XXXIX. Le désir qu'il avait de remettre Athènes en liberté lui fit encourir le blâme des Achéens, qui trouvèrent mauvais

que, pendant qu'ils étaient en trêve avec les Macédoniens, il eût tenté de surprendre le port du Pirée. Mais Aratus s'en justifie dans ses *Mémoires* et en accuse cet Erginus, qui lui avait fait reprendre la citadelle de Corinthe. Il dit qu'Erginus attaqua seul ce port; que lorsqu'il voulut escalader les murs, l'échelle se rompit, et que, se voyant poursuivi, il appela plusieurs fois Aratus, comme s'il eût été présent à l'attaque : par cette ruse il trompa les ennemis et leur échappa. Mais cette apologie manque de vraisemblance : quelle apparence en effet qu'un Syrien, qu'un simple particulier, comme Erginus, eût formé un pareil projet s'il n'eût eu Aratus pour chef, s'il n'eût reçu de lui des troupes et pris par son ordre le temps de l'exécuter ? Ce qui le prouve, c'est qu'Aratus attaqua dans la suite le Pirée, non deux et trois fois, mais à plusieurs reprises, comme ceux qui recherchent passionnément un objet qui se refuse à leurs désirs : loin d'être rebuté par le mauvais succès, comme il n'avait toujours manqué son coup que d'un moment, il en tirait de nouveaux motifs de nourrir et de ranimer son espérance. Après une de ces attaques, comme il fuyait à travers la plaine de Thriasie[1], il se cassa la jambe; il eut dans son traitement plusieurs incisions à souffrir, et fut obligé pendant longtemps de se faire porter en litière dans ses expéditions.

XL. La mort d'Antigonus et le nouveau règne de son fils Démétrius ne firent que redoubler l'ardeur d'Aratus pour délivrer Athènes, et augmenter son mépris pour les Macédoniens; il fut battu près de Phylacie[2] par Bithys, lieutenant de Démétrius; et le bruit ayant couru qu'il avait été fait prisonnier, ou même qu'il était mort, Diogène, le commandant du Pirée, écrivit à Corinthe aux Achéens qu'ils eussent à sortir de cette ville, parce qu'Aratus était mort. Lorsque cette lettre fut portée à Corinthe, Aratus s'y trouva par hasard, et les envoyés de Diogène, après avoir servi de jouet aux Corinthiens,

[1] Plaine de l'Attique, avec une côte et un bourg de ce nom. — [2] Ville de Thessalie.

s'en retournèrent tout confus. Le roi de Macédoine même avait déjà fait partir de ses ports un vaisseau, avec ordre de lui amener Aratus chargé de fers. Les Athéniens, surpassant alors tout ce que la flatterie pouvait faire imaginer de plus fort pour complaire aux Macédoniens, se couronnèrent de fleurs à la première nouvelle de la mort d'Aratus, qui, dans le premier feu de son ressentiment, marcha sans différer contre eux et s'avança jusqu'à l'Académie ; mais, fléchi par leur soumission, il ne leur fit aucun mal. Depuis, les Athéniens, rendant hommage à sa vertu et voulant, après la mort de Démétrius, se remettre en liberté, l'appelèrent dans leur ville. Aratus, quoique les Achéens eussent cette année-là un autre préteur que lui, et qu'une longue maladie l'obligeât à garder le lit, se fit porter en litière à Athènes peur rendre à cette ville un service si important. Là, il vint à bout de persuader à Diogène, qui commandait la garnison, de remettre aux Athéniens, pour la somme de cent cinquante talents [1], dont il e fournirait vingt [2] du sien, le port du Pirée, le fort de Munychium, Salamine et Sunium. Dans le même temps, les Éginètes et ceux d'Hermione entrèrent dans la ligue des Achéens, et la plupart des villes d'Arcadie s'y associèrent à leur exemple : les Macédoniens, occupés alors à des guerres avec leurs voisins, ne purent s'y opposer, et l'accession des Étoliens à la ligue achéenne en augmenta considérablement la puissance.

XLI. Aratus, qui avait toujours à cœur son ancien projet, et qui souffrait impatiemment de voir la tyrannie établie si près de lui à Argos, fit proposer à Aristomachus de remettre cette ville en liberté, de l'associer à la ligue achéenne, et, à l'exemple de Lysiade, de préférer la préture d'une nation si puissante, avec l'estime et la considération publiques, à la tyrannie d'une seule ville, qui le rendait l'objet de la haine générale et l'exposait à un danger continuel. Aristomachus prêta l'oreille à ce conseil, et fit dire à Aratus de lui envoyer cinquante talents [3]

[1] Sept cent cinquante mille livres. — [2] Cent mille livres.
[3] Deux cent cinquante mille livres.

pour payer et licencier les troupes qu'il avait auprès de lui. Aratus lui envoya sur-le-champ cette somme ; mais Lysiade, qui était encore préteur et qui voulait avoir auprès des Achéens l'honneur de cette négociation, rendit Aratus suspect à Aristomachus et le lui représenta comme l'ennemi le plus implacable des tyrans. Aristomachus se laissa persuader de remettre ses intérêts entre les mains de Lysiade, qui le conduisit aux Achéens. Ce fut surtout dans cette occasion que ceux qui composaient le conseil de la ligue firent voir la confiance et l'affection qu'ils avaient pour Aratus : ce général, piqué contre Lysiade, s'étant opposé à l'admission d'Aristomachus, ils le renvoyèrent sur-le-champ. Depuis, Aratus, qui avait changé de disposition, ayant parlé dans le conseil en faveur d'Aristomachus, ils firent aussitôt et avec plaisir tout ce qu'il voulut. Ils portèrent le décret qui associait à leur ligue les Argiens et les Phliasiens ; et l'année suivante Aristomachus fut nommé préteur. Ce nouveau général, qui se voyait en crédit auprès des Achéens, voulant entrer en armes dans la Laconie, appela d'Athènes Aratus, afin qu'il vînt partager cette expédition. Aratus lui écrivit pour l'en détourner, parce qu'il ne voulait pas que les Achéens se mesurassent avec Cléomène, prince fier et audacieux, qui trouvait dans les dangers un accroissement de puissance. Mais Aristomachus s'y étant obstiné, Aratus obéit et le suivit à l'armée. Cléomène ayant paru tout à coup près de Pallantium avec ses troupes en bataille, et Aratus, s'étant opposé à ce qu'Aristomachus en vînt aux mains avec lui, il fut accusé auprès des Achéens par Lysiade, qui, l'année d'après, demanda la préture en concurrence avec lui et intrigua fortement pour l'obtenir. Aratus eut la pluralité des suffrages et fut nommé préteur pour la douzième fois.

XLII. Pendant cette préture, il fut battu par Cléomène, près du mont Lycée ; et, s'étant égaré la nuit dans sa fuite, il passa pour mort. C'était la seconde fois que ce bruit courait dans la Grèce ; mais il se sauva. A la suite de cette défaite et après avoir rassemblé les débris de son armée, au lieu de se retirer

en sûreté, il voulut profiter adroitement de l'occasion, et, pendant que personne ne s'y attendait, qu'on ne pouvait pas même en avoir la pensée, il tomba brusquement sur les Mantinéens, alliés de Cléomène, s'empara de leur ville, où il mit garnison, donna le droit de citoyen à tous les étrangers qui étaient venus s'y établir, et acquit seul aux Achéens vaincus ce qu'ils auraient eu bien de la peine à obtenir par une victoire. Les Lacédémoniens ayant fait une seconde incursion sur le territoire de Mégalopolis, Aratus marcha au secours de cette ville ; mais il ne voulut pas se mesurer avec Cléomène, qui ne cherchait qu'à l'attirer au combat, et résista aux Mégalopolitains, qui voulaient le forcer d'en venir aux mains. Outre qu'il avait peu de penchant à risquer des batailles, il était, dans cette occasion, inférieur en nombre : sentant d'ailleurs son courage refroidi par la vieillesse, et son ambition comprimée par plusieurs revers, il craignait un jeune ambitieux, plein d'ardeur et d'audace. Il pensait enfin que si Cléomène brûlait d'acquérir par sa témérité une gloire qu'il n'avait pas encore, il devait lui-même conserver par beaucoup de prudence celle qu'il avait acquise.

XLIII. Cependant les troupes légères, étant allées à la charge, repoussèrent les Spartiates jusque dans leur camp, où elles entrèrent pêle-mêle avec les fuyards et se dispersèrent dans les tentes pour le piller. Cet avantage ne put déterminer Aratus à faire avancer le reste de ses troupes : il les retînt sur le bord d'un ravin qui séparait les deux armées sans leur permettre de le passer. Lysiade, indigné de son inaction et lui reprochant sa lâcheté, appela sa cavalerie pour soutenir ceux qui poursuivaient les ennemis, et la supplia de ne pas trahir la victoire, en l'abandonnant quand il combattait pour la défense de son pays. Lorsqu'il se vit environné d'un grand nombre de gens d'élite, il chargea si rudement l'aile droite des ennemis, qu'il la mit en fuite ; mais, en la poursuivant avec trop d'ardeur et un trop grand désir de la gloire, il se laissa emporter dans des lieux tortueux, couverts d'arbres et coupés

de larges fossés, où Cléomène, revenant sur lui, le chargea si vigoureusement qu'il le renversa mort pendant qu'il se défendait avec la plus grande valeur, et qu'il soutenait le combat le plus glorieux aux portes de sa patrie. Le reste de cette cavalerie, ayant pris la fuite et s'étant jeté sur l'infanterie, la mit en désordre, répandit la terreur dans toute l'armée et l'entraîna dans sa déroute. On rendit Aratus presque seul responsable de cette défaite, parce qu'il parut avoir abandonné Lysiade. Les Achéens, qui se retiraient très-irrités, le forcèrent de les suivre à Égium. Là, le conseil, s'étant assemblé, décréta qu'on ne fournirait plus d'argent à Aratus, qu'on ne soudoierait plus ses étrangers, et que, s'il voulait continuer la guerre, il la ferait à ses dépens. Aratus, très-affecté d'un pareil affront, voulut d'abord leur rendre leur sceau et se démettre de la préture : mais, après quelques réflexions, il supporta ce chagrin ; et, ayant ensuite mené les Achéens à Orchomène, il combattit contre Mégistonus, beau-père de Cléomène, remporta la victoire, lui tua trois cents hommes et le fit lui-même prisonnier. Il avait jusque-là commandé de deux années l'une ; mais alors quand son tour vint et qu'on l'appela pour l'investir du commandement, il le refusa, et Timoxène fut élu préteur à sa place. On donne pour raison de ce refus son mécontentement du peuple ; mais ce motif ne paraît pas vraisemblable : la véritable cause fut le mauvais état des affaires des Achéens. Cléomène n'allait plus à ses fins par des progrès lents et presque insensibles, comme il avait fait auparavant, orsqu'il était contenu par les magistrats de Lacédémone : depuis qu'il avait fait mourir les éphores, partagé les terres et admis au rang de citoyens un grand nombre d'étrangers, il s'était attribué une autorité absolue et indépendante ; alors il porta toute son attention sur les Achéens et voulut être nommé chef de leur ligue.

XLIV. Aussi blâme-t-on Aratus d'avoir, dans une si violente agitation, dans un orage si menaçant, abandonné à un autre le gouvernail d'un vaisseau dont il était le pilote, et que

l'honneur lui faisait un devoir de garder, même contre le gré du peuple, afin de pourvoir au salut commun. S'il désespérait des affaires et des forces des Achéens, il valait mieux encore céder l'empire à Cléomène que de rendre une seconde fois le Péloponnèse barbare en y faisant entrer des garnisons macédoniennes, de remplir d'armes illyriennes et gauloises la citadelle de Corinthe, d'introduire dans des villes grecques et de traiter d'alliés, pour adoucir la honte de sa démarche, des peuples qu'il avait battus dans plusieurs combats, dont il avait trompé la politique par des traités, et qu'il ne cesse d'accabler d'injures dans ses *Mémoires*. Je veux bien lui accorder que Cléomène fût un homme violent et injuste : mais enfin il descendait des Héraclides, il avait Sparte pour patrie, et il valait mieux prendre pour chef de la ligue le dernier citoyen de cette ville que le premier des Macédoniens : voilà du moins ce que penseront ceux qui font quelque estime de la noblesse des Grecs. Cléomène, en demandant aux Achéens la préture de leur ligue, promettait de combler de bienfaits leurs villes, en reconnaissance de ce titre honorable. Antigonus [1], au contraire, élu généralissime de leurs troupes de terre et de mer, avec un pouvoir absolu, ne voulut accepter cette charge qu'à condition qu'on lui donnerait, pour salaire, la citadelle de Corinthe; imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter ; et ne consentant à devenir le chef des Achéens [2], qui l'en sollicitaient par des ambassades et par des décrets où ils se mettaient à ses pieds, qu'après les avoir comme bridés par la garnison qu'il mit dans la citadelle, et par les otages qu'il exigea d'eux. Il est vrai qu'Aratus se récrie contre le reproche qu'on lui fait, et se justifie sur la nécessité : mais Polybe rapporte [3] que, longtemps avant que cette nécessité l'y forçât, inquiet de l'audace de Cléomène, il s'aboucha secrètement avec Antigonus, et engagea les habitants de Mégalopolis à demander aux Achéens Antigonus pour chef de la ligue; car

[1] Surnommé *Doson*. — [2] Mot à mot : monter sur les Achéens.
[3] *Voy*. le l. II de son *Histoire*.

c'était le peuple qui souffrait le plus de la guerre, par les incursions et les pillages que Cléomène faisait sur leurs terres. Ce fait se trouve aussi dans l'historien Phylarque, auquel d'ailleurs il ne faudrait pas trop s'en rapporter, si son récit n'était appuyé du témoignage de Polybe : lorsqu'il parle de Cléomène, il est comme saisi d'enthousiasme par l'affection qu'il lui porte, et fait de son histoire un véritable plaidoyer, dans lequel il charge toujours Aratus pour justifier le roi de Sparte.

XLV. Cléomène enleva donc une seconde fois Mantinée aux Achéens, qui, défaits ensuite dans un grand combat auprès d'Hécatombéon, en furent si consternés qu'ils députèrent sur-le-champ vers Cléomène pour le prier de venir prendre à Argos le commandement des troupes. Dès qu'Aratus fut informé que ce prince arrivait, et qu'il était déjà près de Lerne avec son armée, il fut tellement effrayé, qu'il lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à ne venir qu'avec trois cents hommes, comme vers des amis et des alliés, ou de prendre des otages s'il se défiait des Achéens. Cléomène répondit aux ambassadeurs que la demande d'Aratus était une moquerie et une insulte ; et étant retourné sur ses pas, il envoya aux Achéens une lettre pleine de reproches et d'invectives contre Aratus. Celui-ci, de son côté, écrivit pour se plaindre de Cléomène ; et ils s'oublièrent tellement l'un et l'autre dans ces imputations réciproques, qu'ils ne rougirent pas de diffamer leurs mariages et de déshonorer leurs femmes. Cléomène envoya un héraut déclarer la guerre aux Achéens, et il fut sur le point de leur enlever Sicyone par trahison ; mais le projet ayant échoué, il alla attaquer Pallène, dont il se rendit maître après avoir obligé le commandant des Achéens d'en sortir. Bientôt après, les villes de Phénée et de Pentélie étant tombées sous sa puissance, les Argiens embrassèrent son parti ; les Philasiens reçurent garnison, et déjà les Achéens n'avaient plus rien d'assuré de leurs conquêtes. Aratus troublé, ne savait quel parti prendre en voyant le Péloponnèse si agité, et les

villes se soulever par les intrigues de ceux qui désiraient des nouveautés. Rien n'y était tranquille, et personne n'aimait sa situation présente; on découvrit même à Sicyone et à Corinthe, des intelligences nombreuses avec Cléomène. Depuis longtemps des hommes jaloux de gouverner eux-mêmes étaient secrètement ennemis du bien public. Aratus, investi contre ces novateurs d'une autorité absolue, fit mourir à Sicyone tous ceux qui furent convaincus de s'être laissé corrompre. Il voulut rechercher ensuite les coupables de Corinthe pour les faire punir; mais cette démarche irrita les habitants, qui, déjà atteints de la même maladie, supportaient avec peine le gouvernement des Achéens.

XLVI. Ils s'assemblèrent dans le temple d'Apollon, et firent prier Aratus de s'y rendre, résolus, avant de lever l'étendard de la révolte, ou de le tuer, ou de le retenir prisonnier. Aratus, ne voulant montrer ni défiance ni soupçon, s'y rendit en conduisant lui-même son cheval par la bride. Dès qu'il parut, la plupart des Corinthiens, s'élevant contre lui, l'accablèrent d'injures et lui firent les plus sanglants reproches. Aratus, d'un air tranquille et d'un ton de douceur, leur dit de se rasseoir, sans pousser ainsi, en se tenant debout, des cris tumultueux; il fit même entrer ceux qui se tenaient à la porte, et, sans cesser de leur parler, il s'éloignait peu à peu de la foule, comme pour remettre son cheval à quelqu'un. Il se dérobait ainsi, sans qu'on soupçonnât son dessein, en continuant de parler avec calme à tous ceux qu'il rencontrait, et les pressant de se rendre au temple d'Apollon. Quand il fut près de la citadelle, il sauta sur son cheval, après avoir ordonné à Cléomène, le commandant de la garnison, de garder avec soin la place, et courut à toute bride vers Sicyone, suivi seulement de trente soldats : tous les autres l'avaient abandonné, et s'étaient dispersés de côté et d'autre. Les Corinthiens furent bientôt informés de sa fuite, et se mirent à sa poursuite; mais n'ayant pu l'atteindre, ils députèrent vers Cléomène, qui se rendit à Corinthe, et qu'ils mirent en possession de la ville;

mais cette acquisition ne lui parut pas un dédommagement du tort qu'ils lui avaient fait en laissant échapper Aratus.

XLVII. Lorsque les habitants de la côte maritime qu'on appelait Acté [1] se furent joints à Cléomène, et qu'ils lui eurent livré leurs villes, il fit environner la citadelle d'une muraille et d'une palissade. Aratus ne fut pas plus tôt arrivé à Sicyone, que la plupart des Achéens se rendirent auprès de lui, et tinrent une assemblée dans laquelle il fut nommé préteur avec un pouvoir absolu, et on lui donna une garde composée de ses propres concitoyens. Il y avait trente-trois ans qu'il gouvernait la ligue achéenne, et il s'était toujours vu le premier des Grecs par sa puissance et sa réputation : mais alors, abandonné, pauvre, persécuté, au sein de la tempête la plus violente, exposé aux plus grands dangers, il flottait sur les tristes débris du naufrage de sa patrie. Les Étoliens lui refusèrent le secours qu'il leur avait demandé ; et Athènes qui désirait de lui en donner, en fut empêchée par Euclide et par Micion. Aratus avait à Corinthe une maison et de grandes sommes d'argent. Cléomène n'y toucha point, et ne permit à personne d'en rien prendre ; il fit venir les amis et les gens d'affaires d'Aratus, et les chargea d'avoir soin de son bien et de le garder, pour lui en rendre compte. Il lui envoya secrètement Tripylus et Mégistonus son beau-père, qui lui portaient de sa part les offres les plus avantageuses, entre autres la promesse d'une pension annuelle de douze talents [2] ; c'était le double de celle de Ptolémée, qui lui en envoyait six tous les ans : il ne demandait pour cela que d'être nommé commandant des Achéens, et de garder en commun avec eux la citadelle. Aratus répondit aux envoyés qu'il ne gouvernait pas les affaires, mais qu'il en était gouverné. Cléomène, qui prit cette réponse pour une défaite, se jeta sur le territoire de Sicyone, qu'il mit à feu et à sang, et resta trois mois devant la ville. Aratus le souffrit sans rien entreprendre, délibérant s'il recevrait Antigonus et

[1] C'est le nom qu'on donnait à la côte maritime du Péloponnèse, qui touchait à Corinthe. Ce mot, en grec, signifie *rivage*. — [2] Environ soixante mille livres.

lui livrerait la citadelle ; car ce n'était qu'à cette condition que ce prince voulait lui donner du secours.

XLVIII. Les Achéens assemblés à Égium [1] y appelèrent Aratus ; mais il ne pouvait sans danger sortir de Sicyone, que Cléomène tenait investie : d'ailleurs ses concitoyens le retenaient, et ne voulaient pas qu'il exposât sa personne en passant au travers des ennemis. Les femmes même et les enfants l'environnaient comme leur père et leur sauveur, et le tenaient étroitement embrassé en fondant en larmes. Aratus les rassura ; et, après les avoir consolés, il se rendit à cheval sur le bord de la mer avec dix de ses amis et son fils, qui entrait alors dans l'adolescence. Ils trouvèrent à l'ancre des vaisseaux sur lesquels ils s'embarquèrent, et arrivèrent à Égium, où se tenait l'assemblée. On y résolut d'appeler Antigonus, et de lui remettre la citadelle ; Aratus même lui envoya son fils avec les autres otages. Les Corinthiens, irrités de ce décret, pillèrent les richesses d'Aratus, et donnèrent sa maison à Cléomène. Antigonus s'avançait avec une armée de vingt mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux ; et Aratus, suivi des principaux magistrats, alla par mer au-devant de lui jusqu'à Pèges [2], à l'insu des ennemis. Il ne se fiait pas trop à Antigonus ni aux Macédoniens ; car il ne pouvait se dissimuler que c'était des maux qu'il leur avait faits qu'était venu son agrandissement, et que sa haine contre l'ancien Antigonus avait été le plus solide fondement de sa fortune ; mais voyant qu'il fallait en subir la nécessité, et que la circonstance, qui force l'obéissance de ceux même qui se croient les maîtres, exigeait cette démarche, il en courut le hasard.

XLIX. Antigonus, averti de l'arrivée d'Aratus, s'avança vers lui ; et après avoir salué tous les autres honnêtement, mais sans aucune distinction, il fit à Aratus, dès cette première entrevue, l'accueil le plus honorable ; et quand, dans la suite, il eut reconnu sa probité et son grand sens, il lui

[1] Ville maritime de l'Achaïe, à l'extrémité du golfe de Corinthe.
[2] Ville maritime, au fond du même golfe.

donna une entière confiance. Il est vrai qu'Aratus joignait à une capacité consommée pour les affaires un agrément dans le commerce de la vie qui plaisait fort au roi dans ses moments de loisir. Aussi Antigonus, quoique jeune encore, n'eut pas plus tôt connu la bonté de son caractère et toutes les autres qualités qui le rendaient si propre à être l'ami d'un roi, qu'il le préféra, non-seulement à tous les Achéens, mais aux Macédoniens même qu'il avait auprès de lui, et l'employa constamment dans toutes ses affaires. Ce fut ainsi que se vérifia le signe que Dieu avait donné dans les entrailles des victimes : car peu de temps auparavant, dans un sacrifice que faisait Aratus, on trouva près du foie de l'animal, deux vésicules de fiel enveloppées d'une seule couche de graisse ; et le devin assura que deux ennemis qui semblaient irréconciliables seraient bientôt unis de la plus étroite amitié. Aratus ne tint pas alors grand compte de cette prédiction : il ajoutait peu de foi aux signes des victimes et aux prédictions des devins, et comptait bien plus sur les lumières de sa raison. Mais pendant que la guerre se faisait déjà avec succès, Antigonus, dans un festin qu'il donnait à Corinthe, et où il y avait un grand nombre de convives, plaça Aratus à son côté et au-dessus de lui. Quelques moments après il fit apporter une couverture, et demanda à Aratus s'il ne trouvait pas qu'il fît bien froid. Aratus ayant répondu que le froid était extrême, Antigonus lui dit de s'approcher plus près de lui ; et ses officiers, ayant apporté un tapis, les enveloppèrent tous les deux. Aratus, se souvenant alors du sacrifice, ne put s'empêcher de rire, et conta au roi le signe qu'on avait remarqué dans la victime, et la prédiction du devin ; mais ce dernier fait n'eut lieu que longtemps après.

L. Ils étaient alors tous deux à Pèges, où, après avoir prêté les serments réciproques, ils marchèrent contre les ennemis. Il se livra plusieurs combats autour de Corinthe, où Cléomène s'était fortifié ; et les Corinthiens s'y défendirent avec beaucoup de valeur. Cependant Aristote d'Argos, ami d'Ara-

tus, lui fit dire secrètement qu'il engagerait la ville à se déclarer pour lui s'il s'en approchait avec des troupes. Aratus communiqua cet avis à Antigonus, qui lui donna sur-le-champ quinze cents hommes, avec lesquels Aratus s'embarqua dans un des ports de l'isthme, et arriva promptement à Épidaure. Les Argiens n'attendirent pas son arrivée pour attaquer les troupes de Cléomène ; ils les forcèrent de s'enfermer dans la citadelle. Au premier bruit qu'en eut Cléomène, il craignit que les ennemis en se rendant maîtres d'Argos, ne lui coupassent la retraite vers Lacédémone : abandonnant donc la citadelle de Corinthe, il marcha la nuit même au secours des siens, prévint l'arrivée d'Aratus à Argos, et mit d'abord en fuite quelques troupes ennemies ; mais Aratus étant arrivé bientôt après, et le roi ayant paru presque en même temps avec son armée, Cléomène se retira à Mantinée. Dès lors toutes les villes du Péloponnèse entrèrent dans la ligue des Achéens ; Antigonus reprit la citadelle de Corinthe, et Aratus, élu général des Argiens, leur persuada d'abandonner à Antigonus les biens des tyrans et ceux des traîtres. Les Argiens, après avoir mis Aristomachus à la torture dans la ville de Cenchrée, le précipitèrent dans la mer.

LI. Aratus fut blâmé de cette mort : on lui reprocha d'avoir laissé périr injustement un homme qui n'était pas méchant, avec lequel il avait eu de fréquents rapports, qui même, à sa persuasion, avait abdiqué la tyrannie et uni sa ville à la ligue achéenne. On le chargeait encore de bien d'autres imputations. C'était, disait-on, à son instigation que les Achéens avaient remis à Antigonus la ville de Corinthe, comme si ce n'eût été qu'une simple bourgade ; ils avaient souffert que ce prince pillât Orchomène et y mît une garnison de Macédoniens, ils avaient ordonné, par un décret public, qu'on n'écrirait, qu'on n'enverrait d'ambassade à aucun roi que du consentement d'Antigonus ; ils s'étaient laissé forcer à nourrir et à payer la garnison macédonienne ; ils faisaient des sacrifices, des libations et des jeux en l'honneur de ce prince : flatteries

dont les concitoyens d'Aratus avaient les premiers donné l'exemple, en recevant Antigonus dans leur ville par le conseil d'Aratus, qui lui avait donné à manger dans sa maison. Voilà les reproches qu'on lui faisait, sans penser que, les rênes du gouvernement une fois remises à ce prince, Aratus lui-même, entraîné par le torrent de la puissance royale, n'était plus maître que de sa voix, dont il n'aurait pu même sans danger user librement. Il laissait assez voir combien il était affligé de la plupart des choses que faisait Antigonus, et en particulier de ce qu'il avait relevé les statues des tyrans et abattu celles des guerriers qui avaient surpris la citadelle de Corinthe, sans que les prières d'Aratus pussent l'empêcher : sa statue seule avait été exceptée de cette proscription.

LII. La conduite que les Achéens tinrent à Mantinée ne se ressentit pas de l'humanité naturelle aux Grecs. Devenus maîtres de cette ville par le secours d'Antigonus, ils firent mourir les premiers et les plus illustres citoyens ; et quant aux autres habitants, ils les vendirent ou les envoyèrent en Macédoine chargés de fers, réduisirent en servitude les femmes et les enfants, les vendirent, partagèrent entre eux le tiers de l'argent que produisit cette vente, et distribuèrent aux Macédoniens les deux autres tiers. Il est vrai que toutes ces injustices étaient dictées par la vengeance, et quoiqu'il soit affreux d'assouvir ainsi sa colère sur des hommes de même nation et de même origine, néanmoins quand on s'y voit forcé, c'est une douceur, dit Simonide, et non une dureté, d'accorder ce soulagement et cette satisfaction à un cœur qui souffre et que le ressentiment enflamme. Ce qu'on fit depuis dans la même ville ne saurait être justifié ; on ne peut donner un prétexte honnête à la conduite d'Aratus, ni la défendre par aucun motif de nécessité. Antigonus avait donné Mantinée aux Argiens, qui, ayant résolu de la repeupler, choisirent Aratus pour y établir de nouveaux habitants : pendant sa préture, il fit décréter que la ville quitterait le nom de Mantinée pour prendre celui d'Antigonée, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. C'est donc lui,

ce semble, qui fut cause que l'aimable Mantinée (car c'est la qualité que lui donne Homère[1]) ne subsiste plus, et qu'à sa place il est resté une autre ville qui porte le nom de ceux qui avaient détruit ses habitants.

LIII. Quelque temps après, Cléomène, défait par Antigonus dans une grande bataille près de Sellasie, abandonna Sparte, et fit voile vers l'Égypte. Antigonus, après avoir rempli, à l'égard d'Aratus, tous les devoirs de la justice et de l'honnêteté, repartit pour la Macédoine ; il y tomba bientôt malade, et envoya dans le Péloponnèse Philippe, son petit-fils, à peine encore dans l'adolescence, et qui devait lui succéder. Il lui recommanda surtout de s'attacher à Aratus, de ne rien faire que par ses conseils lorsqu'il voudrait traiter avec les villes et se faire connaître aux Achéens. Aratus fit à ce jeune prince l'accueil le plus honnête, et le mit dans des dispositions si favorables, qu'il repartit pour la Macédoine plein de bienveillance pour Aratus, rempli de zèle et d'ardeur pour les intérêts de la Grèce. Après la mort d'Antigonus, les Étoliens conçurent le plus grand mépris pour les Achéens en voyant toute leur lâcheté. L'habitude que ce peuple avait prise de se défendre par les mains étrangères et de se couvrir des armes des Macédoniens, l'avait plongé dans l'oisiveté et dans l'inaction. Les Étoliens songèrent donc à se rendre maîtres du Péloponnèse : ils y entrèrent en armes, emmenèrent dans leur marche quelque butin des terres de Patras et de Dyme, se jetèrent ensuite sur le territoire de Messène, où ils mirent tout à feu et à sang. Aratus, indigné de ces violences, et voyant que Timoxène, le préteur de cette année, différait de jour en jour d'aller à l'ennemi, qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps, parce que sa préture allait expirer ; Aratus, dis-je, qui devait le remplacer, avança de cinq jours son entrée dans cette charge, pour aller au secours des Messéniens. Il assembla sur-le-champ les Achéens, qui, ayant cessé de s'exercer au métier des armes, et étant peu disposés à se battre, furent défaits près de Caphyes[2].

[1] *Iliade*, liv. II, v. 607. — [2] Ville d'Arcadie.

Comme Aratus parut, dans cette occasion, s'être trop livré à son ardeur, cet échec le refroidit si fort, et lui fit perdre tellement toute espérance, qu'au lieu de profiter des avantages que les Étoliens lui donnèrent plusieurs fois sur eux, il les laissa se livrer impunément, dans le Péloponnèse, aux plus grands désordres, et se comporter sous ses yeux avec une extrême licence.

LIV. Les Achéens, forcés une seconde fois de tendre les mains vers la Macédoine, appelèrent Philippe pour lui confier les affaires de la Grèce, dans l'espérance que son affection et sa confiance pour Aratus leur ferait trouver en lui un prince doux et traitable, dont ils disposeraient à leur gré. Mais il fut à peine arrivé, qu'écoutant les calomnies d'Apelle, de Mégaléus et de quelques autres courtisans contre Aratus, il favorisa dans les élections la faction opposée à ce dernier, et persuada aux Achéens d'élire pour préteur Épératus. Ce nouveau général étant bientôt tombé dans le plus profond mépris, et Aratus n'ayant plus voulu se mêler des affaires, rien ne réussissait aux Achéens. Philippe sentit alors le tort qu'il avait eu ; et revenant à Aratus, il s'abandonna tout entier à lui. Dès ce moment il vit prospérer ses affaires ; sa puissance et sa réputation s'accrurent tous les jours : il ne voulut donc plus rien faire que par le conseil d'Aratus, comme étant le seul homme à qui il dût sa grandeur et sa gloire. Aratus montra dans cette occasion qu'il était capable de conduire, non-seulement un gouvernement populaire, mais encore une monarchie ; car la droiture de ses vues et la sagesse de ses mœurs brillèrent dans toutes les actions de ce jeune prince, comme une couleur vive qui en relevait l'éclat. En effet, la modération de Philippe à l'égard des Spartiates coupables envers lui, la conduite sage qu'il tint avec les Crétois, et qui lui gagna en peu de jours toute leur île, son expédition contre les Étoliens, qui eut un succès admirable, lui acquirent la réputation d'un prince docile aux bons conseils, et méritèrent à Aratus celle d'un magistrat capable de les donner. Aussi les courtisans de Philippe, dont

la jalousie ne faisait qu'augmenter chaque jour, voyant qu'ils ne gagnaient rien par leurs calomnies secrètes, commencèrent à l'insulter ouvertement, à lui dire à table les paroles les plus piquantes et les plus outrageantes. Un jour même, comme il se retirait dans sa tente après souper, ils le poursuivirent à coups de pierres. Philippe, irrité de cette insolence, les condamna d'abord à une amende de vingt talents[1]; et comme ils continuaient à brouiller et à ruiner ses affaires, il les fit punir de mort.

LV. Mais enfin, enorgueilli par ses prospérités, il laissa éclater au dehors une foule de passions vicieuses, dont il portait le germe dans son âme. Sa perversité naturelle, ayant fait tomber le masque dont il l'avait couverte malgré lui, decouvrit à nu la corruption de ses mœurs. Il commença par faire un affront sanglant au jeune Aratus en séduisant sa femme. Ce commerce criminel fut longtemps secret, parce qu'Aratus l'avait logé dans sa maison. Il prit à l'égard des villes du Péloponnèse une conduite dure et hautaine, et finit par s'éloigner ouvertement d'Aratus. Ses premiers soupçons vinrent de ce qui se passa à Messène. La dissension s'étant mise parmi ses habitants, Aratus, qui était allé à leur secours, fut prévenu d'un jour par Philippe, qui, en arrivant, ne fit que les irriter davantage les uns contre les autres, en demandant d'un côté aux magistrats s'ils n'avaient pas des lois pour réprimer le peuple ; et au peuple, s'il n'avait pas des mains pour se venger des tyrans. Ces propos irritèrent également les deux partis : les magistrats firent saisir les orateurs du peuple : ceux-ci, ayant soulevé la multitude, massacrèrent les magistrats et environ deux cents des plus considérables de la ville. Philippe, par une conduite si indigne, ayant augmenté la division des Messéniens, Aratus, en arrivant à Messène, laissa paraître tout son mécontentement, et n'imposa point silence à son fils, qui en faisait à ce prince les plus sanglants reproches. Ce jeune homme, qui, à ce qu'il paraît, aimait Philippe, lui dit alors

[1] Environ cent mille livres.

qu'il ne le trouvait plus beau depuis qu'il s'était si mal conduit, et qu'il lui paraissait le plus laid des hommes. On s'attendait que Philippe, qui, pendant qu'Aratus lui parlait ainsi, s'était récrié plusieurs fois, lui répondrait d'un ton irrité : mais il garda le silence ; et comme s'il eût pris modérément les reproches du jeune Aratus, et qu'il fût naturellement doux et honnête, il prit le vieux Aratus par la main, l'emmena hors du théâtre, vers la citadelle d'Ithome[1], pour y sacrifier à Jupiter, et visiter cette place, qui, étant aussi forte que la citadelle de Corinthe, et munie d'une bonne garnison, aurait été très-incommode aux pays voisins, et presque imprenable.

LVI. Lorsque Philippe y fut monté, et qu'il eut fait le sacrifice, le devin lui présenta les entrailles du bœuf qu'on venait d'immoler : le roi les prit dans ses mains, et, les montrant à Aratus et à Démétrius de Phare, en se penchant tour à tour vers l'un et vers l'autre, il leur demanda si, d'après ce qu'ils voyaient dans les entrailles de la victime, ils jugeaient qu'il dût garder la citadelle, ou la rendre aux Messéniens. « Si vous « avez l'âme d'un devin, lui dit en riant Démétrius, vous la « rendrez ; si vous avez l'âme d'un roi, vous retiendrez le « bœuf par les deux cornes[2]. » Il désignait par le bœuf le Péloponnèse ; et il lui faisait entendre que s'il occupait à la fois la citadelle d'Ithome et celle de Corinthe, il tiendrait tout le Péloponnèse dans sa dépendance. Aratus restait sans rien dire ; mais enfin, pressé par Philippe de dire son sentiment : « Philippe, lui dit-il, il y a dans la Crète plusieurs montagnes « fort élevées ; la Béotie et la Phocide ont un grand nombre « de forteresses bâties sur des rochers escarpés ; il est aussi « dans l'Acarnanie, soit au milieu des terres, soit sur les « côtes, plusieurs châteaux très-bien fortifiés ; vous n'en « avez pris aucun de force, et cependant ils font tous volon- « tairement ce que vous leur commandez. C'est aux brigands

[1] Ithome, ville et mont de la Messénie. — [2] Il veut dire apparemment qu'il n'y avait qu'un devin qui dût ajouter foi aux signes des victimes. Il appelait les deux cornes du bœuf les citadelles d'Ithome et de Corinthe.

« à se renfermer dans des rochers, à s'entourer de précipices; « mais un roi n'a pas de forteresse plus sûre et mieux défendue « que la confiance et l'amour de ses sujets. C'est là ce « qui vous a ouvert la mer de Crète; c'est ce qui vous a in- « troduit dans le Péloponnèse; c'est enfin par là que, malgré « votre jeunesse, vous êtes le chef des uns et le maître des « autres. » Il parlait encore, lorsque Philippe remit au devin les entrailles de la victime; et, prenant Aratus par la main : « Reprenons donc, lui dit-il, le chemin par où nous sommes « venus. » Il faisait entendre que les représentations d'Aratus lui avaient fait une sorte de violence, et lui avaient arraché la citadelle des mains.

LVII. Depuis ce moment, Aratus se retira de la cour, et se détacha peu à peu de ses habitudes avec Philippe. Quand ce prince passa en Épire, il le pressa vivement de l'accompagner à cette expédition; mais Aratus s'y refusa, et se tint à Sicyone, par la crainte de partager le blâme du mal que ce prince ferait. Philippe, après avoir honteusement perdu sa flotte dans la guerre contre les Romains, après avoir échoué dans toutes ses entreprises, revint dans le Péloponnèse, où il chercha encore à tromper les Messéniens; mais, voyant ses ruses découvertes, il eut recours à la violence, et fit le dégât dans tout le pays. Alors Aratus s'éloigna tout à fait de lui, et se plaignit hautement de la conduite de ce prince, dont il avait découvert les liaisons criminelles avec la femme de son fils : il en fut très-affligé; mais il n'en dit rien à son fils, que la connaissance d'un tel affront eût irrité inutilement, puisqu'il était dans l'impuissance de s'en venger. Il s'était fait dans Philippe le changement le plus étonnant et le plus incroyable. C'était au commencement un roi plein de douceur, un jeune homme sage et tempérant; et il était devenu l'homme le plus débauché et le tyran le plus odieux; ou plutôt ce ne fut pas en lui un véritable changement, il ne fit que manifester les vices qu'il avait dissimulés par crainte, et qu'il produisit au dehors quand il fut sûr de l'impunité.

LVIII. L'affection qu'il montra d'abord pour Aratus était mêlée de respect et de crainte, comme le prouve ce qu'il fit ensuite contre lui : car, malgré l'envie qu'il avait de s'en défaire, persuadé qu'il ne serait jamais libre, bien loin d'être tyran ou roi, tant qu'Aratus vivrait, il n'osa pas néanmoins employer la force ouverte ; il chargea un de ses officiers et de ses amis, nommé Taurion, de l'en délivrer secrètement, en employant de préférence le poison, et de prendre pour cela le temps de son absence. Taurion, s'étant lié avec Aratus, lui donna un de ces poisons qui ne sont ni prompts ni violents, mais qui allument dans le corps un feu lent, excitent une toux faible, et finissent par conduire insensiblement à une phthisie mortelle. Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné ; mais comme il n'eût servi de rien de s'en plaindre, il supporta patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement ayant craché du sang devant un de ses amis qui était dans sa chambre et qui lui en témoigna son étonnement : « Mon cher Céphalon, lui dit Aratus, c'est là le « fruit de l'amitié des rois. » Il mourut ainsi à Égium, dans l'exercice de sa dix-septième préture [1].

LIX. Les Achéens voulaient l'enterrer dans le lieu même et ambitionnaient l'honneur de lui élever un monument digne de sa gloire ; mais les Sicyoniens, qui regardaient comme un malheur public qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuadèrent aux Achéens de leur céder cet honneur ; et comme une ancienne loi, fortifiée encore par une crainte superstitieuse, défendait d'enterrer personne dans l'enceinte de leurs murailles, ils envoyèrent consulter la pythie de Delphes, qui leur fit cette réponse :

Sicyone, tu veux au célèbre Aratus,
A cet illustre chef, fameux par ses vertus,
Payer le prix flatteur de ta brillante gloire ;
Tu demandes comment consacrer la mémoire
De ce héros que vient de te ravir la mort ;
Ecoute avec respect cet oracle du sort :

[1] Il était âgé de cinquante-huit ans.

Quiconque insultera ce digne personnage,
Quiconque à ses honneurs fera le moindre outrage,
Commettant à la fois plus d'un crime odieux,
Offensera la terre, et la mer, et les cieux.

Cet oracle, porté à Sicyone, ravit de joie tous les Achéens, et en particulier ceux de Sicyone, qui, changeant leur deuil en un jour de fête, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, transportèrent le corps d'Aratus d'Égium dans leur ville, au milieu des danses et des chants de triomphe, choisirent un lieu très-éminent, et l'y enterrèrent, comme le fondateur et le sauveur de leur ville. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Aratium. On y offre tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour même qu'Aratus délivra Sicyone de la tyrannie; ce fut le cinq du mois Daësius, que les Athéniens appellent Anthestérien[1] : ce sacrifice porte le nom de *soteria*[2]. Le second se célèbre le jour anniversaire de sa naissance. Le premier sacrifice fut offert dans l'origine par le prêtre de Jupiter Sauveur; et le second, par le fils d'Aratus, qui était ceint d'un tablier moitié blanc et moitié couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, les musiciens employés au théâtre chantèrent sur la lyre des hymnes en son honneur; et le maître du gymnase, à la tête de chœurs d'enfants et de jeunes garçons, fit une procession autour du monument. Il était suivi des sénateurs en corps, couronnés de fleurs, et de tous les autres citoyens qui voulurent accompagner le convoi. Il subsiste encore aujourd'hui quelques vestiges de cette cérémonie, qu'un sentiment religieux a fait conserver. Les autres honneurs qui lui furent décernés alors ont cessé, soit par le laps du temps, soit par les affaires qui sont survenues depuis.

LX. Voilà, de l'aveu de tous les historiens, quels furent le caractère et la vie d'Aratus. Pour son fils, le roi Philippe, qui, né avec un cœur pervers, aimait à joindre l'outrage à la cruauté, lui fit donner aussi de ces poisons qui, sans être mortels, font perdre la raison et jettent dans la démence. Son es-

[1] Février. — [2] La fête du sauveur.

prit en fut tellement aliéné, qu'il n'entreprenait que des choses horribles, et ne se portait qu'à commettre des actions infâmes, qu'à satisfaire les passions les plus honteuses et les plus funestes : aussi, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, la mort fut moins un malheur pour lui qu'un affranchissement de ses maux et une véritable liberté. Mais Philippe, pendant tout le reste de sa vie, paya à Jupiter, protecteur de l'hospitalité et de l'amitié violées, la juste peine de ses actions impies. Vaincu par les Romains, obligé de se remettre à leur discrétion, il fut privé de toutes ses conquêtes, forcé de livrer tous ses vaisseaux, à l'exception de cinq, de payer une amende de mille talents [1], de donner son fils en otage : et il ne dut qu'à la pitié des vainqueurs de conserver la Macédoine et ses dépendances. Là, continuant d'immoler à sa cruauté les hommes les plus vertueux et ceux même de sa famille, il devint l'objet de la haine et de l'horreur de tout son royaume. Le seul bonheur qui lui restât dans une situation si affreuse était un fils d'une vertu rare : jaloux des honneurs que les Romains lui rendaient, il le fit mourir. Il laissa le royaume à Persée, qui n'était pas, dit-on, son fils légitime, mais supposé, et né d'une couturière nommée Gnathénium. C'est celui dont Paul-Émile triompha et en qui finit la race d'Antigonus [2]; au contraire, la la postérité d'Aratus subsiste encore de nos jours à Sicyone et à Pallène.

ARTAXERXE.

I. Naissance et caractère d'Artaxerxe. — II. Il est déclaré successeur de Darius. — III. Son couronnement. — IV. Cyrus son frère se prépare à la révolte. — V. Libéralité et bonté d'Artaxerxe. — VI. Cyrus demande du secours aux Lacédémoniens. — VII. Il part pour aller faire la guerre à Artaxerxe. — VIII. Artaxerxe marche à sa rencontre. Étonnement de l'armée de Cyrus à son approche. — — IX. Cléarque est cause de la défaite de Cyrus. — X. Cyrus tue Artagerses. — XI. Mort de Cyrus, suivant le récit de Dinon. — XII. Suivant le récit de Ctésias. — XIII. Artaxerxe fait couper la tête et la main droite de Cyrus. — XIV. Contradiction entre le récit de Xénophon et ceux de Dion et de Ctésias.

[1] Environ cinq millions. — [2] *Voy.* la Vie de Démétrius, c. LXIII.

— XV. Présent d'Artaxerxe à ceux qui avaient tué ou blessé Cyrus. — XVI. Folie du Carien qui avait blessé Cyrus, et vengeance que Parysatis en tire. — XVII. Imprudence de Mithridate, qui se vante d'avoir tué Cyrus. — XVIII. Il est puni du dernier supplice. — XIX. Parysatis surprend Artaxerxe, et fait périr Mésabate dans les plus cruels tourments. — XX. Mort de Cléarque et de quelques autres capitaines grecs. — XXI. Parysatis fait mourir Statira, et est exilée à Babylone. — XXII. Agésilas porte la guerre en Asie. — XXIII. Artaxerxe, à force d'argent, soulève la Grèce contre les Lacédémoniens. — XXIV. Paix d'Antalsidas. — XXV. Isménias et Pélopidas à la cour d'Artaxerxe. Présents magnifiques de ce prince à Timagoras. — XXVI. Artaxerxe se réconcilie avec Parysatis. — XXVII. Il épouse Atosa. — XXVIII. Il fait la guerre aux Égyptiens et aux Cadusiens. — XXIX. Il fait la paix avec eux par l'adresse de Tiribaze. — XXX. Artaxerxe, qui ne s'était pas laissé amollir par le luxe, devient soupçonneux et cruel. — XXXI. Il déclare Darius son successeur. — XXXII. Darius demande la concubine Aspasie à son père, qui la fait prêtresse de Diane. — XXXIII. Tiribaze irrite le ressentiment de Darius. Motif qu'il a de le faire. — XXXIV. Il l'engage à conspirer contre son père. — XXXV. La conspiration est découverte. Mort de Tiribaze. — XXXVI. Darius est décapité. — XXXVII. Mort d'Ariaspe et d'Arsame. — XXXVIII. Mort d'Artaxerxe.

M. Dacier place Artaxerxe à l'an du monde 3549, la première année de la 94e olympiade, l'an de Rome 362, avant J.-C. 399. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la première année de la 81e olympiade jusqu'à la 3e année de la 104e, 362 ans avant J.-C.

I. Artaxerxe, premier du nom, qui surpassa tous les rois de Perse en douceur et en magnanimité, eut le surnom de Longue-Main, parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche ; il était fils de Xerxès. Le second Artaxerxe, surnommé Mnémon[1], dont nous écrivons ici la vie, était par sa mère petit-fils du premier Artaxerxe. Darius, fils de ce dernier roi, avait eu de la reine Parysatis quatre fils : Artaxerxe l'aîné, Cyrus le second, et deux autres plus jeunes, nommés Ostanes et Oxathres. Cyrus porta le nom du premier fondateur de la monarchie des Perses, qui lui-même l'avait pris du soleil, que les Perses appellent Cyrus. Artaxerxe fut d'abord nommé Arsicas[2]. Il est vrai que Dinon[3] lui donne le nom d'Oartes;

[1] Qui a bonne mémoire. — [2] Dans l'Epitome du liv. XIX de l'*Histoire* de Ctésias, on lit Arsacès, nom beaucoup plus connu, et commun à tous les rois des Parthes qui occupèrent le pays des Perses. — [3] Dion, père de l'historien Clitarque, et qui vivait du temps d'Alexandre, avait écrit une *Histoire de Perse*, souvent citée par les auteurs grecs et latins. *Voy*. Vossius, *Histoire grecque*, liv. IV, c. VIII.

mais il n'est pas vraisemblable que Ctésias, qui d'ailleurs a rempli son histoire de fables aussi absurdes que ridicules, ait ignoré le nom d'un roi à la cour duquel il vivait, et dont il était le médecin : il l'était aussi de sa femme, de sa mère et de ses enfants. Le jeune Cyrus montra, dès son enfance, un caractère violent et emporté ; Artaxerxe, au contraire, fit paraître dans toute sa conduite et dans toutes ses affections un naturel doux et modéré. Il épousa, par l'ordre du roi et de la reine, une femme aussi sage que belle, et la retint ensuite contre leur volonté. Darius, après avoir condamné à mort le frère de cette princesse, voulait la faire mourir elle-même ; mais Arsicas, s'étant jeté aux pieds de sa mère, obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que le roi n'ôtât pas la vie à sa femme, et qu'il ne le forçât pas de s'en séparer. Cependant la reine aimait beaucoup plus Cyrus qu'Artaxerxe, et cherchait à lui faire passer la couronne après la mort de son père.

II. Darius étant tombé malade, elle appela Cyrus des provinces maritimes d'Asie, dont il était gouverneur ; et il en revint avec l'espérance que sa mère aurait obtenu du roi qu'il le nommât son successeur au trône. Parysatis alléguait un prétexte plausible, dont l'ancien Xerxès s'était autrefois prévalu par le conseil de Démarate : c'est qu'elle était accouchée d'Arsicas lorsque Darius n'était encore que simple particulier, et qu'elle avait eu Cyrus depuis que son mari était devenu roi. Mais cette raison n'eut aucun pouvoir sur Darius, qui déclara son fils aîné roi, sous le nom d'Artaxerxe, et laissa à Cyrus le gouvernement de la Lydie et des provinces maritimes de l'empire, avec les titres de satrape et de général. Peu de jours après la mort de Darius, Artaxerxe se rendit à Pasargades, pour se faire sacrer roi par les prêtres de Perse. Il y a dans cette ville un temple de la déesse de la guerre, qu'on peut croire, par conjecture, être la même que Minerve : le prince qui doit être sacré est obligé d'entrer dans ce temple, de quitter sa robe, de prendre celle que l'ancien Cyrus portait avant

d'être roi ; après avoir mangé des figues sèches, il mâche des feuilles de térébinthe, et boit d'un breuvage composé de vinaigre et de lait. S'il est d'autres pratiques qui lui soient imposées par la loi, elles ne sont connues que des prêtres.

III. Artaxerxe était sur le point de faire cette cérémonie, lorsque Tissapherne lui amena un des prêtres qui, ayant présidé à l'éducation de Cyrus dans son enfance, et lui ayant enseigné la magie, était plus affligé qu'aucun autre Perse que ce jeune prince n'eût pas été déclaré roi. Ces circonstances firent ajouter foi à son témoignage lorsqu'il accusa Cyrus d'avoir conspiré contre Artaxerxe, et formé le projet, au moment où ce prince quitterait sa robe dans le temple, de se jeter sur lui et de le tuer. Quelques auteurs disent que, sur cette accusation, Cyrus fut arrêté ; selon d'autres, il entra dans le temple, où il se cacha, et fut dénoncé par ce prêtre. On allait le mettre à mort : mais sa mère, le prenant entre ses bras, l'entoura avec les tresses de ses cheveux, et, couvrant son cou du sien, obtint, par ses prières et par ses larmes, qu'on lui fît grâce, et qu'il fût renvoyé dans les provinces maritimes. Cyrus n'aimait pas son gouvernement ; et, moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu que sensible à l'affront qu'il venait de recevoir, il n'écouta que son ressentiment, et n'en aspira qu'avec plus d'ardeur à monter sur le trône.

IV. On lit dans quelques historiens que, mécontent de ce qu'on lui donnait pour l'entretien de sa table, il se révolta contre son frère ; mais c'est une imputation ridicule : s'il eût manqué de quelque chose, sa mère lui aurait fourni de ses revenus tout ce qu'il aurait voulu. Mais quelle plus forte preuve peut-on avoir de ses grandes richesses que la multitude de troupes étrangères qu'au rapport de Xénophon [1], il soudoyait en plusieurs endroits, par le moyen de ses amis et de ses hôtes ? Il ne les tenait pas toutes rassemblées en un même lieu, afin de cacher ses préparatifs ; mais il avait de différents côtés des personnes sûres qui, sous divers prétextes, levaient

[1] Au commencement du premier livre de l'*Expédition de Cyrus*.

pour lui des soldats étrangers; et sa mère Parysatis, qui vivait auprès du roi, dissipait tous les soupçons qu'Artaxerxe avait pu concevoir contre son frère. Cyrus lui-même écrivait à ce prince avec beaucoup de soumission, tantôt pour lui demander quelque grâce, tantôt pour récriminer contre Tissapherne, et faire croire que sa colère et sa jalousie n'avaient pour objet que ce satrape; il y avait d'ailleurs dans le caractère du roi une lenteur naturelle qu'on prenait assez généralement pour douceur et pour bonté.

V. Il est vrai qu'à son avénement au trône, il parut jaloux d'imiter la douceur du prince dont il portait le nom [1] : facile dans son abord avec tout le monde, magnifique dans les récompenses qu'il accordait au mérite, modéré dans les punitions, d'où il retranchait tout ce qui eût senti l'outrage, il acceptait les présents qu'on lui faisait avec autant de joie que pouvaient en avoir ceux qui les lui offraient, ou que ceux même qui en recevaient de lui; et les manières agréables dont il accompagnait ses dons attestaient son humanité et son inclination bienfaisante. Il recevait avec plaisir le plus petit présent; et un certain Romisès [2] lui ayant offert une grenade d'une grosseur extraordinaire : « Par Mithra! s'écria le roi, « cet homme serait capable d'augmenter considérablement « une petite ville dont on lui confierait la conduite. » Dans un de ses voyages, où chacun s'empressait de lui apporter des présents, un pauvre artisan qui n'avait rien à lui offrir, courut à un fleuve voisin, et, puisant de l'eau dans ses deux mains, il vint la lui présenter. Artaxerxe, charmé de sa bonne volonté, lui envoya dans une coupe d'or mille dariques [3]. Il sut qu'un Lacédémonien, nommé Euclidas, s'était permis contre lui des discours pleins d'audace; il lui fit dire par un de ses officiers : « Tu peux dire contre le roi tout ce qu'il te « plaît; et le roi peut faire et dire tout ce qu'il veut. » Tiri-

[1] Artaxerxe Longue-Main. — [2] D'autres le nomment Omisès. — [3] Pièces de monnaie qui valaient chacune plus de vingt-cinq livres, et ainsi nommées de l'empreinte de Darius qu'elles portaient.

baze lui ayant fait voir dans une chasse que sa robe était déchirée : « Que veux-tu que j'y fasse? lui dit le roi. — Que « vous en preniez une autre, répondit Tiribaze, et que vous « me donniez celle que vous portez. — Je te la donne, Tiri- « baze, reprit le roi ; mais je te défends de la mettre. » Tiribaze ne tint pas compte de cette défense ; car, sans être méchant, il était léger et étourdi : il mit sur-le-champ la robe, et y ajouta même des ornements d'or que les reines seules avaient droit de porter. Tout le monde fut indigné de ce mépris des lois ; mais Artaxerxe ne fit qu'en rire. « Je te donne, « dit-il à Tiribaze, ces ornements d'or à porter comme à une « femme, et cette robe comme à un insensé. » C'était la coutume en Perse que personne ne mangeât à la table du roi, excepté sa mère et sa femme ; celle-ci était placée au-dessous de lui, et sa mère au-dessus : Artaxerxe y appela ses deux jeunes frères, Ostanes et Oxathres. Mais rien ne fit plus de plaisir aux Perses que de voir la reine Statira, femme d'Artaxerxe, portée dans une litière découverte et sans rideaux, permettre aux femmes de ses sujets de l'approcher et de la saluer : aussi fut-elle singulièrement aimée de tout le peuple.

VI. Cependant les hommes amoureux de nouveautés, les esprits remuants, pensaient que l'état des affaires demandait un roi tel que Cyrus, magnifique, libéral, propre à la guerre, généreux envers ses amis ; la grandeur de l'empire avait, disaient-ils, besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus donc, plein de confiance dans les partisans qu'il avait autour de lui et dans ceux des provinces supérieures, résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes, et leur promit de donner des chevaux à ceux qui seraient à pied, des chars attelés aux cavaliers, des villages à ceux qui posséderaient des terres et des villes à ceux qui auraient des villages : il ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde, non par compte, mais par mesure. Il parlait avantageusement de lui-même, et se vantait d'avoir le

cœur plus grand que son frère, d'être plus instruit que lui de la philosophie, plus habile dans la magie, de boire plus de vin, et de le mieux supporter. «Artaxerxe, disait-il, est si délicat et « si mou, qu'à la chasse il ne peut se tenir à cheval, ni à la « guerre sur un char. » Les Lacédémoniens écrivirent à Cléarque d'obéir en tout à Cyrus.

VII. Ce prince se mit en marche vers les hautes provinces de l'empire, pour faire la guerre à Artaxerxe : il était à la tête d'une nombreuse armée de Barbares et d'environ treize mille mercenaires grecs. Il imaginait chaque jour quelque nouveau prétexte pour faire des levées de troupes; mais il ne put cacher plus longtemps son véritable dessein. Tissapherne alla lui-même en avertir le roi. Cette nouvelle jeta le trouble dans toute la cour : on en rejetait en grande partie la cause sur Parysatis, et ses amis furent accusés d'intelligence avec Cyrus. Mais rien ne la mortifia tant que les reproches de Statira, qui, tourmentée de cette guerre, ne cessait de lui dire : « Où « sont ces paroles que vous avez tant de fois données pour « votre fils? Qu'ont produit ces prières qui l'ont arraché à la « mort lorsqu'il conspirait contre son frère? C'est vous qui « avez allumé cette guerre, et attiré sur nous de si grands « maux. » Ces plaintes rendirent Statira si odieuse à Parysatis, naturellement vindicative et implacable dans son ressentiment, qu'elle résolut de la perdre. Dinon prétend qu'elle exécuta son dessein pendant la guerre; mais, suivant Ctésias, ce ne fut qu'après; et cet historien n'a pas dû en ignorer l'époque, lui qui, témoin de tout ce qui se passait, n'avait aucun motif d'intervertir l'ordre des temps et de changer les circonstances des faits, quoique d'ailleurs il s'éloigne souvent de la vérité pour se jeter dans des fables et des récits tragiques : ainsi nous rapporterons cet événement au temps où Ctésias l'a placé.

VIII. Cyrus pressait la marche de ses troupes, lorsqu'il reçut plusieurs avis de la résolution où était le roi de ne pas combattre encore, et ne pas se presser d'en venir aux mains

avec lui, mais d'attendre, dans la Perse, que les troupes qu'il rassemblait de tous côtés fussent réunies ; il avait, en conséquence, fait tirer, à travers la plaine, dans l'espace de quatre cents stades [1], une tranchée de dix brasses de largeur et d'autant de profondeur [2]. Artaxerxe ne pensa point à en disputer le passage à Cyrus, et le laissa même s'approcher de Babylone. Mais Tiribaze ayant osé le premier lui représenter qu'il ne devait pas éviter le combat et abandonner la Médie, Babylone, Suse même, pour se cacher au fond de la Perse, quand il avait une armée beaucoup plus nombreuse que celle de l'ennemi, et dix mille satrapes ou généraux, tous supérieurs à Cyrus et pour le conseil et pour l'action, Artaxerxe alors résolut de combattre sans différer. Il fit une telle diligence, qu'il parut tout à coup devant les ennemis avec une armée de neuf cent mille hommes, tous bien équipés. Sa présence jeta l'étonnement et le trouble parmi les troupes de Cyrus, qui, pleines de confiance en leur courage et méprisant les ennemis, marchaient en désordre et sans être sous les armes. Cyrus eut de la peine à les mettre en bataille, et ne put le faire qu'avec beaucoup de confusion et de tumulte. Les troupes du roi s'étant avancées lentement et en silence, ce bel ordre étonna les Grecs, qui, dans une si grande multitude, s'étaient attendus à des cris confus, à des mouvements désordonnés, à un trouble général qui séparerait les rangs et romprait leur ordonnance. Artaxerxe avait habilement opposé aux Grecs les meilleurs de ses chars armés de faux, qui couvraient le front de sa phalange, et qui, par l'impétuosité de leur course, devaient rompre les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens.

IX. Cette bataille, racontée par plusieurs historiens, a été décrite si vivement par Xénophon, qu'il la montre à ses lecteurs, non comme un événement passé, mais comme une action présente ; qu'il les passionne comme s'ils étaient au

[1] Vingt lieues. — [2] L'auteur de la *Retraite des dix mille*, qui l'avait vue, dit cinq de large et trois de profondeur. *De Exped. Cyri*, l. I.

milieu du péril, tant il la peint avec énergie. Ce serait donc manquer de sens que de la raconter après lui ; je me bornerai à rapporter quelques particularités qu'il a négligées, et qui méritent d'être transmises à la postérité. Le lieu où les armées combattirent se nomme Cunaxa ; il est à vingt-cinq stades[1] de Babylone. Avant que la bataille commençât, Cléarque engagea Cyrus à se tenir derrière les Macédoniens[2], et à ne pas exposer sa personne. « Quel conseil me donnes-tu, Cléarque ? « lui répondit Cyrus ; tu veux, lorsque j'aspire au trône, que « je me montre indigne de l'occuper ? » Cyrus fit sans doute une grande faute en se jetant avec témérité et sans précaution au milieu du péril ; mais ce n'en fut pas une moindre à Cléarque, si même elle n'était pas plus grave, de n'avoir pas voulu opposer ses Grecs à Artaxerxe, et d'avoir appuyé son aile droite sur la rivière, de peur d'être enveloppé par les ennemis. S'il ne s'était proposé d'autre but que la sûreté de ses troupes, et qu'il eût voulu borner tous ses soins à ne leur laisser éprouver aucun échec, il eût beaucoup mieux fait de rester en Grèce. Mais après avoir traversé en armes tant de milliers de stades, depuis la mer jusqu'à Babylone, sans y être obligé par personne[3], et par le seul motif de mettre Cyrus sur le trône, choisir, pour se mettre en bataille, un poste où il lui était impossible de sauver le général qui le soudoyait ; chercher à combattre lui-même à son aise et en sûreté, c'était sacrifier à la crainte du danger présent l'intérêt général, et perdre de vue le but de l'entreprise. Aucun des bataillons qui environnaient le roi n'eût soutenu le choc des Grecs ; et, ces premiers une fois enfoncés, le roi tué ou mis en fuite, Cyrus était vainqueur et couronné roi de Perse : l'événement même en est la preuve évidente[4]. C'est donc à l'extrême précaution

[1] Cinq quarts de lieue. — [2] On a senti que le mot *Macédoniens* était ici une faute ; les uns y substituent le nom de *Lacédémoniens*, et d'autres celui de *Grecs*.

[3] Il a dit cependant plus haut, quoique à tort, il est vrai, comme nous l'avons montré dans les notes, que les Lacédémoniens lui avaient écrit d'obéir en tout à Cyrus.

[4] Les Grecs, en effet, furent vainqueurs de leur côté, et Cyrus fut tué par Ar-

de Cléarque, bien plus qu'à la témérité de Cyrus, qu'il faut attribuer la ruine de ce jeune prince et sa mort même ; car si le roi eût été maître de placer les Grecs dans le poste où ils pouvaient le moins lui nuire, aurait-il pu en choisir un meilleur que celui qui était le plus éloigné de sa personne et des troupes qu'il commandait, celui d'où les Grecs ne s'aperçurent ni de la défaite d'Artaxerxe, ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant de pouvoir tirer aucun parti de la victoire de Cléarque? Il avait très-bien prévu ce qui serait le plus utile en ordonnant à Cléarque de se placer, avec son corps de troupes, au centre de la bataille ; et Cléarque, après avoir répondu qu'il ferait pour le mieux, finit par tout perdre.

X. Les Grecs battirent les Barbares autant qu'ils voulurent, et les poursuivirent très-loin. Cyrus était monté sur un cheval ardent, mais farouche, et qui avait la bouche mauvaise ; il se nommait Pasacas, au rapport de Ctésias. Artagerses, général des Cadusiens[1], l'ayant aperçu, piqua droit à lui, en criant de toutes ses forces : « O le plus injuste et le plus in-« sensé des hommes ! qui déshonores le nom de Cyrus, le « plus beau des noms persans, à quel funeste voyage as-tu « engagé ces indignes Grecs, par l'espoir de piller les richesses « des Perses, et de tuer ton seigneur et ton frère, qui com-« mande à un million de serviteurs plus vaillants que toi, « comme tu vas l'éprouver tout à l'heure? car tu perdras la « tête avant d'avoir vu le visage du roi. » En disant ces mots, il lui lance sa javeline, qui, arrêtée par la bonté de la cuirasse, ne blessa point Cyrus, et le fit seulement chanceler par la violence du coup. Artagerses ayant aussitôt tourné son cheval, Cyrus lui lance son dard ; et, l'ayant atteint au cou, il le lui perce au-dessus de la clavicule. Le très-grand nombre des historiens conviennent qu'Artagerses périt de la main de Cyrus. Pour la mort de ce prince, comme Xénophon en parle très-succinctement, parce qu'il n'était pas à l'endroit où il fut

taxerxe; ce qui peut-être ne serait pas arrivé si les Grecs eussent attaqué le roi. Mais doit-on juger par l'événement? — [1] Peuples voisins de la mer Caspienne.

tué, rien n'empêche que nous ne rapportions ici les récits qu'en ont faits Dinon et Ctésias.

XI. Le premier de ces historiens raconte que Cyrus, ayant vu tomber Artagerses, poussa de violence son cheval contre le bataillon qui couvrait le roi, et blessa son cheval. Artaxerxe étant tombé, Tiribaze le fit monter promptement sur un autre cheval, en lui disant : « Seigneur, souvenez-vous de cette « journée ; elle n'est pas faite pour être oubliée. » Cyrus, poussant une seconde fois au roi, le blessa lui-même ; et comme il revenait encore sur lui, Artaxerxe, indigné de cette troisième attaque, dit à ceux qui l'entouraient : « Il vaut mieux « mourir. » En même temps il pousse son cheval contre Cyrus, qui se jetait tête baissée et sans aucune précaution au-devant des traits qui pleuvaient sur lui de toutes parts : le roi l'atteignit de sa javeline ; et tous ceux qui l'entouraient ayant tiré à la fois sur Cyrus, ce prince tomba mort du coup que le roi lui avait porté, selon les uns ; et suivant d'autres, il périt de la main d'un soldat de Carie, à qui le roi, pour récompense de cet exploit, permit de porter dans toutes les guerres, à la tête de l'armée, un coq d'or au bout d'une pique ; car les Perses donnent aux Cariens le nom de coqs, à cause des aigrettes qui surmontent leurs casques.

XII. J'abrégerai la narration de Ctésias, qui est fort étendue. Cyrus, dit-il, après avoir tué Artagerses, piqua droit au roi, qui, de son côté, s'avança contre lui, et tous deux en silence. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le roi, sans le blesser : Artaxerxe lança sa javeline, qui n'atteignit pas Cyrus, mais qui alla frapper Tissapherne [1], homme d'un grand courage, ami fidèle de Cyrus, et le tua. Cyrus ayant percé de sa javeline la cuirasse de son frère, le trait pénétra de deux doigts dans la poitrine, et le roi tomba de cheval. Les troupes effrayées prennent la fuite. Artaxerxe, se relevant aussitôt,

[1] Ce n'est pas sans doute celui qui l'avait dénoncé à Artaxerce, mais un autre portant le même nom, à moins qu'on ne lise ici Satipherne, comme on le trouve dans quelques manuscrits.

quitte le amp de bataille; et suivi d'un petit nombre des siens, parmi lesquels était Ctésias, il gagne une éminence où il se tient tranquille. Cyrus, environné d'ennemis, est emporté fort loin par l'ardeur de son cheval; la nuit empêcha les ennemis de le reconnaître, et ses officiers le cherchaient avec inquiétude. Naturellement impétueux et plein d'audace, plus animé encore par sa victoire, il courait au milieu des bataillons du roi en leur criant : « Écartez-vous, malheureux! » A ces mots, qu'il répéta souvent en langue persane, la plupart s'ouvrirent devant lui avec des témoignages de respect; mais la tiare qu'il portait sur sa tête étant tombée, un jeune Perse, nommé Mithridate, qui passait auprès de lui sans le connaître, le frappa à la tempe au-dessous de l'œil. Le prince perdit tant de sang par cette blessure, que, saisi de vertige, il tomba évanoui. Son cheval s'échappa, et erra longtemps dans la plaine; la housse qui le couvrait tomba pleine de sang, et fut ramassée par l'esclave du Perse qui l'avait blessé. Cyrus étant revenu avec peine de son évanouissement, quelques-uns de ses eunuques, qui étaient restés auprès de lui en petit nombre, voulurent le mettre sur un autre cheval, afin de le sauver; n'ayant pas la force de s'y tenir, il essaya d'aller à pied, soutenu par ses eunuques qui l'aidaient à marcher : mais il avait la tête si étourdie du coup, qu'il ne pouvait se soutenir et qu'il bronchait à chaque pas. Cependant il croyait avoir remporté la victoire, parce qu'il entendait les fuyards appeler Cyrus leur roi, et lui demander grâce. Dans ce moment, quelques Cauniens [1], gens pauvres et misérables, qui suivaient l'armée du roi pour y rendre les services les plus bas, vont se mêler, comme amis, parmi les eunuques de Cyrus; mais, ayant reconnu avec assez de peine, à leurs cottes d'armes couleur de pourpre, que c'étaient des ennemis (car les troupes du roi en avaient de blanches), un d'eux va par derrière frapper de sa javeline Cyrus, qu'il ne connaissait pas, et lui coupe le nerf du jarret. Cyrus tombe sur le coup et, dans sa chute,

[1] De la ville de Caune dans la Carie.

il donne de la tempe, où il était blessé, contre une pierre et expire aussitôt. Tel est le récit de Ctésias : on peut le comparer à un poignard émoussé dont il a de la peine à tuer Cyrus[1].

XIII. Comme Cyrus venait d'expirer, Artasyras, qu'on appelait *l'œil du roi*, passant à cheval près du corps de ce prince, reconnut ses eunuques qui fondaient en larmes; et appelant celui d'entre eux qu'il savait le plus attaché à son maître : « Pariscas, lui dit-il, quel est cet homme que tu pleures, assis « auprès de son corps? — Artasyras, lui répondit l'eunuque, « vous ne voyez pas que c'est Cyrus? » Artasyras, surpris, console l'eunuque et lui recommande de garder avec soin le corps de Cyrus. Il court lui-même à toute bride vers Artaxerxe, qu'il trouve sans espérance, accablé de faiblesse, tant par la soif qu'il souffrait que par la blessure qu'il avait reçue; et il lui annonce avec joie qu'il vient de voir Cyrus mort. Le roi voulut d'abord s'en aller assurer lui-même, et commanda à cet officier de le mener sur le lieu. Mais le bruit qui s'était répandu que les Grecs, partout vainqueurs, poursuivaient les fuyards et en faisaient un grand carnage, avait tellement rempli tous les esprits de crainte, qu'il préféra d'y envoyer plusieurs personnes pour s'assurer du fait, et fit partir trente hommes avec des flambeaux. Cependant l'eunuque Satibarzane, le voyant près de mourir de soif, va de côté et d'autre pour chercher de l'eau, car il n'y en avait point dans le lieu où le roi s'était retiré, et le camp était fort éloigné. Il rencontre enfin un de ces misérables Cauniens qui portait dans une méchante outre environ huit cotyles[2] d'une eau mauvaise et corrompue. Satibarzane la prend et la porte au roi, qui la boit tout entière. Après qu'il eut bu, l'eunuque lui demanda s'il n'avait

[1] Cependant l'auteur du premier livre de la *Rètraite des dix mille*, connu sous le nom de Xénophon, et que Plutarque cite comme étant de cet historien, est presque entièrement d'accord avec Dinon et prend, pour garant Ctésias, qui, dit-il, y était présent. *De Exped. Cyri*, liv. I.

[2] Le cotyle était la moitié du setier, et pesait environ 15 onces.

pas trouvé cette eau bien mauvaise. Artaxerxe prit les dieux à témoin qu'il n'avait jamais bu avec autant de plaisir le plus excellent vin, ni l'eau la plus légère et la plus limpide. « Aussi, « ajouta-t-il, si je ne puis découvrir celui qui te l'a donnée, « pour le récompenser d'un si grand bienfait, je supplie les « dieux de le rendre heureux et riche. » Dans ce moment, les trente hommes qu'il avait envoyés revinrent, pleins de joie, lui confirmer la nouvelle du bonheur inespéré qu'il venait d'avoir. Déjà il s'était rassemblé autour de lui un grand nombre de gens de guerre; et, rassuré par leur présence, il descendit de la colline à la clarté des flambeaux. Lorsqu'il fut près du corps de Cyrus, et que, selon la loi des Perses, il lui eut fait couper la tête et la main droite, il ordonna qu'on lui apportât la tête; et, la prenant par la chevelure, qui était longue et épaisse, il la montra aux fuyards qui doutaient encore de la mort du prince. Étonnés à cette vue, ils adorèrent le roi et se rallièrent à ses troupes; en sorte qu'il eut bientôt auprès de sa personne soixante-dix mille hommes, avec lesquels il rentra dans son camp.

XIV. Artaxerxe, suivant Ctésias, n'avait à cette bataille que quatre cent mille hommes; mais Dinon et Xénophon lui en donnent bien davantage [1]. Pour le nombre des morts, les officiers qui en rendirent compte au roi ne le portèrent, selon Ctésias, qu'à neuf mille hommes; mais cet historien, qui les avait vus sur le champ de bataille, estime qu'ils n'étaient pas moins de vingt mille [2] : ce point est encore douteux. Ce que Ctésias ajoute, qu'il fut envoyé par Artaxerxe vers les Grecs avec Phayllus de Zacynthe [3] et quelques autres, est un insigne mensonge. Xénophon n'ignorait pas que Ctésias était attaché

[1] Xénophon, l. I, dit que l'armée du roi se montait à douze cent mille hommes de pied, six mille cavaliers, et deux cents chars armés de faux; mais il ajoute qu'il n'y eut à la bataille que neuf cent mille combattants et cent cinquante chars.

[2] Diodore de Sicile, liv. XIV, c. xxxiv, porte à plus de quinze mille la perte du roi, et celle de Cyrus à trois mille; il dit qu'il ne périt pas un seul Grec, et qu'il n'y en eut que très-peu de blessés. — [3] Aujourd'hui Zante, dans la mer Adriatique.

à la personne du roi et il parle de lui dans son histoire. Est-il donc vraisemblable que si Ctésias eût été envoyé vers les Grecs par Artaxerxe pour leur faire des propositions si importantes, Xénophon n'en eût rien dit et qu'il n'eût parlé que de Phayllus[1] ? Mais le bon Ctésias, à en juger par son histoire, ne manquait pas d'ambition ; il était d'ailleurs très-prévenu en faveur des Lacédémoniens et de Cléarque : aussi figure-t-il honorablement dans tous ses récits, et s'y ménage-t-il des occasions de parler avantageusement de Cléarque et des Lacédémoniens.

XV. Après la bataille, Artaxerxe envoya de magnifiques présents au fils d'Artagerses, que Cyrus avait tué de sa main, et récompensa avec la même libéralité Ctésias et ses autres officiers : ayant découvert le Caunien qui avait donné son outre d'eau, il le tira de l'obscurité et de l'indigence où il était et le rendit riche et puissant. Il montra aussi beaucoup de modération dans la punition des coupables. Un Mède, nommé Arbacès, avait passé, pendant le combat, dans l'armée de Cyrus ; et lorsqu'il avait vu ce prince mort, il était revenu à celle du roi. Artaxerxe, attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un jour entier sur la place publique, en portant une courtisane toute nue sur ses épaules. Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut, par ordre du roi, la langue percée de trois alènes. Persuadé qu'il avait tué Cyrus et voulant que tout le monde le crût et le dît, il envoya des présents à Mithridate qui l'avait blessé le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent de lui dire que le roi l'honorait de ces présents pour lui avoir rapporté la housse du cheval de Cyrus qu'il avait trouvée. Le Carien, qui, en coupant le jarret à ce prince, l'avait fait tomber, lui ayant demandé un présent, Artaxerxe le lui envoya, en lui faisant dire : « Le roi te donne

[1] *Voy.* la *Retraite des dix mille,* l. II, où Xénophon l'appelle *Phalénus :* il est nommé *Phallénus* par Diodore de Sicile.

« ce présent; parce que tu lui as apporté le second la bonne « nouvelle; car c'est Artasyras qui lui a, le premier, appris « la mort de Cyrus, et tu es venu après lui. »

XVI. Mithridate se retira fort affligé, mais sans se plaindre : pour le malheureux Carien, il fut victime de sa sottise, qui excita en lui une passion trop ordinaire aux hommes. Corrompu sans doute par sa nouvelle fortune et se persuadant qu'il pouvait aspirer à de plus grandes choses que son état ne le comportait, il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme la simple récompense d'une bonne nouvelle qu'il eût apportée; et, dans un mouvement de colère, il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus et que c'était injustement qu'on lui en enlevait la gloire. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, « lui dit-elle, ne punissez pas d'un si doux supplice ce misé« rable Carien, et laissez-moi lui donner la digne récompense « de l'action dont il ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux, et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher ensuite les yeux et de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice.

XVII. Mithridate, peu de temps après, dut également sa perte à son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine sa mère, il s'y rendit paré de la robe et des joyaux dont Artaxerxe lui avait fait présent. Quand à la fin du repas on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle adressant la parole à cet officier : « Mithridate, lui dit-il, quelle « belle robe le roi t'a donnée! quels bracelets! quels colliers! « quel riche cimeterre! il n'est personne qui ne t'admire et « qui ne porte envie à ton bonheur. » Mithridate, déjà échauffé par les fumées du vin : « Eh! mon cher Sparamixas, lui ré« pondit-il, qu'est-ce que cela au prix des récompenses dont « je me montrai digne le jour de la bataille? — Mithridate,

« reprit l'eunuque en souriant, je suis loin de te porter en-« vie; mais puisque, selon le proverbe des Grecs, la vérité « est dans le vin, quel est donc, mon ami, ce grand exploit « d'avoir ramassé la housse d'un cheval et de l'avoir portée « au roi? » Quand il parlait ainsi, ce n'était pas qu'il ne sût la vérité; mais il voulait que Mithridate s'ouvrît devant des témoins; et il provoquait ainsi la légèreté d'un homme qui, devenu indiscret pour avoir trop bu, n'était plus maître de sa langue. « Vous autres, reprit Mithridate, vous parlerez tant « qu'il vous plaira de housses de cheval et d'autres sottises « pareilles; pour moi, je vous déclare sans détour que c'est « de cette main que Cyrus a péri. Je ne lui portai pas, comme « Artagerses, un coup inutile et sans effet : je le frappai dans « la tempe, tout près de l'œil; et, lui perçant la tête d'outre « en outre, je le renversai par terre, et il mourut de cette « blessure. » Tous les convives, prévoyant la fin malheureuse de Mithridate, baissèrent les yeux à terre; et celui qui donnait le repas prenant la parole : « Mithridate, lui dit-il, buvons et « faisons bonne chère, en adorant le génie du roi; et laissons « là ces propos, qui sont au-dessus de nous. »

XVIII. L'eunuque, au sortir de table, alla rapporter à Parysatis le propos de Mithridate; et la reine en informa le roi, qui ne put voir sans indignation que cet officier démentît sa prétention et lui enlevât ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus flatteur pour lui dans la victoire; car il voulait que les Barbares et les Grecs crussent tous que, dans les attaques qui avaient eu lieu pendant la mêlée, il avait reçu une blessure de son frère et lui en avait fait une dont il était mort [1]; il condamna donc Mithridate à mourir du supplice des auges. Voici en quoi il consiste : on prend deux auges d'égale grandeur qui s'emboîtent l'une dans l'autre; on couche l'homme condamné sur le dos dans une de ces auges, et l'on applique la seconde sur celle-ci; de manière que la tête, les mains et les pieds débordent les auges, et que tout le reste du corps est

[1] Quelle gloire à revendiquer!

entièrement couvert. On donne à manger à cet homme ainsi placé : s'il refuse la nourriture, on le force de la prendre en lui piquant les yeux avec des alènes; on lui fait boire du miel détrempé dans du lait, qu'on lui verse non-seulement dans la bouche, mais encore sur le visage; on lui tient les yeux toujours tournés vers le soleil, en sorte que son visage est tout couvert de mouches. Obligé de satisfaire dans cette auge à tous les besoins qui sont les suites de la nourriture et de la boisson, la corruption et la pourriture dans lesquelles il est plongé engendrent une quantité prodigieuse de vers, qui lui rongent tout le corps et pénètrent jusque dans les viscères. Quand on est bien assuré de sa mort on ôte l'auge supérieure, et l'on trouve ses chairs mangées par ces insectes, qui sont attachés par essaims à ses entrailles et qui les rongent encore. Mithridate, consumé lentement par ce supplice, mourut à peine au bout de dix-sept jours.

XIX. Il restait à Parysatis, pour consommer sa vengeance, de faire périr Mésabates, l'eunuque du roi, qui avait coupé la tête et la main de Cyrus; mais, comme il ne donnait aucune prise sur lui, voici la trame qu'elle ourdit pour le perdre. C'était une femme adroite et qui jouait très-bien aux dés. Avant la guerre, elle faisait souvent la partie du roi; et la guerre finie, lorsqu'elle fut rentrée en grâce auprès de lui, loin de se refuser à ces amusements, elle jouait toujours avec son fils et le servait même dans ses amours, dont il ne lui faisait point mystère. Elle ne le quittait presque jamais, laissant à peine à Statira le temps de le voir et de s'entretenir avec lui; car elle avait contre cette princesse une haine implacable, et voulait d'ailleurs s'assurer le plus grand crédit auprès d'Artaxerxe. Trouvant un jour le roi dans un grand loisir où il ne cherchait qu'à s'amuser, elle lui propose de jouer aux dés mille dariques. Le roi ayant accepté, elle se laisse perdre à dessein et le paie; mais, feignant du chagrin et du dépit de sa perte, elle demande sa revanche et propose de jouer un eunuque. Artaxerxe y consent : ils conviennent que chacun d'eux ex-

ceptera cinq de ses eunuques les plus fidèles, et que sur tous les autres le vainqueur en choisira un que le perdant sera tenu de livrer. Ils jouent à cette condition. La reine met au jeu toute l'application et toute l'adresse dont elle est capable : favorisée d'ailleurs par la fortune, elle gagne la partie et choisit Mésabates, qui n'était pas de ceux qu'Artaxerxe avait exceptés. Elle ne l'a pas plus tôt en sa puissance, qu'avant que le roi pût avoir aucun soupçon de son dessein, elle le livre aux bourreaux et leur ordonne de l'écorcher vif, d'étendre ensuite son corps en travers sur trois croix et sa peau sur trois pieux. Quand le roi eut appris cette barbare exécution, il en fut très-affligé et lui en témoigna toute son indignation; mais Parysatis ne fit qu'en rire et lui dit en plaisantant : « En vérité, vous « avez bonne grâce de vous mettre ainsi en colère pour un « méchant eunuque décrépit; et moi qui ai perdu mille da- « riques, je prends patience et ne dis mot. » Le roi, chagrin d'avoir été trompé, ne donna cependant aucune suite à son ressentiment; mais la reine Statira, irritée des cruautés de Parysatis, à qui d'ailleurs elle était opposée en tout, se plaignit que, pour venger la mort de Cyrus, elle fît périr, avec autant d'injustice que de barbarie, les plus fidèles sujets du roi.

XX. Après que Tissapherne, au mépris de la foi qu'il avait jurée, eut trompé Cléarque et les autres capitaines grecs, et que, les ayant fait arrêter, il les eut envoyés au roi chargés de fers, Cléarque pria Ctésias, au rapport même de cet historien, de lui procurer un peigne : il l'obtint et eut tant de plaisir à se peigner, qu'en reconnaissance il fit présent à Ctésias de son cachet, afin que s'il allait jamais à Lacédémone, ce fût, auprès de ses parents et de ses amis, un gage de l'amitié qui les avait unis : sur ce cachet était gravée une danse de Caryatides. Ctésias rapporte aussi que les soldats prisonniers avec Cléarque s'emparaient des vivres qu'on envoyait à cet officier et ne lui en laissaient qu'une très-petite portion; que, pour remédier à cet abus, il obtint qu'on donnât en par-

ticulier plus de vivres à Cléarque, et qu'on servît séparément les autres Grecs; ce qu'il fit, ajoute-t-il encore, du consentement et même du gré de Parysatis. Comme il y avait tous les jours un jambon dans les provisions qu'on portait à Cléarque, ce capitaine insinua à Ctésias de cacher dans ce jambon un petit poignard, afin que sa vie ne fût pas livrée à la cruauté du roi; mais Ctésias le refusa, par la crainte du ressentiment d'Artaxerxe. Parysatis avait prié son fils de ne pas faire mourir Cléarque, et ce prince le lui avait promis avec serment; mais ensuite, à la persuasion de la reine Statira, il fit mettre à mort tous les prisonniers, excepté Ménon. Dès ce moment Parysatis s'occupa des moyens de faire périr cette reine, en lui donnant du poison. Mais ce récit de Ctésias n'a aucune vraisemblance, et la raison qu'il donne est absurde. Quelle apparence, en effet, que Parysatis, pour l'amour de Cléarque, eût osé tenter l'entreprise, aussi périlleuse que cruelle, d'empoisonner la femme légitime de son roi, qui en avait des enfants destinés au trône? Il est aisé de voir que cet écrivain, pour honorer la mémoire de Cléarque, fait, de cette partie de son histoire, une vraie fable de tragédie : il raconte que les corps des capitaines furent, après leur mort, déchirés par les chiens et par les oiseaux de proie; mais qu'un tourbillon de vent qui s'éleva tout à coup porta sur le corps de Cléarque une grande quantité de sable qui le couvrit en entier, et lui fit comme un tombeau autour duquel il crût quelques palmiers qui formèrent en peu de temps un bois agréable, et ombragèrent tous les environs, ce qui donna au roi un vif regret d'avoir fait mourir dans Cléarque un homme chéri des dieux. Parysatis n'eut donc d'autre motif d'empoisonner Statira que la haine et la jalousie qu'elle avait conçues depuis longtemps contre cette reine : elle s'apercevait que le crédit dont elle jouissait elle-même auprès du roi ne venait que du respect filial qu'il conservait encore; et que le pouvoir de Statira, fruit de l'amour et de la confiance de son mari, avait des fondements plus solides et plus inébranlables. Voilà ce qui lui

fit exécuter un dessein si hasardeux, sentant bien qu'il y allait de tout pour elle de s'en défaire.

XXI. Elle avait à son service une femme nommée Gigis, en qui elle avait une entière confiance, et qui pouvait tout sur elle : cette femme, au rapport de Dinon, fut l'instrument de son crime; suivant Ctésias, elle fut seulement dans le secret et contre son gré. Il nomme Bélitaras celui qui donna le poison; Dinon l'appelle Mélantas [1]. Les deux reines s'étaient réconciliées en apparence et semblaient avoir oublié leurs querelles et leurs soupçons; elles se rendaient visite et mangeaient l'une chez l'autre; mais, comme elles étaient mutuellement dans la crainte, elles se tenaient sur leurs gardes et ne mangeaient que des mêmes mets et des mêmes morceaux. Il y a en Perse un petit oiseau qui n'a point d'excréments, et dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire qu'il se nourrit de vent et de rosée; il s'appelle *rhyntacès* [2]. Ctésias dit que Parysatis, ayant pris un de ces oiseaux, le coupa par le milieu avec un couteau dont un des côtés était frotté de poison; qu'elle mangea la moitié saine de l'oiseau, et donna à la jeune reine l'autre moitié, que le contact du couteau avait empoisonnée. Mais, suivant Dinon, ce fut Mélantas, et non Parysatis, qui coupa les viandes et mit devant Statira celles qui avaient été infectées par le poison. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes qui accompagnèrent la mort de la reine ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit arrêter et mettre à la torture tous les officiers et tous les domestiques de sa mère. Elle retint longtemps Gigis renfermée dans son appartement et refusa constamment de la livrer au roi. Enfin cette femme ayant prié Parysatis de la laisser aller la nuit dans sa maison, Artaxerxe, qui en fut

[1] M. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, croit que *Bélitaras* est le même nom que *Baltasar* : il pense de même pour celui de *Mélantas*, où le *B* de *Baltasar* a été changé en *M*. — [2] Ctésias l'appelle *rhyndacès*.

averti, plaça des gardes sur son chemin ; elle fut enlevée et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissent les empoisonneurs : on leur met la tête sur une pierre fort large, et on la leur frappe avec une autre pierre jusqu'à ce qu'elle soit entièrement écrasée et le visage tout aplati. Gigis subit ce supplice. Pour Parysatis, le roi ne lui dit et ne lui fit d'autre mal que de la reléguer à Babylone, qu'elle avait elle-même choisie pour le lieu de son exil : il lui protesta que tant qu'elle y serait, il ne verrait pas même cette ville. Telle était la situation des affaires domestiques d'Artaxerxe.

XXII. Le roi n'avait pas moins désiré d'avoir en sa puissance les troupes grecques qui avaient combattu pour Cyrus, que de vaincre ce prince et de conserver son royaume ; mais il ne put y parvenir : ces troupes, après avoir perdu Cyrus leur général, et les autres chefs qui les commandaient, se sauvèrent, pour ainsi dire, du milieu de son palais[1], après avoir, par leur propre expérience, démontré à toute la Grèce que la grandeur des Perses et de leur roi ne consistait que dans leur or, dans leur luxe, dans leurs femmes, et que tout le reste n'était que faste et ostentation. Aussi la Grèce en conçut-elle autant de confiance en ses forces, que de mépris pour les Barbares : les Lacédémoniens en particulier sentirent qu'ils ne pourraient sans honte laisser encore les Grecs d'Asie dans la servitude des Perses, et qu'il était temps de mettre fin aux outrages dont on les accablait. Ils avaient déjà porté la guerre en Asie, commandés d'abord par Thimbron, ensuite par Dercyllidas ; mais ces deux généraux, n'ayant rien fait de mémorable, ils confièrent à leur roi Agésilas la conduite de cette guerre. Il se rendit par mer en Asie, où ses premiers exploits lui acquirent une grande réputation ; il vainquit Tissapherne en bataille rangée, et cette victoire entraîna la défection d'un grand nombre de villes.

[1] Rien ne prouva mieux en effet la faiblesse de cette multitude immense d'hommes armés, que cette retraite des dix mille, aussi honorable pour les Grecs que honteuse pour les Perses.

XXIII. Artaxerxe, instruit par ces revers, imagina un nouveau plan d'attaque contre les Spartiates : il envoya en Grèce Hermocrate de Rhodes, avec des sommes considérables pour corrompre ceux qui avaient le plus d'autorité dans les villes, et soulever tous les autres peuples contre Lacédémone. Hermocrate remplit très-bien sa commission : les plus grandes villes se liguèrent contre les Spartiates ; et les magistrats de Lacédémone, voyant tout le Péloponnèse dans l'agitation, rappelèrent d'Asie Agésilas, qui, en partant, dit à ses amis que le roi le chassait d'Asie avec trente mille archers ; car la monnaie des Perses porte l'empreinte d'un archer. Artaxerce enleva aussi aux Lacédémoniens l'èmpire de la mer, avec le secours de Conon, général des Athéniens, qui joignit sa flotte à celle du satrape Pharnabaze ; car, depuis la défaite d'Égos-Potamos[1], Conon s'était toujours tenu dans l'île de Cypre, moins pour y trouver sa sûreté que pour attendre quelque changement dans les affaires, comme on attend la marée pour s'embarquer. Il sentait que les projets qu'il avait conçus demandaient une grande puissance, et qu'il manquait à celle du roi un homme capable de la diriger. Il écrivit donc à ce prince pour lui communiquer ses vues, et chargea son envoyé de faire donner la lettre par Zénon de Crète, ou par Polycrite de Mendès (le premier était un danseur, et l'autre un médecin) ; ou s'ils étaient tous deux absents, de la remettre au médecin Ctésias, c'est à celui-ci que la lettre fut donnée. On prétend qu'il ajouta à ce qu'elle contenait que Conon priait le roi de lui envoyer Ctésias, comme celui qu'il pouvait employer le plus utilement dans les affaires de la marine. Suivant Ctésias, ce fut Artaxerxe qui, de son propre mouvement, lui confia cette commission.

XXIV. La bataille navale que les flottes combinées de Conon et de Pharnabaze gagnèrent auprès de Cnide ayant dépouillé les Lacédémoniens de l'empire de la mer et attiré au parti d'Artaxerxe toutes les villes de la Grèce, ce prince donna aux Grecs cette paix fameuse dont il dicta les conditions, et qui

[1] *Voy.* sur cette bataille, gagnée par Lysandre sur Conon, la Vie d'Alcibiade.

fut appelée la paix d'Antalcidas[1]. C'était un Spartiate, fils de Léon, si zélé pour les intérêts du roi, qu'il lui fit céder par les Lacédémoniens toutes les villes grecques d'Asie, avec les îles qui en faisaient partie, et tous les tributs qu'on en retirait. Telles furent les conditions de cette paix, si toutefois on peut appeler de ce nom un traité perfide qui fit l'opprobre de la Grèce, et dont l'issue fut plus ignominieuse que n'aurait pu l'être la guerre la plus funeste[2]. Aussi Artaxerxe, qui jusque là avait eu horreur des Spartiates, qu'il regardait, suivant Dinon, comme les plus imprudents des hommes, donna-t-il à Antalcidas, lorsqu'il l'eut à sa cour, des témoignages d'une amitié singulière. Un jour, à table, il prit une couronne de fleurs, qu'il trempa dans une essence du plus grand prix, et l'envoya à ce Spartiate, faveur qui surprit beaucoup tous les convives. Il est vrai qu'Antalcidas était digne de vivre dans les délices des Perses, et de recevoir une pareille couronne, lui qui, dans une danse, avait contrefait publiquement Léonidas et Callicratidas. Quelqu'un, à cette occasion, ayant dit à Agésilas : « Que la Grèce est malheureuse de voir les Lacédémo« niens *persiser!* — Dis plutôt, répondit Agésilas, que les Perses *laconisent*. » Mais la finesse de cette réponse n'effaça point la honte de l'action d'Antalcidas; et peu de temps après, la défaite de Leuctres leur enleva la prééminence qu'ils avaient eue jusqu'alors sur la Grèce, comme cette paix avait éclipsé toute leur gloire. Quand Sparte tenait le premier rang dans la Grèce, Artaxerxe donnait à Antalcidas les noms d'hôte et d'ami; mais, après que la déroute de Leuctres les eut réduits à une extrême faiblesse, et que le besoin où ils étaient d'argent les eut obligés d'envoyer Agésilas en Égypte, Antalcidas, de son côté, étant retourné auprès d'Artaxerxe pour l'engager à secourir les Lacédémoniens, ce prince n'eut point d'égard pour sa demande; il lui témoigna même un tel mépris, que, chassé de sa cour, Antalcidas retourna honteusement à Sparte,

[1] *Voy.* la Vie d'Agésilas.

[2] *Voy.* sur cette paix, la Vie d'Agésilas, c. XXVII. — [3] *Voy.* la note citée.

où, devenu le jouet de ses ennemis, et craignant d'être puni par les éphores, il se laissa mourir de faim.

XXV. Pélopidas, qui avait déjà remporté la victoire de Leuctres[1], et Isménias, tous deux de Thèbes, allèrent aussi à la cour d'Artaxerxe : Pélopidas n'y fit rien dont il pût avoir à rougir ; mais Isménias, à qui l'on ordonna d'adorer le roi, laissa tomber son anneau aux pieds de ce prince, et, en se baissant pour se relever, il parut l'avoir adoré. L'Athénien Timagoras, qui était aussi à cette cour, ayant écrit au roi par un secrétaire nommé Belouris, pour lui faire passer quelque avis secret, Artaxerxe, pour lui en témoigner sa satisfaction, lui envoya dix mille dariques ; et comme Timagoras était indisposé, il lui donna quatre-vingts vaches qui le suivaient partout, et dont il prenait le lait. Il lui fit présent aussi d'un lit, de couvertures et de valets de chambre pour faire son lit, parce que les Grecs n'y étaient pas adroits, et enfin d'esclaves pour le porter en litière jusqu'à la mer, à cause de son indisposition[2]. Tant que cet Athénien fut à la cour, le roi lui entretint une table très-bien servie ; et Ostanes, frère d'Artaxerxe, lui dit un jour : « Timagoras, souviens-toi de cette table ; ce « n'est pas pour rien qu'elle est si magnifiquement servie. » Il voulait moins par là exciter sa reconnaissance, que lui reprocher sa trahison. Les Athéniens le condamnèrent à mort pour avoir reçu de l'argent du roi.

XXVI. Artaxerxe compensa, dans l'esprit des Grecs, tous les déplaisirs qu'il leur avait causés, en faisant mourir Tissapherne, l'ennemi le plus déclaré et le plus implacable qu'ils eussent. Parysatis contribua beaucoup à sa mort, par le poids qu'elle donna aux imputations dont il était chargé : car le roi n'avait pas conservé longtemps sa colère contre cette reine ; il s'était réconcilié avec elle et l'avait rappelée à la cour, parce qu'il voyait en elle un grand sens et un esprit fait pour gou-

[1] Pélopidas eut beaucoup de part à la victoire de Leuctres ; mais la principale gloire en est due à Epaminondas, qui commandait en chef. — [2] *Voy.* la Vie de Pélopidas, c. xxxiii, où tous ces faits se trouvent déjà.

verner ; d'ailleurs, il ne subsistait plus de motif qui les empêchât de bien vivre ensemble, et qui pût renouveler leurs soupçons et leurs chagrins. Dès ce moment, elle n'eut d'autre soin que de lui complaire en tout et de ne rien blâmer de ce qu'il faisait. Cette conduite lui donna le plus grand pouvoir sur l'esprit du roi, et lui fit obtenir tout ce qu'elle voulut. Elle s'aperçut qu'il était passionnément amoureux d'une de ses propres filles, nommée Atossa ; mais que la crainte de sa mère lui faisait cacher et contenir avec soin sa passion, quoique, selon quelques auteurs, il eût déjà eu avec elle un commerce secret.

XXVII. Dès que Parysatis eut découvert sa passion, elle témoigna à cette jeune princesse beaucoup plus d'amitié qu'auparavant : elle ne cessait de vanter à Artaxerxe sa beauté et l'élévation de son caractère, qui la rendaient digne du trône ; elle lui persuada enfin d'en faire son épouse légitime. « Mettez-vous, lui disait-elle, au-dessus des lois et des opinions « des Grecs ; c'est vous que Dieu a donné aux Perses pour loi « et pour règle de tout ce qui est vicieux ou honnête. » Quelques historiens, entre autres Héraclide de Cumes[1], prétendent qu'Artaxerxe, outre cette première fille, en épousa une seconde nommée Amestris, dont nous parlerons bientôt. Il eut tant d'amour pour Atossa lorsqu'elle fut devenue sa femme, que l'espèce de lèpre qui vint à cette princesse, et qui lui couvrit tout le corps, ne lui donna aucun éloignement pour elle. Il était sans cesse en prières dans le temple de Junon, l'implorant pour sa femme, et se prosternait jusqu'à terre devant sa statue. Ses satrapes et ses amis envoyèrent par son ordre à la déesse une si grande quantité de présents, que tout l'espace compris entre le palais et le temple, qui était de seize stades[2], fut couvert d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre et de chevaux[3].

XXVIII. Artaxerxe, ayant déclaré la guerre aux Égyptiens,

[1] Il avait écrit l'histoire des Perses en cinq livres. — [2] Un peu plus de trois quarts de lieue. — [3] M. Dacier suspecte avec raison ce dernier mot, qui ne paraît pas convenir ici, à côté de l'or, de l'argent et de la pourpre : il propose de lire, *de pierres précieuses*.

nomma, pour commander l'armée, Pharnabaze et Iphicrate[1], dont les divisions rendirent cette expédition inutile. Il marcha depuis en personne contre les Cadusiens, à la tête de trois cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Entré dans un pays âpre et difficile, toujours couvert de nuages, qui ne produit ni blé ni fruits, et ne nourrit ses fiers et belliqueux habitants que de poires et de pommes sauvages, il fut surpris par la disette et se vit exposé aux plus grands dangers. On ne trouvait rien à manger, et l'on ne pouvait tirer des vivres d'aucun autre endroit; ses troupes ne vivaient que de bêtes de somme, qui devinrent même si rares, qu'on ne pouvait avoir qu'avec peine une tête d'âne pour soixante drachmes[2]. La table même du roi vint à manquer, et il restait très-peu de chevaux, parce que les autres avaient servi à nourrir l'armée.

XXIX. Dans cette situation fâcheuse, Tiribaze, homme que son courage avait souvent élevé au plus haut rang, mais que sa légèreté en avait autant de fois fait descendre, et qui alors n'avait ni crédit ni considération, sauva le roi et l'armée. Les Cadusiens avaient deux rois qui campaient séparément : Tiribaze, après avoir communiqué son projet à Artaxerxe, va trouver l'un de ces princes, et envoie secrètement son fils vers l'autre : chacun d'eux trompa le roi, auprès duquel il était allé, en lui assurant que l'autre avait envoyé des ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter de la paix et faire alliance avec lui. « Si donc, ajouta-t-il, vous êtes sage, hâtez-vous de prendre les devants et de traiter avec Artaxerxe; je vous seconderai de tout mon pouvoir. » Les deux rois, ajoutant foi à leurs paroles, et persuadés, chacun de son côté, que son collègue lui portait envie, envoyèrent des ambassadeurs à Artaxerxe, les uns avec Tiribaze, et les autres avec le fils de cet officier. La durée de cette négociation donnait déjà des soupçons à Artaxerxe contre Tiribaze, et l'on commençait à le calomnier; le roi même en prenait du chagrin et se repentait

[1] Général athénien fort connu.

[2] Cinquante-quatre livres de notre monnaie.

de la confiance qu'il avait prise en lui; ses envieux en profitèrent pour l'accuser ouvertement : mais enfin il arriva de son côté, et son fils de l'autre, suivis chacun d'ambassadeurs cadusiens. Les articles du traité furent convenus, et la paix conclue avec les deux rois.

XXX. La fortune de Tiribaze devint plus brillante que jamais, et le roi le prit avec lui dans le retour. Artaxerxe prouva, dans cette occasion, que la mollesse et la lâcheté ne sont pas, comme on le croit ordinairement, l'effet du luxe et des délices, et qu'elles naissent plutôt d'un naturel bas et vicieux, qui se laisse entraîner à des opinions fausses. Ni l'or, ni la pourpre, ni les pierreries dont il était couvert, et qui montaient à douze mille talents[1], ne l'empêchèrent de supporter le travail et la fatigue comme les derniers des soldats. Chargé de son carquois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, en devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler; car on faisait par jour plus de deux cents stades[2]. Quand il fut arrivé à une de ses maisons royales, dont les jardins admirablement ornés n'étaient entourés que d'une plaine toute nue où l'on ne trouvait pas un seul arbre, il permit à ses soldats, pour adoucir la rigueur du froid, d'abattre les arbres de son parc, sans épargner ni les cyprès ni les pins. Comme il les vit balancer à couper des arbres d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses, il prit une hâche, et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soldats abattirent tout le bois dont ils eurent besoin, et allumèrent de grands feux qui leur firent passer une nuit commode. Artaxerxe rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, et presque tous ses chevaux. La pensée qu'il eut que le mauvais succès de cette guerre avait dû lui attirer le mépris des courtisans, lui rendit suspects les premiers d'entre eux ; il en sacrifia plusieurs à la colère, et un

[1] Environ soixante millions. — [2] Dix lieues.

plus grand nombre à la crainte : car cette dernière passion est la plus sanguinaire dans les tyrans ; le courage, au contraire, rend les hommes doux, humains, et inaccessibles au soupçon. Aussi voyons-nous que les animaux craintifs et timides sont les plus difficiles à adoucir et à apprivoiser, au lieu que les animaux courageux, à qui leur force donne de la confiance, ne se refusent pas aux caresses des hommes.

XXXI. Artaxerxe, parvenu à la vieillesse, s'aperçut qu'il y avait de la division entre ses deux fils pour la succession à l'empire, et que leur rivalité partageait ses amis et ses courtisans. Les plus sensés d'entre eux trouvaient juste que, comme Artaxerxe avait régné par droit d'aînesse, il laissât le trône à Darius, son fils aîné ; mais le plus jeune, nommé Ochus, naturellement vif et emporté, avait dans le palais un parti nombreux ; il comptait d'ailleurs, pour gagner son père, sur le crédit d'Atossa, à qui il faisait assidûment sa cour, et qu'il flattait de l'espoir de l'épouser après la mort de son père. On disait même qu'il avait eu avec cette reine un commerce très-secret, qu'Artaxerxe avait ignoré. Le roi, pour ôter sur-le-champ à Ochus toutes ses espérances, et empêcher qu'en imitant l'audace de Cyrus il ne livrât de nouveau le royaume à des séditions et à des troubles, déclara roi Darius, qui était dans sa vingt-cinquième année[1], et lui permit de porter la tiare droite.

XXXII. C'est l'usage en Perse que celui qui vient d'être désigné héritier de la couronne demande une grâce au roi régnant ; et celui-ci ne peut lui rien refuser, pourvu que la chose soit possible. Darius demanda la courtisane Aspasie, que Cyrus[2] avait le plus aimée de toutes ses maîtresses, et qui alors était concubine du roi. Née de parents libres, à Phocée en Ionie, elle avait reçu une éducation honnête. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus, avec plusieurs autres femmes qui

[1] Il y a dans le texte, *la cinquantième année :* mais un manuscrit lui donne vingt-cinq ans ; ce qui est plus conforme à ce que Plutarque a dit de lui, que c'était encore un jeune homme. — [2] Celui dont on a vu plus haut la fin tragique.

s'assirent auprès de ce prince et se prêtèrent sans peine à ses jeux et à ses plaisanteries. Aspasie se tenait debout et en silence auprès de la table; et, lorsque Cyrus l'appela, elle refusa de s'approcher. Ses officiers s'étant mis en devoir de l'y conduire de force : « Le premier de vous, leur dit-elle, qui mettra « la main sur moi s'en repentira. » Les courtisans la traitèrent de grossière et de sauvage; mais Cyrus, charmé de sa retenue, ne fit qu'en rire, et dit à celui qui avait amené ces femmes : « Tu vois que de toutes c'est la seule qui soit vertueuse et vé« ritablement libre. » Depuis ce jour là, Cyrus s'attacha singulièrement à elle, l'aima plus que toutes ses autres maîtresses et lui donna le titre de sage. Après que ce prince eut été tué dans la bataille, elle fut prise au pillage du camp. La demande qu'en fit Darius affligea son père; car, telle est la jalousie des Barbares pour les objets de leur amour, que c'est un crime capital, non-seulement de toucher une maîtresse du roi ou de lui parler, mais même de passer, dans un chemin, devant les chars qui portent ses concubines. Artaxerxe, quoiqu'il eût épousé par amour la reine Atossa, contre les lois de Perse, avait en outre trois cent soixante concubines, toutes parfaitement belles. Cependant, lorsque Darius lui demanda Aspasie, il lui répondit qu'elle était libre, qu'il pouvait la prendre si elle y consentait, mais qu'il ne voulait pas qu'on usât de violence envers elle. On fit donc venir Aspasie, qui, contre l'attente du roi, préféra Darius. Artaxerxe, forcé d'obéir à la loi, la lui céda; mais il ne tarda pas à la lui enlever, et à la consacrer prêtresse du temple de Diane Anitis, à Ecbatane, pour y vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Il crut ne tirer par là, de la demande de son fils, qu'une vengeance modérée qui ne pourrait pas lui paraître trop sévère, et qu'il ne prendrait que pour une plaisanterie; mais Darius ne la reçut pas avec modération, soit qu'il fût passionné pour Aspasie, soit qu'il se crût joué ou outragé par son père.

XXXIII. Tiribaze, qui s'aperçut du ressentiment de Darius, et qui, dans l'injure faite à ce jeune prince, reconnut celle

qu'il avait éprouvée lui-même, s'appliqua à l'irriter davantage. L'affront dont il avait personnellement à se plaindre, c'est que, de plusieurs filles qu'avait Artaxerxe, il promit de marier Apama à Pharnabaze, Rodogune à Oronte et Amestris à Tiribaze. Il accomplit sa promesse à l'égard des deux premiers; mais il manqua de parole à Tiribaze, et épousa lui-même Amestris, en promettant néanmoins à ce courtisan Atossa, la plus jeune de ses filles: mais il le trompa une seconde fois; et, devenu amoureux d'Atossa, il la prit pour sa femme, comme nous l'avons dit plus haut. Tiribaze en conçut une haine violente contre le roi, non qu'il fût naturellement porté à la révolte, mais il était léger et étourdi; et, tantôt traité par le roi à l'égal des premiers de sa cour, tantôt précipité du comble des honneurs et méprisé de tout le monde, il ne savait supporter avec sagesse ni l'une ni l'autre fortune: dans les honneurs, il se rendait odieux par sa fierté; dans la disgrâce, incapable de plier, il n'en était que plus hautain et plus intraitable.

XXXIV. Les rapports fréquents que Tiribaze avait avec Darius ne firent donc qu'allumer de plus en plus le ressentiment de ce jeune prince[1] : il lui répétait sans cesse qu'il ne servait de rien de porter la tiare relevée, quand on ne cherchait pas aussi à relever son pouvoir. « Vous êtes bien dans l'erreur, « lui disait-il, si, pendant que votre frère, appuyé du crédit « des femmes, travaille chaque jour à fortifier son parti, et « que vous avez un père dont l'esprit affaibli varie continuel« lement dans ses desseins, vous croyez votre succession au « trône bien assurée. Artaxerxe qui, pour une petite courti« sane a foulé aux pieds une loi jusqu'à présent inviolable « parmi les Perses, sera-t-il fidèle à ses promesses dans les « objets mêmes les plus importants? Ce n'est pas la même « chose pour Ochus de ne pas parvenir à la couronne, ou « pour vous d'en être dépouillé. Rien ne l'empêchera de vivre « heureux dans une condition privée; mais vous, après avoir

[1] Mot à mot : *ce fut du feu ajouté au feu.*

« été déclaré roi, il vous faut nécessairement ou régner ou « mourir. » On vit, en cette occasion, se vérifier ce mot de Sophocle.

Avec facilité le mal se persuade.

Le chemin qui mène à ce qu'on désire est une pente douce et unie ; et la plupart des hommes désirent le mal, trompés par leur ignorance et leur inexpérience du bien. D'ailleurs l'étendue de l'empire, et la crainte que Darius avait de son frère Ochus, fournissaient à Tiribaze des raisons puissantes. Enfin la déesse de Cypre influa aussi sur le ressentiment du prince, par l'enlèvement d'Aspasie.

XXXV. Darius s'abandonna donc entièrement à Tiribaze ; et ce courtisan avait déjà gagné un grand nombre de conjurés, lorsqu'un eunuque découvrit au roi la conjuration, et la manière dont elle devait s'exécuter. Il savait que les complices avaient arrêté d'entrer la nuit dans l'appartement d'Artaxerxe, et de l'égorger dans son lit. Le roi ne pouvait, sans imprudence, mépriser un tel danger, et négliger cette dénonciation ; mais il aurait cru agir plus imprudemment encore en y ajoutant foi sans aucune preuve. Il prit donc le parti d'ordonner à l'eunuque de ne pas perdre de vue les conjurés, et de s'attacher à tous leurs pas. Il fit percer ensuite le mur de sa chambre derrière le lit, et y mit une porte qu'il couvrit d'une tapisserie. A l'heure indiquée par l'eunuque, il attendit les conjurés sur son lit, et ne se leva qu'après avoir eu le temps de les voir et de les reconnaître tous. Dès qu'il les vit tirer leurs poignards et s'approcher du lit, il leva promptement la tapisserie et se jeta dans la chambre voisine, dont il ferma la porte en appelant à grands cris. Les conjurés qui virent leur coup manqué et qui ne purent douter que le roi ne les eût aperçus, s'enfuirent précipitamment et conseillèrent à Tiribaze d'en faire autant, parce qu'il avait été reconnu. Ils se séparèrent tous dans leur fuite ; mais Tiribaze, environné par les gardes du roi, se défendit avec vigueur et en tua plusieurs de sa main ; ce ne fut

qu'après une longue résistance qu'un coup de javeline lancée de loin le renversa par terre.

XXXVI. Darius fut arrêté avec ses enfants, et son procès instruit par les juges du conseil du roi, qui n'assista pas lui-même au jugement, mais qui nomma des accusateurs à son fils, et ordonna aux greffiers d'écrire les avis des juges, et de les lui apporter. Ils furent unanimes ; et, Darius ayant été condamné à mort, les huissiers se saisirent de lui et le menèrent dans une chambre voisine. L'exécuteur, appelé, vint avec le rasoir dont il se servait pour couper la gorge aux criminels ; mais à la vue de Darius, saisi d'horreur, il recula vers la porte, n'ayant ni la force, ni l'audace de porter la main sur la personne de son roi. Les juges, qui étaient en dehors de la chambre, lui ayant ordonné, sous peine d'être mis à mort, d'exécuter la sentence, il revint sur ses pas, saisit Darius par les cheveux, et lui coupa la gorge avec son rasoir. Quelques historiens disent que le jugement se fit en présence du roi, et que Darius, se voyant convaincu par des preuves évidentes, se jeta le visage contre terre et adressa au roi les prières les plus vives ; que le roi se leva, transporté de colère, et, qu'ayant tiré son cimeterre, il ne cessa de le frapper que lorsqu'il le vit mort. Alors, étant retourné à son palais, il adora le soleil et dit à ses courtisans : « Retournez dans vos « maisons, seigneurs perses, et annoncez à tout le monde « que le grand Oromaze[1] a puni ceux qui avaient formé contre « moi le complot le plus criminel et le plus impie. » Telle fut l'issue de cette conspiration.

XXXVII. Ochus, soutenu par le crédit d'Atossa, conçut alors les plus grandes espérances ; cependant, il craignait encore Ariaspe, le seul des fils légitimes qui restât à Artaxerxe ; et, entre ses frères bâtards, il redoutait Arsame. Les Perses désiraient Ariaspe pour roi, moins parce qu'il était l'aîné

[1] Oromaze était chez les Perses le principe du bien et de toutes les créatures ; la lumière était, suivant eux, celle qui portait le plus l'empreinte de la grandeur d'Oromaze.

d'Ochus, qu'à cause de son caractère doux, simple et humain. Arsame passait pour avoir un grand sens, et Ochus n'ignorait pas qu'il était tendrement aimé de son père. Il tendit donc des piéges à l'un et à l'autre; et, comme il était aussi sanguinaire qu'artificieux, il employa la cruauté contre Arsame, et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques et des amis du roi, pour lui rapporter des menaces terribles de la part de son père, qui, disaient-ils, avait résolu de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports, qu'on lui faisait tous les jours sous le plus grand secret, en lui annonçant qu'une partie de ces menaces allait être exécutée sur-le-champ, et que les autres le seraient bientôt après, frappèrent ce jeune prince d'un tel étonnement, que, dans la frayeur et le désespoir dont il fut saisi, il prépara lui-même un breuvage mortel qu'il avala, et se délivra ainsi de la vie. Ce genre de mort affligea vivement le roi, qui pleura tendrement son fils : il en soupçonna la cause; mais son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'en faire la recherche et d'en acquérir la conviction, il en aima davantage Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus longtemps l'exécution de son projet : il gagna Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

XXXVIII. Dans l'extrême vieillesse ou était Artaxerxe, la plus légère peine pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas longtemps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame; il mourut de regret et de douleur, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de soixante-deux [1]. Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples; mais rien

[1] Diodore de Sicile, l. XV, c. XCIII, ne lui donne que quarante-trois ans de règne, et place sa mort à la troisième année de la cent-quatrième olympiade, avant J.-C. 362 ans. Il dit qu'Ochus prit le surnom d'Artaxerxe, parce que les Perses, charmés de la longueur du règne de son père, voulurent que tous ses successeurs portassent son nom.

ne contribua tant à la lui assurer, que la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

GALBA.

I. Danger d'avoir des troupes indisciplinées. — II. Changement survenu dans l'empire romain après la mort de Néron. — III. Naissance et commencement de Galba. — IV. Sa conduite dans le gouvernement d'Espagne. — V. Il se met à la tête de ceux que Vindex avait fait révolter. — VI. Comment Néron reçoit cette nouvelle. — VII. Galba se repent de son entreprise. — VIII. Il apprend que le sénat l'a nommé empereur. — IX. Crédit énorme de Nymphidius Sabinus à Rome. — X. Il aspirait secrètement à l'empire. — XI. Verginius Rufus reconnaît Galba pour empereur. — XII. Galba reçoit les ambassadeurs du sénat. Portrait de Titus Vinnius. — XIII. Nymphidius est jaloux de son crédit auprès de Galba. — XIV. Il entreprend de se faire substituer à Galba. — XV. Antonius Honoratus rend les cohortes prétoriennes fidèles à Galba. — XVI. Nymphidius est tué. — XVII. Actes tyranniques de Galba. — XVIII. Insolence de la cohorte des mariniers. Galba les fait tuer. — XIX. Il entreprend de retirer aux comédiens et aux gens de cette espèce les dons que Néron leur avait faits. — XX. Mauvaise conduite que lui inspire Titus Vinnius. — XXI. Haine générale contre Galba. — XXII. Il pense à adopter un successeur à l'empire. — XXIII. Ce que c'était qu'Othon. — XXIV. Comment il s'insinue dans les bonnes grâces de Galba. — XXV. Vinnius conseille à Galba d'adopter Othon. — XXVI. L'armée de Germanie proclame Vitellius empereur — XXVII. Galba va au camp déclarer Pison son successeur. — XXVIII. Intrigue d'Othon pour se faire nommer empereur par l'armée. — XXIX. L'armée le proclame. — XXX. Faux bruit de la mort d'Othon. — XXXI. Galba est tué. — XXXII. Othon nommé empereur par le sénat. — XXXIII. Jugement sur Galba.

M. Dacier comprend la Vie de Galba depuis l'an du monde 3947, la 2e année de la 194e olympiade, l'an de Rome 750, la première année de l'ère chrétienne, jusqu'à l'an du monde 4019, la première année de la 112e olympiade, l'an 821 de Rome, la 71e année de l'ère chrétienne. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot la renferment depuis l'an 749 de Rome jusqu'à l'an 822, 69 ans avant J.-C.

I. Iphicrate [1], général des Athéniens, voulait qu'un soldat mercenaire fût avide d'argent et de plaisirs, afin qu'en cherchant à satisfaire ses passions, il s'exposât avec plus d'audace

[1] Iphicrate se distingua dans la guerre sociale du temps de Phocion. Cornélius Népos a écrit sa Vie, et il en est question plusieurs fois dans les *Apophthegmes* de Plutarque.

à tous les dangers. Mais la plupart des généraux veulent qu'un soldat soit comme un corps sain et robuste, dont toutes les fonctions sont dirigées par un seul principe, et qu'il n'ait d'autres mouvements que ceux que son chef lui inspire. Aussi Paul-Émile, en arrivant en Macédoine, ayant trouvé dans son armée beaucoup de babil et de curiosité, et presque autant de généraux que de soldats, fit publier dans le camp que chacun eût la main prompte et l'épée bien tranchante, et qu'il aurait soin du reste. Le meilleur général, dit Platon, devient inutile s'il n'a des troupes soumises et obéissantes. Ce philosophe croit que la vertu de l'obéissance exige, autant que celle du commandement, ce naturel généreux, cette éducation philosophique qui par un mélange de douceur et d'humanité, modère l'impétuosité trop active de la colère. Une foule d'exemples attestent cette vérité : et les malheurs qui suivirent à Rome la mort de Néron sont une preuve frappante que rien n'est plus terrible dans un empire qu'une armée qui, ne connaissant plus de discipline, se livre sans mesure à tous ses mouvements désordonnés.

II. L'orateur Démade, en voyant, après la mort d'Alexandre, les mouvements impétueux et aveugles qui agitaient l'armée des Macédoniens, la comparait au cyclope Polyphème, lorsqu'il eut eu l'œil crevé. L'empire romain fut en proie aux agitations violentes, aux troubles furieux des Titans, quand, divisé en plusieurs partis, il tourna ses armes contre lui-même, moins encore par l'ambition des chefs qui se faisaient nommer empereurs, que par l'avarice et la licence des gens de guerre qui chassaient les empereurs les uns par les autres, comme un clou chasse l'autre. Denys de Syracuse disait du tyran de Phères, qui, après un règne de dix mois en Thessalie, avait été mis à mort, que c'était un tyran de tragédie, pour se moquer de la révolution subite qu'il avait éprouvée. Mais le palais des Césars vit en moins de temps quatre empereurs que les soldats firent entrer et sortir rapidement comme sur un théâtre. Les Romains, qui avaient tant à souffrir de ces chan-

gements, y trouvaient du moins cette consolation, qu'il ne leur fallait pas d'autre vengeance contre les auteurs de leurs maux, que celle qu'ils en faisaient eux-mêmes en se tuant les uns les autres. Ils virent périr le premier, et avec la plus grande justice, celui[1] qui les avait attirés à ces changements en leur faisant espérer de chaque mutation d'empereur tout ce qu'il avait voulu leur promettre : il déshonorait ainsi la plus belle entreprise, la révolte contre Néron, et la faisait dégénérer en trahison par le salaire dont il la payait. Nymphidius Sabinus, qui, comme nous l'avons dit, était préfet du prétoire avec Tigellinus, quand il vit les affaires de Néron désespérées, et ce prince disposé à se retirer en Égypte, persuada aux troupes, comme si Néron eût déjà pris la fuite, de proclamer Galba empereur : il promit aux soldats des cohortes prétoriennes sept mille cinq cents drachmes[2] par tête, et à chaque soldat des armées qui servaient dans les provinces, douze cent cinquante drachmes[3] ; sommes énormes qu'on n'eût pu ramasser sans causer à tous les habitants de l'empire dix mille fois plus de maux que Néron ne leur en avait fait. Cette promesse causa d'abord la mort de Néron, et bientôt après celle de Galba. Ils abandonnèrent l'un pour avoir l'argent qu'on leur avait promis, et massacrèrent l'autre parce qu'on leur manquait de parole : cherchant ensuite un nouvel empereur qui leur donnât la même somme, ils se consumèrent eux-mêmes en révoltes et en trahisons, avant de pouvoir obtenir la récompense qu'on leur avait fait espérer.

III. Le détail de tout ce qui arriva alors n'appartient qu'à une histoire générale, il suffit au but que je me propose de ne point passer sous silence les malheurs et les événements les plus mémorables de la vie des Césars. Sulpicius Galba est, de l'aveu de tous les historiens, le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la maison des Césars. Né du sang le plus illustre, puisqu'il était de la famille des Serviens, il se tenait

[1] Nymphidius Sabinus, dont il va parler plus bas.
[2] Six mille sept cent cinquante livres. — [3] Mille cent cinquante livres.

encore plus honoré d'appartenir à Quintus Catulus, le premier homme de son temps par sa réputation et sa vertu, quoiqu'il cédât volontiers à d'autres la prééminence de l'autorité. Galba était parent de Livie, femme d'Auguste; et ce fut par son crédit qu'il sortit du palais impérial, lorsqu'il alla prendre possession du consulat[1]. Il commanda, dit-on, avec gloire dans la Germanie; et, nommé proconsul d'Afrique, il s'y distingua entre le petit nombre de ceux qui s'y firent le plus d'honneur. Mais sa vie simple et frugale, sa dépense modérée, qui n'avait rien de superflu, le firent accuser d'avarice lorsqu'il fut parvenu à l'empire; la gloire qu'il tirait de son économie passa pour surannée et hors de saison.

IV. Néron, qui n'avait pas encore appris à craindre les citoyens les plus estimables, l'envoya commander en Espagne. Galba d'ailleurs était d'un naturel doux et humain; et sa vieillesse faisait croire à sa prudence. Les intendants du prince, tous décriés par leur scélératesse, pillaient avec autant de cruauté que d'injustice les malheureuses provinces que Galba ne pouvait garantir de ces vexations; mais du moins il partageait ouvertement leurs peines, il souffrait de leurs maux comme s'il les eût éprouvés lui-même, et c'était une sorte de soulagement et de consolation pour des hommes que les tribunaux mêmes condamnaient à être vendus comme esclaves. Il courut dans ce temps-là des chansons satiriques contre Néron; Galba n'empêcha point qu'on les chantât et ne partagea pas à cet égard la colère des intendants de Néron: cette conduite modérée augmenta singulièrement l'affection des gens du pays avec qui il avait formé une étroite liaison, depuis huit ans qu'il gouvernait cette province. A cette époque, Junius Vindex, qui commandait en Gaule, se révolta contre Néron. Avant que la rébellion eût éclaté, Galba reçut des lettres de Vindex, auxquelles il ne voulut pas croire; mais il ne le dénonça pas, comme plusieurs autres commandants, qui firent passer à Néron les lettres que Vindex leur avait écrites, et qui

[1] L'an de Rome 775, de J.-C. 22.

par-là arrêtèrent, autant qu'il était en eux, l'effet de l'entreprise : reconnus dans la suite pour complices de cette révolte, ils convinrent qu'ils ne s'étaient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils n'avaient trahi Vindex.

V. Après que ce chef des révoltés eut ouvertement déclaré la guerre à Néron, il écrivit à Galba une seconde lettre, dans laquelle il l'exhortait à accepter l'empire, à se donner pour chef à un corps puissant, à la province des Gaules, qui, ayant déjà cent mille hommes sous les armes, pouvait en lever encore un plus grand nombre. Galba en délibéra avec ses amis, dont quelques-uns lui conseillèrent de ne pas se presser, et d'attendre à voir quels mouvements exciterait dans Rome la nouvelle de ce changement. Mais Titus Vinnius, chef d'une cohorte prétorienne, prenant la parole : « Galba, lui dit-il, « pourquoi délibérer ? chercher si nous serons fidèles à Néron, « c'est déjà lui être infidèles. Il faut ou accepter l'amitié de « Vindex, comme si Néron était déjà notre ennemi, ou l'ac- « cuser sur-le-champ et lui faire la guerre, parce qu'il veut « que les Romains vous aient pour empereur, plutôt que Né- « ron pour tyran. » Dès le jour même Galba assigna, par une affiche publique, un jour où il donnerait l'affranchissement à tous les esclaves qui viendraient le lui demander. Dès que cette publication fut connue, il se rassembla auprès de lui une grande multitude de ces hommes qui désiraient des nouveautés ; et, à peine le virent-ils monter sur son tribunal, que tout d'une voix ils le proclamèrent empereur. Il ne voulut pourtant pas d'abord accepter ce titre ; mais, après avoir accusé Néron et déploré la mort de tant de personnes illustres que ce tyran avait fait périr, il promit de donner tous ses soins à la patrie, sans prendre les noms de César ni d'empereur, et avec le seul titre de lieutenant du sénat et du peuple romain.

VI. Néron lui-même prouva combien était sage et raisonnable le choix que Vindex avait fait de Galba pour l'élever à l'empire : ce prince, qui affectait de mépriser Vindex et de compter pour rien la révolte des Gaulois, quand il apprit la

proclamation de Galba, au moment où il sortait du bain pour aller souper, renversa la table de colère. Cependant, après que le sénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, il eut l'air de rire de cette révolte et d'en badiner avec ses amis : il affecta beaucoup d'assurance, et leur dit qu'il lui était venu fort à propos un prétexte d'amasser de l'argent ; qu'il en avait le plus grand besoin ; qu'après avoir soumis les Gaulois, tous leurs biens lui appartiendraient ; et qu'en attendant il allait faire vendre les biens de Galba et en convertir l'argent à son usage, puisqu'il venait d'être déclaré son ennemi. En effet, il ordonna que ses biens fussent mis à l'encan. Galba, l'ayant appris, fit aussi vendre à son de trompe tous les biens que Néron avait en Espagne ; et il trouva beaucoup d'acheteurs.

VII. Le nombre des révoltés croissait de jour en jour, et l'on accourait de toutes parts se joindre à Galba ; mais Clodius Macer, qui commandait en Afrique, et Verginius Rufus, qui avait sous ses ordres, dans les Gaules, les légions de Germanie, agissaient séparément et formaient chacun une faction différente. Clodius, homme cruel et avare, coupable de concussions, de rapines et de meurtres, flottait dans l'incertitude, également incapable de retenir et d'abandonner l'empire ; Verginius Rufus, nommé plusieurs fois empereur par les légions puissantes qu'il commandait, avait toujours répondu à la violence qu'elles voulaient lui faire pour le forcer d'en prendre le titre, qu'il n'accepterait jamais l'empire, et qu'il ne souffrirait pas qu'il fût donné à quelqu'un que le sénat n'aurait pas nommé. Galba fut troublé de cette résolution. Mais, après que Verginius Rufus et Vindex eurent en quelque sorte été contraints par leurs légions de donner une grande bataille, comme deux écuyers qui ne peuvent retenir leurs chevaux s'abandonnent à leur fougue ; que Vindex se fut tué lui-même sur les corps de vingt mille Gaulois dont le champ de bataille était jonché ; le bruit s'étant répandu que les vainqueurs exigeaient pour prix d'une si grande victoire, que Verginius acceptât l'empire, sans quoi ils rentreraient sous l'obéissance de Néron;

Galba, très-effrayé, écrivit à Verginius pour l'inviter à se concerter avec lui, et à conserver aux Romains l'empire et la liberté. Quand il eut fait cette démarche, il s'en retourna avec ses amis à Colonia, ville d'Espagne[1], où il s'arrêta quelque temps, se repentant déjà de ce qu'il avait fait, et regrettant la vie douce et tranquille dont il avait contracté l'habitude, au lieu d'avoir à s'occuper de ce qu'exigeait sa situation présente.

VIII. On était au commencement de l'été : un soir, vers la fin du jour, un de ses affranchis, nommé Icélus[2] venu de Rome au camp en sept jours, ayant appris en arrivant que Galba s'était déjà retiré dans sa tente, y courut, entra malgré ses domestiques, et lui annonça que l'armée d'abord et le sénat ensuite, ne voyant pas paraître Néron, quoiqu'il fût encore en vie, l'avaient proclamé empereur, et que quelques instants après on avait appris sa mort[3]. « Je n'ai pas voulu, « ajouta-t-il, m'en rapporter à ceux qui la publiaient ; j'ai été « sur le lieu même, et je ne suis parti qu'après avoir vu son « corps étendu par terre. » Cette nouvelle causa une extrême joie à Galba ; il s'assembla aussitôt à sa porte une foule immense, qui se rassura beaucoup en le voyant lui-même si content, quoique la diligence du courrier parût incroyable ; mais deux jours après on vit arriver du camp Titus Vinnius, suivi de plusieurs officiers, qui lui apportait le détail de tout ce que le sénat avait fait. Galba conféra à ce Titus une charge honorable ; l'affranchi, qui reçut pour récompense le droit de porter un anneau d'or, changea son nom en celui de Marcianus, et eut plus de crédit que tous les autres affranchis.

IX. A Rome, Nymphidius Sabinus tendait, non lentement et par des progrès insensibles, mais d'une marche rapide, à attirer à lui toutes les affaires, sous prétexte que Galba était

[1] D'autres disent Clunia, ville de la Celtibérie, ou Espagne Taragonaise. *Voy.* Pline, liv. III, c. III. — [2] Le texte dit, *un affranchi, natif de Sicile ;* mais la correction que j'ai suivie est fondée sur deux passages de Suétone, *in Nerone*, c. XLIX, et *in Galba*, c. XIV. Les éditeurs d'Amyot l'ont adoptée.

[3] Il s'était tué lui-même.

déjà si vieux et si cassé (il avait alors soixante-treize ans), qu'il pouvait à peine se faire porter à Rome dans une litière. D'ailleurs les cohortes prétoriennes lui étaient depuis longtemps fort attachées, et dans ce moment surtout elles fondaient sur lui seul toute leur espérance; elles le regardaient comme leur bienfaiteur, à raison de la somme considérable qu'il leur avait promise au nom de Galba, en qui elles ne voyaient que leur débiteur. Il ordonna d'abord à Tigellinus, comme lui préfet du prétoire, de déposer son épée; il traita ensuite avec beaucoup de magnificence tous les personnages consulaires, tous les anciens généraux, qu'il avait fait inviter au nom de Galba; en même temps des soldats, à qui il avait fait la leçon, répandaient dans tout le camp qu'il fallait députer vers l'empereur et lui demander Nymphidius pour préfet du prétoire, perpétuel, seul et sans collègue. Mais ce que le sénat fit pour accroître ses honneurs et augmenter sa puissance, en lui donnant le titre de Bienfaiteur de la patrie, en allant tous les matins à sa porte pour le saluer, en ordonnant que tous les actes publics seraient faits en son nom, et qu'il aurait seul le droit de les ratifier, lui inspira une telle audace, qu'en peu de temps il devint, non seulement odieux, mais encore redoutable à ceux mêmes qui lui faisaient la cour. Un jour, les consuls avaient chargé les courriers publics de leurs dépêches pour l'empereur et leur avaient remis les lettres scellées de leur sceau; les magistrats des villes qui reçoivent ces sortes de lettres, après avoir reconnu le sceau, fournissent des relais aux courriers, afin qu'ils fassent plus de diligence : Nymphidius, irrité de ce que les consuls n'avaient pas pris des lettres scellées de son sceau et des soldats de sa garde pour porter les dépêches, délibéra, dit-on, s'il ne ferait pas mourir ces magistrats ; mais, sur les excuses qu'ils lui firent, il voulut bien leur pardonner.

X. Comme il cherchait à flatter le peuple, il ne l'empêcha pas de faire mourir tous les amis de Néron qui tombèrent entre ses mains. On mit sous les statues de Néron, qu'on traînait dans les rues, un gladiateur nommé Spicillus, qui fut

ainsi écrasé au milieu de la place publique : on étendit par terre le délateur Aponius, et l'on fit passer sur son corps des voitures chargées de pierres : plusieurs furent mis en pièces, quoique innocents. On commit enfin tant d'excès, que Mauriscus, l'un des plus honnêtes citoyens de Rome, et qui en avait la réputation, dit en plein sénat qu'il craignait que dans peu on ne regrettât Néron. Nymphidius, s'avançant ainsi de jour en jour vers le but auquel il aspirait, laissa répandre le bruit dans Rome qu'il était fils de Caïus César[1], le successeur de Tibère. Ce prince avait eu dans sa jeunesse quelque commerce avec la mère de Nymphidius, femme assez belle, que Callistus, affranchi de César, avait eue d'une couturière. Mais il paraît que les habitudes de Caïus avec cette femme étaient postérieures à la naissance de Nymphidius; et il passait pour fils du gladiateur Marcianus, à qui Nymphidia, sa mère, s'était attachée à cause de sa célébrité ; et sa ressemblance avec ce gladiateur rendait cette origine plus vraisemblable : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reconnaissait Nymphidia pour sa mère. Comme il s'attribuait à lui seul la mort de Néron, il ne se croyait pas assez payé par les honneurs et par les richesses dont il était comblé : non content de faire servir à ses plaisirs infâmes ce Sporus que Néron avait aimé, et que Nymphidius prit au pied même du bûcher où le corps de ce prince brûlait encore, qu'il eut dans sa maison comme sa femme, et à qui il fit prendre le nom de Poppéa, il aspirait encore à l'empire, faisait à Rome des intrigues secrètes avec ses amis, secondé par des femmes et par des hommes consulaires qui s'étaient attachés à lui : il envoya aussi en Espagne Gellianus, un de ses amis, pour observer Galba et examiner tout ce qui s'y passait.

XI. Mais, depuis la mort de Néron, tout réussit à Galba. Verginius, qui flottait encore entre les deux partis, lui donnait seul de l'inquiétude : chef d'une armée aussi nombreuse

[1] C'est celui qui porta le surnom de Caligula, et qui, ayant succédé à Tibère, l'an de Rome 790, fut tué l'an 794.

qu'aguerrie, illustré par sa victoire sur Vindex, maître d'une grande partie de l'empire romain, de la Gaule entière, qui était dans l'agitation et disposée à la révolte, il pouvait prêter l'oreille à ceux qui l'appelaient à l'empire. Personne n'avait un plus grand nom ni plus de célébrité que Verginius Rufus; il avait eu la plus grande influence sur le sort de l'empire, en le délivrant à la fois d'une cruelle tyrannie et de la guerre des Gaules : mais, toujours fidèle à ses premières résolutions, il laissait au sénat le choix d'un empereur : après même qu'on fut assuré de la mort de Néron, les soldats lui ayant fait de nouvelles instances, et l'un des tribuns ayant tiré l'épée dans sa tente, en lui ordonnant de recevoir l'empire ou son épée à travers le corps, rien ne put l'ébranler. Mais, lorsque Favius Valens, capitaine d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, et que Verginius eut reçu des lettres de Rome qui lui apprenaient les décrets du sénat, il détermina ses légions, non sans peine, à reconnaître Galba pour empereur. Ce prince lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordéonius, il ne fit aucune difficulté de le recevoir, lui remit le commandement de l'armée, alla au-devant de Galba, qui marchait vers Rome et qui ne lui donna ni marque de ressentiment, parce qu'il respectait sa vertu, ni témoignage de bienveillance, parce qu'il était retenu par ses amis, et surtout par Titus Vinnius, qui, jaloux de Verginius, croyait par là nuire à son avancement : il ne voyait pas qu'il secondait, sans le vouloir, sa bonne fortune, en le retirant de cette foule de maux auxquels les guerres assujettissaient les autres généraux, et en le plaçant dans une vie tranquille et sans orages au sein d'une vieillesse paisible.

XII. Les députés du sénat rencontrèrent Galba près de Narbonne, ville des Gaules : après lui avoir rendu leurs devoirs, ils le pressèrent de se rendre à Rome et de s'y montrer au peuple, qui souhaitait vivement sa présence. Galba les reçut très-bien ; il leur parla avec beaucoup de bonté et de familiarité ; et dans les repas qu'il leur donna, laissant la vaisselle

d'or et d'argent et les autres meubles de Néron, que Nymphidius lui avait envoyés, il ne se servit que de ses meubles et de sa vaisselle, montrant en cela une grandeur d'âme qui le rendait supérieur à la vanité. Mais enfin Vinnius lui ayant fait entendre que cette magnanimité, cette modestie, cette simplicité, n'était qu'une manière indirecte de flatter le peuple, que la véritable grandeur dédaignait d'employer, il se laissa persuader de faire usage des richesses de Néron et de ne rien épargner pour étaler à sa table une magnificence digne de son rang ; ce qui fit bientôt juger que le vieillard serait gouverné par Vinnius, l'homme le plus avare et le plus voluptueux. Lorsque, jeune encore, celui-ci faisait sa première campagne sous Calvisius Sabinus, il fit entrer, une nuit, dans le camp, sous un habit de soldat, la femme de son capitaine, femme très-débauchée, et la corrompit dans l'endroit même du camp que les Romains appellent *Principia*. Caïus César, pour punir son audace, le fit jeter dans les fers ; mais, à la mort de cet empereur il fut assez heureux pour obtenir sa liberté. Une autre fois qu'il soupait chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent ; ce prince, l'ayant su, le fit inviter à souper pour le lendemain, et commanda à ses officiers de ne lui servir que de la vaisselle de terre. Ainsi ce larcin, par la modération et la plaisanterie du prince, parut plus digne de risée que de punition : mais les vols qu'il commit depuis, lorsqu'il disposait de Galba et de ses finances, amenèrent des malheurs funestes et des événements tragiques, en donnant lieu aux uns et servant de prétexte aux autres.

XIII. En effet, Nymphidius ayant appris, par le retour de Gellianus, qu'il avait envoyé auprès de Galba comme espion, que Cornélius Lacon était nommé préfet du palais et des gardes prétoriennes, que Vinnius avait tout crédit auprès de l'empereur, et que Gellianus n'avait pu approcher Galba une seule fois, ni l'entretenir en particulier, parce qu'il était devenu suspect et qu'on observait toutes ses démarches ; Nymphidius, dis-je, troublé de ces nouvelles, assembla tous les capitaines des co-

hortes prétoriennes, et leur dit que Galba était, à la vérité, un vieillard plein de douceur et de modération, mais qu'au lieu de se conduire par ses propres conseils, il s'était livré à Vinnius et à Lacon, qui le gouvernaient mal. « Avant de donner « à ces deux hommes, ajouta-t-il, le temps d'acquérir insen« siblement la même autorité qu'avait Tigellinus, il faut dé« puter à l'empereur, au nom de toute l'armée, pour lui re« présenter qu'en éloignant de sa personne ces deux amis « seulement, il serait mieux vu à Rome et remplirait les vœux « de tout le monde. » Les officiers, loin d'approuver cette proposition, trouvèrent fort étrange qu'il voulût prescrire à un vieux empereur, comme si c'était un jeune homme qui fît l'essai du commandement, quels amis il devait garder ou rejeter.

XIV. Il prit donc une autre voie; et, cherchant à effrayer Galba, il lui écrivait tantôt que Rome était dans la plus grande agitation et renfermait une foule de gens malintentionnés contre lui, tantôt que Clodius Macer retenait en Afrique les blés destinés pour Rome; enfin, que les légions de la Germanie commençaient à remuer, et qu'il recevait les mêmes nouvelles de celles de Syrie et de Judée. Mais, voyant que Galba, ne tenait aucun compte de tous ces avis et n'y prenait aucune confiance, il résolut de le prévenir. Clodius Celsus d'Antioche, homme plein de sens et le plus fidèle de ses amis, fit son possible pour l'en dissuader, en lui disant qu'il ne croyait pas qu'il y eût dans Rome une seule maison qui voulût donner à Nymphidius le titre de César. Mais tous ses autres amis se moquaient de Galba; et surtout Mithridate de Pont, qui le raillait sur sa tête chauve et son visage ridé. « Les Romains, disait-il, « ont maintenant bonne opinion de lui; mais ils ne l'auront « pas plus tôt vu, qu'ils regarderont comme l'opprobre de nos « jours qu'il ait été nommé césar. » Il fut donc résolu qu'à minuit on mènerait Nymphidius au camp, et qu'on l'y proclamerait empereur.

XV. Mais sur le soir, Antonius Honoratus, le premier des

tribuns, ayant assemblé les soldats qu'il commandait, se reprocha d'abord à lui-même et ensuite à tous les autres d'avoir en si peu de temps changé tant de fois de parti, non par des motifs raisonnables, ou pour faire de meilleurs choix, mais poussés de trahison en trahison par quelque mauvais génie. « Il est vrai, continua-t-il, que nos premières démarches ont « eu un prétexte juste dans les crimes de Néron ; mais au- « jourd'hui pourquoi trahir Galba? Pouvons-nous l'accuser « de l'assassinat de sa mère, ou du meurtre de sa femme? « Avons-nous eu à rougir de voir notre empereur chanter et « jouer des tragédies sur nos théâtres? ces infamies même « nous ont-elles fait abandonner Néron? ne l'avons-nous pas « rejeté à la seule persuasion de Nymphidius, qui nous a fait « croire que ce prince nous avait abandonnés le premier et « qu'il s'était retiré en Égypte? Allons-nous donc immoler « Galba sur Néron? et, après avoir immolé le parent de Li- « vie, comme nous avons fait périr le fils d'Agrippine, irons- « nous prendre pour César le fils de Nymphidia? ou plutôt, « après avoir puni le premier de ses crimes, ne resterons- « nous pas les gardes fidèles de Galba, comme nous avons « été les vengeurs des forfaits de Néron? » Le discours de ce tribun les ramena tous à son avis; ils allèrent trouver les soldats des autres cohortes, les exhortèrent à être fidèles à leur empereur, et en gagnèrent le plus grand nombre.

XVI. Un cri général qui s'éleva tout à coup dans le camp, fit croire à Nymphidius ou que les soldats l'appelaient à l'empire, ou que c'était un mouvement séditieux causé par ceux qui balançaient encore, et qu'il fallait prévenir : il s'y rendit suivi d'un grand nombre de gens qui portaient des flambeaux, et tenant dans sa main une harangue que Ciconius Varron [1] avait composée pour lui, et qu'il avait apprise afin de la prononcer devant les troupes. Il trouva les portes du camp fermées et les murailles garnies d'une foule de gens armés : effrayé à cette vue, il s'avança vers eux, et leur de-

[1] Dans Tacite, *Hist.*, liv. I, c. VI, il est nommé Cingonius.

manda quel était leur dessein, et par quel ordre ils avaient pris les armes; ils répondirent tous unanimement qu'ils reconnaissaient Galba pour leur empereur. Il feignit de penser comme eux; et, s'approchant davantage, il loua leur fidélité et commanda à ceux qui l'accompagnaient de suivre leur exemple. Les sentinelles lui ouvrirent les portes et laissèrent entrer un petit nombre des siens : mais à peine fut-il dans le camp, qu'on lui lança une javeline, que Septimius reçut dans son bouclier. Nymphidius, voyant plusieurs des gardes venir sur lui l'épée nue à la main, prit la fuite; poursuivi et massacré dans la tente d'un soldat, il fut traîné au milieu du camp, où l'on entoura son corps d'une barrière, et il resta exposé le lendemain à la vue de toute l'armée.

XVII. Ainsi périt Nymphidius. Informé de sa mort, Galba ordonna qu'on punît du dernier supplice tous ceux des conjurés qui ne se seraient pas tués eux-mêmes : de ce nombre furent Ciconius, celui qui avait composé la harangue pour Nymphidius et Mithridate de Pont. Leur supplice était mérité; mais il parut contraire aux lois et aux coutumes des Romains d'avoir fait périr des hommes d'une condition honnête sans les avoir jugés. Tout le monde, trompé comme il est ordinaire, par ce qu'on avait d'abord dit de Galba, s'attendait à une forme de gouvernement toute différente. Mais on fut bien plus affligé de l'ordre qu'il fit donner à Pétronius Tertulianus[1], homme consulaire qui était resté fidèle à Néron, de se donner la mort. Le meurtre de Macer en Afrique par les mains de Trébonianus, et celui de Fontéius en Germanie par celles de Valens, avaient du moins des prétextes; ils étaient en armes dans des camps et pouvaient être à craindre; mais Tertulianus, vieillard nu et sans armes, devait être entendu par un prince qui aurait été jaloux de garder dans ses actions la modération qu'il affectait dans ses paroles. Tels sont les reproches qu'on fait à Galba.

XVIII. Il n'était plus qu'à vingt-cinq stades[2] de Rome,

[1] Tacite, *ibid.*, le nomme Turpilianus. — [2] Cinq quarts de lieue.

lorsqu'il rencontra un corps de matelots qui, attroupés en tumulte, occupaient seuls le chemin, et qui environnèrent Galba de tous les côtés. C'étaient ceux que Néron avait enrôlés, et dont il avait formé une légion. Ils s'étaient rendus sur le passage de l'empereur pour lui demander la confirmation de leur nouvel état; et ils empêchaient tous ceux qui venaient au-devant de lui de le voir et de s'en faire entendre. Ils poussaient en tumulte de grands cris, et voulaient qu'on leur donnât des enseignes et qu'on leur assignât une garnison. L'empereur les remettait à un autre jour pour venir lui parler : mais ils prirent ce délai pour un refus; et, faisant éclater leur mécontentement, ils le suivirent sans ménager leurs plaintes, et quelques-uns même eurent l'audace de tirer leurs épées. Galba les ayant fait charger par sa cavalerie, aucun n'osa résister; les uns furent écrasés sous les pieds des chevaux, et les autres massacrés dans leur fuite. Ce n'était pas un présage heureux pour Galba d'entrer dans Rome au milieu d'un tel carnage et à travers tant de morts : si auparavant on l'avait méprisé comme un faible vieillard, il parut alors à tout le monde un empereur redoutable.

XIX. Il affecta une grande réforme dans les largesses et dans les folles dépenses de Néron, et manqua même à ce qu'exigeait la décence. Un excellent musicien, nommé Canus, ayant un soir joué de la flute à son souper, l'empereur, après l'avoir beaucoup loué et lui avoir témoigné tout le plaisir qu'il avait eu à l'entendre, se fit apporter sa bourse et en tira quelques pièces d'or qu'il donna au musicien, en lui disant que c'était de son argent, et non de celui du public, qu'il faisait cette gratification. Il ordonna qu'on retirât rigoureusement aux musiciens et aux athlètes les dons que Néron leur avait faits, et qu'on ne leur en laissât que le dixième. Cette recherche produisit peu; car la plupart de ceux qui avaient reçu ces présents les avaient déjà dépensés, comme font les gens de cette espèce, qui, presque tous sans conduite, vivent au jour le jour : il fit donc rechercher ceux qui avaient

acheté ou reçu quelque chose d'eux et les obligea de restituer. Cette inquisition qui n'avait pas de bornes et qui s'étendait à un grand nombre de personnes, fut honteuse pour l'empereur; et toute la haine en retomba sur Vinnius, qui ne rendait ainsi le prince sordidement avare envers tous les autres que pour profiter lui-même de ses richesses, et satisfaire ses passions en prenant et vendant tout.

XX. En effet, d'après ce conseil d'Hésiode :

> Quand les tonneaux sont pleins, ou qu'ils sont sur le bas,
> Bois alors de ton vin, et ne l'épargne pas [1].

Vinnius, voyant Galba vieux et infirme, se gorgeait, pour ainsi dire de la fortune de ce prince, qui, commençant à peine, était déjà près de finir. Mais la conduite de Vinnius était pernicieuse au vieillard, d'abord parce qu'il administrait mal ses revenus; en second lieu, parce qu'il blâmait ou rendait inutiles ses bonnes intentions, entre autres celle de punir les ministres de Néron. L'empereur fit mourir quelques-uns de ces scélérats, tels qu'Élée, Polyclite, Pétinus et Patrobius; et le peuple, en les voyant conduire au supplice à travers la place publique, battait des mains et criait avec transport que que c'était une procession sainte et agréable aux dieux mêmes; mais que les dieux et les hommes demandaient encore le maître et le précepteur de la tyrannie, Tigellinus. Cet honnête personnage avait pris les devants, en gagnant Vinnius par des arrhes considérables. Ainsi Tertulianus, qui n'était devenu odieux que parce qu'il n'avait ni haï ni trahi un maître méchant, dont il n'avait point partagé les crimes, fut condamné à mourir; et ce Tigellinus qui, après avoir rendu Néron si digne de mort, l'avait abandonné et trahi, échappait au supplice, pour être une preuve évidente qu'il n'y avait rien dont on dût désespérer et qu'on ne pût obtenir de Vinnius, pourvu qu'on l'achetât. Cependant le spectacle que le peuple romain désirait avec le plus d'ardeur, c'était de voir conduire au supplice Tigellinus : il le demandait dans tous les jeux du

[1] Dans son poëme des *Ouvrages et des Jours*, v. 366.

théâtre et du cirque, jusqu'à ce qu'enfin l'empereur les en reprit par une affiche publique, qui portait que Tigellinus, attaqué d'une phthisie qui le consumait, n'avait pas longtemps à vivre, et qu'il les priait de ne pas chercher à l'aigrir et à rendre sa domination tyrannique. Le peuple fut très-mécontent de cette affiche : mais Tigellinus et Vinnius se mirent si peu en peine de sa colère, que le premier fit un sacrifice aux dieux sauveurs, et prépara un festin magnifique ; le second quittant l'empereur après souper, alla passer la soirée chez Tigellinus, où il mena sa fille, alors dans le veuvage ; et Tigellinus, en portant la santé à cette femme, lui fit don de deux cent cinquante mille drachmes[1] : il ordonna en même temps à la première de ses concubines d'ôter le collier qu'elle portait, estimé cent cinquante mille drachmes[2], et de le donner à la fille de Tigellinus.

XXI. Depuis ce moment, les actes mêmes de modération que fit l'empereur furent calomniés ; tels que la décharge des impôts et le droit de bourgeoisie accordé à ceux d'entre les Gaulois qui avaient partagé la révolte de Vindex : on crut, non qu'ils les avaient obtenus de l'humanité de Galba, mais qu'ils les avaient achetés de Vinnius. Aussi le peuple haïssait-il la domination de l'empereur. Les soldats qui n'avaient pas reçu la gratification qu'on leur avait promise, s'étaient flattés, du moins dès le commencement de son règne, qu'ils auraient de lui autant que Néron leur avait donné. Galba, informé de leurs plaintes, dit qu'il avait coutume de choisir ses soldats, et non de les acheter : parole digne d'un grand prince, mais qui alluma dans leur cœur une haine implacable contre lui ; ils crurent que c'était, non-seulement les priver de ce qu'il leur devait, mais encore donner l'exemple à ses successeurs et leur faire une loi de l'imiter.

XXII. Cependant à Rome, les mouvements de révolte fermentaient encore sourdement parmi les troupes : mais le res-

[1] Environ deux cent vingt-cinq mille livres.

[2] Environ cent trente-cinq mille livres.

pect pour la présence de l'empereur émoussait ce désir de nouveautés ; et, ne voyant aucune occasion plausible de changement, elles comprimaient leur haine et l'empêchaient d'éclater. Les légions qui, après avoir servi sous Verginius, étaient sous les ordres de Flaccus en Germanie, ne recevant aucune des récompenses qu'elles croyaient avoir méritées par leur victoire sur Vindex, n'écoutaient rien de ce que leurs officiers pouvaient leur dire ; elles ne tenaient même aucun compte de leur général, qu'une goutte habituelle rendait presque impotent, et qui d'ailleurs n'avait aucune expérience des affaires. Un jour qu'on donnait des jeux publics, les tribuns et les chefs des bandes ayant fait, suivant l'usage des Romains, des vœux pour la prospérité de l'empereur, la plupart des soldats murmurèrent ; et, comme les officiers continuaient leurs vœux, les soldats répondirent : « S'il en est « digne[1]. » Les troupes commandées par Tigellinus se portaient souvent à de pareilles insolences, et l'empereur en était informé par ses intendants. Galba, craignant qu'on ne le méprisât, non-seulement à cause de sa vieillesse, mais encore parce qu'il n'avait pas d'enfants, s'occupa d'adopter quelque jeune Romain d'entre les premières maisons, et de le déclarer son successeur à l'empire.

XXIII. Il y en avait un à Rome, nommé Marcus Othon, d'une famille noble, mais que le luxe et les plaisirs avaient tellement corrompu dès son enfance, qu'il ne le cédait à cet égard à aucun des Romains. Homère appelle toujours Pâris le mari de la belle Hélène ; comme il n'avait personnellement rien de recommandable, il le désigne par le nom de sa femme. Othon s'était de même rendu célèbre à Rome par son mariage avec Poppéa. Néron en était devenu amoureux pendant qu'elle était mariée à Crispinus[2] ; mais son respect pour sa femme

[1] Il y a dans le grec : *Il n'en est pas digne ;* mais, d'après les manuscrits et les premières éditions, tous les interprètes ont adopté la leçon que j'ai suivie.

[2] Il était chevalier romain ; Néron, qui l'avait d'abord banni de Rome, parce qu'il avait été le mari de Poppéa, finit par le condamner à mort. Tacite, *Annal.*, l. XV, c. LXXI, et l. XVI, c. XVII.

et la crainte de sa mère l'empêchant encore de déclarer sa passion, il chargea Othon d'aller la voir et d'essayer de la séduire. Les débauches d'Othon l'avaient intimement lié avec Néron; et ce prince s'amusait même des plaisanteries qu'Othon lui faisait souvent sur son excessive économie. Un jour que Néron se parfumait avec une essence très-précieuse, il en arrosa légèrement Othon. Le lendemain, celui-ci donna à souper au prince; et lorsqu'il entra dans la salle, il vit de tous côtés des tuyaux d'or et d'argent qui répandaient des essences du plus grand prix avec autant de profusion que si c'eût été de l'eau, en sorte que les convives en furent tout trempés. Othon débaucha Poppéa pour Néron, en lui faisant espérer d'avoir ce prince pour amant, et lui persuada de faire divorce avec son mari; il la prit chez lui comme sa femme, et eut moins de plaisir de l'avoir que de chagrin de la partager avec un autre. Poppéa elle-même n'était pas fâchée de cette jalousie; on dit même qu'elle refusait de recevoir l'empereur en l'absence d'Othon, soit, comme on le prétend, pour prévenir le dégoût qui suit un plaisir trop facile, soit, selon d'autres, que son goût pour la débauche lui fît désirer d'avoir Néron pour amant plutôt que pour mari. Othon eut donc tout à craindre pour sa vie; et l'on doit s'étonner que Néron, qui, pour épouser Poppéa, fit mourir depuis sa femme et sa sœur, eût épargné son rival. Mais Othon était l'ami de Sénèque, dont les prières et les sollicitations obtinrent de l'empereur qu'Othon fût envoyé commander en Lusitanie, sur les bords de l'Océan. Il s'y conduisit avec modération et ne se rendit ni odieux, ni même désagréable aux peuples qu'il gouvernait : il n'ignorait pas que ce commandement ne lui avait été donné que pour déguiser et adoucir son exil.

XXIV. Après la révolte de Galba, Othon fut de tous les capitaines le premier qui se joignit au nouvel empereur; il lui porta toute sa vaisselle d'or et d'argent, pour la fondre et en faire de la monnaie; il lui donna les officiers de sa maison les plus propres à servir un prince; il lui fut fidèle en tout;

et, dans les affaires que l'empereur lui confia, il fit preuve d'autant de capacité que personne. Pendant tout le voyage il fut avec lui plusieurs jours de suite dans le même char, et eut soin de faire sa cour à Vinnius, en se rendant assidu auprès de ce favori, en lui faisant des présents, et surtout en lui cédant la première place, moyen assuré d'avoir le second rang. Mais il avait sur lui l'avantage de n'être envié de personne, parce qu'il n'exigeait rien de ceux à qui il rendait service, et qu'il était pour tout le monde d'un accès facile et agréable. Il favorisa particulièrement les gens de guerre, et en avança plusieurs à des emplois honorables qu'il demandait pour eux, soit à l'empereur lui-même, soit à Vinnius et aux affranchis du prince, Icélus et Asiaticus : c'étaient ces trois personnes qui avaient tout le crédit à la cour. Lorsque Othon recevait Galba chez lui, il donnait à chaque soldat de la cohorte qui était de garde, une pièce d'or, afin de se les attacher ; et, en paraissant faire honneur au prince, il corrompait les cohortes prétoriennes.

XXV. Vinnius, voyant que Galba délibérait sur le choix d'un successeur, lui proposa d'adopter Othon ; ce qu'il ne faisait pas gratuitement, mais sur la parole qu'Othon lui avait donnée d'épouser sa fille, si Galba l'adoptait pour son fils et le déclarait son successeur. Mais Galba avait toujours montré qu'il préférait le bien public à des intérêts particuliers, et qu'il voulait adopter, non la personne qui lui plairait davantage, mais celle qui serait la plus utile aux Romains. Il n'aurait pas à ce qu'il paraît, institué Othon héritier même de son patrimoine, le sachant débauché, prodigue et noyé de dettes ; elles se montaient à cinq millions de drachmes [1]. Aussi, après avoir écouté Vinnius avec douceur, et sans rien répondre, il remit sa résolution à un autre temps, et nomma Othon consul, avec Vinnius, pour l'année suivante ; ce qui fit croire qu'il le désignerait pour son successeur au commencement de l'année, et c'était lui que les gens de guerre désiraient préférablement à tout autre. Mais, au milieu des délais que Galba apportait

[1] Quatre millions quatre cent cinquante mille livres.

chaque jour à sa résolution, il fut surpris par la révolte des légions de Germanie : le refus qu'il avait fait de donner l'argent qu'on avait promis en son nom, l'avait rendu odieux à toutes les armées, et celle de Germanie alléguait de plus, pour prétexte de sa haine, l'ignominie avec laquelle Verginius avait été renvoyé, les récompenses données aux Gaulois qui avaient combattu contre cette armée, la punition de tous ceux qui ne s'étaient pas déclarés pour Vindex, le seul envers qui Galba fût reconnaissant, le seul dont il honorât encore la mémoire par des sacrifices funèbres, comme si c'était le seul qui l'eût déclaré empereur.

XXXVI. Des murmures éclataient déjà dans tout le camp, lorsqu'on arriva au premier jour de l'année, que les Romains appellent les calendes de janvier. Flacus ayant assemblé ses troupes pour leur faire prêter le serment accoutumé, au nom de l'empereur, les soldats renversèrent les statues de Galba, les mirent en pièces ; et, après avoir prêté le serment au sénat et au peuple, ils se retirèrent dans leurs tentes. Les capitaines jugeant l'anarchie aussi dangereuse au moins que la révolte, l'un d'eux alla trouver les soldats : « Que faisons-nous, leur « dit-il, mes compagnons ? nous n'élisons pas un autre em« pereur, et nous ne restons pas attachés à celui que nous « avons. C'est donc moins à l'obéissance de Galba que nous « voulons nous soustraire qu'à celle de tout autre chef dont « nous rejetons l'autorité. Abandonnons, j'y consens, ce « Flaccus Hordéonius, qui n'est qu'un simulacre et une « ombre de Galba ; mais nous avons à une journée d'ici Vi« tellius, commandant de la basse Germanie, dont le père a « été censeur, trois fois consul, et presque collègue de l'empe« reur Claude, et qui, par la pauvreté qu'on lui reproche, « donne un exemple éclatant de modération et de grandeur « d'âme. Allons, mes amis, donnons-lui le titre d'empereur, « et montrons à l'univers que nous savons faire un meilleur « choix que les Espagnols et les Lusitaniens. » Cet avis ayant été approuvé des uns et rejeté des autres, un des porte-enseignes se déroba du camp et alla dans la nuit porter cette nou-

velle à Vitellius, qui était encore à table avec plusieurs de ses officiers. Le bruit s'en étant répandu dans tout le camp, Fabius Valens, chef d'une légion, vint le lendemain, à la tête de ses cavaliers, saluer empereur Vitellius, qui, les jours précédents, semblait rejeter ce titre et redouter le poids de l'empire; mais alors, plein de vin et gorgé de viande (car il était à table depuis midi), il parut devant ses troupes; et, acceptant le nom de Germanicus, qu'elles lui donnèrent, il refusa celui de César. Aussitôt les soldats de Flaccus, oubliant ces beaux serments si populaires qu'ils avaient prêtés au sénat, jurèrent obéissance à Vitellius. C'est ainsi que ce général fut élevé à l'empire dans la Germanie.

XXVII. La nouvelle de cette révolte décida l'empereur à ne plus différer l'adoption qu'il avait projetée; et sachant qu'entre ses amis les uns étaient pour Dolabella, les autres pour Othon, mais ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout à coup, sans faire part à personne de sa résolution, il mande Pison, petit-fils de Crassus et de Pison [1], deux hommes que Néron avait fait mourir. Ce jeune homme avait été formé par la nature pour toutes les vertus, et il joignait à des dispositions si heureuses une modestie et une austérité de mœurs incomparables. Galba partit à l'heure même pour se rendre au camp et y déclarer Pison son successeur; mais, en sortant du palais, il eut, dans tout le chemin, des signes menaçants, et lorsque dans le camp, il voulut réciter ou lire son discours, il fut interrompu par des coups de tonnerre et des éclairs continuels; il survint une pluie violente, et la ville ainsi que le camp furent couverts de ténèbres si épaisses, qu'il était visible que les dieux n'approuvaient pas cette adoption, et que l'issue n'en serait pas heureuse. Les soldats, de leur côté, témoignaient par un air sombre et farouche tout leur mécontentement de ce qu'on ne leur faisait pas même, en cette occasion, la plus petite largesse. Pour Pison, tous ceux qui étaient présents, et qui ju-

[1] Tacite, *Hist.*, l. I, c. xiv, dit qu'il était fils de Crassus et de Scibonia. Dans le texte de Plutarque il y a *Crétion*, nom absolument inconnu et visiblement altéré

geaient de ses dispositions par l'air de son visage et le ton de sa voix, voyaient avec surprise qu'il reçût sans émotion une si grande faveur, quoiqu'il y fût d'ailleurs très-sensible.

XXVIII. On voyait au contraire sur le visage d'Othon des marques de la colère et du dépit que lui causait la perte de ses espérances. Il avait été jugé le premier digne de l'empire, et s'était vu si près de l'obtenir, que Galba, en le rejetant, lui donnait une preuve visible de sa malveillance et de sa haine. Aussi n'était-il pas tranquille sur l'avenir; il craignait Pison et haïssait Galba : irrité contre Vinnius, il s'en retourna le cœur agité de passions différentes. Les devins et les Chaldéens qu'il avait toujours auprès de lui entretenaient sa confiance et son espoir : Ptolémée[1] surtout le rassurait, et Othon avait confiance en lui, parce que ce devin lui avait souvent prédit que Néron ne le ferait pas périr; que ce prince mourrait avant lui, et que non-seulement il lui survivrait, mais qu'il régnerait sur les Romains. Comme la première partie de sa prédiction s'était vérifiée, Ptolémée soutenait qu'Othon ne devait pas désespérer de la seconde. Il était encore excité par ses amis, qui partageaient secrètement sa peine, et qui s'indignaient de l'ingratitude de Galba. La plupart de ceux que Tigellinus avait élevés à des emplois honorables, rejetés alors et réduits à une condition obscure, s'étant rassemblés autour de lui, entrèrent dans son ressentiment, et l'aigrirent encore. De ce nombre étaient Véturius et Barbius, l'un option, et l'autre tesséraire; c'est ainsi que les Romains appellent ceux qui servent de sergents et portent le mot aux soldats. Onomastus, affranchi d'Othon, s'étant joint à eux, ils allèrent tous trois au camp, et, soit par argent, soit par des espérances pour l'avenir, ils corrompirent aisément des hommes déjà mal disposés, et qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Si cette armée eût été saine, n'aurait-il fallu que quatre jours pour la

[1] Suétone, c. IV et V, *in Oth.*, l'appelle *Séleucus*. Tacit., *Hist.*, l. I, c. XXII, le nomme *Ptolémée*, comme Plutarque; ce qui a fait croire à quelques critiques qu'il avait ces deux noms.

corrompre? Car il n'y eut pas plus d'intervalle du jour de l'adoption à celui du meurtre de Galba et de Pison ; ils furent tués le sixième jour, qui était le dix-huit avant les calendes de février. Le matin de ce jour-là, Galba fit un sacrifice dans le palais, en présence de ses amis. Le devin Umbricius n'eut pas plus tôt dans ses mains les entrailles de la victime, que, sans user de termes équivoques, il lui déclara nettement qu'il voyait des signes d'un grand trouble, qu'une trahison secrète menaçait la tête de l'empereur : ainsi, Dieu lui-même semblait lui livrer Othon, qui, placé dans ce moment derrière Galba, écoutait le devin, et regardait avec attention ce qu'il montrait à l'empereur.

XXIX. Comme il était tout troublé de ce qu'il venait d'entendre, et que la crainte lui fit changer plusieurs fois de couleur, son affranchi Onomastus s'approcha, et lui dit que ses architectes l'attendaient chez lui. C'était le signal convenu pour le moment où Othon devait aller au-devant des soldats. Il sortit donc en disant qu'il avait acheté une vieille maison, et qu'il voulait la faire visiter par ses architectes ; il descendit le long du palais de Tibère, et se rendit à l'endroit de la place publique où est le militaire d'or, auquel aboutissent tous les grands chemins d'Italie. Ce fut là que les premiers soldats qui venaient au-devant de lui le rencontrèrent et le proclamèrent empereur. Ils n'étaient, dit-on, que vingt-trois. Othon n'était pas timide, comme sa vie molle et son tempérament délicat auraient pu le faire croire : il avait même de l'audace et de l'intrépidité dans les périls. Cependant il eut peur en voyant ce petit nombre d'hommes, et il voulut abandonner son entreprise. Les soldats s'y opposèrent, et, environnant sa litière avec leurs épées nues, ils ordonnèrent aux porteurs de marcher : il les pressait lui-même, et disait à tout moment qu'il était perdu. Ces mots furent entendus de quelques personnes, plus surprises que troublées du peu de gens qui osaient former une entreprise si hardie. Pendant qu'il traversait la place, il survint un pareil nombre de soldats ; ils arrivèrent ensuite

par bandes de trois et de quatre, et ils s'en retournèrent tous au camp en l'appelant César et faisant briller leurs épées nues. Le tribun Martialis, qui, ce jour-là, avait la garde du camp, et qui n'était pas du complot, étonné d'un mouvement si inattendu, et saisi de crainte, laisse entrer Othon, qui n'éprouve aucune résistance ; car ceux qui n'étaient au fait de rien, enveloppés à dessein par les complices, et se trouvant dispersés un à un et deux à deux, suivirent le torrent, d'abord par crainte, et ensuite de bonne volonté.

XXX. Galba en apprit la nouvelle pendant que le devin était encore au palais, et tenait dans ses mains les entrailles de la victime ; ceux qui n'ajoutaient aucune foi à ces prédictions, ou qui même les méprisaient, frappés alors d'étonnement, rendirent hommage à la divinité. Vinnius et Lacon, avec quelques affranchis, voyant le peuple se porter en foule au palais, mirent l'épée à la main, et se tinrent auprès de l'empereur pour le défendre. Pison alla parler aux gardes du palais ; et Marius Celsus, de la probité duquel on était assuré, fut envoyé vers la légion d'Illyrie, qui campait dans le portique de Vipsanius, pour essayer de la gagner. Galba délibérait s'il devait sortir du palais ; Vinnius s'y opposait ; Celsus et Lacon le pressaient de le faire, et s'emportaient même contre Vinnius, lorsque le bruit courut qu'Othon venait d'être tué dans le camp ; et, à l'instant même, Julius Atticius, un des meilleurs soldats de la garde prétorienne, parut, l'épée à la main, en criant qu'il avait tué l'ennemi de César : il se fit jour à travers la foule, et, s'approchant de l'empereur, il lui montra son épée, toute sanglante. Galba lui dit en le fixant : « Qui t'en a « donné l'ordre? — C'est, lui répondit le soldat, la foi que je « vous ai donnée et le serment que j'ai prêté. » La foule s'étant écriée, en battant des mains, qu'il avait bien fait, Galba se mit dans sa litière, et sortit pour aller sacrifier à Jupiter et se montrer au peuple.

XXXI. Il arrivait à peine sur la place, que, comme un vent qui change tout à coup, un bruit contraire vint lui apprendre

qu'Othon était maître de l'armée. A cette nouvelle, les avis se partagent, ce qui arrive toujours dans une grande multitude : les uns crient à l'empereur de retourner sur ses pas, les autres lui disent d'avancer ; ceux-ci l'encouragent, ceux-là lui inspirent de la méfiance, et sa litière, poussée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une tourmente, est souvent en danger d'être renversée. Tout à coup on voit venir de la basilique de Paulus, d'abord des cavaliers, ensuite des gens de pied, qui crient tous ensemble : « Retirez-vous, homme « privé[1] ! » A ces mots tout le peuple se met à courir, non pour prendre la fuite et se disperser, mais pour occuper, comme dans les jeux publics, les portiques et les lieux les plus éminents de la place. En même temps Atilius Sercellon[2], renversant la statue de Galba, donne comme le signal de la guerre : le vieux empereur est assailli dans sa litière d'une grêle de traits ; et comme aucun n'avait porté, ils tirent leurs épées et courent sur lui, sans qu'il restât personne pour le défendre, à l'exception d'un homme qui fut le seul que le soleil vit ce jour-là digne d'habiter l'empire romain. Le centurion Sempronius Indistrus, qui n'avait jamais reçu aucun bienfait de Galba, sans autre motif que d'obéir à l'honneur et de respecter la loi, se met devant la litière de l'empereur, et, élevant une de ces branches de vigne dont les centurions ont coutume de se servir pour châtier les soldats, il crie à ceux qui venaient sur Galba d'épargner l'empereur. Attaqué lui-même par les soldats, il met l'épée à la main, et se défend longtemps ; mais enfin un coup qui lui coupa les jarrets l'ayant fait tomber, la litière de Galba est renversée près du lac Curtius, et il reste lui-même étendu à terre et couvert de sa cuirasse : voyant les soldats courir sur lui et le frapper de plusieurs coups, il leur tendit la gorge, en disant : « Frappez, si

[1] Ces mots s'adressaient à Galba, qu'ils ne regardaient plus que comme un simple particulier depuis qu'Othon avait été salué empereur.

[2] Ce mot est vraisemblablement une altération de celui de Vergilion, que Tacite donne à cet homme, *Hist.*, l. I, c. XLI.

« c'est pour le bien des Romains. » Après plusieurs blessures qu'il reçut aux cuisses et aux bras, il fut égorgé par un soldat de la quinzième légion, que la plupart des historiens nomment Camurius ; il est appelé par d'autres Térentius, ou Arcadius, ou Fabius Fabulus. On ajoute même que le meurtrier, après lui avoir coupé la tête, l'enveloppa dans sa robe, parce que, Galba étant chauve, il ne pouvait pas la porter autrement ; mais ses camarades ne voulant pas qu'il la cachât, et l'ayant obligé de faire parade de ce bel exploit, il la mit au bout d'une pique, et, agitant cette tête d'un vieillard, d'un prince doux et modéré, d'un souverain pontife, d'un consul, il courait comme une bacchante, en secouant sa pique dégouttante de sang.

XXXII. Quand on présenta à Othon la tête de Galba, il s'écria, dit-on : « Ah ! mes amis, vous n'aurez rien fait tant « que vous ne m'apporterez pas celle de Pison. » Il ne l'attendit pas longtemps : cet infortuné jeune homme avait été blessé et s'était sauvé dans le temple de Vesta, où il fut poursuivi et égorgé par un soldat nommé Marcus. On massacra aussi Vinnius, quoiqu'il protestât qu'il était complice de la conjuration, et qu'on le faisait mourir contre l'intention du nouvel empereur. On lui coupa la tête, ainsi qu'à Lacon ; on les porta toutes deux à Othon, en lui demandant le prix de ce service. Mais, comme dit Archiloque,

Voilà sept guerriers morts que nous avons frappés ;
Mille se font honneur de les avoir tués :

de même, dans cette occasion, bien des gens qui n'avaient eu aucune part à ces meurtres, montrant leurs mains et leurs épées qu'ils avaient ensanglantées exprès, présentèrent des requêtes à Othon pour demander leur salaire. Il se trouva dans les archives cent vingt de ces requêtes : Vitellius en rechercha les auteurs et les condamna tous à mort. Marius Celsus, étant venu au camp, fut accusé d'avoir exhorté les soldats à secourir Galba, et la multitude demandait à grands cris sa mort.

Othon, qui voulait le sauver, mais qui n'osait s'opposer à la volonté des troupes, dit que Celsus ne devait pas mourir si vite, qu'il fallait auparavant tirer de lui bien des choses qu'il était important de savoir. Il le fit charger de chaînes pour être gardé avec soin, et le remit à des personnes en qui il avait toute confiance. Les sénateurs furent aussitôt convoqués ; et, comme s'ils fussent devenus tout à coup d'autres hommes, ou qu'ils eussent changé de dieux, ils se rendirent tous au sénat, et prêtèrent à Othon le serment qu'il n'avait pas gardé lui-même à Galba ; ils le proclamèrent César et Auguste, pendant que les corps de ceux qui venaient d'être tués, séparés de leurs têtes, étaient encore étendus sur la place publique avec leurs robes consulaires. Quand les soldats ne surent plus que faire de ces têtes, ils vendirent celle de Vinnius à sa fille, pour deux mille cinq cents drachmes[1] ; celle de Pison fut rendue à sa femme Verania[2] ; ils donnèrent la tête de Galba aux esclaves de Patrobius et de Vitellius, qui, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages et d'infâmies, la portèrent dans le lieu appelé Sestertium, où l'on jette les corps de ceux que les empereurs condamnent à mort. Othon permit à Helvidius Priscus d'enlever le corps de Galba, qui fut enterré la nuit par Argius, son affranchi.

XXXIII. Telles furent la vie et la mort de Galba, qui, par sa naissance et ses richesses, ne le cédait qu'à très-peu des anciens Romains, et surpassait tous ceux de son temps ; il avait vécu sous cinq empereurs avec beaucoup d'honneur et de gloire ; et ce fut plutôt par sa réputation que par sa puissance qu'il renversa Néron du trône. De tous ceux qui conspirèrent contre ce dernier, les uns ne parurent à personne dignes de lui succéder, les autres furent seuls à s'en juger dignes. Galba s'y vit appelé, et obéit à ceux qui le proclamèrent. Dès qu'il eut prêté son nom à l'audace de Vindex, ce mouvement, qu'on avait d'abord nommé rébellion, fut regardé comme une guerre civile, parce qu'il eut pour chef un homme digne

[1] Dix-huit cents livres. — [2] Tacit., *Hist.*, l. I, c. XLVII.

de régner, qui, s'étant moins proposé de prendre le gouvernement que de se donner lui-même à l'empire, voulut commander à des Romains corrompus par les flatteries de Tigellinus et de Nymphidius, comme Scipion, Fabricius et Camille avaient commandé aux Romains de leur temps. Malgré sa vieillesse, il parut, en tout ce qui concernait les armées et la guerre, un empereur digne de l'ancienne Rome; mais en se livrant à Vinnius, à Lacon et à ses affranchis, qui faisaient trafic de tout, comme Néron s'était livré à des hommes d'une insatiable cupidité, si Galba ne fit regretter à personne son gouvernement, bien des gens, du moins, eurent pitié de sa fin misérable.

OTHON.

I. Othon prend possession de sa nouvelle dignité, et en commence les fonctions. — II. Il fait mourir Tigellinus, et consent, pour complaire au peuple, de prendre le nom de Néron. — III. Mouvement séditieux de la dix-septième légion. — IV. Othon l'apaise. — V. Il écrit à Vitellius. Réponse qu'il en reçoit. — VI. Divers présages. — VII. Il marche au-devant des capitaines de Vitellius. — VIII. Insolence des troupes de Vitellius. — IX. Avantage remporté sur les troupes de Vitellius par celles d'Othon. — X. Nouvel avantage d'Othon. — XI. Ses officiers, dans un conseil de guerre, sont d'avis de ne pas risquer le combat. — XII. Il se décide pour livrer bataille. — XIII. Escarmouches entre les deux partis. — XIV. Othon envoie à ses généraux l'ordre de livrer bataille. — XV. Cause de la défaite de son armée. — XVI. Elle est battue — XVII. Elle envoie des députés aux vainqueurs, et prête serment de fidélité à Vitellius. — XVIII. Horrible carnage qui eut lieu dans ce combat. — XIX. Zèle des troupes d'Othon pour lui. — XX. Discours que leur tient Othon. — XXI. Il renvoie ses amis et les sénateurs qui étaient auprès de lui. — XXII. Il se tue, et ses troupes lui rendent les honneurs funèbres. — XXIII. Elles se soumettent à Vitellius.

M. Dacier place l'élévation d'Othon à l'empire en l'an 4018, la première année de la 212e olympiade, l'an 821 de Rome, 71 après J.-C. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 785 jusqu'à l'an 822, et de l'ère chrétienne 69.

I. Le lendemain, au point du jour, le nouvel empereur se rendit au Capitole; et, après y avoir offert un sacrifice, il se

fit amener Marius Celsus, le reçut et lui parla avec bonté, et l'exhorta à oublier la cause de sa détention, plutôt que de se souvenir de la liberté qu'il lui rendait. Celsus, sans montrer ni bassesse, ni ingratitude, lui répondit que le crime même dont on l'accusait était un garant de son caractère, puisqu'on ne lui reprochait que sa fidélité à Galba, à qui il n'avait eu aucune obligation particulière. Toute l'assemblée applaudit aux discours de l'un et de l'autre, et les gens de guerre même en furent satisfaits. Dans le sénat, Othon tint des discours pleins de douceur et de popularité; il partagea avec Virginius Rufus le temps qui lui restait de son consulat, et conserva dans cette dignité tous ceux qu'avaient désignés Néron et Galba. Il conféra des sacerdoces à ceux que leur âge ou leur réputation en rendaient dignes. Tous les sénateurs bannis sous Néron furent rétablis dans la portion de leurs biens qui n'avait pas été vendue, et qu'on put retrouver. Ces commencements rassurèrent les premiers et les principaux citoyens, qui d'abord, tremblants de frayeur, avaient regardé Othon moins comme un homme que comme une furie ou un démon horrible qui venait fondre sur l'empire, et ils conçurent les plus douces espérances d'un gouvernement qui s'annonçait sous de si riants auspices.

II. Mais rien ne fut plus agréable aux Romains, et plus propre à lui concilier leur affection, que sa conduite envers Tigellinus. Ce scélérat était déjà puni par la crainte secrète qu'il avait d'un châtiment que toute la ville demandait comme une dette publique, et par les maux incurables dont il était tourmenté. Ses débauches détestables, ses dissolutions impies avec d'infâmes prostituées, dont son incontinence lui faisait toujours un besoin dans les bras même de la mort, étaient pour lui, aux yeux des gens sages, le dernier supplice, et un tourment incomparable à mille morts. Cependant on ne pouvait, sans chagrin, voir jouir de la lumière du soleil un misérable qui l'avait ravie à tant et à de si grands hommes. Othon l'envoya prendre dans une maison de plaisance qu'il avait

auprès de Sinuesse [1], et où il se tenait avec des vaisseaux tout prêts pour sa fuite. Il offrit d'abord des sommes considérables à celui qui était chargé de l'ordre d'Othon, pour obtenir la permission de s'échapper : mais n'ayant pu le séduire, il ne laissa pas de lui faire des présents, et lui demanda le temps de se raser : il l'obtint, et prit un rasoir avec lequel il se coupa la gorge. Othon, après avoir donné au peuple une satisfaction si juste, oublia tout ressentiment particulier. Pour complaire à la multitude, il ne refusa pas d'abord d'être appelé Néron sur les théâtres ; il n'empêcha pas même quelques Romains de relever publiquement des statues de cet empereur ; et Claudius Rufus rapporte que les diplômes impériaux envoyés en Espagne pour les commissions des courriers portaient ce beau nom de Néron joint à celui d'Othon : mais voyant le déplaisir qu'en avaient les principaux et les plus honnêtes citoyens de Rome, il cessa de le prendre.

III. Othon commençait ainsi à établir son empire, lorsque les soldats lui donnèrent des sujets d'inquiétude, en l'exhortant sans cesse à se tenir sur ses gardes, à se défier des citoyens les plus distingués, à les éloigner de sa personne, soit que par affection ils craignissent réellement pour ses jours, soit qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour causer de la sédition et du trouble. L'empereur ayant donné ordre à Crispinus de lui amener la dix-septième cohorte, qui était en garnison à Ostie [2], et cet officier ayant commencé, avant le jour, à faire charger les armes sur des chariots, les plus audacieux d'entre les soldats se mirent à crier que Crispinus n'était venu que pour de mauvais desseins ; que le sénat méditait quelque changement, et que ces armes étaient non pour César, mais contre César. Ces propos animent et irritent le plus grand nombre : les uns arrêtent les chariots, les autres massacrent deux des centurions, et Crispinus lui-même, qui s'opposait à cette violence ;

[1] Ville maritime de Campanie, sur les bords du Liris, célèbre par ses eaux thermales. Pline, l. III, c. v, et l. XXI, c. II.

[2] Ville de la campagne de Rome, située à l'embouchure du Tibre.

et tous, prenant leurs armes, s'encouragent mutuellement à voler au secours de l'empereur, et marchent droit à Rome. Ils apprennent, en arrivant, que quatre-vingts sénateurs soupent chez l'empereur, et sur-le-champ ils se portent au palais, en disant que l'occasion était favorable pour tuer d'un seul coup tous les ennemis de César.

IV. La ville, qui se voyait menacée du pillage, était dans la plus vive inquiétude; on courait çà et là dans le palais, et Othon lui-même se trouvait dans une grande perplexité, tremblant pour ces sénateurs, qui ne le redoutaient pas moins lui-même. Il les voyait sans voix, les yeux fixés sur lui, et plusieurs d'entre eux d'autant plus effrayés qu'ils étaient venus chez Othon avec leurs femmes. Il envoie les capitaines des gardes prétoriennes parler aux soldats, et les adoucir; il dit à ses convives de se lever de table, et les fait sortir du palais par une porte de derrière. Ils étaient à peine dehors, que les soldats, entrant dans la salle, demandent ce que sont devenus les ennemis de César. Alors Othon se lève sur son lit, leur parle longtemps pour les apaiser, n'épargne ni prières, ni larmes, et après bien des efforts vient enfin à bout de les renvoyer. Le lendemain, il leur fit distribuer douze cent cinquante drachmes [1] par tête, et se rendit au camp, où, après avoir loué en général les soldats de l'affection et du zèle qu'ils lui avaient témoignés, il leur dit qu'il y en avait parmi eux dont les intentions n'étaient point pures, qui faisaient calomnier la douceur et la fidélité de leurs compagnons; il les pria de partager son ressentiment, et de l'aider à les punir. Ils applaudirent à son discours, et pressèrent eux-mêmes le châtiment des coupables; il n'en fit arrêter que deux, dont la punition ne devait affliger personne, et il s'en retourna au palais.

V. Ceux qui l'aimaient, et qui avaient pris confiance en lui, s'étonnaient de ce changement; les autres pensaient qu'il ne faisait qu'obéir à la nécessité des circonstances, et qu'il

[1] Onze cent vingt-neuf livres.

flattait le peuple à cause de la guerre dont il était menacé. Il avait appris que Vitellius s'était investi du titre et des marques de la dignité impériale, et tous les jours il recevait des courriers qui lui annonçaient que le nombre des partisans de Vitellius croissait de plus en plus. D'un autre côté, on lui apprenait que les armées de Pannonie, de Dalmatie et de Mésie[1], avec leurs généraux, s'étaient déclarées pour Othon. Il reçut presque en même temps des lettres très-satisfaisantes de Mucianus et de Vespasien, qui commandaient deux puissantes armées, l'un en Syrie, et l'autre dans la Judée. Ces nouvelles lui ayant rendu toute sa confiance, il écrivit à Vitellius pour l'engager à ne pas porter trop haut ses vues ambitieuses; il lui offrit des sommes considérables, et la propriété d'une ville où il pourrait passer, au sein du repos, une vie douce et tranquille. Vitellius, dans sa réponse, se moquait de lui en termes couverts; et bientôt, s'étant aigris l'un l'autre, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries et des paroles outrageantes; ils en vinrent même jusqu'à se reprocher, avec une folie ridicule, mais avec vérité, les vices qui leur étaient communs, tels que la débauche, la mollesse, l'inexpérience dans la guerre, leur ancienne pauvreté, leurs dettes immenses; et il était difficile de décider lequel des deux, sous tous ces rapports, l'emportait sur l'autre.

VI. Cependant on annonça des signes et des prodiges, à la vérité la plupart incertains, et qui n'étaient avoués de personne; mais on vit, dans le Capitole, une Victoire montée sur un char laisser échapper ses rênes, qu'elle ne pouvait plus retenir. Dans l'île du Tibre, une statue de César, sans qu'il y eût ni tremblement de terre, ni tourbillon de vent, se tourna tout à coup de l'occident vers l'orient : ce prodige arriva, dit-

[1] La Pannonie, ancienne région de la Germanie, qui se divisait en supérieure et en inférieure, ou première et seconde, aujourd'hui une partie de la Hongrie et des états héréditaires d'Autriche. La Dalmatie faisait autrefois partie de l'Illyrie : elle est située le long du golfe de Venise. La Mésie s'étendait le long du Danube, qui la bornait au nord jusqu'au Pont-Euxin. Elle avait la Macédoine au midi, la Pannonie au nord.

on, dans le temps que Vespasien prit ouvertement le titre d'empereur. Le débordement du Tibre, qui survint alors, fut pris généralement en mauvaise part. C'était bien la saison où les rivières grossissent; mais jamais le Tibre n'avait été si enflé, et n'avait causé de si grands ravages. Il inonda et couvrit de ses eaux une grande partie de la ville, et surtout le marché au blé; ce qui occasionna, pendant plusieurs jours, une grande famine dans Rome.

VII. On reçut en même temps la nouvelle que Valens et Cécina, deux généraux de Vitellius, s'étaient saisis des sommets des Alpes. Dans Rome, Dolabella, né d'une des premières familles, fut soupçonné par les cohortes prétoriennes de tramer quelque nouveauté. L'empereur, soit qu'il le craignît, lui ou quelque autre, l'envoya à Aquinum[1], en lui donnant l'assurance qu'il y serait tranquille. Lorsqu'il choisit les personnes d'un rang distingué qui devaient l'accompagner à l'expédition contre Vitellius, il mit dans le nombre Lucius, frère de cet empereur, sans augmenter ni diminuer les honneurs dont il jouissait. Il fit donner aussi l'assurance la plus formelle à la mère et à la femme de Vitellius qu'elles n'avaient rien à craindre pour elles. Il rendit le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frère de Vespasien, soit pour honorer la mémoire de Néron, de qui Sabinus avait reçu cette charge, dont ensuite Galba l'avait dépouillé, soit pour montrer à Vespasien, en augmentant l'état de Sabinus, son affection et sa confiance en lui. Il s'arrêta à Brexelles[2], ville d'Italie, sur le Pô, et donna la conduite de son armée à Marius Celsus, à Suétonius Paulinus, à Gallus et à Spurina, tous généraux d'une grande réputation; mais l'insolence et l'insubordination de leurs soldats, qui refusèrent de leur obéir, sous prétexte que l'empereur seul avait le droit de les commander, puisque lui-même n'avait reçu ce droit que d'eux, les empêchèrent de suivre le plan de campagne qu'ils s'étaient fait.

[1] Ville à gauche du fleuve Liris, du côté de la Campanie.

[2] Aujourd'hui Bersello, sur la rive méridionale du Pô.

VIII. Il est vrai que les soldats ennemis n'étaient pas dans des dispositions plus saines, ni plus soumis à leurs généraux; ils n'avaient, et par les mêmes causes, ni moins d'audace ni moins d'insolence que ceux d'Othon : mais ils avaient sur ceux-ci l'avantage de l'expérience militaire; ils ne fuyaient pas la peine et les fatigues, dont ils avaient l'habitude. Les prétoriens, au contraire, amollis par l'oisiveté, par la vie paisible qu'ils menaient à Rome, sur les théâtres, aux assemblées et dans les spectacles, affectaient avec une sorte de fierté et d'arrogance de dédaigner les fonctions militaires, non par défaut de courage, mais parce qu'ils les regardaient comme au-dessous d'eux. Spurina, l'un de leurs chefs, ayant voulu les assujettir, fut en danger de périr par leurs mains. Ils ne lui épargnèrent ni les injures, ni les outrages; et, l'accusant de trahison, ils lui reprochèrent de ruiner les affaires de César, en ne profitant pas des occasions favorables qui se présentaient. Quelques-uns même, étant pleins de vin, allèrent la nuit dans sa tente, et lui demandèrent un congé pour aller l'accuser auprès de César. Mais ce qui fut très-utile à Spurina et à l'état des affaires, c'est l'affront que son armée reçut à Plaisance[1]. Les légions de Vitellius, étant allées attaquer cette place, firent aux soldats d'Othon qui étaient sur les murailles les railleries les plus sanglantes; ils les traitèrent de comédiens, de danseurs, de spectateurs des jeux pythiques et olympiques, qui, sans aucune expérience des combats et des faits d'armes, regardaient comme un grand exploit d'avoir coupé la tête d'un vieillard désarmé (c'était de Galba qu'ils parlaient), mais n'avaient jamais osé se présenter en bataille devant des hommes. Ces paroles offensantes les piquèrent au vif, et, brûlant de s'en venger, ils allèrent se jeter aux pieds de Spurina, le conjurèrent de faire usage de leurs bras, de leur commander tout ce qu'il voudrait, lui protestant qu'ils supporteraient tous les travaux et braveraient tous les périls.

IX. Les vitelliens donnèrent un rude assaut à la ville, et

[1] Ville de l'ancienne Ligurie, voisine du Pô.

mirent en usage toutes leurs batteries; mais les troupes de Spurina ayant eu l'avantage sur eux, les repoussant, en firent un grand carnage, et conservèrent une des plus célèbres et des plus florissantes villes d'Italie. Les généraux d'Othon étaient d'un accès plus doux et plus facile aux villes et aux particuliers que ceux de Vitellius. Cécina, l'un de ces derniers, n'était rien moins que populaire et dans son ton et dans ses manières. Il avait une figure étrange et hideuse, avec un corps énorme : habillé à la gauloise, il portait des braies et des saies à longues manches; c'était dans ce costume qu'il parlait aux enseignes et aux officiers romains. Il avait toujours auprès de lui sa femme, à cheval, superbement parée, et escortée d'une troupe de cavaliers d'élite tirés de toutes les compagnies. Fabius Valens, l'autre général, était d'une avarice insatiable, que ni le pillage des ennemis, ni les concussions, ni les vols, ni les exactions sur les alliés, ne pouvaient assouvir; on croit même que cette avarice, en retardant sa marche, l'empêcha de se trouver au premier combat. D'autres, il est vrai, accusent Cécina de s'être pressé de donner la bataille sans attendre Valens, afin d'avoir seul l'honneur de la victoire. Ils lui reprochent encore, outre quelques autres petites fautes, celles d'avoir combattu hors de propos, de s'être mal défendu, et d'avoir été, par sa défaite, sous le point de ruiner les affaires de Vitellius.

X. Cécina, repoussé de devant Plaisance, marcha contre Crémone[1], autre ville riche et puissante. Annius Gallus, qui venait au secours de Spurina, assiégé dans Plaisance, informé dans sa marche que Spurina avait eu l'avantage, mais que Crémone était en danger, y mena aussitôt ses troupes, et alla camper très-près des ennemis; tous les autres capitaines vinrent aussi au secours de leurs généraux. Cécina, après avoir caché dans des lieux couverts de bois un corps d'infanterie, fit avancer sa cavalerie, pour attacher une escarmouche, avec ordre, quand on en serait aux mains, de reculer au petit pas,

[1] Assez voisine de Plaisance, et peu éloignée du Pô.

et de faire semblant de fuir, jusqu'à ce qu'elle eût attiré l'ennemi dans l'embuscade. Marius Celsus, qui en fut averti par des déserteurs, alla, avec ses meilleurs cavaliers, charger cette cavalerie, qui lâcha pied sur-le-champ; mais il la poursuivit avec précaution, et, environnant le lieu qui cachait l'embuscade, l'obligea de se lever, et fit venir du camp ses légions. Il paraît que si elles fussent arrivées assez tôt pour soutenir la cavalerie, il ne serait pas resté un seul ennemi, et qu'on aurait taillé en pièces l'armée entière de Cécina. Mais Paulinus, qui marchait lentement, arriva trop tard, et fut accusé d'avoir, par un excès de précaution, démenti sa réputation de grand capitaine. Les soldats mêmes l'accusaient de trahison, et voulaient irriter Othon contre lui; ils parlaient avantageusement d'eux-mêmes, se vantaient d'avoir seuls vaincu l'ennemi, et reprochaient à leurs généraux de leur avoir, par lâcheté, arraché des mains une victoire complète. Mais Othon se fiait moins à eux qu'il n'avait soin de cacher sa défiance; il envoya donc au camp Titianus son frère, et Proculus, le préfet du prétoire : celui-ci était investi de toute l'autorité, et Titianus n'en avait que l'apparence. Celsus et Paulinus, décorés du titre de conseillers et d'amis, n'avaient ni pouvoir ni crédit. Les légions ennemies, et surtout celles de Valens, n'étaient pas moins agitées : la nouvelle du combat de l'embuscade les irrita contre lui; elles frémissaient de ne s'être pas trouvées à cette action, et de n'avoir pas secouru tant de braves soldats qui avaient péri dans cette rencontre; elles voulaient même tomber sur leur général; mais enfin il les désarma par ses prières, et ayant levé son camp, il alla se réunir à Cécina.

XI. Cependant Othon, en arrivant à son camp de Bébriac[1], petite ville voisine de Crémone, délibéra, avec ses officiers, s'il livrerait bataille aux ennemis. Proculus et Titianus en furent d'avis; ils voulaient qu'on profitât de la confiance

[1] Bedriacum, ou Betriacum, selon Cellarius, d'après les meilleurs manuscrits de Tacite et de Suétone.

qu'inspirait aux soldats leur victoire récente, et qu'au lieu de laisser refroidir leur courage et leur ardeur, on les menât tout de suite à l'ennemi, avant que Vitellius fût arrivé des Gaules. Paulinus, au contraire, représentait que les ennemis avaient toutes les troupes avec lesquelles ils se proposaient de combattre, et qu'ils ne manquaient de rien; qu'Othon attendait de la Mésie et de la Pannonie une armée aussi nombreuse que celle qu'il avait déjà : qu'il devait choisir son temps, au lieu de prendre celui des ennemis; que ses troupes, qui témoignaient tant de confiance lorsqu'elles étaient peu nombreuses, n'auraient pas moins d'ardeur quand leur nombre serait augmenté; qu'elles n'en combattraient, au contraire, qu'avec plus de courage. « Et sans cela, ajouta-t-il, les délais sont à « notre avantage, parce que nous avons tout en abondance; « au lieu que le retard sera funeste à Cécina, qui, campé « dans un pays ennemi, se verra bientôt réduit à manquer « des choses même les plus nécessaires. » L'avis de Paulinus fut appuyé par Marius Celsus; Annius Gallus était absent, il se faisait traiter d'une chute de cheval. Othon lui écrivit pour le consulter, et il lui répondit de ne pas se presser, et d'attendre l'armée de Mésie, qui était en chemin.

XII. Othon ne se rendit point à ce dernier avis; le sentiment de ceux qui le poussaient à combattre l'emporta. On en donne plusieurs motifs : le plus vraisemblable, c'est que les soldats prétoriens qui composent la garde de l'empereur, assujettis alors à une exacte discipline dont ils faisaient en quelque sorte l'essai, regrettant les spectacles, les fêtes de Rome et la vie oisive qu'ils y menaient sans avoir à combattre, ne souffraient pas qu'on apportât aucun retard à l'impatience qu'ils avaient de livrer bataille, se tenant assurés de renverser l'ennemi du premier choc. Othon lui-même, à ce qu'il paraît, ne pouvait plus supporter l'incertitude de l'avenir, ni endurer cette agitation d'esprit que sa mollesse naturelle et l'inexpérience du malheur lui rendaient si pénible. Peu accoutumé à envisager le péril, fatigué des soins accablants qui en étaient

la suite, il ne sut que se hâter, et se jeter, pour ainsi dire, les yeux fermés dans le précipice, en abandonnant tout au hasard, tel est le récit de l'orateur Sécundus, secrétaire d'Othon. D'autres assurent que les deux armées eurent souvent la volonté de se réunir, pour élever en commun à l'empire celui des généraux présents qu'elles en jugeraient le plus digne, et, si elles ne pouvaient s'accorder, d'en déférer le choix au sénat. Il n'est pas sans invraisemblance qu'aucun des deux empereurs ne leur paraissant digne de ce rang suprême, les véritables soldats romains, ceux qui avaient de la sagesse et de l'expérience, n'eussent été frappés de ces pensées : que ce serait une chose aussi honteuse que déplorable de se précipiter eux-mêmes dans les malheurs où leurs ancêtres, par un aveuglement digne de pitié, s'étaient jetés mutuellement, d'abord pour les factions de Sylla et de Marius, ensuite pour celles de César et de Pompée; et de s'y précipiter pour donner l'empire à Vitellius ou à Othon ; à l'un, pour assouvir son ivrognerie et sa voracité; à l'autre, pour satisfaire son luxe et ses débauches. Ces dispositions des troupes engageaient Celsus à différer, dans l'espérance que, sans combat et sans effort, les affaires se décideraient d'elles-mêmes; mais ce fut la crainte de ce dénoûment qui porta Othon à presser la bataille.

XIII. Il s'en retourna sur-le-champ à Brexelles : et cette retraite fut une grande faute de sa part, en ce qu'elle ôta à ses troupes la honte et l'émulation que sa présence leur eût inspirées; en second lieu, parce que, emmenant avec lui pour sa garde les meilleurs et les plus zélés des cavaliers et des gens de pied, il coupa, pour ainsi dire, le nerf de son armée. Il y eut ces jours-là un combat, aux bords du Pô, pour un pont que Cécina voulait jeter sur ce fleuve, et dont les troupes othoniennes voulaient empêcher la construction. Comme elles n'y pouvaient réussir, elles mirent dans des bateaux des torches enduites de poix et de soufre; et, après les avoir allumées, elles abandonnèrent les bateaux au vent, qui les porta sur les ouvrages des ennemis. Il s'éleva d'abord une fumée épaisse, et

bientôt une flamme considérable, dont ceux qui conduisaient les barques furent tellement effrayés, qu'en se jetant dans le fleuve ils renversèrent les bateaux, et se livrèrent aux coups et à la risée des ennemis. Les troupes de Germanie allèrent charger les gladiateurs d'Othon; pour leur disputer une île située au milieu du Pô; elles les repoussèrent, et en tuèrent un grand nombre.

XIV. Les soldats d'Othon renfermés dans Bébriac, irrités de cette défaite, demandant à grands cris qu'on les menât à l'ennemi, Proculus les fit donc sortir, et alla camper à cinquante stades[1] de la ville; mais il se posta si mal et d'une manière si ridicule, qu'au milieu même du printemps, et dans un pays arrosé de rivières et de sources qui ne tarissent jamais, son camp manquait d'eau. Le lendemain, quand il voulut les mener à l'ennemi, qui était à cent stades[2] de là, Paulinus le retint, et lui représenta qu'il fallait attendre, et ne pas aller, fatigués déjà d'une longue marche, attaquer des troupes bien armées, qui auraient tout le temps de se ranger en bataille, pendant qu'eux-mêmes auraient fait une grande course, embarrassés de bagage et de valets. Les généraux étaient en dispute à ce sujet, lorsqu'un cavalier numide leur apporta des lettres d'Othon, qui leur ordonnait de ne plus différer, et d'aller sur-le-champ attaquer les ennemis. Aussitôt l'armée se met en marche; et Cécina, averti de leur approche, en est tellement troublé, qu'abandonnant à l'heure même et le travail du pont et la rivière, il rentre dans son camp, où il trouve la plus grande partie des soldats qui, déjà armés, avaient reçu de Valens le mot de la bataille. Pendant que les légions achèvent de se ranger, on détache la cavalerie, pour commencer les escarmouches.

XV. Tout à coup, je ne sais sur quel fondement, le bruit courut, dans les premiers rangs de l'armée d'Othon, que les généraux de Vitellius passaient dans leur parti. Lors donc que les deux armées furent proches, ceux d'Othon saluèrent

[1] Deux lieues et demie, — [2] Cinq lieues.

les autres avec amitié, en les traitant de compagnons; mais les vitelliens, loin de recevoir ce salut avec douceur, y répondirent d'un ton de colère et de fureur qui n'annonçait que la volonté de combattre. Les autres, déconcertés de leur méprise, perdirent courage, et furent soupçonnés de trahison par les vitelliens: aussi, troublés dès la première charge, ne firent-ils rien avec ordre. Les bêtes de somme, qui se trouvaient mêlées avec les combattants, mettaient la confusion dans les rangs; d'ailleurs, le champ de bataille étant coupé de fossés et de ravins, ils étaient obligés de prendre des détours pour les éviter, et de combattre par pelotons séparés. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius, appelée la Ravissante, l'autre d'Othon, nommée la Secourable, qui, se dégageant de ces défilés, et se déployant dans une plaine nue et découverte, livrèrent un véritable combat, et se battirent fort longtemps.

XVI. Les soldats d'Othon étaient pleins de force et de courage; mais ils faisaient ce jour-là leur essai de la guerre: ceux de Vitellius, depuis longtemps aguerris, étaient affaiblis par l'âge et par les fatigues. Les troupes d'Othon, les ayant donc chargés avec impétuosité, les enfoncèrent, leur enlevèrent l'aigle de la légion, et firent main basse sur les premiers rangs. Les soldats de Vitellius, outrés de honte et de colère, reviennent sur eux avec fureur, tuent Orphidius, qui les commandait, et enlèvent plusieurs enseignes. Les gladiateurs d'Othon qui passaient pour avoir, dans ces combats corps à corps, de l'expérience et du courage, furent chargés par Alphénus Varus, à la tête des Bataves[1], les meilleurs cavaliers de la Germanie, qui habitent une île située au milieu du Rhin. Très-peu de ces gladiateurs tinrent ferme; en fuyant presque tous vers le Pô, ils tombèrent dans des cohortes ennemies qui étaient là en bataille; et, après quelque résistance, ils furent taillés en pièce. Mais aucun corps ne se conduisit avec plus de lâcheté que celui des prétoriens: ils n'attendirent pas que les ennemis en vinssent aux mains avec eux, et, prenant la fuite

[1] Aujourd'hui les peuples de la Hollande.

à travers les autres troupes qui étaient en bataille, ils y portèrent le désordre et l'effroi. Cependant plusieurs compagnies de l'armée d'Othon, ayant vaincu ceux qu'elles avaient en tête, s'ouvrirent un passage au milieu des ennemis vainqueurs, et regagnèrent le camp. Mais de leur généraux, ni Proculus, ni Paulinus, n'osèrent s'y rendre ; ils se sauvèrent chacun de son côté, par la crainte des soldats, qui rejetaient sur leurs chefs la cause de leur défaite. Annius Gallus reçut dans Bébriac ceux qui s'échappèrent de la bataille, et leur dit, pour les consoler, que le succès avait été partagé, et qu'en plusieurs endroits ils avaient vaincu les ennemis.

XVII. Marius Celsus, ayant assemblé les principaux officiers, les exhorta à s'occuper du salut commun. « Après une « telle défaite, leur dit-il, après un si grand carnage de ci- « toyens, Othon lui-même, s'il est homme de bien, ne voudra « pas tenter une seconde fois la fortune des armes ; il n'ignore « pas que Caton et Scipion, qui ne voulurent pas céder à Cé- « sar après sa victoire de Pharsale, sont blâmés encore au- « jourd'hui, quoiqu'ils combatissent pour la liberté publique, « d'avoir, sans nécessité, causé en Afrique la perte de tant de « braves gens. La fortune, qui se livre indifféremment à tous « les hommes, ne peut ôter aux hommes de bien ce seul avan- « tage de savoir, dans les revers, faire usage de leur raison « pour réparer leurs malheurs. » Les officiers, persuadés par ce discours, allèrent d'abord sonder les soldats, qu'ils trouvèrent disposés à demander la paix. Titianus lui-même fut d'avis de députer vers les ennemis pour ménager un accord : Celsus et Gallus, qui furent chargés de cette députation, partirent pour aller traiter avec Cécina et Valens. Ils rencontrèrent en chemin des centurions, qui leur apprirent que l'armée de Vitellius marchait sur Bébriac, et qu'ils allaient, de la part de leurs généraux, proposer un accommodement. Celsus et Gallus, charmés de cette disposition, engagèrent les centurions à retourner sur leurs pas et à venir avec eux parler à Cécina. Lorsqu'ils furent près des ennemis, Celsus se trouva dans le plus grand

danger : les cavaliers qui avaient été battus au combat de l'embuscade, et qui marchaient à la tête de l'armée, ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils coururent sur lui en jetant de grands cris. Les centurions qui l'accompagnaient se mirent devant lui et arrêtèrent les cavaliers ; les autres capitaines crièrent aux soldats de l'épargner ; et Cécina, instruit de ce qui se passait, accourut lui-même, apaisa ces cavaliers, et, saluant Celsus avec amitié, ils se rendirent tous ensemble à Bébriac. Cependant Titianus, qui s'était repenti d'avoir député aux ennemis, avait choisi les soldats les plus audacieux et les avait placés sur les murailles, en exhortant les autres à les secourir. Mais quand ils virent Cécina s'avancer à cheval et leur tendre la la main, ils ne firent aucune résistance ; les uns saluèrent les soldats du haut des murailles ; les autres, ouvrant les portes, sortirent de la ville et allèrent se mêler avec les troupes qui arrivaient. Aucun ne se permit la moindre violence ; ils s'embrassèrent mutuellement, en se donnant les plus grands témoignages d'amitié ; et, ayant tous prêté serment à Vitellius, ils se rendirent à lui.

XVIII. Tel est le récit que font de cette bataille la plupart de ceux qui s'y trouvèrent : ils avouent cependant que l'inégalité du terrain et le désordre avec lequel on combattit ne leur permirent pas d'en connaître tous les détails. Mais dans la suite, comme je passais sur le champ de bataille avec Mestrius Florus, homme consulaire, il me montra un vieillard qui, dans sa jeunesse, s'était trouvé à cette journée, non volontairement, mais forcé par ceux du parti d'Othon. Il nous raconta qu'après le combat il avait vu un monceau de morts si élevé, que les derniers rangs étaient au niveau des personnes qui en approchaient. Il ajouta qu'il n'avait pu en trouver lui-même la raison, ni l'apprendre de personne. Il est vraisemblable que dans les guerres civiles, quand une des armées est en déroute, le carnage est plus grand que dans les autres guerres, parce qu'on n'y fait point de prisonniers, ceux qui les auraient pris ne pouvant en faire aucun usage : mais par

quelle raison ces cadavres étaient-ils entassés si haut ? c'est ce qu'il est difficile de dire.

XIX. La première nouvelle qu'Othon reçut de sa défaite fut d'abord incertaine, comme il est ordinaire dans des événements de cette importance; mais elle lui fut confirmée par les blessés qui arrivaient de la bataille. Il n'est pas étonnant que, dans un pareil revers, ses amis aient fait leur possible pour prévenir son désespoir et soutenir son courage; mais ce qui paraît incroyable, c'est l'affection que ses soldats firent éclater pour lui : on n'en vit pas un seul le quitter pour passer du côté des vainqueurs, ou chercher à se sauver lors même qu'il voyait son général désespérer de son salut; assemblés devant sa porte, ils l'appelaient toujours leur empereur; et quand il sortait, ils tombaient à ses genoux, lui tendaient les mains en poussant des cris, et le conjurant avec larmes de ne pas les abandonner, de ne pas les livrer à leurs ennemis, mais de les employer à tout ce qu'il voudrait tant qu'il leur resterait un souffle de vie. Ils lui faisaient tous la même prière, et un simple soldat tirant son épée : « César, lui « dit-il, sachez que tous mes compagnons sont aussi résolus « que moi à mourir pour vous. » En disant ces mots, il se tua devant lui.

XX. Mais rien ne put fléchir Othon : après avoir jeté ses regards autour de lui avec un air assuré et un visage riant : « Mes compagnons, leur dit-il, les dispositions dans lesquelles « je vous vois, et les témoignages touchants de votre affec- « tion, rendent cette journée bien plus heureuse pour moi « que celle où vous m'élevâtes à l'empire; mais ne me refusez « pas une marque d'intérêt plus grande encore, celle de me « laisser mourir honorablement pour tant de braves citoyens. « Si je fus digne de l'empire romain, je ne dois pas craindre « de me sacrifier pour ma patrie. La victoire, je le sais, n'est « ni entière, ni assurée pour les ennemis : j'apprends que « notre armée de Médie n'est qu'à quelques journées de nous « et qu'elle vient par la mer Adriatique; l'Asie, la Syrie,

« l'Égypte et les légions qui faisaient la guerre en Judée se « sont déclarées pour nous ; le sénat est dans notre parti ; les « femmes et les enfants de nos ennemis sont entre nos mains. « Mais ce n'est pas contre Annibal, contre Pyrrhus et les « Cimbres que nous faisons la guerre pour leur disputer la « possession de l'Italie ; de part et d'autre ce sont des Ro- « mains qui combattent ; vainqueurs ou vaincus nous faisons « également le malheur de notre patrie, et la victoire est tou- « jours funeste à Rome. Croyez que je puis mourir avec plus de « gloire que je ne sais régner ; et je ne vois pas que je puisse « être aussi utile aux Romains par ma victoire que je le serai « par ma mort, en me sacrifiant pour ramener la paix et l'u- « nion dans l'empire, pour empêcher que l'Italie ne voie une « seconde journée aussi funeste que celle-ci [1]. »

XXI. Malgré ce discours, ses amis renouvelèrent leurs efforts pour l'encourager et le détourner de sa résolution ; mais il fut inflexible ; il leur commanda, ainsi qu'aux sénateurs qui étaient présents, de songer à leur sûreté ; il envoya le même ordre aux absents, et écrivit aux villes de les recevoir honorablement et de leur donner une escorte pour assurer leur retraite. Il fit approcher ensuite son neveu Coccéius, qui était encore fort jeune, l'exhorta à prendre courage et à ne pas craindre Vitellius : « Je lui ai conservé, ajouta-t-il, sa mère, « sa femme et ses enfants, avec autant de soin que j'en aurais « eu de ma propre famille. C'est pour cela que je ne t'ai pas « adopté pour mon fils, comme j'avais d'abord désiré de le « faire ; mais j'attendais quel serait l'événement de la guerre : « souviens-toi que je n'ai différé cette adoption que pour te « faire régner avec moi si j'étais vainqueur, et afin qu'elle ne « fût pas cause de ta mort si la victoire se déclarait contre moi. « La dernière recommandation que je te ferai, mon fils, c'est « de ne pas entièrement oublier, mais aussi de ne pas trop te

[1] On peut comparer ce discours avec celui que Tacite met dans la bouche d'Othon, l. II, c. XLVIII. Il est tout différent de celui de Plutarque, et cette comparaison est propre à former le goût.

« souvenir, que tu as eu pour oncle un empereur[1]. » Il finissait à peine de parler, qu'il entendit des cris et du tumulte à sa porte ; c'etaient les soldats qui menaçaient de tuer les sénateurs s'ils ne restaient pas et s'ils abandonnaient leur empereur. Craignant pour leur vie, il parut une seconde fois en public, non avec un air doux et un ton de prière, mais avec un visage irrité et une voix menaçante : il lança sur ceux des soldats qui faisaient le plus de bruit un regard si terrible, qu'ils se retirèrent pleins d'effroi. Sur le soir, il eut soif et but un verre d'eau ; ensuite il se fit apporter deux épées, et, après en avoir longtemps examiné le fil, il rendit l'une et mit l'autre sous son bras. Il appela ses domestiques, leur parla avec bonté, leur distribua ce qu'il avait d'argent, à l'un plus, à l'autre moins ; non pas cependant avec prodigalité, comme appartenant déjà à un autre maître, mais avec une mesure proportionnée à leur mérite respectif. Après ce partage, il les congédia, et dormit si profondément que ses valets de chambre l'entendaient ronfler.

XXII. Au point du jour il fit appeler l'affranchi qu'il avait chargé de pourvoir au départ des sénateurs et l'envoya s'informer s'ils étaient partis. Ayant appris par son rapport qu'ils s'en étaient allés, pourvus de tout ce qui leur était nécessaire : « Maintenant, lui dit-il, va te montrer aux soldats, si tu ne « veux pas qu'ils te fassent périr misérablement, comme « m'ayant aidé à me donner la mort. » Dès que l'affranchi fut sorti, il prit son épée, et, la tenant droite de ses deux mains, il se laissa tomber de haut sur la pointe, et ne donna d'autre signe de douleur qu'un soupir qui fit connaître à ceux du dehors qu'il venait d'expirer. Ses domestiques jetèrent un grand cri, qui fut suivi des gémissements du camp et de la ville. Les soldats accoururent en tumulte à sa porte ; ils firent retentir la maison de leurs lamentations et de leurs regrets, en se reprochant leur lâcheté de n'avoir pas veillé sur leur empereur pour l'empêcher de se sacrifier pour eux. Quoique l'ennemi

[1] Plutarque a imité Tacite, l. II *Hist.*, c. XLVIII.

fût déjà proche d'eux, ils restèrent auprès du corps ; et après l'avoir enseveli honorablement, ils dressèrent un bûcher, ils accompagnèrent son convoi en armes et se disputèrent l'honneur de porter son lit funèbre. Les uns se jetaient sur lui et baisaient sa plaie; les autres lui prenaient les mains : ceux qui ne pouvaient l'approcher se prosternaient à son passage et l'adoraient de loin. Il y en eut qui, après avoir jeté leurs flambeaux sur le bûcher, se tuèrent eux-mêmes. Ce n'était pas qu'ils eussent reçu de lui aucun bienfait, au moins connu, ni qu'ils craignissent les maux que les vainqueurs pouvaient leur faire ; mais il paraît que jamais aucun roi ni aucun tyran n'eurent une passion si forte de régner que ces soldats d'être commandés par Othon et de lui obéir. Ce désir ne les quitta point même après sa mort, et il aboutit à une haine implacable contre Vitellius, comme nous le dirons en son lieu[1].

XXIII. Après avoir confié à la terre les cendres d'Othon, ils lui élevèrent un tombeau qui ne pouvait exciter l'envie, ni par la grandeur du monument, ni par le faste des inscriptions. En passant par Brexelles, j'ai vu ce tombeau, qui est fort modeste et qui n'a que cette simple épitaphe : « A la mémoire de Marcus Othon. » Il mourut âgé de trente-sept ans, après un règne de trois mois. Les censeurs de sa vie ne sont ni en plus grand nombre, ni d'un plus grand poids que ceux qui ont loué sa mort. S'il ne vécut guère mieux que Néron, il mourut du moins avec plus de courage. Les soldats se mutinèrent contre Pollion, l'un de leurs généraux, qui voulait leur faire prêter tout de suite serment de fidélité à Vitellius. Instruits qu'il restait dans la ville quelques sénateurs, ils laissèrent tous les autres pour s'adresser à Verginius Rufus ; ils allèrent chez lui en armes et voulurent le forcer d'être ou leur général ou leur député auprès des vainqueurs ; mais il eût cru faire une folie que d'accepter d'une armée vaincue, l'empire qu'il

[1] Apparemment dans la *Vie de Vitellius*, qu'il avait aussi écrite, comme on le voit par le catalogue de son fils Lamprias, mais qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

avait refusé lorsqu'elle était victorieuse. Il craignait aussi d'aller en députation vers les Germains, qu'il avait forcés de faire bien des choses contre leur volonté. Il se déroba donc par une porte de derrière, et lorsque les soldats l'eurent appris, ils prêtèrent serment à Vitellius et se joignirent aux troupes de Cécina, qui leur accorda le pardon de tout ce qui s'était passé.

FIN DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

CHRONOLOGIE

POUR

LES VIES DE PLUTARQUE.

La Table chronologique que M. Dacier a jointe à sa traduction étant pleine d'inexactitudes et d'anachronismes, nous avons cru devoir la refaire presque entièrement, toutefois en suivant son plan, adopté par les différents éditeurs de Plutarque. Nous n'avons rien changé aux temps qui précèdent les olympiades, parce que ces temps sont assez incertains. D'ailleurs, ceux qui voudront en avoir des idées plus justes peuvent consulter la Chronologie de M. Larcher dans la dernière édition de sa traduction d'Hérodote. Sur les années de Rome, nous avons suivi le calcul varronien; mais nous avons cru devoir retrancher celles du monde, comme portant sur une base trop conjecturale.

Ans avant la première olympiade.		Ans avant la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
757	DÉLUGE de Deucalion. Il arriva quinze ou seize ans avant la sortie de l'Égypte par les enfants d'Israël.	761	1511
627	Minos donne des lois à l'île de Crète. Egée règne à Athènes.	651	1401
	THÉSÉE.		
454	EXPÉDITION des Argonautes dans la Colchide. Thésée, roi d'Athènes, réunit différents *dèmes* ou bourgs, pour augmenter cette ville.	478	1228
406	Prise de Troie; Jephté était alors juge en Israël.	430	1180
327	Retour des Héraclides dans le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la prise de Troie.	351	1101
294	Première guerre des Athéniens contre Sparte, dans laquelle Codrus, roi d'Athènes, se dévoue pour son pays. Saül fut alors élevé le premier au trône d'Israël.	318	1068
288	Les Ilotes sont asservis par Agis, roi de Sparte.	304	1055
266	Migration ionienne, cent quarante ans après la prise de Troie.	290	1040
124	Naissance d'Homère.	148	900
	LYCURGUE.		
90	Lycurgue donne des lois aux Spartiates.	120	866

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	PREMIÈRE OLYMPIADE.		
	ROMULUS.		
VI-4	Rome est fondée par ce prince à la tête d'une colonie d'Albains.	1	753
VII-3	Enlèvement des Sabines.	4	750
XVI-2	Mort de Romulus.	39	715
	NUMA.		
XVI-4	Ce prince est élu roi. Il donne des lois aux Romains.	41	713
XXVII-2	Sa mort.	83	669
	Tullus Hostilius lui succède.		
	Fin de la première guerre Messéniaque.		
	SOLON.		
XLV-1	Conjuration de Cylon. Meurtre de ce tyran.	154	600
XLV-4	Epiménide arrive à Athènes, et purifie cette ville.	156	597
XLVI-3	Archontat de Solon, qui donne des lois à Athènes, sa patrie.	160	594
	Règne de Crésus en Lydie.		
LV-3	Bataille de Tymbrée remportée par Cyrus, dans laquelle Crésus est pris.	196	558
	Tyrannie de Pisistrate à Athènes.		
	VALÉRIUS PUBLICOLA.		
LXVII-4	Tarquin le Superbe est chassé de Rome.	245	509
	Valérius est consul à la place de Collatin.		
LXVIII-1	Il triomphe de Tarquin et des Etrusques.	246	508
	Troisième consulat de Publicola.		
LXVIII-2	Guerre de Porsenna contre les Romains.	247	507
LXIX-4	Victoire de Publicola sur les Sabins.	249	505
	Dédicace du temple de Jupiter Capitolin.		
LXIX-4	Mort de Publicola.	253	501
LXVII-3	Bataille de Marathon, où l'armée de Darius, fils d'Hystaspe, fut défaite par Miltiade, général des Athéniens.	264	490
	CORIOLAN.		
LXXII-4	Exil de Coriolan, qui se réfugie chez les Volsques.	265	489
	Gélon s'empare de Syracuse.		
LXXIII-1	Coriolan assiége Rome, et se retire à la prière de sa mère et de sa femme.	266	488
LXXIV-1	Naissance d'Hérodote.	270	484
	ARISTIDE.		
LXXIV-2	Aristide est banni du ban de l'ostracisme. Il fut rappelé trois ans après.	271	483

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	THÉMISTOCLE.		
LXXV-1	Combat des Thermopyles.	274	480
	Victoire navale remportée par Thémistocle et Eurybiade sur les Perses, à Salamine.		
	Bataille gagnée à Platée par les Grecs, aux ordres de Pausanias.	275	479
	Les Perses sont défaits encore à Mycale par Léotychide, roi de Sparte.		
LXXVI-2	Thémistocle subit la peine de l'ostracisme, et se retire chez les Perses.	279	475
	CIMON.		
LXXVII-3	Cimon, fils de Miltiade, rappelé de son exil, bat en Asie les Perses par mer et par terre.	284	470
LXXVII-4	Naissance de Socrate.	285	469
LXXXII-4	Artaxerxe fait une paix honteuse avec les Grecs. Mort de Cimon.	304	449
LXXXIV-1	Hérodote lit à Athènes, dans la fête des *Panathénées*, son Histoire. Sophocle, Phidias et Euripide se font connaître.	310	444
	PÉRICLÈS.		
LXXXVII-2	Commencement de la guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept-ans.	323	431
LXXXVII-3	Ravage de la peste à Athènes.	324	430
	Naissance de Platon.		
LXXXVII-4	Prise de Potidée par les Athéniens.	325	426
	Mort de Périclès.		
	Aristophane fleurit.		
	NICIAS.		
XCI-2	Les Athéniens entreprennent de faire la guerre en Sicile, par les conseils d'Alcibiade, auxquels Nicias s'oppose inutilement	338	416
XCI-4	Nicias, défait en Sicile, est pris et mis à mort.	341	413
	Thucydide s'occupe dans son exil, à écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse.		
	ALCIBIADE.		
XCII-2	Ce général, fugitif à Sparte, ayant été averti qu'on voulait le tuer, se retire en Asie vers Tissapherne, satrape perse.	342	412
	La loi de l'ostracisme est abrogée.		
XCII-1	Le vieux Denys se rend maître de Syracuse.	342	412

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	LYSANDRE.		
XCIII-4	Les Athéniens sont défaits par Lysandre au combat naval d'Egos-Potamos.	349	405
XCIV-1	Lysandre termine la guerre du Péloponnèse par la prise d'Athènes.	350	404
XCIV-2	Tyrannie des Trente.	351	403
XCIV-3	Loi de l'amnistie, portée sous l'archontat d'Euclide à Athènes.	352	402
	ARTAXERXE, SURNOMMÉ MNÉMON.		
XCIV-4	Bataille de Cunaxa, dans laquelle le jeune Cyrus est défait et tué.	353	401
	Retraite des dix mille.		
XCV-1	Mort de Socrate.	355	399
	AGÉSILAS.		
Ibid.	Il monte sur le trône de Sparte après la mort de son frère Agis.	*ibid.*	*ibid.*
XCVI-1	Agésilas défait les Perses.	358	396
	Mort de Lysandre.		
XCVI-3	Les Lacédémoniens sont battus à Cnide par Conon et Pharnabaze.	360	394
XCVII-3	Défaite des Romains par les Gaulois, à Allia.	364	390
	CAMILLE.		
XCVII-4	Ce général se retire à la ville d'Ardée.	365	389
XCVIII-1	Il rentre dans Rome, et rétablit cette ville.	366	388
	Défaite des Volsques et des Etrusques.		
XCVIII-2	Paix conclue par Antalcidas, entre les Grecs et les Perses.	367	387
XCVIII-4	Naissance de Démosthène.	369	385
XCIX-1	Manlius est jeté de la roche Tarpéienne.	370	384
	Naissance d'Aristote.		
XCIX-2	Denys l'Ancien remporte une victoire signalée sur les Carthaginois.	371	383
C-4	Bataille navale de Naxos, dans laquelle les Lacédémoniens sont vaincus par l'Athénien Chabrias.	377	377
CI-1	Leur flotte est encore défaite par Timothée, qui s'empare de Corcyre.	378	376
	PÉLOPIDAS.		
CII-2	Il était général des Thébains; il commandait le bataillon sacré à la bataille de Leuctres.	383	371
CIII-1	Le vieux Denys, tyran de Sicile, meurt, et son fils, le jeune Denys, lui succède.	386	368

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
CIII-2	Camille, dictateur pour la cinquième fois, défait les Gaulois dans le territoire d'Albe.	387	367
	Epaminondas entre dans le Péloponnèse, et se présente devant Sparte.		
CIII-4	Mort de Camille.	389	365
CIV-1	Pélopidas défait l'armée d'Alexandre, tyran de Phères.	390	364
CIV-2	Bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas est tué.	391	363
	Isocrate fleurit.		
CIV-3	Mort d'Agésilas, roi de Sparte, et d'Artaxerxe Mnémon, roi de Perse.	392	362
CV-1	Philippe monte sur le trône de Macédoine.	394	360
	Mort de Xénophon.		
	DION.		
CV-4	Il chasse le jeune Denys, tyran de Sicile.	397	357
CVI-1	Naissance d'Alexandre le Grand.	398	356
	Fin de la guerre Sociale.		
	Prise de Delphes par les Phocéens.		
CVI-3	Dion assassiné par Callippus.	400	354
	DÉMOSTHÈNE.		
CVII-1	Cet orateur prononce sa première Philippique.	402	352
CVIII-1	Mort de Platon.	406	348
CVIII-4	Timoléon envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	409	345
CIX-2	Ce général relègue Denys le Jeune à Corinthe.	411	343
	Commencement de la guerre des Romains contre les Samnites.		
CIX-4	Naissance d'Epicure.	413	341
CX-1	Timoléon gagne une bataille contre les Carthaginois.	414	340
	Phocion oblige Philippe de lever les siéges de Périnthe et de Byzance.		
CX-3	Bataille de Chéronée, où les Athéniens et les Thébains sont défaits par Philippe.	416	338
CX-4	Mort de Timoléon.	415	337
	ALEXANDRE LE GRAND.		
CXI-1	Ce prince est déclaré général de tous les Grecs contre les Perses, après la mort de son père Philippe.	417	336
CXI-2	Il prend et détruit Thèbes.	418	335
CXI-3	Il défait les généraux perses au passage du Granique.	419	334
CXI-4	Bataille d'Issus, où Darius est battu par Alexandre.	420	333
CXII-1	Prise de Tyr, après sept mois de siége.	421	332
CXII-2	Bataille d'Arbèles.	422	331
CXIII-2	Passage de l'Hydaspe, et défaite de Porus par Alexandre, qui fait la conquête de l'Inde.	427	327

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
CXIV-1	Mort d'Alexandre.	430	324
	Commencement de la guerre Lamiaque. Antipater est défait.		
	PHOCION.		
CXIV-3	Fin de la guerre Lamiaque.	432	322
	Mort de Démosthène.		
CXIV-4	Journée des Fourches-Caudines entre les Romains et les Samnites.	433	321
CXV-3	Phocion est contraint de boire la ciguë.	436	318
	EUMÈNE.		
CXV-4	Ce général, l'un des favoris d'Alexandre, est livré par son armée à Antigonus.	437	317
	Commencement de la tyrannie d'Agathocle à Syracuse.		
	DÉMÉTRIUS.		
CXVI-1	Rétablissement de Thèbes par Cassandre.	438	316
CXVII-1	Ère des Séleucides.	442	312
	Guerre des Romains contre les Etrusques.		
CXVII-3	Agathocle passe en Afrique, et y fait la guerre aux Carthaginois.	444	310
CXVIII-2	Démétrius, dit Poliorcète, ou *preneur de villes*, s'empare d'Athènes, et y rétablit la démocratie.	447	307
CXXI-3	Il monte sur le trône de Macédoine, et en jouit pendant six ans.	460	294
	PYRRHUS.		
CXXV-1	Ce roi d'Epire passe en Italie; sa victoire sur les Romains.	474	280
	Incursion des Gaulois dans la Grèce. Défaites de Brennus, leur général, aux Thermopyles et près de Delphes.		
CXXVI-2	Pyrrhus, battu par les Romains, revient dans la Grèce et s'empare de la Macédoine.	479	275
CXXVI-4	Il est tué à Argos.	481	273
	ARATUS.		
CXXIX-1	Commencement de la première guerre Punique.	490	264
CXXXIII-4	Aratus, qui avait délivré Sicyone de la tyrannie, est élu général de la ligue Achéenne.	509	245
CXXXIV-2	Il s'empare de la citadelle de Corinthe, et en chasse les troupes d'Antigonus.	511	243
CXXXIV-4	Les Romains accordent la paix aux Carthaginois.	513	241

Ans des olympiades.		Ans de la formation de Rome.	Ans avant J.-C.
	AGIS ET CLÉOMÈNE.		
CXXXV-1	Révolution dans le gouvernement de Sparte, par Agis.	514	240
CXXXV-3	Cléomène fait la guerre aux Achéens commandés par Aratus, qui est vaincu.	516	238
	PHILOPÉMEN.		
CXL-2	Prise de Sagonte par Annibal. Commencement de la seconde guerre Punique.	535	219
CXL-4	Annibal passe les Alpes, et défait les Romains à Trasimène.	537	217
	Victoire remportée à Raphia, par Ptolémée Philopator, sur Antiochus.		
CXLI-1	Bataille de Cannes.	538	216
CXLII-1	Fabius Maximus arrête les progrès d'Annibal.	542	212
	Marcellus s'empare de Syracuse.		
CXLIII-3	Philopémen défait, à Mantinée, Machanidas, tyran de Sparte.	548	206
CXLIV-3	Annibal, qui avait été contraint de repasser en Afrique, est battu à Zama par Scipion.	552	202
	Les Carthaginois obtiennent la paix à des conditions humiliantes et onéreuses.		
	T. QUINCTUS FLAMININUS.		
CXLV-3	Ce général défait Philippe II, roi de Macédoine.	556	198
CLXV-4	Seconde victoire de Flamininus à Cynocéphale, sur Philippe.	557	197
	Loi Oppia contre le luxe, portée par Caton l'Ancien.		
CXLVI-1	La liberté de la Grèce est proclamée par Flamininus.	558	196
CXLVIII-1	Les lois de Lycurgue sont abrogées par Philopémen.	566	188
CXLVIII-2	Fulvius triomphe des Etoliens.	567	187
CXLIX-2	Philopémen est pris et tué par les Messéniens.	571	183
	PAUL-ÉMILE.		
CLIII-1	Persée, roi de Macédoine, est vaincu et pris par Paul-Emile, qui réduit ce royaume en province romaine.	586	168
	Judas Macchabée soutient la guerre contre Antiochus Epiphane.		
CLV-1	Mort de Paul-Emile, qui est suivie de celle du poëte Térence, son ami.	594	160
CLVII-4	Troisième guerre Punique.	605	149
CLVIII-3	L. Mummius prend et brûle Corinthe.	608	146
	La ligue Achéenne est détruite.		
	Prise et destruction de Carthage par le jeune Scipion.		
CLXI-4	Il détruit encore Numance.	621	133

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.		
CLXIV-3	Conjuration des Gracques.	632	122
CLXIV-4	Caius Gracchus est égorgé.	633	121
	MARIUS.		
CLXVII-2	Guerre de Numidie.	643	111
CLXVIII-2	Naissance de Cicéron.	647	107
CLXVIII-3	Jugurtha est livré à Marius.	648	106
	Naissance de Pompée.		
CLXIX-3	Défaite et massacre des Teutons et des Ambrons, par Marius.	652	102
CLXIX-4	Naissance de Jules César.	653	101
CLXX-1	Les Cimbres sont défaits dans la Norique.	654	100
	SYLLA.		
CLXXIII-1	Guerre contre Mithridate.	666	88
CLXXIII-3	Prise d'Athènes par Sylla.	668	86
	Mort de Marius.		
CLXXIV-1	Mithridate, vaincu, fait la paix avec Sylla.	670	84
CLXXIV-3	Bataille de Préneste; Sylla se rend maître de Rome.	672	82
CLXXV-2	Sertorius se révolte en Ibérie.	675	79
	Sylla abdique la dictature.		
	LUCULLUS.		
CLXXVI-4	Il défait Mithridate près de Cyzique.	681	73
	Meurtre de Sertorius.		
CLXXVII-3	Cicéron plaide contre Verrès.	684	70
CLXXVII-4	Lucullus s'empare du Pont, entre dans l'Arménie, et y défait Tigrane.	685	69
	POMPÉE.		
CLXXVIII-2	Il termine la guerre contre les pirates.	687	67
CLXXVIII-3	Ce général succède à Lucullus, et s'empare de l'Arménie, de la Syrie, etc.	688	66
CLXXVIII-4	Il pousse ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne.	689	65
	Cicéron prononce sa harangue sur les lois agraires.		
	CICÉRON.		
CLXXIX-3	Conjuration de Catilina.	691	63
	Cicéron, étant consul, prononce ses discours contre ce conjuré, qu'il fait proscrire.		
	Naissance d'Auguste.		
CLXXX-1	Triumvirat de Pompée, de Crassus et de César.	694	60
CLXXX-3	Exil de Cicéron.	696	58

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
CLXXX-4	Guerre des Gaules. César défait les Helvétiens. Cicéron est rappelé de son exil. Caton est envoyé en Cypre.	697	57
	JULES CÉSAR.		
CLXXXI-2	Les Germains sont défaits par César, qui passe le Rhin.	699	55
CLXXXI-4	Crassus périt dans son expédition contre les Parthes. Prise de Massilie ou Marseille.	701	53
CLXXXII-4	Passage du Rubicon. César entre dans Rome.	705	49
CLXXXIII-1	Bataille de Pharsale.	706	48
CLXXXIII-2	Prise d'Alexandrie.	707	47
CLXXXIII-3	Défaite de Juba, et mort de Caton à Utique.	708	46
CLXXXIII-4	Réformation du calendrier, et première année julienne. César bat les fils de Pompée à Munda en Espagne.	709	45
CLXXXIV-1	Mort de César.	710	44
	MARC-ANTOINE.		
CLXXXV-1	Triumvirat d'Antoine, d'Auguste et de Lépide.	711	43
CLXXXV-2	Défaite de Brutus et de Cassius à Philippes, et mort de ces deux conjurés.	712	42
CLXXXVI-2	Mort de l'historien Salluste.	719	35
CLXXXVII-2	Bataille d'Actium.	723	31
CLXXXVII-3	Auguste entre dans Alexandrie. Antoine et Cléopâtre se donnent la mort.	724	30
	GALBA.		Ans de J.-C.
CCXI-4	Mort de Néron. Galba lui succède.	821	68
CCXII-1	Othon est déclaré empereur, et règne trois mois.	822	69

FIN DE LA CHRONOLOGIE.

TABLE.

TABLE GÉNÉRALE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Y.

Z.

